




Françoise Chandernagor

de l'Académie Goncourt

Le jardin de cendres

roman



Albin Michel

 https://t.me/livres_2020

FRANÇOISE CHANDERNAGOR

de l'Académie Goncourt

LE JARDIN
DE CENDRES

roman

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2022

ISBN : 9782226475657

LA VIEILLE FEMME traîne une petite fille par la main, ou, plutôt, par le poignet. Sur ce poignet minuscule, elle a refermé sa main telle une pince. Le temps presse. La fillette est encore petite – moins de dix ans, sept peut-être ? Incapable d’allonger le pas, elle se laisse haler par la vieille, qui voudrait courir, elle. Sans l’enfant, elle courrait. Malgré ses genoux raides, sa hanche douloureuse. Tout à l’heure, elle a aperçu les voiles carrées à l’horizon, les soldats seront bientôt là. Comme ils ont fait vite ! Les gardes du palais ont déjà abandonné leur poste : à quoi bon résister ? au nom de qui ? Ils sont au courant, pour le jeune roi.

Tout ce qui comptait dans le royaume s’enfuit. Dans le quartier des femmes, il ne reste que les servantes malades ; les concubines du roi ont ramassé en hâte leurs bijoux. Et la nourrice de la petite fille a filé, comme les autres. Sous les péristyles de marbre rose, on ne trouve plus que des esclaves aveugles ou impotents, mais on a réussi à dénicher dans les cuisines six porteurs de litière fraîchement importés d’Éthiopie ; ne comprenant ni la langue du pays ni la situation, ils étaient là, placides, en train de s’empiffrer, quand la mère du roi les a réquisitionnés.

« Où vas-tu, *Regina* ? » lui a demandé sa suivante berbère, la fidèle Syra, en voyant la vieille reine monter en litière avec l’enfant. « Là-haut », a répondu sa maîtresse en désignant sa résidence sur la colline. Syra n’a pas cherché à comprendre, elle sert la reine depuis quinze ans et il y a longtemps qu’elle a renoncé à interpréter ses volontés, elle s’y plie, c’est tout.

Quand à mi-pente, au bout de la route en lacets, la grand-mère et sa petite-fille sont descendues sur le replat du pavillon à coupole qu’on appelle « la Résidence », la vieille femme, en se retournant, n’a plus aperçu la moindre voile sur la mer : les

navires avaient sans doute jeté l'ancre dans le port, en contrebas, et, d'ici, le haut mur du théâtre cachait les quais. Mais dès que les légionnaires auraient débarqué, qu'ils se seraient assurés de la ville et du palais, ils monteraient.

Elle sait comment leur échapper : le passage secret – la citerne, l'échelle de fer, les galeries souterraines... Elle emporte avec elle les insignes de la royauté ; le diadème de son fils, elle l'a noué tout à l'heure sur la tête de l'enfant, « Te voilà reine, à présent », et le sceptre d'ivoire, elle l'a glissé dans sa propre ceinture.

Mais pendant que les Éthiopiens hissaient péniblement sur la colline sa lourde litière de cérémonie, il s'est mis à pleuvoir. Dans le jardin d'En-haut, cette pluie drue se mêle maintenant à la cendre des allées pour former une boue épaisse, collante. Cette fange alourdit le long volant de la robe royale et monte jusqu'au-dessus des sandales de l'enfant, qui a de plus en plus de mal à suivre sa grand-mère. Elle ne marche pas, la pauvre, elle patauge, et le ruban du diadème lui dégouline dans le cou. La vieille reine s'énerve, tire plus fort sur le bras maigre, l'enfant gémit. « Dépêche-toi donc ! Est-ce que tu ne veux plus voir le Nil ? et les hippopotames ? et mon frère, mon grand frère le Pharaon, ne sais-tu pas qu'il nous attend ? »

Les ennemis vont arriver, mais ils ne pourront pas s'emparer des emblèmes sacrés du pouvoir. Ni réduire en esclavage l'unique descendante de tant de rois – une enfant certes plus arabe qu'égyptienne, mais qui garde en elle quelques gouttes du précieux sang des souverains d'Alexandrie. La reine ne laissera pas encore une fois humilier ce sang-là, elle va mettre la petite à l'abri, avec le sceptre et le diadème – « à l'abri au bord du Nil, le plus grand fleuve du monde, juste derrière ces

montagnes », a-t-elle expliqué à l'enfant en montrant le sommet de la colline.

L'une remorquant l'autre, cheveux trempés et robes maculées, elles dépassent le bassin de Lune et la grotte de Niobé, traversent les parterres en zigzaguant entre les stèles blanches. « Nous y sommes presque », dit la vieille reine pour encourager la petite fille, mais elle se demande comment elle va pouvoir, seule, faire glisser sur la margelle le lourd couvercle d'albâtre.

POUR son pavillon royal sur la colline de Césarée, c'est le jardin qu'avait voulu Séléné trente ans plus tôt. Pas de fleurs, pas de fruits. Ni papillons multicolores, ni volière d'oiseaux bleus. Un jardin aux couleurs de son âme. Noir et gris.

L'idée était née dans son esprit peu après la mort de ses plus jeunes enfants, Hiempsal, Alexandre et Elissa, quand le mosaïste lui avait fait choisir le motif qui ornerait le grand bassin central en forme de croissant, face au nouveau bâtiment. « Pas de motif, avait dit la fille de Cléopâtre. Des tesselles noires.

— Noires ? Avec du blanc, alors, pour un effet de vagues ?

— Sans blanc. Du noir uni.

— Mais, *Regina*, ce canal aura l'air du fleuve des Enfers ! Ce ne sera plus un euripe, mais un Styx !

— Exactement. C'est, avait-elle ajouté pour le rassurer, que je veux pouvoir, la nuit, y contempler le reflet des étoiles... et celui de ma déesse, Séléné, Isis-Séléné. »

Un jardin lunaire. Le jour, le soleil n'y allumait rien. Pas le moindre scintillement. Aucune teinte, ici, qui ne parût terne ou fanée. Cette terrasse sans autres arbres que deux cyprès noirs aux silhouettes de cierges funèbres (« Pas de verdure, elle grillerait ! » avait prétexté la reine), ce jardin immobile, comme pétrifié, le soleil le chauffait à blanc, brûlant la terre, la pierre, l'air.

Impuissant à illuminer le décor et à réveiller la beauté, Apollon se trouvait ici réduit à sa seule violence : il détruisait, étouffait, tuait. N'était-ce pas là ce que la dernière des Ptolémées voulait prouver ? Que Phébus Apollon, dieu des astres et des arts, et dieu personnel d'Octave Auguste, n'était

pas d'abord « le Rayonnant », pas d'abord « le Musagète », mais « l'Archer » semeur de mort, cet « Apollon Bourreau » auquel les républicains romains osaient autrefois comparer celui qui les pourchassait ?

Rien, dans le jardin de la Résidence, ne devait briller sous la caresse trompeuse de ce dieu cruel : les allées avaient été pavées de galets noirs ramassés sur les grèves, et chaque matin les jardiniers jetaient les cendres des braseros sur l'herbe pelée des parterres.

Personne ne pourrait plus ignorer que, pour Cléopâtre-Séléné, sous le règne du « dieu oblique », le monde était noir. Noir avec quelques touches de blanc : la grande citerne qu'alimentaient les galeries creusées sous la montagne avait été entourée d'une margelle en basalte, mais son couvercle était découpé dans l'albâtre laiteux de la Toscane ; les colonnes de la pergola qui abritait la salle à manger d'été étaient en granit d'Assouan, mais on avait taillé les lits de table dans le marbre clair de Paros.

Sous cette pergola, la reine n'accueillait d'invités qu'à la nuit tombée. On y dînait à la lueur des lampes, après avoir admiré le reflet du ciel étoilé dans le long bassin noir. Les soirs de pleine lune on pouvait aussi, dans une demi-obscurité, voir luire les statues de marbre installées au hasard des allées, des statues qui, contrairement à l'usage, n'étaient ni peintes ni dorées. Se souvenant des sculptures inachevées du palais royal, qui l'avaient effrayée à l'époque de son mariage, la reine avait cherché le même effet et peuplé de fantômes son ténébreux jardin : les statues des dieux et des héros y avaient été laissées brutes. Blanches et dépourvues d'yeux.

Le roi, bien qu'indulgent aux folies de sa femme, trouva repoussante cette nudité livide. « Ta Vénus est un *remedium*

amoris ! » s'exclama-t-il en découvrant sur la terrasse une copie blême de l'*Aphrodite de Cnide*.

Quant à la salle à manger installée sous la pergola, Juba refusa bientôt d'y dîner : même lorsqu'on attendait la nuit pour s'y installer, les lits de marbre restituait aux dîneurs toute la chaleur emmagasinée dans la journée... Pour autant, la reine ne voulut pas abandonner le parti pris qui la guidait : rien de fécond, rien de vivant. Afin de contenter quand même son époux, elle dota les extrémités de sa longue terrasse de deux grottes symétriques qui ne déparaient pas la sombre ordonnance du jardin : réalisées en pierres ponces importées de Pouzzoles, ces rocailles ne présentaient, de loin, que des nuances de gris. Mais, à l'intérieur, elles offraient aux dîneurs un abri toujours frais car Séléné y avait fait amener du plateau une eau qui tombait en cascade dans des fontaines décorées de cristaux blancs et de coquillages noirs.

« Blanc et noir ? Il n'y a que les enfants pour voir le monde d'une manière aussi simpliste, s'agaçait Juba. Comment, à trente ans passés, peux-tu continuer à tout opposer par paires, Rome et l'Égypte, le bien et le mal, la guerre et la paix ? Il y a tant d'états intermédiaires ! N'as-tu pas remarqué qu'entre le jour et la nuit on voit des crépuscules splendides et des aubes brillantes ? » Mais il se calmait vite et s'attendrissait : « *Anassa*, ma petite *Regina*, ouvre les yeux ("Séléné, ouvre les yeux !" lui répétait autrefois sa mère, la grande Cléopâtre, quand, traversant la Palestine, la fillette s'entêtait à garder fermés ses yeux malades, "le monde est beau !"). Ouvre les yeux, *Uxor*, admire les nuances, savoure les dégradés. Apprends à aimer les demi-teintes, le vague, le changeant, l'indécis... Songe que c'est seulement dans l'entre-deux et le non-dit qu'un royaume comme le nôtre peut exister. Le jour où

les Romains voudront aménager le monde comme tu le fais de ton jardin, il n'y aura plus de Maurétanie. »

L'une des grottes, surnommée « la grotte de Niobé », la jeune souveraine l'avait ornée d'une statue de la reine de Thèbes réfugiée sur un rocher : le sculpteur avait représenté cette pauvre Niobé au moment où elle tentait de sauver sa dernière enfant de la vindicte d'Apollon en la dissimulant sous son manteau. Ce groupe était lui aussi privé de couleurs. Blancher sans doute plus légitime dans le cas de Niobé que dans celui de Vénus, puisque la légende assurait que la malheureuse mère avait été transformée en pierre.

La seconde grotte, construite à l'autre bout de la terrasse, la reine l'avait placée sous le patronage de la douce Ariane : au bord de la fontaine de coquillages, l'amoureuse de Thésée, endormie de chagrin, était telle qu'elle fut découverte à Naxos par le jeune Dionysos et telle qu'elle figurait dans le palais royal d'Alexandrie. À un artiste égyptien, la reine de Maurétanie avait commandé la copie fidèle de cette statue qui, désormais, ornait là-bas la demeure du préfet romain. Souvent, dans cette grotte humide et protectrice, la reine s'attardait à rêver. Elle y avait même fait installer un lit de repos où elle aimait à s'étendre au milieu de la journée, tandis qu'au-dehors ses servantes grillaient sur pied.

Ce jardin rigoureusement symétrique qui portait à l'extrême le goût de l'artifice et des paysages construits, ce jardin fou créé par une souveraine que la douleur égarait, les marchands de Césarée commencèrent à en parler avec admiration à leurs fournisseurs de Cadix et de Carthagène : leur reine n'était pas une bâtisseuse ordinaire, ça, non ! Parce qu'elle descendait du

grand Alexandre, elle transformait leur ville en suivant des règles que personne en Afrique ne connaissait avant elle : il fallait venir à Césarée et voir son théâtre grec, son temple d'Isis, son palais rose et son curieux « jardin de Cendres », oui, ce jardin-là n'était pas banal...

Absorbée par son étrange composition, Séléne ne cessait d'ailleurs plus de l'enrichir. Le long des parterres, au lieu d'acanthes, elle posa des roches sculptées par les vents du désert, de ces gypses qu'on appelle « roses des sables ». Puis, au milieu des mêmes parterres, là où un autre aurait planté des fleurs, elle dressa des cippes funéraires et des stèles de marbre blanc. Sur les stèles, une brève épitaphe, un court poème qu'elle avait composé à la mémoire de tel ou tel de ses enfants disparus ou de ses frères assassinés. Ainsi, pour Elissa, sa toute-petite : « Je n'ai vécu que huit mois – un vol de libellule un soir d'été », ou pour Ptolémée Philadelphie, le plus jeune de ses frères, mort au soir du Triomphe d'Octave : « J'ai connu la lumière six années et elle m'a été ravie sans que j'aie su pourquoi j'étais né. »

À ce mode d'expression doublement lapidaire, la reine prenait doublement plaisir : le plaisir du verbe et celui du deuil. « Quant au deuil, je trouve ton jardin de Cendres un peu redondant, *Carissima*. Ce n'est plus un jardin, c'est un pléonasme, lui reprochait doucement Juba. Les morts, pourtant, se satisfont de si peu de chose : une guirlande, une pincée de sel, quelques violettes. Ils sont sobres et secrets... Ne les bouscule pas ! » Critiques dont elle se moquait. Allongée dans la grotte d'Ariane, elle inventait des épitaphes pour des défunts imaginaires, chantait l'épouse emportée dans l'Hadès au lendemain de ses noces (« Sur ma bouche glacée, ta bouche a pris mon âme »), l'écolier arraché à ses études, le marin perdu en mer, ou le père inconsolable d'une petite fille

trop tôt disparue (« Une âme minuscule, une douleur immense »). Certes, cet emballement littéraire, étonnant par son objet, surprenait moins dans ce temps-là qu'il ne le ferait aujourd'hui : la poésie funéraire était alors l'un des genres majeurs. Ces épigrammes qui ne seraient gravées sur aucune tombe, ces épitaphes de fantaisie, ces hexamètres qu'on disait « trempés dans l'eau de mémoire », formaient le gros de l'œuvre des poètes alexandrins. Que, sous le coup de deuils répétés, Séléné fût naturellement retournée à cette veine n'alarmait pas Juba, amateur lui-même de ces vers élégiaques si typiques des Grecs d'Égypte. Cependant, un jour de septembre, alors que Séléné versifiait au fond de sa grotte d'Ariane, il lui adressa depuis le palais d'En-bas un message de nature à la faire sortir de sa caverne : « Si tu veux toujours pleurer en vers, et si tu as encore assez d'encre et de larmes pour le faire, tu trouveras sûrement dans la nouvelle que je reçois à l'instant un utile emploi de tes dons : ton beau-frère Drusus, le favori du Prince, le préféré de Livie, Drusus le nouvel espoir de l'Empire, est mort... À l'heure qu'il est, son frère Tibère ramène le corps depuis Mayence jusqu'à Rome. Il suit la dépouille à pied à travers les Gaules. Le cortège avance lentement : on ne marche que la nuit pour préserver la dépouille des chaleurs du jour. Tu as donc largement le temps de rejoindre ta sœur Antonia à Rome avant les funérailles de son époux, d'unir tes pleurs aux siens, puis de réduire le destin du monde à quelques vers réguliers que tu pourras chanter dans les salons du Palatin¹... »

Note

¹. Le lecteur peut se reporter à la « Liste des principaux personnages » en fin de volume.

TIBÈRE refaisait à pied le long chemin qu'il avait parcouru au galop pour se porter au secours de son frère blessé.

Auguste venait depuis peu de s'établir à Milan avec sa femme Livie, sa fille Julie et toute leur cour. Comme toujours depuis qu'il ne dirigeait plus lui-même ses troupes, le Prince s'efforçait de se rapprocher du lieu des combats : à Aquilée, en Vénétie, quand les tribus dalmates attaquaient ; à Milan, quand c'étaient les Germains. Tibère, lui, venait de rentrer d'Illyrie où il avait dû, encore une fois, ramener les rebelles à la raison, et il affectait d'être trop occupé dans son cantonnement de Pavie pour rejoindre son épouse à Milan.

La vérité est qu'il ne supportait plus Julie. Ils n'avaient jamais eu grand-chose en commun et, depuis la mort de leur unique enfant, ils s'arrangeaient pour ne plus se croiser. Officiellement, ils n'étaient pas séparés, mais à Rome, Tibère vivait dans sa maison des Carènes, et sa femme, au bord du Tibre, dans le palais que lui avait offert Agrippa, son précédent mari.

Mariée trois fois depuis l'âge de quinze ans, six fois mère et deux fois veuve, Julie, à trente ans, avait soif de plaisirs et de liberté. Avec le soldat austère que son père lui imposait, elle n'éprouvait que contraintes et dégoûts. « De toute façon, avait-elle confié à ses cousines, mon mari n'aime pas l'amour. En tout cas, il n'aime pas les femmes. » Il est vrai que Tibère ne se remettait pas de son divorce forcé : sa Vipsania naïve et tendre, Vipsania qui espérait tout de lui et n'exigeait rien, il l'avait adorée. Aucune autre Romaine n'avait su l'appivoiser. Ces femmes du Palatin ou de la Colline des Jardins, colorées comme des poupées et déshabillées comme des Vénus, il ne les regardait même pas : toutes des sottis, des garces ou des putains ! Livie, sa propre mère, il la rangeait dans la deuxième

catégorie – de peur d’être obligé de la mettre dans la troisième. Quant à son épouse Julie, elle réussissait l’exploit d’appartenir aux trois espèces à la fois !

Il ne trouvait de consolation que dans les exploits guerriers, les compagnies viriles et la tendre affection de son frère Drusus. Mais c’en était fini aussi de ce bonheur-là...

Pourquoi Drusus n’avait-il pas eu la noble mort qu’il méritait ? Lui qui avait cent fois risqué sa vie au combat, pourquoi n’avait-il pas péri sur le champ de bataille ? Il était mort si bêtement... Il venait de s’enfoncer victorieusement à travers la Germanie jusqu’à l’Elbe – des terres inconnues, encore inexplorées. Jamais les légions romaines n’avaient planté leurs aigles aussi loin ! Après avoir atteint l’Elbe, alors qu’il revenait vers le Rhin à travers les forêts et les marécages, son cheval avait fait un écart. Drusus était tombé. Une chute qui ne lui avait fracturé que le fémur. Mais le temps de le ramener en litière jusqu’au camp de Mayence, sa blessure s’était infectée, et la fièvre s’était emparée de son corps.

Dès que les médecins lui eurent parlé franchement, Drusus écrivit à Auguste pour lui demander d’envoyer en hâte un autre général, il écrivit aussi à sa femme Antonia, pour lui dire adieu, et à Tibère, pour le supplier de venir avant sa mort. Puis il avait fait préparer pour son « grand frère » une tente aussi vaste que la sienne, et il avait attendu. Il savait que Tibère viendrait. Aucun d’eux ne serait resté sourd à l’appel de l’autre. Même éloignés, envoyés chacun à un bout de l’Empire, ils restaient ensemble – partout Tibère emportait avec lui son Drusus intérieur, et Drusus consultait sans cesse le Tibère caché dans son cœur... Tibère viendrait, il en était sûr. Mais arriverait-il à temps ?

Commença alors la chevauchée la plus rapide de l'histoire romaine. Tibère, dès qu'il eut reçu le message, sauta sur son cheval. Avec pour seul compagnon un guide germain, il chevaucha comme un forcené, ne s'arrêtant que pour changer de monture dans les relais de la poste et les camps militaires. En peu de jours, son guide et lui franchirent les Alpes et remontèrent le Rhin. On assure que dans le cours d'une seule journée ils réussirent à parcourir au galop près de deux cent mille pas, à une époque où les courriers les plus rapides ne dépassaient guère les quatre-vingts. L'exploit deviendra vite légendaire et il sera, pour les Anciens, le symbole le plus éclatant de l'amour fraternel. On parlera de Drusus et Tibère comme on parlait de Castor et Pollux...

Tibère souffrait maintenant de la lenteur de son retour à Rome, mais il voulait que le corps de son frère fût honoré partout. Le cercueil devait être porté sur les épaules des hommes. À l'approche des villes, les édiles municipaux relayaient les légionnaires. On marchait tard le soir, à la lueur des flambeaux, et tôt le matin, à la fraîche. Tibère, qui avait entamé cette longue marche juste après son épuisante chevauchée, dormait debout. Il marchait en dormant. Il rêvait en marchant. Et sans cesse il revoyait les derniers moments de son frère.

Sous la grande tente prétorienne, ils avaient été si heureux de se retrouver tous les deux : Tibère, soulagé d'être arrivé avant l'heure fatidique, et Drusus, content d'être parvenu à l'attendre... Le cadet était déjà très faible, et sa blessure que la gangrène avait gagnée commençait à sentir. On brûlait des parfums sous la tente pour qu'il ne fût pas lui-même incommodé par les odeurs qu'il dégageait.

Sa main dans la main de son frère, il tint bon deux jours encore. Quand la fièvre ne lui brouillait pas l'esprit, il faisait signe à Tibère de se pencher et, le souffle court, il lui parlait à l'oreille. Pour lui recommander son Antonia, si belle et si sage, et leurs trois enfants, l'aîné surtout, qui venait d'avoir six ans et auquel il allait transmettre son propre surnom de Germanicus : « Guide-le ! Protège-le... » Tibère promit. Drusus soupirait : « Hélas, ce n'est pas moi qui rétablirai la République... » Trop épuisé pour soulever les paupières, il murmurait : « Souviens-toi... les promesses faites à notre père... C'est toi qui devras... rendre Rome... aux Romains.

— Le Prince ne m'aime pas, tu le sais bien. Et il a maintenant deux fils adoptifs, Caius et Lucius César, les héritiers qu'il a volés à Julie et Agrippa... »

Les yeux fermés, Drusus avait alors secoué la tête comme un cheval impatient que le mors irrite : ces gamins à peine plus vieux que ses propres fils n'avaient aucune importance !

La veille de sa mort, alors que la gangrène lui envahissait le ventre et qu'il gémissait quand on changeait ses pansements, il était encore revenu sur le sujet avec une vigueur étonnante : « Je sais que tu vis mal avec Julie. Il faut... te rapprocher d'elle. »

Tibère crut à un conseil moral, une marque ultime de bonté. « Ma femme me méprise, dit-il, je crains même qu'elle ne me rende ridicule...

— ... pas méchante. Elle vient de... de rencontrer sa mère Scribonia... elle voit ses... ses cousins... Ne le dis à personne ! », et il était retombé sur ses oreillers, à bout de forces. Tibère aurait voulu l'interrompre, mais Drusus tenait à poursuivre, car il ne s'agissait pas de bons sentiments, mais d'un avis politique : « La famille de Scribonia était... celle de

Sextus Pompée... des républicains... Parle à Julie. » Le moribond avait de plus en plus de mal à articuler, Tibère ne saisissait que des bribes de phrases, mais leurs cœurs étaient si proches qu'il avait l'impression de tout comprendre : « ... Julie n'est plus très loin de... de nos idées... Mais le Prince... tant que les Barbares... Plus tard... la République... promets-moi... »

Ensuite, il n'y eut plus que des gémissements, des râles d'où n'émergeaient que des mots sans suite. On croyait saisir au passage « armée » et « République »...

Tibère a traversé Vienne, Valence et Arles sans rien en voir. On mouillait d'huile de violette le bois du cercueil, on éclairait sa marche avec des torches qui répandaient une bonne odeur de pin, mais la puanteur du cadavre finissait toujours par l'emporter... C'était comme Julie : elle pouvait bien, en petit comité, donner à ses phrases un parfum républicain, elle n'oubliait jamais qu'elle était la fille du Prince et l'odeur putride de sa naissance perçait sous l'arôme délicieux de ses « idées »... Drusus s'était trompé, Drusus avait été trompé.

À Rome, c'est Tibère qui prononce l'éloge funèbre de son frère sur le Forum, le cou raide, le visage fermé ; et c'est Auguste qui fait le discours final sur le Champ de Mars, devant le Mausolée. La voix du Prince n'a jamais porté bien loin, mais là elle se brise : faiblesse des cordes vocales ? vieillissement de l'orateur ? excès d'émotion ? peut-être tout à la fois ?

Tibère a marché dans le cortège à côté d'Antonia, qui donne la main au petit Germanicus comme sur la frise de l'Autel de la Paix qu'on vient d'inaugurer à côté du Mausolée. Antonia pleure, c'est naturel. Sa sœur Prima pleure aussi, par

sympathie. Mais Livie, elle, ne pleure pas : n'est-ce pas son fils pourtant, et son fils préféré, qu'elle conduit au bûcher ? Mais il paraît qu'Auguste lui a envoyé Areios, son philosophe privé, pour l'exhorter à contenir son chagrin. Areios est un habile homme, il sait que Livie aime à prendre le contrepied de sa belle-sœur défunte. « Garde-toi bien, lui dit-il, de te rendre aussi ridicule qu'Octavie dont les larmes ont coulé comme le Tibre pendant dix ans après la mort de son fils... Tu dois ensevelir en même temps ton enfant et ton chagrin. » Message reçu : nul ne verra jamais Livie s'émouvoir au nom de Drusus.

« Tiens, constate Tibère étonné en se retournant vers le cortège, Séléne aussi est venue. » La reine de Maurétanie a passé les mers pour rendre hommage au mari d'Antonia, et Tibère en est touché. D'autant qu'elle vient, à ce qu'on dit, de perdre elle-même plusieurs enfants. Des enfants très jeunes, il est vrai, à un âge où leur disparition ne compte guère. N'importe, elle est là, fidèle et en grand deuil. Elle donne la main à Domitia, la fille aînée de Prima. Comme si elle faisait vraiment partie de la famille princière... Tibère a de l'estime pour Séléne, que Julie, moqueuse, juge trop amoureuse de son mari. D'après elle, la jeune femme est si passionnément éprise du Barbare qu'on lui a donné pour époux qu'on ne la voit plus à Rome, elle craint de le quitter : « Que serait-ce, si, au lieu d'être un mari, ce Juba était son amant ? » s'étonne la fille d'Auguste. Tibère, lui, pense que cet homme est heureux. D'autant que ce roi si bien servi par Vénus n'est pas moins chanceux à la guerre : au sud, il refoule les nomades du désert avec autant d'énergie que lui, Tibère, à l'est, repousse les hordes des forêts.

Rome aura toujours besoin de bons soldats comme eux. Car la paix, cette paix universelle que son beau-père fait miroiter

aux Romains, n'est pas l'absence de guerre, c'est seulement la soumission temporaire des peuples à une même loi, celle du plus fort. Une loi qui doit sans cesse être confirmée par les armes et rappelée aux fauteurs de troubles.

Oh, bien sûr, il n'y a plus de guerre civile. Et, en Orient, le Prince joue au plus fin avec les Parthes pour ne pas avoir à les affronter. Mais sur les autres frontières, ou à l'intérieur même des pays conquis, les combats sont incessants : embuscades, accrochages, pillages, massacres. Des rébellions contagieuses partent des montagnes pour gagner les tribus des plaines et, parfois, jusqu'aux troupes de supplétifs indigènes chargées de pacifier la contrée.

La Paix romaine ne peut être universelle, c'est l'Empire qui prétend l'être. Or l'Empire est fragile, puisque Auguste a coupé tout ce qui dépassait. On ne voit plus qu'une seule tête – qu'il suffirait de trancher...

ASSIS sur sa *dureta* (un mot à lui qui désigne le tabouret sur lequel il s'installe pour ses ablutions) et les deux pieds dans une bassine, Auguste attend impatiemment que ses esclaves versent quelques amphores d'eau tiède sur son corps nu : il vient d'inventer la douche. Il ne prend plus de bains, car il craint de glisser sur le bord de sa piscine – en vieillissant, on perd si vite l'équilibre !

Sa jeunesse s'enfuit. Son ami Agrippa, d'abord, puis ses vieilles maîtresses, Titisenia la flambeuse et Rufilla la coquine, tous ont disparu ! Et maintenant Mécène, son cher Mécène, vient à son tour de rejoindre les Champs Élysées... Il est vrai qu'il était malade depuis longtemps ; sans le jus de pavot que Musa lui prescrivait, il aurait crié de douleur. Ses mains tremblaient, ses jambes ne le portaient plus ; pourtant, deux mois plus tôt, il avait dédié un petit poème à la Fortune : « Fais de moi un infirme, un manchot, un boiteux, mets-moi une bosse sur le dos, fais tomber toutes mes dents, crucifie-moi, assieds-moi sur le pal, mais laisse-moi vivre... » « C'est abject ! avait dit Livie en entendant ces vers. Est-ce donc un si grand malheur que de mourir quand on souffre ? Ton pauvre ami n'a pas seulement la main tremblante, c'est toute son âme qui tremble ! Comment un homme épris de philosophie peut-il redouter la mort à ce point ! La mort, si l'on y réfléchit, n'est ni un bien ni un mal : elle n'est pas, elle n'est rien. »

Depuis qu'il a fait chapitrier sa Livie par Areios, elle donne des leçons de stoïcisme à la terre entière. Non, Livie, la mort n'est pas rien... Et puis Mécène ne craignait pas la mort, il aimait follement la vie, c'est différent. Il a voulu jouir de ses sens jusqu'au bout, s'est fait déposer, agonisant, sur un lit de roses dans son auditorium pour goûter une dernière fois les accords de la lyre qui accompagnait les plus beaux vers de

Virgile... Il a pressé la vie jusqu'à lui faire rendre tout son suc : pourquoi serait-ce méprisable ?

Mais lui, Auguste, sans son sybarite préféré, son enrouleur de papillotes, son Étrusque à volants, son diplomate à bouclettes, lui sans son vieux complice, que va-t-il devenir ? Il n'a plus un seul ami de son âge, plus le moindre conseiller sincère... Quel autre, l'entendant rendre sur son tribunal des jugements de plus en plus sévères à mesure que la journée avançait et que la fatigue le gagnait, oserait encore lui faire porter ce simple billet : « Lève la séance, Bourreau ! » Mécène pouvait tout lui dire, et il lui était reconnaissant de son franc-parler. Maintenant, il est seul. Il a une femme, bien sûr, une fille, des familiers, et un nombre croissant de serviteurs et de subordonnés, mais, depuis qu'Agrippa, Mécène, et Octavie, ont quitté ce monde, il n'a plus d'amis.

La mort de Drusus l'a bien chagriné aussi, mais, si rude que lui ait paru cette perte, elle n'est pas du même ordre : Drusus n'était encore qu'un espoir. Des jeunes généraux capables de remplacer ce malheureux garçon sur le front du Rhin, il en a trouvé. Lucius Domitius par exemple, le mari de sa nièce Prima, s'est révélé parfaitement capable de stabiliser la situation face aux Germains, il est même parvenu à son tour à pénétrer jusqu'à l'Elbe, tandis que Tibère, comme d'habitude, repoussait les Dalmates loin d'Aquilée et les Noriques loin des Alpes. Tel le Grand Océan qui, paraît-il, profite des équinoxes pour monter à l'assaut du continent, à chaque printemps les Illyriens et les Dalmates d'un côté, les Pannoniens et les Noriques de l'autre, se jettent contre le roc des légions. Et chaque année, non moins régulièrement, ils se brisent sur Tibère et finissent par refluer. Jusqu'au printemps suivant...

Quant à sa succession pour laquelle, en attendant que ses chers petits Caius et Lucius soient en âge d'être associés au

pouvoir, il comptait autrefois sur Agrippa, c'est le même Tibère qui pourra, le cas échéant, assurer la tutelle des deux enfants. Bien que personne, assurément, ne puisse envisager cette hypothèse de gaieté de cœur : ce garçon est si désagréable ! Courageux, certes, mais hautain, buté, rancunier. Ah, on pourrait plaindre le peuple romain s'il venait à tomber sous la patte de cet ours ! Pour éviter pareil malheur à ses concitoyens, lui doit tenir jusqu'à la majorité de son petit-fils Caius César et s'efforcer de rester en bonne santé. Façon de parler, d'ailleurs, puisqu'il n'a jamais été « en bonne santé » : il souffre depuis longtemps de rhume des foins, d'eczéma, de calculs rénaux... Et, en vieillissant, il commence à expérimenter des maux plus durables : la faiblesse de son genou gauche, par exemple, qu'il lui faut, certains jours, soutenir par une attelle.

Le bel esclave phrygien chargé des bains revient enfin, sa jarre sur l'épaule, en tortillant de la croupe comme ces eunuques, prêtres de Cybèle, qui processionnent dans les rues déguisés en courtisanes. Mais quand ce « cul épilé » vide l'amphore, « Assassin ! hurle le Prince. Non seulement je pèle de froid en attendant qu'arrive ton eau chaude, mais c'est de l'eau glacée que tu me verses sur le dos ! Assassin ! Tu mériterais que je te fasse donner cinquante coups de bâton sur la plante des pieds ! ».

C'est enveloppé dans un drap trop court, en frissonnant et en reniflant, que le maître du monde rentre dans ses appartements d'hiver pour enfiler en hâte quatre tuniques de laine superposées et deux caleçons longs.

« Je suis désolée, Gaius Augustus, que, par la faute d'un serviteur, tu aies pris froid dans tes bains, dit Livie, j'ai fait

étriller ce butor comme il faut, ce n'est pas de sitôt qu'il pourra se coucher sur le dos ! Mes femmes t'ont préparé un vin très chaud, une coupe de mon Puccinum auquel elles ont ajouté de la cannelle et du gingembre... Ah, j'oubliais, ta fille est en bas. Dois-je la faire monter ? Je te préviens, elle est si parfumée que, lorsqu'elle est passée devant nos gardes, ils ont détourné la tête pour éternuer ! Si tu la reçois ici, tu vas tousser toute la soirée... Comme tu voudras, Gaius, comme tu voudras... »

Julie, si belle, apporte un peu d'air frais dans sa chambre obscure. Auguste ne l'écoute pas, il la regarde : les poètes qui la chantent n'ont pas tort, elle est encore charmante... Mais, autour de sa bouche et de ses yeux, il distingue déjà quelques rides, des « rides d'expression », dit-on – voilà bien les mots flatteurs des *ornatrices*, comme si un enfant gardait sur son visage la trace de ses colères ou de ses rires ! Les rides d'expression sont comme les autres : des rides de vieillesse... Il a appris que Julie s'est découvert récemment quelques cheveux blancs et qu'elle demande à sa coiffeuse de les lui arracher. Il l'interrompt : « Dis-moi, ma fille, qu'aimes-tu le mieux : avoir la tête blanchie ou devenir chauve ? »

Julie reste interloquée : « Comment... comment sais-tu... » Il le sait parce qu'il est toujours bien renseigné. Il a repris en main les réseaux de Mécène, désormais c'est à ses affranchis que les courriers de la poste et les *vigiles* de nuit font leur rapport, à ses bureaux que les *frumentaires* transmettent des informations sur le moral des armées et les opinions du peuple. En tant que « Premier du Sénat », il reste pourtant foncièrement légaliste : il répugne aux assassinats. Chaque fois qu'il ne peut prouver l'existence d'un complot, il recourt à la vieille loi de lèse-majesté qu'il a remise en vigueur et qui lui permet de faire accuser n'importe qui d'« atteinte à la majesté

du peuple romain », et, par extension, à celle de son Prince. Il suffit d'avoir fait l'éloge, même indirect, d'un grand républicain d'autrefois pour se voir inculpé de « trahison envers le peuple romain » – *aussi vite qu'on cuit les asperges*, aurait dit sa grand-mère Julia. Il n'abuse pas de cette redoutable faculté – sa *moderatio* est bien connue – mais chacun sait qu'en cas de besoin il pourrait en user. La menace suffit ; il est regrettable, néanmoins, qu'elle soit devenue nécessaire.

Il se souvient, non sans nostalgie, de l'époque où il s'efforçait de calmer le tout jeune Tibère qui venait de découvrir, indigné, que certains de ses camarades de jeux frondaient en paroles : « Ils disent du mal de nous ! – Du mal ? La belle affaire ! Contentons-nous de savoir qu'ils ne peuvent pas nous en faire ! »

Mais les temps ont changé : à mesure qu'on s'éloigne du passé, certains patriciens en oublient les leçons. Et sans doute reste-t-il lui-même trop confiant puisque, en dépit de la sévérité des lois, son préfet du prétoire renonce à garantir totalement sa sécurité... Bah, la Fortune l'a toujours servi. Pour s'assurer qu'elle reste bien disposée à son égard, il aime parier, encore et encore, et pas seulement à sa table de jeux : en politique, quand il use de clémence, c'est moins par bonté que pour « intéresser la partie ». Comme lorsqu'il recevait dans ses appartements secrets la toute jeune Séléne, cette gamine qu'il savait armée d'un poinçon aiguisé comme un poignard – un risque qu'il prenait avec délice... et, bien entendu, il gagnait ! Les dieux l'aiment, ils n'ont jamais cessé de l'aimer.

Mais il ne doit plus parler à Julie de ses premiers cheveux blancs. Il ne faut pas l'alerter sur la surveillance dont elle fait l'objet. Une surveillance qu'il se propose d'ailleurs d'alléger :

elle s'ennuie avec le triste Tibère et lui préfère de plus joyeuses compagnies ? Voilà une chose qu'un Prince ne saurait tolérer, mais qu'un père peut comprendre... Il feindra donc de l'ignorer.

De toute façon, il ne tient pas à ce que Julie engendre avec son nouveau mari des enfants qui pourraient concurrencer les deux garçons qu'il a adoptés. Il n'est même pas mécontent que son dernier petit-fils, ce Tiberillus conçu par Tibère et Julie dans l'euphorie de leur lune de miel, soit mort à six mois : ce mâle surnuméraire ne viendra pas compliquer la transmission du pouvoir ! D'autant qu'il dispose déjà d'un héritier de rechange en la personne du dernier fils de Julie et Agrippa, le petit Postumus, qu'il pourrait à tout moment adopter pour s'en faire un fils légal ; sa fille est si prolifique que, pour sa succession, elle ne lui laisse que l'embarras du choix !

Reconnaissant, il a permis à Julie de vivre loin de son mari dans son palais faussement égyptien de la rive droite... Pourquoi, après tout, n'aurait-elle pas sa propre maison ? Selon la loi récemment votée pour soutenir la natalité, elle dispose, comme toutes les mères d'au moins trois enfants, de l'entière liberté de gérer ses biens. « Et son corps, lui avait un jour rétorqué Livie, ta fille peut-elle disposer de son corps aussi librement que de sa maison ? » Bien sûr que non ! « Pourtant, avait poursuivi son épouse, elle reçoit chez elle quantité de séducteurs renommés et de poètes douteux, c'est le rendez-vous des aristocrates désœuvrés et des plumitifs licencieux ! On boit jusqu'à l'aube, on joue gros jeu, il y a même des *matrones* qui dansent ! Et ta nièce Marcella laisse maintenant son mari Iullus participer à ces orgies : est-ce l'effet de la "bonne éducation" que ta sœur a donnée à ces deux oiseaux-là ?

— Marcella est une épouse soumise et discrète comme on les voudrait toutes. Quant à Iullus, en digne pupille d'Octavie, il est un excellent *magistrat* et ne sort des devoirs de sa charge que pour lire, à un public choisi, les longs poèmes abscons qu'il écrit. De la vertu à revendre, et du genre soporifique ! Tout le contraire d'un débauché.

— Mais c'est un Antoine, le dernier des Antonii ! Rien de bon ne peut sortir de cette souche-là !

— Vraiment ? Et ta belle-fille Antonia ? N'appartient-elle pas, elle aussi, à la lignée des Antonii ? Pourtant, autrefois, tu n'avais pas assez d'une bouche pour chanter ses louanges ! »

« Autrefois », oui, c'est à dessein qu'Auguste met ces éloges-là au passé car, depuis la mort de Drusus, Livie lui paraît beaucoup moins entichée de sa belle-fille qu'auparavant.

Il faut dire qu'après avoir refusé toutes les propositions de remariage la jeune veuve est revenue vivre au palais, où elle illustre à merveille les valeurs familiales prisées du nouveau régime : épouse fidèle d'un seul homme (un idéal que Livie, divorcée, n'a jamais incarné) et mère de trois enfants vivants (une qualité que la femme du Prince, précocement stérile, ne s'est vu reconnaître que par dérogation du Sénat), elle surpasse sa belle-mère en tout. Pauvre Livie ! songe Auguste, non seulement elle souffre, comme toutes les femmes, de se voir vieillir, mais Antonia l'éclipse pour l'austérité morale, et, pour l'éclat mondain, Julie l'écrase...

Le Prince, quant à lui, n'est pas vraiment mécontent que sa fille occupe la haute noblesse à des jeux et des rimes. Il n'a toujours eu qu'une crainte : que les plus jeunes représentants des grandes familles, ceux qui n'ont pas connu les guerres civiles, regrettent les poisons et les délices de la République.

Julie, si futile, sait les en détourner. Au moment où sa fille se penche sur lui pour l'embrasser : « Je vais, dit-il, t'envoyer tout à l'heure vingt mille sesterces pour ta table de jeux. Pousse tes amis à parier gros. S'ils n'ont plus un *as*, qu'ils sollicitent ma bonté, je paierai leurs dettes... »

Il se fait porter en chaise dans les *Jardins de Mécène*, qui sont aujourd'hui les plus beaux de Rome. L'air y est délicieux, et la vaste demeure, une merveille ! Auguste en aime surtout la haute tour, d'où l'on peut, comme du Phare d'Alexandrie, contempler toute une ville, sa ville. C'est là, ce soir, qu'il se fait déposer. Comme du temps où Mécène l'invitait à passer ses convalescences chez lui plutôt que dans sa sombre *domus* du Palatin : « Quand je pense que tu n'as d'autre laurier chez toi que celui que le Sénat a planté devant ton entrée ! Des cours, des atriums, un temple, une esplanade, mais pas même un carré de buis. Comment peux-tu te passer d'arbres et de fontaines, toi, un Romain ? »

À la mort de Mécène, le Prince a mis la main sur ses splendides *Jardins* de l'Esquilin – en fait, tout un quartier. Désormais il est chez lui dans la grande tour. Cette immense propriété, il aurait aimé la faire relier à la *domus* qu'Octavie possédait sur le Palatin. Mais il aurait fallu raser quatre ou cinq rues, six ou sept ruelles et une bonne trentaine de maisons. Pas son genre. Il n'a même pas osé exproprier les quelques terrains de Suburre qui lui auraient permis de bâtir un « forum d'Auguste » aussi vaste que celui de César. Et dire qu'il pourrait être logé comme un roi ! Mais justement, *moderatio, moderatio* : il n'est pas un roi, il n'est que le « Premier des sénateurs », le *Princeps* d'une très puissante République...

DANS les *Jardins de Mécène*, sur la terrasse de la grande tour, à l'endroit même où, cinquante ans plus tard, son arrière-petit-fils Néron s'installera pour voir brûler la Ville, Auguste respire mieux. La menace du rhume s'éloigne, et c'est un tel soulagement qu'il se sent tout joyeux. Devenirait-il épicurien, comme l'ancien maître des lieux : « le bien n'est que l'absence de mal » ? Les disciples d'Épicure n'ont pas tout à fait tort.

Le Prince demande à ses valets de lui amener ses « fils », Caius et Lucius César, il veut profiter de ce moment d'oisiveté pour faire le point sur leurs études. C'est lui qui leur a appris à lire et à écrire, il n'a voulu laisser ce soin à personne d'autre. Maintenant qu'ils ont grandi – dix et treize ans –, il les a confiés au meilleur des précepteurs et veille à ce que leurs rhéteurs, exclusivement romains, leur enseignent une éloquence sobre, rien qui rappelle ces fioritures orientales, ces tournures archaïsantes que Marc Antoine prisait, que Tibère apprécie et que lui, Auguste, déteste. Pour ses fils adoptifs, il a créé sur le Palatin une petite école où sont admis des jeunes patriciens du même âge : il aime les entendre psalmodier Homère tous ensemble ou se poursuivre en riant. Il adore les jolis enfants. Surtout les petits Maures...

Un moment, sans rien dire, il examine les deux garçons qu'on s'est empressé de lui amener. Caius César perd de ses rondeurs, mais le visage de Lucius s'est rempli, et les deux frères commencent à se ressembler. Et à lui ressembler un peu. Évidemment, les sculpteurs accentuent cette ressemblance pour lui plaire, il n'est pas dupe – de quoi est-il dupe, d'ailleurs ? En considérant ses petits-fils adorés avec plus d'honnêteté, il retrouve davantage en eux les traits d'Agrippa que les siens : la fidélité de Julie à son deuxième époux ne lui semble pas douteuse, quoi qu'ait osé parfois insinuer Livie...

À la descendance de son mari, sa bonne épouse préfère, c'est naturel, « la chair de sa chair » : Tibère... Auguste, qui l'a depuis longtemps percée à jour, ne lui en veut pas : *le genou n'est-il pas toujours plus près que le tibia ?* Il se borne à ne tenir aucun compte de ses avis...

Le petit Lucius, aussi brun qu'un enfant maure, aussi beau aussi, s'est assis en tailleur aux pieds de son grand-père et il joue aux osselets. Joyeux, comme à son habitude. Caius César, son aîné, semble plus soucieux : la mine sévère, le visage fermé, il a l'air tendu, un peu grave, une expression qu'on trouve rarement chez les enfants – on dirait, pense le Prince, que ce garçon sent déjà le poids de sa future charge... Mais cette petite bouche serrée, ces grands yeux tristes, sont précisément ce qui rassure son père adoptif : Caius est si sérieux qu'on pourra lui confier très vite des responsabilités. Vivement qu'il ait vingt ans et qu'on puisse enfin se débarrasser du sombre Tibère !

« Père, dit Lucius, donne-nous des messages à coder. S'il te plaît ! »

Auguste leur a appris, très jeunes encore, le chiffre qu'il a inventé pour ses courriers les plus secrets. Il ne s'agit que de remplacer chaque lettre de l'alphabet par l'une des deux suivantes, uniformément. Le Prince tend un rouleau aux enfants, qui se chamaillent pour s'en emparer. « Attention, vous allez finir par décoller le papyrus ! Asseyez-vous. Codez le premier poème en D pour A, et le second en B. » Et les voilà partis à recopier sur leurs tablettes des vers d'Horace qu'ils rendent inintelligibles.

Horace... Encore un que la mort lui a ravi. L'aimable jeune homme avait si bien su chanter la victoire, et cet « Âge d'or » qui succédait à « l'Âge de fer ». D'Horace, Mécène aimait

tout. Auguste était plus réservé : excellent poète, mais piètre soldat, qui osait se vanter dans ses vers d'avoir lâché son bouclier pour s'enfuir plus vite !

Le poète n'a pas eu le temps de profiter des quelques biens que son ami Mécène lui a laissés. L'épouse du milliardaire, Terentia, non plus... La belle, qui avait été autrefois l'une de ses maîtresses préférées, avait suivi de près son mari dans la tombe : leur union conjugale, traversée jusqu'à la fin de divorces et de remariages, avait toujours été celle du *nec tecum, nec sine te*, « ni avec toi, ni sans toi ».

Auguste soupire, il ne comprend rien aux sentiments complexes, aux tourments amoureux, aux états d'âme en général. Il a trop à faire, lui, pour se torturer l'esprit ! Un chef doit savoir juger d'un coup d'œil et tailler dans le vif. Sans plus d'hésitations que le chirurgien sur le champ de bataille : la main qui ampute ne peut pas trembler... Autrefois il avait pour devise : *Hâte-toi lentement*, mais aujourd'hui, quel que soit le sujet, il tranche sans tergiverser. Il serait même tenté, parfois, d'aller trop vite. À cinquante-trois ans, il en sait assez : n'a-t-il pas déjà derrière lui trente-cinq ans de commandement ? Alors, l'analyse des émotions confuses, le respect des sensibilités exagérées, le décryptage des susceptibilités cachées, il les laisse à d'autres ! Jusqu'au mois dernier, c'était à Mécène qu'il les abandonnait. Son cher Étrusque était un amateur d'âmes : il collectionnait les poètes fumeux, les esprits tordus, les sexes douteux et les cœurs obscurs... Mécène lui manque. Sa subtilité, son cynisme, sa préciosité même, lui manquent. À qui parler ? Il n'a plus d'ami.

« Tenez, puisque vous êtes là, dit-il à ses “fils” bien-aimés, nous allons prendre ensemble un peu d'exercice. Notre

médecin Musa prétend que je ne bouge plus assez, et que c'est aussi mauvais pour ma santé que pour mon esprit.

— On va jouer à la balle à trois ? demande Lucius.

— Ah, le trigon ! dit le grand-père. *La vieille pocharde retourne toujours à son flacon*, et vous, vous revenez toujours au trigon... Eh bien non, cette fois, pas de ballon. Nous allons sauter. Sauter à pieds joints sur les dalles de l'auditorium, en bas, dans le jardin.

— Mais ton genou, Père ? Ton genou va te faire souffrir...

— Oui, mais il paraît que courir et sauter est bon aussi pour mon genou. Souffrir serait, selon Musa, excellent pour moi... Posons nos toges. »

Et les voilà partis, en tunique, à faire des bonds de lapin sur le pavement de l'*odéon*, les enfants avec de grands rires, et le maître du monde sans se départir de son imperturbable *gravitas*.

SITÔT passés le bassin de Lune et la grotte de Niobé, le visiteur qui entrait dans le jardin de Cendres apercevait le nouveau cénotaphe. Parce qu'il était le plus récent de tous les monuments dispersés dans les parterres, donc le plus blanc. Au sommet du cénotaphe, un petit temple rond à colonnes abritait les bustes de deux jeunes gens aux doux visages. Sur le socle on avait fixé une stèle de bronze « *in memoriam* ». Le texte grec – maladroitement transcrit par les graveurs de Césarée qui ignoraient tout de cette langue et recopiaient certaines lettres à l'envers – indiquait que le monument avait été élevé « *à la mémoire de deux princes si beaux et si bons que le roi leur père, jaloux de leurs vertus, les fit assassiner* ».

Il s'agissait, bien sûr, d'un hommage à Alexandre et Aristobule de Judée avec lesquels Séléne avait grandi chez Octavie. Ainsi que les jeunes princes eux-mêmes l'avaient toujours craint, Hérode, leur père, avait fini par les supprimer – comme, vingt ans plus tôt, il avait successivement fait tuer leur oncle, leur mère, et leur grand-père... Une fois ses fils jetés au cachot, Hérode avait consulté Auguste sur la sanction : pouvait-il mettre à mort ces deux comploteurs ? Auguste avait écouté patiemment le réquisitoire de l'ambassadeur qu'Hérode lui avait envoyé, Nicolas de Damas, l'ancien précepteur de Séléne et de ses frères, puis celui des deux garçons : un spécialiste de l'abandon d'élèves en danger... De quoi s'agissait-il, finalement ?, demanda Nicolas. D'une affaire internationale ? Non. Seulement d'un différend familial. Auguste acquiesça : à Nicolas il répondit qu'Hérode pouvait faire ce qu'il lui plaisait. En vérité, pour Rome l'essentiel était que le roi de Judée demeurât un allié solide contre les Parthes et qu'il fût, à l'intérieur de ses frontières, un tyran capable de se faire craindre d'une nation perpétuellement agitée... Le fond de sa pensée sur Hérode, le Prince ne le livra

que deux ans plus tard, quand le roi juif fit assassiner aussi Antipater, le fils aîné auquel il avait sacrifié les puînés. Comme ce cruel monarque, assassin, voleur et adultère, ne respectait aucun des commandements de sa religion, sauf l'interdiction de manger du porc, Auguste lâcha dans un soupir : « Mieux vaut être le cochon d'Hérode que son fils ! » Ce fut là toute l'oraison funèbre que Rome prononça sur les cadavres d'Alexandre et Aristobule.

Séléné mit fin à ce silence hypocrite : l'épithaphe gravée sur le monument ne rappelait pas seulement les qualités des deux jeunes gens décapités, elle désignait le coupable, inscrivant à jamais son forfait dans la mémoire des hommes.

Une initiative qui ennuya fort le roi Juba. Si Hérode apprenait l'existence de ce cénotaphe accusateur, il serait fâché. « Ami et allié du peuple romain », le roi des Juifs se plaindrait au Prince du comportement insultant d'un autre allié. Et tout cela parce que sa femme ne pouvait résister au plaisir d'élargir maintenant aux nations d'Orient sa collection personnelle de deuils !

Quand Séléné lui avait fait la surprise des derniers aménagements apportés au jardin du pavillon royal (parmi lesquels la plaque du cénotaphe), le visage du roi s'était rembruni : « Pourquoi ne peux-tu pas, *Anassa*, faire comme tout le monde et collectionner les beautés plutôt que les chagrins ? Tu pourrais, par exemple, entreprendre une collection de tableaux. Ici, sur la colline, l'air est tellement sec que les toiles se conserveraient très bien. Nous pourrions commander quelques scènes de bataille en grandes dimensions ? ou une série consacrée aux aïeux des Julii, Vénus et son fils Énée ? Elle est très décorative, Vénus, et si quelqu'un de la famille du Prince venait à Césarée, il serait touché... Je vais être franc avec toi, dans cette succession de

symboles morbides (il ouvrit les bras pour embrasser d'un geste large tout le jardin), je trouve non seulement de la complaisance, mais de la démesure.

— La démesure est la juste mesure des rois », répliqua Séléne, aussi méprisante soudain que sa mère aurait pu l'être.

Juba s'abstint de protester : après tout, la fille des Ptolémées comptait quinze rois d'Égypte parmi ses ancêtres et elle était une lointaine cousine du grand Alexandre, tandis que lui, le Berbère, ne savait même pas comment sa lignée se rattachait au divin Hercule ; il n'avait pu établir clairement son ascendance que depuis le Numide Massenssen, celui que les Latins appelaient Massinissa. Auparavant, ses aïeux n'étaient sans doute que des chefs de tribu, sans couronne, sans *images* et sans sceptre.

Il s'inclina donc devant l'orgueil légitime de sa royale épouse. Mais, quelques semaines plus tard, profitant d'un séjour de Séléne en Maurétanie occidentale, à Lixus, ce port du Grand Océan où elle aimait à s'attarder, il donna l'ordre de remplacer quatre mots de la stèle de telle manière que le texte devînt : « *À la mémoire de deux princes si beaux et si bons que le roi des Enfers, charmé de leurs vertus, les fit descendre avec lui.* »

Quand la reine revint de Lixus et découvrit ce tour de passe-passe, elle tâcha d'ignorer l'affront. Son Iobas (c'est en grec qu'elle continuait à nommer son roi), son Iobas était le maître, après tout ; elle n'était que l'épouse du souverain, et une épouse incapable, jusqu'à présent, de lui donner un fils viable. Pour lui rappeler cette vérité cruelle, Iobas n'avait besoin d'aucune phrase, elle connaissait sa faute : pour s'être autrefois attardée à Carthage auprès de sa sœur Prima en délaissant ses jumeaux, Hiempsal et Alexandre, les dieux

l'avaient punie. Ils ne lui avaient laissé qu'une fille, et elle n'aurait sans doute plus d'autre enfant.

Pourtant, Juba partageait encore son lit, et la lampe allumée restait la confidente de leurs ébats, mais, si la reine s'était persuadée au fil des années qu'elle devenait une bonne « ouvrière d'amour », il faut croire que le cœur n'y était plus : elle avait beau guetter le plaisir, ce sursaut qu'elle ne savait toujours pas nommer, rien ne se produisait. Elle fermait les yeux pour ressusciter un instant « l'inconnu de Baïes », ce tyran imaginaire qui la pénétrait avec violence, la broyait entre ses bras, la maniait, la retournait, l'injurait : « Tu aimes ça, hein, salope, tu aimes ? », et, à ce soudard délicieux, elle s'entendait dire alors, d'une toute petite voix : « Oui, oui ! Encore ! » Iobas était-il surpris, en ce temps-là, de l'entendre répondre à des questions qu'il n'avait pas posées, à des insultes qu'il n'avait pas lancées ? Il ne semblait pas s'interroger, constatait Séléne : content seulement de labourer ce corps abandonné, d'enfoncer cette porte ouverte, qui laissait autrefois passer un germe d'enfant, lequel, en montant, s'accrochait si violemment à son foie qu'elle en perdait le souffle ! Aujourd'hui, hélas, elle avait beau guetter avec avidité l'instant de cette suprême défaillance, rien ne venait. Parce que ses soupirs étaient feints, son ventre restait sec.

MAGASIN DE SOUVENIRS

*Catalogue, vente aux enchères publiques, archéologie,
Drouot-Richelieu :*

...35. Grande amulette égyptienne en bois doré. Ces amulettes, dites « nœuds d'Isis », confectionnées en jaspé rouge, symbolisent le sang menstruel d'Isis, qui favorise la fécondité des vivants et protège la momie des défunts. Extrait du Livre des morts : « Voici ton sang, Isis, ton amulette qui protège le fidèle et lui ouvre les deux vantaux de la porte du ciel. »

H. : 19,5 cm

1800/2000

« **R**^{EINE} du ciel, toi qui nourris toute semence de tes rayons, assiste-moi dans mon malheur. Souffle divin, ouvre mon ventre, rends-le fécond, et accepte les modestes offrandes de ta servante. » Ainsi Séléné priait-elle l'Isis de Césarée. Dix ans plus tôt, après la naissance de sa fille Théa, elle lui avait déjà fait don d'un temple tout neuf, puis d'une statue au visage d'or, sans parler du crocodile que Iobas avait rapporté de l'Atlas pour le placer dans le bassin du sanctuaire. Elle fournissait maintenant aux prêtres quelques-uns des seize ingrédients coûteux qu'il leur fallait pour fabriquer le *kyphi*, ce parfum délicieux qu'ils composaient selon la recette des temples de la Haute-Égypte et qu'ils brûlaient à la tombée de la nuit pour aider leur déesse à s'endormir apaisée. Pour Isis, elle ne regardait jamais à la dépense.

Elle avait promis à la Maîtresse des siècles, si celle-ci comblait ses vœux, dix nouvelles tuniques du lin le plus fin et cinq sistres d'or. Mais ces tuniques, elle ne les offrirait que lorsqu'elle aurait elle-même accouché d'un fils, et d'un fils en bonne santé, capable de ceindre un jour le diadème. Cette prière, « Donne-moi un fils », elle en fatiguait la Mille-Noms comme un *client* romain fatigué de ses demandes son riche protecteur : « Reine de l'Univers, Isis-des-Nuits, Isis-des-Mers, Isis-des-Champs, Isis-Porte-chance, Isis-Magicienne, Isis-Guérisseuse, Isis-Nourrice, toi, l'Unique, quel que soit ton nom, fais que mon ventre s'ouvre à la semence du roi et que cette semence pénètre et mûrisse comme germe en toi la semence d'Osiris, ton frère. Et de même qu'Horus, fruit de votre union, triompha de Seth le Maudit, accorde-moi un fils qui triomphera du Mauvais. »

Les prières aux dieux devant être formulées à voix haute et au milieu des autres fidèles, Séléné, par prudence, terminait son invocation en ne mentionnant, de façon vague, que « le

Mauvais ». Mais, au fond de son cœur, elle précisait à la déesse « le destructeur de ma famille ». Parfois même, dans un murmure vite couvert par la psalmodie des prêtres, elle osait ajouter en égyptien « le Vénérable », exacte traduction du latin « Augustus » : « le Vénérable destructeur de ma famille », petite ruse qui n'échapperait pas à la déesse...

Les engagements envers les dieux étaient alors aussi précis que des actes notariés et, comme eux, dûment enregistrés. Séléné fit savoir à sa déesse que, pour les sistres d'or, elle ne les offrirait que le jour où le fils espéré atteindrait sa première année. Négociant ainsi son vœu avec le chef du temple, Thykiadès, et avec son scribe sacré, elle rougissait de leur apparaître comme une grippe-sou alors que le royaume regorgeait de richesses. Mais les dieux, elle le savait, adorent chipoter ; pour tromper leur ennui, ils prennent un malin plaisir à marchander leurs bontés. Elle, si elle avait pu s'affranchir des usages, aurait tout donné à la Mille-Noms sur-le-champ. Parce qu'elle aimait Isis et qu'Isis l'aimait.

« Une affection réciproque entre une mortelle et une déesse ? De l'enfantillage ! jugeait autrefois sa protectrice, Octavie. Comment peux-tu croire qu'Isis t'aime ? Elle n'est ni ta mère ni ta tante ! Nous devons honorer les dieux, mais les aimer, non ! Eux-mêmes, lorsqu'ils nous considèrent du haut de leur Olympe – comme nous, les hommes, regardons s'agiter des fourmis –, crois-tu qu'ils puissent nous “aimer” ? Il se peut même qu'ils nous écrasent par mégarde... »

Juba saisissait mal, lui aussi, la nature du lien particulier qui attachait Séléné à sa déesse : des souvenirs d'enfance sans doute, le regret de sa patrie perdue, l'image de sa mère... Mais de là à se montrer aussi assidue au temple ! À peine sortie de ses deuils, sa fantasque épouse était retombée dans les filets des prêtres. Pour apaiser l'anxiété de la reine il faisait mine

d'entrer dans son jeu : « Si tu souhaites une nouvelle grossesse, *Uxor carissima*, ce n'est peut-être pas à Isis qu'il faut t'adresser. Personne ne considère cette amoureuse comme la meilleure déesse de la médecine. Il existe quantité de dieux plus spécialisés. Pourquoi ne pas aller rêver sous le portique d'Esculape à Épidaure ? Tu pourrais aussi prier la déesse noire d'Éphèse, cette Diane aux seins multiples qu'on dit propice à la fertilité ? Ou te baigner dans les eaux fécondantes de la grotte de Pân, à Panéas-du-Jourdain ?

— Chez Hérode ? Plutôt mourir !

— En tout cas, je saisis mal pourquoi tu préfères Isis à des divinités plus qualifiées. Je n'ose dire “plus compétentes”...

— Ne le dis pas, en effet ! Tous les dieux sont “compétents” ! Tous parlent aux hommes à travers des rêves et des oracles, tous font des miracles, sauvent les malades et ressuscitent des morts. Mais quel est le dieu qui m'aimera, Iobas ? Je veux un dieu qui m'exauce non parce qu'il est “compétent”, mais parce qu'il m'aime – et pas à la manière de Jupiter, s'il te plaît ! Un dieu qui m'aime d'un amour pur, comme on aime son enfant...

— Pure folie !

— Tu ne sais rien de ces choses-là, tu ne connais pas les dieux, tu n'aimes que les atomes.

— Pas du tout. Je puis fort bien imaginer le *Un* : aucun philosophe, même épicurien, ne peut exclure l'hypothèse d'une force initiale, mathématique, abstraite. Les pythagoriciens n'adorent-ils pas le triangle équilatéral et les nombres premiers ? Un dieu qui serait géométrie et harmonie, un dieu puissant qui aurait engendré nos atomes et établi les intervalles entre les sons, un dieu “cause première”, oui, cela n'a rien d'impossible...

— Pardon, Iobas, je suis sûrement très bête, mais je ne vois pas du tout comment m'adresser à une “cause première” ! Et quant à m'épancher en elle... »

Ces derniers mots, Séléne les avait lancés avec tant de fougue que Juba la trouva adorable. Pourtant, son teint était moins uni, sa taille moins fine, et, sans être fanée, elle avait passé le temps charmant de la fleur en bouton. Il n'empêche : en la voyant si vive, si entière, le roi se dit qu'elle était encore jeune et désirable, et qu'il aurait bien aimé être son dieu. Puis il se souvint que son dieu à elle était une déesse...

SUR Césarée endormie, la pleine lune fait l'herbe grise et les ombres courtes. Dans ce paysage étale, tous les arbres sont noirs ; seules luisent d'une clarté cendrée les colonnades du palais, tandis qu'Izelta la Berbère, sa lampe à la main, se hâte vers l'appartement royal.

La première femme de chambre est en retard, la reine sera encore en chemise et très en colère, elle qui craint tant de manquer le réveil de sa déesse – une cérémonie secrète à laquelle, par faveur, le grand prêtre lui permet d'assister avant l'ouverture aux fidèles de la chambre divine, le saint des saints.

Heureusement, songe Izelta, que, pour participer à la toilette de sa déesse, la reine n'exige pas d'être parée de pied en cap. Par chance, elle veut rester négligée – sans fards, et habillée en femme du commun. Si elle tient à cacher son rang, c'est par discrétion, prétend-elle : la pompe qui entoure son moindre déplacement (litière à baldaquin, porteurs d'ombrelles et dames d'honneur) risquerait de troubler le recueillement des fidèles.

Mais, quoi qu'elle en dise, c'est surtout par curiosité que Séléne se rend à pied et sans escorte jusqu'à l'îlot du phare ; elle espère découvrir d'en bas la vie de ceux qu'elle ne voit que d'en haut : les gens du peuple. Tâter des étoffes sur l'étal d'un tisserand, suivre pas à pas un petit âne chargé de bois, surprendre une scène gaillarde par la porte d'une taverne ou regarder des bambins courir à moitié nus dans les ordures du port, voilà ce dont rêve cette petite reine cloîtrée dans ses palais. Même si, à la vérité, on ne croise pas grand monde dans la ville avant le lever du jour – les seuls passants qu'on devine dans l'obscurité sont des matelots en goguette, des coupe-jarrets et des traîne-misère. Aussi doit-elle se faire

accompagner par deux gardes du corps, qui « se déguisent » eux aussi, abandonnant la cuirasse pour la tunique des esclaves. Elle-même, par prudence, a rabattu sur sa tête le capuchon d'une modeste pèlerine : trop de gens pourraient reconnaître son profil, qui figure sur toutes les monnaies.

Le petit groupe est en retard. C'est la faute d'Izelta, qui ne s'est pas réveillée. Déjà, à l'Orient, la nuit se décolore comme un voile délavé par le temps. Bientôt, sur ce ciel usé, s'élargit une déchirure qui révèle une trame presque rose : il faut courir, la déesse va s'éveiller et croire que Séléné l'a oubliée ! Sur la mer, l'horizon se pare de tons nacrés, perle, opale, onyx, des tons délavés d'aquarelle, comme si l'aube n'osait pas aborder franchement la couleur : « Courons ! » dit la reine. Il reste une chance, une petite chance, d'arriver avant que la déesse ouvre les yeux : c'est à peine encore si l'on peut deviner le toit de marbre blanc du sanctuaire, au bout de la jetée.

Mais, soudain, le premier rayon du soleil frappe le faîtage, jetant sur la couverture entière une nappe d'or. Aussitôt, comme à un signal donné, l'or jaillit de partout : il se répand dans les ruelles du port, ruisselle sur les entrepôts, éclabousse les carcasses de bateaux et les montagnes d'amphores brisées. Trop tard ! D'un seul élan, « l'Aurore aux sandales d'or » traverse de part en part la ville royale et file vers l'ouest, abandonnant dans sa course des paillettes accrochées au linge pendu sur les terrasses, aux filets tirés sur la grève et aux guenilles des mendiants. Un instant, le monde paraît à son avantage... Mais l'illusion est brève : le plein soleil réveille d'un coup l'odeur d'urine des teintureries, la puanteur des entrailles de poisson, et il révèle la laideur des dépotoirs et des mesures délabrées ; le grand jour éclaire le mensonge : l'or du matin n'était que poudre aux yeux. À Césarée, seul le visage

d'Isis est en or véritable. Et Séléné arrive trop tard pour le voir de près.

Du chœur des fidèles rassemblés au pied du *podium*, s'élève déjà l'hymne à l'Isis matinale, qu'accompagne la double flûte égyptienne. « Que je demeure en ta présence ! » chantent les adeptes rassemblés autour du feu sacré. Cet hymne qu'on entonne au moment où le *prostatès*, en haut des marches, élève dans ses mains voilées le vase rempli d'eau du Nil, Séléné est persuadée qu'il est l'œuvre de la déesse elle-même. Car ce que les fidèles adressent à cet Osiris mutilé, incomplètement reconstitué par sa sœur endeuillée, cet époux adoré auquel manquera toujours le membre viril jeté au fleuve, c'est l'appel bouleversant d'une femme amoureuse, désespérée de solitude : « Sois à moi, mon maître, sois à moi comme le ciel est collé à la terre ! Viens à moi, ô mon frère, Seigneur de l'amour ! »

Séléné sent sa gorge se nouer – elle ne sait plus pour qui elle chante : pour Osiris ? pour Césarion ? peut-être même pour Iobas ? Cet époux qui l'a faite vraiment sienne à Baïes et qui s'attachait alors à elle comme le ciel s'unit à la terre, ce roi avec lequel elle avait conçu dans la joie Théa, les jumeaux et la toute-petite Elissa, cet homme dont les baisers lui donnaient soif d'embrasser encore, et les étreintes, envie d'enlacer plus fort, ce « Seigneur de l'amour », *son* seigneur, où est-il passé ? Oh, certes, il n'est pas mort, mais sa semence fécondante, sur quelle terre s'écoule-t-elle désormais ?

Bien sûr, elle a entendu parler, comme toute la domesticité, de cette petite esclave du Danube, la Norique Callista, dont une grossesse précoce avait interrompu la triste destinée lors du voyage aux îles Fortunées, mais c'était une affaire subalterne et classée. Cependant, la reine convient que cet

époux dont elle espère un autre enfant, elle ne le voit plus assez : elle passe trop de temps dans son pavillon de la colline et son jardin de Cendres, trop de temps à composer des épigrammes en versant des larmes délicieuses sur ses malheurs passés. Tout l'inverse d'Isis, épouse modèle qui, à peine avait-elle reconstitué le cadavre démembré de son bien-aimé, entreprenait déjà d'extraire de cette chair adorée ce qu'il fallait de semence pour procréer un héritier : un fils qui détruirait le Destructeur et régnerait sur l'Égypte. Elle s'était transformée en oiseau, était venue se poser sur le corps entouré de bandelettes et, selon les textes sacrés, *faisant de l'ombre avec son plumage, produisant de l'air avec ses ailes, elle accomplit sur le pubis du défunt les gestes-de-joie et releva ce qui était affaissé.*

Coït d'oiseau. Très court miracle. Suffisant, néanmoins, pour engendrer. Neuf mois plus tard, la déesse avait mis au monde Horus l'Enfant, qu'elle avait caché dans les marécages pour le soustraire à la haine de l'assassin : Seth, le dieu du Chaos. Mais quels étaient donc, se demande la reine, les « gestes-de-joie » accomplis par la déesse sur le corps de son époux pour qu'elle se fût trouvée si vite enceinte ?

Afin de racheter son retard au service du matin, Séléné promet à sa déesse de revenir pour l'office du soir. Elle n'a pas vu la Divine descendre à l'aube dans sa statue, mais elle sera présente pour son coucher. Elle assistera à son dîner, aux offrandes du pain, des fruits et du miel, puis, quand les sacristains nubiens auront fermé derrière le dernier fidèle la lourde porte du sanctuaire, elle aidera, par faveur, les saintes habilleuses à débarrasser la déesse de sa couronne, de sa perruque, de son châle semé d'étoiles et de sa tunique multicolore. Au moment où l'esprit de la déesse quittera sa

statue, où il s'éloignera de la terre en abandonnant dans le sanctuaire sa misérable enveloppe, ce grossier mannequin de bois dont seuls sont figurés, en or pur, le visage et les mains, c'est devant la reine Isis-dans-les cieux, esprit immatériel et éternel, que se prosternera une dernière fois la reine de Maurétanie. Voilà ce qu'elle explique à sa suivante Izelta qui, dans la première cour du sanctuaire, s'amuse à suivre, depuis le bord du bassin, les lentes évolutions du crocodile de l'Atlas, promu « crocodile sacré » et aussi richement paré que le dieu Sobek lui-même : ses pattes avant sont ornées de tant de bracelets qu'il peine à se hisser sur la petite rive aménagée pour lui...

En rentrant au palais par les rues, maintenant très animées, du quartier du port, Izelta écoute poliment la reine lui vanter les mérites de son Isis ; mais la servante ne se soucie guère, en vérité, de comparer les charmes respectifs de la déesse égyptienne et des dieux romains. Il en va des dieux comme du pain, pense-t-elle : à la galette sortie d'un fournil étranger, on préférera toujours la miche qu'on a pétrie soi-même. Pour sa part, elle entend bien en rester aux spécialités régionales, à l'huile du pays et au pain de maison, sans s'occuper du menu des autres. Elle en tient donc fermement pour le puissant Ba'al-Saturne, pour Melqart-Hercule, pour la belle Vihinam et pour les nombreux dieux maures que les soldats de l'armée royale honorent sous un nom collectif, *Dii Maures*, par peur d'en oublier un !

Un jour, la souveraine, en veine de confidences, lui a raconté que, peu avant son départ pour l'Afrique, sa protectrice romaine, la sœur du Prince, lui avait dit : « Considère que tu es née là où l'on t'envoie... » Eh bien, de l'avis d'Izelta, c'est raté ! La fille de Cléopâtre a beau

apprendre le libyque et le punique, appeler ses enfants Hiempsal ou Elissa, aux yeux de sa suivante elle reste terriblement étrangère : elle n'est de nulle part, la malheureuse ! Née Grecque en Égypte, élevée à Rome et mariée à un Numide, sait-elle seulement qui sont ses dieux ?

IZELTA se trompe. Depuis son enfance à Alexandrie, Séléne sait parfaitement qui adorer : Isis, qu'elle a imposée en Maurétanie dès son arrivée et qu'elle aimerait maintenant proposer à ses « sœurs romaines ». Surtout à Marcella, devenue sa belle-sœur depuis qu'elle a épousé son demi-frère Iullus, le dernier fils survivant d'Antoine. Marcella reconnaît, dans ses lettres, avoir visité « par curiosité » les temples de la déesse à Cumes et Pompéi : les vieilles divinités de l'Olympe dont son oncle Auguste cherche à restaurer l'autorité ne lui conviennent plus, elle l'avoue à Séléne.

Il est vrai que sacrifier de temps en temps une génisse blanche à Jupiter Capitolin n'a pas plus de rapport avec le surnaturel que, de nos jours, le dépôt d'une gerbe devant un monument aux morts. Marcella, bien que fille d'Octavie, pense qu'il existe autre chose que ces dieux « citoyens » et que tout ne se passe pas *ici et maintenant*. De cet ailleurs invisible dont elle sent confusément la proximité, « l'Autre » (comment mieux le nommer ?) nous envoie des avertissements : un rêve, un orage, un veau mort-né, la chute d'un arbre ou les errances d'un vautour, tout est signe. Une seconde de distraction, et la cause est perdue...

Marcella est inquiète, comme la plupart des femmes de la bonne société. Aussi cultivées que leurs frères et leurs maris et non moins capables qu'eux de s'interroger, beaucoup sont avides de spiritualité. Or leur sexe leur interdit l'accès aux cercles philosophiques, et même aux confréries religieuses. On ne leur abandonne que le culte des lares domestiques, ces ancêtres et génies protecteurs de la famille dont on réunit les effigies dans une niche du jardin et auxquels la maîtresse de maison doit jeter, en passant, les prémices de son dîner.

Les dames de l'aristocratie trouvent ce culte-là primaire. Elles aspirent à quelque chose de plus exaltant : la *Bona Dea*, un culte « à mystères » strictement réservé aux femmes ? Non, les cérémonies nocturnes de cette Bonne Déesse avaient causé trop de scandales. Quant au culte phrygien de Cybèle, la *Magna Mater*, dont les fidèles se fouettent et s'émasculent en public, il ne peut plaire qu'aux esclaves.

C'est alors que les vents d'Orient ont poussé la divine Isis jusqu'aux rivages latins...

La déesse a aussitôt fourni un modèle mieux qu'acceptable aux Romaines éclairées : épouse sensuelle, veuve chaste, mère aimante, souveraine combative, elle était aussi, ce qui ne gâtait rien, belle à ravir dans les robes moulantes dont elle changeait chaque matin. Ses autels sentaient bon, son clergé était lavé et épilé, ses temples luisaient de propreté, et elle se laissait rencontrer tous les jours. Ses nouvelles adeptes, elle les protégerait dans leurs amours, leurs héritages et leurs procès, puisqu'elle n'était que bonté. Si bonne même que, victorieuse de l'affreux Seth, assassin de son mari, elle s'était montrée accessible aux implorations de ce génie du Mal et, renonçant à le décapiter, s'était bornée à le reléguer dans le désert.

« Elle a eu tort, avait déclaré Séléne un jour qu'elle tentait d'expliquer à Juba la *religio* d'Alexandrie. Car si elle avait tué le Destructeur, plus rien aujourd'hui ne nuirait au bonheur des hommes...

— C'est justement ce qui faisait problème, avait souligné le roi, ironique. Si tes prêtres te racontaient qu'elle a supprimé l'ennemi du genre humain, tu te demanderais pourquoi nous continuons à tant souffrir ici-bas. Les Grecs d'Égypte ont trouvé la seule explication satisfaisante : Isis, née pour la pitié, n'a pas eu le cœur d'égorger le vaincu. Et voilà pourquoi, ma

vie, mon âme, les sauterelles s'abattent encore sur nos vergers et pourquoi nous perdons nos enfants à peine nés... Seth reste seul coupable des malheurs qui nous accablent. »

Ce persiflage agaçait la reine – de même que la propension de son Iobas à interpréter le divin aussi froidement que s'il comparait des hypothèses géographiques. « Bien sûr tu n'ignores pas, disait-il, qu'Isis et Osiris n'ont probablement jamais appartenu à l'Histoire.

— Vraiment ? Pas même dans l'un de tes mondes parallèles ? (C'était une pierre jetée dans le Jardin d'Épicure.)

— Pas même, *Carissima*. Il s'agit sans doute d'un mythe destiné à expliquer la formation de l'Égypte : Osiris symbolise le Nil dans lequel furent jetés son sexe et sa semence ; Isis est la terre, qu'Osiris féconde quand le Nil déborde ; et Seth le Roux représente le désert rouge hostile aux hommes...

— Et en quoi ces élucubrations devraient-elles m'empêcher d'aimer Isis ? Quand je sens son regard d'or se poser sur moi, j'ai envie de me jeter dans ses bras ! Peu m'importe ce qu'elle symbolise, il me suffit qu'elle soit. Or elle est, Iobas ! Elle est, puisque je l'aime. »

Cette ardente profession de foi laissait Juba sans voix.

Il convoqua au palais le chef du sanctuaire, Thykiadès.

Thykiadès était un Grec intelligent qui savait tout ce que sa déesse devait ici à la faveur royale. Car si, grâce aux matelots d'Alexandrie, la religion isiaque se répandait sur tous les rivages de la Méditerranée, et si elle séduisait les riches Romaines au point que les consuls devaient détruire, la hache à la main, ses sanctuaires illégaux, en Afrique Isis ne parvenait pas à concurrencer les dieux locaux. Seules les largesses de la

reine permettaient à Thykiadès d'embellir le temple et d'en nourrir les desservants, venus comme lui des sanctuaires d'Égypte. Or la reine n'avait aucun pouvoir propre quand le roi était présent. C'était donc Juba que Thykiadès devait ménager. Quant à le séduire, il n'y songeait pas : lorsque le roi multipliait les symboles isiaques au revers de ses monnaies – vache Hathor, sistre, lotus ou doubles cornes enserrant le disque solaire –, ce qu'il célébrait ainsi n'était pas sa sympathie pour la déesse égyptienne, mais la grandeur de son alliance matrimoniale. C'est pourquoi, dès qu'il fut devant le roi, le *prostatès*, inquiet, se prosterna aussi bas que le lui permettait son étroite jupe de lin.

« Relève-toi, Thykiadès. » Juba se sentait vaguement dégoûté par cette masse de chair à demi nue écroulée devant lui. « Relève-toi. Nous autres, Africains, ne nous abaissons jamais jusqu'à toucher la terre du front : aucun homme n'est assez grand pour mériter de ses congénères pareil hommage, ni aucun dieu assez petit pour exiger des mortels semblable humiliation... Maintenant, causons. Il s'agit de la reine. T'a-t-elle demandé à être initiée ? Ta déesse l'a-t-elle appelée à découvrir vos "mystères" ?

— Non, *Domine*, la reine n'a pas encore reçu de *vocatio*...

— Et elle n'en recevra pas. N'est-ce pas toi, en effet, qui interprètes ses rêves ? D'une reine de Maurétanie, la Mille-Noms n'attend sûrement pas les services d'une recluse. Je ne pense pas non plus qu'elle exige d'une souveraine ces périodes d'abstinence que vos prêtres imposent aux épouses initiées et à leurs pauvres maris ! Une reine doit procréer. Conseille à la reine de m'ouvrir chaque nuit son lit.

— Je ne lui ai jamais ordonné le contraire...

— J'espère bien ! Mais j'attends davantage. Après la mort d'Osiris, dont vous pleurez le martyre à l'automne, vos adeptes ne célèbrent-ils pas la résurrection de son corps reconstitué ? Or passer, comme vous le faites, de la tristesse à la joie, la reine n'y parvient pas : as-tu entendu parler de son jardin de Cendres, là-haut ? C'est une construction austère qu'elle a ornée de cénotaphes. Partout des images de la mort... Je voudrais la voir quitter plus souvent cet endroit. Supposons qu'Isis t'envoie un rêve pour demander à la reine d'aménager, en contrebas de son jardin de Cendres, un second jardin plus riant : une terrasse ombragée de lauriers roses et de figuiers, dont on consacrerait tout un bosquet à votre sainte triade, Osiris, Isis et Horus. Cette terrasse bénie, nous l'appellerions le jardin de Vie. » Thykiadès jugea l'idée bonne. Chacun y trouverait son compte : lui y gagnerait la reconnaissance du monarque ; Séléné, la paix de l'âme ; et la déesse, un bois sacré pareil au *Lucus Augustus* qu'on venait de dédier au Prince romain sur la route de Tipasa. « Un dernier mot : conseille à la reine de voyager. Rappelle-lui qu'à la recherche du corps de son époux sa déesse a parcouru toutes les mers du monde... »

On allait bientôt célébrer, à Rome, le Triomphe de Tibère sur les Germains – c'était la première fois qu'Auguste acceptait d'accorder à son beau-fils cette récompense que le Sénat lui avait vainement votée à cinq ou six reprises. Fallait-il que le Prince se sentît maintenant dépendant du talent militaire de Tibère pour lui consentir cette faveur ! À Thykiadès, Juba dit seulement que la fête serait magnifique, que tous les rois du monde y assisteraient et que la reine Cléopâtre y aurait d'autant mieux sa place que Tibère était son ami d'enfance. « Je compte sur toi, Thykiadès. Isis doit persuader la reine de m'accompagner. »

Quand, pour inviter Séléne à s'éloigner quelque temps de Césarée et du jardin de Cendres, Thykiadès, suivant les instructions du roi, avança auprès d'elle l'argument de son amitié pour le futur triomphateur, la reine eut un sourire amer : « Ce n'est pas parce que je connais Tibère depuis vingt-cinq ans que j'ai, plus que les autres, ma place sur le Forum pour admirer le défilé. J'y ai un bien meilleur titre : nous serons, le roi Juba et moi, les seuls monarques à nous trouver spectateurs d'un Triomphe après en avoir été les acteurs forcés. Lorsque les autres rois s'imagineront en triomphateurs et cracheront sur les vaincus, nous nous reconnâtrons dans chacun des prisonniers enchaînés que Rome exhibe avant de les assassiner. »

L E TRIOMPHE de Tibère n'eut lieu qu'aux calendes de janvier, l'année suivante, lorsque l'armée eut pris ses quartiers d'hiver et que le fils de Livie eut été nommé consul pour la seconde fois – distinction jusque-là réservée au Prince seul.

Ce jour-là, à Rome, il faisait très froid. Les légionnaires n'avaient pas obtenu la permission de porter leurs caleçons longs sous le ceinturon dont les lanières de cuir clouté cachaient à peine le haut de leurs cuisses. Mais au moins marchaient-ils d'un pas ferme et pouvaient-ils compter, pour résister à la bise, sur la chaleur que dégageaient leurs rangs serrés. Le triomphateur, lui, n'avait pas cette chance : jambes et bras nus sous sa tunique pourpre brodée de palmes d'or, il se tenait immobile, debout à l'avant d'un char à deux roues tiré par quatre chevaux. Le sceptre triomphal dans la main droite et les rênes dans la gauche, il se tenait aussi raide et glacé qu'une statue, et ne réagissait même pas aux brusques cahots du char d'or et d'ivoire. Le véhicule triomphal, conçu à l'imitation d'une tourelle, était en effet trop haut et mal suspendu, il tressautait avec violence sur le dallage irrégulier des rues : n'avait-on pas vu, quarante ans plus tôt, le grand Jules César lui-même projeté sur le pavé devant la foule de ses admirateurs ?

De l'autre occupant de cette voiture brinquebalante, on ne voyait que le sommet de la tête et les dix petits doigts agrippés au rebord du char, des doigts crispés sur la rambarde de métal doré et dont les jointures blanchissaient à force de serrer : il s'agissait du jeune Castor, le fils que Tibère avait eu de sa première femme, Vipsania. Son unique enfant, alors âgé de sept ans. Il s'accrochait pour ne pas tomber en arrière et faire basculer, en tombant, ce héros pétrifié dont il sentait derrière lui la présence immobile et écrasante. Il n'osait pas se

retourner pour le regarder, car les jeunes représentants de la famille « princière » ne devaient jamais tourner le dos au peuple souverain, un tel geste eût été inconvenant dans une République. Pourtant, Castor aurait bien aimé pouvoir contempler, dans son bel habit de Jupiter Très Grand, ce père qu'il admirait : il le voyait si rarement, il le connaissait si peu ! Toujours, son père était « à la guerre ». Quant à sa mère, Vipsania, à laquelle on l'avait arraché quatre ans plus tôt quand ses parents avaient été contraints de divorcer, elle avait vite oublié son fils aîné pour accueillir un nouveau mari et de nouveaux enfants – il avait déjà deux ou trois demi-frères.

Lui grandissait en orphelin, confié à sa grand-mère Livie, qui élevait déjà deux des petits-fils du Prince : Caius et Lucius César, des fils de Julie. Mais ceux-là, depuis que le Prince avait fait d'eux ses héritiers présomptifs, avaient pris tant d'importance au palais qu'ils ne perdaient pas leur temps à jouer avec lui. « Toi, tu es d'une autre espèce », lui répétaient-ils. Eux étaient en effet des Julii, descendants directs du dieu César, la crème de la crème, alors que lui, le petit, ne pouvait se réclamer que des Claudii – pas la moindre goutte de sang divin ! « Laisse-les donc clabauder, lui glissait sa grand-mère. Pour l'ancienneté et l'illustration, les Claudii sont cent coudées au-dessus des Julii ! Et même, au-dessus de tout ce qui se prétend romain ! Songe un peu : en deux siècles, vingt-huit consuls, six triomphateurs et cinq “dictateurs”, voilà ta famille paternelle, notre famille ! Tout autre chose, n'est-ce pas, que ces deux présomptueux dont le père de naissance était un plébéien de la plus basse extraction. Quant à leur génitrice, c'est une salope ! » Pour faire ainsi sortir sa digne grand-mère de ses gonds, il fallait que la maman des deux garçons, « la salope », fût vraiment très sale – il était heureux finalement de n'être pas l'un de ces crasseux Julii !

En vérité, sur leurs liens de parenté, les trois garçons élevés par Livie se trompaient. Sans qu'ils en fussent conscients, ils étaient bel et bien apparentés, mais ni par les Julii ni par les Claudii : par « le plébéien de la plus basse extraction », le défunt Agrippa, qui était le père biologique des aînés et le grand-père maternel du jeune Castor. À force de croisements et de recroisements, de mariages et de divorces, tous les patriciens romains s'égarèrent ainsi, peu ou prou, dans le maquis des lignées consanguines ; les arbres généalogiques semblaient y pousser en rhizome, chacun relié à tous les autres. Dans le cas des trois enfants placés sous la coupe de Livie – Caius César, Lucius César et Castor –, ils étaient d'autant plus excusables d'ignorer leur parenté que les adoptions brouillaient l'ordre habituel des générations : Lucius, dix ans, se trouvait devenu légalement l'oncle de Castor, son cousin de sept ans...

Les choses étaient plus simples du côté des enfants d'Antonia, la demi-sœur de Séléne. Eux aussi grandissaient dans la maison de Livie, ou, du moins, dans une aile nouvelle de cette maison. Castor s'entendait bien avec eux : ils étaient ses cousins germains, il s'en trouvait proche par l'âge, et Antonia avait parfois pour lui des attentions maternelles que Livie, plus sèche, n'avait jamais. C'était surtout l'aîné, Germanicus, que Castor aimait et admirait ; d'ailleurs, on le lui donnait toujours pour modèle : si raisonnable déjà, à neuf ans, et tellement beau, tellement savant ! Castor aurait pu prendre ombrage des éloges décernés à son cousin, mais il se réjouissait d'entendre louer le fils de ce Drusus mort en Germanie, que son père regrettait encore amèrement.

En ce jour de janvier, Castor aurait aimé associer Germanicus à la fête, l'installer près de lui dans le char paternel, mais, comme le lui avait expliqué son père, un neveu

ne peut accompagner le triomphateur que lorsque celui-ci n'a pas de fils. Alors l'enfant solitaire, le petit garçon aux doigts gelés, se haussait sur la pointe des pieds et tentait d'apercevoir un instant, au-dessus de la haute paroi du quadriges, la tête du défilé, dans l'espoir de pouvoir raconter ensuite la formidable procession à son cousin préféré, qu'on avait relégué, avec les fils des sénateurs, dans une tribune mal placée. Mais pour lui décrire la cérémonie dans son entier, il aurait fallu qu'il pût lui-même admirer les bœufs blancs aux cornes dorées que conduisaient, à l'avant de la parade, les sacrificateurs en tablier de cuir, la hache sur l'épaule ; contempler aussi les tableaux représentant les combats, et les pièces du butin germanique entassées sur des brancards levés à bout de bras par des légionnaires que la foule ovationnait. Or quand, entre deux cahots, Castor parvenait à se hisser assez longtemps pour voir plus loin que le rebord doré du char, il n'apercevait devant lui que le panache rouge des chevaux de l'attelage et la queue du défilé des prisonniers.

Cortège terrifiant que celui de ces Germains vaincus : assis sur des charrettes sans ridelles, attachés au pied de trophées revêtus de leurs propres armes, les chefs de tribu, des géants à la barbe rouge, tentaient encore avec rage de déraciner à coups d'épaule ces poteaux dressés pour les humilier. De chaque côté de ces plates-formes, marchaient des guerriers suèves au visage teinté de bleu qui secouaient leurs chaînes en grondant et des Chérusques vêtus de peaux d'ours qui crachaient sur la foule. Derrière eux s'avançaient des Frisons à demi nus, les bras scarifiés et les cheveux luisants de beurre, qui hurlaient à la mort comme des loups. Les grandes femmes rousses aux seins blancs, dépoitraillées et hirsutes, qui les suivaient enchaînées les unes aux autres, produisaient la même impression terrible de brutalité : certaines, dans l'espoir de se

briser la nuque, tentaient de se jeter sous les roues des chariots, entraînant toute la chaîne dans leur chute ; les soldats devaient fouetter ces sauvages jusqu'au sang pour les obliger à se relever.

S'il n'avait vu, de part et d'autre du char d'ivoire, les casques à crinière noire des gardes qui accompagnaient son père, Castor aurait tremblé de peur. Heureusement, il lui suffisait de se laisser retomber sur les talons pour faire aussitôt disparaître le spectacle des féroces vaincus. Derrière le char, il entendait le pas rassurant des légions, leurs chants scandés, leurs cris joyeux : « Io, io, io ! Triomphe ! » Les soldats osaient même lancer des slogans pour se moquer de son père en multipliant les allusions à son ivrognerie supposée, comme autrefois ils se moquaient des fredaines de Jules César. « Citoyens, lançaient-ils, nous vous ramenons Tibère, le tueur d'amphores ! », ou bien, reprenant le vieux calembour que les légions d'Illyrie faisaient déjà sur son nom, ils saluaient le triomphateur, Tiberius Claudius Nero, d'un tonitruant « *Biberius Caldius Mero* » (« Ressers-moi un coup de vin chaud... »). C'était gai, sympathique et réconfortant.

Castor, sans oser se retourner, imaginait son père souriant sous sa couronne de laurier. Et il souriait lui-même, fier d'être le fils d'un tel homme, déjà deux fois consul et *Imperator*.

Assise à l'entrée de la Voie sacrée, dans la tribune réservée aux femmes de la famille princière, Séléne, elle, ne souriait pas. Un jour pareil, elle aurait aimé sentir son Iobas contre elle, mais il se trouvait à l'autre bout du Forum, au premier rang de la loge des rois « amis » qu'on avait dressée devant le bâtiment des Archives, juste après la basilique Julia et l'immense tribune élevée pour les sénateurs face à la Curie.

Séléné était assise au quatrième rang entre Théa, sa fille, et une grosse femme de chambre dont les bras semblaient encombrés d'un volumineux paquet de linge. Antonia, qui se trouvait au premier rang avec sa fille Livilla, se retourna vers sa sœur Prima, mieux informée qu'elle de ce qui touchait à leur demi-sœur égyptienne : « Séléné aurait-elle mis au monde un nouvel héritier ? – Bien sûr que non ! – Pourtant, on jurerait que sa servante tient contre elle un bébé emmaillotté... Peut-être un enfant de Théa ? – Voyons, Antonia, Théa n'a pas douze ans ! C'est sans doute la poupée de la princesse que porte cette servante. Ou bien un chiot nouveau-né qu'on aura emmitouflé pour amuser la petite... Ces cérémonies sont trop longues pour les enfants, il faut leur passer quelques caprices pour qu'ils se tiennent tranquilles. »

Séléné avait regardé passer le butin avec mépris : les Romains n'avaient pas trouvé grand-chose à voler en Germanie – pas de monnaies, aucune statue de marbre, même pas un beau vase. Ils en étaient réduits à exhiber sur les civières des torques du modèle le plus banal et des chaudrons, surtout des chaudrons, des chaudrons de toute espèce, petits ou grands, en fer, en bronze, en argent, bruts ou sculptés, toujours des chaudrons. À croire que les Germains n'avaient qu'une obsession : faire bouillir – de l'eau, de la viande, des navets, ou la tête de leurs ennemis...

Quand les buccins annoncèrent le triste défilé des prisonniers, elle détourna la tête. Elle savait, mieux que personne, à quel point cette sinistre parade avait été soigneusement mise en scène : les costumiers et accessoiristes des théâtres travaillaient pendant des semaines pour donner aux malheureux figurants des Triomphes l'aspect folklorique qu'attendait le peuple. Ne se rappelait-elle pas comment on

l'avait elle-même affublée autrefois d'un costume égyptien de fantaisie pour la traîner derrière le faux cadavre de sa mère ? Truqueur, menteur, tricheur, voleur, tel était le Prince des Romains ! Car il y avait beau temps, en vérité, que les Chérusques ne portaient plus de peaux d'ours, que les Suèves ne se peignaient plus le visage en bleu, que, chez les Germains, les nattes et la queue-de-cheval avaient remplacé les coiffures hirsutes d'autrefois, et, bien qu'aucune de ces peuplades ne craignît le froid, jamais un Frison ne se serait promené nu un jour de gel ! Qu'importe, ce spectacle confortait la plèbe dans le sentiment délicieux de sa supériorité : un Barbare civilisé aurait été une antinomie, un sauvage semblable à eux, un non-sens...

La reine ne voulait pas applaudir cette mascarade et rire avec le peuple romain de ces pauvres gens déguisés qu'on étranglerait au bout du chemin ou qu'on vendrait aux enchères. Pour distraire Théa de ces tableaux vivants aussi trompeurs que cruels, et pour s'en distraire elle-même, elle dégagea doucement de ses couvertures l'enfant que portait la servante. Quand le paquet fut effeuillé, le visage d'un nourrisson émergea des étoffes comme le cœur d'une fleur au milieu des pétales : c'était un petit Maure de trois ou quatre mois, le teint mat, les cheveux déjà abondants sous le bonnet, et il sourit à Sélééné dès qu'elle se fut adressée à lui avec tendresse : « Bonjour, petit bonheur ! J'ai eu du mal à te faire entrer ici, ce n'est pas la place d'un bébé, tu sais. Mais tu apprendras que, même à Rome, les lubies des reines sont des ordres : les Républiques adorent les monarques des autres... Regarde-moi, tout-petit, reconnais ta vraie maman, celle qui t'aime, et souris-lui. » Elle le chatouillait sous le menton, se penchait pour respirer son odeur et frotter sa joue contre la peau si tendre de l'enfant en répétant, à la manière d'une

comptine : « Que c'est doux, mon hirondelle, que c'est doux ! » Tout le temps que dura le défilé des prisonniers, elle resta ainsi tournée vers le nourrisson, cherchant dans ses yeux et son sourire le secours dont elle avait besoin pour ne plus entendre les cris des captifs, les injures de la foule, et ne pas risquer de voir soudain surgir du passé une petite charrette brinquebalante sur laquelle agonisait un prince-enfant...

Antonia s'adressa de nouveau à Prima par-dessus la tête de Livilla : « Tu ne vas quand même pas prétendre que notre sœur parle aussi longuement à un chiot ! Il lui arrive d'être un peu bizarre, mais quand même ! – Non, on vient de me dire qu'il s'agit d'un jeune otage gétule que Juba a confié à Séléne pour l'élever. Sans doute le fils d'un chef rallié... – Je suis ravie qu'elle veuille éduquer ce petit sauvage à la romaine, mais de là à imposer un nourrisson dans une tribune d'honneur... Séléne n'a jamais eu le sens de la mesure ! Et ce précieux otage, comment s'appelle-t-il ? – Aedemôn, je crois. En latin, nous dirions *le Discret*. – Le Discret ? Mais ce n'est pas un nom de Gétule, ça, Prima, c'est un nom d'esclave ! Le surnom grec d'un esclave ! Un esclave dans une loge d'honneur, alors que mon Germanicus est relégué derrière les Rostres, c'est un comble ! »

AEDÈMÔN n'était pas le fils d'un chef, en effet, c'était une simple prise de guerre. Moins qu'un être humain : un objet ramassé dans les débris d'une bataille. Un déchet. Rien à voir avec ces enfants-otages étrangers auxquels de bons maîtres apprenaient le latin, le respect dû au Sénat, l'art militaire et l'amour des lois romaines, avant qu'ils ne fussent rendus à leur noble famille (si ladite famille s'était montrée coopérative) ou rejetés dans l'anonymat de la plèbe (si leur lignée avait persévéré dans le double jeu).

Aedèmôn, lui, avait été trouvé sans nom ni pedigree, près du cadavre d'une femme inconnue, lors des dernières opérations conduites par Juba contre les Gétules.

La découverte s'était produite quand, déterminé à profiter du Triomphe de Tibère pour passer quelques semaines à Rome et y renouer avec Calpurnius Frugi, son ami d'enfance devenu conseiller du Prince, Juba avait résolu de laisser aux affranchis de ses bureaux un royaume pacifié, facile à gouverner en son absence. Or, dès septembre, il avait appris que dans le sud du pays, le long de la frontière avec l'*Africa* romaine, des Gétules, appuyés de Musulames retournés à la rébellion, avaient pillé des campagnes. Ils avaient enlevé des hommes et du bétail, brûlé des villages et empoisonné des sources. Aussi avait-il décidé de faire le ménage avant son départ. Sous son commandement, les cohortes stationnées à Césarée s'étaient mises en marche, bientôt rejointes par les garnisons des villes côtières et les troupes de l'intérieur.

Juba comprenait fort bien le processus qui ramenait sans cesse vers son royaume les nomades qu'il refoulait régulièrement au-delà du fleuve Nigris : la faute en incombait aux proconsuls romains qui, à côté, dans leur *province*,

coupaient peu à peu ces tribus des pâturages qu'elles avaient l'habitude de fréquenter entre Gabès, Gafsa et Zama. Empêchés par de nouveaux villages de *vétérans* de remonter à leur gré vers l'ancien royaume de Carthage, ces nomades erraient de lac salé en lac salé, puis, cherchant à passer plus à l'ouest, là où l'herbe poussait, ils traversaient la frontière maurétanienne et se répandaient dans les collines boisées de la Numidie.

La sécheresse qui persistait depuis plusieurs années aggravait le phénomène : si les dieux continuaient à se montrer aussi hostiles aux hommes du Sud, un jour viendrait où même les sources auraient soif ! Tous les peuples des steppes voudraient s'établir sur le littoral et dans les vallées. Déjà les Garamantes, chassés des rivages libyens, délogeaient les Gétules établis le long des chotts, lesquels, à leur tour, forçaient les Musulames à remonter les vallées de l'Aurès, d'où ils refoulaient les Numides, contraints de fuir vers la côte... À la fin, qu'advierait-il des natifs du littoral ? Devrait-on les jeter à la mer ?

Le roi-philosophe ne s'indignait pas : tout le monde, en somme, avait ses raisons. Mais comme les raisons des envahisseurs ne lui semblaient pas meilleures que celles des autochtones, il se sentait, comme roi et comme philosophe, fondé à protéger les premiers habitants. « Entre deux intérêts également légitimes, disait-il, il faut avoir l'audace de défendre le sien ! »

Il avait tout de même essayé de fixer quelques tribus gétules sur certains de ses domaines royaux, dans des régions un peu moins arides que celles d'où elles venaient : des paysans indigènes et d'anciens supplétifs des armées romaines n'y étaient-ils pas parvenus à faire pousser l'épeautre et le millet ? Peine perdue : les Gétules trouvaient déshonorant de toucher la

terre ; du haut de leurs chevaux, ils regardaient avec mépris la houe des « gratteurs », comme ils disaient, ces « gratteurs » dont ils n'hésitaient pas à dévaster les récoltes en y envoyant paître leurs chevaux dès que ceux-ci manquaient de fourrage.

Un jour que le roi s'emportait contre l'un de ces sans-loi qu'il avait surpris en train de tordre le cou au poulet d'un fermier : « Mais, Seigneur, protesta l'autre, tu nous avais bien expliqué que la chasse reste permise à tous. Le gibier, par exemple, le gibier est à qui l'attrape : les sangliers, les lièvres, les oiseaux... Eh bien, une poule a deux ailes : n'est-ce pas un oiseau ? » Pour la mauvaise foi, ces sauvages en auraient remontré à une armée de sophistes !

L'expérience d'intégration pacifique ayant tourné court, c'est sans états d'âme que Juba entreprenait maintenant de violentes expéditions punitives.

Quand, trois mois avant la date prévue pour le Triomphe de Tibère, Séléne avait vu Juba préparer le départ de ses troupes, elle avait insisté pour l'accompagner.

« Sauf lorsqu'elles sont cantinières ou putains, les femmes ne vont pas à la guerre, dit le roi.

— Ma mère y allait bien ! Elle commandait la flotte égyptienne et assistait aux réunions d'état-major.

— Les Égyptiens y étaient peut-être prêts, les Maures ne le sont pas.

— Mais je ne prétends pas me prononcer sur ta stratégie ! Je te suivrai de loin avec les palefreniers et les chariots, à dos de mulet. À cheval même, avec la cinquième cohorte, s'il faut aller plus vite. »

Depuis quelques années elle montait et, au vif étonnement de son mari, montait même assez bien... Et à califourchon, comme une Amazone ! Ce qui aurait scandalisé les populations si elle s'était livrée à ces jeux-là à proximité de Césarée. Mais pour s'exercer, elle s'était toujours retirée dans l'une de leurs *villas rustiques* de la grande plaine de l'est ou dans les forêts du Chénoua, et, sous sa tunique courte « à la Diane », elle portait des braies gauloises afin de cacher ses cuisses. Sa mère, en Égypte, ne s'embarrassait pas d'autant de pudeur...

Quand, en s'excusant par avance de sa maladresse (« j'ai appris trop tard »), Séléné avait convié son Iobas à quelques démonstrations, il avait, beau joueur, reconnu sa surprise : « *Arbore de dulci dulcia poma cadunt*, un bon arbre ne produit que de bons fruits... » Il se souvenait que la grande Cléopâtre chassait l'antilope à cheval dans les déserts et que Marc Antoine avait été le plus brillant des cavaliers. Sa femme avait hérité le talent de ses parents, il consentit à ce qu'elle vît la guerre de près.

La guerre, d'habitude les femmes n'en connaissent que les suites : le Triomphe ou l'invasion – le soldat ami auquel elles offrent des fleurs, le soldat ennemi auquel elles ouvrent leurs cuisses... Mais le légionnaire qui monte en première ligne face au front serré des archers, le porte-enseigne qui, sans arme ni bouclier, dresse l'aigle du régiment au cœur de la bataille, ou le troufion dépenaillé, désarmé, épuisé, qui tente encore, dans la débâcle, de ne pas se laisser distancer, ceux-là, aucune femme ne les connaît. Sa reine ne voulait plus se contenter d'Homère et de Virgile ? Elle voulait respirer l'odeur du sang ? Entendre elle-même les cris des mourants ? Sentir la terre trembler sous les sabots de mille chevaux lancés au

galop ? Qu'à cela ne tienne, elle allait le voir, le vrai visage de la guerre !

LA MARCHE des troupes vers le sud avait d'abord été aisée. Avec le début de l'automne, la chaleur excessive des jours commençait à diminuer ; on trouvait des sources encore propres et des villages accueillants. Séléné n'avait aucun mal à suivre le rythme de l'armée, elle chevauchait parfois à l'avant-garde auprès du roi et, chaque nuit, elle dormait avec lui sous la grande tente royale. Après quelques jours de marche rapide à raison de vingt à trente milles par jour, on parvint dans des contrées moins riantes et moins accessibles, où l'on tombait parfois sur des traces de razzias – maisons brûlées, hameaux abandonnés. Mais les grosses bourgades, mises en défense par leurs habitants, n'avaient pas été attaquées.

En s'enfonçant dans des régions d'accès plus difficile, boisées sur les hauteurs mais désertiques dans les plaines, on avait relevé des preuves plus nombreuses du passage des rebelles : des marques de piétinement autour des puits, des branches cassées dans les buissons, du crottin sur les chemins, puis, là où des indigènes du Nord avaient tenté, en défricheurs, d'établir de petites fermes, on découvrit des cadavres d'ânes ou de chiens à demi décomposés. On y trouva aussi les premiers corps humains, le plus souvent horriblement mutilés : les femmes enceintes avaient été éventrées pour extraire leurs fœtus, et les hommes, émasculés, portaient dans la bouche leur sexe coupé.

Juba, qui envoyait ses éclaireurs de tous côtés, comprit que, suivant leur tactique habituelle, les Gétules se retiraient devant lui pour éviter l'affrontement. Pour autant, ces sauvages n'entendaient pas regagner de sitôt leurs steppes d'origine ; cachés, ils attendaient que le roi, las de poursuivre un ennemi invisible, fît demi-tour ou, s'il persévérait, qu'il fût assez enfoncé dans ce pays hostile, et son armée assez étirée, pour

qu'on pût harceler son arrière-garde et grignoter ses troupes à petites bouchées.

« Tactique vieille comme le monde », expliquait Juba à Séléne quand ils se retrouvaient seuls le soir dans la tente royale.

Mais Séléne ne l'écoutait plus que distraitement : elle souffrait. Si elle avait une bonne assiette à cheval, elle manquait d'entraînement pour les longues chevauchées, d'autant plus pénibles aux néophytes que les Romains, comme les Africains, ignoraient la selle et les étriers. Malgré la couverture jetée sur le dos de sa monture et les braies qui lui protégeaient les cuisses, la reine avait la peau enflammée au point de ne plus pouvoir s'asseoir sur un pliant sans précautions. Le roi s'en aperçut et la plaisanta : « Ah, tu n'as pas encore le cuir tanné des vieux cavaliers ! » Quand elle fut dans son lit, il voulut examiner les dégâts : « Il faut enduire tout cela d'une bonne huile d'olive et, le matin, glisser dans tes braies des emplâtres au baume de Judée. Pauvre petite ! » Pour exécuter cette ordonnance, Séléne prétendit appeler près d'elle l'unique femme de chambre que Juba lui avait autorisée pour l'expédition, mais le roi s'y opposa : « Je puis fort bien te donner ces soins moi-même, je suis un excellent masseur, mets-toi sur le ventre... »

Il fit apporter son huile la plus fine, qu'il versa sur le bout de ses doigts ; c'est à peine s'il effleurait la peau rougie de Séléne, mais il passait partout où le besoin s'en faisait sentir, et même un peu au-delà... « Éteins la lampe, je t'en prie ! » supplia-t-elle. Il rit : « Cela ne me rendra pas la tâche commode ! » Petit à petit, dans l'obscurité, il étendit sa caresse ; ses doigts légers n'insistaient que légèrement, très légèrement, jusqu'au moment où elle soupirait et suppliait, troublée : « Arrête-toi, arrête-toi là ! » D'abord il s'excusa,

comme s'il craignait d'avoir réveillé la douleur de ses plaies. Mais il savait bien ce qu'il réveillait et s'étonna du plaisir qu'il éprouvait à lui donner du plaisir sans en exiger.

Les jours suivants, sitôt le camp établi pour la nuit, la tente royale montée et la lampe éteinte, il la massa avec la même patience, la même persévérance... et les mêmes effets. Elle cachait son visage dans l'oreiller. Vu l'état dans lequel elle s'était mise, son Amazone ne pouvait d'ailleurs ni se coucher sur le dos, ni, après avoir chevauché sa monture, chevaucher son mari. Comme, cependant, il ne comptait pas prolonger ce qui tournait pour lui au supplice de Tantale, il poussa sa « blessée de guerre » à découvrir des positions mieux adaptées et qui leur fussent agréables à tous deux – même si une honnête Romaine les eût jugées inconvenantes. Encore s'abstenait-il d'aller jusqu'aux baisers les plus déshonorants... Est-ce donc cela qu'il attend d'une épouse ? se demandait la reine, étonnée, et ces « complaisances » que les courtisanes faisaient payer cher, allait-elle finir par les trouver supportables ? Ou pire : au-delà de la honte, ou à cause d'elle, désirables ?

Effrayée, elle décida de guérir au plus vite et demanda à suivre désormais l'armée en *carpentum*, une petite carriole bâchée tirée par deux mules. Ainsi se retrouva-t-elle dans le train d'équipage avec les bagages et les catapultes, car sa carriole transportait deux des plaques de mosaïque qu'on remplaçait chaque soir sous la tente royale pour former un sol ferme et digne du monarque.

Sa peau, qui avait desquamé, se répara vite, et Séléne fut contente de pouvoir offrir de nouveau à son époux des caresses permises et des surfaces autorisées. Mais, échaudée, elle ne reprit pas sa place dans la cavalerie et resta dans son *carpentum*. Parfois, elle entendait la tête de la colonne livrer

un bref combat, elle voyait des cavaliers s'élancer à la poursuite d'un groupe de bergers, mais il ne s'agissait jamais que d'escarmouches : la guerre, elle n'en voyait que les suites – des boucliers abandonnés, des fosses hâtivement creusées – et les à-côtés – un blessé sur une civière, l'appel lointain du buccin.

D'accrochages en escarmouches, les Musulames et les Gétules n'avaient cessé de reculer : pas de franche bataille, nulle forteresse à assiéger. D'après Iobas, l'infanterie des rebelles ne savait même pas se former en ligne de combat et dans les rencontres tout s'entremêlait, les batailles avaient l'air d'une querelle de brigands plus que d'une guerre en règle.

Pour garder des troupes rapides, Juba, comme César en Gaule, avait choisi de ne pas trop charger ses soldats ; chacun ne portait qu'un léger paquetage, le reste de leurs bagages voyageait en milieu de colonne sur des bêtes de somme et des charrettes, à la même hauteur que l'intendance, les engins de siège... et la reine. Ainsi l'armée pouvait-elle continuer sa progression rapide vers ce que les nomades appelaient « le pays du vide ».

Jusqu'au jour où l'ennemi, ayant reçu des renforts de ses alliés ou des encouragements de ses dieux, décida brusquement de faire volte-face...

Il était environ quatre heures de l'après-midi. Dans la plaine, autour du seul puits qu'on eût trouvé, les *exploratores* avaient déjà tracé l'enceinte du camp, mais ils s'étaient bornés à faire creuser des fossés car ici, faute de bois à couper, on ne pouvait pas monter de palissades. Les quelques pieux que transportait l'armée, les terrassiers les avaient enfoncés çà et là dans les talus, la pointe dressée, de sorte qu'une charge de

cavaliers ennemis en fût un peu ralentie. Mais cette maigre protection ne valait pas grand-chose : la terre du pays était si sablonneuse que les pieux tremblaient dans le remblai comme les dents dans la bouche d'un vieillard. N'importe, on ne passerait là qu'une nuit, et l'ennemi, dans sa fuite perpétuelle, était sûrement loin devant.

Les arpenteurs achevaient de planter, à la croisée des allées, la grande tente du quartier général et ils avaient fiché tout autour les étendards du roi. La cavalerie était presque toute rentrée, mais elle n'était pas démontée. Le train d'équipage et l'arrière-garde n'avaient pas encore gagné l'abri du camp, à l'exception des engins de siège auxquels les officiers donnaient la priorité sur le convoi de vivres et le *carpentum* de Séléne.

Tout à coup, à l'entrée du camp, son chariot fut dépassé par des éclaireurs pressés : « Où est le roi ? » Les soldats s'écartèrent machinalement, mais l'arrière-garde qui continuait d'arriver se referma aussitôt derrière leurs chevaux. Les mules de Séléne n'étaient pas encore dételées ; à peine la reine eut-elle mis pied à terre que les cors des sentinelles, puis ceux de la première cohorte, se mirent ensemble à sonner l'alarme. Le roi, que Séléne ne voyait pas mais crut deviner à l'aigrette blanche de son cimier, rameutait déjà ses cavaliers encore montés et les rassemblait en escadrons serrés ; pour sortir de l'enceinte de sable, ils durent culbuter les fantassins de l'arrière-garde qui continuaient d'entrer.

Brusquement, un long sifflement déchira les airs, et le ciel s'obscurcit comme lorsqu'un vol de sauterelles masque subitement le soleil : c'était la première volée de flèches tirée par les archers qui marchaient à l'avant de l'armée gétule. Jamais l'expression des poètes n'avait semblé si juste : « une pluie de traits ». En tombant sur les cuirasses, les boucliers, les

casques et les enseignes, les flèches ennemies crépitaient comme des grêlons. Un orage de fer frappait l'armée royale.

Pourtant, ce ne fut pas ce crépitement métallique qui effraya le plus Séléne, mais la déchirure de l'air au passage des centaines de flèches tirées à la même seconde : d'abord la note brève, aiguë, des arcs dont, tous ensemble, les archers tendaient les cordes, puis, comme un vent de tempête qui s'engouffre entre des murailles trop étroites, le sifflement long et strident qui accompagnait les traits jusqu'à ce qu'ils eussent atteint leur cible... À la deuxième volée, elle s'était jetée sous sa carriole. Autour d'elle, des chevaux dont elle n'apercevait que les sabots hennissaient de terreur, ses mules affolées piaffaient. Mais quand les Gétules bandèrent leurs arcs pour la quatrième fois, malgré sa peur elle s'obligea à sortir de sa cachette : ramper est indigne d'une reine. Voulant rassurer son équipage, elle vit alors que le palefrenier avait disparu, et quand une flèche gétule se ficha dans l'un des longerons de son *carpentum*, elle s'aperçut qu'elle n'était même pas capable de dételer ses bêtes...

Alors qu'elle s'était résolue à mourir debout, l'orage de grêle s'éloigna soudain : le roi avait réussi à repousser le premier assaut. Avec sa cavalerie, il avait renversé l'avant-garde ennemie et repoussé sa ligne d'archers de trois cents pas, mettant ainsi son camp hors de portée directe de ses armes. C'était désormais à l'extérieur des « portes », les portes virtuelles de ce camp sans palissades, que se déroulait l'affrontement. La nuit tombait, Séléne reprit espoir... Hélas, ces Barbares ne respectaient aucune règle : la lutte continua, avec d'autant plus d'entrain que cette nuit-là était la première de la pleine lune et qu'on y voyait suffisamment pour combattre. Sans doute n'était-ce pas un hasard : l'ennemi avait choisi son moment.

Séléné se rappelait ce que Iobas lui avait expliqué lorsqu'ils chevauchaient côte à côte : les Gétules étaient des cavaliers et des chasseurs. Ni grands marcheurs, ni bons escrimeurs. Leurs qualités de chasseurs avaient fait d'eux des archers remarquables et de bons lanceurs de javelots – d'excellents combattants « de loin ». Mais, « de près », c'était une autre affaire : le glaive était leur point faible et, dans un combat au corps à corps, leur défaut d'équipement (ni armure, ni casque) les rendait vulnérables. Iobas, ses cavaliers numides, ses fantassins maures, ses frondeurs baléares et ses archers crétois allaient reprendre l'avantage. Sûrement... D'autant que tous les soldats qui, dans un premier temps, avaient été bloqués à l'intérieur du camp sortaient maintenant pour appuyer leurs compagnons. Leur sort était sur les genoux des dieux : « Ô Isis, ma mère, donne la victoire au roi qui honore ton temple et jette à la Grande Dévoreuse ceux qui ne connaissent même pas ton nom ! »

Sa prière fut entendue. Au petit matin, après des heures d'une mêlée confuse, le gros de l'armée gétule prit la fuite.

SÉLÉNÉ avait attendu Juba dans la tente royale, mais il n’y revint pas. Ayant divisé sa cavalerie, il en conduisait une partie à la poursuite des fuyards, tandis qu’il envoyait l’autre surprendre le campement que les Gétules avaient établi non loin du lieu de l’attaque. Ces nomades n’avaient pas de villages fixes, c’était leur habitude d’emmener partout avec eux, même dans la guerre, leurs épouses, leurs chèvres et leurs esclaves : dans l’est du royaume, ils les installaient sous des huttes de roseaux transportées sur des chariots ; au sud, ils les abritaient sous des tentes de nattes légères jetées sur des piquets.

Après la défaite de l’ennemi, un officier indigène de l’état-major proposa à la reine de lui faire découvrir ce « village itinérant », si typique de la façon dont vivaient ces sauvages, que les soldats du roi venaient de prendre.

Ce fut à cheval que la reine, accompagnée de l’officier, traversa la vaste étendue où l’on avait combattu. Le sol était jonché de flèches, de boucliers, de cadavres d’hommes et de bêtes. À l’évidence, le train d’équipage et l’arrière-garde de l’armée royale avaient beaucoup souffert : on voyait partout des bagages éparpillés, des mulets éventrés et des hommes étendus – cloués au sol par un javelot, égorgés au poignard ou frappés de tant de traits à la fois qu’ils avaient l’air de hérissons dont les piquants auraient été teints au cinabre.

Les Gétules, eux – reconnaissables à leurs turbans noirs, leurs pieds nus, leurs tuniques superposées et leurs boucliers blancs –, étaient souvent tombés par groupes entiers, cavaliers et fantassins mêlés en pelotons désordonnés. Car ils combattaient par tribus, et non par armes. Ils restaient donc aussi mal rangés dans la mort qu’ils l’étaient dans la bataille.

Aucun de ces cadavres ne sentait encore la pourriture car le jour était à peine levé. Aussi Séléne ne jugea-t-elle pas ces morts aussi affreux qu'elle l'avait craint. Les blessés lui parurent plus effrayants : certains, rouvrant les yeux, tendaient vers elle un bras sans force ; d'autres, dont le sang coulait encore comme d'une source vive, réclamaient du vin d'une voix rauque. Et il y avait aussi tous ceux, étendus sur le dos, qui ne parvenaient plus à bouger, ni à appeler, mais qui, dès qu'ils entendaient approcher, se mettaient à râler pour que l'on n'allât pas s'imaginer qu'ils étaient déjà bons à brûler...

Mais ce qui bouleversait le plus Séléne, c'était l'agonie des chevaux. Couchés sur le flanc, le ventre crevé et les jambes battant l'air, ils tentaient quand même de se relever. Ils ne comprenaient pas, les innocents, que c'était fini : plus jamais, pour eux, d'orge délicieuse ni d'avoine jusqu'aux naseaux... À force de persévérance, ils parvenaient parfois à étendre deux jambes raidies et à prendre appui sur elles pour redresser l'encolure, soulever le poitrail, mais la croupe ne suivait pas, et soudain, vaincus par l'effort, ils s'effondraient. Alors qu'on s'éloignait, les croyant morts, de nouveau on entendait leurs sabots qui raclaient, raclaient la terre sèche et les cailloux, dans l'espérance opiniâtre de remettre debout leur carcasse sanglante...

Le campement gétule avait été traité par les soldats de Juba selon les lois de la guerre : pillage, viols et carnage. Mais Séléne était bien décidée à ne pas s'en émouvoir : depuis trois semaines qu'ils avaient quitté Césarée, elle avait vu tout ce que les Gétules pouvaient faire subir à leurs prisonniers... « Au moins, constata-t-elle en traversant le campement, notre armée s'est-elle vengée sans excès. » Pas de cadavres énucléés, de corps émasculés, de mise en scène

sordide. Si les mortes avaient leurs chemises déchirées et leurs tuniques relevées au-dessus des cuisses, on n'avait pas fracassé contre des pierres la tête de leurs enfants assassinés. Le seul aspect déplaisant de ce massacre, c'est qu'il avait eu lieu dans un cadre ordinaire : malgré le pillage, on trouvait les morts au milieu de leur vie – étendus dans les cendres du foyer, parmi les marmites et les poteries dont ils s'étaient servis, la main encore serrée sur le pilon d'un mortier.

Sous les tentes, il régnait une odeur aigrelette, qui donnait la nausée. « Ça vient de leur façon de durcir le cuir de leurs boucliers, lui expliqua l'officier, ils font tremper les peaux de chèvre dans du petit-lait... Ce qui donne cette couleur blanche à leurs armes et cette puanteur de lait suri à leurs campements. »

Un peu plus loin, deux hommes en cotte de mailles de l'armée royale étaient attachés, sanglants, à un piquet ; on leur avait fendu la tête d'un coup de hache. « Des transfuges gétules », dit l'officier. Détournant les yeux, la reine remarqua une tente en cuir qui paraissait plus vaste que les abris fermés par des nattes. À l'entrée de cette tente, desalebasses et des paniers de corde avaient été renversés, pêle-mêle avec des tambourins et des ballots d'étoffes : les soldats de Juba avaient tout retourné – ouvert les coffres, roulé les tapis de sol et les tapis de selle, et rassemblé à la va-vite les outres et les couvertures. Apparemment, ils comptaient repasser... Un petit singe, encore attaché à un piquet, avait eu la tête coupée. « Dommage ! dit l'officier, il aurait fait une belle prise de guerre ! » Il n'y avait plus aucun être vivant dans la tente, ni aucun cadavre, à part celui du singe. Rien. Personne.

À mesure que ses yeux distinguaient mieux les formes et qu'elle pénétrait plus avant, Séléne crut pourtant distinguer une ombre au fond de la tente.

Elle s'arrêta net quand l'officier indigène, tirant son glaive, apostropha rudement cette ombre immobile : « Sors de là, chien de rebelle ! » Mais pas de réponse, aucun mouvement, pas même le souffle léger d'une respiration. Après quelques instants, Séléne reprit sa marche prudente vers ce tas d'étoffes sombres : sur quoi, sur qui, étaient-elles posées ? Que cachaient-elles ? Un coffre précieux ? l'image d'un dieu ? ou quelqu'un ? quelqu'un d'assis ? « De toute façon, dit l'officier en pointant son glaive, ça m'a l'air mort. »

De plus près, « la chose » cachée dans le recoin le plus obscur de la tente ressemblait à la silhouette d'une femme de dos, accroupie, la tête appuyée contre la paroi de la tente. Un voile long et brun, à la mode des nomades du Sud, enveloppait cette forme sans visage. Séléne s'approcha à pas de loup. « Prends garde, *Regina* ! » cria son guide.

La reine posa doucement sa main sur l'épaule, comme on ferait pour tirer d'un profond sommeil une amie endormie. Pas de réaction. Alors, toujours avec douceur, elle bascula la tête du cadavre vers l'arrière pour voir son visage. C'était une femme entre deux âges, aux yeux clos, dont le front était tatoué et les joues entièrement scarifiées ; sa peau paraissait encore tiède.

Apparemment elle ne s'était pas débattue, n'avait pas tenté de fuir. Peut-être avait-elle été contrainte de rester là, immobile sur sa natte, parce qu'elle était malade ou impotente ? À moins qu'elle ne se fût accroupie dans ce coin sombre avec l'espoir d'échapper aux regards ? On n'avait dû la découvrir qu'à la fin du pillage et la tuer sans même la

regarder, la tuer par acquit de conscience, pour finir le travail commencé. La malheureuse avait succombé à un coup de poignard porté par-derrière, qui avait transpercé les multiples épaisseurs de ses voiles. Son corps avait basculé, mais la paroi de cuir l'avait empêchée de tomber.

Bien que cette femme fût une ennemie, Séléne voulut lui rendre le dernier service qu'on doit à un être humain : l'étendre sur le sol. Mais quand elle tenta de faire basculer le corps, le voile de tête glissa de côté, révélant une épaule et un sein dénudés. Et au bout de ce sein, suspendue au téton comme un petit chimpanzé accroché au ventre de sa mère, une minuscule chose humaine : un nouveau-né de quelques jours, presque nu, qui tétait encore. Sans doute n'y avait-il plus de lait dans ce sein mort, mais l'enfant, que les cuisses et le bras rigidifié de la femme accroupie retenaient encore plaqué contre elle, l'enfant continuait à sucer avec vigueur. « Toi, murmura la reine étonnée en s'adressant au bébé, toi on devrait t'appeler "le Discret", *Aedèmôn*... *Aedèmôn*, oui, tu fais si peu de bruit, mon pauvre petit, que personne ne t'avait remarqué ! »

Elle se pencha pour détacher l'enfant du cadavre. Et, aussitôt, privé du plaisir de sucer et de l'espoir de se remplir l'estomac, le nourrisson se mit à crier.

« Attends, *Aedèmôn*, attends », elle glissa son doigt dans la petite bouche entrouverte de l'enfant – un enfant beau comme une graine d'amande tout juste émondée, comme une caille au miel quand elle sort du four –, et le petit recommença gentiment à téter. « Hélas, je ne pourrai pas le tromper longtemps, il y a trop d'os dans ce sein-là ! dit la reine à l'officier. Mais nos troupes n'ont sûrement pas tué toutes les épouses des Gétules ? Les moins abîmées, vous les avez gardées pour les revendre au marché de Césarée, pas vrai ? Et

leurs enfants ? Ceux que leurs mères pouvaient encore porter ou qui marchaient assez bien pour suivre l'infanterie, vous les avez épargnés, je parie – pour les négocier sur le marché romain des *delicati*... Alors trouve-moi parmi vos prisonnières une femme qui allaite un bambin déjà grand : ces nomades nourrissent leurs petits jusqu'à plus soif ! Tu débarrasses cette prisonnière de son enfant, et tu me la ramènes ! » Comme l'officier hésitait à abandonner sa souveraine au milieu d'un camp ennemi, même dévasté, elle le rassura : « Ne crains rien, les morts ne mordent pas ! »

Déçu de ne pas retrouver contre son nez la douce mollesse du sein et, sous ses lèvres, la pointe durcie du mamelon, Aedèmôn, « le Discret », se remit à s'agiter. Il avançait les lèvres, cherchait le téton en aveugle, à la façon d'une taupe fousseuse, et tentait de se guider à l'odeur du sein. Puis il émit des couinements de souriceau égaré. Enfin, désespéré, il se remit carrément à pleurer. D'une manière à fendre le cœur : comme s'il se croyait condamné à ne plus jamais manger... D'un geste nerveux, devant l'officier pétrifié, la reine dégrafa la fibule qui retenait sa tunique sur son épaule ; de la main droite, elle abaissa son *mammillare* et en sortit, sans la moindre gêne, un sein très blanc ; après en avoir pincé l'extrémité, elle fourra cette tétine dans la bouche de l'enfant. « File », cria-t-elle au soldat ébahi, qui ne savait ce qui l'étonnait le plus : cette nourrice sèche ? le sein nu de la reine ? ou le sauvetage d'un nuisible qu'on aurait dû expédier aux Enfers ? « Cesse de me regarder comme si j'avais une tête de courge ! dit-elle à l'officier, et, se fâchant : Vas-y, imbécile ! Au galop ! Et reviens avec une bonne laitière ! »

Aedèmôn, mis au sein, avait retrouvé sur-le-champ le réflexe de succion qui l'apaisait. Le tenant serré contre elle, Séléné s'assit sur l'un des tapis roulés. La petite bouche souple

et douce d'Aedèmôn lui procurait d'étranges sensations, des sensations qu'elle rattachait à l'amour conjugal plutôt qu'à la maternité, car si elle n'avait jamais allaité, elle avait partagé tous les plaisirs de Iobas... L'excitation qu'elle ressentit cette fois, avec l'enfant dans ses bras, la mit mal à l'aise, mais elle se persuada que la bouche du nourrisson était en train de réveiller sa fertilité endormie et qu'il serait peut-être bon de renouveler cette expérience de temps en temps...

L'officier poussa devant la reine une grosse femme hébétée, dont le voile lacéré laissait apercevoir une vingtaine de nattes remontées en paquet sur le sommet du crâne : le comble de l'élégance gétulique. Séléné lui tendit aussitôt l'enfant qui avait recommencé à hurler : « Nourris-le ! »

Elle avait parlé en libyque car la phrase était simple, mais, la croyant bilingue, la femme se lança dans des jérémiades si précipitées que l'officier avait du mal à les traduire. Elle réclamait, semblait-il, son propre enfant et, les bras croisés sur sa précieuse poitrine, refusait d'accueillir le nouveau-né affamé. Aedèmôn, du coup, n'était plus « discret ». Torturé par la faim et l'angoisse, il ne pleurait plus, il grinçait. Un cri perçant si pénible à entendre qu'il fallait le nourrir tout de suite ou l'étrangler...

« Mais c'est qu'à force de le laisser hurler, cette dondon va lui faire sortir une hernie ! » s'exclama la reine. Furieuse, elle jeta l'enfant dans les bras de l'officier, attrapa un bâton et se mit à frapper la Gétule avec tant de rage qu'elle lui arracha ses voiles et ses tuniques, jusqu'à dénuder ses seins gonflés. À cette vue, elle parvint enfin à retrouver un peu de calme : « Dis à cette abrutie que j'ai fait tuer son enfant et que, si elle ne nourrit pas le mien, cette grosse vache égoïste, plus personne

ne la traira. Et ses pis enfleront, encore et encore, ses mamelles seront si pleines, si tendues et si dures que, quand je taperai dessus avec mon bâton, elle en crèvera de douleur. *Mmet, mmet*, mourir, oui ! Et je lui ferai raser les cheveux jusqu'aux poux ! Allez, traduis ! »

Vers midi la nourrice gétule fut ramenée jusqu'à la tente royale, attachée par la taille au cheval de la reine qui marchait au pas ; la prisonnière portait, blotti entre ses bras, Aedèmôn rassasié, et les larmes qu'elle versait en marchant tombaient sur l'enfant endormi. « Le lait d'une femme qui pleure n'est pas plus amer que celui d'une femme qui rit, dit Séléné à l'officier. C'est l'une des vérités paradoxales, mais très encourageantes, que nous enseigne la vie... »

Ainsi un petit orphelin gétule né de parents inconnus entra-t-il, six ans avant notre ère, dans la maison de Juba sans qu'aucun astrologue, aucun mage eût été consulté. Personne ne put donc annoncer à Séléné un futur qui lui aurait alors paru invraisemblable : ce nouveau-né anonyme, ce minuscule « prisonnier de guerre » trouvé dans les sables du royaume, serait un jour l'ultime défenseur de la Maurétanie et le dernier représentant de la culture gréco-berbère face à la puissance romaine.

MAGASIN DE SOUVENIRS

Catalogue, vente archéologie, Paris, hôtel Drouot :

...28. Statuette représentant une vieille nourrice tenant un nourrisson. Elle est debout, vêtue d'une tunique bouffante à la taille et couverte d'un manteau, elle est coiffée du bonnet des servantes. Terre cuite, traces de polychromie. Très belle conservation. Copie d'époque romaine d'un original hellénistique.

H. : 20 cm

1500/1700

...51. Lot comprenant deux biberons (forme rare), l'un en terre cuite sigillée, l'autre, à bec trilobé, en verre de couleur bleutée, irisation de la surface. Art romain.

H. : 8,5 cm et 7,9 cm

1200/1400

« **A**VOUEZ, mes colombes, murmura Prima en se laissant tomber dans un fauteuil d'osier, avouez qu'après le Triomphe de son fils Livie a honteusement mégoté sur le dîner offert aux épouses des sénateurs et aux femmes de la famille ! » Sans répondre, Antonia piqua une olive dans la coupelle d'argent que lui présentait sa sœur, et Séléne – que Juba, en partant, avait laissée chez Prima – s'empara des pistaches du Liban. Elles avaient renvoyé leurs servantes pour s'enfermer toutes les trois dans un petit pavillon suspendu au bout des *Jardins des Domitii*, au-dessus de l'Enceinte sacrée. « Sous prétexte de préserver notre santé, reprit à mi-voix la maîtresse de maison, la Vieille ne nous a nourries qu'avec des produits de sa *villa* de Prima Porta. À l'économie. Les œufs de ses poules blanches, le boudin de ses cochons et les carpes de ses viviers. Quant à ses sauces, elles étaient si légères que je ne les ai même pas senties passer... La prochaine fois que j'irai dîner au Palatin, j'emmènerai mon cuisinier ! » En évoquant la bombance dont elle avait été privée, Prima se sentait de l'appétit de reste, elle prit sur le guéridon une grosse poignée de graines de melon séchées et piocha dans les raisins de Corinthe. « Remarque, poursuivit-elle la bouche pleine, si l'oncle Auguste n'avait pas été retenu à Milan, je suis sûre qu'il aurait traité ses hôtes plus fastueusement... D'ailleurs, qu'allait-il faire à Milan ? Est-il jaloux de son beau-fils au point de ne plus vouloir célébrer ses succès ?

— Prima, par pitié ! Tu devrais méditer plus souvent le vieil adage paysan : *Tais-toi, ma langue, tu auras du pain...* » Tout en grondant son aînée, Antonia s'était levée pour faire le tour des fenêtres ; après avoir lancé un regard inquiet vers l'allée de platanes, elle revint vers le guéridon et, plus bas : « Le problème, dit-elle, c'est Julie. Il y a trois ans, quand Tibère a reçu l'*ovatio*, Julie, en tant qu'épouse, avait accueilli les

dames au Palatin. Mais, maintenant, toute la bonne société sait que Tibère et elle sont séparés... Comme il faut néanmoins sauver les apparences pour le peuple, on a trouvé un prétexte pour éloigner Julie avant le Triomphe. »

Le Prince avait laissé entendre que les Marcomans menaçaient les Alpes et qu'il devait de toute urgence inspecter ses troupes de Cisalpine, mais pas question, vu son âge, qu'il y allât seul. Aussi y avait-il emmené Caius César, l'aîné de ses fils adoptifs, et Julie, sa fille légitime, mère biologique de Caius, devenue, par la magie du droit, la sœur légale de ses propres enfants. Pour la plèbe, l'absence de Julie auprès de son troisième mari paraîtrait justifiée par le plus noble des sentiments : son amour pour un père qui l'adorait...

« Quelle famille exemplaire ! fit Prima en reprenant une poignée de raisins secs. Je me demande pourtant si l'absence de Caius le jour du Triomphe n'a pas froissé Tibère : l'oncle Auguste fait tout pour attiser la rivalité entre ses petits-fils et son gendre !

— Quelle idée ! » protesta Antonia. Et, plus bas : « Fais attention à ce que tu dis, je t'en prie. Même ici... Et puis cesse de te goinfrer, tu grossis, n'est-ce pas, Séléné ? D'ailleurs, tu ne bouges plus assez, prends exemple sur ma belle-mère qui va marcher chaque jour dans les *Jardins de Mécène*... Pauvre Livie ! Moi qui la vois tous les jours, je peux vous assurer qu'elle souffre plus souvent qu'à son tour, il y a tant d'orgueils à ménager dans nos deux lignées ! Pour notre oncle, on ne peut pas parler d'orgueil : à la place où il est, il ne s'agit plus d'arrogance, mais d'incarnation de la fonction. Chez Julie, c'est plus complexe : bonne fille avec le peuple, mais hautaine en société. Quant à ses fils, que je vois souvent depuis qu'ils sont devenus les "fils" de leur grand-père, je les trouve très

mal élevés : leur entourage a remplacé l'affection par la flatterie. Ma belle-mère les gâte trop, elle les pourrit...

— Sciemment, chuchota Prima. Ce sont les fils de Julie. Si Livie cède à toutes leurs fantaisies, c'est pour mieux les corrompre.

— N'exagère pas ! Seulement, il se trouve que tous, même les sénateurs, sèment leur chemin de roses. Ou, plus exactement, de pétales, car, pour les épines, ces deux petits n'en ont jamais vu, ils n'en soupçonnent même pas l'existence...

— Et son fils Tibère, ta belle-mère ne l'a pas enflé de prétentions peut-être ?

— L'orgueil de Tibère est différent, intervint Séléne, ce n'est pas un orgueil personnel, c'est un orgueil de caste. Personne d'autre que lui n'appartient à la famille des Claudii à la fois par son père et par sa mère : Tibère est un Claude au carré !

— Du reste, son orgueil reste maîtrisé, reprit Antonia, je le vois avaler toutes les couleuvres dont notre oncle le nourrit ! Avant-hier, il m'a quand même avoué qu'il était soulagé d'être de nouveau nommé consul, de pouvoir rester à Rome et de reprendre chez lui le petit Castor, son seul héritier. Castor est content, lui aussi. Il n'est pas heureux au Palatin, ma belle-mère n'a pas l'habitude des jeunes enfants, et les "fils du Prince" le méprisent. Je le prends souvent dans mes appartements, il joue avec ma Livilla. Qui sait, peut-être mariera-t-on un jour le fils de Tibère à la fille de Drusus ? »

Sur ces douces espérances, Séléne, qui souhaitait embrasser Théa avant son coucher, quitta ses sœurs ; dès qu'elles

cessaient de parler du Prince et de son épouse, les filles d'Octavie s'exprimaient avec liberté. Y compris, bien sûr, sur leur demi-sœur et ses enfants. « *Ses enfants ?* » s'exclama Antonia. Voyons, Prima, le petit Maure n'est pas l'enfant de Séléné. Je te l'ai déjà dit, c'est un esclave ! Remarque, elle a l'air de l'adorer.

— Franchement, elle n'a pas eu de chance. Tout le monde perd des enfants, mais rarement autant d'un coup... Quel bonheur qu'il lui soit resté Théa !

— Quel âge a-t-elle, cette petite ? Onze ans ? Les “tisseuses de toges” de ma belle-mère la jugeront bientôt bonne à marier ! Je suppose quand même que Séléné ne l'amène pas à Rome dans l'espoir de la fiancer à un garçon de nos familles, je vois mal mon Germanicus épouser une étrangère ! Et une métisse, qui plus est !

— Le roi Juba est multimillionnaire, Antonia, et sa fille sera très bien dotée.

— Un singe reste un singe, même quand il porte une médaille en or !

— Eh bien moi, j'adopterais volontiers la médaille. Si j'avais plusieurs fils, je lui en donnerais un pour renflouer mes Domitii, que le proconsulat d'Afrique n'a pas suffi à remplumer. Mon Lucius aura toujours la vertu pour guide et la misère pour compagne !

— De toute façon, Séléné a d'autres projets : elle s'est beaucoup rapprochée de Marcella ces derniers temps, tu n'as pas remarqué ? » Antonia planta son beau regard fauve dans les yeux étonnés de sa sœur : « Mais oui, Prima, mais oui ! Raisonne, au lieu de t'extasier bêtement sur la bonté du monde ! C'est Lucius, le fils de notre demi-frère Iullus, que Séléné courtise à travers sa mère ! Théa et lui ont le même

âge, n'est-ce pas ? Marier ensemble ces deux petits-enfants de notre père serait un beau coup à jouer pour relancer une lignée que le Prince a vouée à la *damnatio memoriae*... Seulement, si c'est ce qu'espère Séléné, elle rêve. Jamais notre oncle ne permettra une pareille union. Ressusciter la lignée de Marc Antoine, jamais ! Lucius mourra célibataire, et la petite Théa, jolie comme une nymphe et plus douce qu'une coulée d'huile, finira mariée à un obscur cousin numide, avec qui elle partagera la grotte du lion dans le désert... »

LES ESPRITS subtils sont-ils toujours enclins à prêter aux autres leur propre lucidité ? De sa mère Octavie, sœur d'Auguste et femme de Marc Antoine, Antonia avait hérité la force de caractère et la rapidité d'analyse, mais cette sagacité même la trompait parfois en la poussant à surestimer la duplicité de ceux qui l'entouraient. Aussi employait-elle une grande part de son intelligence à éviter des pièges qu'on ne lui avait pas tendus et déjouer des complots que nul n'avait ourdis.

Il en allait ainsi de l'amitié croissante entre Séléne et Marcella. Au vrai, en prolongeant son séjour à Rome, Séléne n'espérait nullement y marier sa fille, elle voulait juste trouver un dérivatif à sa tristesse, dérivatif qu'elle cherchait plutôt du côté de Julie la joyeuse et de la chaleureuse Prima, toutes deux bien éloignées de la gravité d'Antonia et de la timidité de Marcella.

Au contraire, donc, de ce que supposait Antonia, c'était Marcella qui avait souhaité se rapprocher de sa belle-sœur Séléne. La fille aînée d'Octavie, qui n'avait été longtemps qu'une épouse dévouée – à Agrippa, puis à Iullus –, aspirait en vieillissant à consacrer sa vie à quelque chose plutôt qu'à quelqu'un. Ce « quelque chose » qu'elle cherchait du côté des dieux, elle ne désespérait plus de le trouver auprès d'Isis. Après le Triomphe de Tibère, ayant appris que Séléne resterait à Rome plusieurs semaines, elle avait recommencé à la poursuivre de son amitié et à la harceler de ses questions. Elles avaient même osé sortir ensemble de l'Enceinte sacrée pour assister secrètement à un office du soir dans un temple isiaque des faubourgs. Car Marcella, qui avait déjà visité les sanctuaires campaniens de la déesse, ignorait tout de leurs cérémonies. Elle fut si émue de ce qu'elle vit qu'elle demanda aussitôt à sa belle-sœur des conseils pour consacrer dans sa

maison un discret autel à la déesse : « Une sorte de laraire que je dissimulerai au fond d'un placard. Dis-moi quelles statues commander. Des statues de très petite taille, bien sûr, mon oncle n'aimerait pas apprendre que j'honore d'autres dieux que les siens... Mars Vengeur, voilà sa dernière lubie ! Avec le sanctuaire qu'il est en train de lui bâtir, il ne cherche, en vérité, qu'à s'autocélébrer : en vainqueur de ton père et des républicains. »

Il s'agissait bien en effet d'un acte politique, car le Prince, d'un naturel peu martial, n'avait jamais montré pour le dieu de la guerre une inclination particulière. Apollon était l'immortel qu'il vénérât, au point de laisser courir le bruit qu'il était le propre fils du dieu ! En tout cas, c'était à celui-là qu'il voulait être identifié... Or voici qu'en traversant certains soirs le « grand » Forum, Séléné avait noté avec étonnement que des Romains semblaient rendre un culte régulier à l'un des plus fameux adversaires du dieu préféré du Prince : il s'agissait de Marsyas, « le Marsyas », comme on disait de cette vieille statue de bronze posée face à la Tribune des orateurs. La sculpture représentait un satyre phrygien de la suite de Dionysos, un satyre musicien qui avait conquis la célébrité en défiant Apollon : il jouait si bien de la double flûte qu'il prétendait surpasser les harmonies que le dieu tirait de sa lyre. Apollon avait relevé le défi, à condition que le perdant fût tué et dépecé par le vainqueur. Les Muses, appelées à les départager, donnèrent la victoire à Apollon. Faut-il soupçonner ces aimables divinités de parti pris ? Elles étaient femmes, et le dieu était tellement plus joli garçon que le faune ! Sans compter que, fils de Jupiter, il avait de puissantes relations dans l'Olympe, et les femmes adorent les hommes de pouvoir. Toujours est-il qu'Apollon se fit, une fois de plus, bourreau : ayant attaché le malheureux satyre à un pin, il l'écorcha vif.

Pour quelle raison ce martyr était-il encore honoré sur le Forum ? Nul ne le savait... Il semblait représenté ici peu avant son exécution : il n'avait plus pour tout vêtement que deux bracelets de cheville et son bonnet phrygien, mais il portait sur l'épaule droite une outre de vin. Pourquoi cette outre ? S'agissait-il d'un éloge, typiquement dionysiaque, de la fête et de l'ivresse ? Ou, compte tenu du supplice qui l'attendait, d'une célébration du vin comme remède *in articulo mortis* ? « Donne-moi du vin », avait demandé Antoine mourant à son épouse Cléopâtre lorsqu'ils s'étaient réfugiés tous deux dans leur mausolée. Du vin pour atténuer la souffrance ou pour hâter la mort. Du vin fort, mêlé de myrrhe et de pavot, comme celui que de bonnes âmes proposaient aux crucifiés...

En empruntant certains soirs la Via Sacra, Séléné remarqua des petits bouquets déposés aux pieds du satyre condamné. De modestes bouquets qui ne s'y trouvaient pas quelques heures plus tôt, lors de la fermeture du tribunal et des boutiques alentour. Ces « bouquets d'hiver », où se mélangeaient le buis, le lierre et les pommes de pin, qui donc les posait si tard ? et si régulièrement ? Dans quelle intention ? Ce mystérieux hommage à un ennemi d'Apollon pouvait-il être la marque discrète d'une opposition au Prince ? C'est ce qu'espéra confusément Séléné, et le motif pour lequel elle s'abstint de faire remarquer la chose à Marcella : sous le règne d'un tyran, chacun doit se méfier de tous. Mais si, par extraordinaire, Marsyas était devenu, pour certains citoyens, le symbole de leur liberté perdue, alors Séléné s'en réjouissait. Il restait donc à Rome des hommes résolus à mettre fin aux abus d'« Apollon » et à son appétit de conquêtes ! Comme elle aurait aimé les connaître, les aider !

Iobas, s'il avait été au fait de cet étrange engouement, se serait moqué d'elle, elle le savait : « Toi, l'héritière des

Pharaons, tu te sentirais assez républicaine pour te joindre à des comploteurs ? Ne me fais pas rire ! » Plus occupé à mesurer le monde qu'à inventer des systèmes politiques, lui gouvernait ses Berbères comme ses ancêtres Massenssen et Hiempsal l'avaient toujours fait : en chef suprême des tribus. Le plus habile des chefs, la plus puissante des tribus : l'*Agellid*, comme le nommaient ses sujets. Au-dehors, il restait l'allié fidèle de la redoutable « tribu » romaine, laquelle, en échange, lui laissait toute liberté au-dedans. Pragmatisme féodal qui n'empêchait pas Iobas, ce grand seigneur dont les sujets baisaient la main, de se présenter partout comme un authentique « citoyen du monde » sous le mince prétexte qu'il avait fait adopter par sa cour le costume, la langue et les arts grecs. Suzerain des uns, vassal des autres, ce n'était pas, en vérité, son cosmopolitisme affiché qui lui donnait son indépendance d'esprit, mais la tradition solide de ses ancêtres *Imazighen*, les « Hommes libres ».

Séléné allait même jusqu'à penser que son époux, bien qu'il eût étudié Aristote, ne comprenait vraiment ni le principe démocratique ni le principe aristocratique. Il saisissait encore moins le principe théocratique du régime des Pharaons, ultimes descendants d'Osiris. Du reste, elle hésitait à lui rappeler que, dans l'Égypte pharaonique, même l'Au-Delà et les Cieux étoilés étaient une propriété de famille. Aussi était-il possible – et elle le déplorait – que le *Port du repos* et les sublimes *Champs Iallou* fussent fermés à son Iobas quand il mourrait. À moins d'une faveur qu'elle suppliait chaque jour Isis d'accorder à l'homme qu'elle aimait, ils risquaient d'être séparés à jamais...

JUBA avait laissé la reine chez ses sœurs romaines pour rentrer au plus vite à Césarée. Non que la paix ne fût désormais pleinement assurée dans l'est de son royaume. « De ce côté-là, confiait-il à sa femme, j'ai devant moi plusieurs années de tranquillité. Notre victoire m'a permis d'exterminer les chefs gétules les plus belliqueux après avoir détaché d'eux leurs alliés musulames. Au fils que tu me donneras, j'apprendrai à distinguer ses ennemis jurés de ses ennemis d'occasion : les Musulames sont des cousins des Numides, ils m'ont trahi, mais ils n'ont pas de motifs sérieux pour préférer longtemps un chef gétule à un roi numide. Il y a des cas, vois-tu, où il faut non seulement laisser une voie de retraite à l'adversaire, mais la lui construire. Après la défaite de leurs alliés gétules, j'ai dû bâtir un pont à mes "cousins" musulames pour faciliter leur repli, un pont d'or... Tu n'imagines pas comme ces bougres-là sont gourmands ! Mais, pour l'heure, ils sont si bien gavés qu'ils ne pourront, d'ici longtemps, poser leurs fesses sur un canasson sans l'écraser ! Rien de tel que le pain blanc, le mouton rôti et le vin à profusion pour transformer de cruels nomades en sédentaires obèses et bienveillants...

— Alors, pourquoi ne restes-tu pas plus longtemps avec moi chez Prima ? Ou bien en Campanie ? Ton ami d'enfance, Calpurnius Frugi, nous prêterait sûrement sa *villa* d'Herculanum...

— Certes. D'autant qu'il ne peut en profiter lui-même, il va partir pour la Thrace où il dirigera les armées du Prince... Mais, grâce à son soutien, après le Triomphe de Tibère j'ai réglé directement avec les bureaux toutes les affaires que j'avais à traiter. Donc, pas d'Herculanum. D'ailleurs, je n'aime guère à revenir sur mon passé, mon enfance est derrière moi et je ne me retourne pas. »

Il lui expliqua aussi que ses « dons » généreux aux Musulames lui imposaient, si riche qu'il fût, d'augmenter rapidement les revenus de la Couronne, il lui fallait doubler la capacité de ses ateliers des îles Purpuraires, la production de pourpre étant, pour l'heure, ce qui rapportait le plus au Trésor royal. Il envisageait aussi d'étendre les domaines qu'il possédait personnellement à Carthagène, en Espagne : l'huile qu'on y pressait était plus fine, et d'un meilleur rapport, que celle de Volubilis ou de Césarée. Enfin, il avait une dernière raison, meilleure que toutes les autres, pour rentrer au plus vite en Maurétanie : sa bibliothèque. Sa bibliothèque lui était indispensable pour entreprendre un nouvel ouvrage. « Une *Histoire des Assyriens*, dit-il. En abrégé. Un petit abrégé de deux ou trois volumes, pas plus. »

La reine s'étonna : « Tu es déjà allé chez les Assyriens, toi ?

— Bien sûr que non ! D'ailleurs, il n'y a plus d'Assyriens. Les Néo-Babyloniens ont vaincu les Assyriens, les Perses ont vaincu les Néo-Babyloniens, et les Parthes ont vaincu les Perses. Ce sont eux aujourd'hui qui dominent l'Assyrie... Tu me vois aller chez les Parthes ? Ils prendraient ma visite pour une provocation, et le Prince, pour une trahison !

— Mais alors, Babylone, Ninive... Comment décriras-tu Babylone si tu ne l'as jamais vue ?

— *Uxor carissima*, mon doux miel, ne sais-tu pas que toute la matière des livres se trouve déjà dans d'autres livres ? »

MAGASIN DE SOUVENIRS

Catalogue inter-enchères, archéologie, Lyon :

...414. Brique de fondation estampée d'une inscription en caractères cunéiformes babyloniens au nom de Nabuchodonosor II (604-562 av. J.-C.) : « Nabuchodonosor, roi de Babylone, fils aîné de Nabopolassar, roi de Babylone, et bâtisseur de la Maison de Mardouk au faite élevé et de la Maison Juste. »

Époque néo-babylonienne, règne de Nabuchodonosor II.

Dim. : 19 x 29 cm

800/1000

AU CONTRAIRE de sa cadette Antonia, capable dès l'enfance de subjuguier son oncle et d'apprivoiser des murènes, Prima était naturellement bienveillante. Bonne au point de frôler la naïveté, confiante jusqu'à passer pour niaise. Son père, Marc Antoine, partageait ce trait de caractère, qui n'a rien à voir avec la faiblesse : il pouvait tuer sans états d'âme ses ennemis déclarés, mais ceux de ses amis qui le trahissaient, il se bornait à les expédier dans le camp d'en face en leur renvoyant leurs bagages en port dû... « Brave fille », comme son père était « bon garçon », Prima aimait sincèrement toutes ses sœurs et demi-sœurs, même Claudia dont les commérages intempestifs lui avaient nui plus d'une fois. Mais, par-dessus tout, elle adorait sa quasi-jumelle, Séléne.

Séléne, héritière d'un empire disparu et reine d'un royaume à construire, suscitait son admiration, stimulait son imagination, exaltait son enthousiasme. Ce que Séléne blâmait, elle le blâmait aussi ; et si Séléne riait, elle riait avec elle.

Aussi s'efforçait-elle de s'apitoyer sur le sort du « pauvre Tibère », même si, pour elle, Tibère n'était pas, comme pour Antonia, un beau-frère en qui elle reconnaissait les traits d'un époux disparu et si, à l'inverse de Séléne, elle n'avait jamais bénéficié, dans des moments difficiles, d'un soutien du fils de Livie. Le vainqueur de l'Illyrie et de la Germanie, Prima le voyait surtout comme un athlète arrogant, un soldat triste et un cœur aigri. Cependant elle le plaignait, puisque Séléne le plaignait.

« Ce pauvre Tibère ! disait la reine. Il se réjouissait d'être désigné comme consul de l'année et de présider tranquillement le Sénat, mais voilà que ton oncle, à peine revenu de la Cisalpine, le renvoie en Germanie pour établir des camps sur

la Weser ! Est-ce que cette installation ne pouvait pas attendre l'an prochain ?

— Tu sais bien que ces hordes nous attaquent toujours au printemps...

— Mais aussi quelle rage vous tient, vous autres Romains, de vouloir soumettre la Germanie jusqu'à l'Elbe, et la Pannonie jusqu'au Danube ? Quel avantage trouvez-vous à conquérir des marécages, à annexer des forêts, à faire patauger vos troupes dans des pays glacés, brumeux, malsains, sans même pouvoir promettre à vos hommes un beau butin ? Car, en fait de butin, ces pays sont si pauvres que vous n'en rapportez jamais que quelques marmites en bronze et des paquets de nattes coupées sur la tête des captives pour être vendues à vos perruquiers. Il serait *plus facile de cacher un éléphant sous une aisselle* que de trouver de l'or chez ces Barbares-là ! »

Les deux sœurs traversaient le portique d'Octavie en devisant librement car, même si des oreilles ennemies les écoutaient, nul ne saurait leur reprocher de se moquer des Germains...

« Ce que je préfère ici, dit Séléné, c'est la bibliothèque grecque que ta mère a fait construire pour fermer la colonnade.

— Il est vrai qu'on ne risque pas de trouver la pareille dans le portique que vient d'inaugurer "l'Analphabet majuscule" ! Tu l'as déjà vue se faire lire un livre, celle-là ?! »

Elle parlait ainsi, à mots à peine couverts, du portique de Livie récemment bâti par Auguste : officiellement dédié à l'« Harmonie conjugale », il venait d'être consacré en grande pompe par Livie elle-même et son fils Tibère, juste avant que celui-ci ne quittât Rome pour la Germanie. Un peu éloigné du

vieux centre, ce portique de trois cents colonnes offrait maintenant aux Romains la plus élégante des promenades.

Ce qu'y aimaient surtout Prima et Séléné, c'est que, pour une fois, l'esplanade n'avait pas été sacrifiée à des sanctuaires. On s'était borné à élever en son centre une petite chapelle dédiée à « la Concorde des époux » où l'on avait placé, bien sûr, les statues d'Auguste et de Livie. Les couples de jeunes mariés venaient, après leur cérémonie nuptiale, déposer sur l'autel un petit gâteau ou un fruit ; le jour de l'inauguration du temple par Tibère et sa mère, Prima n'avait pu s'empêcher de glisser à l'oreille de Séléné : « Amusant, tout de même, de voir célébrer l'« Harmonie conjugale » par deux divorcés ! » Mais l'endroit était agréable : aux quatre coins de l'immense esplanade, de grandes fontaines rafraîchissaient l'air, tandis que des bosquets de lauriers adoucissaient partout la rigueur géométrique des colonnades.

Les portiques publics étaient tellement à la mode dans ces années-là que la sœur d'Agrippa avait souhaité elle aussi, après la mort de son frère, en faire bâtir un en mémoire du grand homme. Ce portique n'était pas encore ouvert au grand public, mais Prima y entraîna Séléné. On disait qu'Agrippa avait laissé pour instruction à sa sœur de présenter le monde à la Ville, l'*orbs* à l'*Urbs* ; la colonnade à gauche de l'entrée était en effet consacrée à l'Europe, celle du fond à l'Asie depuis le Don jusqu'au Nil, et celle de droite à l'Afrique. Le visiteur était censé pénétrer dans les lieux par les Colonnes d'Hercule et marcher vers le soleil levant, qui « orientait » les trois fresques.

Dans chacune des galeries, c'était en levant la tête au-dessus de la liste des villes et des nations qu'on découvrait la nouveauté : un dessin de chacun des trois continents, à plat, en grande largeur et en couleurs. Rien qui ressemblât aux *périples*

côtiers des marins ou aux sommaires *itinéraires* routiers dont on disposait jusqu'alors : il s'agissait d'une représentation complète, en deux dimensions, des terres et des mers, des limites des royaumes, de la place des montagnes et du cours des fleuves, avec les villes qu'ils arrosent et les monuments qui les ornent ; sur ces cartes planes, l'Empire entier était offert aux yeux des Romains aussi simplement qu'un cadastre urbain ! Et soudain, tout devenait lisible : le monde s'ouvrait à l'esprit, la raison dominait l'espace.

D'abord ébahies, les deux sœurs, une fois leur regard accoutumé, avaient constaté sans surprise que la Maurétanie de Séléne occupait les deux tiers de l'Afrique. Car, sur la carte, le continent africain s'arrêtait à l'Atlas – au-delà, on avait peint les mots « *Terra incognita* », les mêmes qu'à l'est de la Germanie. « Mais pourquoi Agrippa n'a-t-il pas fait figurer là-dessus la source du Nil découverte par mon roi ? » demanda Séléne, tandis qu'elles se dirigeaient vers le panneau du fond, irrésistiblement attirées par Babylone, aimantées par Alexandrie, happées par l'Arabie – ces pays enchanteurs dont leur père avait rêvé jusqu'à en mourir.

En quittant le portique d'Agrippa pour rejoindre leur chaise à porteurs, elles croisèrent Ovide, le poète, qui remontait de la bibliothèque d'Octavie. Il évitait en ce temps-là de fréquenter la bibliothèque impériale d'Apollon, attenante à la maison d'Auguste. Le Prince avait apprécié, disait-on, ses *Héroïdes* mythologiques, mais le nouveau livre auquel il travaillait commandait plus de discrétion : il consistait en habiles conseils de séduction dispensés, en apparence, aux courtisanes, mais que rien n'empêcherait des *matrones* audacieuses de reprendre à leur compte – les moyens du plaisir ne sont-ils pas universels ? Pareille conviction suffisait, il le

savait, à rendre son livre sulfureux en un temps où le maître de l'État imposait la vertu. Aussi hésitait-il encore à donner aux copistes de ses libraires les premiers chants de cet *Art d'aimer* où il se qualifiait lui-même de « professeur de libertinage » ; il se bornait à en lire des extraits dans des sociétés choisies pour leur ouverture d'esprit – chez Julie, par exemple...

« La reine de Maurétanie souhaiterait t'entendre, lui dit Prima. Dans quel auditorium donnes-tu ta prochaine lecture ?

— Chez ta sœur Claudia, qui inaugurerà son nouvel *odéon*. Les banquettes permettront d'y accueillir jusqu'à deux cents auditeurs... À propos, j'entends dire que ma future hôtesse va marier sa fille, Claudia Pulchra. Quel âge a-t-elle, cette petite nymphe ?

— Bientôt quinze ans. Le même âge que ma Domitia. Faut-il vraiment que ces gamines passent déjà sous le joug ? Mais notre oncle tient à garder dans la famille le noble général Varus, et il lui a proposé d'épouser la seule de ses petites-nièces qui soit déjà en âge d'engendrer : Pulchra. Les futurs époux sont parfaitement assortis, ils n'ont que trente-deux ans d'écart !

— Ce n'est pas la fiancée, mais Varus que je plains, dit Ovide. Ces petites filles sans expérience ne sont pas très amusantes pour leurs époux, elles n'éprouvent rien dans l'action... Avec l'âge, au contraire, les femmes deviennent plus savantes, et le plaisir naît chez elles sans même qu'il soit besoin de recourir aux artifices du sentiment. Cette science que la nature n'a pas accordée à la première jeunesse, on ne la rencontre, le plus souvent, que chez celles qui ont passé les sept premiers lustres...

— Trente-cinq ans ? s'exclama Prima. C'est justement l'âge dont nous approchons toutes les deux ! »

En parlant, ils étaient parvenus sous les arcades du théâtre où elles avaient laissé leurs porteurs.

« Je donne aux hommes des conseils dont toutes les femmes devraient me savoir gré, reprit Ovide en aidant les dames à monter dans leur double chaise. Tenez, voici quelques vers pondus d’hier : *Quand tu auras trouvé l’endroit que la femme aime à sentir caressé, tu verras les yeux de ta maîtresse briller d’un éclat tremblant. Mais ne la laisse pas te devancer : le but, vous devez l’atteindre ensemble. C’est le comble de la volupté lorsque, vaincus tous les deux, l’homme et la femme demeurent étendus sans force...* Que dis-tu de mon “hors-d’œuvre”, *Regina* ? T’a-t-il mise en appétit ? »

Séléné, qui s’était assise la première, ne fut pas mécontente de se trouver déjà dissimulée par le rideau de cuir, elle n’aimait ni les propos lascifs des aristocrates romains ni les plaisanteries salaces des plébéiens ; à Rome, elle craignait toujours de rougir comme une vierge numide, et d’autant plus que ce sacripant d’Ovide avait l’air de tout savoir d’elle et de ses expériences, disons, « militaires »... Heureusement, ce fut Prima, plus habituée à la grivoiserie romaine, qui répliqua : « Prétendrais-tu, fanfaron, que c’est là ce que tu vas nous lire chez Claudia ?

— Me crois-tu fou ? Du deuxième livre de mon *Art d’aimer*, je ne vous lirai que la préface, dont pas un mot ne risque d’offenser la pudeur d’une fiancée. »

Déjà les six porteurs bithyniens avaient soulevé la grande litière aux armes des Domitii ; bercée par le mouvement de la marche, la tête appuyée sur l’épaule de sa sœur, Séléné, plus troublée qu’elle ne l’aurait voulu, murmura comme pour elle-même : « Iobas me manque...

— Ah non, pas ça ! s'écria Prima, décidée à résister aux humeurs changeantes de sa sœur. Tu avais promis de m'accompagner en Grèce dès que la mer rouvrirait ! D'ailleurs, quand nous serons à Athènes, tu pourras aller à Épidaure pour consulter le dieu Esculape sur ta fécondité – il sait tout de nos santés ! »

La nuit commençait à tomber. Lucius Domitius, inquiet, avait envoyé à sa femme deux gardes armés et deux porteurs de torches pour précéder son équipage : la nuit, Rome était une ville dangereuse, et l'escorte avait ordre de faire un détour par le haut du Forum pour rentrer aux *Jardins* par la Via Lata, plus large et plus sûre. En traversant la place devant la Tribune des orateurs, alors que la basilique Julia et les boutiques étaient fermées, Séléné crut apercevoir, à la lueur mouvante des flambeaux, un modeste « bouquet d'hiver » posé aux pieds du Marsyas.

COMBIEN de temps faut-il à une société pour « changer d'époque », pour renverser son échelle des valeurs et fabriquer des hommes nouveaux, livrés sans recul aux idées du jour ? Combien de temps fallut-il à Rome pour passer de la République à l'Empire et faire d'aristocrates belliqueux des poètes soumis, et de patriciens rebelles, des sénateurs rampants ? À peu près le même nombre d'années sans doute qu'il en avait fallu aux Grecs pour oublier la démocratie : une génération... Faute qu'on ait prêté assez d'attention aux signes avant-coureurs, le glissement d'un « monde d'avant » au « monde d'après » semble toujours rapide et imprévu. Encore les changements survenus dans les systèmes politiques et les rapports entre nations, pour soudains qu'ils nous paraissent, sont-ils généralement moins surprenants que l'évolution des règles de la morale et de la bienséance : en fait d'éthique et d'usages, le courant d'opinion dominant tient plus souvent du tourbillon que du fleuve paisible.

Mais au temps de Séléné, quand la durée de la vie était plus brève, le souvenir du passé ne s'effaçait-il pas plus vite encore ? Rares étaient les Asinius Pollion qui avaient vu se succéder les chefs et les régimes. Il restait peu de vieillards pour rappeler aux nouveaux prescripteurs que, cinquante ans plus tôt, les honnêtes gens avaient senti tout autrement et qu'il eût été prudent, après avoir changé le menu, d'attendre avant de renverser la table...

Pourquoi s'étonner, dès lors, qu'après trente années du « règne » sans partage d'Octave Auguste la jeune élite romaine se crût vouée de toute éternité aux arts d'agrément et à la broderie bouclette ? Les affaires politiques, l'aristocratie ne s'en mêlait plus que de loin en loin et, comme il n'y a pas de liberté sans mémoire, lorsqu'elle s'en mêlait, c'était

toujours, faute de souvenirs, pour s'enfoncer davantage dans la servitude.

Ainsi, appuyé par un vote unanime du Sénat, Messala Corvinus, le traître que les filles d'Octavie avaient surnommé « Matella » (Pot de chambre) parce qu'il avait autrefois accusé Antoine, leur père, de faire ses besoins dans un pot en or, cet indigne « Matella » venait de proposer au Prince de prendre le titre de « Père de la Patrie », et le Prince, surmontant des hésitations qui prouvaient sa modestie, avait fini, généreusement, par y consentir. Applaudissements sur tous les bancs. Et, pour remercier César de leur avoir accordé le droit de lui lécher les pieds, les jeunes sénateurs décidèrent de faire graver dans le bronze cette preuve de respect mutuel. « Mutuel » ? Mais oui, puisqu'ils louaient le Prince et qu'en contrepartie le Prince acceptait d'être loué...

N'était-ce pas déjà tomber bien bas dans la flagornerie ? Non, sans doute, puisque le Sénat, se sentant encouragé, voulut aller plus loin : Auguste ayant reporté tous ses espoirs sur ses fils adoptifs Caius et Lucius César, âgés maintenant de quatorze et onze ans, des sénateurs cherchèrent le moyen, pour plaire au Maître, de nommer ces deux gamins au plus haut poste de la *carrière des honneurs*. Mais faire accéder directement au consulat des enfants de cet âge, fût-ce avec effet différé, semblait tout de même un peu fort – et si le Prince allait refuser ? Alors Messala « Pot de chambre », esprit fertile en combinaisons, proposa d'inventer pour les deux garçons un nouveau titre officiel, celui de *Princes de la Jeunesse*. Auguste, ravi, s'empressa d'accepter et d'émettre des monnaies à la double effigie des « principions ». Dans les *provinces* occupées, on leur dédia des temples : bientôt demi-consuls et déjà demi-Princes, Caius et Lucius devenaient aussi demi-dieux...

Pendant ce temps, à trente-six ans, Tibère, beau-fils mal-aimé d'Auguste, était privé de l'exercice de son second consulat et devait rester cantonné sur le front du Rhin, face aux Germains. Une fois de plus, il défendait seul l'Empire. Ce qui, tout de même, lui donnait à penser...

L E POÈTE Catulle avait chanté une femme contrainte de se détacher du cou de son époux appelé à la guerre, « *et ses larmes ininterrompues ne cessaient d'inonder ses yeux affligés* ». Un poème qu'on faisait apprendre aux petites filles... Mais foin de la poésie ! Julie, elle, n'était pas mécontente que Tibère, qui était encore son mari en titre, fût éloigné de la capitale huit mois par an pour guerroyer. Pour autant, elle n'y gagnait qu'une semi-liberté : Livie se chargeait de veiller sur sa conduite, Livie dont elle se trouvait maintenant être à la fois la belle-fille et la bru. Double peine ! Ainsi qu'elle l'expliqua en riant à Séléné qu'elle recevait pour la journée : « La Vieille se prévaut tantôt de l'autorité de mon père, tantôt de celle de mon mari, pour me morigéner à longueur de journée ! Il est vrai que mon père a rétabli des lois si dures contre l'adultère que même Mars et Vénus ont du souci à se faire ! Quant à moi, je ne risque rien, je suis un modèle de sagesse... Si, si ! Sous l'œil de ce père qui ne me lâche pas, je suis devenue tellement austère, ma pauvre, que je pourrai bientôt prétendre à la succession de la Grande Vestale ! Du reste, je vieillis. Songe que ma Jullila a déjà quatorze ans et que, d'ici deux ou trois mois, je serai grand-mère. Quelle horreur ! J'ai même des cheveux blancs – sauf quand je porte perruque, évidemment. Pourquoi n'empruntes-tu jamais de jolis cheveux aux Gauloises ou aux Indiennes ? C'est très élégant, tu sais. Et commode. Tiens, je te prête une perruque blonde, j'en mets une brune, tu enfiles une de mes robes violettes, avec le blond c'est ravissant, et moi je passe une tunique rouge. Pas pourpre, bien sûr ! Un rouge des plus communs, car, aujourd'hui, nous ne serons que de modestes épouses de commerçants, presque des femmes du peuple ! Pour que nous paraissions moins riches, je n'emmènerai qu'un seul chaperon, une vieille affranchie – sourde comme un pot,

c'est plus sûr ! Nous commanderons une litière de louage et nous nous ferons porter au Forum *incognito*.

— Au Forum ? Mais pour quoi faire ?

— Pour constater qu'on ne nous reconnaît pas... Non, sérieusement, j'ai besoin d'acheter un perroquet vert pour remplacer celui qui vient de mourir d'une indigestion de graines de pavot, et, cette fois, je veux un perroquet qui parle grec. J'en ai assez des *Ave Caesar Augustus* par lesquels tous les perroquets de Rome commencent leurs discours, je veux un perroquet qui me salue en disant *Khairé*...

— Ne peux-tu demander aux marchands du Forum de venir ici te présenter quelques-uns de leurs oiseaux ?

— Je le pourrais, mais j'espère aussi trouver sur le marché une esclave bilingue pour ma correspondance grecque, et je tiens à la choisir moi-même. Car je préfère une *novicia*, pour qu'elle n'ait pas encore pris de mauvais pli et soit toute à ma main... Et puis je la souhaite timide, vierge et laide : je veux que personne n'ait l'idée de lui parler d'amour pour lui tirer les vers du nez. Les affranchies trop jolies finissent toujours par passer à l'ennemi ! J'ai besoin que ma nouvelle esclave reste discrète. Évidemment, des oiseaux parleurs et des secrétaires muets, c'est le rêve de tous les maîtres... Allez, viens vite te faire coiffer ! »

Lorsqu'elles se furent changées – Séléne en blonde et Julie en brune –, la fille d'Auguste désira, avant de sortir, faire admirer à sa visiteuse la superbe collection d'oiseaux qu'elle exposait dans l'une de ses galeries. Elle lui montra la cage préparée pour l'hôte à venir : le barreaudage était fait d'un treillis de baguettes d'argent, et le toit, d'écaille rouge. Dans des cages dorées, Julie hébergeait déjà plusieurs mainates et une demi-douzaine de perroquets au cou vermillon ou au bec

jaune, importés de l'Inde lointaine. De grands corbeaux, qui volaient librement sous les plafonds, car leur vol portait bonheur, s'exerçaient eux aussi à répéter des mots en se perchent sur les branches dénudées dressées dans la galerie comme des sculptures. Plus loin venaient les oiseaux chanteurs – merles siffleurs et rossignols musiciens – qui se croyaient en pleine nature depuis qu'autour d'eux on avait peint les murs à l'imitation d'un jardin : lauriers toujours verts, pommiers toujours en fleur et colombes perchées sur des vasques.

Tous, à l'exception des oiseaux peints, causaient ou chantaient en même temps. C'était un tintamarre à faire fuir : « *Ave Caesar* », disait l'un, « Bec puant ! » lui répondait un autre, et un troisième, plus rebelle, injuriait les autorités d'une voix rauque : « *Augustus stultus* », « Auguste est un crétin » – injures et salutations superposées, tandis que, de son côté, l'un des mainates imitait à s'y méprendre le son d'une porte qui grince, la toux d'un vieillard ou le chant du coucou. Par là-dessus, le merle siffleur sifflait, les tourterelles roucoulaient et les pies bavardes jacassaient entre elles comme si elles tenaient un ouvrage pour pies du grand monde.

Ébouriffée par tant de vacarme, Séléne n'avait qu'une hâte : sortir de cette ménagerie, même si, n'ayant elle-même qu'une petite volière, elle convenait volontiers que la réunion d'une pareille collection d'oiseaux, tous magnifiquement dressés, était exceptionnelle, et leur prison, d'un luxe rare. « Tu n'as plus de singes ? » demanda-t-elle en se rappelant les deux ou trois singes habillés de tuniques de soie qui, quinze ans plus tôt, jouaient les Ganymède à l'heure de l'apéritif en renversant, maladroits, l'hydromel sur la toge des invités.

— Non, plus de singes, je leur trouvais une ressemblance gênante avec Plancus et sa fille Plancine, les grands amis de Livie ! Ils devenaient méchants, mes singes “planciens”. En

vieillissant, ils me gâtaient tout dans la maison... Tandis que certains de mes oiseaux, eux, sont des artistes véritables, des musiciens hors pair !... Allons, *Regina*, l'ombre touche la neuvième ligne du cadran, nous aurons à peine le temps de faire nos emplettes avant la nuit, dépêchons-nous ! Heureusement, la boutique du marchand d'oiseaux jouxte l'estrade des marchands d'esclaves qu'on vient d'installer au pied du temple de Castor et Pollux, ce temple que mon mari (devrais-je dire "mon ex-mari" ?) fait bâtir en l'honneur de son frère Drusus... À tout à l'heure, les enfants », fit-elle en apercevant dans le jardin son dernier fils, Postumus, qui promenait Théa dans une voiture tirée par deux chèvres. « Ils forment un joli petit couple, non ? Quel dommage qu'elle soit une étrangère ! »

L'OISELEUR vendait un rossignol blanc, une rareté qu'il sortit avec précaution d'un étui de paille car, ce jour-là, le vent soufflait et il faisait froid sur le marché. « Combien ? demanda Julie. – Six mille sesterces. – Six mille sesterces pour un oiseau albinos ? Tu plaisantes, j'espère ! Sait-il seulement chanter, ton albinos ? Non, non, je ne veux pas l'écouter, il est trop cher ! » Elle adorait marchander, un plaisir que son éminente position lui interdisait désormais, car les boutiquiers finissaient toujours par reconnaître ses serviteurs et doubler leurs prix dès qu'ils savaient avoir affaire à la famille des Julio-Claudiens, « les Illustres du Palatin ».

Le marchand, malheureusement, n'avait pas reçu les perroquets barbares qu'il attendait : le bateau qui les amenait d'Orient avait fait naufrage du côté de Chypre. Mais l'acheteuse accepterait peut-être un perroquet « d'occasion » ? Il gardait en réserve un vieux perroquet dressé par un marin de Portus, l'oiseau connaissait quantité de mots latins, exclusivement choisis dans le vocabulaire coloré des matelots. « Ah non ! dit Julie, si je dois racheter le perroquet d'un autre, il faut qu'il ne dise pas encore trop de sottises, je préfère lui apprendre les miennes... Et je veux qu'il parle grec.

— Avec l'accent attique, je suppose ? » persifla le vendeur.

Dépitées, et renonçant pour l'heure au rossignol blanc, les deux femmes avancèrent jusqu'au marché d'esclaves. « C'est un endroit rigolo, dit Julie, on y voit quantité d'hommes nus ! Des jeunes, des vieux, des musclés, des bedonnants, des bien membrés, et des mal partagés... Au fait, Lycoris (pour le cas où un autre que sa “duègne” sourde les écouterait, elles avaient changé leurs noms pour des surnoms tirés d'élégies célèbres), as-tu déjà pris un amant ?

— Bien sûr que non !

— Tu ne connais donc pas d'autre homme que ton mari ? Tu n'as aucun point de comparaison ? Moi, j'ai déjà eu trois époux et, si le troisième meurt à la guerre, ce que j'espère bien, j'aurai le droit d'en essayer un quatrième... Sauf si mon père, ce grand marieur, n'a plus envie d'un gendre. Maintenant qu'il a deux "fils", n'est-ce pas, mon ventre lui devient inutile... Eh bien moi, je ne suis pas une Antonia ! S'il m'oblige à rester veuve, je prendrai des amants.

— Chloë, par tous les dieux, ne prononce plus ce mot-là !

— Pourquoi ? On prétend que je suis infidèle. C'est très exagéré... J'aime l'amour et les hommes, mais je respecte la pudeur qui interdit aux femmes de faire les premiers pas : j'adore cacher mon jeu pour que les hommes dévoilent le leur, je ne trouve rien de plus amusant que les compliments, les sourires timides, les murmures, les mains frôlées, les lettres enflammées... En quoi serais-je coupable de recevoir des lettres auxquelles je ne réponds pas ?

— Arrête, Julie, je t'en prie ! Tais-toi ! Les chiens sont sur ta piste, les chiens... ils vont te déchirer ! Oh, Julie, par pitié, fuis-les ! »

En entendant la fille du Prince, mère de Caius et Lucius César, avouer ses imprudences avec tant de légèreté, Séléne se sentait soudain prise du même malaise qu'une douzaine d'années plus tôt dans le palais sur le Tibre – au point qu'elle en avait oublié de changer, comme convenu, le prénom de son amie. Dans une sorte d'hallucination, elle voyait distinctement, une fois encore, le corps de Julie ensanglanté, écartelé, dévoré. Par des chiens noirs, des soldats rouges, des chiens noirs à la gueule rouge, des mains rouges aux ongles noirs... Prise de vertige, elle dut s'asseoir précipitamment sur

le banc placé devant l'estrade du marché. « Toi, chuchota Julie, amusée, je parie que tu es encore enceinte !

— Non, après quatre grossesses, je ne peux plus m'y tromper. C'est un présage que m'envoient les dieux, il survient chaque fois que nous sommes seules toutes les deux. Tu es menacée, Julie, j'ai peur pour toi, j'ai peur... »

Les esclaves qui défilaient sur l'estrade ce jour-là étaient mis aux enchères par deux ou trois maquignons, dont l'un était le fils du fameux Toranius qui avait, pendant la guerre civile, équitablement fourni les deux camps en *enfants délicieux* et en fillettes vierges. La plupart des esclaves que vendaient ces *mangons* étaient d'origine aussi « barbare » que les perroquets de leur voisin. Il s'agissait, pour les trois quarts, de prisonniers de guerre, parfois encore enchaînés par le cou : des captifs et, surtout, des captives, attribués aux légionnaires au titre du butin ou revendus par l'État après la conquête. Seul Jules César avait osé garder pour lui le prix de vente d'un million de prisonniers gaulois sans en transférer un seul sesterce au Trésor public...

En cet après-midi de février, sur le Forum, Toranius fils vantait les mérites d'une douzaine de jeunes hommes récemment importés de Germanie ; l'un après l'autre, il les faisait marcher nus sur l'estrade, courir un peu, soulever des poids pour montrer leurs muscles, tandis qu'il débitait son boniment pour faire monter les enchères : « Voici Léo le Lion, vingt ans, originaire de Rhétie, cent cinquante livres de muscles ! Montre-nous tes biceps, Léo... Il est vaillant et travailleur, peut porter une hotte de briques ou pousser la charrue, mais il vaut mieux que ça : il a l'étoffe d'un gladiateur ! En plus, il comprend les ordres donnés en latin :

saute un peu, Léo ! Admirez, citoyens, ces mollets, cette détente... Saute plus haut, allez, du nerf ! Pour Léo, cavalier germain, dites un prix !

— Cinq mille sesterces, fit une voix masculine dans l'assistance.

— Tu rigoles ? À ce prix-là, comment veux-tu que je rentre dans mes frais ? Toranius ne brade jamais, citoyens : six mille cinq cents pour un futur héros de l'arène !

— Cinq mille trois cents, fit un intendant de bonne maison.

— Quoi ? Tu voudrais t'offrir cet Hercule pour moins cher que le rossignol blanc d'à côté ?

— Cinq mille huit cents, surenchérit un chauve au dernier rang.

— Par Pollux, est-ce que je vais lâcher mon Léo pour si peu, quand un foutu piaf albinos coûte six mille ? Et pour ce Germain, pas besoin de graines indiennes hors de prix, comme pour vos perroquets : du pain ! Du pain et du gruau ! Je récapitule : cinq mille huit cents, là au fond. Et toi le laniste, combien pour un futur champion ? À six mille cent je tope, mais pas un *as* de moins ! »

Pendant que les enchères montaient, Séléne observait les captives rassemblées dans un coin, au pied de l'estrade – puisque c'était là, n'est-ce pas, que Julie prétendait trouver une secrétaire bilingue... Nues elles aussi, ces femmes se serraient les unes contre les autres pour se réchauffer. Ou pour protéger leur pudeur. Mais ces grandes rousses à la peau de craie savaient-elles seulement ce qu'est la *pudicitia* ? La reine repéra, au milieu des géantes arrachées aux forêts de Germanie, une petite esclave brune qui détonnait : on aurait dit un grillon tombé dans une jatte de lait. Celle-là, peut-être,

saurait le grec... Séléné appela l'un des assistants de Toranius fils : « D'où vient la noirette qui se cache au milieu des rouquines ? – Ah, celle-là ? Elle n'était pas dans le lot de Germanie. Je crois qu'on l'a rachetée à un *mangon* de Naples. Sans doute une gamine enlevée par des pirates sur une côte d'Asie... »

On fit aussitôt sortir la jeune femme du groupe où elle se tenait cachée. De mauvais gré, elle avança jusqu'au bord de l'estrade. Comme tous les autres, elle portait suspendu au cou un écriteau qui mentionnait à la craie ses caractéristiques essentielles : « Phœbé, vingt ans, Syrienne, *novicia*, sait lire. » Julie lui demanda, en grec, d'où elle venait exactement et si son écriture était assez rapide pour prendre sous la dictée.

La jeune fille, le bras droit replié pour cacher sa poitrine, dissimulait son sexe de la main gauche, telle une Vénus pudique. Mais c'était une Vénus maigre et peu avenante : elle ne répondit qu'en très peu de mots et gardait les yeux baissés – peut-être louchait-elle ? « Je viens de Phénicie, dit-elle, près de Ptolémaïs. »

Julie s'inquiéta : « Ne me dis pas que tu es juive ! Il y a beaucoup de Juifs à Ptolémaïs... Tu comprends, fit-elle en se tournant vers Séléné, les Juifs, je n'en veux plus chez moi. Avec leurs caprices alimentaires et leur fichue manie de se reposer un jour sur sept, ce sont les pires des domestiques !

— Je suis grecque, dit la fille, et je mange de tout.

— Parfait ! D'après ta pancarte, tu n'as encore jamais servi et tu sais lire. Récite-moi quelque chose. »

D'une voix atone, et toujours sans lever le menton, la jeune esclave récita quelques vers d'Homère. Puis, sur injonction de « l'acheteuse », elle dit aussi quelques répliques de Ménandre, un auteur comique que connaissaient par cœur tous les écoliers

grecs. « Tu devrais tout de même vérifier son écriture, suggéra Séléné, et lui faire ouvrir la bouche pour regarder ses dents. C'est aux dents qu'on voit si un esclave est en bonne santé, et celle-là, franchement, je lui trouve mauvaise mine.

— Je veux bien regarder les dents d'un cheval, chuchota Julie, mais pas celles d'un esclave. Surtout en public. C'est tout de même un être humain...

— Selon le droit, non. Selon la nature, peut-être, reconnu comme à regret Séléné. Mais ne me dis pas que tu plains ces gens-là ! Les enfants réduits à la servitude me crèvent le cœur, mais les adultes ont choisi leur sort : personne n'est obligé d'accepter la soumission ! Pour sortir de l'esclavage, il suffit d'une corde... Les prisonniers germains que tu vois là sont tous des lâches. Ils ne me tireront pas une larme. Ta petite Phénicienne non plus, elle n'avait qu'à se jeter à la mer ! »

Se rappelant soudain la manière dont les parents de la reine avaient échappé aux chaînes de leur vainqueur, Julie battit en retraite et convint que, s'il lui semblait qu'une âme libre pouvait vivre dans un corps enchaîné, la plupart des philosophes partageaient le point de vue de Séléné. Là-dessus, elle se hâta de conclure la transaction : elle eut sa Phœbé pour mille trois cents sesterces. Une bonne affaire, car la fille n'avait pas l'air sotte et elle était laide à souhait.

Au moment où elles repassaient ensemble devant le grand Marsyas de bronze, face à la Tribune des orateurs où les attendait leur litière, la fille du Prince s'abandonna à un curieux geste : distraitement, elle caressa l'un des pieds de la statue en murmurant « Bonsoir, pauvre Marsyas... »

LA DERNIÈRE réjouissance mondaine à laquelle se trouva invitée la reine de Maurétanie eut lieu peu avant que la mer ne fût « ouverte » : dans le palais de Julie, elle fêta les *Liberalia*. Cet anniversaire de *Liber Pater*, dieu romain de la fécondité, était célébré au début du printemps pour protéger la croissance des céréales. Depuis longtemps on le confondait avec Bacchus, le Dionysos des Grecs, chargé de veiller sur les vendanges : *Liber Pater*, bien que fêté en mars, n'apparaissait dans la statuaire que couronné de pampres et de lierre, comme son alter ego, et lui aussi se déplaçait à dos de panthère. En vérité, Dionysos et *Liber Pater* étaient les deux faces d'une même divinité – dieu de la fertilité et de la résurrection, dieu de la vie triomphante : le dieu d'Antoine...

Dans la matinée, Séléné, entourée de quelques servantes et des indispensables *pédagogues*, avait emmené sa fille Théa et sa nièce Domitia se promener à pied dans les petites rues du Vélabre. Ce jour-là, on pouvait y rencontrer de vieilles femmes coiffées de lierre qui vendaient aux passants des petits gâteaux au miel en forme de phallus. Avant d'y goûter, l'acheteur devait en détacher un morceau « pour le dieu » et le jeter dans l'autel portatif que les vieilles gardaient en bandoulière.

Les deux jeunes cousines, ravies de pouvoir céder à la gourmandise avec la bénédiction des adultes, sacrifièrent généreusement au dieu du jour. Elles prirent aussi plaisir à croiser quantité de beaux adolescents qui remontaient fièrement vers le Forum, accompagnés de leurs pères, pour inaugurer leur *toge virile* toute blanche après avoir abandonné la toge bicolore et le médaillon protecteur qui caractérisaient le vêtement des enfants. Rite de passage peu différent, en somme, de ce que serait plus tard, dans un monde chrétien, la communion solennelle, quand, à chaque printemps, les

garçons et les filles proches de la puberté déambuleraient avec leurs familles, vêtus déjà comme les mariés qu'ils deviendraient : les garçons étrennant leur premier pantalon long, les filles habillées de longues robes blanches et coiffées d'un voile transparent.

« L'an prochain, dit Séléne à la jeune Domitia, ton cousin Caius César entrera dans sa quinzième année et il fera partie de ces jeunes gens-là. Mais lui, c'est au Capitole qu'il montera... » Auguste, dévot d'Apollon, n'aimait guère les fêtes données en l'honneur de *Liber Pater*, mais pour son « fils » il serait sûrement ravi de sacrifier aux usages et d'exhiber devant le peuple, dans sa *toge virile* toute neuve, un garçon de son sang. Pour la première fois depuis la mort de Marcellus, puis d'Agrippa, sa succession paraissait assurée, l'avenir s'éclaircirait. « Qui sait même, se demanda Séléne, si pour cette prise de toge il ne donnera pas un grand banquet sur le Palatin ? Mais en ce cas, que fera-t-il de Julie, la vraie mère de Caius : peut-il l'inviter ? et peut-il ne pas l'inviter ? » Les embarras qu'elle prêtait par avance à Auguste dans cette famille décomposée jusqu'à l'absurde l'amusaient beaucoup.

D'ailleurs, en ce jour de célébration joyeuse de *Liber Pater* et du printemps, tout riait : des paysans venus à Rome pour l'occasion s'enivraient dans les tavernes, chantaient aux carrefours, dormaient sous les portiques. Dans les villages d'Italie, pour la première fois de l'année, on prenait l'en-cas du déjeuner dehors, devant la maison ; dans la capitale, on accrochait des pots de violettes et des jardinières de primevères aux balcons de bois des immeubles. Seul le Prince, maussade, vivait ce jour-là comme un jour ordinaire.

Aussi Séléne fut-elle surprise que Julie eût osé fêter chez elle en très nombreuse compagnie ce dieu si mal vu de son père. C'était comme tirer les moustaches d'un chat, le pousser

au coup de griffe... Il est vrai que le chat domestique restait encore inconnu à Rome, où il aurait fait mauvais ménage avec les oiseaux rares que collectionnaient les dames de la noblesse. Séléné se félicitait justement du cadeau qu'elle avait choisi pour Julie : un superbe grenat indien où l'orfèvre maurétanien avait gravé en intaille un perroquet mangeant une cerise. L'ouvrage, commandé pour être monté en bague et servir de sceau, était d'une puissante originalité, et la reine avait emballé son présent dans une *palla* teinte par les ateliers royaux de Migdol sur la côte atlantique, de la pourpre « gétulique » qui surpassait maintenant celle de Tyr.

Rouge sombre de l'intaille, rouge vif de l'étole : l'accord était parfait et le cadeau fut reçu avec enthousiasme. « Seulement, dit Julie en riant, ce perroquet-là ne parle pas.

— C'est mieux, crois-moi, on en dit toujours trop ! »

La fête d'après-midi chez Julie avait commencé par des lectures et une *recitatio*. Le premier lecteur fut Iullus, le mari de Marcella, qui s'apprêtait à partir pour Éphèse, où il exercerait les fonctions de proconsul d'Asie.

L'unique fils survivant de Marc Antoine lut un poème mythologique de sa composition. Il maniait admirablement la métrique la plus savante, mais ses œuvres, plaisantes à l'oreille, restaient en général impénétrables à l'esprit. À force de références érudites et d'allusions cryptées, elles étaient si fumeuses qu'on les croyait profondes. Par crainte de passer pour un imbécile, chacun applaudissait, et avec d'autant plus de chaleur que le fils d'Antoine et Fulvia avait une allure noble et une réserve de bon ton qui lui valaient l'estime générale... Parce que Iullus était son demi-frère, et un demi-frère qui s'était toujours éloigné d'elle comme d'une

pestiférée, Séléné osait faire preuve à son égard de plus de sévérité : elle avouait qu'elle ne comprenait rien à ce qu'écrivait Iullus Antoine !

Cette fois, cependant, elle avait saisi au passage des vers enflammés qui n'étaient pas censés s'adresser à une déesse, mais à « une amie ». « *Amica*, disait-il, j'aimerais avoir cent bouches pour exalter l'image de toi que je porte au fond de mon âme et délivrer par des paroles l'inexprimé attaché aux fibres de mon être. » « L'inexprimé » et « les fibres de l'être » étaient du Iullus tout pur, mais la déclaration plutôt directe qui précédait ne lui ressemblait guère, non plus que celle qui suivait : « Ah, certes, tu ne peux en douter, nos jours, à toi et à moi, sont en étroite harmonie et guidés par les mêmes étoiles ! » S'ensuivaient quelques considérations obscures sur divers signes astrologiques, lesquelles s'achevaient sur « l'espoir que nous brisions ensemble le lourd Saturne ». Qui était ce « lourd Saturne », mystère ! À moins qu'il ne s'agît de désigner ainsi un homme qui « dévorait » ses enfants ? Le passage consacré à l'Amie innommée se terminait sur une courte, mais jolie, péroraison : « Oui, je ne sais quel astre, mais il est puissant, m'unit ainsi intimement à toi. » Là-dessus, le poème virait de bord pour revenir à la mythologie oiseuse du début.

Quelle « amie » extraordinaire avait mérité cette petite digression ? Une maîtresse ? Peu probable, un amant qui eût voulu, comme le poète, « avoir cent bouches » ne s'en serait pas servi seulement pour « délivrer par des paroles l'inexprimé de son être »... D'ailleurs Marcella, présente dans l'assistance, n'avait manifesté aucun trouble en entendant son mari évoquer cette *amica* dont le signe astrologique s'accordait si bien au sien. Alors ?

Il y eut encore quelques lectures avant la *gustatio*, qui fut servie en abondance. Séléné, ses sœurs, et les sœurs de ses sœurs, s'empressèrent pour féliciter les auteurs, autour desquels se formaient de petits cercles d'admirateurs : des aristocrates cultivés, qui affectaient de ne parler latin qu'avec l'accent grec ; et des poètes concurrents de l'auteur, d'autant plus louangeurs qu'ils espéraient de la vedette du jour le même traitement lorsque viendrait leur tour... La reine allait, distraite, d'un groupe à l'autre, saluant de loin l'insolent Ovide, puis le vieux Crinagoras, ancien « parasite » d'Octavie, poète de cour confit dans la flagornerie comme le cornichon dans le vinaigre, Crinagoras qui avait été généreusement recueilli par Julie.

Chemin faisant, elle découvrait, émerveillée, les changements que son hôtesse avait apportés à son immense palais. Finis, le style égyptisant, les fresques nilotiques et les ibis empaillés. Partout c'était maintenant de l'or jeté sur de l'or, de l'ivoire serti dans de l'ébène et du lapis dans de l'albâtre. On avait enchâssé l'onyx translucide dans le porphyre rouge, et la brèche rose dans la serpentine verte. Des marbres apportés de toute la terre formaient au sol des ronds dans des carrés, des ovales dans des rectangles, des losanges dans des cercles, des étoiles dans des soleils et des étoiles dans les étoiles... Un tourbillon de couleurs. Une débauche de formes. Une folie, enfin, mais royale.

Ce qui surprenait Séléné, en revanche, c'était la médiocrité de l'ornement floral, alors que, justement, on fêtait le printemps. Pas la moindre fleur de saison dans les guirlandes enroulées autour des colonnes : du lierre, rien que du lierre ; et dans les grandes vasques de pierre transformées en jardinières, des buissons de houx surmontés de pommes de pin piquées sur des baguettes. À l'évidence, Julie ne célébrait pas vraiment

Liber Pater et le retour des beaux jours : elle ne fêtait que Dionysos, dont la pomme de pin et le lierre étaient des attributs ordinaires, ce même lierre qui composait les petits « bouquets d'hiver » que Séléné avait aperçus sur le Forum aux pieds du Marsyas. Tout cela n'avait l'air ni très apollinien, ni très augustéen !

Un cercle s'était formé autour d'un poète tragique qui avait récemment fait jouer au théâtre un *Atrée et Thyeste* qui montrait à quels crimes peut mener le pouvoir d'un seul. Atrée, le tyran de Mycènes, prononçait une phrase que l'Histoire prêterait plus tard à deux ou trois empereurs romains : « Qu'ils me haïssent pourvu qu'ils me craignent ! »... La tragédie, aussitôt interdite par le Prince, avait rendu célèbre son auteur, que son nom seul, déjà, recommandait aux derniers républicains : il s'appelait Sempronius Gracchus et descendait de ces fameux Gracques qui, un siècle auparavant, avaient entrepris, au péril de leur vie, une révolution en faveur du peuple.

Plus loin dans la galerie, il y avait un attroupement autour de Julie et d'un arrière-petit-cousin de Iullus, par Fulvia, sa mère. Cet Appius Claudius Pulcher osait ici se réclamer des idées de sa grand-tante Fulvia, une femme capable, au temps des guerres civiles, de lever toute une armée contre les partisans d'Octave... Sempronius Gracchus et Claudius Pulcher : des grands noms du « monde d'avant » – avant la confiscation de l'État par un seul.

Julie fit signe à la reine de Maurétanie de rejoindre leur petit groupe. Elle voulait son avis sur sa nouvelle coiffure ; ses mèches étaient disposées comme les tuiles d'une toiture : une plate, une ronde, en alternance. « C'est original, dit Séléné.

— Tant mieux ! Tout le monde va m’imiter, la Vieille en crèvera de jalousie ! »

Elle lui présenta l’un de ses cousins. Au grand dam de Livie, Julie revoyait maintenant sa mère Scribonia dont Auguste l’avait séparée dès l’âge de deux mois ; le cousin qu’elle présentait était un Scipion. Par Scribonia, la famille de Julie avait appartenu autrefois au parti républicain de Sextus Pompée, puis, après le divorce et par haine d’Octave, au clan des antoniens.

« Ton frère Iullus est maintenant très lié à son cousin Pulcher, expliqua Julie à Séléne. Dans la guerre civile, Iullus a perdu tous les frères nés de sa mère, mon père n’en a pas épargné un seul. Mais il lui reste quelques neveux, des cousins... Je rassemble patiemment ces débris de nos deux familles. Je suis contente que des enfants élevés par ma tante Octavie, comme ton frère, rejoignent ceux que ma mère a vus grandir, j’ai l’impression que mes deux vies se réconcilient. » Sans doute, songea Séléne, perplexe, mais cette réconciliation se fait sur le dos du Prince...

Un homme sortit du groupe pour rejoindre le cercle de Iullus et saluer Marcella. Tout à l’heure, Julie avait présenté ce sénateur à la reine de Maurétanie comme « Crispinus Sulpicianus ». Ce patricien, qui s’était rendu célèbre en réprimant les atteintes portées aux aqueducs par des particuliers, écrivait de la poésie lyrique, comme deux aristocrates sur trois. Était-ce en tant que sénateur ou en tant que poète qu’il était présent ce soir-là ? « C’est surtout parce qu’il a exercé il y a peu le proconsulat que Iullus exercera à Éphèse jusqu’à la fin de l’année, expliqua Julie. Lui aussi, d’ailleurs, est un peu mon cousin.

— Du côté maternel, je suppose ?

— En effet... » Elle sourit et ajouta, ironique : « Rassure-toi, du côté de mon père j'ai aussi quantité de cousines ! Et je les aime comme des sœurs. »

C'était vrai. Dans la galerie rénovée, toutes les filles d'Octavie étaient là, en train de boire du vin miellé et de grignoter des biscuits : Marcella, l'aînée des quatre ; mais aussi Claudia, avec sa fille Pulchra tout juste mariée ; Prima, avec sa fille Domitia ; et, la dernière de toutes mais la plus altière, Antonia, toujours veuve et toujours belle, droite comme une caryatide. Toute la parentèle féminine du Prince se pressait chez Julie. Et pourtant...

Brusquement, Séléne eut l'impression que les écailles lui tombaient des yeux. Soit les nouveaux amis de Julie, et Iullus lui-même, appartenaient à l'une de ces sectes dionysiaques qu'on appelait *thyases*, mais ce culte mystique de Dionysos, dès lors qu'il s'appuyait sur celui du Marsyas, n'était peut-être plus seulement religieux. Soit il s'agissait carrément d'un nouveau parti qui, de « lecture » en « lecture » et de banquet en banquet, se formait peu à peu par le regroupement, autour de Julie, des derniers républicains avec les derniers antoniens et les ultimes pompéiens – le tout sous le regard approbateur d'un Gracque... Et si, par extraordinaire, cette accumulation de signes était fortuite, alors Julie était d'une inconscience dangereuse !

Pour trancher, il aurait fallu savoir quelle était la mystérieuse *Amica* que Iullus célébrait dans ses vers. Séléne ne disposait que d'un seul indice pour tirer l'affaire au clair : dans son poème, Iullus avait parlé, à sa manière emberlificotée, de signes astrologiques qui expliquaient la communauté de destins entre l'*Amica* et lui. C'était ensemble, disait-il, qu'ils vaincraient « Saturne » – sans doute n'osait-il écrire « Apollon » ?

Elle réussit à prendre à part sa sœur Prima : « Connais-tu la date de naissance de Iullus ?

— Non, mais si par hasard il est d'avril, rappelle-toi que tu embarques pour Athènes avec moi dans trois jours, tu n'auras pas le temps de lui souhaiter son anniversaire ! »

Après avoir échangé quelques propos convenus avec Crispinus, Séléné s'adressa directement à Marcella : « Je n'ai jamais souhaité son anniversaire à mon frère. Quand est-il né ?

— Un an après son aîné Antyllus, que tu as connu à Alexandrie...

— Je sais, mais son signe de naissance ?

— Il est né en décembre, sous le signe de l'Archer. Pourquoi ?

— J'espérais bêtement que nous étions du même signe, lui et moi... J'avais un vrai jumeau, Alexandre, qui est mort chez ta mère à douze ans. J'aurais été contente aujourd'hui de trouver dans mon demi-frère survivant un jumeau astrologique... Tant pis ! »

« Nos jours sont en étroite harmonie et guidés par les mêmes étoiles », avait écrit Iullus en parlant de « l'Amie ». Ensuite, son poème évoquait confusément la Vierge et les Gémeaux, avant de répéter : « Un astre m'unit à toi. »

Julie, née sept ans après Iullus, avait vu le jour à la mi-décembre, comme lui, sous le signe de l'Archer. Maîtresse ou complice, amante ou intrigante, adepte du même *thyase* ou membre d'un même complot, elle était à coup sûr l'énigmatique *Amica*.

MAGASIN DE SOUVENIRS

*Catalogue, archéologie, vente aux enchères publiques,
Paris, hôtel Drouot :*

...239. Bague en or sertie d'une intaille. L'anneau de forme arrondie supporte un large chaton ovale orné d'une importante intaille sur grenat rouge. La scène figure un perroquet, de profil vers la gauche, tenant deux cerises dans son bec. Dans le champ, un croissant de lune. L'intaille, d'une grande maîtrise, est gravée en profondeur dans un grenat d'un rouge éclatant et l'anatomie de l'animal est rendue de manière très réaliste.

État exceptionnel. Art romain, 1^{er} siècle av. ou ap. J.-C.

Dim. 1,7 x 2,1

3000/5000

Provenance : collection anglaise

ATHÈNES, Prima redécouvrit avec joie la ville où elle avait passé ses trois premières années et la maison où sa « petite sœur » Antonia était née. En ce temps-là, la guerre civile semblait apaisée, leur père vivait encore dans sa famille romaine, Octavie pouvait croire son frère et son mari réconciliés, et l'enivrante Cléopâtre, oubliée... Athènes, que Prima n'avait jamais revue depuis, était restée dans son souvenir comme un paradis perdu. Les paradis perdus gagnent rarement à être retrouvés ; mais Prima, avec sa bonté coutumière, parvint à tout aimer du berceau de son enfance : les Athéniens étaient « adorables » et le climat, « délicieux ».

Séléné, de naissance grecque et fière de l'être, se montrait moins enthousiaste : cette capitale de l'esprit n'était plus qu'une médiocre bourgade ! Certes, on admirait encore l'Acropole et son Parthénon, témoignages d'une splendeur déchue, mais la ville, en contrebas, n'était plus grand-chose : vingt mille habitants au mieux, quand Alexandrie en comptait six cent mille et Rome près d'un million ! Athènes était désormais moins étendue que Césarée et paraissait plus pauvre. Les Athéniens ne vivaient que des dons reçus des riches voyageurs de passage et du revenu que leur procuraient les étudiants étrangers désireux de progresser dans la langue grecque et l'étude de la philosophie. Bref, Athènes, berceau de la culture et de la démocratie, avait tout maintenant d'un miroir aux alouettes – alouettes romaines, de préférence !

Par politesse, Séléné accepta de se laisser leurrer et fit, non sans un peu de mépris, ce que ces crève-la-faim attendaient d'elle : un don généreux en faveur d'un des trois grands *gymnases* de leur cité. Les Athéniens, qui refusaient d'avoir l'air de ce qu'ils étaient – des mendiants –, remboursaient aussitôt. En monnaie de singe : à chaque grand donateur ils élevaient sur l'Agora une petite statue dont le socle célébrerait

le nom et les bienfaits. Le visiteur commençait sa promenade en admirant de grandes et antiques statues de marbre qui représentaient Périclès, Thémistocle, Démosthène ou Épicure, et il la terminait en passant devant les effigies en modèle réduit de Crassus, Lucullus, Vedius Pollion et quelques roitelets d'Asie, parmi lesquels – ô honte ! – figuraient une dizaine de Ptolémées...

Pour ne pas se retrouver parmi ces nains, la reine de Maurétanie avait demandé que la statue élevée en récompense de sa prodigalité fût mise au nom de sa fille Théa et placée dans le Ptolemaïôn construit par l'un de ses ancêtres.

Vingt siècles plus tard, si la statue a disparu, nous avons encore la plaque du socle, à demi brisée ; le nom de la jeune fille qu'elle célébrait s'est effacé, mais on lit toujours *Ioubana thugatéra*, « fille du roi Juba », ainsi que la formule qui concluait la plupart de ces dédicaces : *arètès éneka*, « avec gratitude ».

Pour surmonter la déception que lui causait Athènes, Séléne avait, par bonheur, l'affection de Théa et d'Aedèmôn qu'elle emmenait partout, et l'amitié de Prima qui s'était fait accompagner de ses trois rejetons – Domitia, Cnaeus et Lépida – et d'enfants empruntés à sa sœur Antonia et à sa cousine Julie. En faisant valoir que tout jeune patricien doit connaître la Grèce, elle avait pu se faire confier Julilla, la fille aînée de Julie, excellente compagne de voyage pour Domitia puisqu'elles avaient le même âge – celui du mariage, hélas ! Elle s'était chargée aussi des cadets un peu délaissés de sa sœur Antonia, laquelle ne jurait que par son aîné Germanicus, aussi beau qu'intelligent et courageux. Tant pis pour les deux autres : Livilla, huit ans, un laideron (ce que sa mère, si belle, lui pardonnait mal), et Claude, cinq ans, « l'avorton » dont la santé et le comportement posaient quelques problèmes. Il

n'avait commencé à marcher qu'à trois ans et tombait encore dès qu'il courait, il bégayait trop pour parler distinctement, et des tics convulsifs déformaient par instants son visage. Néanmoins, il comprenait les ordres qu'on lui donnait, même s'il avait de la peine à les exécuter : « mauvaise volonté », tranchait Antonia. Elle lui avait donné pour *pédagogue* un palefrenier chargé de lui taper dessus chaque fois qu'il n'obéissait pas assez vite ou grimaçait trop. Elle expliquait : « Mon fils a son oreille dans le dos, il faut le battre pour qu'il entende. »

Prima avait hérité d'Octavie le goût des enfants et prenait en pitié son pauvre neveu que même la jeune Livilla, sa sœur, n'épargnait pas : la gamine imitait sa mère, se moquait de son frère en public, s'amusait à lui faire des croche-pieds... « Elle est jalouse, constata calmement Séléne après les avoir observés.

— Jalouse ? s'étonna Prima. Jalouse de Claude ?

— Mais oui, notre nièce est assez intelligente pour savoir qu'elle est laide, tandis que son frère Claude, l'«imbécile», a un visage parfait lorsqu'il ne grimace pas. Une anomalie qui paraît scandaleuse à Livilla... »

Ces enfants étaient d'autant plus conscients de ce qui leur manquait que Livie, bien qu'elle fût leur grand-mère, ne leur laissait rien ignorer de leurs déficiences respectives et n'épargnait aucun des deux. N'étaient-ils pas des enfants de cette trop parfaite Antonia, cette édifiante Antonia qu'elle commençait à trouver exaspérante ? Aux yeux de l'épouse du Prince, seul trouvait grâce son petit-fils Germanicus, l'aîné des trois. Celui-là était le digne rejeton de Drusus, qui avait été son fils préféré. Comme en Tibère et Castor, elle voyait alors en Germanicus un héritier des illustres Claudii. Quant aux deux

autres marmots, la parfaite Antonia les avait ratés : c'étaient des Julii, et des Julii mal cuits...

PEUT-ÊTRE parce qu'il a grandi dans un phalanstère de sages retirés des affaires et qu'on lui a enseigné la philosophie avant de lui parler d'Histoire, Juba considère aujourd'hui avec recul, presque avec indifférence, les événements de sa propre vie : ce n'est pas lui qui s'embarquerait, comme Séléne, dans une visite complète des temples guérisseurs pour obtenir un héritier ! Certes, il aimerait prolonger au-delà de lui-même la dynastie des rois numides, mais n'est-ce pas déjà par miracle ou, pour mieux dire, par hasard, que cette lignée est parvenue jusqu'à lui ? Aussi n'a-t-il pas la prétention de croire que l'avenir du royaume et celui de sa descendance dépendent de ses actes...

Quant au passé, son propre passé, il ne s'en est jamais senti encombré : son enfance d'orphelin, d'otage et de *métèque*, fut plutôt heureuse, juge-t-il. À l'inverse de Tibère, soldat d'élite mal aimé qui ressasse à longueur de temps les injustices subies, ou de Séléne, que ses cauchemars persistants et ses visions sanglantes ramènent toujours à la petite fille dont Rome a détruit la famille et la patrie, Juba, lui, n'a personnellement rien à venger, rien à effacer. Son passé est une affaire classée, qu'il peut étiqueter, ranger et oublier.

Et pour ce qui est du présent, il sait en philosophe que ce temps-là n'existe pas, c'est une convention, un soupir. Le présent n'est que l'avenir du passé ; or, sans cesse, le passé avance et, à mesure qu'il gagne du terrain, le présent se vide de sa substance et se décolore – jusqu'au jour où il sera repeint en couleurs brillantes par les historiens... Précisément, lui, Juba II, est l'un de ces historiens qui colorient ce qui s'effacerait sans eux. Les Assyriens par exemple, auxquels il s'intéresse au point de leur consacrer son nouveau livre, sont devenus presque invisibles à ses contemporains : des lignées incertaines, des noms disparus, des victoires oubliées, des

dieux qu'on n'honore plus. Il ignore même ce que fut leur éphémère « Merveille du monde » : les Jardins suspendus de Sémiramis. Pourtant, Sémiramis eut sûrement des enfants, une postérité... Le temps a tout effacé.

Pour « transmettre » – transmettre les faibles connaissances qu'il a acquises et la trace de ce qu'il fut –, lui ne compte que sur deux supports : la pierre et le papyrus, plus durables que cette fragile chair humaine que Séléné s'entête à reproduire. Les pierres, au moins, assurent la transmission du souvenir pendant quelques générations ou quelques siècles. En Égypte, quand il y suivait Octave, Juba a pu admirer les Pyramides des Pharaons et le Phare de Ptolémée II.

C'est pourquoi, depuis vingt-cinq ans, il bâtit. Il vient d'ordonner l'aménagement d'un hippodrome à l'ouest de sa cité, non loin de ce mur d'enceinte gigantesque dont il poursuit l'interminable édification. Il améliore aussi son palais, enrichit le pavillon royal de Séléné sur la colline, et construit, à Lixus, un nouveau temple de Saturne. Il caresse même l'idée d'aménager, sous le jardin de Vie qu'il a voulu pour faire pendant au sévère jardin de Cendres de la reine, d'autres terrasses qui suivraient la pente de la colline : des jardins disposés en escalier dignes de ceux qu'a perdus l'antique Babylone, des jardins dont resteraient au moins, à défaut des arbres et des fontaines, les arches de soutènement et les solides infrastructures...

Parfois, il prend la barque d'un pêcheur et s'éloigne d'un mille ou deux pour voir sa ville depuis la mer, en étranger. Elle prend tournure. Un jour, elle sera l'exemple achevé de ce que peut l'urbanisme romain quand on le marie à l'art grec et au savoir berbère. À moins, bien sûr, que des Barbares, autrement plus barbares que les Gétules et les Mazyces, ne brûlent sa cité au nom de leurs dieux. *Tout ce qu'il y a de grand périra par la*

flamme ou s'écroulera vaincu par le poids des ans : Juba le sait, aussi bien que Properce. Même les ruines périront...

Mais ses livres, ceux qu'il écrit, on ne pourra pas les brûler tous. De Rome à Alexandrie en passant par Athènes, Pergame ou Éphèse, pas une bibliothèque publique qui ne les possède. Le papyrus est friable, certes, mais il peut être recopié à l'infini, c'est précisément ce que font ces bibliothèques : il y a maintenant des milliers, peut-être des dizaines de milliers, d'*Iliade* dans le monde – les vers d'Homère ne sont pas près d'être oubliés ! Bien sûr, la science que lui, Juba accumule dans ses livres sera peut-être dépassée. Un jour, sûrement on en saura davantage sur la forme de l'Afrique qu'il n'en dit dans son *Libyca*... « Pense surtout que d'autres auteurs te pilleront, mon pauvre ami ! lui dit parfois Séléne. Lorsqu'il s'agit de connaissances, l'auteur le plus complet est celui qui parle le dernier. » Le roi convient que sa femme a raison, un nain grimpé sur les épaules d'un titan verra toujours plus loin que le géant qu'il chevauche. Seuls les poètes gardent quelque chance d'aborder aux rivages lointains : ils ne peuvent être ni dépassés, ni contredits...

Hélas, il n'est pas poète, et il le sait. Quand toute la jeune aristocratie romaine versifie, lui en reste à la prose. C'est tout juste s'il est capable de composer une épigramme ! À sa dernière lettre, que Séléne trouvera à Athènes en rentrant d'Épidaure, Juba a joint, pour l'amuser, la satire sans prétention qu'il a composée au cours de son dernier banquet.

Ce soir-là, pour divertir ses hôtes, il avait convoqué quelques-uns des comédiens qui animent son théâtre ; le chef de la troupe est un Grec, Léonteus d'Argos, qui, trop payé, vit paresseusement à la Cour et ne se donne plus grand-peine, derrière son masque, pour incarner les malheurs de la Grèce... Il venait de donner dans l'après-midi une représentation

médiocre de l'*Hypsipyle* d'Euripide ; au dîner, pour faire rire ses invités, Juba avait placé ces quelques vers dans la bouche du célèbre acteur : *Quand tu m'écoutes, moi Léonteus, pâle copie d'un comédien de bonne vie qui préserve son timbre en ne mangeant que des artichauts, n'espère pas entendre la voix du malheureux Hypsipyle. Car si je fus longtemps l'ami de Bacchus qui n'admirait aucun timbre plus que le mien, j'ai depuis lors vidé tant de casseroles et asséché tant de pichets que j'ai sacrifié ma voix à mon insatiable estomac.*

Une pochade, rien de plus... C'est pourtant le plus long extrait qui nous soit resté de l'œuvre littéraire abondante et, disait-on, remarquable du roi Juba. Ses livres, qui furent la passion dominante de sa vie, ont tous disparu. N'en restent que des phrases éparses, citées par d'autres auteurs au hasard de leurs ouvrages, eux-mêmes tronqués et altérés. La seule œuvre du « plus lettré des rois » qui nous soit intégralement parvenue, ce sont ces dix vers de mirliton gribouillés sur un coin de table à la fin d'un banquet...

AYANT laissé Prima et sa marmaille quitter Athènes pour se faire dire la bonne aventure par la Pythie de Delphes, Séléné était allée avec Théa *incuber* dans le sanctuaire d'Esculape à Épidaure.

Les dimensions de ce haut lieu de la médecine l'impressionnèrent. C'était bien autre chose que le temple d'Osiris à Canope, où elle s'était rendue à l'âge de huit ans afin d'*incuber* à la place de son petit frère Philadelphe et de recueillir l'ordonnance qui le sauverait. Car si, à Canope, tout se passait dans l'enceinte du grand temple, ici le temple du dieu, vieux de cinq siècles, ne se trouvait plus au centre des installations.

Sa chapelle ronde abritait toujours les serpents sacrés indispensables au culte, mais, au-delà du temple proprement dit, s'élevait maintenant, sur une surface aussi vaste que le Forum de Rome, tout ce qui était nécessaire à la vie des pèlerins accourus du monde entier. De grands réfectoires destinés aux malades et à leur famille, une hôtellerie de cent soixante chambres, des bains romains, un stade, un théâtre, et des portiques d'*incubation* si longs qu'on pouvait y accueillir pour la nuit une centaine de malades à la fois. Partout, cloués sur les murs de ces portiques, des ex-voto de bronze ou d'argent représentaient les membres guéris. Abondance de jambes, de bras, de pieds, et surabondance d'yeux insérés dans des plaques festonnées.

Malgré le nombre des bâtiments et la foule qui s'y pressait, le site restait joliment champêtre, avec des bosquets de pins, des allées d'acanthes, et des plumets d'absinthe à l'odeur poivrée. Si bien qu'en dépit des infirmités repoussantes qui s'exposaient dans les allées – culs-de-jatte portés dans des caisses, idiots tenus en laisse, lépreux encapuchonnés, nains

bossus, goitres, moignons, abcès, hernies, cancers –, les visiteuses furent conquises par Épidaure.

Le deuxième jour, elles *incubèrent* de concert sous le Grand Portique. Théa dort comme un loir et prétendit avoir rêvé de serpents. Mais Séléné, mal installée sur sa couchette de pierre, n'était pas parvenue à trouver le sommeil. La nuit suivante, enfin, elle rêva. Rêva qu'elle donnait le sein – et un sein presque noir – à son petit frère Philadelphie.

Mère et fille n'eurent pas besoin d'apporter leurs rêves à la Maison des prêtres. Plusieurs desservants s'étaient déjà mis à leur service et les accompagnaient partout, comme il convenait pour une famille régnante. *L'onirocrite*, le « traducteur de rêves », expliqua donc à Séléné que le sein vu dans son rêve n'était pas le sien, mais un sein de la Diane d'Éphèse. La déesse *multimammia* – dont la statue de cyprès noirci portait des chapelets de seins tombant jusqu'à la ceinture – l'appelait auprès d'elle. La reine devait donc passer la mer pour aller sacrifier dans son temple ; à ce prix seulement, sa fécondité lui serait rendue. Quant aux serpents de la jeune Théa, ils étaient d'excellent augure : Esculape la prenait sous sa protection et lui demandait, dès son retour en Maurétanie, d'adopter un serpenteau qui serait son « bon génie » ; elle devrait le nourrir de sa propre main jusqu'au jour où elle épouserait le grand roi étranger que les Destins lui réservaient.

Au retour d'Épidaure, Séléné quitta tendrement Prima qui l'avait accompagnée jusqu'au quai du Pirée avec ses trois enfants et leurs neveux communs, Claude et Livilla. Afin d'obéir à Esculape, la reine de Maurétanie s'embarquait pour Éphèse avec Théa, Aedèmôn et Julilla. Car Julie, depuis Rome, avait exprimé le souhait que sa fille Julilla se joignît au

petit groupe pour découvrir Éphèse, où elle-même avait autrefois séjourné. Là-bas, tous seraient accueillis chez le demi-frère de la reine, le proconsul Iullus Antoine, arrivé de Rome avec Marcella et leur fils Lucius pour effectuer son court mandat. À quoi, à qui, consacrerait-il ensuite ses longs loisirs ? se demandait avec curiosité Séléné. À la littérature ? à la philosophie ? à l'amour ? Elle avait hâte de pouvoir percer à jour ce demi-frère resté pour elle aussi hermétique que ses vers et de comprendre ce qui l'unissait aujourd'hui à Julie, lui qu'Octavie avait toujours incité à la prudence et élevé bien loin des ambitions insensées qui avaient guidé ses parents, Antoine et Fulvia.

La reine n'était pas mécontente non plus d'avoir l'occasion d'admirer le temple de la célèbre Diane d'Éphèse, que les Anciens mettaient au nombre de ces Merveilles du monde dont il restait déjà si peu hors d'Égypte. Seule Isis l'Unique avait su protéger tout ce qu'on avait bâti sur les rives de son fleuve...

MAGASIN DE SOUVENIRS

Catalogue, archéologie du bassin méditerranéen, vente aux enchères publiques, hôtel Drouot :

...12. Plaque ex-voto représentant dans le décor de son temple la déesse Diane-Artemis d'Éphèse, encadrée de deux biches et flanquée d'un coq et d'une étoile. Bronze. Oxydation verte. Légère usure visible. Asie Mineure. Époque romaine.

H : 11 cm l : 7 cm

400/500

C E QUI frappa d'abord les voyageuses, ce fut le grouillement du grand port : en ce temps-là, la ville d'Éphèse descendait encore jusqu'à la mer, en suivant le cours d'un vallon. Dans le fond de cette combe étaient rassemblés les principaux monuments, les *domus* luxueuses et le riche théâtre creusé dans la pente, tandis que les maisons plus communes, juchées les unes sur les autres, montaient à l'assaut des collines par terrasses successives. Cette grande ville blanche brillait d'autant plus au soleil que les rues principales étaient, luxe rare, dallées de marbre clair.

À l'extérieur des murailles, assez loin du centre, on avait bâti le « nouveau temple » aux cent dix-sept colonnes de celle qu'on surnommait la Vierge noire, car la statue de la déesse avait été sculptée dans un bois qui s'était assombri au fil des siècles. Tout autour, un quartier de souks très animé avait vu le jour. Boutiques de philtres, d'amulettes, d'onguents. Boutiques de souvenirs aussi, qui exposaient des statuettes de la *Multimammia* en réduction, des reproductions en miniature du temple lui-même et des paperolles votives longues et blanches. Pour être exaucé, on les accrochait à l'une des grilles du sanctuaire, qu'elles avaient fini par si bien dissimuler qu'à chaque souffle de vent on croyait voir une main divine passer dans la toison d'un mouton géant.

Dans le temple, tout était propre et ordonné. Les prêtres, ces *mégabyzes* qui s'étaient faits eunuques pour rassurer la chaste déesse, s'empressaient auprès des visiteurs et sacrifiaient en leur nom. De jeunes prêtresses aux cheveux rasés, vouées à un éternel célibat, nettoyaient le sang des victimes, alimentaient le feu sur les autels, balançaient les encensoirs et chantaient d'une voix pure des hymnes trop anciens pour qu'on en comprît le sens.

En entendant psalmodier ces jeunes vierges, Séléné se souvint que les Romains avaient autrefois condamné sa tante égyptienne, la princesse Arsinoé, à devenir à dix-huit ans l'une des recluses de ce temple. Mais, quelques années plus tard, à la demande instante de Cléopâtre, Marc Antoine avait envoyé des légionnaires forcer la clôture pour exécuter la vierge consacrée... Il y avait ainsi, dans l'histoire de ses parents, beaucoup de choses que Séléné ne comprenait pas et qui l'attristaient. D'autant que le temple d'Éphèse était depuis toujours l'asile le plus célèbre qui fût ouvert aux exilés et aux fugitifs de toute espèce. Les philosophes insolents et les esclaves en fuite accouraient du monde entier pour s'y réfugier. L'enceinte du temple, qu'Alexandre puis Marc Antoine avaient juridiquement élargie jusqu'à l'esplanade et au quartier des boutiques, était en effet réputée inviolable. Parfois, cependant, un conquérant étranger faisait le ménage, car il n'y avait plus un gibier de potence qui ne vînt s'abattre autour du temple, devenu au fil du temps une cour des miracles : certains réfugiés osaient même s'attaquer aux pèlerins pour les dépouiller ! Auguste, homme d'ordre, venait donc d'annuler les décisions de ses prédécesseurs en ramenant le périmètre de l'asile aux strictes limites du sanctuaire.

Pour la Diane d'Éphèse, « déesse des mille cités » (mille, comme les noms d'Isis, quel toupet !), Séléné n'éprouva aucune attirance.

La statue elle-même provoquait moins l'admiration que le malaise. Du visage noirci surmonté d'une couronne crénelée, il n'y avait rien à dire. Pas grand-chose non plus du fourreau qui enveloppait la déesse de la taille jusqu'aux pieds – sauf qu'il était exclusivement décoré de massacres de cerfs et de têtes coupées, mais Diane n'était-elle pas la déesse de la

chasse ? Plus étranges, et plus choquants, aux yeux de Séléné, les dizaines de seins qui pendaient en colliers jusqu'à la ceinture de la déesse : quelle sorte de trophées était-ce là ? Comme on avait peint ces appendices mammaires en rouge, certains y voyaient maintenant des testicules de taureau. Ou les mauvais esprits, « des testicules de prêtre »... Séléné eut plutôt l'impression qu'il s'agissait de régimes de dattes et que la déesse elle-même, dont le fourreau semblait attaché au sol par des racines, était une sorte de palmier.

De toute façon, elle n'attendait rien d'une déesse qui était la sœur jumelle d'Apollon, ce dieu cruel. Elle fit pourtant les libations que les eunuques lui prescrivirent et offrit autant d'encens qu'un dieu célèbre a le droit d'en exiger d'une reine ; enfin, elle retint le conseil, mi-religieux mi-médical, que le *Grand Mégabyze* lui donna en la raccompagnant : « Tu devrais te rendre à Antioche, au sanctuaire d'Apollon, dans le faubourg de Daphné. Les sources qui y coulent ont des vertus miraculeuses à condition d'en boire les eaux matin et soir pendant sept jours entiers. »

Séléné n'aimait guère l'idée d'aller implorer Apollon lui-même, le dieu qui avait aidé Auguste à gagner la bataille d'Actium contre son père. Mais, en bavardant avec Marcella et Iullus chez qui elle logeait, elle apprit qu'il y avait d'autres temples que celui-là à Daphné. Entre autres, un temple d'Isis. Ce qui changeait tout. « Autrefois, dit-elle à Iullus, j'ai séjourné à Daphné. J'avais trois ans, et c'est là que notre père, me voyant pour la première fois, m'a donné le nom de Séléné... Mes parents habitaient le palais royal, mais nous, leurs enfants, nous vivions à l'extérieur de la ville, au milieu des fontaines sacrées et des allées de cèdres et de cyprès. Je ne me souviens plus des bords de l'Oronte, mais je n'ai pas

oublié les pommes vertes des cyprès, en forme de ballons cousus, et les cônes jaunes des grands cèdres : mon jumeau et moi collectionnions avec délice ces fruits immangeables... »

Finalement, la perspective de poursuivre son voyage jusqu'à Antioche lui plut ; elle allait renouer avec son passé, retrouver à Daphné la belle maison aux cyprès... « Je boirai l'eau des sources, annonça-t-elle à ses hôtes, Théa ramassera des cônes de cèdre, et ensemble, ajouta-t-elle en glissant un regard affectueux vers Marcella, nous irons prier notre Mère divine pour tous ceux que nous aimons. »

Théa demanda un délai, elle jouait si bien avec son cousin Lucius ! À son tour, Julilla insista pour que Théa restât encore un peu, mais, en vérité, c'était surtout avec Séléne que Julilla se plaisait : plus jeune que Marcella, elle lui paraissait aussi plus gaie.

Séléne, de son côté, s'amusait à entendre la jeune fille donner son avis sur le caractère des enfants qui s'étaient trouvés un moment rassemblés à Athènes. « Les filles de Prima sont bien élevées et vertueuses, décrétait-elle. Cela dit (elle devenait soudain grave, presque sentencieuse), j'attache personnellement peu de prix à ce que les femmes appellent leur "vertu". La vertu des hommes, le courage, la loyauté, je l'admire, mais je n'ai aucun respect pour la vertu des femmes, telle du moins que mon grand-père et ses amis la conçoivent : ils placent notre vertu si bas que je m'assieds dessus ! » Ah, Julilla était bien la fille de sa mère...

Elle critiquait sévèrement la faiblesse que Prima montrait pour son unique fils, Cnaeus. « Il est violent, disait-elle. Capricieux et violent.

— C'est de son âge...

— Oui, à condition qu'on le corrige ! Mais Lucius Domitius a interdit de frapper son fils et, comme il nourrit une passion pour les courses de chars et les combats de gladiateurs, il entraîne le petit à ces spectacles qui développent ses goûts les plus vils. Après quoi, ce sale gamin tape sur tout le monde : ses esclaves, ses sœurs, et même mon petit frère Postumus !

— Cnaeus n'a pas toujours été aussi dur. Autrefois, dans l'arène, la vue du sang l'effrayait, il se réfugiait dans les bras de sa mère... Mais s'il menace encore ton frère Postumus, tu n'as qu'à lui administrer toi-même une bonne volée qui lui ôtera l'envie de recommencer. Quant à Prima, elle devrait sévir : les châtements que les enfants n'ont pas reçus de leurs parents, c'est la vie qui les leur donne, et elle les donne sans amour... »

Julilla avait, à l'évidence, un faible pour son petit frère resté à Rome avec leur sœur Agrippina. On aurait pu croire, à l'entendre, que c'était son seul frère. Car pour ses aînés, Caius et Lucius César, enlevés par le Prince avant qu'elle ait eu le temps de les connaître, elle les considérait plutôt comme de jeunes oncles – ce qu'ils étaient devenus selon le droit.

Elle n'aimait pas beaucoup sa sœur Agrippina, qu'elle trouvait trop entichée de sa naissance et plus têtue qu'une mule : « Mais courageuse, ça, on ne peut pas le lui retirer : elle ne pleure jamais ! Et puis elle est très franche... Mais, dans une famille comme la nôtre, est-ce vraiment une qualité ? En tout cas, je la préfère à ta nièce Livilla, une chipie celle-là, elle fait ses coups par en dessous et s'arrange pour que la faute retombe sur ce crétin de Claude ou sur mon petit frère Postumus ! Il faut avouer que Postumus n'est pas bien malin... Mais pourquoi lui reprocher ses goûts simples ? Il adore la pêche, mais le Prince mon grand-père trouve cette occupation vulgaire et, pour tout dire, indigne des Julii. Postumus aime la

chasse aussi, mais il ne veut pas apprendre à courre le cerf, il préfère prendre des lapins au collet ou attraper des oiseaux à la glu... “Divertissement de braconnier, passe-temps de plébéien ! hurle mon grand-père. De qui es-tu donc le fils ? D’un paysan ? d’un esclave ?” et il regarde le petit sous le nez comme s’il ne le connaissait pas. Il est vrai que Postumus est moins beau que les *Princes de la Jeunesse*. Il est trop maigre, mais pour se faire des muscles il apprend à boxer, il réclame à ma mère un champion de l’arène pour l’entraîner. Ma mère hésite – qu’en penserait mon grand-père ? »

Julilla raisonnait bien, elle était belle aussi, et Séléne prenait autant de plaisir à la regarder qu’à l’écouter. À quinze ans, son corps était une fleur de beauté. Elle s’habillait simplement, mais en petite-fille du Prince : le plus souvent dans de la pourpre, mais une pourpre très pâle, juste rose, celle qu’on obtenait en retirant le tissu avant la fin du premier bain. Ses tuniques de soie serrées à la taille et dépourvues d’ornements tombaient jusqu’aux chevilles et lui descendaient sur les bras : une pudeur à donner en exemple à toutes les jeunes filles de la bonne société... aussi longtemps, du moins, qu’elle se taisait ! Car ses propos révélaient une liberté de pensée et de parole qu’elle tenait de Julie, mais, c’était là le problème, de Julie adulte ! Enfant, sa mère avait au moins acquis auprès de Livie les bonnes manières d’une future *matrone* et les apparences d’une jeune fille soumise, elle avait pu tromper son monde ; au contraire de Julilla qui, s’étant trouvée, faute de père, soumise à la seule influence de Julie, regardait déjà le monde – et les mâles – avec une lucidité brutale qui n’était pas de son âge.

Elle gardait encore, Séléne le sentait, une parfaite innocence, mais elle parlait sans rougir de « l’acte de Vénus » ou refusait l’oignon blanc, « par peur de m’échauffer le sang », disait-elle sans savoir ce que signifiaient ces mots à double

sens. Elle avait même appris de sa domesticité quelques jurons de charretier dont elle ne soupçonnait pas la grossièreté. De plus, avec l'assentiment de sa mère, dès qu'Ovide venait dans leur palais, elle accourait, charmée, pour écouter celui qui se vantait partout que sa muse fût licenciée. Quelle éducation ! Jamais Séléné n'aurait laissé sa fille entre les pattes d'un auteur si dangereux...

Pourtant, cette enfant étonnante de précocité voyait le monde tel qu'il était : « Mon grand-père a raison, notre époque est vraiment celle de l'Âge d'or, puisque c'est l'or qui y procure les plus grands honneurs ! » Elle était capable de profondeur, mais toujours dans un registre désabusé – comme on venait de fêter les treize ans de Lucius, le fils de Iullus et Marcella, elle remarqua tristement : « Nous passons chaque année sur la date anniversaire de notre mort, et pourtant nous ne sentons rien... »

Pour cette jeune fille livrée à elle-même Séléné éprouvait une vive sympathie, mais elle ne voulait pas lui laisser gagner la moindre influence sur Théa, il était temps de la quitter !

Alors que la reine faisait ses préparatifs pour reprendre la mer et gagner Antioche, son frère Iullus fit brusquement irruption dans le *tablinum* où Marcella et Julilla poussaient des pions d'argent sur un damier d'ébène et d'ivoire ; il tenait à la main un courrier juste arrivé de Rome et avait les yeux exorbités d'*un chien qui découvre une baignoire* : « Tibère a abandonné son poste ! Le Prince venait juste de lui faire octroyer pour cinq ans la "puissance tribunicienne", un honneur qui rendait sa personne inviolable : à trente-six ans, il devenait la seconde tête de l'État et, brusquement, il a déserté. Il a tout abandonné !

— Il n'a quand même pas laissé ses soldats sans chef, en pleine guerre contre les Germains !

— Non, sur le Rhin, il avait rétabli la paix. Il venait de rentrer à Rome, quand Auguste lui a donné l'ordre de repartir sur-le-champ. Pour l'Arménie. Souviens-toi qu'il y a quinze ans le fils de Livie y était allé pour remettre sur le trône le candidat des Romains. Or il y a de nouveau là-bas un problème de succession, les Parthes sont à la manœuvre...

— Et Tibère a refusé cette nouvelle mission ?

— Toute mission ! Quelle qu'elle soit ! Il s'est dit fatigué de voyager, fatigué de combattre, fatigué de négocier, il veut se retirer dans une île lointaine avec son fils et vivre en simple particulier... Évidemment, Livie a poussé les hauts cris, et Auguste a refusé tout net. Du coup, Tibère a entamé une grève de la faim. Il est resté quatre ou cinq jours enfermé dans sa maison, refusant de se nourrir et de laisser entrer qui que ce fût. Livie, effrayée, a fini par supplier le Prince de céder... Il paraît que le rebelle fait maintenant voile vers l'île de Rhodes. Seul. Sans même son fils Castor, que Livie a gardé. Seul, mais avec cette fichue puissance tribunicienne qu'on ne peut lui retirer et qui le rend sacro-saint dans tout l'Empire pour les cinq prochaines années... Quelle mouche l'a piqué ? »

Pour la défense de Tibère, Séléne osa avancer que, peut-être, il en avait eu assez de servir un maître qui ne guerroyait qu'en chambre et deux mouflets qui ne savaient pas tenir une épée... « Vous connaissez le proverbe, ajouta-t-elle, *Une seule maison ne peut nourrir deux chiens*. Eh bien, l'homme le plus puissant de la terre prétend maintenant en nourrir trois ! »

Il y eut un silence. Le visage de Marcella se liquéfia. Même Julilla cessa de respirer. Séléne comprit que si elle continuait à se montrer aussi directe, elle mettrait ses hôtes en danger. Il

était grand temps pour elle de quitter sa famille, cette famille romaine qui ne redoutait rien tant, désormais, que la vérité. Elle fit ses bagages au plus vite, et remonta à bord de sa trirème, bien décidée à aller saluer en passant le seul Romain courageux qu'elle connût : Tibère, l'homme qui n'hésitait pas à déplaire. À Rhodes, tel Marc Antoine à Alexandrie dans les derniers mois de sa vie, le beau-fils d'Auguste s'était trouvé une *Timonière*, un « bout du monde » où vivre loin de la société. C'est ainsi, du moins, que Séléne le comprenait. Or, depuis que, jour après jour, la grande Cléopâtre sa mère l'avait envoyée, enfant, seule sur la mer dans l'aube glacée pour tirer son père de son ermitage, elle se croyait experte en « timonnières »...

D'ÉPHÈSE à Antioche, il aurait fallu se donner beaucoup de mal pour éviter Rhodes : par temps clair, la capitale située à la pointe de l'île devenait, au troisième jour du voyage, parfaitement visible depuis le pont du bateau. Impossible d'avoir l'air d'ignorer cette fière cité qui avait gardé, au sein de la *province* d'Asie, le titre envié de « ville libre » et jouissait de la réputation universelle de ses écoles d'éloquence et de ses cercles philosophiques : de partout, les étudiants affluaient. Pourquoi Séléne n'aurait-elle pas, au passage, présenté cette île célèbre à sa fille Théa ?

Cette raison, en apparence excellente, ne l'abusait pas pourtant : son escale à Rhodes, elle ne l'avait décidée qu'en apprenant la présence de Tibère et dans l'espérance de l'y revoir seule à seul. Voulait-elle savoir ce qui l'avait poussé au scandale ? En vérité, le motif de sa fuite, elle l'avait déjà deviné. À l'instant même où il faisait octroyer à son beau-fils la puissance tribunicienne, Auguste avait en effet accepté la proposition du Sénat et laissé enfin nommer consul (à quinze ans !) son « fils » Caius César, avec une prise de fonctions différée de cinq ans. L'échéance tombait exactement l'année où prendraient fin l'inviolabilité et les pouvoirs exceptionnels conférés à Tibère. En somme, le fils de Livie était prié d'assurer encore pendant cinq ans la sécurité de l'Empire et de se battre sur tous les fronts, pour s'effacer ensuite sans un mot devant Caius, le fils biologique de Julie, devenu le fils adoptif d'Auguste et son favori.

Lui, Tiberius Claudius Nero, le beau-fils mal-aimé, le gendre ridicule, lui qui avait jusque-là tout subi, tout accepté, deviendrait non seulement le subordonné du jeune Caius César, mais, le cas échéant, sa victime, puisque le titre protecteur de « tribun du peuple » lui aurait été retiré. S'il avait consenti à cet étrange marché, ce n'était pas seulement sa

fierté qu'il aurait dû sacrifier mais sa vie qu'il aurait mise en danger.

Tout cela, Séléne le comprenait, mais elle n'en laisserait rien paraître. Elle connaissait trop bien Tibère : il se fermait dès qu'il se croyait percé à jour. Il se voulait impénétrable, c'était chez lui une forme de coquetterie... À moins qu'il ne s'agît d'une prudence excessive ? Car il était volontiers soupçonneux, et peu sûr de lui, au fond, dès qu'on sortait des questions militaires.

Puisque, pressé par sa mère et son beau-père, il avait fini par fournir un motif acceptable à son départ – il voulait rétablir sa santé et faire à Rhodes, en compagnie de quelques lettrés, une retraite philosophique –, la reine s'en tiendrait à cette version, que le Prince validait en la diffusant officiellement dans l'Empire.

Sa visite inopinée, Séléne la présenta le plus naturellement du monde : dans l'espérance de donner un fils à la dynastie maurétanienne, elle faisait le tour des sanctuaires « guérisseurs ». Elle se rendait maintenant à Antioche, dont les eaux faisaient, paraît-il, merveille, mais, apercevant Rhodes au passage, elle avait brusquement pensé qu'un pèlerinage à l'Athéna Lindia, puissante en toutes choses, pourrait ne pas être inutile.

Tibère, qui n'était à Rhodes que depuis peu et n'avait pas encore trouvé une maison digne de son rang, ne pouvait loger la reine et son escorte. Il fit recevoir Séléne chez le boularque, le président du Sénat local qui traitait les affaires intérieures de l'île, Rome se chargeant, évidemment, des relations extérieures. « Ce boularque, expliqua Tibère, convoque encore parfois l'assemblée du peuple, mais la réunion tourne à la foire

d'empoigne car y vient qui veut. De ces habitants réunis au hasard n'émanent que des suggestions saugrenues, des plaintes, des surenchères et des invectives. » C'était, selon lui, la preuve que le régime idéal n'était pas la démocratie – le « peuple assemblé », quelle pagaille ! –, mais le système plus subtil et plus élitiste de la République romaine. Autrefois à Rome, lui dit-il, tout était pensé en termes d'alternance et de contre-pouvoirs : un Sénat délibérant, composé des plus grandes familles ; deux consuls choisis par cette noble institution ; et deux tribuns élus par la plèbe, qui pouvaient, chacun, s'opposer légalement aux décisions des autres. « J'ajoute, poursuivit-il, que l'on ne pouvait accéder au sommet de l'État qu'après avoir exercé toutes les fonctions administratives d'un rang inférieur. Ce qui permettait de calmer les appétits excessifs de la jeunesse. » Séléne voyait très bien à quels jeunes gens pressés il faisait allusion. « Mais je t'ennuie, ma pauvre, avec mes histoires ! Veux-tu que je te fasse apporter un gâteau d'amandes ? »

Les deux amis bavardaient sans façon, assis sous la tonnelle d'une taverne face au port. Séléne picorait les premières grappes mûres à sa portée et Tibère buvait une coupe de résiné. Aucun licteur, aucun garde n'accompagnait le gendre du Prince. D'ailleurs, il avait adopté le costume grec et, comme il parlait un grec parfait, le meilleur de tout le Palatin, il se fondait aisément dans la population. La reine se réjouissait de le voir soudain détendu, presque heureux, après l'éclat qu'avait provoqué son brusque départ. Il prenait d'ailleurs un plaisir évident à lui expliquer cette ancienne « Constitution » romaine dont, élevé par un père républicain, il restait fier. Il se livrait d'autant plus librement à cet exercice que, tout en laissant entendre par politesse que ses propos risquaient d'ennuyer son interlocutrice, il savait Séléne

plus intéressée par les affaires publiques que par les colifichets. Du reste, elle posa aussitôt la seule question pertinente : « Pourquoi un régime si parfait a-t-il sombré dans l'anarchie, la guerre civile, la dictature, puis... disons, faute d'un meilleur mot, le principat ?

— Parce que notre système reposait sur le changement permanent. L'annualité des fonctions, c'était bon pour la cité de Rome, pas pour l'Empire romain : il faut plus de temps pour aller des bords de l'Elbe au désert de Nubie que pour passer de l'Aventin au Janicule. Le gouvernement du monde exige de la continuité... Cette annualité, nous ne l'avons maintenue aujourd'hui que pour l'administration des *provinces* conquises, et c'est une erreur : en un an, un proconsul peut à peine visiter la capitale de sa *province*, trancher quelques litiges et faire acclamer Auguste le jour de sa fête... Pire : pour accroître sa fortune dans un si court séjour, notre proconsul doit se comporter en prédateur – détourner les impôts, voler les statues et faire des dettes chez tous les marchands. Bref, des sangsues ! Tu sais ce qu'on a dit de Varus, le vieux mari de Claudia Pulchra : “Il est parti pauvre dans la riche Syrie, il est revenu riche de la pauvre Syrie...” Au lieu que, si nous laissions ces gens-là en poste cinq ou six ans, non seulement ils connaîtraient mieux leur *province* et disposeraient du temps nécessaire pour améliorer les routes ou bâtir des aqueducs, mais leurs administrés ne se trouveraient plus pris à la gorge chaque année par un nouveau fauve assoiffé. »

Ces réformes, telles que Tibère les énonçait, charmaient bien plus Séléne que les vers légers d'Ovide ou de Crinagoras. Mais elle avait assez la « tête politique » pour savoir qu'il ne fallait pas laisser le fils de Livie s'avancer davantage, il lui en voudrait ensuite de tout ce qu'il lui aurait livré. Il était urgent

de changer de sujet, d'entamer une conversation plus frivole, l'une de ces conversations féminines dans lesquelles, à dire vrai, elle n'excellait pas plus qu'à dresser des rossignols blancs... « Iobas termine une *Histoire des Assyriens*. Ne vas-tu pas profiter de ton repos dans l'île pour te mettre à quelque ouvrage, toi aussi ?

— Tu penses à des Mémoires ? Je n'en ai pas encore l'âge... Mais tu as raison, ma vie publique est terminée. » Ce « tu as raison » fit trembler Séléne, qui n'avait rien insinué de tel. Tibère poursuivait sa propre pensée : « Je vais plutôt écrire des *Plaintes sur la mort d'un frère*... Quelque chose d'élégiaque. Dans le genre de Catulle. Et je l'écrirai en latin. Cela t'étonne, je suppose ?

— D'habitude tu préfères le grec, en effet.

— C'est vrai, mais écrire en grec aujourd'hui, c'est apporter du bois dans une forêt ! Les Grecs ont déjà produit tant de poètes illustres, tant de grands philosophes, qu'ils n'ont nul besoin qu'un Romain ajoute une petite branche à leurs belles futaies ! Regarde comme les niches de nos bibliothèques romaines sont vides, comparées à celles de nos bibliothèques grecques. Par gloriole, mon beau-père a voulu donner la même taille aux deux bibliothèques qu'il a fait bâtir dans son sanctuaire d'Apollon, mais je soupçonne ses esclaves de remplir les niches de sa bibliothèque romaine avec des rouleaux vierges pour tromper les étrangers... »

Sautant du coq à l'âne, Tibère s'étonna soudain que Séléne eût choisi de prier l'Athéna Lindia, dont le temple au-dessus de la mer, à la pointe d'un rocher, était certes spectaculaire, mais beaucoup moins fréquenté que celui de l'Apollon Pythien, son voisin.

« Je n'aime pas beaucoup Apollon », osa Séléné. Elle se rappelait la conversation qu'ils avaient eue vingt-cinq ans plus tôt dans les *Jardins de Lucullus* et la manière dont Tibère, enfant, l'avait déjà mise en garde contre ce « dieu oblique ».

« Moi non plus, je n'aime pas Apollon, confirma-t-il, mais je ne le crains plus. Tous les jours nous constatons que notre commencement et notre fin ne préoccupent guère les dieux... Je ne veux pourtant pas t'empêcher d'aller demander à l'Athéna rhodienne qu'elle t'envoie un héritier ! Prie-la aussi pour que ma mère m'expédie mon fils Castor, j'aurais plaisir à élever ce pauvre petit dans une "ville libre"... »

Tout en parlant, Tibère jouait avec quatre vieilles noix desséchées qu'il avait trouvées sur la table où des gamins les avaient laissées, il les avait prises dans sa main gauche ; soudain, en s'attendrissant sur son enfant sans père, il referma violemment le poing et, quand il le rouvrit, les quatre noix étaient broyées – concassées en miettes si petites et si mêlées à leurs coques qu'elles en devenaient immangeables. « En veux-tu ? demanda-t-il en jetant sur la table ce mélange infect. C'est pour toi que je les ai écrasées...

— Je t'ai déjà vu faire ce tour-là, répondit Séléné en s'efforçant à l'indifférence. Tu étais capable aussi de transpercer, à la seule force de ton index, une pomme cueillie sur l'arbre, je suis sûre que tu pourrais réitérer l'exploit s'il y avait là un pommier. Malheureusement, il nous faudra remettre cette épreuve à plus tard puisque je pars demain pour Lindos. »

Elle était maintenant pressée de prendre congé. Depuis qu'il lui avait attribué, à propos de sa carrière politique, une phrase qu'elle n'avait ni dite ni pensée, elle se sentait inquiète, et plus encore maintenant qu'il avait cru nécessaire de lui montrer sa

force brutale sans aucune raison. Le Tibère que beaucoup craignaient, celui qui pouvait surgir comme un fantôme menaçant dans l'ombre du gentil Tibère, était toujours là. En dépit du soulagement que manifestait son vieil ami depuis qu'il était à Rhodes, son double ténébreux l'avait suivi.

Séléné alla seule à Lindos prier avec Théa. En chemin, elles découvrirent un vieux temple d'Isis, que les Rhodiens vénéraient depuis des siècles. Séléné se promit d'y revenir. Mais le lendemain Tibère tint à la mener à Camiros, la deuxième cité de l'île, que Cassius, l'un des assassins de César, avait détruite par plaisir pendant les guerres civiles. Il n'y restait plus un seul habitant, les ruines des maisons incendiées encombraient les anciennes rues, les temples avaient perdu leur toiture, des ronces poussaient dans les parterres de mosaïque... La vue de cette ville ravagée serrait d'autant plus le cœur qu'on trouvait partout des traces de la vie quotidienne brutalement interrompue : des tables de jeux gravées sur le trottoir des rues, des tavernes dont les comptoirs de marbre portaient encore des cruchons, ou cette plaque dérisoire apposée au coin de l'Agora : « Quiconque urine en ce lieu sera poursuivi par le courroux d'Hécate »...

« Contemple, dit Tibère, les ravages produits dans le monde par la chute de la République romaine ! »

Le lendemain, il insista pour la raccompagner au port et l'aider à embarquer : « Au lieu de courir les sanctuaires, sais-tu ce que tu devrais faire pour t'assurer un héritier ? Rentrer à Césarée et ne plus quitter le lit de ton mari ! »

C'était bien vu... De nouveau, il paraissait joyeux, il venait, lui dit-il, de se trouver un maître de gymnastique (« Songe à ce que diraient les vieux Romains s'ils apprenaient que je me

mets aux exercices grecs ! Eh bien oui, j'aime mieux courir tout nu sur une piste que de m'asseoir, en gras sénateur, sur les gradins d'une sotte école de gladiateurs ! »). Il se cherchait un bon professeur de rhétorique (« Je reprends mon cursus là où ma mère m'avait contraint à l'interrompre »), il était décidé aussi à étudier l'astrologie, cette science (il insistait sur le mot « science ») désormais interdite à Rome.

« Voilà un programme ambitieux qui t'occupera plus d'une année, constata Sélééné.

— Mais qui te dit que je ne compte rester qu'une année ? Maintenant que j'ai réussi à m'échapper, je n'ai aucune intention de rentrer. Dis-toi bien, *Regina*, qu'on ne franchit pas le Rubicon pour y pêcher à la ligne... »

« **L** E PASSÉ est une terre étrangère » : à Daphné, faubourg d'Antioche, Séléne se trouva en pays inconnu. Rien n'était pareil au souvenir qu'elle en avait gardé.

Elle se rappelait un pays verdoyant. Les cyprès, célèbres pour leur grand âge dans tout l'Orient, assiégeaient alors, comme une forêt ombreuse, les grandes *villas* de plaisance bâties autour des sources et des cascades. Le Daphné de son enfance était le jardin des dieux.

Pourtant, quand la reine revint à Antioche avec Théa, elle ne parvint pas à retrouver « sa » maison, ni même le quartier où elle avait vécu avec son frère Alexandre. Tout lui parut plus petit et, le long des allées, elle ne vit que des arbres étiques, des cyprès déplumés, trop vieux pour fournir plus qu'une ombre maigre à des cascades miniatures. Elle se hâta de sacrifier à Apollon, alla prier Isis dans son temple neuf, au port de Séleucie, et but beaucoup d'eau ; puis, n'ayant pas l'intention de s'attarder dans l'ancienne capitale de la Syrie, elle résolut, puisqu'elle ne se trouvait plus bien loin de l'Iturée, de suivre le conseil de son mari : se tremper dans les flots du Jourdain. Elle descendit donc l'Oronte jusqu'à la région gouvernée par Philippe, l'un des fils d'Hérode : depuis que le monstre était mort, son royaume avait été divisé entre ses quatre fils survivants.

Au pied du mont Hermon et à vingt milles au nord du lac de Génésareth, la petite ville de Panéas célébrait le dieu Pân au fond d'une grotte d'où sortait l'une des sources du Jourdain. C'est pourquoi on l'appelait « Panéas-du-Jourdain ».

Le lieu, resté sauvage malgré l'abondance des curistes, parut délicieux à Séléne et sa fille. D'une caverne profonde percée au bas d'une montagne éternellement enneigée, jaillissait une abondante cascade qui alimentait un vaste bassin

avant de se transformer en affluent du fleuve. Tout autour de la grotte, la paroi de roche rouge était percée de niches sacrées, chacune contenant la statue d'un proche du dieu : sa femme, la nymphe Écho ; son père, Hermès ; ou sa nourrice, la chèvre Amalthée. Quant au dieu-bouc lui-même, avec ses cornes, ses pieds fourchus et sa flûte de roseau, il était représenté sur une terrasse, à l'intérieur de la grotte où vivaient ses chèvres sacrées.

Vue de près, la chute d'eau était impressionnante et peu de ceux qui descendaient dans le bassin s'aventuraient du côté de la caverne ; la plupart, d'ailleurs, n'entraient dans l'eau que jusqu'à la taille, immersion suffisante puisqu'il s'agissait d'un rite de fécondité.

Dieu des bergers et des chasseurs, Pân s'était peu à peu trouvé lié à l'amour et à la fécondation : dans les légendes, ne séduisait-il pas indifféremment le jeune pâtre Daphnis et la déesse de la lune, Séléné ? Peut-être était-ce à cause de cette homonymie que Juba, pour plaisanter, avait conseillé à son épouse d'aller se baigner à Panéas ? Ou bien parce que ce dieu, dont le nom signifie « Tout », était assimilé par certains à l'Univers fécond et créateur ? En tout cas, ce favori de Dionysos ne pouvait vouloir que du bien à la fille d'Antoine-*Néos Dionysos* : Séléné comptait fermement sur lui, puisque, en somme, ils étaient cousins.

Aussitôt, elle se trouva à l'aise dans les eaux vertes du bassin, moins froides qu'elle ne l'avait craint. « Est-ce que je peux y aller, moi aussi ? » cria Théa depuis le bord de la piscine. « Surtout pas ! hurla sa mère, affolée. Ce serait catastrophique pour une jeune fille ! »

L'un des prêtres qui guidaient la reine lui avait révélé, à mots couverts, qu'elle devrait, une fois immergée, accomplir

dans l'eau ces gestes secrets que le dieu avait appris aux humains et que seuls les Cyniques, disciples de Diogène, osaient effectuer en public – le Grand Pân passait, en effet, pour avoir découvert et enseigné la masturbation... C'était seulement par ces gestes, lui avait assuré le prêtre, que, chez les femmes, les eaux du dieu pouvaient pénétrer plus intimement les organes de la génération et les rendre féconds.

S'étant avancée dans la piscine jusqu'aux épaules pour mieux cacher le mouvement de ses mains, Séléne fit, timidement, ce qu'elle put et s'efforça d'ouvrir à moitié au dieu-bouc ce qu'on ne doit ouvrir en grand qu'à son mari... Puis elle sortit très vite. Au moment où, derrière un grand drap, elle dissimulait la tunique trempée qui lui collait au corps, un homme s'avança vers elle pour la saluer : Nicolas, son ancien précepteur ! Nicolas de Damas, le traître par excellence ! Enfin, non : seulement l'un des meilleurs dans le genre, ex-aequo avec Plancus et Messala... Nicolas avait fait une belle carrière, était devenu le premier conseiller d'Hérode et le biographe « autorisé » d'Auguste ; il avait aussi beaucoup vieilli et son corps commençait à ressembler à son âme, il devenait affreux – les yeux chassieux, la peau plissée, la barbe mitée et la lippe tellement pendante qu'il postillonnait sans cesse en parlant. Mais pas intimidé pour autant, ce vieux débris : « *Basilissa*, quelle surprise ! Et quelle joie de te retrouver ici, en Galilée ! Pourquoi n'as-tu pas fait connaître ta venue à nos jeunes rois ?

— Parce qu'ils sont quatre désormais, et c'est trop pour moi ! Et puis, mon pauvre ami, tu n'es plus le conseiller de personne, tous tes élèves ont été assassinés. Quelle déveine, tout de même !

— Pardonne-moi, *Basilissa*, mais tu fais erreur : il me reste un ancien élève, Hérode Arkhélaos, le meilleur de tous... Je

veux dire : le meilleur après toi, naturellement (tempête de postillons émus et déférents). Notre César Auguste lui a confié la Judée, mon élève règne sur Jérusalem. »

Tout en causant et en s'efforçant d'être aimable avec un homme qu'elle haïssait (pourquoi ne lui plantait-elle pas un stylet dans le cœur ?), Séléne essayait d'enfiler des vêtements secs en se contorsionnant derrière le drap tendu par ses servantes ; l'exercice était difficile et la présence de Nicolas, très importune. « Tu pourrais au moins, poursuivait l'ex-ambassadeur d'Hérode le Sanglant, descendre la vallée du Jourdain avec moi. Nous monterions ensuite jusqu'à Jérusalem, où mon jeune et saint roi t'accueillerait comme une sœur. Après, tu n'aurais qu'à poursuivre jusqu'au port de Césarée-Maritime, la plus grande réussite architecturale de mon ancien maître. Tu y trouveras sans peine un navire pour ton Césarée à toi, celui de Maurétanie. D'un Césarée à l'autre, tu verras, c'est tout droit. »

Plutôt crever ! pensait Séléne. Mais elle s'efforçait encore (et pourquoi, grands dieux ?) de rester polie en inventant des prétextes fallacieux pour écarter le gêneur. Elle ne pouvait pas lui avouer que non seulement il l'assommait, mais qu'elle ne comptait pas rentrer directement en Maurétanie : elle avait promis à Tibère de repasser par Rhodes à son retour. Quant à la raison pour laquelle elle avait fait cette promesse, elle renonçait à l'éclaircir. Lui-même, l'exilé, s'il avait pensé qu'elle ne retournait pas en Italie, ne lui aurait sans doute pas demandé de s'écarter autant de sa route : on approchait de la date fatidique où la mer serait fermée, et maintenant qu'elle avait suivi tous les traitements possibles, elle devait rejoindre son royaume au plus vite pour accueillir son mari dans son lit, comme le lui avait ironiquement conseillé son ami Tibère.

Elle mentit donc à Nicolas : « Le navire royal m'attend en Phénicie. Je ferai route avec toi jusqu'au lac de Génésareth, et nous nous séparerons là, toi pour descendre le Jourdain, moi pour traverser la Galilée. »

En arrivant aux abords de ce lac immense que les Juifs appelaient « la mer de Galilée », ils passèrent, sans s'y arrêter, près de la capitale de Philippe, l'un des frères d'Arkhélaos. Cette petite ville, Beth Saïda, Philippe venait de la nommer « Juliade » en l'honneur des Julii, de même que bientôt il convertirait son Panéas en « Césarée », Césarée-de-Philippe. Sur les trois continents on voyait ainsi, en l'honneur du Prince, fleurir des dizaines de Césarée, des Juliade, des Augustus et des Sébasté, forme grecque du titre d'« Auguste ». Sans se souvenir qu'il y avait eu autrefois en Orient nombre de Ptolémaïs et d'Alexandrie, et sans pouvoir deviner qu'un jour surgiraient à la surface du globe des Léningrad, Oulianovsk, Stalingrad, Titograd ou Hô Chi Minh-Ville (car rien n'a jamais semblé plus naturel aux hommes que de courtiser les tyrans), Séléné regretta que Iobas n'eût pas conservé à sa capitale son beau nom berbère de Iol.

COMME il lui fallait atteindre Rhodes au plus tôt pour pouvoir ensuite regagner la Maurétanie avant l'hiver, Séléne divisa son escorte. Craignant de se trouver rattrapée par l'un des quatre frères qui se partageaient désormais la Palestine et d'être obligée de s'attarder, elle usa d'un stratagème : les trois voitures confortables dans lesquelles elle faisait voyager Théa, son précepteur, les servantes, Izelta, et les bagages, prendraient la grand-route que les autochtones appelaient « la Route de la mer » : cette route menait directement du lac de Génésareth jusqu'au port phénicien de Ptolémaïs, en passant par la ville de Sepphoris – une région où les Grecs syriens et les colons romains remplaçaient peu à peu les Juifs. Elle, accompagnée d'une carriole tirée par deux mules, traverserait la Galilée à cheval en empruntant des petits chemins sur lesquels les fils d'Hérode n'auraient jamais l'idée de venir la chercher.

À Magdala, elle prit un guide monté et n'emmena avec elle, outre le cocher, que la nourrice du petit Aedèmôn et le nourrisson. La reine ne se séparait plus de ce protégé qui faisait sa joie : il commençait à se tenir assis et à gazouiller, sa nourrice prenait sa menotte pour lui faire envoyer des baisers à celle qui chevauchait près d'eux.

Hélas, il arriva bientôt ce qu'il devait arriver : sur ces chemins mal tracés, au milieu de collines toutes semblables, le guide syrien se trompa et la troupe s'égara. Bientôt, il leur fallut abandonner la voiture et mettre la nourrice et l'enfant sur l'une des mules ; le cocher prit l'autre.

Autant les alentours de la « mer de Galilée » du côté de Capharnaüm avaient paru à Séléne verdoyants, l'eau belle et

les poissons abondants, autant les plateaux et les collines qu'ils parcouraient maintenant semblaient arides et inhospitaliers. La terre était si maigre qu'on lui voyait les os : de grands bancs de calcaire qui perçaient le sol, pauvre au point que même les lentisques et les genévriers ne parvenaient pas à s'y enraciner. Peu d'arbres, sauf parfois des caroubiers aux longues gousses dont les fèves n'étaient bonnes que pour les cochons. Mais des cochons, justement, les gens de ce pays n'en mangeaient pas...

De loin en loin, les voyageurs égarés apercevaient un village sur un sommet. Très bas, et sans autres toitures que des roseaux séchés, il se distinguait à peine du rocher sur lequel il était bâti... Le guide s'entêtait à suivre une piste qui les entraînait vers un vallon : il cherchait un peu d'ombrage ; il faisait très chaud dans ces premières journées d'automne et la nourrice se plaignait de la soif. Aedèmôn aussi. Il pleurait. La nourrice, une affranchie bithynienne engagée à Éphèse, le mettait au sein dans l'espoir de calmer ses pleurs, mais il ne prenait rien, repoussant le mamelon du bout de la langue et hurlant de plus belle. « Il n'a pas faim, constatait la femme, il a soif. »

Le chemin qui pénétrait au fond du vallon suivait le lit d'un ruisseau, mais en cette saison il était à sec. Cependant, au moment des pluies, il avait inondé ses berges – assez, du moins, pour qu'eussent poussé, tout au long de cette rigole pierreuse, de grands oliviers sauvages qui, à défaut d'offrir de vrais fruits, donnaient de l'ombre. Il y avait aussi, sur les talus, des buissons d'acanthes dont les larges feuilles vert sombre rafraîchissaient la vue. Séléné fit cueillir la plus grande, qui atteignait la largeur de deux ou trois mains d'homme, et elle ordonna au guide, cet imbécile, de mettre pied à terre et de

porter la feuille comme une ombrelle au-dessus du visage de l'enfant pour l'abriter du soleil, dangereux pour un si petit. Il ne serait pas dit qu'Apollon Bourreau lui prendrait jusqu'à ce pauvre enfant ! Un enfant qui était à elle, mais sans être d'elle. Hélas, le Maudit était capable de tout, même de s'en prendre à cet innocent qui ne régnerait jamais ! Elle devait l'armer au plus tôt : en le protégeant des flèches du dieu, cette feuille d'acanthé serait son premier bouclier...

Au loin devant eux, dans le fond de la vallée, les arbustes et les ronciers qui bordaient le ruisseau asséché semblaient maintenant s'espacer pour faire place à une sorte de confluent : à droite, la végétation de la berge avait été éclaircie ; à gauche, un deuxième chemin, descendu d'une des collines, venait se jeter dans le lit du sentier. D'où ils se trouvaient, le sentier paraissait reprendre ensuite son cours normal. La petite troupe pressa le pas, espérant profiter de la trouée du croisement pour s'orienter.

En arrivant au carrefour, que virent-ils en premier ? À gauche, le sommet de la colline, qu'escaladait le plus étroit des deux chemins, un sommet que couronnaient un ample figuier et une maison basse entourée d'un muret ? S'ils avaient d'abord levé les yeux de ce côté-là, ils se seraient réjouis, car qui dit ferme dit citerne et, après avoir bu, ils auraient pu interroger le fermier sur l'itinéraire le plus commode pour rejoindre cette Route de la mer qu'ils n'auraient pas dû quitter. Mais ils tournèrent d'abord la tête à droite et eurent envie de prendre leurs jambes à leur cou et de courir droit devant eux, car à quinze pas du lit du ruisseau, on avait taillé dans le talus une plate-forme à laquelle on accédait par un petit escalier ; et sur cette plate-forme, sous la garde d'un soldat, dix croix, auxquelles étaient suspendus, nus, dix condamnés... Plusieurs vivaient encore. Si Aedèmôn n'avait pas hurlé de rage dans les

bras de sa nourrice, le petit groupe aurait pu entendre depuis un bon moment les râles terribles de ces crucifiés.

Les condamnés à ce supplice cruel que Rome exportait dans tout l'Empire mouraient lentement. D'asphyxie. Suspendus par les bras à la poutre transversale, ils ne pouvaient reprendre leur souffle qu'en s'appuyant sur leurs pieds croisés fixés au poteau vertical par un clou, mais la douleur de cette pression exercée sur le fer qui perçait leurs deux talons à la fois leur arrachait un cri ; et la brusque expiration qui accompagnait ce hurlement coupait net l'effort que, bras levés, ils devaient faire pour inspirer. Ainsi écourtées par la souffrance, ces inspirations laissaient entrer chaque fois un peu moins d'air dans les poumons, leurs muscles se tétanisaient, leur diaphragme se paralysait...

Les plus vieux, les plus faibles, les plus violemment flagellés, étaient déjà morts, la tête inclinée sur la poitrine. Mais de quelques autres émanait encore ce bruit alterné de respirations cavernieuses et de cris rauques que les passants pouvaient entendre de loin... Le plus grand des dix avait même encore assez de forces pour implorer : « À boire ! Par pitié ! » La nourrice syrienne crut courageux, et même spirituel, de tancer l'homme en croix : « Si tu trouves une fontaine, sers-toi, n'hésite pas ! » Le coup de pied de l'âne... La reine soupira.

Face à ces condamnés sans pagne, elle remarqua, à voix haute, qu'ils étaient « tous juifs ». « En effet, dit le guide. Des pillards et des révoltés. » Et il cracha dans la direction des suppliciés : « Tous les Juifs galiléens sont des brigands.

— Ah... et pourquoi ?

— Parce qu'ils nous attaquent sans cesse au nom de leur Dieu, nous, les Grecs du pays ! Ils attaquent aussi leurs voisins

samaritains... Mais ces malfaisants sont méprisés des Judéens et détestés du nouveau roi de Galilée, Hérode Antipas. Avec l'aide de ses amis romains, notre bon roi punit les Juifs fanatiques chaque fois qu'il peut, il finira bien par leur ôter l'envie de nous assassiner ! »

Sur cette prédiction énergique, le cocher frappa la mule de la nourrice pour hâter la marche du groupe sur le plus large des deux chemins : il n'avait aucune envie de s'attarder, les morts commençaient à sentir et les vautours à tourner... Mais Séléne l'arrêta : « Prenons plutôt le raidillon qui mène à la ferme, là-haut. Nous avons besoin de boire avant de continuer. »

Ayant attaché chevaux et mules sous les arbres, ils commencèrent à grimper. Parvenue à mi-hauteur, la reine intima à sa petite troupe l'ordre de s'arrêter : « Les gens de la ferme auront peur s'ils nous voient arriver tous ensemble. Tandis qu'une mère avec son enfant... » Elle prit Aedemôn dans ses bras et décida de poursuivre seule avec le guide qui lui servirait d'interprète.

On ne voyait personne à l'extérieur de la petite maison. Deux chèvres étaient attachées à des piquets, et quelques moutons, parqués dans un enclos. En montant, on n'entendait que les colombes nichées dans les roseaux du toit. Un peu plus haut, leur parvint enfin le bruit sourd d'un battoir, et, peu à peu, dans l'ombre large du figuier, Séléne crut distinguer une silhouette claire penchée sur un baquet – une femme qui lavait du linge. Mais une pierre roula sous leurs pas, la femme se redressa brusquement, elle vit le guide et Séléne ; attrapant au passage une sorte de paquet, elle rentra précipitamment dans sa maison. Les voyageurs entendirent le claquement sec du loquet. « Je vais tâcher de la rassurer, dit Séléne. De toute façon, nous trouverons bien son puits...

— Sauf que nous n'avons ni seau ni cruche », objecta le Syrien.

Devant la porte fermée, le guide expliqua qu'il était seul avec une femme étrangère et son bébé. Ils s'étaient perdus, l'enfant mourait de soif : la bonne hôtesse pouvait l'entendre pleurer, n'est-ce pas ? Tous trois ne demandaient qu'un peu d'eau.

Au mot d'« enfant », la paysanne avait commencé à déverrouiller sa porte. Elle apparut sur le seuil. Elle aussi serrait un petit contre sa poitrine – sans doute « le paquet » qu'elle avait ramassé tout à l'heure au pied du figuier... Le bambin devait avoir un ou deux ans de plus qu'Aedèmôn, il semblait beaucoup plus lourd et la jeune femme le portait à califourchon sur sa hanche.

La paysanne fut-elle effrayée par le trop riche vêtement de Séléne ? Elle recula d'un pas à l'intérieur. La reine, que le soleil à contre-jour avait éblouie tout au long de la montée, ne parvenait pas à adapter son regard à l'ombre épaisse de la maison et du figuier : elle ne vit plus la femme. Quant à l'enfant, bien qu'enfoncé lui aussi dans la pénombre, sa forme, ses traits se fondirent aussitôt en un halo lumineux si éclatant qu'il en devint douloureux : plus rien, soudain, n'existait dans la mesure obscure, que cette tache de lumière suspendue dans l'air...

La reine crut qu'une taie blanche s'était formée sur sa rétine. Elle ferma les yeux et se frotta vigoureusement les paupières. Quand elle les rouvrit, la femme était ressortie de sa chaumière en tenant par l'anse un seau en bois, tandis que, soutenant toujours l'enfant sur sa hanche, elle le gardait serré contre elle. Mais le petit Galiléen se retournait sans cesse pour regarder « les étrangers », et Séléne vit qu'il était vraiment

beau. Beau comme un jeune dieu. Un Éros, un Harpocrate... Aedèmôn, son enfant gétule, était beau lui aussi, comme un bébé bien nourri, au nez petit et à la bouche ourlée, mais l'enfant juif était d'une beauté plus singulière, qui semblait tout entière concentrée dans ses yeux, immenses et d'un noir brillant, des yeux presque intimidants. Il regardait avec intensité le bébé maure, mais, très vite, il lui sourit, et ce sourire était aussi délicieux que la rosée après la nuit.

D'une citerne située derrière la maison, la femme, aidée du guide, avait tiré trois seaux qu'elle versa dans une jarre. Elle avait dû lâcher l'enfant, qui, pourtant, ne s'éloignait pas, il marchait accroché à sa mère, la main crispée sur son voile brun.

Aedèmôn s'était calmé, il regardait l'enfant juif. La jeune paysanne fit asseoir Séléne sur un billot de bois placé contre le tronc du figuier et elle courut chercher dans la maison trois timbales ébréchées et un linge qu'elle mouilla. La reine et le guide burent cette eau glacée avec avidité, pendant que la Juive passait le linge sur le visage, la tête et les mains d'Aedèmôn pour le rafraîchir, puis elle tendit la troisième timbale à Séléne pour qu'elle fît boire son « fils ». Aedèmôn, encore au sein, commençait à peine à boire sans téter, il fallait procéder par minuscules gorgées, et Séléne n'était pas habituée à ces tâches de maternage dévolues à la nourrice. Du coup, le petit s'engouait, toussait, et le liquide lui coulait partout dans le cou et sur la poitrine. La jeune femme vit tout de suite de quoi il retournait et, avec un humble sourire et quelques mots d'excuse dans la langue du pays (« Elle te propose d'essayer elle-même, elle l'a longtemps fait pour son fils », traduisit le guide), elle parvint, patiemment, à désaltérer le bébé assoiffé.

Pendant ce temps, son propre enfant, enhardi, avait marché jusqu'à la barrière du petit enclos ; une fois entré, le chérubin avait, de son mieux, refermé la clôture. « Ah, songea Séléne, les enfants de paysans sont autrement débrouillés que les nôtres ! » Il jouait maintenant avec un agneau, courant à pas maladroits derrière lui ; il tombait parfois ; pourtant, il finissait toujours par le rattraper. Alors, il enfouissait son visage dans la laine bouclée, ou bien il caressait la tête de l'animal, lequel, bien que tremblant sur ses pattes, se laissait faire, et même, il s'apprivoisait peu à peu, au point d'avancer le museau pour être cajolé. Et tous deux, l'enfant et l'agneau, de se poursuivre maintenant à tour de rôle et de cabrioler ensemble, rires et bêlements mêlés ! Une charmante scène virgilienne...

Désaltérée, et libérée de ses craintes sur le sort d'Aedémôn qui venait de s'endormir dans ses bras, Séléne pouvait enfin regarder autour d'elle. Tout à l'heure, elle avait remarqué au pignon de la maison, près de la citerne, une espèce d'appentis à demi ruiné, un atelier peut-être, contre lequel on avait appuyé deux ou trois poutres encore mal équarries : dans ce pays sans arbres, l'odeur rarissime des copeaux frais l'avait frappée. Elle aperçut aussi deux manches de charrue et, dans l'appentis, une porte à moitié rapiécée, posée sur un établi.

Quand la femme revint vers eux avec des figues et des mûres dans une écuelle (« Il ne faut pas boire sans manger un peu », assura-t-elle), la reine, touchée de sa bonté, l'interrogea par l'entremise du guide : où était son mari ? Le mari était « à la ville », il travaillait comme charpentier sur le chantier d'un riche commerçant grec qui voulait des tuiles sur sa maison. Il ne rentrait que le soir, et encore, pas tous les soirs ; elle veillait sur l'enfant et s'occupait des bêtes ; d'ailleurs, elle en demandait pardon à ses visiteurs, mais elle devait maintenant

aller traire ses chèvres et ses brebis, sinon leur pis les ferait souffrir.

Auparavant, Séléne eut la présence d'esprit de lui demander quel nom portait la ville où travaillait son mari et dans quelle direction on la trouvait. « C'est la ville de Sepphoris, à cinq milles d'ici », dit la jeune femme, et, indiquant de la main l'arrière de la maison, du côté de l'appentis et de la citerne, « Le chemin qui mène à la grande route descend par là », précisa-t-elle.

À Séléne, stupéfaite, la mesure parut comble : une fois de plus, leur guide était en train de les égarer ! « Et la vallée par où nous sommes arrivés, où conduit-elle ? » demanda-t-elle encore. Eh bien, s'ils poursuivaient tout droit jusqu'au premier village, cette vallée les emmènerait vers l'est, expliqua la jeune femme : « Khorazin, Capharnaüm, le grand lac... » De mieux en mieux ! Séléne sentit la colère monter, ce crétin de Syrien les avait fait tourner en rond ! Ils revenaient sur leurs pas ! Ah, dès qu'ils seraient à bon port, elle le ferait fouetter au sang et elle lui verserait elle-même – elle-même ! – du vinaigre dans les narines... « Mais, ajouta la jeune Juive, si vous allez vers le lac, je ne vous conseille pas de continuer sur le chemin d'en bas, il est mauvais et mal fréquenté, nous ne le prenons jamais, on dit que des bandits s'y cachent pour dépouiller les voyageurs. »

C'est alors seulement que la reine, un moment transportée par la bonté de son hôtesse et la grâce de l'enfant, se rappela le trou infect dissimulé en contrebas derrière la haie et la plateforme des crucifiés : leurs cris, pas plus que l'odeur de pourriture, ne montaient jusqu'à la maison claire. En même temps elle se souvint de ceux qu'elle avait laissés à mi-pente, le cocher et la nourrice. Quand, sur son ordre, le guide fut

retourné les chercher, leurs visages cramoisis montraient qu'ils étaient cuits à point...

Une fois tous désaltérés et leurs montures récupérées, ils commencèrent à redescendre de l'autre côté de la butte : du bon côté, vers la Route de la mer, la ville de Sepphoris et le grand port de Ptolémaïs. Avant de s'éloigner, Séléne pensa laisser quelque argent à la paysanne qui les avait si bien traités alors qu'ils étaient des étrangers. Pire même, pour cette Juive ils étaient des *goyim*, des « impurs », que sa Loi lui défendait de toucher. Pourtant, elle avait touché Aedèmôn, et avec quelle tendresse ! Puis la reine se dit qu'avoir l'air de la rémunérer pour ses bontés risquait de choquer la jeune Galiléenne dont l'allure était si naturellement noble et l'enfant, plus rayonnant encore que le fils divin d'Isis. Certes, ces gens semblaient très pauvres, la tunique de la femme était rapiécée, mais sait-on vraiment, quand on voyage, à qui l'on a affaire ? Mieux valait donner à cette jeune mère quelque chose qu'elle pourrait considérer comme un simple cadeau, mais dont elle aurait l'usage. Sur le billot de bois, en s'en allant, Séléne posa son écharpe et l'un des langes brodés que portait son « fils » gétule. Puis, secouant la main potelée d'Aedèmôn, elle lui fit faire un signe d'adieu à l'enfant juif, dont, à distance, la robe blanche se confondait déjà dans la lumière avec la toison blanche de ses agneaux...

Il faisait délicieusement doux, doux et frais, quand ils rejoignirent la Route de la mer.

TIBÈRE souffrait-il d'indécision, comme son beau-père le lui reprochait ou comme, plus tard, l'historien Tacite l'en accuserait ? Qu'on le peigne sombre, ambigu, rancunier, je le veux bien. Mais indécis, non. La preuve : son départ pour Rhodes et l'abandon en un seul jour de toutes ses fonctions. En 6 avant notre ère, après ce coup d'éclat notre homme n'est pas mécontent de lui-même. Enchanté de l'existence nouvelle qu'il mène depuis trois mois dans l'île, il peut enfin vouer sa vie à l'*otium* : le loisir et l'étude.

Chaque matin dès l'aube, le gendre d'Auguste s'entraîne à galoper, les bras croisés dans le dos, à travers les campagnes rhodiennes ; il a toujours été un bon cavalier, mais celui qui ne progresse pas tous les jours régresse tous les jours. L'après-midi, à l'heure où tant d'autres à Rome se couchent déjà pour dîner, il pratique l'escrime au gymnase. Aucune mollesse chez lui : il s'astreint à une discipline militaire, même s'il espère bien ne plus jamais combattre – il jure que c'en est fini du chef d'armée, du stratège, de l'*Imperator* ! Place au philosophe, à l'orateur, au lettré.

Tous les jours, après sa chevauchée, il s'installe comme un simple étudiant dans l'un des auditoriums de la ville pour entendre Aristodème de Nysa enseigner la rhétorique et la linguistique. À midi, il revient au même endroit pour suivre une lecture commentée des grands poètes grecs. Puis, après sa leçon d'escrime, il assiste à une conférence de philosophie, sur Platon ou Aristote.

Les professeurs sophistes dont il supporte mal l'appât du gain et les raisonnements spécieux, il les évite. Mais ces esprits faux, rois de l'éloquence, aiment à porter la contradiction jusque dans les cours des autres : un jour que chez Aristodème, Tibère prend la parole pour réfuter un

syllogisme, n'intervenant qu'à son tour comme n'importe lequel des élèves, l'un de ces intrus, ergoteurs pour qui rien n'est vrai, le prend à partie. Or il faut plus d'efforts pour réfuter une ineptie que pour la proférer, et Tibère, étudiant attardé et timide, n'est pas un maître de la sophistique. Il aggrave son cas en soutenant incidemment, sans pouvoir le démontrer, que, « contrairement aux affirmations de votre maître Protagoras, l'homme n'est pas la mesure de toute chose : il y a, au-dessus de l'homme, quelque chose de plus grand que l'homme... ». Le sophiste ricane : « Quelque chose de plus grand, dis-tu ? Rome, peut-être ? la République, le Sénat ? », et comme Tibère ne réplique pas avec assez d'agilité, le sophiste triomphe sans peine et l'insulte : « Béotien ! Imbécile ! Tu n'auras de l'esprit que *le jour où l'on tuera tous les chiens roux* ! Pourquoi, Aristodème, acceptes-tu sur les bancs de ton école un élève aussi obtus ? Comment peux-tu espérer, à l'âge qu'il a, faire de lui un philosophe ? Autant vouloir blanchir un Éthiopien ! » La salle, complaisante au plus fort, s'esclaffe. Tibère sort sous les rires. Mais, un quart d'heure après, « l'étudiant » qu'on a trouvé si amusant d'humilier revient, en toge cette fois et accompagné de deux licteurs portant la hache. Même s'il prétend maintenant vivre en citoyen lambda, il partage toujours avec le Prince la puissance tribunicienne, ce pouvoir presque absolu qui lui a été confié pour cinq ans. À la stupeur générale, l'élève moqué, redevenu le gendre d'Auguste, fait arrêter et emprisonner l'injurieux sophiste...

Quand, plus tard, Tibère repensera à ce mouvement de colère, il n'en sera pas spécialement fier. Cette puissance tribunicienne qu'il détient encore, il ne devrait pas en tirer avantage puisqu'il n'en accepte plus les charges... Mais, mis à part deux ou trois incidents de ce type, le fils de Livie, qui vit

incognito dans l'île, reste le plus heureux des hommes. Il vient de s'acheter une petite *domus* dans le plus vieux quartier de la ville : un hôtel ancien et sans luxe. Il se prévaut d'ailleurs de ce manque de confort pour ne pas recevoir chez lui les *magistrats* romains qui, nommés en Asie ou en Syrie, s'arrêtent au passage pour lui présenter leurs hommages. Ces obséquieux serviteurs de l'État n'ont pas encore compris qu'il n'a plus la moindre influence dans l'Empire, que son beau-père, peu habitué à voir quelqu'un lui résister, le hait, le méprise, le vomit, et qu'avec sa « tendre » mère il est à jamais brouillé. « Après tout ce que j'ai fait pour toi, lui répétait-elle pendant qu'on préparait les bagages du “fuyard”, après les avanies que j'ai endurées pour ta carrière, ton mariage et l'éclat de ton nom, est-ce ainsi que tu me remercies ? En m'abandonnant comme un vieux croûton ? Mais tue-moi ! Tue-moi donc ! Vas-y, frappe ! », et elle lui avait tendu un poignard. Comédienne... Mais, depuis quatre mois qu'il est là, elle ne lui a pas écrit une seule fois.

Lorsque, de Ptolémaïs, Séléne débarque à son tour, il se souvient qu'au moment où elle embarquait pour Antioche il lui avait demandé de revenir. Mais, maintenant, il se sent partagé entre la gratitude et l'agacement : il aime tant sa tranquillité ! Ah, rester seul avec les poèmes d'Anacréon dans la splendeur de l'automne ! Seul avec des arbres et des livres. Seul dans la meilleure des compagnies...

Allons, la société de la reine de Maurétanie n'est pas non plus la pire qui soit ! Séléne est l'une des deux femmes que Tibère estime encore, maintenant qu'il n'estime plus sa Vipsania – Vipsania qui, depuis leur divorce, le trompe de bon cœur avec Gallus, son second mari, ce paon auquel elle pond obligeamment un enfant par an, Vipsania qu'il a enfin cessé

d'aimer... Seules Antonia et Séléné échappent encore au mépris qu'il affiche pour le sexe faible. Sa belle-sœur, Antonia, non seulement il lui fait confiance, mais il l'admire de pouvoir vivre dans le même palais que Livie sans céder à l'envie de lui arracher les yeux ! Quant à la *Regina*, la demi-sœur métisse d'Antonia, il goûte sa mélancolie, ses pudeurs, et même ses bizarreries : Séléné la discrète l'attendrit, lui qui ne sait pas ce qu'est la tendresse. D'ailleurs, elle est cultivée et prend plaisir à discuter avec lui d'affaires politiques ; en digne fille et épouse de rois, elle comprend tout à demi-mot. Aussi doit-il se méfier d'elle lorsqu'ils abordent d'autres sujets que les mérites comparés de Properce et d'Ovide, le mauvais état des temples athéniens, ou le cours des étoiles...

Les étoiles, justement : assise avec lui devant un guéridon de marbre blanc sur lequel un échanton a posé deux coupes, Séléné lui parle des beautés d'Alexandrie telles qu'elles sont imprimées dans sa mémoire – le Phare, et le Museum surtout, avec son grand observatoire. Elle sait qu'il ne visitera jamais cette reine des villes puisque Auguste a interdit à tout Romain de bonne naissance, comme à tout monarque étranger, de se rendre en Égypte. Tibère se plie à la règle, mais il compte bien, dit-il, doter Rhodes d'un observatoire similaire à celui d'Alexandrie. Il vient de faire la connaissance d'un astrologue qui va lui apprendre à calculer le mouvement des planètes. « Bien sûr, concède la reine, il est important de prévoir les éclipses pour tirer les peuples de leurs terreurs. Mais *il ne faut pas chercher du miel au milieu du fleuve* : nos destinées sont indépendantes du cours des astres...

— Comment peux-tu soutenir une pareille sottise ? La lune ne règle-t-elle pas les mouvements du Grand Océan et les menstrues des femmes ? Pourquoi les planètes et les étoiles ne

fixeraient-elles pas aussi le sort des mortels ? Et si parfois les faits démentent les prédictions, c'est la faute des imposteurs, qui prédisent ce qu'ils ignorent et discréditent une science dont la valeur est démontrée par tant d'exemples ! »

Il tient à lui faire rencontrer l'astrologue dont il lui a parlé, un jeune philosophe qui s'est formé auprès des Chaldéens, puis chez les platoniciens. Après avoir écrit un traité sur la musique qu'on s'est arraché, *Les Sept Tons*, il travaille à un livre sur les éclipses du soleil. « Je t'assure que l'intelligence de Thrasyllé et sa connaissance des astres vont t'étonner.

— Si je m'attarde ici, ton astrologue n'aura aucun mal à me prédire que je finirai au fond de la mer ! En m'embarquant hors saison, je n'ai nul besoin d'examiner les astres pour m'annoncer à moi-même ce cruel naufrage... »

Il rit, et voir rire Tibère est aussi joli, et plus rare, qu'un arc-en-ciel dans un ciel d'orage.

Thrasyllé est un célibataire d'une trentaine d'années, avec un visage aussi opaque dans le genre avenant que celui de Tibère l'est dans le genre austère. Séléné va droit au but : « Peux-tu prédire l'avenir ? – Le Prince a interdit, sous peine de mort, de chercher dans les astres le secret de son avenir. – Je ne te parle que de *mon* avenir. »

Thrasyllé s'enquiert alors du lieu et de la date de naissance de la reine, il voudrait aussi connaître l'heure de l'évènement. Précision que Séléné ne peut lui apporter. Tout juste croit-elle avoir entendu dire à sa nourrice qu'elle était née un peu avant son frère jumeau. « La preuve que les horoscopes sont des croyances sans fondement, dit-elle, c'est que, nés en même temps et au même endroit, mon jumeau et moi avons connu

des sorts opposés : le pauvre enfant est mort otage dès l'âge de douze ans, et moi je suis une reine de trente-six ans.

— C'est bien ce que je te disais, *Basilissa*, il faudrait connaître l'heure de ta venue au monde. Un décalage de quelques heures avec ton jumeau suffirait à expliquer la dissemblance de vos destins. »

Tibère, soucieux de prouver à Séléne les talents du jeune Thrasyllé – une « acquisition » aussi précieuse à ses yeux qu'un vase murrhin –, impose néanmoins à son savant d'étudier l'horoscope de la reine. « C'est qu'il me faudra bien trois ou quatre jours, s'excuse l'astrologue. – Tant mieux, réplique Tibère. J'aurai le temps de faire visiter mon île à notre amie. »

Ils ont attaché leurs deux chevaux à un arbousier, à l'entrée d'un vallon rocheux, et se sont assis à l'ombre d'un pin. Cette *excursio* dans la vallée des Papillons est une idée de Tibère. Parce qu'elle lui a confié qu'en Maurétanie elle a pris l'habitude de monter à cheval, ce matin il lui a fait préparer une jument et ils ont chevauché seuls jusqu'à Pétaloudès. Le gendre du Prince ralentissait son allure pour attendre la cavalière, laquelle avait passé une tunique courte mais emprunté un caleçon long pour monter sans offenser la pudeur de son compagnon. Tibère, qu'elle craignait d'effaroucher, trouve au contraire la chose très drôle. Il est d'excellente humeur. « Sais-tu, lui dit-il, qu'Homère cite déjà cette vallée dans l'*Odyssée* ? » Il n'a jamais détesté faire étalage de son érudition. Ni de son courage : il lui rappelle qu'il lui a sauvé la vie lors du Triomphe d'Octave sur l'Égypte. « Tu t'étais brusquement arrêtée en plein milieu du défilé, tu hurlais. Moi, sur ma monture, je précédais le char du triomphateur, juste

derrière tes frères et toi. J'ai dû faire un écart brutal pour ne pas te piétiner, au risque d'être moi-même jeté à bas...

— Je m'en souviens fort bien, tu montais le cheval de gauche...

— En effet. Le cheval de droite était, comme il se doit, réservé à l'héritier du triomphateur. Au plus brillant de ses jeunes parents. À l'époque, le cavalier de droite, c'était Marcellus, le neveu chéri de mon beau-père... Depuis ce temps-là, vois-tu, j'ai beaucoup combattu, beaucoup sacrifié à la grandeur de Rome, mais je monte toujours le cheval de gauche ! »

Il n'a pas besoin de préciser qu'après la mort de Marcellus, « le cheval de droite » a été successivement dévolu à Agrippa, puis aux fils de Julie. Lui n'a jamais chevauché que la monture de secours. Bientôt vingt-cinq ans de suppléance ! Là est la vraie raison de sa fuite. Séléne l'a compris depuis longtemps, mais elle est effrayée qu'en deux mots il lui en ait tant dit, elle doit l'empêcher de se livrer davantage...

Alors elle détourne son attention, c'est facile, il y a tant de papillons à admirer : la sève qui sourd des arbres de la vallée, un baume à l'odeur sucrée, les attire autour des ruisseaux et des cascades. Les troncs sont couverts de papillons gris qui, repliés, se confondent avec la mousse, mais dès qu'ils s'envolent, ils révèlent des ailes rouges, jaunes, ou feu. Laissant Tibère assis sous les pins, près de leurs chevaux, Séléne court vers les branches tordues des aliboufiers. Aussitôt tous les papillons se déplient et s'éparpillent en mille couleurs autour d'elle, bien plus nombreux, en vérité, qu'elle ne pensait. Si nombreux, et si gros même, qu'on dirait un vol de chauves-souris... Elle protège ses cheveux de ses mains : elle a la terreur des chauves-souris. « Oh, Tibère, il y en a un dans

mes cheveux, il s'est pris sous mon voile ! » Elle crie : « Ils me poursuivent ! Tibère, au secours ! »

Il s'élançe enfin, la rattrape, l'enveloppe de ses bras pour la protéger, lui fait un rempart de son grand corps et la ramène vers leurs chevaux en la serrant contre lui. De nouveau, ils ont douze ans... Un moment, ils restent collés l'un à l'autre, sans parler. Quand il la libère, elle baisse les yeux, ses pieds lui semblent cloués au sol. Ils sont immobiles, face à face, il se tait, elle craint de rougir. Lentement, comme à regret, il s'éloigne enfin d'elle, détache sa jument et lui tend les rênes. Ils évitent de se toucher. Ils rentrent...

Le gendre d'Auguste est si fort qu'il peut, d'une chiquenaude, éborgner un valet, ou écraser une pomme en la serrant dans sa main. Depuis toujours il tient la petite reine au creux de cette main, elle sait qu'il pourrait la broyer mais qu'il ne la broiera pas, et elle aime cette sensation-là.

Thrasylle a déclaré forfait. Il ne dispose pas d'éléments suffisants pour dévoiler son avenir à la reine : « Je ne vois rien. Ou si mal... » Elle s'en réjouit : le « devin » ne voit pas ; et elle, elle préfère ne pas voir. Si on lui avait prédit sa vie à la naissance, aurait-elle eu le courage de la vivre ? « D'ailleurs, dit-elle à Tibère désappointé, puisque nous sommes tous mortels, comment voir son sort, bon ou mauvais, sans voir sa mort ? »

Une seule question l'obsède : accouchera-t-elle enfin d'un roi ? C'est ce qu'elle demande à Thrasylle : « Aurai-je un fils ? – Ton époux ne sera pas, *Basilissa*, le dernier de sa lignée... »

Lorsque, le jour du départ, Tibère la raccompagne jusqu'à l'embarcadère et lui donne la main pour franchir la passerelle, elle revoit ce moment où, vingt-cinq ans plus tôt, à Alexandrie, un marin inconnu l'avait saisie par le poignet pour l'obliger à embarquer sur une galère romaine. Soudain, elle se souvient du Port des Rois, du Palais Bleu... Une bouffée de mélancolie l'envahit, elle murmure un vers de l'*Énéide* : « Nous fûmes des Troyens... » Comme s'il lisait dans ses pensées, Tibère, ému, répond à sa tristesse par une citation d'Horace : *Multa res nascentur quae iam cecidere*, « Bien des choses renaîtront, qui aujourd'hui sont tombées »...

DIX MOIS après être rentrée à Césarée, Séléne accouche d'un fils. Les souverains l'appellent Ptolémée. Cléopâtre-Théa et Ptolémée : le choix de ces noms souligne la filiation prestigieuse de leurs deux enfants ; le roi accepte que, dans sa lignée, les Berbères s'effacent devant les Égyptiens. La reine est ravie de pouvoir à nouveau prononcer ces quatre syllabes, *Ptolémaïos*, qu'elle disait si souvent lorsque vivait encore ce petit frère, Ptolémée Philadelphie, qu'elle avait vainement tenté de protéger, ce frère auquel elle insufflait sa propre vie dans l'espoir qu'il sauverait la sienne...

Séléne ne sait pas à quel dieu elle doit le bonheur de cette naissance. Mais assurément elle le doit aussi à la fougue de son Iobas lorsqu'ils se sont retrouvés après un an de séparation. Tibère avait tort : à l'épouse en mal d'enfant, il ne faut pas conseiller de s'imposer chaque nuit dans le lit du mari ; au contraire, c'est l'éloignement qui rend aux jeux de Vénus fraîcheur, vigueur et, pour parler comme Julilla, « oignon blanc ».

La reine a fait peindre un appartement du palais au lapis-lazuli, ce bleu protecteur qu'affectionnent les Égyptiens, et l'œil *oudjat*, le talisman le plus efficace, figure sur chaque panneau ; les deux garçons y seront protégés des esprits mauvais. « Les deux garçons ? s'étonne Juba. Tu ne vas quand même pas faire coucher Ptolémée dans la chambre de la nourrice d'Aedemôn ?

– Si. Il faut que, dès leur plus jeune âge, ils prennent l'habitude de s'entraider. Comme aîné et comme futur affranchi, Aedemôn doit apprendre à se mettre au service de Ptolémée. »

Le roi soupire : encore une extravagance ! Mais il cède, il est si reconnaissant à Séléne de lui avoir donné un nouvel

héritier. Il craint seulement que les faiblesses de sa femme ne doivent un jour l'obliger à sacrifier Aedèmôn, que des égards de cette espèce ne pourront que griser ; ce Gétule finira par se prendre pour le roi des Maures ! D'une manière ou d'une autre, il faudra se débarrasser de lui avant l'âge de l'*éphébie*... Pour l'heure, l'enfant barbare, qui commence à parler, est tout à fait gentil, et la priorité, c'est de trouver à Théa un mari acceptable. De son voyage en Orient, l'adolescente est revenue pubère, donc mariable.

Comme ses sœurs et comme bien d'autres mères, Séléne cherche à retarder le moment de se séparer de sa fille. Juba a bien compris, d'ailleurs, qu'elle souhaiterait la marier à un Romain. Pas n'importe lequel, évidemment : son rêve secret serait d'unir Théa à son cousin Lucius Antoine, le fils de Iullus. Elle voudrait, par ce mariage, prolonger deux lignées à la fois, celle de Cléopâtre et celle de Marc Antoine, reprendre le cours des événements au point où, pour elle, l'Histoire en est restée. Mais lui, l'historien, sait bien que l'Histoire avance et ne se répète jamais. Lucius, Romain d'excellente naissance (il est par sa mère, Marcella, le petit-neveu d'Auguste), ne saurait épouser une étrangère, a fortiori une princesse : les mariages ne sont valides qu'entre citoyens romains, lesquels, par-dessus le marché, continuent à se vanter de haïr les rois, même si leur César est maintenant plus puissant que tous les souverains d'Afrique et d'Asie réunis !

Il faut, pense Juba, que Séléne redescende sur terre : leur fille épousera soit le noble chef d'une tribu maure, soit le fils d'un « roi-client » de Palestine, d'Asie ou d'Arabie. La première solution a sa préférence : dans l'arrière-pays, les puissants cousins ne lui manquent pas, et leur appui contre les nomades du Sud risque d'être nécessaire. À la rigueur, il accepterait un petit-fils d'Hérode – pourquoi pas l'un des fils

mi-juifs, mi-grecs, qu'a eus, avant son assassinat, l'ami de la reine, Alexandre de Judée ? Depuis la mort d'Hérode, c'est leur grand-père maternel, le vieux roi de Cappadoce, Arkhélaos, qui a recueilli les deux orphelins. Tigrane, l'aîné, aura bientôt onze ans... Mais quand Juba évoque le nom de Tigrane devant sa fille de treize ans, elle pousse les hauts cris : « Il est plus jeune que moi ! Non ! Je ne vais quand même pas épouser un enfant ! », et d'enchaîner aussitôt sur l'amitié qui l'unit à son cousin Lucius Antoine, lequel a précisément son âge et la connaît si bien...

Ma fille est trop gâtée, pense le roi, elle devient insolente, il se fâche : « Tu épouseras celui que je te choisirai !

— Pas un petit garçon, Père, s'il te plaît !

— Ne sois pas ridicule, Théa, Tigrane n'a que deux ans de moins que toi... Mais si tu préfères les hommes faits, je serais ravi de te présenter mon cousin Baribal Ben Masthalul Ben Sadith, il a quarante-cinq ans, une grande influence sur les Musulames, une vraie culture punique, et seulement deux épouses... »

Pour respecter le conseil que lui a donné le dieu Esculape à Épidaure, Théa a adopté un serpenteau, un bébé cobra. Si elle veut épouser un grand roi, il lui suffit, a dit le « traducteur de rêves », de nourrir elle-même ce reptile en implorant le dieu, dont le symbole est justement un serpent enroulé autour d'un bâton. Théa a beau être nubile, c'est encore une gamine, elle aime jouer. Elle adore provoquer ce serpenteau que la reine a acheté à l'un des charmeurs qui s'installent sur le forum de Césarée pour faire danser leurs reptiles au son de la flûte ; elle a acheté en même temps les services du bonhomme, car seuls ces charlatans connaissent la manière de vider le venin

contenu dans les crocs de leurs cobras. Chaque jour, donc, le charmeur oblige le serpent de Théa à mordre une gaze légère, dont il a couvert une coupelle ; le venin s'y dépose, et les morsures du reptile resteront bénignes.

Bien sûr, on peut s'étonner que Séléne ait accepté d'élever un serpent dans son palais. La fille de Cléopâtre n'aurait-elle pas dû, plus que toute autre, éprouver de l'horreur pour les reptiles et en protéger sa fille ? Ce serait oublier que Séléne n'a jamais cru à cette version romaine du suicide de sa mère. Depuis le premier instant, elle est persuadée que la reine et ses suivantes se sont empoisonnées avec une substance cachée sous le chaton de leurs bagues ou dans leurs épingles à cheveux. Quant aux cobras, loin d'y voir un danger, elle a appris dès l'enfance à les regarder comme les protecteurs de sa dynastie : la couronne ptolémaïque ne porte-t-elle pas en son milieu la tête dressée d'un cobra, l'*uraeus* ?

Mieux vaut donc respecter la prescription du « traducteur de rêves » d'Épidaure : puisque Théa prend plaisir à nourrir son cobra, cet *agathos daïmôn* qui, en Égypte, protège aussi les maisons, pourquoi n'obtiendrait-elle pas par ce rituel le royal époux que les prêtres lui ont promis ? ou, à défaut, son cousin Lucius Antoine, qui, peut-être, deviendra roi, lui aussi ? En tout cas, Isis ne permettra sûrement pas qu'on marie la petite-fille de Cléopâtre à un berger numide !

La reine est si heureuse d'avoir, grâce à la naissance de Ptolémée, réussi à prolonger sa lignée que plus rien ne l'effraie, ni les caresses de Théa au cobra, ni celles de Iobas à ses maîtresses. Car, prétextant d'abord qu'il ne voulait pas nuire au fœtus qu'elle portait, puis qu'il souhaite lui laisser le temps de se remettre de ses couches, le roi, depuis quelques

mois, ne se montre plus aussi assidu dans le lit conjugal qu'au temps de leurs retrouvailles. Pendant le voyage en Orient de Séléne, il avait fréquenté de nouvelles hétaires récemment arrivées de Corinthe, et dès qu'il a su sa femme enceinte, il est retourné chez elles.

Ces hétaires ne sont pas de vulgaires prostituées, elles se présentent comme des joueuses de lyre et des danseuses. Des artistes. « Et quelles artistes ! se moque Séléne. Elles jouent de la croupe en dansant la *kordax* ! » Mais la situation l'amuse, plus qu'elle ne l'indigne. Mieux vaut que son Iobas aille se divertir avec des courtisanes que d'engrosser des petites esclaves guère plus âgées que sa propre fille ou de chercher la volupté dans les bras d'une *matrone* ambitieuse...

Le roi loue deux de ces femmes à l'année, deux Grecques, Glycéra, « la Douce », et Chrysis. Elles sont élégantes, raffinées, et aussi capricieuses que doivent l'être des hétaires qui se respectent. Le Trésor royal a quelque peu à souffrir de leurs exigences : des plats d'argent, des tapis de Tyr, des étoffes aussi transparentes que des toiles d'araignée, et des festins à trois sur un seul lit, qui ne s'achèvent qu'au petit matin... De ces débauches coûteuses, mais banales, la reine ne prend pas ombrage : à elle le choix des nourrices, à Iobas celui des catins.

Du reste, si Iobas porte ailleurs ses désirs, elle-même l'a beaucoup trompé. À sa manière : dans les bras de son mari elle s'est plu souvent à se croire dans les bras d'un autre, un inconnu qui la violait un peu...

À son roi qui a fait d'elle une épouse et une mère comblées, elle ne va pas reprocher maintenant d'aller chercher ailleurs ce qu'elle ne peut lui donner : la jeunesse, l'audace des positions inconfortables, et cette inversion du haut et du bas à laquelle

seule une courtisane peut se prêter. Et si, comme toutes ses amies romaines, elle a lu et relu cet *Art d'aimer* enfin publié qui détaille toutes les postures de Vénus, elle n'en retient plus que le conseil donné aux femmes dont Lucine, la déesse des grossesses, a ridé le ventre : « Tourne le dos à ton cheval. » De temps en temps, néanmoins, elle adopte, comme autrefois, cette « manière des bêtes » censée favoriser la conception, une *figura* qu'on nomme aussi « l'Auguste et Livie » – non qu'elle ait toujours le désir d'engendrer, mais son Iobas lui jure qu'elle a encore de belles fesses. Compliment qu'aucun Romain bien élevé n'oserait adresser à son épouse, mais Iobas est un Barbare, n'est-ce pas ?

Bref, elle se persuade qu'elle n'a aucune raison sérieuse de se montrer jalouse de Chrysis et Glycéra. Et s'il advenait que son trop beau mari ne lui dût plus jamais *mea vita, meae deliciae, ludamus parumper*, « Ma chérie, mon cœur, jouons un peu », elle se consolerait en pensant qu'il reste entre eux le sentiment le plus fort qui soit : une parfaite amitié.

Elle en est là de ses songeries quand un cri lui déchire les oreilles : ce sont ses servantes qui hurlent... Elle bondit hors du lit où elle s'attardait et court en *tunique intime* vers le jardin de Bocchus enclos dans le palais : c'est de là qu'est parti le cri, de là que montent des appels au secours poignants. Elle croise Izelta, qui court en sens contraire. « Je vais chercher Euphorbe, lui lance sa camériste. C'est Théa... »

En attendant son charmeur de serpents, qui tardait à apparaître ce matin, Théa jouait avec son cobra : elle avait décidé de lui apprendre à s'enrouler autour d'un bâton « pour imiter le serpent d'Esculape ». Soulevant seule le couvercle du couffin, elle excitait le cobra du bout d'une baguette, devant

son *pédagogue* distrait. Aucun cobra n'aime les mouvements brusques, il se dresse, mais Théa ne s'effraie pas, elle a vu tant de fois le charmeur baiser sans risque la tête du reptile qu'elle se penche vers son serpenteau pour l'embrasser : il comprendra qu'elle ne lui veut aucun mal et cessera de s'énerver. Mais le serpent, terrifié, l'a mordue à la lèvre, qui, aussitôt, a gonflé, gonflé...

Théa crie de douleur. Son *pédagogue* l'a allongée sous le péristyle, une servante essaie de la calmer : quand un serpent vous a mordu, il ne faut pas s'agiter, tout mouvement accélère la progression du venin. « Mais enfin, du venin, il ne devrait pas y en avoir ! s'indigne Séléné en se penchant sur sa fille. Le charmeur purge les crocs de cet animal chaque matin... »

Des serviteurs, de plus en plus nombreux, font cercle autour de la « blessée » : ils sont tous là – les gardiens d'armoires, les lingères, les *cubiculaires*, les fleuristes, les *ornatrices*, les raccommodeuses, ceux qui traînent à longueur de journée près des chambres à coucher... Et chacun y va de ses conseils, tandis que les lèvres de Théa triplent de volume et que tout son visage commence à rougir et à enfler. « Ne bouge pas, ma chérie, Euphorbe va arriver. Tu sais bien qu'il dispose d'un remède infailible, découvert avec ton père à Volubilis... Ne bouge pas, ma colombe », elle lui embrasse le front. « Tu souffres, mais ta blessure ne peut être dangereuse. »

Quelqu'un a ramené le charmeur *manu militari*, et le bonhomme, mal réveillé, ne marche pas droit. Face à la reine, il confesse sa faute : hier soir il était très fatigué, aussi ne s'est-il pas levé assez tôt aujourd'hui pour purger le venin du serpenteau, ni pour apporter l'assiette de petit-lait destiné à son protégé ; alors, forcément, cette bête-là n'était pas de bonne humeur quand la princesse l'a piquée de son bâton... « Dis plutôt qu'hier tu t'es saoulé comme un cochon ! lui lance

une servante. Tu cuvais ton vin, voilà pourquoi ce matin tu n'as pas fait le travail. Un travail pas bien usant, pourtant ! »

Euphorbe arrive, avec son *euphorbe*, le remède miraculeux qu'il a tiré d'une plante de l'Atlas. Les esclaves s'écartent. Mais déjà, on ne peut presque plus rien verser dans la bouche trop gonflée de Théa. Tant bien que mal, on lui frotte les lèvres avec un chiffon imprégné du suc salvateur. Son visage est maintenant si bouffi qu'elle en devient méconnaissable, ses yeux même disparaissent dans cette masse de chair boursouflée. Sa mère, qui reste à peine vêtue, lui tient la main et lui parle sans arrêt : « Essaie d'avaler un peu d'*euphorbe*, ma chérie, le remède va te soulager. » La fillette ne peut plus parler, plus crier, elle geint continûment. Le médecin prend son pouls, il fait un signe à Séléne : il le trouve faible. Sans un mot, il montre aussi à la reine que le cou de la petite commence à son tour à enfler. Il pose sa tête sur la poitrine de Théa pour écouter son cœur, et ce cœur bat vite, trop vite.

« Mais un petit serpent purgé d'hier ne peut pas avoir fabriqué tant de venin de si bon matin ! S'il l'avait mordue à la jambe, votre demoiselle, pour sûr qu'elle serait moins malade ! se défend le charmeur de serpents. C'est parce qu'elle a voulu l'embrasser sur le museau, et ça, pourtant, je lui avais bien défendu d'essayer !

— Tiens donc ! réplique la nourrice du petit Ptolémée accourue au spectacle. Dis-nous aussi, gibier de fouet, que c'est sa faute à elle si elle est en train de passer ! »

Car elle est « en train de passer », la jolie enfant dont le corps gonfle comme un ballon de *trigon* qu'on emplit de sable. Séléne lui caresse la main, qui a doublé de volume. « A-t-on prévenu le roi ? » demande-t-elle. Oui, il était dans ses bureaux du forum, mais il arrive. « Ne t'inquiète pas, ma Théa.

Ton père sera bientôt là. Il sait quoi faire, il sait toujours. Respire bien en l'attendant. Fais un effort, Théa ! Respire. Encore, encore... » Mais la jeune fille a de plus en plus de mal à soulever la poitrine. Elle a cessé de geindre. Euphorbe, de nouveau, prend son pouls, écoute son cœur. Il se tait.

« C'est parce que le poison, qui était sûrement pas bien conséquent au départ, est entré direct dans sa lèvre, proteste encore le charmeur qu'encadrent maintenant quatre gardes du roi. C'est cause que ça lui a porté si vite au cœur : la faute à pas de chance, comme qui dirait...

— Pourrais-tu l'aspirer, ce venin, l'aspirer sur sa bouche ? demande Séléne, qui se souvient de ce qu'on lui a raconté autrefois, à Alexandrie, sur le talent des Psylles, un peuple du désert.

— Ah non, par Hercule ! fait l'autre. C'est trop tard, maintenant ! On ne voit même plus l'endroit de la piqûre !... Bon, bon, je veux bien essayer quand même », et le charmeur, qui sent la vinasse, se penche sur le visage monstrueux de la princesse, il se penche sur cette excroissance, cette fleur de chair qui lui a poussé sous le nez – sa bouche autrefois si douce, si bien dessinée, un bouton de rose. Il pose dessus ses vieilles lèvres puantes, et il aspire : le voilà donc, le baiser du prince qu'espérait Théa ! Le premier baiser qu'elle reçoit... Et le dernier, puisqu'il n'y en aura pas d'autre : son cœur vient de s'arrêter. Quand Juba arrive enfin, sa fille est morte. Il s'effondre près du corps.

La reine, très calme, se relève. Impressionnante de dignité dans sa chemise de lit. C'est qu'elle ne sent pas encore sa douleur. Ses émotions ne lui parviennent toujours que décalées. Et puis elle vient seulement, au cœur du drame, de se souvenir qu'Esculape est un fils d'Apollon. Or c'est Esculape

qui a conseillé à Théa d'adopter un serpent ! Donc Apollon, et Auguste, son protégé, sont les vrais coupables de cette tragédie. Une fois de plus... Et dire qu'elle ne s'est pas méfiée ! Mais elle va leur montrer, à ces deux-là, qu'elle ne les craint pas. Ne pas pleurer, surtout. Tenir debout.

Aux gardes, elle dit en désignant le charmeur : « Emmenez-moi cet assassin au port et clouez-le au mât d'un navire pour que toute la ville profite bien de son agonie ! », puis, sans se soucier des hurlements de l'ivrogne soudain dégrisé qu'on entraîne au supplice, elle ordonne au chef des huissiers : « Fais transporter le serpent d'Esculape dans son panier devant la porte du palais, monte un bûcher autour de lui et mets-y le feu. Un grand feu visible jusqu'au ciel. Je veux que ce monstre se torde dans les flammes, et que le Soleil le voie bien, surtout : il faut qu'Apollon connaisse le sort que je réserve à ses serviteurs. »

Elle fait aussi exécuter comme complice le *pédagogue* inattentif, après qu'on lui a écorché le dos à coups de verges et brisé les quatre membres.

LEURS VISAGES mouillés de larmes se touchaient. Les larmes de l'un coulaient sur le visage de l'autre. Elle buvait les larmes de Iobas, ses larmes, ses baisers et ses mots. Il sentait les bras de Séléne pendus autour de son cou, et ses baisers mêlés au bruit de ses sanglots. Dans la douceur des larmes partagées, leurs corps pleurants s'enlacèrent.

Ainsi naquit, quelques mois après, une petite fille venue trop tôt pour survivre. Elle était à peine plus grosse que le poing. Elle mourut aussitôt née et on l'enterra sans la brûler.

Ce fut vers ce temps-là que Ptolémée, à l'âge de quinze mois, commença à marcher. Sa mère ne quittant plus la Résidence de la colline depuis la mort de Théa, il fit ses premiers pas dans le jardin de Cendres...

Le roi avait mis fin au bail qui le liait à la Grecque Chrysis. Il n'avait gardé que la douce Glycéra, mais, après son deuil, il cessa de lui rendre visite. Puis, quand Ptolémée commença à courir derrière une balle ou un cerceau, il reprit peu à peu ses habitudes dans la belle maison de l'entremetteuse, non loin de la nécropole où reposaient ses autres enfants. Il ne comptait pas, alors, que ce fils, bien qu'il parût solide, pût vivre longtemps, il devenait jaloux de la force et de la beauté d'Aedèmôn. Il devait aussi lutter contre l'envie de faire un enfant plus fort à une femme plus jeune...

Puisque les peuples du Sud restaient en paix, et qu'avec ses topiaires il avait achevé l'aménagement du jardin de Vie, il se lança dans un nouveau projet. Littéraire, cette fois. Une commande du Prince : Auguste projetait d'envoyer Caius César, l'aîné de ses « fils », dans une grande expédition d'Orient pour régler l'éternel problème de la succession au trône d'Arménie. Il lui fallait, auparavant, s'assurer de la

neutralité bienveillante des Arabes nabatéens et de l'indifférence des tribus du désert. Il suggérait donc à Juba d'écrire sur la géographie et l'histoire de l'Arabie, afin de former l'héritier à la politique des pays dont il allait devoir s'occuper. Juba se mit à cet *Arabica* avec plaisir. Il y parlerait des Arabes nabatéens, des tombeaux troglodytes de Pétra, et des oasis que cette peuplade avait conquises sur la Syrie ; il parlerait aussi des Arabes de la mer Rouge, ces tribus nomades que personne n'avait soumises ; mais il voulait surtout traiter de ce qui le faisait rêver : l'*Arabie heureuse*, au sud de la péninsule, où, sous un climat plus humide, poussaient quantité d'arbres à parfums, à commencer par la myrrhe et l'encens. Grâce aux caravaniers et aux marins, toutes les nations de la Méditerranée faisaient commerce avec cette Arabie-là, tantôt par le Sinaï, la mer Rouge et l'océan Indien, tantôt depuis le port d'Eilat et le golfe Persique.

Jeune officier revenant d'Égypte après avoir vaincu Antoine et Cléopâtre, Juba avait reçu l'ordre de porter des courriers chez les Nabatéens, dont il avait alors rencontré le roi, Arétas. Mais il n'était jamais allé plus au sud. Par chance, son royaume commerçait depuis longtemps avec l'*Arabie heureuse*, ce pays de cocagne sur lequel les marchands lui avaient livré quantité de détails. Et puis, il y avait les livres. Du moins quelques-uns, car les Arabes, en vérité, n'intéressaient pas grand monde...

Auguste avait chargé un autre géographe éminent, Isidore de Khalcis, d'écrire sur l'Arménie, la Médie et le royaume de Cappadoce. À Juba, la description du Sud. À Isidore, celle des régions du nord.

Le roi se mit aussitôt au travail : voyager par la pensée dans l'espace ou dans le temps était depuis toujours le meilleur moyen qu'il connût pour se tirer de ses peines.

MAGASIN DE SOUVENIRS

Catalogue, vente archéologie, Drouot, Paris :

...155. Pierre de forme cylindrique représentant une idole arabe stylisée. Seuls sont gravés deux cercles figurant les yeux, percés en leur milieu d'un creux plus marqué (rare).

Art sud-arabique, début du I^{er} millénaire av. J.-C.

H. : 25 cm

10.000/15.000

...193. Stèle rectangulaire sculptée, au sommet, d'un triangle teinté de rouge. Des yeux pourraient y avoir été incrustés. Au-dessous, une ligne de texte en caractères sud-arabiques. Calcaire et pigments rouges. Petits éclats.

Péninsule arabique, VII^e-V^e siècle av. J.-C.

H. : 40 cm

5000/6000

PARTI pour l'Arabie sans quitter sa bibliothèque, Juba abandonna à Séléne la charge d'élever en roi le fils qui leur était né et le soin d'augmenter la beauté des villes du royaume : Césarée bien sûr, mais aussi, en Maurétanie occidentale, Sala, et Lixus qu'elle adorait. Quant aux villes de l'intérieur, à part Volubilis, le roi leur portait moins d'intérêt : on ne pouvait guère y envisager d'embellissements, il s'agissait le plus souvent de citadelles, et la reine n'était pas qualifiée pour s'en occuper.

L'obligation dans laquelle se trouva bientôt Séléne d'aller dans les bureaux du forum pour travailler sur des maquettes l'amena à quitter plus souvent la Résidence de la colline et ses terrasses aux styles si bizarrement contrastés : en haut, un jardin ras et gris, presque exclusivement minéral ; plus bas, un jardin éternellement vert, à la végétation aussi abondante que le climat le permettait.

Après la mort de sa fille, la reine, fuyant le palais royal où tout lui rappelait le drame, s'était établie là-haut, avec son intendante Izelta et les deux garçons, mais elle répugnait encore à fréquenter le jardin de Vie voulu par Juba. Il fallut des remontrances de Thykiadès, le chef du sanctuaire d'Isis, pour l'y obliger. Il est vrai que le roi avait placé là un appât religieux irrésistible : un bosquet sacré, planté autour d'un autel dédié à la divine triade égyptienne. Il avait aussi fait élever, en bas du grand escalier qui permettait de passer d'un jardin à l'autre, une belle statue en granit noir d'Anubis l'Aboyeur. Ce dieu au museau pointu n'avait-il pas protégé Isis dans les voyages qu'elle avait accomplis pour retrouver le corps de son époux ? Que pouvait-on craindre dans un jardin ainsi placé sous la protection du dieu-chacal ?

Les deux enfants eux-mêmes, las de piétiner dans la cendre du jardin d'En-haut et de ne jouer qu'avec des graviers, réclamaient sans cesse de descendre « sous les arbres ». Séléné finit par céder : elle accompagna les garçons dans le jardin de Vie où ils jouaient gaiement à l'abri des platanes qui, transplantés avec leur motte, donnaient déjà assez d'ombre ; ils s'aspergeaient à la fontaine qui recueillait l'eau de la terrasse supérieure, couraient sous les tunnels de lauriers plantés par les jardiniers, admiraient les buis taillés en forme de lapins, saluaient la statue d'Horus l'Enfant et cueillaient les fleurs qu'on parvenait à faire pousser...

Séléné, heureuse de leur bonheur, fit installer un velum dans un coin du jardin de Cendres, non loin de la stèle consacrée à la mémoire de Théa, pour leur permettre de jouer aussi près de sa fille disparue tout en s'abritant des regards brûlants d'Apollon.

Depuis qu'elle avait passé plus d'une année à Rome et en Orient en compagnie de sa famille romaine, la reine avait repris une correspondance régulière, et même assidue, avec ses sœurs, ainsi qu'avec Marcella et Julie. Parfois aussi avec Tibère, qui n'envoyait que des lettres laconiques : jamais le rouleau d'une de ses lettres ne remplissait complètement la main du lecteur qui le dévidait ! Mais au moins ces missives impersonnelles prouvaient-elles à sa destinataire qu'elle occupait encore une place dans sa pensée... Antonia n'était pas non plus très disert, elle donnait des nouvelles de sa santé, de ses enfants, décrivait quelques cérémonies officielles, point final. Car « plus » eût été « trop » : aucun courrier n'était sûr.

Cette crainte n'empêchait pourtant pas Séléné et Prima de continuer à échanger quelques secrets en utilisant le chiffre mis au point dans leur adolescence, un système autrement subtil que celui d'Auguste. En vingt ans de correspondance, pour choisir les clés successives de leur code (un mot grec d'au moins six lettres, dont elles changeaient à chaque envoi), les deux sœurs avaient déjà épuisé sept ou huit tragédies d'Euripide.

Sur la suggestion de Séléné, elles avaient commencé par *Hécube* : la fille de Cléopâtre confondait alors la chute d'Alexandrie avec la ruine de Troie et, dans les malheurs qui frappaient les enfants du roi Priam, elle reconnaissait ceux que ses frères et elle avaient traversés. Par la suite, les mots qui leur permettaient d'établir la grille de leur code, elles avaient continué à les emprunter aux pièces consacrées par le poète à la geste de Troie : *Hélène*, *Andromaque*, *Électre*, *Les Troyennes*... Au bout d'un bon millier de lettres, elles étaient ainsi arrivées, en remontant le cours de l'Histoire, aux premières scènes de *Iphigénie à Aulis*... Ce fut en partant d'un mot tiré du discours d'Agamemnon au Vieillard que Séléné osa demander à sa demi-sœur : « Dépose-t-on toujours, la nuit, des bouquets aux pieds du Marsyas ? » Réponse, dûment cryptée en utilisant le premier mot assez long du vers suivant : « Il s'agirait de signes convenus par des courtisanes pour des rendez-vous. » « Fasse le Ciel qu'il n'y ait rien de plus ! » soupira la reine, qui, restée sous le coup de l'étrange soirée donnée par Julie à l'occasion des *Liberalia*, continuait à s'interroger.

Julie, quant à elle, ne s'embarrassait d'aucune précaution lorsque, de loin en loin, elle écrivait à la demi-sœur de ses cousines : ses lettres, qu'elle dictait à Phœbé devenue la secrétaire de sa correspondance grecque, étaient tournées

comme des épigrammes et aussi railleuses que des satires. Elle n'y épargnait personne. À part, bien sûr, les principaux occupants du palais – jamais une ligne sur son père, et pas plus d'un adjectif sur sa *marâtre*... En revanche, elle ne ménageait pas Tibère – licence qui prouvait à quel point le Prince lui-même en voulait à son gendre ! Quant à Caius et Lucius César, pour lesquels, à l'évidence, elle n'éprouvait aucun des sentiments d'une mère, elle ne les mentionnait que par raccroc, à l'occasion d'un voyage ou d'une promotion qu'elle s'abstenait de commenter.

Ce fut au contraire avec une joie manifeste qu'elle annonça à Séléne le prochain mariage de sa fille Julilla : « Tu m'imagines en grand-mère ? » Elle était enchantée du fiancé. Lucius Paul Émile Lépidus appartenait à l'une des plus grandes familles de Rome : « Et figure-toi qu'il est à moitié mon neveu. Cornelia, la fille que ma mère avait eue de son premier mariage, avait épousé un Paul Émile et elle est morte en mettant au monde le futur mari de Julilla. C'est donc ma mère qui a élevé mon gendre ! Pouvais-je rêver mieux ? »

Elle, non, mais Auguste ? Peut-être ne rêvait-il pas, lui, d'unir sa petite-fille au petit-fils de cette Scribonia qu'il avait répudiée pour « mauvaise conduite ». Certes, sur la morale de sa première épouse, il savait mieux que personne à quoi s'en tenir, puisque, de notoriété publique, Scribonia se comportait en femme honnête et que, des deux, l'époux adultère, c'était lui... Mais ce qui troubla Séléne dans ce mariage, ce fut encore une fois le regroupement autour de Julie de tout ce que le Prince comptait d'ennemis au sein de l'aristocratie. La fille du Prince était-elle consciente de l'étrange attraction que sa liberté de parole et d'allure exerçait sur tout ce que Rome comptait encore de républicains, de pompéiens et d'antonien ? Comment nommer ce mouvement qui se formait

peu à peu dans son sillage : coterie ? cabale ? complot ? Et s'il s'agissait d'un complot, Julie en était-elle seulement le prétexte, ou déjà l'instrument ? À moins que, pire encore, elle n'en fût l'âme !

JUBA, quand il travaillait dans sa bibliothèque, détestait être dérangé. Chaque livre lui était une occasion de placer la barre plus haut ; par une sorte de jalousie à l'égard de lui-même, il mettait un point d'honneur à se dépasser comme s'il avait été un autre. Entretenant une rivalité douloureuse entre ce qu'il avait fait et ce qu'il se proposait de faire, il voulait que son *Arabica* dépassât en érudition son déjà fameux *Libyca*. Certes, dans *Libyca*, il avait rapporté des faits nouveaux, décrit l'Atlas et les îles Fortunées encore inexplorés jusqu'à lui, mais il n'avait pu présenter l'histoire et la culture des pays découverts, pour la bonne raison qu'ils en étaient dépourvus... Avec l'Arabie, il se rattraperait : il existait une histoire des Nabatéens, un commerce florissant en *Arabie heureuse*, et même des dieux propres à ces déserts. Évidemment, le sujet que lui avait imposé Auguste était moins flatteur que celui dont héritait Isidore de Khalcis : des contrées riches en lieux fameux, en batailles célèbres et en hommes illustres. Mais lui, Juba, prouverait qu'on peut faire quelque chose de rien.

Quand Séléne en larmes fit irruption dans le sanctuaire de sa bibliothèque, renversant les tables des scribes et faisant voler les papyrus, il ne put cacher un mouvement d'impatience : « Ne pourrait-on me laisser dicter tranquillement ? Je dois voler chaque moment que je consacre à l'écriture ! Quand les Gétules me fichent la paix, c'est toi qui viens semer la pagaille dans mes dossiers ! Qu'y a-t-il donc de si grave ? Aurais-tu encore perdu un enfant ? »

C'était méchant, Séléne redoubla de sanglots, et il s'en voulut. Abandonnant un instant ses Arabes adorateurs de pierres levées, il s'efforça de comprendre les mots hachés de la reine. « Julie, Iullus » étaient ceux qui revenaient le plus souvent. Et aussi : « Je le savais... mes visions... Les chiens

qu'elle excitait... Je voyais le sang... Elle les défiait... Et Iullus ! Et mon neveu Lucius ! »

Peu à peu Juba parvint à reconstituer l'affaire, telle du moins que Prima l'avait présentée à sa sœur dans sa dernière lettre. Une lettre non cryptée, donc une version officielle. Le Prince avait fait lire au Sénat, huit jours plus tôt, une déclaration solennelle dans laquelle il avouait – avec peine, disait-il – la honte qui entachait sa famille : sa fille, sa propre fille, avait transgressé ses lois sur l'adultère en prenant pour amant Iullus, le mari de sa cousine. Pire : Iullus ne suffisant plus à contenter les appétits de cette bacchante, elle allait sur le Forum s'offrir la nuit à de jeunes débauchés de l'aristocratie, des descendants des Gracques ou des Scipions, avec lesquels elle couchait sur la Tribune des orateurs pour mieux braver le Sénat. Puis, quand ses désirs avaient été comblés, elle déposait des fleurs aux pieds du plus impie des satyres, l'horrible Marsyas, ennemi d'Apollon.

C'était le cœur brisé, disait le Prince, qu'il avait décidé d'exiler sa fille unique sur une île-prison, Pandateria. Un rocher inhabité de moins de deux milles carrés, sans un arbre ni la moindre source d'eau. Sur cette île déserte située au large de la côte campanienne, on était en train d'aménager en hâte un quai de débarquement, de creuser une citerne et de bâtir une petite maison où Julie vivrait, privée de sa fortune, de ses bijoux, de ses enfants, et de toute autre compagnie que celle de ses gardiens.

Le Prince avait aussi ordonné l'exil, dans des îles encore plus lointaines, des comparses les moins coupables, le consul Sulpicianus et le jeune Pulcher. Quant aux autres, ils avaient été, pour la plupart, condamnés à mort, une peine qu'on n'avait commuée que dans le cas du dramaturge Sempronius Gracchus : celui-là avait plus d'une fois guidé la plume de

Julie, mais personne n'aurait accepté de croire que, vu l'altération récente de sa santé, il avait pu participer à des débats sur le Forum. On l'avait donc relégué à vie sur l'un des îlots de Kerkina, un archipel misérable situé à moins de vingt milles de la côte africaine. Sur ces îlots plus plats que la main, les sols trop salés ne laissaient presque rien pousser, on n'y vivait que de la pêche des poulpes et du commerce des éponges. Auguste, ironique, avait souligné qu'avec autant d'éponges Gracchus trouverait sûrement le moyen d'effacer ses méchants écrits...

Quant aux condamnés à mort – Iullus Antoine et deux ou trois autres –, ils avaient devancé le bourreau. Iullus, dernier frère de Prima, d'Antonia et de Séléné, s'était percé de son glaive pour échapper à l'exécution, reproduisant ainsi le geste de son père confronté au même ennemi... Craignant de trahir sa maîtresse si, comme c'était l'usage, on la soumettait à la torture après l'avoir rachetée, Phœbé s'était pendue à sa ceinture. « Ah, avait soupiré le Prince, j'aurais mieux aimé être le père de Phœbé que celui de Julie ! »

En écoutant Séléné lui rapporter ainsi les termes de la dernière lettre de Prima, Juba songea qu'à ce géniteur haï, Julie, en effet, ne ferait sûrement pas le cadeau de se supprimer... Sans avoir pu embrasser ses plus jeunes enfants, Agrippina et Postumus qui vivaient encore sous son toit, la fille du Prince avait été emmenée vers la côte dans un *carpentum* fermé, ne faisant entendre aucune plainte, ne laissant voir aucune larme.

Dans ces circonstances dramatiques, sa mère, Scribonia, avait une nouvelle fois prouvé sa noblesse d'âme. Bien qu'elle ne fût pas soupçonnée de complicité, elle avait demandé à partager le sort de Julie, cette enfant qu'Auguste et Livie lui avaient arrachée dès la naissance et qu'elle n'avait revue que

trente ans plus tard, presque toujours en cachette. Cette fille dont elle n'avait pu partager les jours de bonheur, elle suppliait qu'on lui en laissât partager les malheurs.

Séléné, qui avait retrouvé ses esprits, commenta, amère : « Le Prince, dont la clémence est bien connue, lui a généreusement accordé cette grâce : les voilà prisonnières toutes les deux ! »

Il ne s'était pas montré plus charitable avec le fiancé dont avait autrefois rêvé la pauvre Théa : Lucius Antoine, le fils de Iullus et Marcella. Le garçon n'avait que seize ans et il venait de prendre la *toge virile* sans même avoir perdu son pucelage, on pouvait donc difficilement retenir contre lui sa participation à de sordides bacchanales... Pourtant, sans la moindre explication, et au grand désespoir de sa mère Marcella et de sa tante Prima, il avait été déporté lui aussi. Pas en Afrique, il est vrai, mais, sous prétexte qu'il pourrait y étudier le grec, à Marseille. La reine ne s'y trompait pas : « On l'a éloigné de Rome pour s'assurer d'une mort discrète. N'est-il pas le dernier des Antonii ? » Et, de nouveau, des larmes coulèrent de ses yeux.

Quant aux *Princes de la Jeunesse*, Caius et Lucius César, ces fils de Julie vendus à Auguste par leur père Agrippa, ils n'avaient, selon Prima, manifesté ni gêne ni peine en apprenant la mauvaise conduite et l'exil de leur mère : ils l'avaient si peu fréquentée ! Peut-être ces enfants gâtés avaient-ils même éprouvé quelque dépit en voyant débarquer dans *leur* Palatin une « vraie sœur », Agrippina, et un encombrant « petit frère », Postumus. Pour eux, deux parfaits étrangers et de potentiels rivaux... Par chance, Agrippina avait été immédiatement préemptée par Antonia, car elle avait le même âge que ses cousins issus de germains, Germanicus et

Livilla. La fillette avait donc déménagé à l'autre extrémité du palais.

En revanche, Postumus, qui n'avait pas douze ans, était resté seul, abandonné dans un coin de la Maison de Livie. Il ne comprenait rien aux évènements qui l'avaient privé de sa mère, de leur palais des bords du Tibre, du grand jardin où il courait, de ses oiseaux favoris et de son professeur de boxe. Il avait réclamé d'aller vivre chez sa sœur Julilla, mais elle venait de se marier et – comme le lui avait expliqué la femme de son grand-père, cette Livie aux gros yeux et à la bouche pincée – une jeune mariée devait se consacrer à son époux et ne pas encombrer son ménage d'un gamin mal élevé. Car son éducation avait, à l'évidence, été très négligée, lui répétait-elle. Dorénavant, elle allait s'en charger elle-même et, sous la férule de maîtres énergiques, le jeune sauvageon rattraperait vite le temps perdu. « Pour commencer, mon garçon, tiens-toi droit, resserre la ceinture de ta tunique, relève le menton et regarde ton interlocuteur en face ! »

QUAND, dans son île, Tibère apprend les dernières nouvelles de Rome, il est hors de lui. Colère contre Julie ? Non, contre Auguste, qui, une fois de plus, décide de sa vie sans son consentement et rompt son mariage sans même l'en avertir ! N'est-ce pas en usurpant illégalement les pouvoirs du mari que le Prince vient ainsi de répudier Julie, l'épouse d'un autre ?

Certes, Julie et Tibère ne formaient plus un couple depuis longtemps – sur cette « tête folle », l'exilé prétend savoir à quoi s'en tenir –, mais la conduite désinvolte de son beau-père, ses abus de pouvoir répétés, lui rappellent cruellement les circonstances de son divorce avec Vipsania. Décidément, il n'est qu'un pion, que le Prince déplace encore une fois à son gré !

Pris de fureur, il appelle son astrologue qui lui tient lieu de secrétaire particulier pour les correspondances secrètes. Il lui dicte une lettre par laquelle il assure le Prince qu'il a déjà pardonné à Julie les fautes dont elle s'est rendue coupable : après tout, en se retirant à Rhodes voilà quatre ans, il l'a privée de ce qu'elle était en droit d'attendre d'un mari. Pour contenter son beau-père, il accepte néanmoins de divorcer (dans son for intérieur il enrage, car renoncer à son titre de « gendre du Prince » lui ôte une protection précieuse), mais, souligne-t-il, il n'entend pas priver Julie de sa fortune personnelle ni des bijoux qu'il lui a offerts. Quant à lui, il sera pleinement satisfait si Julie se retire sur la côte avec ses plus jeunes enfants, dans sa propriété d'Antium : « Bornons-nous, mon cher Père, à exiger qu'elle ne s'entoure plus d'élégants diseurs de vers et d'aristocrates comploteurs, privons-la de Rome et de Baïes, choisissons-lui des servantes aussi tristes que laides et des jardiniers d'un âge avancé, interdisons-lui le vin et les perruques, et oublions-la. »

Trois semaines plus tard, c'est un légat en route pour la Syrie qui lui apporte la réponse d'Auguste : non pas un courrier de la poste impériale, un légat ! Et le rouleau que l'officier remet à l'exilé volontaire est scellé en trois endroits distincts, c'est dire à quel point son contenu doit rester secret !

Que contient-il donc ? La vérité. La vérité, enfin ! Toute la vérité, révélée à Tibère sans ménagement. Pire, sur le ton du sarcasme : « Je suis édifié, mon cher Tibère, par tant d'indulgence conjugale de la part d'un mari notoirement bafoué et par cet appel, ô combien émouvant, à la miséricorde paternelle. En te donnant ma fille, je pensais bien ne pas avoir obligé un ingrat. Mais peut-être, pour juger sainement de l'affaire, devrais-tu connaître quelques détails supplémentaires ? Apprends d'abord qu'il y a six mois l'épouse pour laquelle tu intercèdes m'a fait savoir, par une lettre écrite avec l'aide de son ancien amant Sempronius Gracchus, que tu entretenais à Rhodes un astrologue chargé de découvrir la date de mes prochaines maladies et celle de ma mort – sans doute veux-tu avoir le temps de préparer mon éloge funèbre ? Je n'ai pas donné suite à cette dénonciation, j'y reconnaissais avec dégoût le style ampoulé que Gracchus, dans ses œuvres, prête à ses héros. Retiens seulement que si tu t'attaches noblement à défendre ton ex-épouse, elle, jusqu'alors, cherchait plutôt le moyen de te nuire... Bien entendu, j'ai brûlé sa lettre. De même que j'ai détruit les rapports de mes *vigiles* sur le rôle nocturne qu'on faisait jouer au pauvre Marsyas : je n'ai jamais cru que cette vieille statue fût devenue un lieu de rendez-vous galants pour ma fille et ses amis, ni que la Tribune des orateurs, raide comme elle est, pût être choisie par Julie pour ses ébats, elle aime trop ses aises ! Il en va de même pour ses amis, je suppose : pourquoi aller baiser sur un escalier quand on peut baiser sur des tapis de

Tyr ? Mais je vais t'étonner davantage encore : je doute fort que Iullus et Julie aient jamais été amants. Iullus était un garçon sérieux, peu porté à la bagatelle. Très différent de son père, finalement. Sauf à la dernière extrémité... Je n'ai accusé ma fille d'adultère que pour dissimuler des visées politiques qui pourraient inspirer d'autres esprits faibles. Accessoirement, j'ai voulu lui épargner le pire des supplices, celui que subissent les parricides, cousus dans un sac avec un coq et un serpent avant d'être précipités dans le Tibre. Car c'est bien d'une tentative de parricide et d'une vaste conjuration politique qu'il s'agissait. »

Et Auguste d'expliquer à son beau-fils que Iullus et Julie étaient à la tête d'un complot visant à l'assassiner pour restaurer la République. Une République dont Iullus aurait pris la tête en se faisant élire, conformément aux lois, *dictateur* pour dix ans. On se serait discrètement débarrassé de Tibère – déjà coincé à Rhodes par sa faute, n'est-ce pas ? Caius et Lucius César, les *Princes de la Jeunesse*, auraient été envoyés planter leurs choux dans une île libyenne, tandis qu'on aurait marié Lucius Antoine, fils de Iullus, à Agrippina, fille de Julie : ces enfants n'étaient-ils pas d'âges assortis ? Les jeunes époux auraient été poussés sur le devant de la scène et, au terme des dix ans de *dictature* prévus, on aurait pu soit revenir au principat en faveur de ce couple julio-antonien si bien entouré, soit retourner aux plaisirs sulfureux de la République, le jeu étant mené cette fois par les familles aujourd'hui écartées du pouvoir : les Antonii, les Scribonii et tout leur cousinage de Cornélii Gracchi et d'Aemilii Pauli, avec, en prime, quelques Scipions et des Asinii.

Tout ce que découvre ainsi Tibère avec stupéfaction, Séléne s'en était doutée depuis longtemps déjà. Elle avait abandonné

l'hypothèse d'une liaison adultère entre Iullus et Julie, la complicité qui existait entre eux était d'une autre espèce. Lors de la soirée des *Liberalia*, elle avait même pressenti, en voyant la nature du groupe qui se formait autour d'eux, que l'affaire était politique.

Du reste, après la lettre où Prima lui exposait la version officielle des événements, elle en reçut une autre, qui comportait une phrase cryptée dont les mots, par surcroît de précaution, avaient été disséminés çà et là dans les phrases en clair : « Ne crois aucune des explications que je te donne sur Julie et Iullus. »

Julie, éprise de liberté, à la fois entichée de haute noblesse et sincèrement émue par le sort du bas peuple, avait été prête à sacrifier un père haï au rétablissement des vraies institutions romaines. Son clan maternel, qu'elle avait découvert sur le tard, l'avait aidée à préciser son projet. Iullus aussi, car, bien qu'il parût intégré à la famille impériale, il était resté le fils de Fulvia et de Marc Antoine, fidèle à leur mémoire jusque dans la mort. Quant à ces petits bouquets déposés certains soirs devant le Marsyas, ces bouquets dont la présence l'avait intriguée autrefois, Séléne crut en avoir trouvé l'explication : il s'agissait d'annoncer aux conjurés la date d'une réunion en se passant d'écrits, toujours dangereux ; le lieu et le jour étaient indiqués par l'arrangement du bouquet. En somme, comme en amour, il existait en politique un langage des fleurs : Julie l'avait inventé...

Il se pouvait aussi que ces comploteurs eussent espéré rendre son lustre au culte dionysiaque, un culte dont participait le vieux satyre du Forum. Une révolution à la fois politique et religieuse, tel avait été le rêve de Julie, rien de moins ! « Quelle femme tout de même, murmura Séléne à son mari

lorsqu'ils se retrouvèrent dans leur chambre. Et moi qui la croyais légère...

— Elle l'est. Car on ne peut espérer garder longtemps secret un complot d'une telle envergure. Oh, je ne crois pas à la subtilité de la police d'Auguste ! Je crois à la médiocrité humaine : rassemble dans un lieu caché dix hommes quelconques, il y aura toujours parmi eux un traître ou deux... C'est pourquoi agir vite est l'alpha et l'oméga de l'action politique. Penses-tu que César, lorsqu'il a décidé de franchir le Rubicon, avait mis beaucoup de monde dans la confiance ? Je parie que, retors comme il l'était, il ne s'avouait même pas à lui-même son dangereux dessein – cinq minutes avant de pousser son cheval dans le ruisseau, il ne savait pas qu'il allait le faire ! Un grand politique n'est pas un homme de plans et de machines : c'est un joueur de dés. »

AUGUSTE a réussi à tromper le Sénat et le peuple sur la nature des fautes commises par Julie. Tout en feignant la pudibonderie, en surjouant sa gêne à parler publiquement de crimes sexuels, en versant même deux ou trois larmes de honte (sa propre fille, une dévergondée !), il a choisi le meilleur des masques et sauvé le régime. L'accusation d'adultère était aussi le moyen juridique le plus adapté : lorsque l'accusée est veuve ou divorcée, la punition de ses débauches domestiques revient au seul *pater familias* – pas d'enquête, pas de procès, pas d'avocat. Non seulement tous les conjurés, présentés comme des débauchés et des exhibitionnistes, ont été ramassés d'un coup, mais la répression est allée sensiblement au-delà du cercle des amis de Julie. Le Prince a ratissé large pour s'assurer une vieillesse tranquille : il ne reste plus au Sénat un seul homme capable de lui redemander la République...

En vérité, il a eu peur. À Livie qui est dans la confiance, il dit : « Rien de tout cela ne serait arrivé si Agrippa et Mécène avaient vécu ! Agrippa savait tenir Julie, et la police de Mécène était mieux faite que la mienne. Ils n'auraient pas craint de m'alerter, nous aurions évité tout scandale... » Faut-il croire que, parmi les centaines de hauts *magistrats* et de courtisans qui se pressent autour de lui, il n'ait pu trouver à remplacer ces deux hommes-là, deux seulement ? Rien, d'ailleurs, ne permet de penser que, « s'ils avaient vécu », Mécène et Agrippa ne lui auraient rien caché. Eux aussi craignaient les réactions d'un homme accoutumé par trente ans d'exercice du pouvoir à être caressé, rassuré, flatté... Et puis, n'est-ce pas l'habitude des chefs d'État de prêter aux disparus le mérite de la franchise quand ils n'ont plus à craindre leur franc-parler ?

La tristesse d'Auguste s'augmente de l'incompréhension du peuple. La plèbe aimait Julie pour sa générosité, sa simplicité,

mais aussi pour sa beauté et son élégance. Dans les rues de Rome, les mendiants, les esclaves, les paysans sans terre et les marchandes des quatre-saisons l'acclamaient lorsqu'elle passait. Pourtant, elle dépensait bien plus pour ses plaisirs que pour ses aumônes, mais les pauvres avaient l'illusion de la connaître, l'illusion surtout qu'elle les connaissait personnellement et que c'était pour eux seuls, pour les associer au grand spectacle de la Cour dont les demeures fermées du Palatin leur dissimulaient la vue, que cette « reine des cœurs » portait des tuniques toujours plus somptueuses et des bracelets toujours plus chers...

Auguste commence tout juste à mesurer l'immense popularité dont a joui sa fille. Depuis des années les boutiquières du Vélabre se coiffaient comme elle, lui dit-on, et les petites filles de l'Aventin imitaient sa démarche. « Alors quoi ? s'étonne le peuple, elle aurait trompé son mari ? La belle affaire ! Une bonne fessée cul nu et on n'en parle plus ! » Le « cocu », ce patricien froid et arrogant, ce militaire sinistre, n'inspire de pitié à personne : « C'est un fils à la Livie, alors tout ça, sûr que c'est mensonge et compagnie ! Qu'on les divorce, Julie et lui, qu'on renvoie le militaire au front et qu'on nous ramène notre petiote ! Nous autres, on saura la surveiller, allez ! » Quand il repense à Julie (et il y pense souvent, malgré lui), le Prince est maintenant partagé entre un dégoût horrifié et une étrange fierté : comme elle avait bien su se faire aimer, l'enjôleuse ! Qu'elle était donc habile, intelligente même ! Tout à la fois affable, futée et sans scrupules – digne de lui, en somme...

L'effervescence causée par sa déportation ne retombe pas. Un jour que le Prince est au Sénat, une délégation de la plèbe ose pénétrer dans l'assemblée pour demander la grâce de Julie. « Eh bien, répond Auguste, fâché, laissez-moi vous souhaiter

de telles filles et de telles épouses ! » On expulse les audacieux, mais les manifestations continuent. Chaque fois qu'on reconnaît dans une rue la litière du Prince, des cris s'élèvent spontanément, des rassemblements se forment : « Grâce pour Julie ! », « Rappelle ta fille, César Auguste ! », « Sois clément envers la Beauté ! »... De plus en plus irrité, mais obligé de taire la « haute trahison » dont Julie s'est rendue coupable, le Prince, un soir où la foule l'assiège, lance aux manifestants que l'eau et le feu feront bon ménage avant qu'il ne libère sa fille. Aussitôt, le prenant au mot, des tisserandes courent tremper des torches dans le bitume et les jettent dans le Tibre où, se mêlant à l'eau, elles continuent à brûler... Et c'est ainsi pendant des mois : un harcèlement continu, et des menaces à Livie la *marâtre*, si elle ose se montrer.

Le Prince et sa femme se renferment davantage dans leur palais, et Auguste se consacre à ses petits-fils et héritiers, qui lui donnent toute satisfaction. Déférents, appliqués, obéissants, ils n'ont jamais demandé de nouvelles de leur mère ni sollicité la moindre explication ; la rumeur du scandale est forcément parvenue jusqu'à eux, mais ils préfèrent ne pas en savoir plus.

Un an plus tard, le Père de la Patrie présente solennellement au Sénat son « fils » Lucius César, âgé de quinze ans. À cette occasion, on le voit essuyer une larme... Il s'est persuadé, il est vrai, qu'il va mourir à soixante-trois ans. Il fait le calcul : Caius n'aura que vingt ans, Lucius, dix-sept. Et, depuis que Tibère s'est retiré du jeu, il ne dispose d'aucun candidat crédible à une régence éventuelle.

Il faut donc que ces enfants grandissent vite. S'il ne peut plus les mener lui-même sur le front des troupes, il peut encore

leur enseigner les arcanes de la politique romaine, leur présenter les sénateurs influents, leur commenter les lois, leur faire lire les bons auteurs. Il leur apprend même à imiter son écriture, exercice difficile entre tous car le Prince écrit mal et ignore l'orthographe... Bien sûr, il limite leurs plaisirs – pas trop de séjours à Prima Porta, jamais de vacances à Baïes. Ils ne doivent pas non plus jouer avec les autres enfants élevés au Palatin, lesquels, d'ailleurs, à part le sombre Postumus, ne leur sont apparentés que d'assez loin. Castor, Germanicus, Cnaeus, Livilla, Domitius, Lépida, leurs cousins issus de germains, fréquentent ensemble la petite école du Palatin créée pour eux et pour des patriciens de leur âge, mais les *Princes de la Jeunesse* sont élevés à part, sous l'autorité de deux rhéteurs et d'Auguste lui-même.

C'est la première fois que le Prince ressent une affection aussi vive pour des enfants de son entourage ; dans les lettres qu'il leur adresse lorsqu'il est à Aquilée ou Milan avec ses troupes, ou à Atella et Albula pour ses cures, il multiplie les signes d'affection : « Salut, mon cher Caius, mon ânon si aimable, toi qui, je le jure, me manques constamment quand tu es loin de moi... », « Salut, Lucius chéri, mon petit pigeon, mes yeux te réclament, mon cher enfant, conduisez-vous, ton frère et toi, en hommes de cœur prêts à poursuivre ma tâche », etc. On croit voir éclore dans l'âme de cet homme égoïste, dur et défiant à l'égard de ses propres sentiments, quelque chose qui ressemble à de la tendresse, presque à de l'abandon.

Même à Livie, au plus fort de sa passion pour elle, il n'a jamais adressé de mots si doux ! Elle s'agace, bien sûr, de cette faiblesse, reproche parfois à son César Auguste de bêtifier, mais elle modère l'expression de sa jalousie pour ne pas nuire à son fils Tibère, qui, lui, l'imbécile, s'est placé dans la pire des situations ! Non seulement il n'est plus le gendre du

« chef », mais cette puissance tribunicienne que le Sénat lui avait votée il y a près de cinq ans, cette protection juridique qui faisait de lui presque l'égal du Prince, il ne s'en est servi, l'abruti, que pour jouer à l'étudiant dans une île grecque ! Or cette mesure exceptionnelle va prendre fin dans six mois. Que se passera-t-il alors ? Qu'advient-il de lui, et d'elle surtout, livrée aux fils de Julie ? Elle meurt d'inquiétude, maigrit à vue d'œil.

L E CRI désolé des paons dans le jardin de la *villa* royale, à Lixus, au bord du Grand Océan... Qui pleurent-ils, ces beaux oiseaux ? se demande Séléné. Sans doute son neveu Lucius Antoine, ce « fiancé » dont rêvait la pauvre Théa et qu'Auguste avait exilé à Marseille. Le jeune homme y est mort peu après avoir été banni. À Rome, sa mère Marcella est entrée dans un deuil sans fin : la fille qu'elle avait eue de son premier mari, Agrippa, dont le Prince l'avait « divorcée » d'autorité, est morte en couches deux ans plus tôt, et maintenant c'est au tour de son fils unique – celui qu'elle a eu de son deuxième époux, Iullus Antoine, qu'Auguste lui avait imposé avant de le condamner à mort.

Marcella reste seule pour les pleurer. Elle n'a plus personne, sauf Isis, dont Séléné lui assure qu'elle est la déesse des consolations, et Prima, leur demi-sœur à toutes deux, que le sort de son neveu continue d'indigner. Car, vu son âge, Lucius Antoine n'avait pu tremper dans le complot de Julie ; quant à sa mort, à qui fera-t-on croire qu'elle est naturelle ? Prima ne donne pas dans le panneau, Séléné non plus. Cette disparition est trop opportune. Voilà le nom des Antonii définitivement effacé de l'Histoire romaine et de l'*album* du Sénat. Comme le Prince doit être content !

Mais, par les femmes, la descendance de Marc Antoine compte encore quatre petits-fils, y songe-t-il ? Quatre. D'abord, les blonds : Claude et Germanicus, les fils d'Antonia, qui grandissent dans la Maison du Palatin avec les enfants arrachés à Julie. Puis leur cousin « rouquin » : Cnaeus, le fils adolescent de Prima, qui conduit déjà son char si vite sur la Via Appia qu'il vient d'écraser un enfant. Enfin, le petit brun : Ptolémée, héritier du trône de Maurétanie, qui court aujourd'hui sur la plage de Lixus avec son frère de lait, Aedémôn.

Frère de lait, oui. La reine, autrefois, s'est arrangée pour retarder le sevrage complet de l'enfant gétule afin que, malgré leurs deux ans d'écart, les deux petits puissent, pendant quelques semaines, partager la même nourrice, cette Bithynienne achetée à Éphèse qui s'était révélée une merveilleuse laitière. Quand Juba et Séléne étaient allés célébrer à Rome les noces de Caius César avec Livilla, l'une des nièces de la reine, ils avaient emmené le jeune Ptolémée encore bébé pour le présenter à Auguste, et la Bithynienne avait profité de l'occasion pour se faire admirer par toute la domesticité romaine en se trayant elle-même ; elle appuyait de telle manière sur ses seins gonflés qu'elle faisait gicler son lait jusque dans la bouche d'une femme de chambre assise à deux pieds d'elle ! Un numéro digne d'être présenté au Grand Cirque, entre le nain chanteur récemment acquis par Livie et un danseur de corde unijambiste...

Lors de cette réunion de famille, Juba avait offert au jeune Caius César le livre qu'il venait d'écrire pour l'instruire : son *Arabica* en dix volumes, présentés dans des étuis de cuir teintés de pourpre maurétanienne. Mais, comme il l'avait expliqué au Prince, puisque le départ des troupes n'était pas imminent, il comptait compléter l'ouvrage. Il n'était pas encore satisfait de ce qu'il avait écrit sur l'*Arabie heureuse*, il lui manquait des renseignements que des marins lui rapporteraient bientôt. « Je ne crois pas, avait dit aimablement Auguste, que mon fils ira jusqu'au pays de l'encens. Il ne s'agit que de placer l'un de nos partisans sur le trône d'Arménie après avoir intimidé les Parthes. Dans cette perspective, seuls m'importent les Arabes nabatéens... Du reste, j'aimerais que tu rejoignes mon cher Caius à Gaza, il est si jeune !

— Tu n'étais pas plus vieux quand tu as assumé seul la succession de ton oncle César... »

Auguste n'avait pas été insensible au compliment. Cachant son sourire derrière sa main, il approuva : « Certes, certes... Bien entendu, tu l'as compris, je ne te demande pas de suivre mon fils pas à pas, mais, au moment voulu, de quitter ton royaume pour l'aider à sécuriser le port d'Eilat et le golfe Persique. J'aimerais aussi que tu sois présent lors de sa rencontre avec le roi des Parthes : je redoute les flèches diplomatiques que ce prince des archers peut tirer dès qu'il nous aura tourné le dos... De toute façon, Caius César sera accompagné d'un *mentor*. Que penses-tu de Lollius ?

— La même chose que toi, Seigneur. »

Juba n'avait aucune envie de se compromettre. À chacun ses frontières et ses soucis : Auguste s'occupait des Parthes et des Germains, lui des Nigrites, des Musulames et des Gétules... Mais pourquoi le Prince voulait-il confier son héritier à ce Lollius, un pourri qui avait pillé la Galatie quand il y était gouverneur et ne s'était illustré aux armées qu'en provoquant les Sicambres, auxquels, battu, il avait finalement dû sacrifier toute une légion : la plus illustre, celle des Alouettes créée par Jules César avec les plus braves des Gaulois ! Oui, pourquoi Auguste s'était-il soudain toqué de ce jean-foutre doublé d'un va-t-en-guerre ? Inutile de se le cacher, le Père de la Patrie vieillissait. Son jugement n'était plus aussi sûr et il s'entourait mal – à moins qu'il ne s'entourât plus du tout...

Le roi de Maurétanie, comme chaque fois qu'il passait par Rome, s'était arrangé pour rencontrer Calpurnius Frugi, le compagnon de son enfance, un esprit subtil devenu l'un des premiers conseillers du Prince. Frugi, qui venait d'être nommé

préfet de la Ville, n'avait d'autre défaut que d'aimer un peu trop les banquets, mais, quand il était à jeun, tous deux échangeaient avec plaisir sur les affaires du monde ; Juba avait constaté que, dans sa sagesse, Frugi partageait ses inquiétudes : peut-être la trahison de Julie, venant après la fuite de Tibère, avait-elle affecté le grand homme plus qu'on ne l'imaginait ?

Livie, elle, se porte à merveille. Avec Agrippina et Postumus, les cadets de Julie qui vivent au Palatin, elle se montre odieuse et mesquine, mais c'est toujours avec de grands égards qu'elle traite leurs aînés, les *Princes de la Jeunesse*. La puissance tribunicienne accordée à son fils approche de son terme légal – finie, la protection universelle ! Aussi est-il prudent de ménager Caius et Lucius, les favoris du moment, de les flatter et de céder à tous leurs caprices tant qu'ils sont des enfants. Depuis qu'elle a été violée par Auguste dans une arrière-cuisine, Livie a appris à ne prendre au tragique ni les coups de cœur ni les coups de reins de son illustre époux : des passades jupitériennes... Aujourd'hui, il s'attendrit sur la superbe descendance masculine des Julii : trois mâles ! Mais sa sollicitude envers ses « fils » ne fait pas de lui un sentimental. Son Jupiter est un égoïste, elle le connaît : lui repu, tout le monde a dîné... Que demain il vienne à trouver ces enfants-là douillets, capricieux et velléitaires, tout ce que promettent en somme des adolescents trop gâtés, il les lâchera.

Éloigner les deux jeunes Princes de Rome pendant que Tibère, réduit à sa vie privée, y rentrerait (mais acceptera-t-il de revenir, cet ingrat ?), voilà l'idée qu'elle voudrait insuffler à Auguste. D'ici un an, Caius César, l'aîné des *Princes de la Jeunesse*, partira pour l'Orient ; huit légions l'y attendent.

Mais elle doit persuader son mari que le cadet, Lucius, est digne lui aussi de recevoir un commandement adapté à son jeune âge, dans un pays pacifié. L'Espagne, par exemple. Si on l'envoyait en Espagne par la Via Domitia toute neuve, le mieux serait qu'il s'arrêtât au passage pour inspecter la Narbonnaise. D'autant que les Nîmois achèvent de construire, sur les plans du sanctuaire romain de Mars Vengeur, un petit temple carré dédié aux *Princes de la Jeunesse* : « À Caius César, consul, et Lucius César, son frère. » Pour un travail de Barbares, le résultat est, paraît-il, remarquable. En inaugurant lui-même ce monument, le « fils » du Prince déchaînerait l'enthousiasme des populations. Quant à Marseille, une ville grecque annexée depuis peu, donc doublement ingouvernable, il y trouverait, comme toujours, quantité de procès à régler, de rivalités à arbitrer, de dettes fiscales à exiger. Grâce à son médecin marseillais Antonius Musa, Livie connaît beaucoup de monde dans ce pays, le jeune Lucius César n'y serait pas livré à lui-même.

Il y a quelques années déjà, elle avait veillé à ce que l'autre Lucius, Lucius Antoine, le fils banni de l'ignoble Iullus et de cette pauvre Marcella, fût entouré d'hommes à elle dans ce port malfamé. Dommage que le fils de Marcella n'ait pas eu le temps d'y lier amitié, lui qui semblait si plein de vie ! Il est vrai que Marseille n'a pas d'égouts et que ses environs sont malsains : trop de marais et trop de moustiques. Aussi ne se bornera-t-elle pas cette fois à entourer Lucius César de ses propres affranchis, elle exigera qu'il emporte avec lui une moustiquaire, ce raffinement imité de Cléopâtre. Vraiment, on pourra dire qu'elle a tout fait pour ce garçon ! Lequel, sous un air robuste, cache malheureusement une santé fragile, très fragile...

Le cri désolé des paons à Lixus, au bord du Grand Océan. Qui pleurent-ils aujourd'hui ? Le « fils » du Prince, Lucius César, mort brusquement. À Marseille, lui aussi. Il n'avait que dix-neuf ans, et un grand destin s'offrait à lui... Décidément, la patrie d'Euphorbe et de Musa est une ville maudite !

Une fois encore, la reine, revenue de Volubilis, s'attarde à Lixus. Elle s'est assise sur la terrasse de sa *villa maritime*, non loin de l'estuaire où s'était autrefois établi le port carthaginois, le long du fleuve Loukos. Elle regarde l'Océan, rêve au jardin des Hespérides, que ses ancêtres croyaient situé au bord de ce fleuve-là, et cherche à retrouver dans l'air le parfum des « fruits d'or »... Malheureusement, à Lixus comme à Césarée, on respire surtout les exhalaisons putrides des bassins où marinent les entrailles de poisson indispensables au *garum* !

Pour le compte du roi, elle vient d'inspecter les défenses de Volubilis et celles de Sala où, autour de la citadelle, quelques travaux d'agrément ont été entrepris sous sa direction. Deux fontaines publiques, une statue de Juba, un petit forum : la forteresse commence à ressembler à une vraie cité... Quant à Volubilis, cette bourgade des plateaux, elle grossit vite. Il y a d'excellentes terres à blé dans la région, et le roi y favorise l'installation des paysans, même espagnols ou romains : il ne faut pas laisser le champ libre aux nomades.

Séléné n'a jamais beaucoup aimé son « palais » de Volubilis, même avec toutes les améliorations que son mari et elle y ont apportées. Loin de la mer, elle souffre du climat ; mais elle doit se montrer dans l'intérieur car les monnaies qu'émettent les souverains comportent toujours leurs deux noms, souvent leurs deux portraits, et le peuple la considère comme une reine régnante – d'autant qu'elle ne manque pas d'autorité... Elle n'est faible, parfois, qu'envers « ses » enfants, qui l'accompagnent partout avec son cuisinier, les

artistes chargés de la distraire et une cohorte de joyeuses servantes. Elle s'efforce, en effet, de renouer avec la tradition itinérante des souverains maures – ce que Juba, trop occupé en Numidie, ne peut faire autant qu'il le devrait. Alors elle se montre à sa place et fait acclamer par les tribus leur fils Ptolémée, qui grandit.

Il aura bientôt sept ans, cet enfant si précieux, ce prince qu'on n'espérait plus et qui incarne, aux yeux de tous, l'assurance d'une succession paisible... Pourtant, avec Aedèmôn, le futur monarque se comporte toujours en cadet. Certes, il est un peu plus jeune que son frère de lait, mais il sera son roi. Franchement, on ne le croirait pas ! L'exemple, l'initiative, les ordres même, viennent toujours du petit Gétule, et si Ptolémée ignore la réponse à une question d'histoire que lui pose son précepteur, il s'absout aussitôt de son ignorance en disant : « Ce n'est pas grave, puisque Aedèmôn le sait... »

Il est vrai qu'Aedèmôn veut si bien faire qu'il fait tout bien. Séléné ne peut s'empêcher de voir en lui ce qu'elle-même fut, enfant, sous la tutelle d'Octavie : un jeune captif soucieux de plaire à la « geôlière » qui le protège. « Curieuse comparaison ! lui a fait remarquer Juba. C'est oublier tout de même que tu étais née grecque et princesse, quand Aedèmôn est né barbare et esclave... »

CETTE FOIS, Tibère se trouve dans une situation désespérée. Quand le temps de sa puissance tribunicienne s'est achevé, qu'il n'a plus eu ni pouvoir ni protection, il a demandé à revenir à Rome pour voir son fils Castor revêtir la *toge virile*. La réponse d'Auguste a été ferme : « Cesse de t'inquiéter des tiens, que tu as mis tant d'ardeur à abandonner. Je suis sûr que tu trouveras encore beaucoup de choses à apprendre dans l'île de Rhodes, restes-y. »

Tibère a compris : désormais, il est à la merci du premier imbécile venu qui croira plaire au Prince en l'assassinant. Déjà les sénateurs qui, voguant vers Antioche ou rentrant d'Orient, s'arrêtaient toujours dans l'île pour le saluer passent au large. Depuis un certain temps il avait repris la *toge romaine* pour ne jamais être surpris en négligé par l'un de ces *magistrats* ; maintenant au contraire, il se hâte de remettre le costume grec afin de passer inaperçu des visiteurs aux intentions douteuses. Il a cessé ses exercices d'escrime, abandonné ses entraînements d'équitation, déserté les écoles de rhétorique et les cours de philosophie. Il ferme même la vieille *domus* achetée dans la capitale de l'île, revend sa *villa rustica* et s'installe, sous un nom d'emprunt, dans une petite maison très éloignée des côtes. Elle est perchée sur une colline, ce qui permettrait de voir venir de loin des cavaliers malintentionnés...

Quand il apprend l'arrivée de Caius César, de sa cour et de son état-major dans l'île de Chio voisine, c'est lui qui se déplace pour saluer le favori. Certes, il lui en coûte de s'humilier ainsi devant un gamin qui n'a rien accompli, mais il faut qu'il lui rende hommage, c'est une question de survie.

À Chio, il est encore plus mal reçu qu'il ne l'appréhendait. Tel un affranchi qui, devenu le « client » de son ancien maître, viendrait quémander dès l'aube son panier-repas, on l'oblige à patienter dans l'antichambre du *Prince de la Jeunesse*. Il voit passer devant lui des tribuns militaires de vingt ans et introduire en urgence des questeurs de troisième catégorie ; il voit des *Graeculi*, des « petits Grecs » sortis du néant, pompeusement annoncés par les nomenclateurs et reçus à bras ouverts ; il voit surtout Lollius, aussi insolent dans la faveur qu'il s'était montré poltron dans la défaite, traverser plusieurs fois l'antichambre sans le saluer autrement que d'un léger signe de tête.

Lorsqu'il est enfin reçu par Caius César – auquel il pensait naïvement pouvoir proposer ses services puisqu'il connaît bien l'Arménie, y ayant lui-même, à l'âge de vingt-deux ans, placé un candidat romain sur le trône –, « l'enfant » le traite avec une froideur marquée. Pas de tête-à-tête (le *Prince de la Jeunesse* reste entouré d'une demi-douzaine de conseillers indiscrets et amusés) et pas d'autre conversation entre eux qu'un échange de politesses. Moins de cinq minutes plus tard, Tibère est dehors.

Sur le seuil de la porte, il entend l'un des courtisans de Caius proposer calmement au « fils » d'Auguste : « Veux-tu que je le tue ? »

DEUX ans plus tard, si, dans son île, Tibère l'exilé tremblait toujours, Caius César avait bien rabattu de sa superbe. Dire qu'il était désenchanté serait un euphémisme : il était triste à mourir.

Au commencement, il avait avancé en Orient sur un chemin bordé de roses : Chio, Éphèse, Antioche, Césarée-Maritime... Même les Juifs de Jéricho lui avaient réservé un accueil chaleureux. Lollius lui aplanissait la route, bien que cet ancien consul eût une fâcheuse tendance à reléguer son jeune chef au second plan chaque fois que l'occasion se présentait. Parce qu'il avait autrefois vécu à Éphèse, puis gouverné la Galatie – ce qui l'éclairait peut-être sur l'Asie –, Lollius croyait tout connaître aussi de la Syrie, de la Judée, de l'Arabie et de la Parthie. Or il n'en savait pas plus sur ces régions complexes qu'il n'en avait appris sur la Germanie en fuyant à bride abattue devant les Sicambres... Caius César s'inquiétait : son « père » ne s'était-il pas trompé en lui choisissant pour mentor ce sybarite présomptueux qui se couchait dès deux heures de l'après-midi pour commencer à dîner ?

Le jeune homme s'était senti soulagé quand il avait été rejoint à Antioche par Isidore de Khalcis, le géographe chargé de lui enseigner l'Arménie, puis à Gaza par le roi Juba, qui lui présenterait l'Arabie. Avec Juba, la complicité avait été immédiate. Car il ne s'agissait pas simplement d'un érudit comme Isidore, mais d'un monarque et d'un soldat. Pas de leçons théoriques, des travaux pratiques. Ensemble, ils avaient pourchassé les nomades du Sud qui menaçaient la sécurité de la ville d'Eilat et l'accès des marchands de Pétra au golfe Persique. Juba, plus jeune que Lollius, chevauchait près de Caius. Il savait suggérer discrètement au jeune César les manœuvres adéquates et avait fourni aux cavaliers des légions – des auxiliaires venus de l'*Africa* – l'occasion de

poursuivre à travers le désert les plus menaçantes des tribus caravanières. Lesquelles, malgré la vitesse étonnante de leurs dromadaires, ne pouvaient rivaliser avec ces auxiliaires montés sur des petits chevaux numides.

Puis Caius César, s'appuyant sur Juba, avait rétabli sur le trône de Pétra le roi Arétas, que des factieux en avaient chassé ; et il avait obtenu le soutien inconditionnel de ce monarque, heureux, en outre, de voir ses marchands délivrés du brigandage qui leur coupait la route des épices.

À table, Lollius, quand il était de bonne humeur, continuait à dire pis que pendre de Tibère, « cet ivrogne prétentieux qui ne laisse personne ignorer qu'en deux siècles les Claudii ont célébré six Triomphes...

— Le compte n'y est pas, avait doucement repris Juba. Six Triomphes pour les Claudii, dis-tu ? Tu oublies d'y ajouter le Triomphe de Tibère lui-même. Son Triomphe sur la Germanie. De ce septième exploit, les Chérusques et les Sicambres se souviennent fort bien, eux... »

Cette manière habile de lui rappeler ses propres échecs avait cloué le bec au mentor.

Caius César, nommé consul pour l'année, avait enfin rencontré le roi des Parthes sur l'Euphrate. Un cortège de rois alliés accompagna le jeune Prince jusqu'au lieu de la rencontre. Outre Juba, il y avait là le roi arabe de Nabatée, le roi grec de Commagène, l'ethnarque juif de Judée, le tétrarque de Galilée, et le roi de Cappadoce, avec son petit-fils Tigrane. Tous, Lollius compris, se retirèrent pour laisser le *Prince de la Jeunesse* discuter seul, sur une île de l'Euphrate, avec Phraatès, le nouveau roi des Parthes. Celui-ci, qui venait d'assassiner son propre père pour régner, éprouvait quelque

difficulté à assurer son autorité sur ses demi-frères. Aussi l'entrevue entre les deux chefs se passa-t-elle au mieux : non seulement « l'ennemi » accepta de soutenir le candidat romain au trône d'Arménie, mais, pour preuve de sa bonne volonté, il livra à son homologue le nom de son principal informateur au sein de l'état-major romain, un corrompu qui lui coûtait cher et lui devenait inutile : Lollius Paulinus...

Habitué dès sa prime enfance à dominer ses sentiments, Caius parvint à ne rien dévoiler à ses proches de ce qu'il venait d'apprendre. Après quelques joyeux banquets, les rois « amis » se dispersèrent pour regagner leurs royaumes respectifs. Mais le *Prince de la Jeunesse* n'attendit pas d'être de retour à Antioche pour faire arrêter Lollius.

Élevé dans une saine méfiance des Orientaux, il avait d'abord cru que le roi des Parthes lui tendait un piège : ce renard ne cherchait-il pas à lui faire sacrifier un politique de bon conseil ? Pourtant, lui-même nourrissait des doutes sur les compétences de son *mentor*. Des doutes qu'il n'osait s'avouer, puisque Lollius avait été choisi par son « père » et qu'Auguste était, avec Lucius son frère, l'être que Caius César aimait le plus au monde. Une enquête rapide et discrète le convainquit néanmoins de la véracité des allégations du roi parthe.

Arrêté, à la stupéfaction générale, par un centurion chargé de lui rappeler que *la roche Tarpéienne est près du Capitole*, Lollius confirma l'accusation en se donnant la mort. Caius restait seul pour conduire l'armée à travers la Syrie et l'Anatolie, jusque dans les lointaines montagnes d'Arménie.

Certes, il le savait, Tibère avait autrefois accompli une mission semblable au même âge, Tibère dont il venait d'écrire à Auguste qu'il fallait lui permettre de quitter son île et de

revenir à Rome, pourvu qu'il y vécût en citoyen ordinaire. « C'était Lollius, précisait-il à son "père", qui m'avait poussé à me méfier de Tibère en me persuadant qu'il en voulait à ma vie. Plusieurs fois, il m'a proposé de le faire assassiner et de m'offrir sa tête... Ce traître jalousait les succès militaires que ton beau-fils a remportés sur les Germains. Je regrette d'avoir, sur ses conseils, si mal reçu à Chio le fils de notre chère Livie. Oublions son caractère ombrageux, ses dédains et ses foucades, et permettons-lui, après huit ans d'éloignement, de revoir enfin sa maison des Carènes et son fils. » Ce courrier, Caius le fit porter à Rome par son propre cousin, Cnaeus Domitius, le fils de Prima, dont il voulait se débarrasser : le garçon glissait sur une mauvaise pente ; au grand scandale des autres officiers, il venait de poignarder l'un de ses affranchis qui refusait d'avalier coup sur coup trois setiers de vin pour l'amuser de son ivresse...

Tibère revint discrètement à Rome, tandis que les légions de Caius marchaient sur l'Arménie. Dans cette affaire d'Orient, les Romains jouaient de malchance. Le roi des Parthes avait bien voulu laisser couronner le candidat d'Auguste, mais celui-ci était mort en chemin : hasard, ou poison ? Parvenu dans la capitale, Caius César choisit un Mède pour régner sur ce pays désuni, un Mède qui, à peine monté sur le trône, mourut aussi : poison, ou hasard ? Il laissait un fils encore enfant, que Caius s'empressa de coiffer du diadème, mais, cette fois-ci, sans illusions. En effet, plusieurs grands seigneurs du pays ne l'entendaient pas de cette oreille, et chacun avait maintenant son poulain. La rébellion contre le roi-enfant devint générale. Rome allait devoir montrer sa force dans une région où ses légions ne pouvaient se déployer à leur

aise. Caius César, seul à leur tête, tremblait de n'être plus à la hauteur de la situation.

Voilà pourquoi il était triste. Il avait aussi appris la mort de son frère et ne s'en consolait pas. Il aurait voulu pleurer, mais où se cacher ? Sans cesse, il s'interrogeait : qu'était donc allé faire Lucius César à Marseille ? Qu'y avait-il bu, qu'y avait-il mangé ? Plus Caius y réfléchissait, plus il se persuadait que Lucius avait été empoisonné. Certains officiers de son état-major, quand ils avaient trop bu, osaient même prononcer le nom de Livie. Livie ! Livie, qui leur avait servi de mère à tous deux ! Impossible... Cependant, l'assassinat faisait aussi partie de la vie réelle, cette vie dont Caius César, élevé dans la douceur trompeuse d'un respect universel, découvrait depuis peu la rudesse.

Quand leur « père », les jugeant adultes, avait soudain cessé de les protéger et les avait éloignés du Palatin, c'était séparément que les deux garçons avaient dû affronter la réalité – eux qui ne s'étaient jamais quittés, qu'on avait élevés comme des jumeaux ! Lucius, plus jeune et plus sensible, n'y avait pas résisté. Et Caius, solitaire parmi les milliers de soldats dont le sort dépendait de lui, sentait qu'il allait inmanquablement décevoir son « père ».

Même si le Prince s'était efforcé de l'associer parfois à la conduite d'un procès ou à une inspection militaire, Caius ne se souvenait que d'une enfance insouciante et choyée, passée au milieu des poules blanches de Prima Porta ou dans la luxuriance des *Jardins de Mécène*, puis d'une adolescence sagement partagée entre le discours grec, l'escrime, le jeu de dés et la lecture des œuvres complètes de Virgile... Leur « père » leur avait bien parlé de temps en temps des infamies dont certains hommes étaient capables, il leur faisait enseigner l'Histoire, mais les leçons que ses « fils » pouvaient tirer de

ces rares conversations restaient abstraites, comme ces morales qu'Ésope, le fabuliste, dégagait des aventures fantaisistes des animaux qu'il mettait en scène.

C'était seulement depuis deux ans que Caius César découvrait l'intrigue, l'envie, la haine, la flatterie, et les complots ourdis dans l'ombre. Sans parler de la violence : tous ces cadavres mutilés, ces blessés qu'on abandonnait après les batailles, ce sang dont la terre se gorgeait, dont les fleuves se teintaient... Il ne se sentait pas taillé pour la guerre, ni pour le gouvernement des hommes. Peut-être comme son jeune frère Postumus, qu'il voyait rarement mais dont Livie se moquait, peut-être n'était-il fait, lui aussi, que pour pêcher à la ligne dans un ruisseau de l'Ombrie ?

Au déshonneur d'un échec, il aurait cent fois préféré la mort. Il lui arrivait d'envier son frère Lucius, disparu avant de s'être discrédité.

Sous la conduite hésitante de Caius César, l'armée romaine parvint tout de même à remporter quelques victoires sur les séditieux déchaînés. Le jeune homme s'en serait contenté... Mais Auguste lui écrivit qu'il ne devait pas quitter le pays avant que celui-ci ne fût totalement pacifié. Il insistait sur « totalement ». Caius s'enfonça donc plus avant dans les montagnes et mit le siège devant Atagira, la dernière des grosses citadelles qui résistaient au roi-enfant choisi par Rome : Addon, le chef des Arméniens révoltés, s'y était réfugié et prétendait pouvoir tenir des mois. Caius était pressé ; il était las des monarques fantoches qu'il avait dû imposer l'un après l'autre ; il craignait aussi qu'à l'est le roi des Parthes ne saisît l'occasion de ces troubles incessants pour

revenir sur ses engagements. Il fallait en finir : négocier avec les rebelles et signer un traité.

Justement, Addon lui proposa une rencontre à la porte de sa citadelle. Caius ne se fit accompagner que d'une petite escorte. Il était confiant : les deux parties ne venaient-elles pas de conclure une trêve de trois jours ? Un soldat n'a qu'une parole : ses hommes déposèrent casques et cuirasses, conformément aux accords passés. Mais la discussion, qui se déroulait au pied même de la forteresse, tourna court. Au moment où les Romains, déçus, s'en retournaient vers leur camp, un archer arménien dissimulé dans la muraille tira trois flèches dans le dos de Caius. Une seule manqua son but. Les deux autres l'atteignirent, l'une à l'arrière de la cuisse, l'autre près de la colonne vertébrale. Ses officiers hurlèrent, la centurie restée en arrière enveloppa en hâte la petite troupe désarmée, les trompettes sonnèrent, et la cohorte entière se rua sur la citadelle : la trahison d'Addon avait décuplé la force des assiégeants.

On avait transporté Caius César sous sa tente. Un médecin syrien formé chez les gladiateurs, la meilleure école de chirurgie, parvint à retirer les flèches. Il recousit la cuisse, mais il n'avait aucun moyen de savoir quels dégâts avaient été causés au poumon. Caius crachait du sang. La citadelle tomba. Au chef des rebelles, un centurion *primipile* coupa la langue pour parjure. On la fit ensuite cuire au feu du bivouac et on la donna au prisonnier sanguinolent, avec ordre de la mâcher et de l'avaler. Après quoi on découpa le reste de son corps comme un poulet rôti, en commençant par « les pattes » et « les ailes »...

Caius César, lui, ne pouvait plus ni marcher ni monter à cheval. On le portait en litière. Ses légions reprirent la route d'Antioche, à travers ce plateau anatolien qui avait fait le

désespoir de Marc Antoine quarante ans plus tôt. Cette fois-ci, les soldats ne faisaient pas retraite et, derrière eux, l'Arménie semblait pacifiée – mais pour combien de temps ?

Il leur fallut près d'un mois pour regagner la mer. Caius César souffrait et avait du mal à respirer. Trop faible pour quitter sa litière aux rideaux fermés, parfois il pleurait – de honte et de douleur. Il s'en voulait de sa naïveté, de sa jeunesse, de son inexpérience. Il n'aimait pas le monde qu'il avait commencé à connaître et, moins encore que les Arméniens d'Addon, ces Romains de Rome qu'il allait retrouver. Ceux-là le terrorisaient. Il ne se sentait pas capable d'affronter leurs commentaires aigres-doux, leurs perfidies souriantes, ni d'éviter les pièges, cachés sous les fleurs, qu'ils lui tendraient. Il n'était pas un meneur d'hommes. Encore moins un hypocrite. Il n'était que le petit-fils d'un grand homme...

Quand Auguste apprit que l'état de son « fils » ne s'améliorait pas, il lui dépêcha un médecin de la Cour. « Un homme, lui écrivit-il, qu'estiment mon cher Musa et ma Livie, *mea Livia*. » Il rappelait aussi à son « ânon chéri » que la jeune Livilla était impatiente de le retrouver... Sa femme ! Cette petite-cousine à laquelle on l'avait marié juste avant son départ alors qu'elle n'était encore qu'une gamine de douze ans, laide, impubère, et plate comme une table. Le mariage n'avait pas été consommé. Antonia elle-même, la mère de Livilla, n'avait consenti à leur union qu'à la condition qu'on attendrait un peu avant de les mettre dans le même lit. S'il rentrait à Rome, il retrouverait maintenant une femelle de seize ans qui lui collerait ses gros seins sous le nez en réclamant son dû. Or, avec cette cousine-là, il n'avait aucune envie de « se faire un jour heureux », comme disaient les Égyptiens. Ni avec elle, ni

avec une autre d'ailleurs. Pas envie, non plus, d'entendre la famille gloser sur ses exploits sexuels ou ses échecs. « La famille » ? Quelle famille, au fait ? Puisqu'il n'avait plus, en vérité, ni père, ni mère, ni frère...

Lorsqu'il fut à Antioche, installé dans une luxueuse *domus* de Daphné, et que le médecin de Livie eut commencé ses soins – des enveloppements chauds et humides de la poitrine, « pour faire mûrir », disait-il –, Caius trouva la force d'écrire au Prince pour lui demander l'autorisation de rester en Syrie. Il voulait, lui dit-il, rétablir sa santé dans un climat agréable et n'avoir plus ni titre ni obligations ; du reste, il ne pourrait sans doute plus remonter à cheval et, depuis quelques jours, il crachait du pus ; il se demandait quelle sorte de médecin on lui avait envoyé de Rome : « Un incapable ! Peut-être est-ce celui qui a si bien soigné mon frère Lucius ? » Une semaine plus tard, il réitéra, plus humblement, sa demande de congé, en suppliant son « père » de consentir à l'oublier. Il l'assurait de sa reconnaissance, de son respect, mais il voulait – successivement, et dans cet ordre – divorcer de Livilla, choisir lui-même ses domestiques, renoncer à toute fonction et s'installer au bord de l'Oronte.

La réponse d'Auguste lui parvint enfin, elle était sévère. Il ne comprenait pas les états d'âme de son petit-fils, « car si quelqu'un doit se sentir fatigué de la vie et des tâches qu'elle nous impose, c'est plutôt moi, à soixante-six ans passés, que toi à vingt-trois... Secoue-toi, mon garçon ! Si tu ne t'es pas illustré au cours de cette expédition, tu n'as pas non plus démérité. L'Arménie est un guêpier, tout le monde le sait. Reviens à Rome, et nous discuterons tranquillement de ton avenir et de celui de l'Empire. Ce n'est pas une invitation de ton père, c'est un ordre de ton Prince ».

Caius César se fit porter jusqu'au port de Séleucie et embarqua sur une trirème militaire. À bord, ses étouffements reprurent de plus belle, accompagnés d'élançements violents dans le poumon. « C'est un abcès, murmurait-il à ses valets entre deux râles. Un abcès qui me ressemble : il voudrait "mûrir", grandir, éclater au grand jour, mais il n'y parviendra pas... » À Limyra, sur la côte lycienne où la trirème s'était arrêtée pour faire de l'eau, il demanda à débarquer. Le tribun qui l'accompagnait réquisitionna une maison de pêcheur sur le port. Il y mourut deux jours après. Sa dépouille seule revint à Rome.

Le cri désolé des paons dans le jardin royal de Lixus, au bord du Grand Océan... Qui pleurent-ils, ces beaux oiseaux que Séléne aime à faire représenter sur les mosaïques du palais de Césarée ? Caius Julius César Vipsanianus, fils de Julie et d'Agrippa, héritier du Prince Auguste, qu'on inhume aujourd'hui dans le grand mausolée du Champ de Mars, à côté de son frère Lucius. « C'est une malédiction, gronde le peuple romain au passage du cortège funèbre, le Prince est maudit dans toute sa descendance : Marcellus, Julie, Lucius, Caius... Il n'y a plus de Julii ! Cherchez la *marâtre* ! »

MAGASIN DE SOUVENIRS

Catalogue, vente archéologie, Drouot, Paris :

...277. Mosaique composée de losanges floraux stylisés dans lesquels sont représentés des paons, certains avec un ruban autour du cou. Calcite et marbres de différentes couleurs. Quelques tesselles restaurées, sinon très belle conservation. Art romain, 1^{er} siècle.

Dim. : 209 x 180 cm

15.000/18.000

JUBA regretta Caius, investi trop tôt d'une charge trop lourde. « C'était un bon enfant, dit-il. Comme un vin d'excellent cépage, il aurait suffi de le laisser vieillir... » Mais Séléne, qui connaissait peu les *Princes de la Jeunesse*, se réjouit de voir Auguste obligé de revenir à de meilleurs sentiments envers Tibère. Quant à Livie, elle triomphait : que pouvait faire maintenant le Père de la Patrie pour assurer sa succession, sinon prendre son beau-fils pour fils ?

C'est en effet ce que fit le Prince, mais à la manière entortillée qu'il croyait habile : en même temps que Tibère et au même rang, il adopta le dernier de ses petits-fils, ce Postumus qu'il n'estimait guère. Étrange attelage que celui d'un soldat aigri de quarante-six ans avec un gamin de quinze qui poussait comme une herbe folle ! Et ce dispositif alambiqué, le Maître de Rome le compliqua encore d'un mécanisme de suppléance fait exprès pour attiser les rivalités : Tibère, qui avait déjà en Castor un fils de dix-sept ans apte à lui succéder, se vit contraint d'adopter son neveu, Germanicus, qui n'avait que deux ans de plus que son fils. Volonté de monter les uns contre les autres ? ou simple désir de réintroduire une dernière fois les Julii dans le jeu du pouvoir ? Par leurs mères, Postumus, fils de Julie, et Germanicus, fils d'Antonia, appartiennent en effet à l'illustre lignée. Tibère, s'il est bien devenu le « fils » du Prince et sera peut-être le prochain César, ne doit pas nourrir l'espoir de voir jamais lui succéder un enfant né de lui. La puissance sans partage qu'Auguste a conquise à force de ruse et de persévérance ne tombera pas, par une suite de hasards, dans le giron des Claudii. Au pire, après un bref intérim, elle reviendra aux Julii, seuls héritiers légitimes du fondateur de l'Empire, le divin Jules.

Pour faire émerger une lignée dynastique puissante sans fixer de règles claires, le Prince court donc toujours plusieurs lièvres à la fois. D'où cette politique successorale erratique et cruelle... Pour le reste, cet homme si dur avec les siens, ce « parrain » redouté de tout l'Empire, n'est encore qu'un demi-tyran. Il a des timidités, des craintes, des regrets ; il lui arrive même de supporter les critiques lorsqu'elles émanent d'amis qu'il sait loyaux. Ainsi d'Asinius Pollion, autrefois intime de Jules César lui-même, Pollion qui a vu de ses yeux le *Divus* franchir le Rubicon, et qui marche maintenant appuyé sur un bâton en se vantant d'être trop perclus pour s'agenouiller devant le Maître.

Le soir des funérailles de Caius César, Pollion a osé maintenir un banquet d'anniversaire offert à quelques proches. Auguste, le prenant à part à la fin d'une séance du Sénat, lui a mis doucement la main sur l'épaule : « J'ai été triste d'apprendre que l'un de mes meilleurs amis avait ri le soir où je pleurais mon fils... Mais sans doute m'a-t-on menti ? – Pas du tout. Ce dîner était prévu de longue date, je n'ai pas cru devoir l'annuler. L'an dernier, je n'avais pas reporté la fête que je devais donner le jour où le plus jeune de mes fils est mort. – Ah... je ne savais pas... Excuse-moi... » Le Maître est confus. Tant il est vrai que les despotes, habitués à la complaisance, sont pris de court quand on leur oppose la vérité sans fard.

Du reste, César Auguste ne veut avoir en rien l'air d'un roi : ni trône, ni couronne. Et son successeur, c'est au Sénat qu'il appartiendra de le désigner, ou, plutôt, de le confirmer... Lui se borne à mettre en avant les plus valeureux de ses proches, rien d'autre, n'est-ce pas ? Rome reste une République, et celui qui gouverne l'Empire n'y est que le *primus inter pares*.

Aussi s'efforce-t-il de garder un train de vie modeste (il dort depuis quarante ans dans le même lit sans ornements) et de se

montrer accessible aux plus humbles de ses concitoyens. Un certain jour de l'année, le dernier des plébéiens peut même le croiser dans la rue ; pour exaucer un vœu formé à la suite d'un mauvais rêve, il quête, une sébile à la main, en remerciant tous ceux qui lui donnent un *as*, la plus modeste des piécettes...

Voilà pourquoi les dépenses de sa petite-fille Julilla, depuis qu'elle est mariée, l'exaspèrent : la jeune femme s'est fait construire sur la côte campanienne deux *villas maritimes* d'un luxe tapageur, avec ports privés, piscines d'eau de mer et d'eau douce, et théâtres de verdure. Elle entretient là, à grands frais, une cour de pique-assiettes et de petits poètes qui la chantent et la ruinent. Passe encore pour Crinagoras de Mitylène, ce Grec qui, depuis vingt-cinq ans, convertit en épigrammes le moindre événement de la vie des Julii : que Julilla ait cru devoir récupérer ce parasite dans les débris du salon de sa mère plaide en faveur de sa bonté. Mais l'autre pilier des « lectures » qu'elle organise, c'est Ovide, le trop célèbre Ovide, corrupteur proclamé de la *pudicitia* féminine. Le Prince a toujours senti que, malgré ses flatteries bien tournées, Ovide ne l'aimait pas et encourageait les frondeurs, voilà pourquoi il ne l'a jamais reçu. Mais il tolère son existence, puisqu'on lui dit que c'est un grand poète ; or des poètes latins, Fabius Maximus, son bibliothécaire et son ami, se plaint de ne plus en trouver beaucoup pour remplir les niches de la bibliothèque du Palatin. Morts, Catulle, Virgile, Horace, Propertius... Va-t-on en revenir à la domination artistique des Grecs ?

Décidément, Mécène lui manque. Où sont les espérances de leur jeunesse ? les promesses de l'Âge d'or ? Après une si grande révolution, l'État, à sa mort, risque de retomber entre les pattes d'un aristocrate pressé de restituer leurs pouvoirs aux fantoches du Sénat. Et celui qui osera renouer ainsi avec la

République et ses querelles ne sera pas n'importe quel patricien, mais son propre beau-fils, Tibère ! Tibère, que lui, le réformateur de l'État, a nourri, éduqué, promu ! Aujourd'hui il essaierait bien de le cantonner aux activités militaires, mais aurait-il le temps de former son dernier petit-fils aux affaires ?

D'ailleurs ce petit-fils, Postumus, le dernier enfant de son ami Agrippa et de Julie, Postumus, dont il a fait aussi son fils adoptif, est-il éduicable ? Livie lui assure que non. Les précepteurs qu'elle lui a donnés ne se montrent guère plus optimistes. Songez qu'il réclame encore sa mère – après sept ans de séparation ! Et ses chiens de chasse, ses cannes à pêche, ses gants de boxe... Maintenant qu'il a pris la *toge virile* (avec un an de retard et le minimum de festivités), il réclame aussi son héritage : celui de son père disparu, dont il reste le seul héritier mâle. « Certes, dit-il, on a dû verser à Lucius Émile Lépide la dot de ma sœur Julilla, mais où est passé le reste ? » Il y revient sans cesse, accuse sa belle-mère adoptive de détournement de fonds, s'emporte jusqu'à la traiter de *marâtre* au sens fort du terme et à la menacer d'un procès ! Or, quand il s'emporte, non seulement il dit des sottises, mais il devient violent ; et, comme il est grand et robuste, il casse tout ce qu'il trouve à portée, le bois, le verre, l'albâtre. Seul le bronze lui résiste... Mais lorsque ensuite, pour se calmer, il traverse le Forum à grands pas, la populace le suit, l'acclame, lui baise les mains. Le peuple a reporté sur « le petit », le *parvulus*, la tendresse qu'il avait pour Julie. Depuis toujours la plèbe déteste les Claudii, la morgue des Claudii, elle en tient pour les Julii ; et il en sera ainsi tant qu'il restera des descendants directs du dieu César...

Pour calmer le jeu, Auguste, qui vient de loger Tibère dans les *Jardins de Mécène*, donne à son petit-fils l'une des plus belles demeures qu'ait possédées Agrippa : un palais situé à

l'est de Pompéi, sur la pente même du Vésuve, un palais d'où l'on peut admirer toute la côte. Postumus, ravi, part sur-le-champ avec son *pédagogue* et quelques amis. Mais il revient au bout de trois mois : la propriété est trop éloignée de la mer. « C'est le supplice de Tantale, dit-il, on a toute la baie sous le nez, mais on met trois heures pour descendre jusqu'à l'eau et commencer à pouvoir pêcher ! »

Revenu à Rome, de nouveau il réclame de l'argent et insulte Livie ; puis de nouveau il se promène sur le Forum ; et de nouveau il y est acclamé. Il se présente maintenant comme « Neptune en exil » – coup de folie ? allusion à la mer et aux poissons, qui lui manquent ? ou rappel des mérites de son père, l'amiral Agrippa qui fut le vrai vainqueur d'Actium ? Lorsque, dans un mouvement de colère, il brise chez Livie une petite Diane qu'on attribuait à Praxitèle, son grand-père furieux l'envoie sur la côte amalfitaine : il y est assigné à résidence, et l'on adjoint à son *pédagogue* quelques gardes prétoriens.

Dans ses lettres à Séléne, Prima fait une allusion discrète au chagrin de Julilla après « les ennuis » de son frère Postumus. La reine se rappelle les longues conversations qu'elle avait autrefois en Orient avec une Julilla de quinze ans. Bien avant la disgrâce et l'emprisonnement de sa mère, la fille d'Agrippa se montrait très attachée à son jeune frère. Dans sa correspondance, Prima ne parle pas de l'attitude de l'autre fille de Julie, Agrippina, qui reste sous la coupe de leur chère Antonia et qu'on a fiancée à son cousin Germanicus. « De visage, Germanicus ressemble beaucoup à son père Drusus, écrit Prima. Et comme son oncle Tibère, il est taillé en athlète, enfin je devrais écrire “son père Tibère” puisque, sur l'ordre de l'oncle Auguste, Tibère vient de l'adopter... » Et elle ajoute : « Castor, le vrai fils, ne prend pas ombrage de cette adoption : il aimait Germanicus comme un cousin avec qui il a

joué, puis comme un beau-frère puisqu'il a épousé sa sœur, maintenant il l'aimera aussi comme un frère ! »

Le soir, pour Juba, Séléne commente la lettre de Prima, en grec et à mi-voix : « Auguste continue à mélanger les Julii et les Claudii pour développer l'espèce hybride dont il rêve, les Julio-Claudiens ! Parce que Livie et lui n'ont pas eu d'enfant commun, et que le fils de Tibère et Julie est mort à six mois, ils essaient maintenant d'avoir ensemble des arrière-petits-enfants... À leur âge, ils devraient pourtant savoir que certains croisements ne réussissent jamais : si tu fais saillir une jument par un âne, tu obtiendras un mulet, mais ce mulet ne se reproduira pas.

— Je te conseille de laisser les histoires d'équidés aux palefreniers, *Basilissa*. Et, quelle que soit ton affection pour Prima, ne te mêle pas des rivalités entre les Julii et les Claudii. Grâce aux dieux, tu n'appartiens à aucune de ces branches-là ! Et nous avons ici des soucis plus immédiats... »

Le proconsul de la *province* romaine d'Afrique, leur voisin, venait en effet d'être assassiné dans les Syrtes par une tribu du désert, les Nasamons. Cet attentat était sans précédent dans la région... Aussitôt tous les peuples des confins, Gétules et Musulames en tête, s'étaient soulevés. La III^e Augusta ne parvenant plus à en venir à bout, la rébellion avait peu à peu débordé la frontière symbolique qui séparait l'*Africa* romaine de la Maurétanie indépendante. De colline en colline, l'incendie avait gagné le royaume de Juba, que les Romains appelaient maintenant à leur secours : n'était-il pas leur allié ?

Leur allié ? Sans doute, mais, au fond de lui-même, le roi n'avait jamais approuvé la politique de Rome dans les provinces soumises – laquelle se résumait, pour les

autochtones, à taxation, conscription et confiscation. Dans l'*Africa romana*, ce que les indigènes avaient le plus de mal à supporter, c'était leur engagement forcé dans les unités auxiliaires de la III^e.

Chez lui, Juba se garde bien d'enrôler ses Numides contre leur gré. Il utilise des mercenaires venus d'Europe ou conclut, moyennant finance, des traités d'assistance avec ses cousins berbères pour incorporer dans son armée des hommes désignés par leurs chefs tribaux. Tout cela pour une durée limitée, car les vingt ans de service imposés dans les légions romaines excèdent les limites du raisonnable. Quant aux impôts, le roi n'en prélève aucun sur ses paysans, il se contente de la production des immenses domaines royaux, du butin pris aux rebelles, et des taxes perçues sur le commerce de la pourpre, du *garum*, de l'huile et des bêtes sauvages.

Aujourd'hui, néanmoins, il est obligé de répondre à l'appel des Romains. D'abord, parce qu'il leur doit son trône. Ensuite, parce que les tribus révoltées ne se soucient guère des frontières invisibles entre l'*Africa* et la Maurétanie. Enfin, parce que laisser des séditeux poignarder impunément un gouverneur les inciterait demain à s'attaquer à un monarque... « De plus, explique-t-il à la reine, les colonies que le Prince a déduites de mon royaume pour les offrir à ses *vétérans*, ces treize enclaves dont plusieurs serrent notre capitale de près, commencent déjà à s'agiter. Ces anciens soldats formés au combat finiraient par marcher contre moi si je ne marchais pas contre les ennemis de leur patrie...

— Emmène Aedèmôn dans le Sud avec toi. Comme page. Je t'en prie, Iobas ! Il est déjà un excellent cavalier, il ne t'embarrassera pas et, en observant la guerre de près, il s'instruira.

— Voyons, Cléopâtre, il a onze ans... Et c'est un Gétule !

— Justement. Quand il aura affronté la sauvagerie des siens et aura craint de mourir de leurs mains, il saura qu'il est des nôtres : un Numide, et un Numide de souche grecque, comme Ptolémée. »

APRÈS avoir écrasé les brigands de l'Aurès, l'armée de Juba fit sa jonction avec la III^e Augusta que commandait Cornelius Lentulus, le nouveau proconsul. Mais il fallut encore une pleine année de campagne pour réduire les révoltés du Sud et repousser les plus violents des Gétules au-delà des chotts. En l'an 6 de notre ère, le roi put émettre une série de monnaies représentant une Victoire portée par un éléphant. Le Sénat romain, pour le remercier de son efficacité, lui décerna les ornements triomphaux : une toge brodée et un sceptre d'ivoire. Le proconsul, de son côté, reçut le droit de porter officiellement le surnom de « Gétulicus » et de le transmettre à ses fils.

Pour montrer à ses sujets que, désormais, l'avenir de son royaume était bien assuré, Juba, usant de ses monnayages, fit frapper pour la première fois une pièce qui portait au revers le portrait de son fils âgé de dix ans. Sur ces nouvelles pièces, datées de la trentième année de son règne, le roi portait la barbe, qu'il avait laissée pousser pendant la guerre – au grand dam de Séléne que sa vie dans des nations épilées avait amenée à identifier les barbues aux mendiants et aux philosophes, deux engeances à fuir. « Encore heureux, disait-elle à son mari, que tu ne te fasses pas tresser la barbe à la manière des Garamantes ! »

Ce roi berbère et barbu fit venir de Baïes de nouvelles hétaires, plus jeunes que sa Glycéra qu'il renvoya à Corinthe. Pour se moquer des dernières recrues de son époux, plus italiennes que grecques, Séléne mit en musique un petit poème de Philodème, ce philosophe qui vivait autrefois avec le jeune Juba dans la *villa* d'Herculanum et donnait, à l'occasion, dans l'épigramme érotique. La reine n'osa pas chanter à son époux l'œuvrette où le philosophe raillait l'impuissance des amants vieillissants, mais elle ironisa avec le poète sur les charmes

faussement grecs de « ces dames » : « Ô pied, ô jambe, vous me tuez ! Et ces cuisses, ces fesses, ces toisons bouclées qu'on aime tant à caresser, j'en suis fou ! Ô l'art consommé du mouvement cadencé ! Une Corinthienne ? Non, une Napolitaine. Peut-être même une Romaine... Elle ne connaît pas les vers de Sappho ? Qu'importe : Persée a bien aimé une Indienne ! »

Séléné avait l'ironie joyeuse de celle qui ne craint pas l'ascendant que de telles courtisanes peuvent prendre sur un mari : après d'aussi durs combats, Iobas avait bien le droit de s'amuser ! D'autant que, depuis son retour, elle faisait chambre à part. Elle ne voulait plus risquer, à son âge, de concevoir un enfant, le danger devenait trop grand. Elle lui imposait donc un idéal de continence qui convenait mieux aux disciples d'Isis qu'aux guerriers maures. Néanmoins, elle restait persuadée que son mari ne s'attacherait pas à ces femelles sans esprit qu'il importait du Nord comme les loups de sa ménagerie.

La victoire des armées alliées sur les Barbares du désert avait plongé la cour de Césarée dans l'euphorie : on ne se lassait pas de célébrer par des fêtes et des banquets les ornements triomphaux reçus par le monarque, qu'on exposait dans la plus belle salle du palais. On organisa même au nouvel hippodrome des « Jeux césaréens », dont le roi décida qu'ils auraient lieu tous les dix ans. Il y eut, c'était la première fois, des courses de chars pour lesquelles les indigènes se passionnèrent et des « spectacles de chasse » avec des lions de l'Atlas et des taureaux de combat achetés à Cadix. Le proconsul Gétulicus vint assister aux festivités avec le plus jeune de ses fils, qui séjourna quelques semaines en compagnie de Ptolémée dans la Résidence royale de la colline,

où Séléne faisait maintenant aménager, au bout du jardin de Vie, d'élégants thermes privés.

Iobas, Ptolémée et Aedémôn se portaient tous à merveille. Le royaume était en paix. Grâce au Ciel, Auguste, lui, allait très mal. Il mourrait bientôt, « le dernier de sa lignée », comme on disait dans les formules de malédiction. Tibère, l'ami d'enfance de Séléne, lui succéderait. Il rétablirait la République et Rome s'écroulerait : tout était pour le mieux. Le matin, quand l'*ornatrice* lui présentait son miroir, la reine y voyait une femme heureuse, vieillissante mais heureuse. C'est à peine si un nouvel évènement vint ternir un peu ce bonheur : la copie officielle d'une lettre qu'Auguste avait adressée au Sénat pour l'informer que son petit-fils Postumus venait d'être transféré de la côte campanienne à l'île de Planasia, où il serait emprisonné sans limite de durée. En outre, le Prince annulait l'adoption du jeune homme. Pour expliquer sa décision – qu'il n'avait d'ailleurs pas, en tant que *pater familias*, à justifier –, il se bornait à invoquer la violence et l'insolence croissantes du garçon.

L'île où le grand-père avait relégué l'adolescent était une petite île déserte, située au large de l'île d'Elbe, et si basse sur l'eau que les Phocéens lui avaient donné le nom de « Plate », *Planasia*. Dans le cercle de Julilla, quelques-uns osèrent murmurer : à travers le dernier fils d'Agrippa, le Prince, jaloux, ne cherchait-il pas à persécuter le défunt lui-même, cet Agrippa auquel il devait tout, auquel il devait trop ? Julilla, persuadée d'être protégée par la grande famille patricienne des Aemilii-Lepidi à laquelle appartenait son mari, n'incitait pas ses intimes à plus de discrétion. Au contraire. Elle agitait la terre entière dans l'espoir d'obtenir à son frère un adoucissement de sa peine : à force de manifestations, le

peuple de Rome n'avait-il pas obtenu que sa mère quittât son île pour être emprisonnée sur le continent, à Reggio, au bout de la Calabre ?

Souvent, Séléne resongeait à la jeune fille libre et déterminée qu'elle avait prise en sympathie lors de leur voyage à Éphèse. En peu d'années, la malheureuse avait perdu sa mère (emprisonnée à vie), ses deux frères aînés (empoisonnés ?) et, maintenant, ce cadet qu'elle avait toujours protégé et qu'on venait de déporter à son tour sur une île désolée. Si « Saturne » continuait ainsi à dévorer ses enfants, Julilla serait la prochaine au menu... Pourvu, au moins, qu'elle ne se laissât pas emporter par sa haine de Livie et son affection pour son frère ! Pourvu qu'elle ne songeât pas à le faire évader ! Il fallait éloigner cette petite de l'Italie, et vite : l'inviter en Maurétanie, pourquoi pas ?

Hélas, rien désormais ne pouvait plus protéger des colères du Prince sa propre descendance. Dès l'année suivante, condamnée pour « inconduite » par le seul chef de famille, conformément à la loi édictée quelques années plus tôt, Julilla fut séparée de son mari – qu'on exila avant de l'exécuter –, de leur petit Marc âgé de cinq ans et de leur fille Aemilia. On rasa ses luxueuses demeures et on la transféra, bien qu'enceinte, dans l'Adriatique, sur une île encore plus sinistre que celles de sa mère et son frère. Vingt siècles plus tard, sur cet îlot pelé, Mussolini déporterait les homosexuels italiens... Privée de tout, à peine nourrie, Julilla accoucha sur son rocher d'un enfant qu'Auguste interdit à Lépide de reconnaître et qu'il fit ramener sur le continent pour y être déposé sur un tas d'ordures.

Afin de renforcer la crédibilité de l'accusation contre sa petite-fille, le Prince exila aussi, pour « complicité d'adultère », quelques jeunes et brillants éléments de l'aristocratie. À ces grands noms on ajouta, pour compléter le tableau, celui d'un *chevalier* célèbre : Ovide, le poète libertin habitué des dîners de Julilla, qui fut brutalement relégué au bout du monde, dans le delta du Danube. Le prétexte ? Son « scandaleux » *Art d'aimer*. Lequel, en vérité, avait été publié dix ans plus tôt et lu, depuis, par tous ceux qui savaient lire sans jamais déclencher les foudres de la censure. La ficelle était un peu grosse... Condamné à vivre sur un sol ingrat, dans un pays à demi barbare dont il ne parlait pas la langue et où, comble de malheur, personne ne le lisait, menacé tantôt par les attaques des Daces, tantôt par celles des ours, le pauvre Ovide commença à écrire de longs poèmes où alternaient les plaintes sur son sort et les éloges de son persécuteur. Ne sachant jusqu'où aller trop loin dans la flatterie, *plus plat qu'une galette de froment*, il s'abaissait jusqu'à chanter la beauté de la vieille Livie, plus séduisante, écrivait-il, que Vénus elle-même – elle avait alors soixante-six ans... Mais jamais, malgré ses plaintifs *Pontiques* et ses *Tristes* éplorés, Ovide ne fut libéré. Jamais il ne revit Rome, sa jeune épouse et sa belle maison. Il passa le reste de ses jours avec les loups, dans un hiver éternel, au bord d'une mer gelée.

La reine de Maurétanie apprit-elle ce qui s'était réellement passé chez Julilla ? Sut-elle si la fille de Julie avait vécu en débauchée comme on l'en accusait ? en conspiratrice comme le laissait entendre Antonia ? ou, tout simplement, en sœur aimante, désireuse d'améliorer le sort d'un frère injustement traité ?

Une chose est sûre : à ce moment précis de l'Histoire, Auguste, fragilisé à l'intérieur comme à l'extérieur, ne pouvait tolérer la moindre incartade. Peu auparavant, alors que l'Illyrie tout entière, depuis la Dalmatie jusqu'à l'Albanie, se soulevait contre l'occupant, le peuple romain – successivement victime d'un grand incendie et d'une famine – s'était violemment révolté contre une augmentation du prix du pain. De ces désordres survenus chez leurs vainqueurs, les autres peuples conquis profitèrent aussitôt pour entrer en rébellion. Le Prince dut se porter avec sa cour à Rimini pour suivre au plus près les opérations militaires (l'Illyrie était limitrophe de l'Italie) et, une fois de plus, ce fut Tibère qui vint à bout du soulèvement au moment où, déjà, il gagnait les Alpes, le Danube et la Macédoine. Sitôt les Illyriens écrasés, Auguste réorganisa en hâte l'approvisionnement de sa capitale et nomma un préfet de l'annone pour « veiller au grain » et mieux distribuer l'aide alimentaire.

« Depuis les condamnations de Postumus et de Julilla, j'avais l'impression que le Prince vieillissait, dit Juba à Séléne, mais finalement tout lui réussit.

— Grâce à Tibère, précisa la reine. Uniquement grâce à Tibère. Espérons qu'il lui en saura gré...

— *Anassa*, ma bien-aimée, que pourrait-il faire de plus pour ton ami d'enfance ? C'est en faveur du fils de Livie qu'il a éliminé tous les Julii. Il a détruit sa propre famille pour faire place à celle de sa femme... Faut-il qu'il soit épris de cette étrange petite personne ! »

Ils chevauchaient côte à côte vers Tipasa en contrebas du mausolée royal ; derrière eux, l'escorte restait à bonne distance. Tout le monde allait au pas, car Juba, avec l'âge, souffrait des reins dès qu'il galopait. Bientôt, dans les

batailles, il ne pourrait plus mener lui-même sa cavalerie, et Ptolémée était encore trop jeune pour le seconder. Il deviendrait l'un de ces ridicules « généraux-en-litière », de ces militaires podagres qu'on transporte sur le champ de bataille d'un monticule à une taupinière pour leur permettre de juger d'en haut, comme Jupiter, la conduite des opérations...

« Le Prince est-il vraiment amoureux de sa femme, ou seulement obéissant ? reprit Séléné. Il me semble parfois qu'il craint Livie, qu'elle le tient. Mais comment ? Quel secret connaît-elle, dont il redouterait la révélation ?

— En tout cas, la fin de leur “double règne” s'annonce désormais sous de bons auspices : les Illyriens sont saignés à blanc, les Germains se civilisent, les Parthes regardent vers l'est, et mes Gétules ont eu leur compte. Peut-être allons-nous enfin entrer dans cette ère de Paix universelle que nous promettait Virgile ? »

IL N'Y AURA jamais de Paix universelle. Pas plus qu'il n'y a de mondialisation heureuse. Si puissant que fût déjà l'Empire romain en l'an 9 de notre ère, bien des peuples n'admettaient toujours pas sa supériorité et ils gardaient assez de forces pour la contester. Au point qu'ils firent un jour pleurer le Prince, qui n'avait pourtant plus versé une larme depuis la mort d'Agrippa... Étrange spectacle que celui de cet homme tout-puissant qui, les cheveux longs en signe de deuil, la barbe blanche (il ne se rasait plus) et la tunique en lambeaux, déambulait la nuit dans les galeries souterraines du Palatin en se frappant la tête contre les murs : « Varus, rends-moi mes légions ! » Varus, son cher Varus, aurait été fort en peine de l'exaucer : son corps restait cloué à un vieux hêtre d'une forêt d'outre-Rhin, chez les Chérusques, et sa tête se promenait du côté de la Bohême, chez les Marcomans – qui la réexpédièrent à Rome avec leurs compliments... Trois légions, la XVII^e, la XVIII^e et la XIX^e, qui regagnaient leurs quartiers d'hiver près de Cologne, venaient de disparaître avec leurs six cohortes d'auxiliaires et leurs trois corps de cavalerie entre l'Ems et la Weser, au cœur de la forêt de Teutobourg.

Alors que cette armée de trente mille hommes accompagnée d'engins de siège, de chariots et de civils longeait un marais au pied d'une colline boisée, très au nord du Rhin et de la Frise, elle était tombée dans un piège tendu par un certain Hermann, fils du roi des Chérusques et ancien otage du Prince. Devenu citoyen romain et officier auxiliaire sous le nom d'Arminius, ce jeune homme de vingt-cinq ans avait ses entrées à l'état-major. Il jouissait de toute la confiance du nouveau légat d'Auguste, Varus. Et Varus, quant à lui, jouissait de la confiance du Prince qui l'avait à deux reprises uni à ses petites-nièces pour le garder dans la famille. Il faut croire,

décidément, que l'âge altère le jugement des grands hommes, ou qu'Auguste, sans Agrippa et sans Mécène, n'était pas si grand. Car Varus, le vieux mari de la jeune Pulchra, parfait courtisan, n'avait pas meilleure réputation, pour l'honnêteté et le talent militaire, que le Marcus Lollius auquel, sept ans plus tôt, en Orient, le Prince avait confié son petit-fils Caius...

Au moment de l'attaque, les trois légions progressaient lentement vers la Weser sous une pluie battante. Elles empruntaient un raccourci que l'aimable Arminius venait d'indiquer à Varus, lequel, confiant, n'avait même pas envoyé d'éclaireurs montés pour s'assurer du passage... Coincée entre un marécage et une forêt pentue, l'armée progressait maintenant sur une bande de terrain si étroite que les troupes s'étiraient sur plusieurs milles. Soudain, l'avant-garde se heurta à une barricade de terre et de troncs qui lui coupait le chemin. Derrière cette levée se dissimulaient des Chérusques, et dès qu'ils se montrèrent, des Bructères dévalèrent la colline boisée pour attaquer la colonne sur ses flancs. Il fut aussitôt clair que non seulement les Romains ne pourraient jamais se déployer en ordre de bataille, mais qu'ils ne pouvaient plus avancer ni reculer. Alors Arminius proposa à Varus, soulagé, d'aller chercher des renforts, mais le traître rejoignit aussitôt les guerriers de sa tribu ; et les Germains qui formaient le gros des *ailes* de la cavalerie romaine passèrent eux aussi à l'ennemi.

La bataille dura trois jours. Jusqu'au bout, les légionnaires protégèrent Varus comme la reine des abeilles, mais, quoique son abdomen atteignît un embonpoint considérable, il se montra bien incapable de pondre une nouvelle armée... Il attendait désespérément les renforts d'Arminius et mourut sans avoir rien compris. Mais il mourut décemment, en s'embrochant sur son épée.

Il n'y eut presque aucun survivant, car les prisonniers furent cloués aux chênes de la forêt ou sacrifiés à Thor, le dieu germain des batailles. Jamais, depuis les campagnes d'Hannibal, deux cents ans plus tôt, l'armée romaine n'avait subi un tel désastre.

« Varus, rends-moi mes légions ! » Varus, vraiment ? Bien sûr, en acceptant le raccourci que lui suggérait Arminius sans procéder au moindre repérage, Varus avait fait preuve d'une naïveté désolante. Bien sûr, dans ce pays sans routes, sans villes et sans cartes, il aurait dû suivre au retour le chemin reconnu à l'aller. Bien sûr, il n'aurait jamais dû croire la Germanie assez pacifiée pour commencer à y lever des impôts et à y rendre des jugements – où se croyait-il donc, ce gros bêta ? en Narbonnaise ?

« Mais, dit Juba à Séléne lorsqu'ils apprirent la catastrophe, la faute incombe d'abord à celui qui l'a choisi et lui a donné pour instructions de traiter en *province* conquise ces forêts à peine explorées et ces peuplades en mouvement. Qu'arriverait-il si je m'avisais d'aller chez les Garamantes, au fond des déserts libyques, pour taxer leurs troupeaux ? »

À Juba et Séléne, les lettres officielles de Rome, sans cacher tout à fait l'ampleur de la défaite, ne donnaient aucun détail. Mais les souverains s'étaient doutés de la gravité de la situation en apprenant qu'Auguste avait précipitamment renvoyé les deux mille hommes de sa garde batave – il en était à redouter ses propres protecteurs ! Il faut dire qu'il y avait de quoi trembler : trois légions englouties d'un coup, après être tombées dans un piège aussi grossier ! D'autant qu'on ne remplace pas en une journée trois corps d'armée aussi habitués à la Germanie que ceux-là l'étaient : où trouver maintenant les

hommes nécessaires pour renforcer au plus vite les régiments stationnés sur le Rhin, un fleuve que les Barbares, dans leur élan, allaient tenter de traverser ? Car il ne s'agissait plus désormais de conquérir la Germanie jusqu'à l'Ems, encore moins de « l'administrer », comme l'avait cru le gros Varus, il s'agissait de défendre la Gaule – et Rome, si la Gaule cédait...

MAGASIN DE SOUVENIRS

Catalogue, archéologie romaine, www.proantic.com :

...122. Ensemble de quatre balles de fronde en plomb des légions romaines, dont deux formant des visages. Époque romaine I^{er}-II^e siècle.

Diam : 3,7 à 5 cm

80

VARUS était mort, et, avec lui, l'illusion d'une *Pax romana* étendue à l'ensemble du monde habitable. Ni au nord, ni au sud, ni à l'est, l'Empire romain n'était en paix ; et si, à l'ouest, la situation semblait stabilisée, c'est qu'il n'y avait guère, de ce côté, que l'Océan et ses armées de poissons : les troupes de baleines n'osaient pas encore tenter une incursion massive en Méditerranée... Quant au reste, il fallait désormais comprendre que la fameuse Paix augustéenne n'était, au plus, qu'une paix civile ; les Romains avaient cessé, c'est vrai, de se dévorer entre eux, et les partis de s'affronter, puisqu'il n'y avait plus de partis. Sauf à l'intérieur de la maison du Prince, où la guerre de succession continuait à faire des ravages.

Séléné, grâce au Ciel, ne s'y trouvait pas mêlée : Juba la surveillait de près. Elle s'occupait même alors si peu des intrigues familiales que, quelques semaines après le désastre de Varus, sa famille romaine la crut morte... D'où vint cette fausse nouvelle ? Sans doute de ce qu'elle avait quitté Césarée pour la Maurétanie occidentale, abandonnant Ptolémée et Aedèmôn aux utiles leçons du roi. Or, peu après avoir passé Banasa, atteinte d'une mauvaise fièvre, elle dut s'aliter dans un petit village tandis que sa suite, faute de logement, poursuivait jusqu'à Volubilis. Séléné n'avait gardé avec elle qu'une petite escorte militaire, deux ou trois servantes et le médecin du roi, Euphorbe. Puisque des « miasmes » avaient infecté la reine (les « miasmes », invisibles mais généralement malodorants, étaient les virus de l'époque), Euphorbe la purgea, la baigna et la saigna pour purifier ses humeurs. Hélas, par vengeance, ces miasmes indociles se retournèrent contre le médecin. S'appliquant alors à lui-même, avec la plus grande rigueur, le traitement sévère qu'il prescrivait à sa souveraine, il

mourut en trois jours. Privée de ses soins, Séléné se rétablit vite.

Cependant, comme Euphorbe était devenu pour Juba beaucoup plus qu'un affranchi – un ami –, elle fit transporter son corps à Volubilis pour qu'il y fût brûlé en grande cérémonie ; la carriole et le beau cercueil de thuya étaient couverts de ses propres capes de pourpre et d'or. Voyant passer ce riche convoi funèbre, les paysans maures crurent qu'il s'agissait de la souveraine elle-même. Sautant d'un village à l'autre, la nouvelle du décès de la reine remonta jusqu'à Tanger et parvint à Rome avant même d'avoir atteint Césarée.

Sans attendre une confirmation officielle de ce triste évènement, le poète Crinagoras voulut être le premier à déplorer cette précoce disparition en vers de bon goût. Depuis la déportation de Julie et Julilla, il s'était trouvé une nouvelle protectrice : Antonia, dont il célébrait régulièrement le fils aîné, Germanicus (qu'Auguste comblait de bienfaits pour agacer Tibère), et la jeune épouse de celui-ci, Agrippina, seule des cinq enfants de Julie qui ne fût ni morte ni déportée. À la noble dame qui l'accueillait, Crinagoras voulut prouver que, malgré son grand âge, il restait le plus rapide des poètes de la Cour : avant tous ses confrères, il s'était avisé que la « mort » de Séléné, sœur de sa protectrice, coïncidait avec une éclipse de lune ; or il n'y en a que deux ou trois par an. Voyant tout le parti qu'on pouvait tirer de cette coïncidence, il saisit l'occasion de pleurer la souveraine en jouant sur son nom : « La lune elle-même s'est voilée, cachant sa douleur dans la nuit, lorsqu'elle a vu descendre dans l'Hadès, privée de souffle, la douce Séléné qui portait son nom. Elles avaient en commun l'éclat de leur lumière et confondirent leurs ténèbres dans la même mort. »

Quoique prématuré, le compliment était bien tourné... Mais une lettre de Juba, alerté, vint aussitôt rassurer le Prince et les sœurs affligées de Séléné. Le roi était choqué. Moins par l'annonce anticipée du décès de son épouse que par l'audace d'un poétereau qui osait donner à la reine, au lieu de son nom officiel de « Cléopâtre », son nom intime de Séléné – pour qui se prenait-il, cet imbécile ? pour un cousin des Ptolémées ?

Séléné prit la chose de meilleure humeur : il n'est pas désagréable de lire sa nécrologie de son vivant lorsqu'elle est écrite par un courtisan rompu aux éloges. « La douce, la gracieuse Séléné », « l'éclat de sa lumière », ces mots-là ne pouvaient déplaire à une femme de son âge. Contrairement à Iobas, elle en vint à souhaiter que ce joli poème fût recopié...

À Lixus, dans le petit jardin du péristyle, Ptolémée et Aedèmôn font courir sur un tronc deux caméléons que leur a offerts Boucar ben Nizag, l'un des chefs des Autotoles. À treize et quinze ans, le Prince et son frère de lait partagent encore des jeux d'enfants. En ce moment, ils passent leurs journées à attraper des criquets, des papillons et des mouches pour nourrir leurs caméléons – l'un vert comme une grenouille, l'autre orange avec des zébrures blanches. Mais quand on place ces deux mâles face à face, de colère ils virent au noir, métamorphose dont les deux garçons ne se lassent pas. « Cessez donc de provoquer ces pauvres lézards, vous les ferez mourir d'apoplexie ! »

Aedèmôn est grand et fort pour son âge, c'est un Gétule. Ptolémée, plus jeune et plus menu, semble tenir de sa grand-mère Cléopâtre qui, paraît-il, était petite. Pourtant, avec sa peau claire, il n'a rien d'un Égyptien... Quand ils cessent d'agacer leurs caméléons, les garçons descendent courir sur la

plage avec leurs chiots. Ce sont des chiots déjà gros, descendants des deux couples de molosses inconnus ramenés par Juba de l'île de *Kynika* (*Canaria* en latin) qu'il a découverte au large de l'Afrique vingt ans plus tôt. Depuis, leur lignée a prospéré : les favoris des deux enfants appartiennent à la quatrième génération. Bien qu'un peu moins sauvages que leurs ancêtres, ces jeunes fauves sont rapides et puissants. Dangereux même. Il faut les tenir d'une poigne ferme. Cette poigne, c'est celle d'Aedèmôn, qu'ils considèrent comme leur chef de meute. Ptolémée, plus jeune et plus gracile, ne prend pas ombrage de cette supériorité. D'un même mouvement, le prince et les dogues obéissent à l'affranchi...

Séléné se dit qu'elle devrait peut-être s'en alarmer, mais elle ne parvient pas à s'inquiéter de la force de son protégé. Comme ses chiens, Aedèmôn sait bien qui le nourrit, et il a depuis longtemps reconnu que la reine est son maître, un maître pour qui il a les attentions d'un fils et la gratitude d'un enfant recueilli. Non, Iobas a tort de se défier de ce garçon : aussi longtemps qu'elle vivra, il lui restera soumis et, d'ici que le roi meure, Ptolémée aura eu tout le temps de se former et de gagner en assurance. Son père est si pressé maintenant de le voir grandir qu'il se prépare à émettre une nouvelle monnaie avec un profil de son fils à demi barbu. Comme si cet enfant était à la veille de *déposer sa première barbe*, lui qui n'a pas un seul poil au menton !

Mais Iobas se plaint qu'il se sent vieillir. Et Séléné voit bien qu'il vieillit, en effet. Non seulement les longues chevauchées le fatiguent, mais il n'entreprend plus de nouveau livre, il se borne à étoffer les anciens et à les faire recopier avec ces ajouts. Il est loin, le temps où elle lui reprochait de « faire l'Homère » au lieu de « faire le roi » ! Le roi, c'est tout ce qu'il peut encore faire aujourd'hui : juger, administrer, et

diriger les manœuvres des deux mille soldats de sa garde espagnole. Avec tristesse, Séléne voit son mari changer. Son visage aux proportions parfaites semble se déplier en hauteur, la partie médiane s'allonge. Et ses lèvres, si pleines de suc, que Séléne aimait à mordre comme un fruit, se sont amincies, comme si elles se vidaient peu à peu. Son regard doux et grave n'a pas changé, mais il passe maintenant par des yeux plus petits. Son Iobas est encore beau, certes, mais il n'est plus qu'« encore beau »... Il est vrai qu'il a une dizaine d'années de plus qu'elle, mais, par tous les dieux, cela n'en fait pas un vieillard ! Elle trouve qu'il se laisse aller : le fatalisme berbère... Tibère, que son âge place entre eux deux, est en parfaite santé, lui, et toujours sur la brèche. « Brèche » est le bon mot, car la défaite de Varus a laissé une large trouée sur le front de Germanie, et c'est Tibère, une fois de plus, qu'on a envoyé boucher le trou.

AFIN de reconstituer au plus vite l'armée du Rhin, le fils de Livie fait flèche de tout bois : il rappelle des *vétérans* et lève à travers la Sicile et la Cisalpine des contingents d'affranchis et de crève-la-faim. Il ne se leurre pas : ce ramassis de retraités et de gibiers de potence ne fait pas une armée. Pourtant, lettre après lettre, le Prince invite son beau-fils à montrer aux rebelles ce qu'est une puissance universelle. « Repasse au plus vite sur la rive droite du Rhin, lui écrit-il, reprends notre citadelle d'Aliso, capture Arminius, administre une correction aux Chérusques, réduis les Bructères en bouillie et donne une noble sépulture à nos morts. » Mais ici, dans les camps de la rive gauche où même les briscards tremblent encore au souvenir des récits terrifiants des rares rescapés de Teutobourg, les nouvelles recrues n'en mènent pas large. Du reste, ils ne paient guère de mine, ces conscrits qui n'ont jamais tenu un glaive, ne savent pas boucler un paquetage ni monter une tente ! Quant aux *vétérans*, rappelés malgré eux, ils sont furieux et montrent à leurs chefs leurs membres déformés et les cicatrices laissées par leurs blessures...

Avant d'attaquer (« Venge-nous ! » répète le Prince), avant même de songer à repasser le fleuve, il faut compléter l'effectif des garnisons sur la ligne de défense et redonner confiance à des troupes démoralisées qui ne croient plus à la conquête de la Germanie. Dans les centuries les plus éprouvées, les hommes en sont à rêver d'un repli stratégique sur Lyon : « Est-ce que cette frontière du Rhin, on ne la tiendrait pas mieux sur le Rhône, *Imperator* ? – Sans parler du vin ! ajoute le rigolo de service. Au bord du Rhône, ils ont tout ce qu'il faut pour notre piquette, et les brunettes de la *Provincia* sont sacrément plus bandantes que les femmes des Germains ! – La *Provincia* ? s'étonne Tibère. Alors pour toi, soldat, la frontière idéale ne serait même plus à Lyon, c'est à

Nîmes que tu la verrais bien ! Pourquoi pas Bologne ou Pérouse pendant que tu y es ? »

Bien que harcelé par son beau-père, Tibère prend son temps : il y a du travail à faire avant de lancer ces couards contre les guerriers bructères et les Chérusques d'Arminius ! Il astreint les gamins à d'interminables exercices en caleçon avant de les autoriser à revêtir la cuirasse. Il les oblige à s'entraîner du matin au soir : escrime contre des pieux en bois, tir à l'arc sur des bottes de paille, marches au pas forcé, creusement de fossés, abattage d'arbres..., et, lorsqu'ils ont enfin mérité de recevoir casques et boucliers, manœuvres chaque semaine, novices et *vétérans* mêlés. Le tout assaisonné des plus rudes sanctions. Tibère a toujours appliqué une discipline impitoyable : les corvées, la bastonnade, les verges ne sont épargnées à personne, pas même aux centurions. Le « fils » du Prince, ce général quinquagénaire qui a passé la moitié de sa vie dans les camps, est obéi, et d'autant mieux respecté qu'il partage la vie du soldat et dort plus souvent sur l'herbe que sous la tente. Il jouit, par chance, d'une excellente santé et ne consulte jamais de médecin : « Pour quoi faire ? Passé trente ans, chacun connaît sa nature et les remèdes qui lui conviennent. »

Craint de ses légionnaires, Tibère en est aussi aimé. Ils sentent bien que cet homme peu souriant, peu causant, qui les a accompagnés partout depuis des lustres, est des leurs. Quand il est revenu sur le Rhin pour leur porter secours, ils l'ont béni, ils lui embrassaient la main en s'écriant : « J'étais avec toi, *Imperator*, en Arménie », « Moi, je t'ai suivi en Rhétie », « Tu m'as récompensé en Pannonie »...

Après deux ans de réorganisation et d'entraînement (« Deux ans ! soupire le vieil Auguste à Rome. Que ce garçon a les mâchoires lentes ! Les Germains peuvent dormir tranquilles, il

n'est pas du genre à n'en faire qu'une bouchée ! »), Tibère et ses huit légions repassent enfin le Rhin. Trois années de suite, le fils adoptif du Prince va faire campagne au-delà du fleuve et harceler l'ennemi, mais il s'agit d'expéditions punitives (Arminius est toujours en fuite) plutôt que de reconquête à proprement parler. Après chaque campagne, en effet, les Romains rentrent prudemment dans leurs cantonnements de la rive gauche, tandis que Tibère court à Rome s'assurer que son neveu Germanicus, le favori du moment, élevé au consulat en son absence, n'est pas en train de lui voler, sinon sa place à la tête des armées, du moins ses espérances politiques.

C'est pourtant Germanicus qui, ayant rejoint Tibère comme second, retrouve au milieu d'une épaisse forêt les restes des légions de Varus. Les dépouilles, clouées à des arbres, décapitées, tronçonnées, montrent quels sévices les Chérusques ont infligés à leurs prisonniers. Les légionnaires rassemblent les squelettes, regroupent les armes rouillées, et enterrent le tout sous un énorme tumulus surmonté d'un monument.

Quant aux étendards romains, les fameuses enseignes arrachées aux légions pendant la bataille, Tibère a réussi à les récupérer. Comme il avait récupéré trente ans plus tôt les aigles volées par les Parthes aux légions de Crassus : en négociant. Il croit davantage à la diplomatie qu'à la guerre, surtout lorsque l'adversaire ne présente pas un front uni. Or chacun sait à quel point ces tribus barbares sont divisées entre elles, quand ce n'est pas contre elles-mêmes : elles ne parviennent à s'allier que face aux Romains. Aussi faut-il éviter de les prendre de front. Tibère les contourne et ne traite avec leurs chefs qu'en ordre dispersé. Cet homme, si rigide à Rome, devient la souplesse même avec ses ennemis étrangers, il excite habilement leurs rivalités, les flatte, les couvre de

promesses et d'argent, et palabre avec les uns et les autres sans se lasser.

Auguste, de plus en plus diminué, obligé même, tant ses doigts sont déformés, de faire attacher le stylet à son index pour écrire sur la cire, Auguste s'accommode, par force, de cette lenteur et de cette diplomatie, dût son orgueil en souffrir. Il n'hésite même plus à cajoler son héritier, puisque le rapport de force entre eux s'est inversé. Plusieurs lettres prouvent ce changement de ton : « Au milieu de circonstances si difficiles, personne, mon cher Tibère, n'aurait pu se comporter plus sagement que tu ne l'as fait... Un seul homme par sa vigilance a rétabli notre situation ! », ou : « Chaque fois qu'il se présente quelque affaire délicate, je regrette l'absence de mon cher Tibère, et ces vers d'Homère me viennent à l'esprit : *S'il était avec moi, même d'un brasier ardent nous nous tirerions tous les deux...* », ou encore : « Si nous apprenions que tu es malade, tout l'Empire serait en péril. Peu importe que je sois en bonne santé, si toi tu ne l'es pas. »

Bref, on en est à la tendresse, à l'amour... En tout cas, croit Tibère, c'est enfin de la reconnaissance : Auguste est trop fin pour ne pas savoir que, bon gré, mal gré, son beau-fils est en train de sauver son œuvre.

Nouveau Triomphe à Rome : on célèbre la victoire remportée quatre ans plus tôt par le fils de Livie dans les montagnes des Balkans, un Triomphe qu'on avait dû reporter en raison du désastre de Varus en Germanie. La joie du peuple romain est d'autant plus vive qu'on vient d'apprendre que là-haut, au nord, Germanicus a réussi à capturer la propre femme d'Arminius, Thusnelda, enceinte. Avec son nouveau-né promis

à l'esclavage, elle fera une admirable figurante pour le prochain Triomphe. Loué soit Jupiter !

Juba et Ptolémée sont assis sur l'estrade du César Auguste, avec les rois étrangers et les hommes de la « famille palatine ». Ce séjour à Rome, dans de telles circonstances, est grisant pour le jeune fils de Séléne. Non qu'il ne soit déjà sorti de sa Maurétanie natale : à quinze ans, accompagné de ses *pédagogues* et *grammairiens*, il a effectué à Athènes le séjour indispensable à la formation des patriciens et des princes. En récompense de ses bienfaits, les Athéniens lui ont offert sa statue, non loin de celle qu'ils avaient dédiée à Théa, cette sœur morte trop tôt pour qu'il en ait gardé le souvenir.

Évidemment, Aedèmôn ne l'a pas accompagné en Grèce, pas plus qu'à Rome aujourd'hui. Séléne n'y a même pas songé : les destins des frères de lait commencent à diverger. Un ancien esclave n'a nul besoin d'étudier l'éloquence et la philosophie. Après avoir été le page de son maître à l'armée, le jeune Gétule, affecté à la bibliothèque, apprend maintenant l'art du classement.

À l'issue du défilé, Tibère est venu s'agenouiller devant le vieux Prince. Pas une prosternation, non, songe Séléne, car Rome est une République, mais c'est une République avec génuflexions ! La même génuflexion que Tibère effectuera tout à l'heure au Capitole devant la statue de Jupiter Capitolin, Jupiter Très Bon-Très Grand. Le Prince, lui, n'a jamais été « Très Bon » et il n'est plus « Très Grand ». Il semble à Séléne qu'il rapetisse en vieillissant, d'autant qu'il marche trop mal désormais pour porter ces chaussures à hautes semelles qui lui donnaient de la prestance. Aussi a-t-il meilleure allure lorsqu'il reste assis. À condition qu'il ne sourie pas : il lui manque vraiment trop de dents.

Depuis l'estrade des femmes, où elle siège entre Antonia – l'heureuse mère de Germanicus, le nouveau chouchou du peuple – et Prima, qui tâche de prendre avec indifférence les incartades répétées de son fils Cnaeus (les deux cousins ont le même âge, mais on ne leur prédit pas le même avenir), Séléne regarde le grand Tibère s'agenouiller devant le Prince rabougri. Malgré sa couronne de lauriers, elle remarque que le sommet du crâne de son ami d'enfance commence à se dégarnir. Quel âge a-t-il donc ? Mais... cinquante-trois ans !

Évidemment, un triomphateur de cet âge ne suscite pas le même enthousiasme qu'un vainqueur jeune et beau. La foule, pourtant, ne lui ménage pas le safran et les pétales de roses. Mais, des derniers rangs des spectateurs pressés le long des rues, on entend parfois monter vers le Prince des cris de lamentation : « Rappelle-les, *Domine* ! », « Rends-les-nous ! », « Pardonne-leur, Seigneur ! »... Ce sont des vieilles femmes qui réclament, encore et encore, la libération de leurs « chéris », leurs « poupons » : les derniers vrais Julii prisonniers dans les îles – Julie, Julilla et Postumus. Auguste a entendu ces cris au milieu des acclamations. « Mes trois cancers », maugrée-t-il en se tournant vers Juba. Quand il parle d'eux – sa fille unique et ses petits-enfants –, il dit aussi « mes trois abcès » ou « mes trois chancres ». Il ne se soucie même pas de savoir comment ils sont traités. Mais Livie, elle, se vante auprès de ses vieilles amies fileuses, Urgulania, Marcia et Plancine, de soutenir de ses aumônes la jeune Julilla qui mourrait de faim sans son aide. Et toutes de louer son excessive bonté...

La Vieille, comme l'appelle Prima, se tient encore droite comme un i, elle ne rapetisse pas d'un pouce. Elle est tellement grimpée de nature que, pendant le Triomphe de son fils, on la croirait montée sur un char, elle aussi ! Elle sait bien,

pourtant, qu'aucune des parentes assises aujourd'hui sur l'estrade ne la porte dans son cœur. Surtout pas la femme du brillant Germanicus : Agrippina, l'unique enfant d'Agrippa et Julie qui reste en liberté. De fait, cette jeune *matrone* est la seule petite-fille du Prince encore susceptible de donner aux Julii une postérité, et « elle ne s'en prive pas, cette poule pondeuse ! » comme dit Livie avec mépris.

Elle, dont le mariage avec Auguste est resté stérile, voit d'un mauvais œil les rondeurs, sans cesse renouvelées, d'Agrippina. Jamais de pause, puisque la jeune épouse a obtenu de suivre son mari dans tous ses cantonnements. Elle accouche au milieu des légionnaires, et ses garçons font leurs premiers pas dans les camps : elle jouit d'une popularité d'autant plus vive auprès des soldats qu'il y a en elle quelque chose de viril, une autorité, une austérité même, qu'elle tient de son père Agrippa. Rien à voir avec la charmante féminité de sa pauvre sœur Julilla. Ah, ce n'est pas à Agrippina qu'on songerait à prêter des amants ! Elle a le tempérament d'une héroïne – d'une Lucrece, d'une Cornélie...

Quand par hasard elle est à Rome sans son mari, sa belle-mère Antonia tâche de la guider au mieux. Elle n'était encore qu'une fillette de douze ans lorsque Antonia, cousine germaine de sa mère, l'a recueillie et, depuis lors, la mère de Germanicus s'efforce de lui éviter les faux pas. De la modérer surtout car, avec l'orgueil, l'excès est le plus grand défaut d'Agrippina : elle a le verbe haut, s'emporte vite, comme Postumus, et n'envoie pas dire ce qu'elle peut crier sur les toits ! Un fichu caractère, mais un caractère que, grâce au Ciel, l'amour conjugal et les grossesses successives alanguissent un peu : avec Germanicus, qu'elle aime, qu'elle aime vraiment, elle a déjà mis au monde sept enfants. En huit ans ! Bon, elle en a perdu deux, mais il lui reste quatre garçons, et elle est loin

d'avoir dit son dernier mot... De quoi mener au tombeau une nature plus ordinaire !

Auguste, son grand-père, est fier d'elle, elle fait ce qu'il attend d'une femme : beaucoup d'enfants. Le Prince voit bien que les Romains, trop gâtés, ne se reproduisent plus assez, surtout dans les classes supérieures où l'on craint d'avoir à diviser les fortunes. Il multiplie les mesures « natalistes » : taxation du célibat, obligation faite aux veufs et aux divorcés de se remarier dans un délai de deux ans, sans parler de cette « loi des trois enfants » qui libère les mères de famille nombreuse de toute tutelle financière et en fait presque, en droit, les égales des hommes.

Cependant, rien ne change. Pire, certains osent protester publiquement contre les nouvelles obligations dont on les charge. Un jour qu'il assistait dans le Théâtre de Marcellus à une *pantomime*, l'une de ces comédies-ballets plus à la mode désormais que les tragédies grecques, Auguste a été pris à partie par de jeunes *chevaliers*, qui ont osé – vieillesse ennemie ! – le chahuter. Ses prétoriens ont rétabli l'ordre illico, tandis qu'il faisait aussitôt descendre du Palatin Germanicus et sa nichée. Aux vifs applaudissements de la foule, si changeante, il a présenté sur la scène quatre ou cinq enfants portés dans les bras de leur père ou guidés par la main de leurs nourrices : « Nero, Drusus Celer, Pulsilla, Caius, Tiberius, mes arrière-petits-enfants. N'est-ce pas là une magnifique famille, citoyens ? Voilà ce que les dieux attendent de vous pour établir la Paix universelle. Ces Germains que nous combattons considèrent, eux, comme un crime honteux de limiter le nombre de leurs enfants. Plus ils ont d'enfants, plus leur vieillesse, disent-ils, sera entourée de prévenances. Combien de temps et de légions nous faudra-t-il pour venir à bout de ces peuples qui, grâce à leur progéniture, se

renouvellent sans cesse, comme les vagues de l'Océan ?
Romains, je vous en conjure, ne privez pas vos ancêtres de
descendants qui verront l'Âge d'or ! »

JUBA et Ptolémée repartirent pour Césarée, laissant en Italie Séléne, qui souhaitait se faire construire une petite maison sur la côte pour profiter des bains de mer : en Maurétanie, elle n'osait pas nager, ce n'était pas le genre des femmes du pays...

Cette année-là, Tibère, le numéro deux de l'Empire, restait lui aussi en Italie. Le jeune Germanicus, accompagné d'Agrippina, son épouse, le remplacerait dans le camp de Cologne, auprès des armées du Rhin, et dans la Gaule belgique, pour y établir le recensement des foyers. Ce dénombrement servait à répartir le tribut annuel que les peuples vaincus devaient à leur vainqueur : pour eux, qui disaient recensement disait impôt...

Avec l'aide des bureaux qui proliféraient maintenant autour de la petite maison d'Auguste et grignotaient les dernières surfaces privées du Palatin, Tibère fit le comptage des habitants de la capitale et mit à jour la liste des bénéficiaires de l'aide alimentaire. Il ne sollicitait le Prince que pour les cas litigieux, car Auguste, fatigué, dormait de plus en plus mal et en était réduit à faire de longues siestes dans la journée. Il ne prenait de plaisir qu'à jouer avec les petits Maures que lui envoyait Juba et à regarder vivre Caius, le quatrième des enfants mis au monde par Agrippina : les parents, le trouvant fragile, le lui avaient laissé avant de regagner le Rhin. Il couvrait de baisers ce joli bambin au teint pâle et aux jambes faibles. Livie – pour se faire bien voir ? – s'y mettait aussi. Cet arrière-petit-fils commun, elle l'aimait à l'étouffer, prétendait-elle. Le charmant bébé ne dépassa pas l'âge de deux ans et six mois, laissant les deux vieillards dans une affliction sincère. Ils firent exécuter une petite statue de Caius déguisé en Éros qu'ils placèrent dans leur atrium et, chaque fois qu'ils longeaient leur bassin de pluie, ils donnaient un baiser à ce

portrait. Auguste plaça même une copie de la statue dans une niche de sa propre chambre ; le soir, il posait devant « son petit » une veilleuse qu'il laissait brûler toute la nuit. À la lueur tremblante de cette flamme, il avait l'impression, s'il s'éveillait brusquement, que l'enfant avait bougé...

En fin de compte, Séléne décida de faire bâtir à Antium, plutôt qu'à Baïes, la *villa maritime* dont elle rêvait pour fuir les étés trop chauds de la Maurétanie et voir plus souvent sa famille romaine. Antium, située à la lisière du Latium, était devenue une station plus élégante que la célèbre plage de Campanie : Cicéron y avait eu une grande maison, Mécène y possédait aussi, en son temps, une *villa* remarquable, et la famille princière, délaissant de plus en plus souvent ses demeures de Baïes et de Baüles, venait d'y faire bâtir, à même la plage, un nouveau palais. Ici, on ne risquait pas de voir le soir des dames trop maquillées, couchées dans des gondoles, se faire donner la sérénade sur le lac par de jeunes *chevaliers* accompagnés de musiciennes dévergondées. En somme, pour la fréquentation, Antium était à Baïes ce que le Cap-Ferret est à Saint-Tropez.

À Antium, la *domus* impériale et l'ancienne *villa* de Cicéron offraient d'immenses bibliothèques où le lecteur était certain de trouver son bonheur s'il craignait le hâle vulgaire des plages ; du reste, le sable gris attirait peu. Le charme de la station tenait à ce qu'on y vivait toute l'année. Alors que Baïes n'attirait les Romains qu'à la belle saison, ils pouvaient passer trois jours par semaine à Antium, plus proche de la capitale. Même en hiver, on était assuré de trouver là la meilleure société, et une société constamment renouvelée. Les jeunes patriciennes jugeaient du dernier chic de venir y faire leurs couches : Agrippina y avait accouché de deux de ses fils, dont

un second Caius après la mort du premier. Ce Caius-là, selon ce que Prima avait rapporté à sa sœur, jouissait déjà, à deux ans, d'une popularité sans précédent dans le camp de Cologne, car sa mère lui faisait porter un petit casque et des *caligae*, des chaussures de soldat confectionnées à sa taille. Les légionnaires, conquis, l'avaient surnommé *Caligula*, « P'tite Bottine », et il était devenu la mascotte des huit légions stationnées sur le Rhin.

À Antium, en attendant de voir s'élever les murs et les colonnades de la *villa* qu'elle avait commandée, Séléne écoutait, étendue sur une chaise longue, Prima lui chuchoter les dernières nouvelles : « Le Prince a laissé Tibère recenser les Romains et mon Domitius compter les Gaulois, lui n'en a plus la force. Il est devenu si pâle, *Regina*, qu'il se met du rouge sur les joues pour tromper son monde... »

Auguste a demandé un miroir. Avec le rouge, il essaie de ne pas exagérer, il n'aimerait pas que ses proches soupçonnent la supercherie. En être à se maquiller comme un danseur, un Bathylle, un Pylade... Qu'en aurait dit Mécène ? Oh, Mécène lui-même ne lésinait pas sur le fard, et bien avant que l'âge ne le lui rendît nécessaire ! Non, c'est Agrippa qui aurait été choqué. Pire, effrayé.

Il revoit le visage de son meilleur ami, son profil de boxeur, ses yeux comme enfoncés par les coups, son nez cabossé, son menton lourd et bleui par la barbe – assurément, Agrippa n'était pas « maquillable »... « Maquillable », son fils Postumus ne l'est pas non plus : ce garçon, qu'Auguste avait dû recueillir après avoir fait déporter Julie, avait toujours, lorsqu'il vivait au Palatin, l'air d'un braconnier qui sort d'un fourré. Le choix que le gamin avait fait d'une coiffure hirsute

(il est vrai qu'il a le cheveu dru) n'améliorait guère son aspect, d'autant que ce poil surabondant se prolongeait sur ses joues, qu'une ombre de moustache lui dévorait la lèvre et qu'on ne lui voyait guère les yeux tant ses sourcils étaient épais ! Bref, de cette face bestiale n'émergeaient guère qu'un nez droit et deux pommettes imberbes, mais si osseuses qu'elles ôtaient toute envie d'y poser un baiser !

À tout prendre, Auguste trouve son petit-neveu Claude, « l'avorton », plus agréable à regarder que son petit-fils – aussi longtemps du moins que Claude ne bouge pas... Antonia, sa mère, a beau dire qu'il n'y a pas plus bête que son fils cadet, c'est faux. Lui, le Prince, qui prend parfois le temps de dîner seul à seul avec le jeune homme, le sait cultivé : le garçon s'est passionné pour l'histoire des Étrusques et, lorsqu'il ne bégaye pas, il en dit des choses intéressantes. Attentif à tout, le Prince a réussi à convaincre Antonia et Livie de lui donner pour professeur un historien de renom, Tite-Live. Quant aux manifestations publiques, on peut lui permettre d'y assister de temps en temps à condition de lui mettre un capuchon sur la tête pour dissimuler ses grimaces et de placer près de lui un guide discret dont il n'a qu'à imiter les gestes. Claude, à vingt ans, est devenu, sinon montrable, du moins supportable en famille. D'ailleurs, on songe à le marier, en restant, bien sûr, dans le cercle des familiers accoutumés à sa voix saccadée, sa boiterie et ses mouvements incontrôlés. Sans être appelé à aucune fonction, il pourra dès lors rester à Rome, pourvu qu'il y garde une place discrète – au fond de la bibliothèque.

Mais Postumus, c'est autre chose. Plus solide, assurément, que son cousin ! On pourrait le produire dans l'arène avec des lutteurs, il a des muscles en béton. Il a beaucoup travaillé pour obtenir ce résultat : haltères, course, saut à la corde. Il paraît que, même sur son rocher, il « travaille » – mais, bien sûr, on

ne lui autorise ni le lancer du disque, vu l'étroitesse des lieux, ni la natation, qui pourrait lui permettre de s'évader. Et, pour la boxe, il doit se contenter d'un polochon. Il ne reçoit aucune lettre de sa famille, le Prince s'en assure. D'ailleurs, à part sa sœur Agrippina, occupée en Germanie à mettre au monde un enfant tous les dix mois, il n'a plus de famille. A-t-il su que sa sœur Julilla a été déportée, elle aussi ? et le dernier de ses neveux, jeté sur un tas d'ordures ? Le Prince son grand-père chasse ce sauvageon de ses pensées...

Il ne sait pas qu'en Postumus la vie bouillonne avec tant de force qu'il continue à s'entraîner et à saluer chaque matin, avec un bonheur inouï, le soleil levant. Il tend ses lignes et ses filets – quel poisson rare attrapera-t-il aujourd'hui ? Il a creusé lui-même un petit vivier dans la roche. Les poissons et les poulpes qu'il prend lui permettent d'améliorer son ordinaire, réduit à la bouillie d'avoine et à la piquette aigre du légionnaire.

Évidemment, il attend avec impatience la mort du Vieux. Car il est au mieux avec les deux successeurs potentiels du Prince : son cousin Germanicus ne l'a jamais méprisé, et il s'est aussi trouvé, dans l'enfance, très lié à Castor, le fils de Tibère. Il a donc tout à espérer de la disparition de son aïeul, l'Apollon Bourreau.

Il ignore qu'au même moment l'Apollon Bourreau s'interroge, lui, sur le sort qu'il doit réserver à son dernier héritier direct.

C'ÉTAIT son bibliothécaire et ami, Fabius Maximus, qui avait abordé le sujet avec le Prince : « J'imagine que tu ne reviendras pas plus sur les dispositions de ton testament que sur la liste des *Hauts Faits* que tu as prévu de faire graver dans tout l'Empire après ta mort. Mais tu peux encore adoucir le sort de ceux que tu as exclus de ta succession et, même, de ton tombeau. Ta Livie a la générosité d'envoyer un peu d'argent à Julilla pour qu'elle puisse de temps en temps s'offrir une langouste sur son île – c'est qu'elle *ne dîne pas chez Lucullus* tous les jours, la pauvre ! Elle lui a aussi fait livrer un métier à tisser. Je ne trahis pas de secret, elle est la première à en parler, tout le monde est au courant. Peut-être pourrais-tu toi-même, de temps en temps, joindre un livre au paquet de ta femme ? Un bon livre, sans danger, Virgile, Homère... Elle aimait la poésie, Julilla.

— Non. Elle aimait les poètes, c'est différent.

— Et Postumus ? Sans le ramener sur le continent comme sa mère, tu pourrais au moins le transférer sur une île plus vaste. L'île d'Elbe, par exemple, qui n'est qu'à cinq ou six milles de Planasia. Elle n'est pas immense, mais ton petit-fils s'y sentirait plus au large... Il y aurait bien la Corse, aussi. Seulement, si j'en crois l'auteur d'une *Géographie* que je viens d'acheter pour ta bibliothèque, cette île est un affreux pays, les populations des montagnes y sont plus sauvages que des bêtes fauves. L'auteur, un certain Strabon, ajoute que si l'on observe la physionomie de ces Barbares, *on les trouve soit farouches comme les bêtes des bois, soit abrutis comme des bestiaux*. Ce qui, après tout, en ferait une excellente compagnie pour ton petit-fils s'il est aussi fruste que Livie le peint à ma chère Marcia quand elles passent la matinée à tisser... En vérité, Gaius mon ami (Maximus restait l'un des rares à pouvoir appeler le Prince "mon ami" car ils

étaient vaguement parents et se connaissaient depuis soixante ans), en vérité tu devrais, tant que tu en as la force, aller te rendre compte par toi-même de l'état mental de ce garçon. Sa violence, ses excès de langage étaient ceux d'un adolescent et, pour le reste, il n'est coupable d'aucun crime. S'il a mûri dans son exil, pourquoi, sans rien changer aux dispositions prises pour ta succession, ne lui lâcherai-tu pas un peu la bride ? Si tu voulais en juger discrètement, je suis prêt à t'accompagner. »

Profitant d'une absence de Livie, les deux amis manquèrent ensemble les trois jours de banquet organisés à la campagne, comme chaque année, par le président de la Confrérie des frères Arvales. À la place, ils firent secrètement ce dernier voyage. Auguste, à cette époque, n'était plus le même : l'âge et la maladie l'avaient rattrapé. Il souhaitait se déplacer le moins possible. Il avait même fait dire aux sénateurs qu'il n'assisterait plus à leurs séances et qu'un appariteur lirait ses discours – sans doute ne se sentait-il plus la force de traverser l'esplanade d'Apollon à grands pas et de monter allègrement les marches du temple où ils siégeaient... En tout cas, il répugnait à leur donner dans cet exercice le spectacle d'un homme affaibli.

Sa santé n'était pourtant pas constamment mauvaise, elle connaissait des hauts et des bas. Certes, il avait honte, maintenant, de sa démarche – raideur des genoux, pertes d'équilibre. Honte aussi de sa figure : le rouge ne suffisait plus. Devant le miroir que lui présentait son barbier, il remontait du bout des doigts ses joues flasques, les tirait vers les tempes. Un instant, il se rajeunissait. Mais sa peau molle, désormais trop large pour son visage, retombait dès qu'il écartait les mains et, aussitôt, reparaissaient les paupières

lourdes, les cernes creusés, les tristes bajoues et le double menton...

Il y avait des moments, toutefois, où à condition d'oublier son apparence il se sentait de nouveau plein d'allant. Il se surprenait même à faire des projets. Car si la vieillesse se rappelait sans cesse à son corps comme une maladie chronique, son cœur, son esprit n'étaient vieux que par intermittence : il présidait son tribunal, réformait la préfecture de la Ville, et obtenait du Sénat (qui n'en voulait pas) une augmentation du minuscule impôt sur les successions. Mais il suffisait d'une mauvaise nuit pour qu'il tombât dans un puits sans fond : un manque de curiosité, une absence de désir, l'ennui des compagnies qui n'étaient pas sa société habituelle, et l'impression qu'il pourrait maintenant se passer de tous ces gens, de tous les gens... N'avait-il pas déjà congédié peu à peu la plupart de ses amis ? Plus personne ne lui était indispensable. À part, peut-être, Livie...

À elle, omniprésente depuis cinquante ans, toujours docile et attentive au bien-être de son époux et à sa santé, il restait attaché, très attaché... Mais tout bien considéré, lui était-elle vraiment plus nécessaire que son vieux *cubiculaire*, ce valet de chambre qu'il avait pris à son service peu après l'adoption de Caius et Lucius César ? La force des habitudes et celle du souvenir : Livie et le vieux valet n'avaient-ils pas tous deux connu ces enfants-là ?

Caius César... Dire que son ânon chéri était mort il y avait dix ans déjà ! Mais pourquoi ce petit voulait-il rester en Syrie et abandonner un grand-père qui l'aimait plus qu'un fils ? Quel imbécile lui avait mis en tête de pareilles idées de renoncement et de retraite philosophique ? À tout hasard, quand les serviteurs de Caius étaient rentrés d'Orient après le demi-échec d'Arménie, il avait fait exécuter le *pédagogue*.

Ces gens-là gardaient toujours trop d'influence sur les enfants qu'on leur avait confiés. À preuve, Caius, à vingt-quatre ans, avait tenu à emmener le sien chez les Parthes ! Ridicule ! Le Prince avait donné l'ordre d'exécuter aussi tous les esclaves proches du défunt, ceux qui auraient été susceptibles d'empoisonner sa blessure. Mais pas le médecin, non : celui-là appartenait à la domesticité de Livie...

De bon matin donc, par un beau jour de mai, Auguste et Maximus sont descendus par le Tibre jusqu'à Ostie sous prétexte d'y visiter les nouvelles installations portuaires. Là, ils ont aussitôt embarqué sur une trirème militaire qui les attendait : en quatre heures de voile, ils peuvent être à Planasia. Le Prince veut rentrer le soir même car il n'aime pas, à son âge, coucher ailleurs que dans son lit. Assis au soleil sur le pont, il parle avec Maximus de l'ancien temps, de leur jeunesse : « Ah, Caton ! Un rabat-joie qui faisait la morale à la terre entière sans se l'appliquer à lui-même ! N'avait-il pas osé vendre sa femme au plus vieux et au plus riche de ses amis, pour la reprendre, très enrichie, dès la mort du vieillard ? Crois-tu, Maximus, que le suicide héroïque de Caton ait racheté ses faiblesses ? » Et les voilà partis, comme tous les vieillards, à dresser des bilans et solder des comptes : la mort stoïque d'un homme suffit-elle à compenser la médiocrité de sa vie ? et aux yeux de qui ? Un moment emportés par l'évocation de leurs souvenirs et la perspective de leur mort prochaine, ils ont oublié la mission qu'ils s'étaient donnée : revoir le jeune Postumus pour le jauger. Le juger même, car, s'ils ne le « rapatrient » pas maintenant, ils le condamnent à mourir sur son île : il suffira au nouveau maître de l'Empire d'oublier de le nourrir...

Et, brusquement, le Prince se sent pris d'angoisse. Il voudrait tant ne plus avoir à trancher sans cesse ! À choisir, jeter, classer, condamner... La retraite lui semble une chose si belle que, n'osant l'envisager sérieusement, il la prend déjà en imagination, en prononce sans cesse le mot avec joie. Lui qui fixe le sort des peuples songe avec enthousiasme au jour où il dépouillera toute grandeur : il s'installera dans sa petite *villa* de Capri qui l'attend depuis quarante ans, il écouterait rire les mouettes, puis, allongé à l'ombre d'un grand pin, il relira tout Virgile...

Mais qui l'empêche, se demande-t-il soudain, de commencer dès aujourd'hui ? Commencer à se désintéresser. À s'éloigner à petits pas. Personne, à part Maximus, ne lui a demandé de se charger de l'avenir de Postumus, ce gamin mal élevé dont il ne saura que penser quand il l'aura rencontré trois heures. Juge-t-on le caractère d'un homme en trois heures ? Un dérangement bien inutile, finalement... Laissons l'avenir s'occuper de l'avenir, lui est trop fatigué. « Maximus, dit-il, je ne me sens pas bien. Mes douleurs d'entrailles qui me reprennent... Faisons demi-tour. Rentrons.

— Mais, Gaius, nous avons tout organisé avec tant de soin ! Nous ne sommes plus qu'à une heure de l'île... Nous ne trouverons jamais meilleure occasion.

— Tant pis ! Rentrons... Vite ! C'est un ordre ! »

Le retour se fait en silence. Deux vrais amis ont-ils besoin de se parler ? Revenant intérieurement sur cette question des bilans, Auguste songe qu'il n'a pas à rougir du sien. Inutile qu'il se rachète, comme Caton, par une mort exceptionnelle – d'ailleurs, à soixante-seize ans les occasions de périr l'épée à la main se font rares ! Il suffira qu'il ait une mort digne. Avec

une touche d'ironie peut-être. Pour montrer qu'il a jusqu'au bout gardé une distance avec son personnage. Quant au reste, bien que certains le présentent parfois comme un tyran, il sait parfaitement qu'il a rendu à Rome la première des libertés : la sécurité. Et cette liberté fondamentale, il l'a, par cercles successifs, étendue aux deux tiers du monde connu. Bien sûr, on se bat encore ici ou là, mais c'est à la périphérie, loin de Rome et de ses vieilles *provinces*. Dans l'Empire même, plus besoin de forteresses ni de murailles. Les villes s'étalent et débordent sur les campagnes ; les ports, dont on a ôté les chaînes, sont ouverts à tous les navires ; les routes sont libres et les marchés se multiplient...

Son œuvre est achevée. Il ne reste plus qu'à imaginer un joli « mot de la fin ». Lui qui n'a jamais laissé la moindre place à l'improvisation, qui, pendant des années, a rédigé à l'avance toutes ses conversations importantes avec sa femme, il ne compte pas, bien sûr, sur l'inspiration du moment (le pire des moments !) pour trouver une phrase susceptible de traverser les siècles... Il consulte son ami Maximus, que la question prend au dépourvu et inquiète : le Prince se sentirait-il mal à ce point ? Pourquoi, d'ailleurs, préparer un dernier mot qu'il ne sera peut-être plus en état de prononcer ? Cependant, Maximus obéit, on ne peut rien refuser au Maître : « Tu pourrais lancer aux assistants quelque chose comme “J'ai trouvé une Rome de briques, je vous laisse une Rome de marbre” ? Hein, qu'en dis-tu ?

— Non, ça, je l'ai déjà laissé entendre plusieurs fois. Et puis, c'est faux : soyons honnêtes, Maximus, pour l'essentiel, Rome reste une ville de briques... Je cherche quelque chose de plus original. De plus drôle, surtout.

— Drôle ?

— J'aimerais leur montrer, à tous ces courtisans, ces flatteurs, ces hypocrites, que je n'ai jamais été dupe, ni de leurs manigances ni de mes insuffisances. Moquer leur servilité et les quitter sur un éclat de rire... »

Un éclat de rire ? Maximus se demande si son ami a bien toute sa tête.

Le soir tombe sur Planasia. Postumus remonte ses filets. Aujourd'hui, il n'a rien pris – ah, si seulement il avait une barque ! Mais, même avec un rafirot pourri, ses gardiens craindraient qu'il ne cherche à s'évader puisqu'ils en sont maintenant à lui interdire de nager...

Tout au fond de son dernier filet, il trouve une minuscule rascasse. Pas de quoi faire une soupe de poissons ! Autrefois, déçu et furieux, il aurait jeté cette prise ridicule dans les rochers, il l'aurait piétinée avec rage, réduite en bouillie.

Mais ce soir, si la rascasse n'avait autant d'épines sur la tête, « Neptune » aurait envie de la caresser. N'est-il pas un dieu tout-puissant pour cette petite chose vulnérable, cette existence chétive ? Il a pitié, maintenant, des vies fragiles et pitié de lui-même. Doucement, presque tendrement, il remet la rascasse à l'eau.

MAGASIN DE SOUVENIRS

Catalogue, vente archéologie, Drouot, Paris :

...79. Statuette représentant un jeune homme assis sur un rocher, tenant dans sa main un sac plein (de noix ou de coquillages). Près de lui, contre le rocher, un long bâton posé verticalement. Le garçon est nu, l'épaule gauche couverte d'un drapé qu'il retient de sa main droite autour de sa taille. Sa chevelure, longue et abondante, est ceinte d'un bandeau. Terre cuite et traces de polychromie. Belle conservation. Époque romaine.

H : 13,7 cm

7000 / 8000

QUAND Séléne vit les travaux de sa *villa maritime* bien avancés, les deux étages de colonnades achevés, elle confia à sa sœur Prima le soin d'en superviser l'achèvement. Avant de regagner Césarée, elle ne résista pas à l'envie de prendre deux ou trois bains de mer. Revêtue d'une longue tunique – elle n'avait plus l'âge de se baigner nue –, elle découvrit avec joie qu'en juin la température de l'eau était déjà délicieuse ; elle regretta de n'avoir jamais fait découvrir ce plaisir-là à sa petite Théa.

La mort de Théa était loin maintenant, puisque Ptolémée aurait vingt ans cette année. Mais la douleur de ce deuil restait encore vive, alors que pour la perte de ses trois premiers enfants, le chagrin qu'elle avait éprouvé s'était estompé, presque évanoui. Si elle n'avait vu leurs blancs cénotaphes dans son jardin de Cendres, elle n'aurait plus pensé à eux...

À la mi-juin, après avoir demandé d'ajouter à sa *villa* une piscine qu'on remplirait d'eau de mer, elle embarqua pour la Maurétanie, ne comptant revenir en Italie qu'au printemps suivant si Juba le lui permettait. Mais, à peine arrivée à Césarée, elle dut refaire ses bagages : à la veille de ses soixante-dix-sept ans, le Prince venait de mourir.

Au début de l'été, César Auguste avait voulu fuir la fournaise romaine. Il était descendu en bateau jusqu'à Capri, croisant au passage les navires d'Alexandrie qui apportaient à Naples le blé d'Égypte. Reconnaisant le fanion impérial, les marins firent fête au Prince, et les Napolitains, fiers de leurs origines grecques, l'accueillirent en ville par des exhibitions de gymnastes et des défilés d'éphèbes.

À Capri, cette île qu'il avait achetée quarante ans plus tôt sur un coup de cœur sans jamais trouver ensuite le temps de

s'y attarder, il vécut quelques jours si heureux qu'il se sentit beaucoup mieux. Depuis plusieurs mois il souffrait du ventre ; il était habitué aux coliques néphrétiques, qui passaient en même temps que le « caillou », mais cette fois son nouveau médecin s'inquiétait de la persistance de douleurs et de diarrhées qui ne semblaient pas pouvoir provenir du rein – « À moins, suggérait humblement le médocastre, à moins que le rein et l'intestin n'aient quelque secrète affinité... ».

À la fin d'un joyeux banquet, Auguste annonça à ses commensaux qu'il comptait s'établir bientôt à Capri, dans une bienheureuse inaction. Livie fit la grimace, elle n'y croyait pas. À juste raison : comme Tibère devait embarquer pour l'Illyrie, le Prince décida tout à coup de l'accompagner jusqu'à Bénévent, au pied des Apennins.

Sur la route du retour vers Naples, il s'arrêta à Nola : il y possédait toujours la vieille maison de famille où était mort son père, Octavius. Livie, qui n'y était jamais venue, s'attendait à trouver là une demeure aussi modeste que son ancien propriétaire. Elle fut surprise de découvrir une maison noble, que son mari avait fait entretenir parfaitement quoiqu'il n'y vînt jamais : un large vestibule aux pilastres corinthiens, des mosaïques raffinées, une grande salle dont le plafond était peint de fresques... Habitée, comme tous les Claudii, à regarder la société d'en haut, Livie distinguait mal, sur l'échelle sociale dont elle occupait le sommet, les différences de niveaux. Entre ceux qui étaient accrochés juste au-dessous d'elle, ceux qui s'agrippaient aux barreaux du milieu et ceux qui restaient collés en bas, elle ne faisait guère de différence. En dehors de sa lignée, elle ne voyait qu'un monde uniformément plat, peuplé de gens aussi ridicules que mal nés. Elle respectait son mari puisqu'il était « le Prince », le « César », mais elle pensait quand même qu'elle lui avait fait

beaucoup d'honneur en se laissant violer par lui. Lorsqu'elle découvrit la « petite maison de campagne » des Octavii, presque un palais, Auguste remonta d'un cran dans son estime.

Quand il lui fit savoir que finalement il comptait rester à Nola quelques jours (il avait recommencé à souffrir et craignait de devoir s'arrêter dix fois au bord du chemin pour soulager ses intestins sous le regard des prétoriens), Livie prit cette halte forcée avec bonne humeur : « Je vais pouvoir profiter de tes beaux jardins... »

Les courtisans qui les accompagnaient trouvèrent moins amusant ce séjour improvisé : seuls le médecin, quelques affranchis et Sallustius Crispus, l'indispensable premier conseiller, logeraient sur place ; les autres devraient trouver refuge dans les mauvaises auberges de la petite cité ou rentrer directement à Naples – qui n'était qu'à douze milles, certes, mais quel courtisan sérieux voudrait mettre douze milles entre le pouvoir et lui ?

Auguste s'installa au premier étage, dans la chambre où son père était mort. Bientôt, l'intensité de la douleur, les nausées qui le secouaient, l'obligèrent à rester alité. « Je me sens plus mou qu'une bette bouillie », dit-il en plaisantant, mais il avait compris qu'il n'irait pas plus loin : en revenant à son point de départ, il était arrivé au terme du voyage...

Le lendemain, il réunit dans sa chambre ses principaux familiers. Il s'était fait laver, coiffer, s'était remis un peu de rouge et redressé sur ses oreillers. Il ne voulait pas rater sa sortie. Après quelques considérations sur la grandeur de Rome, il prononça, avec un demi-sourire, la phrase que les acteurs lançaient au public à la fin des spectacles : « La comédie est terminée. Si la pièce vous a plu, applaudissez. »

Les courtisans, interloqués, ne savaient comment réagir ; ils ignoraient que c'était son mot de la fin, un mot longuement cherché et plutôt bien trouvé.

Agacé de leur immobilité, le Prince répéta d'une voix plus forte, et sur le ton du commandement : « Applaudissez ! » Un affranchi effrayé commença à frapper mollement dans ses mains. Puis un autre, moins timidement. Puis Sallustius Crispus. Du coup, tous s'y mirent, sans oser toutefois crier « Bravo »... Auguste, satisfait de son mot et de leur obéissance, se tourna de l'autre côté du lit, vers le mur, et ne dit plus rien. La dernière entrevue publique était terminée.

Il mourut le 19 août, comme s'il avait attendu pour rendre l'âme le retour de Tibère. Car, sur l'ordre de Livie, des cavaliers s'étaient aussitôt lancés à la poursuite de « l'héritier » afin de le rattraper avant son embarquement pour l'Illyrie. Des mauvaises langues prétendirent qu'ayant fait entourer la maison d'un cordon de gardes et laissé le médecin donner des bulletins de santé rassurants, la veuve cachait la mort de son époux en attendant l'arrivée de son fils. On apprit donc en même temps qu'Auguste avait rendu son dernier soupir et que Tibère était aux commandes. Livie, en larmes, fit savoir que les derniers mots de son mari avaient été pour elle, qui ne quittait plus son chevet : « Livie, souviens-toi de notre union. » Par la suite, elle donna un maximum d'écho à cette ultime marque d'amour : « Savez-vous ce qu'il m'a dit, alors qu'il ne respirait presque plus ? »

Que, dans l'effarement, la panique des derniers moments, Auguste soit allé jusqu'à ajouter des phrases à son « mot de la fin », c'est possible, mais ce serait mal le connaître que de penser qu'il ait voulu partir sur un tel aveu de tendresse, presque de faiblesse. Même si cette femme stérile dont il aurait eu toutes les raisons légales de divorcer, cette femme

incapable de lui donner un héritier, cette femme qu'il aurait dû, pour le bien même du peuple romain, répudier, cette femme funeste à sa famille et à l'État, il l'aimait.

SÉLÉNÉ apprit la mort d'Auguste presque en même temps que les habitants de la Cisalpine et du Pô : en quelques jours, une trirème partie de Naples le 19 apporta l'information à Palerme, puis à Césarée. À ce moment-là, la dépouille du Prince progressait encore à la vitesse d'un escargot sur les routes italiennes : le cercueil ne circulait que la nuit pour éviter les grandes chaleurs ; le jour, on le gardait au frais dans le plus grand temple du lieu. Or, même la nuit, on n'avancait que de quelques milles car, à chaque village, il fallait changer de porteurs, et c'étaient toujours les édiles des lieux traversés, des vieillards parfois, qui, selon le protocole, devaient se charger du fardeau. Porté dans la dernière étape par les plus illustres des *chevaliers* romains, le corps ne fut déposé dans la maison du Palatin que dans la nuit du 3 septembre. Le testament fut lu au Sénat le lendemain, et la cérémonie des funérailles, pour laquelle le testament laissait des instructions détaillées, ne put avoir lieu que le 8.

À Césarée, regardant avec amusement Séléné se hâter de trier ses robes et de boucler ses coffres pour embarquer avec son fils, Juba lui demanda pourquoi elle tenait tant à être présente aux obsèques d'Auguste puisqu'elle l'avait toujours haï. « Justement, dit-elle, je veux m'assurer qu'il est bien mort ! » Le roi soupira : quand cesserait-elle d'être « l'enfant d'Alexandrie » ?

Séléné et Ptolémée arrivèrent à Rome à peine plus tard que le cercueil. Hébergée, comme d'habitude, dans les délicieux *Jardins des Domitii*, elle fut la seule souveraine présente : les monarques d'Orient, plus éloignés de l'Italie, n'avaient pas eu le temps de venir. Résider chez Prima dans une telle circonstance était, aux yeux de la reine, le meilleur endroit pour suivre les événements, car son beau-frère, Lucius Domitius, avait été choisi par Auguste comme exécuteur

testamentaire. Le Prince, en effet, s'il n'avait que mépris pour les débauches du jeune Cnaeus, estimait infiniment Lucius, qui s'était révélé un bon époux pour Prima, un excellent soldat en Germanie, et un parfait administrateur en Afrique et ailleurs. Il n'avait qu'un seul défaut : aimer les courses de chars, y parier gros, et posséder à Naples sa propre écurie qui le ruinait. Du moins avait-il l'excuse d'avoir été lui-même un aurige remarquable... Par affection pour le couple, Auguste remboursait parfois discrètement les dettes imprudentes que son neveu par alliance contractait pour ses attelages et ses entraîneurs. Après tout, le grand Jules César avait eu son école de gladiateurs. Vices de seigneurs.

On était déjà en train de poser à l'entrée du Mausolée les tables de bronze sur lesquelles Auguste avait fait graver ses *Hauts Faits* lorsque le Sénat en deuil (tuniques et toges brunes) se réunit pour écouter l'un des affranchis du Prince lire le testament qu'il avait confié aux vestales dix-huit mois plus tôt. Les dispositions financières prises par le défunt n'étonnèrent personne : les deux tiers du patrimoine allaient à Tibère, le dernier tiers à Livie, sous réserve des gratifications usuelles à verser aux prétoriens, aux légionnaires, aux *vigiles* et à la plèbe. Des legs particuliers étaient faits à Castor et Germanicus, tous deux « fils » de Tibère, ainsi qu'à quelques amis.

Les dispositions juridico-familiales étaient, en revanche, très surprenantes. Cédant à sa manie d'embrouiller à plaisir les généalogies et de remodeler les familles à sa guise, le Prince adoptait Livie : désormais « fille d'Auguste », elle s'appellerait Julia. Puisque Auguste avait déjà, quelques années plus tôt, adopté Tibère, Livie devenait légalement la sœur de son propre fils... En outre, le testateur exigeait que

son titre d'*Augustus* fût transféré à cette fille-épouse : dans tous les actes officiels, on devrait donner à Livie le titre d'*Augusta* avec l'*auctoritas* qui s'y attachait. Prima fit ironiquement remarquer à Séléne qu'en fait d'unions conjugales, les Romains, ennemis de l'inceste, faisaient maintenant pire que les Égyptiens : l'imitation des Pharaons, ils la poussaient jusqu'à reconnaître un pouvoir de cogérance de l'Empire à une femelle !

Mais la découverte de ces dispositions arrachées à un vieillard affaibli ne fit pas rire Tibère. D'autant que les sénateurs, toujours prêts à surenchérir dans la flatterie, proposèrent d'ajouter au nouveau titre de Livie celui de Mère de la Patrie – son défunt mari n'avait-il pas été décrété Père de la Patrie ? Ils suggérèrent aussi d'appeler Tibère *Fils de Julia Livia*. La veuve, paraît-il, n'y était pas opposée... Tibère était furieux contre son beau-père, et plus encore contre sa mère, cette intrigante assoiffée d'honneurs, cette voleuse d'héritage ! Heureusement, elle n'avait pas encore accès à la Curie : s'abritant derrière « la modestie naturelle » de l'*Augusta*, Tibère refusa en son nom ces distinctions supplémentaires qui auraient associé la veuve du défunt au gouvernement. Il n'accepta pas non plus qu'on lui attribuât des licteurs comme à un consul en exercice, ni qu'on élevât, dans l'enceinte sacrée de la Ville, un autel à l'Adoption – car il s'agissait de l'adoption de sa mère en tant que Julia, et non de la sienne en tant que Julius, pourtant antérieure de dix ans ! Enfin, de la même manière que le septième mois de l'année avait été rebaptisé *Julius* (juillet) et le huitième, *Augustus* (août), des sénateurs suggérèrent que le dixième fût appelé *Livius*. Tibère, encore présent dans la Curie, en eut le souffle coupé ! Jusqu'où l'élite de Rome irait-elle dans son abaissement grotesque devant cette femme ? Assez de ridicule ! « Il n'y a

que douze mois dans l'année, fit-il sèchement remarquer aux flatteurs, que ferez-vous quand vous aurez eu treize Césars ? »

Cette prosternation éperdue des sénateurs devant l'*Augusta* prouvait en tout cas l'étendue du pouvoir qu'on lui prêtait déjà. Auguste, en mourant, avait, ce n'est pas douteux, tenté de léguer à sa femme une sorte de cosouveraineté. À Tibère, il laissait un pouvoir empoisonné dès sa source...

LES FUNÉRAILLES, telles que voulues et organisées par le défunt, furent aussi surprenantes que splendides. Ptolémée, qui n'avait encore assisté à aucun des enterrements de sa famille romaine, en resta ébloui. Il y avait de quoi – même si sa mère se montra moins enthousiaste car, si elle avait voulu, de ses yeux, voir le mort, elle n'avait pas demandé à en voir trois ! Or trois princes morts convergeaient vers elle. Au-dessus du cercueil posé sur un lit d'ivoire et d'or, figurait en effet, vêtue de sa toge triomphale, une première effigie du défunt qui sortit, couchée, de la maison du Palatin. Au moment où cette statue descendait lentement, par un chemin pentu, vers le Forum, une deuxième effigie, non plus en cire mais en bois doré, quitta la Curie, assise dans une chaise ornée d'ambre. C'est alors qu'apparut au bout de la Via Sacra, venant de la *Regia* du Grand Pontife, une troisième effigie, en bronze, qui, debout derrière un quadriges, semblait conduire fermement l'attelage.

Sous le « Figuiers sacrés », près du Marsyas et du groupe formé par la famille, ces trois *images* se rejoignirent pour s'entendre louer deux fois : tandis que, devant la Curie, du haut de la Tribune des orateurs, Castor faisait l'éloge des vertus d'Auguste en tant qu'homme privé, derrière cette même Curie son père Tibère, debout sur le podium du temple de César, entamait un discours consacré aux actions du Prince comme homme public. Tout cela synchronisé à merveille : Auguste était partout à la fois – assis, debout, couché – et on vantait en écho ses qualités familiales et ses mérites politiques. Séléne en vint à se demander si l'on parlait bien du petit homme qu'elle avait connu, celui qui portait des talonnettes de liège sous ses sandales. Quelle mascarade ! Mais aussi, elle en convenait, quelle puissance dans cette mise en scène !

Le cortège se forma derrière le cercueil pour rejoindre le mausolée du Champ de Mars en passant, distinction sans exemple, sous la Porte triomphale comme le char d'un général victorieux : qui donc le défunt prétendait-il avoir vaincu cette fois ? La mort ?

Des sénateurs, qui s'étaient disputé l'honneur de s'abaisser, portaient maintenant le cercueil sur leurs épaules, tandis qu'en tunique grise, sans ceinture et les pieds nus, s'avançaient les *chevaliers* qui, pendant les cinq jours à venir, assureraient la surveillance et l'alimentation de l'énorme bûcher dressé face au Mausolée, non loin de l'Autel de la Paix. Une foule immense de citoyens en larmes et de pleureuses échevelées suivait les chanteurs représentant les *provinces* de l'Empire ; et, autour du bûcher, dès qu'on y eut posé le cercueil, défilèrent au pas de course plusieurs centurions. Chaque centurion portait une torche allumée et mit le feu à un endroit précis de l'amas de bois dont les troncs et les fagots ruisselaient déjà d'huiles parfumées.

Quand, face à Livie voilée de la tête aux pieds, tout fut en flammes et que la fumée s'éleva bien droite vers le ciel, un sénateur de deuxième catégorie s'écria avant tous ses « collègues » qu'il avait vu un aigle monter dans les cieux en même temps que la fumée : le Prince venait de rejoindre les dieux – il était dieu ! Quelques jours plus tard, lorsque les cendres du mort eurent été réunies à celles d'Octavie, de Marcellus, d'Agrippa, de Caius et de Lucius César, un sénatus-consulte confirma solennellement la vision du sénateur aux yeux perçants. Auguste fut déclaré « divin », comme avant lui son grand-oncle Jules César. On décida de lui consacrer un temple et de lui choisir des prêtres parmi les sénateurs. Livie fut nommée « grande prêtresse » du nouveau culte.

IL N'Y A PAS en ce monde de joies sans mélange – pas même le plaisir, enivrant, d'enterrer son ennemi. Pour Séléne, enchantée de voir son ami Tibère succéder enfin à l'assassin de ses frères, il y eut aussitôt une ombre au tableau : peu avant la fin des cérémonies, on apprit à Rome la mort du jeune Postumus.

Un centurion, débarquant sur son île à la nuit tombée, l'avait exécuté. Postumus n'avait pas d'armes et nulle part où se cacher, mais il n'était pas du genre à tendre poliment le cou à son bourreau. Fort et entraîné comme il l'était, il avait vendu chèrement sa pauvre vie, se défendant des poings, de la tête, des pieds, des genoux. Le centurion avait fini par appeler les gardiens à la rescousse, et ils durent se mettre à quatre pour saigner le dernier fils d'Agrippa comme un vulgaire porcelet.

L'exécuteur lui coupa-t-il ensuite la tête pour la rapporter au donneur d'ordre ? On l'ignore, puisqu'on ne sait pas qui était le donneur d'ordre : Auguste juste avant sa mort, pour éviter à Tibère un nouveau complot ? Livie à Nola, sitôt Auguste en agonie, pour dégager la voie à son champion ? À moins que l'ordre ne fût venu de Tibère lui-même, à son arrivée dans la maison mortuaire ? Auguste parlait de sa progéniture survivante comme de « trois abcès », Tibère commençait à vider les abcès... Un seul point semble acquis : l'ordre avait été transmis par Sallustius Crispus, le fils adoptif du célèbre historien, qui, depuis des années, était le plus intime conseiller d'Auguste et l'ami personnel de Livie.

Pendant la préparation et le déroulement des funérailles, la police de Rome avait été tellement occupée à maintenir l'ordre que les « heureux » du Palatin et de la Colline des Jardins, libérés de toute surveillance, avaient retrouvé leur langue : on

s'interrogeait sur cet assassinat de Postumus, on osait supputer, subodorer, et même médire du Prince défunt... « Avec l'âge, mon oncle s'aigrissait », confiait Prima à Séléne, tandis qu'ensemble les deux sœurs déroulaient le catalogue de médaillons préfabriqués proposés par un mosaïste alexandrin pour les sols de la *villa* d'Antium. « Lui qui disait autrefois qu'il fallait réprimer les complots, mais pas les discours, avait beaucoup changé. Ces derniers temps, il s'en prenait aux écoles de rhéteurs, qu'il accusait de former leurs élèves à critiquer le gouvernement. Et il surveillait de près les historiens : contre eux, il invoquait la loi de lèse-majesté. Il a fait condamner les œuvres de Labienus sous prétexte qu'il y dressait un portrait trop favorable de Pompée : avec l'accord des pantins du Sénat, il a ordonné de brûler tous les écrits de l'historien, comme il l'avait fait autrefois pour le poète Gallus. Labienus, pourchassé, s'est barricadé dans son tombeau de famille et s'y est laissé mourir. Un autre historien, Cassius Severus, a osé plaisanter dans un dîner : “Il faudra aussi me brûler tout vif puisque je sais par cœur les ouvrages de Labienus !” Dès qu'on a rapporté le propos à mon oncle, il a exilé Severus dans une petite île de l'Adriatique où aucun berger ne sait lire et où l'on ne verra jamais l'ombre d'un papyrus. Le voilà hors d'état de nuire ! Depuis la déportation de Julilla et la défaite de Varus, notre vie ici n'a pas été drôle, je t'assure... »

Elle secouait vigoureusement la tête, et ses longs pendants d'oreilles, lourds comme des lustres, entrechoquaient leurs pampilles et tintaient comme des sonnailles au cou d'une vache égarée ; jusqu'à la tour de bouclettes à plusieurs étages montée au-dessus de son front qui penchait dangereusement, tant l'*ornatrice* y avait ajouté de mèches postiches. Prima, la

désormais grosse Prima, n'avait pas choisi d'épurer son style en vieillissant.

« Avec Tibère, reprit Séléne, les choses vont changer. On dit même qu'il va demander au Sénat d'enquêter sur la mort de Postumus.

— Ne sois pas naïve ! Cette enquête ne se fera pas. Ce n'est qu'une manière pour ton "cher ami" de se dédouaner... Supposons d'ailleurs qu'il ne soit pour rien dans cet assassinat, crois-tu qu'il pourrait mettre en cause sa propre mère ou le dieu Auguste ? Allons donc ! (Énergique dénégation des "lustres" et nouveau glissement de la "tour de boucles".) Et puis, il n'est même pas sûr que Tibère accepte le pouvoir que lui offre le Sénat. Pour l'heure, il fait le difficile, joue au vieux républicain, au "je ne mange pas de ce pain-là"... Mais il y a dix ans qu'il en croque, de ce pain-là ! Depuis la mort de Caius César, précisément. S'il ne voulait pas se retrouver à la tête de l'État, il n'avait qu'à rester à Rhodes ou partir dans une des îles lointaines découvertes par ton mari !

— Est-ce aussi l'avis de Lucius Domitius ?

— Oh, mon cher époux n'a d'avis que sur la chose militaire. Et encore ! Ce qui lui permettra, comme à tout sénateur prudent, de mourir dans son lit... Tiens, regarde cette petite mosaïque : Dionysos à califourchon sur sa panthère. Pour ton vestibule, ce serait ravissant et, mine de rien, ce motif rappellerait aux visiteurs quel homme était le *Néos-Dionysos*, notre père.

— Je n'ai jamais bien su, moi, quel homme était notre père... Quant à ma petite maison, je n'y veux aucune mosaïque qui célèbre les dieux ou les demi-dieux. Ni de frise avec des Amours ou des colombes. Ce que j'aimerais à

Antium, c'est de pouvoir me croire à Alexandrie. La décoration évoquera l'Égypte, rien que l'Égypte...

— Mais l'Égypte n'est plus à la mode ! C'est vieux, ce style-là, les palmiers, les ibis, les Pygmées ! Plus personne ne décore son intérieur à l'égyptienne. Rappelle-toi : Julie, qui était à la pointe du bon goût, avait effacé de son palais tous les lotus et les scènes nilotiques qu'elle y avait fait peindre du temps d'Agrippa... »

Julie... Comment la malheureuse avait-elle appris à Reggio la mort de son dernier fils ? Comment l'avait-elle supportée ? Et l'emprisonnement de sa Julilla ? et l'abandon sur un dépotoir de son petit-fils nouveau-né ? Permettait-on, au moins, aux deux prisonnières de s'écrire ? ou à leur mère et grand-mère, la vieille Scribonia, de maintenir un lien entre elles ? Non, sans doute... Pire, Tibère venait de supprimer à Julie la petite rente qu'Auguste lui versait pour qu'elle pût survivre. Il arguait du silence gardé par le Prince, qui n'avait pas couché cette rente sur son testament. Et Lucius Domitius, le mari de Prima, ne put, en tant qu'exécuteur testamentaire, que confirmer cette analyse juridique – *summum jus, summa injuria*, vieux constat. D'autant qu'il semblait clair que Tibère, l'ex-mari bafoué, ne se substituerait pas au Prince défunt : le droit ne le prévoyait pas...

« Je vais demander à notre ami Tibère la permission de prendre le relais pour envoyer de temps en temps quelques deniers aux deux Julie, murmura Sélééné, aussitôt consciente de l'énormité de sa proposition.

— Garde-toi d'une folie pareille ! Tu veux voir ton mari détrôné ? La III^e Augusta envahir Césarée ? Rome annexer la Maurétanie ?

— Tu t'exagères la sévérité de Tibère...

— Vraiment ? As-tu vu comment il vient d'annexer la Cappadoce après en avoir chassé le vieil Arkhélaos qui régnait depuis cinquante ans ?

— De toute façon, la III^e aurait du mal à vaincre l'armée de Juba, et notre peuple se soulèverait ! Quant à Tibère, loin d'être un tyran, il va peut-être rendre une partie de ses pouvoirs au Sénat... »

Pendant quelques jours, Tibère et le Sénat dansèrent, en effet, un amusant pas de deux. Dès la fin des funérailles, les sénateurs avaient tourné leurs prières vers Tibère, que l'adoption par Auguste puis les choix testamentaires du Prince désignaient clairement pour le premier des emplois. Mais Tibère voulait apparemment se faire prier : il se répandit en propos sur la grandeur de l'État et sa propre médiocrité. Il soulignait aussi, non sans pertinence, son âge avancé : peut-on devenir le César de Rome quand on vient de fêter ses cinquante-cinq ans ?

En tout cas, les titres d'*Auguste*, d'*Imperator*, et de Père de la Patrie, il les refusait tous. Revenant à ses vieilles idées républicaines, il affirmait qu'on ne devrait jamais, dans un Empire aussi vaste, tout confier à un seul homme, qu'il y avait au Sénat bien assez d'illustres personnages pour qu'associant leurs efforts ils pussent remplir collectivement toutes les fonctions nécessaires. Ce fut sa première proposition. En clair, il s'agissait de rétablir la République... Les sénateurs, doutant de la sincérité d'une telle offre, se récrièrent unanimement et, se répandant en gémissements, tournèrent leurs mains vers les dieux et vers les genoux de Tibère lui-même.

Comme vaincu à regret par leurs supplications, Tibère proposa alors une autre solution : un partage du pouvoir. En dépit de son âge et de sa fatigue il accepterait, quant à lui, la part que le Sénat lui attribuerait, rien de plus. Était-il sincère, cette fois ? Ou voulait-il se faire prier davantage ? Là-dessus, les avis de Prima et de Séléne divergeaient. Séléne y croyait. Prima lui opposait un vieux proverbe latin, *Quand la chienne a commencé à ronger le cuir, elle ne peut plus s'arrêter* : Tibère avait goûté au pouvoir depuis sa prime jeunesse, il ne s'en dégoûterait pas de sitôt !

Quelques sénateurs, minoritaires il est vrai, crurent pourtant devoir considérer la nouvelle proposition de l'héritier. Asinius Gallus, le premier. Le fils d'Asinius Pollion, aussi libre d'esprit que son défunt père, avait toujours en tête deux ou trois projets de réforme des institutions. Il pensa pouvoir prendre Tibère au mot et rédiger quelque chose. C'était oublier qu'il avait fait une dizaine d'enfants à la seule femme que Tibère eût aimée – et que celui-ci, homme du ressentiment et des longues douleurs, ne lui avait jamais pardonné ce « crime ». Gallus, homme normal, croyait que le temps avait fait son œuvre : depuis le remariage forcé de Vipsania, vingt-six années avaient passé, vingt-six années de guerres, de divorces et d'assassinats... Comment aurait-il pu imaginer qu'en dépit de tous ces événements son interlocuteur était resté si loin en arrière ?

« Je te pose clairement la question, César, demanda Asinius Gallus devant la Curie réunie. De quelle partie du gouvernement veux-tu que nous te chargions ? »

On vit alors blêmir l'héritier. Gallus avait beau ne rien soupçonner de la haine implacable que lui vouait Tibère, à sa mine il comprit qu'il s'était fourvoyé. En politique rodé, il se reprit au mieux : « Je n'ai posé la question que pour prouver

qu'il est impossible d'y répondre. Le corps de l'État est un, il doit être gouverné par une seule tête. C'est pourquoi, comme tous mes collègues, je te supplie, César, de ne pas laisser notre État sans chef. » Mais les tergiversations duraient toujours ; cachés dans la foule, des sénateurs restés debout osèrent lancer, irrités : « Qu'il accepte, ou qu'il se désiste ! » Alors Tibère finit par se résigner, tout en émettant le vœu d'être déchargé de cette lourde servitude « dès qu'il vous paraîtra légitime d'accorder quelque repos à ma vieillesse ».

Comme Prima, la plupart des historiens antiques pensent que ces interminables hésitations étaient feintes. Est-ce si sûr ? Certes, Tibère ne pouvait pas ignorer qu'il était, de toute la famille « impériale », le seul en âge d'exercer le pouvoir : Germanicus et Castor étaient encore trop jeunes. Pour autant, ce militaire n'avait ni le goût ni le sens de l'intrigue politique ; d'ailleurs il connaissait fort mal Rome et le Sénat. De plus, il détestait certaines des obligations inhérentes à la fonction : quitter les *Jardins de Mécène* pour le sombre Palatin, présider les stupides Jeux du Cirque, recevoir chaque matin une fournée de sénateurs, complimenter sur leur beauté des dames repeintes, et croiser tous les jours l'*Augusta* sa mère. L'*Augusta* ! Après trente-cinq ans passés au service de l'État, il aurait bien aimé pouvoir vivre loin de cette terrible tutrice ! Quant à ses convictions idéologiques, constatons qu'il n'avait convoqué le Sénat qu'en se prévalant de sa qualité, toute démocratique, de tribun du peuple, et qu'il confiait l'initiative des affaires aux consuls librement désignés par l'assemblée, comme si l'on était revenu à la République. En apparence du moins, il exauçait les vœux autrefois formés par son père et par son frère.

Mais tandis que, devant le Sénat, il faisait ainsi deux pas en avant et un pas en arrière – deux pas vers le principat, un vers

la République – la situation se dégradait rapidement aux frontières, et lui seul, à Rome, en était informé : épuisées par tant d'années de guerres, les légions se révoltaient partout. Au moment de changer de maître, les soldats présentaient leurs revendications « syndicales » et la liste en était longue...

LES LÉGIONS du Danube furent les premières à se mutiner, emmenées par un soldat qui avait été chef de claque au théâtre : avec un glaive, il n'était pas le meilleur sur un champ de bataille, mais avec un claquoir, il pouvait amener n'importe quelle foule à applaudir ou à conspuer... Les demandes des soldats relevaient d'exigences sociales banales, de celles que pourraient aujourd'hui présenter des salariés mécontents : abaissement de l'âge de la retraite, augmentation de la solde journalière et doublement de la « prime de départ ». Accessoirement, ils exigeaient le versement immédiat de la gratification de trois cents sesterces prévue par le testament du Prince. Le reste était plus délicat : les légionnaires du front réclamaient un alignement de leur régime sur celui des cohortes prétoriennes, une arme d'élite presque exclusivement recrutée en Italie et créée par Auguste pour maintenir l'ordre dans la capitale même.

« Venez pas nous bourrer le mou en nous disant que ces gars-là font un boulot plus rude que le nôtre ! clamait le chef de claque. Qui c'est qu'aimerait pas mieux se chauffer les miches dans une caserne que de se les cailler au bord d'un fleuve gelé ? Qui c'est qui trouverait pas plus bandant de jouer les mirliflores sur le Forum que de se trimbaler dans les forêts avec quatre-vingts livres de paquetage sur le râble ? »

Il est vrai que, depuis les malheurs de Varus, le légionnaire devait trente ans de service à l'armée alors qu'au bout de seize ans le prétorien, lui, était déjà libéré. Ce qui n'empêchait pas que la solde du prétorien fût le triple de celle du légionnaire, et que les legs d'Auguste aux premiers fussent trois fois plus importants que ceux des seconds. Pour les soldats du rang, cette fois la coupe était pleine !

Menées par leur chef de claque, les trois légions de Pannonie se rassemblent en un même lieu et, sans préavis, elles s'en prennent au préfet du camp, tuent les centurions les plus sévères et pillent les villages voisins.

De Rome, Tibère envoie aussitôt son fils Castor, avec toute la cavalerie prétorienne – ce qui est peu en nombre, mais beaucoup en capacité. Et le jeune homme se voit merveilleusement secondé par les dieux : le 26 septembre, dans un ciel serein, la lune perd brusquement de son éclat. Paniqués, les soldats tentent de la rappeler à grands sons de cor. Hélas, elle disparaît tout à fait dans la nuit...

Éclipse totale qui, cette fois, n'inspire pas Crinagoras, mais Castor : il sermonne les mutins qui l'entourent – ils ont fait fuir la lune, vont-ils aussi, par leur désobéissance, faire fuir le soleil ? Ébranlés, les légionnaires qui, au début de la sédition, avaient dérobé leurs enseignes courent les remettre à leur place. Dès le lever timide du jour, alors que la foule des soldats tremble encore, Castor s'adresse de nouveau aux troupes réunies et leur dit que, si tous reviennent dans leur devoir, il écrira à son père pour appuyer leurs demandes.

Sous prétexte de prendre note de leurs souhaits, il convoque sous sa tente le fameux chef de claque. Il y est aussitôt étranglé, puis enseveli sous l'une des plaques de mosaïque amovibles qui forment le sol de la tente princière. Avant même que cette exécution soit connue, les prétoriens commencent à rechercher les auteurs de troubles dans chaque manipule. Privés de chef, les révoltés livrent d'eux-mêmes les agitateurs. Les désordres, qui avaient commencé le lendemain même des funérailles d'Auguste, sont terminés dès le 1^{er} octobre. Mais l'affaire avait été chaude et n'avait pas peu contribué à sortir Tibère des hésitations, réelles ou feintes, qu'il traversait au moment d'accepter le pouvoir.

Ce pouvoir embrassé du bout des lèvres restait néanmoins menacé. Informées du soulèvement des légions de Pannonie sans encore en connaître l'issue, celles de Germanie se révoltent à leur tour. Or elles sont plus nombreuses et fort éloignées de Rome : impossible d'espérer résoudre le problème en leur envoyant les prétoriens... À l'époque, le commandement suprême au bord du Rhin est exercé par le « fils adoptif » de Tibère, l'enfant chéri d'Antonia et de la plèbe romaine, Germanicus. Mais, pour l'heure, il se trouve en Gaule belgique où il s'occupe du recensement de la population et de la répartition du tribut.

Profitant de son absence, les quatre légions du Rhin inférieur réclament un temps de service réduit, une solde augmentée, et la punition immédiate des centurions les plus cruels. La XXI^e Rapax et la V^e Alouettes sont en flèche dans cette mutinerie, mais les deux autres, la I^{re} Germanica et la XX^e Valeria Victrix, cantonnées dans le même quartier d'été, les rejoignent dans la sédition. Les centurions sont leurs premières victimes : les rebelles en attrapent soixante, les flagellent et les jettent, déchirés et sanglants, morts ou vifs, dans le Rhin. Aucun tribun, aucun préfet de camp ne peut plus se faire respecter, et les séditieux parlent de piller Cologne...

À Rome, où les nouvelles ne sont connues qu'avec plusieurs jours de retard, on ignore encore que les légions du Danube sont venues à résipiscence et que Castor, assisté du nouveau préfet du prétoire, Aelius Séjan, a capturé les derniers meneurs qu'il ramène à Rome pour qu'ils y soient exécutés. Quant aux légions du Rhin inférieur, on ne sait si Germanicus les a rejointes, ni si ces légions révoltées ont fait leur jonction avec celles du Rhin supérieur : huit légions mutinées, ce serait une catastrophe ! Dans la Ville, des informations commencent

à circuler, le peuple est dans l'angoisse : des mages ont de sombres visions, on rouvre les portes des temples, les dames ont des palpitations... Autour de Séléné, qui s'est attardée chez Prima après les funérailles, les femmes de la famille princière s'affolent : faut-il dès à présent fuir à Baïes ? Et pourquoi Tibère ne va-t-il pas en personne rappeler les légionnaires à leur devoir ?

« Aller lui-même sur le Rhin ou le Danube ? » Lucius Domitius, l'époux de Prima, qui a une grande expérience des légions, lève les bras au ciel. À toutes ces femmes pressées de faire leurs paquets, il rappelle que le nouveau César n'a pas le don d'ubiquité. « En revanche, il a deux fils, et le bon sens est d'en envoyer un sur chaque front. Mais il y a plus : si Tibère était assez sot pour écouter vos conseils, il se jetterait lui-même dans la gueule du loup ! Il suffirait qu'en s'adressant aux légions il n'en soit pas écouté pour que tout soit terminé, les révoltés n'auraient plus qu'à l'assassiner, et l'Empire avec lui. Est-ce le retour aux guerres civiles que vous voulez ? » « Oui, oui ! avait envie de crier Séléné. Que Rome se déchire, et que l'Orient, la Gaule et l'Afrique recouvrent leur liberté ! » D'un autre côté, elle ne désirait pas la mort de Tibère sur lequel elle fondait, à terme, de grands espoirs pour son royaume.

« J'ajoute, reprit le calme Domitius, que le Sénat a décidé d'envoyer une mission d'enquête sur le Rhin pour s'informer plus à fond. Bientôt, nous en saurons davantage. D'ici là, l'arrivée des sénateurs en grande tenue calmera les échauffés. Gardons confiance. »

UNE FOULE a l'esprit d'un enfant de deux ans. Raisonne-t-on un enfant de deux ans quand, de surcroît, il a la taille d'un géant ?

À Mayence, Germanicus a réussi à faire prêter serment à trois des quatre légions du Rhin supérieur ; par contre, celles de la Germanie inférieure restent en ébullition. Quand le « fils » du Prince approche de leur camp d'été, des légionnaires marchent vers lui. Dans un premier temps, ils viennent comme des suppliants : des *vétérans* lui saisissent la main comme pour la baiser mais, brutalement, ils la fourrent dans leur bouche pour lui prouver qu'ils n'ont plus de dents, et si ces gestes ne sont pas franchement violents, ils sont déplaisants.

Montant ensuite sur l'estrade du tribunal militaire et voyant devant lui une assemblée désordonnée, le jeune général demande aux soldats de se ranger par centuries, ou du moins par manipules. « Non, non, protestent quelques mutins, on t'entendra encore mieux comme on est ! » L'affaire, d'emblée, se présente mal : première demande et, déjà, premier refus. Bientôt, sa voix ne parvient plus à couvrir le tumulte. Les cris les plus violents sont ceux des *vétérans*, qui ne veulent pas mourir sur le Rhin : « Libère-nous tout de suite ! C'est pas les vieilles limaces du Sénat qui décident. Rome, maintenant, c'est nous, l'armée ! »

Outré, Germanicus tente de s'en aller, mais ils le menacent de leurs armes, veulent l'obliger à remonter sur le podium. Alors il tire son épée, fait mine de se l'enfoncer dans la poitrine. La racaille d'esclaves et de plébéiens ramassés un peu partout pour remplacer les légions de Varus l'encourage à se frapper. « Tiens, dit même un soldat en lui tendant sa propre

épée, prends celle-ci, elle est plus pointue... » Il est sauvé de justesse par ses officiers, qui l'entraînent vers sa tente.

Après avoir réfléchi, l'état-major, acculé, rédige une fausse lettre de Tibère, par laquelle le nouveau César accorde la retraite à tous les légionnaires qui comptent vingt ans de service, verse dans la réserve ceux qui ont déjà servi seize années, et double pour tous les legs accordés par le divin Auguste. Mais les soldats, pas si bêtes, soupçonnent une feinte, ils exigent le versement immédiat des pécules et des legs. La XXI^e Rapax et la V^e Alouettes, qui ont été à l'origine des révoltes, refusent de quitter leur cantonnement d'été tant qu'elles n'auront pas été payées. Pire, les détachements de ces deux légions qui contrôlaient les ponts entrent à leur tour en révolte. Le Rhin n'est plus gardé...

C'est alors que débarque à Cologne la délégation du Sénat. Sans avertissement ni précautions. Aussitôt, les *vétérans* fraîchement libérés se persuadent que les sénateurs viennent les obliger à reprendre du service. De cette mauvaise intention, ils accusent le chef de la délégation, qui est bousculé, injurié, molesté, tandis que d'autres échauffés enfoncent la porte du général lui-même et le contraignent à livrer son propre étendard. Profitant de l'incident, le sénateur menacé se réfugie auprès d'un porte-enseigne. Le prestige du porte-enseigne relève du sacré : s'en prendre à l'homme qui brandit leur aigle, ou au patricien chancelant qui s'accroche maintenant à la hampe, porterait malheur aux coupables, les excités le savent, et ils reculent.

Au petit jour, quand Germanicus pénètre dans le camp de la I^{re} légion, il reproche aux troupes d'avoir violé les droits d'une ambassade et se débarrasse aussitôt de cette mission sénatoriale malavisée en la renvoyant sous la protection d'un

escadron d'auxiliaires : ces indigènes de l'*Africa* ne se mêlent jamais aux conflits entre Romains...

Une foule est un enfant de deux ans qui se roule par terre et trépigne. Pour le calmer, il faut le surprendre : l'émouvoir, ou distraire son attention.

Germanicus, dont la femme Agrippina, ultime survivante de la nombreuse progéniture de Julie, est enceinte pour la huitième fois, Germanicus connaît bien la psychologie infantile car, malgré ses fréquents déplacements militaires, il vit avec ses enfants et se plaît à les observer : Agrippina l'accompagne sur tous les fronts, avec nourrices et *pédagogues*. Les légionnaires ne s'en formalisent pas, ils savent qu'elle est la fille d'Agrippa, un grand général dont même les jeunes recrues honorent la mémoire. « Essayons l'attendrissement, a suggéré Agrippina à son mari. Seules les larmes d'un enfant peuvent toucher, ou étonner, un autre enfant. »

Au petit matin, Germanicus ordonne donc aux femmes des officiers, aux concubines des soldats, aux cantinières et à tous leurs enfants d'évacuer immédiatement le camp. Et, pour mieux marquer sa défiance à l'égard de ses propres légions, il envoie ces bannis chez les Trévires, une tribu gauloise établie au confluent du Rhin avec la Moselle : il se fie plus volontiers, dit-il, à la loyauté de ses anciens ennemis qu'à celle des Romains placés sous ses ordres.

Rassemblé de force par une poignée de légionnaires fidèles, se forme alors dans l'aube glacée un pitoyable cortège de femmes sans bagages, portant des bébés dans leurs bras. Gémissements, sanglots, cris. Dans un geste ultime d'imploration, les enfants les plus âgés tendent les mains vers

leurs pères mal dessaoulés. Spectacle lamentable auquel assistent tous les soldats depuis leurs tentes : leurs femmes chassées du camp, sans escorte ni le moindre centurion pour les guider ! En tête marche, accablée par sa grossesse, la femme du général qui pousse devant elle son blond Caligula de trois ans, « P'tite Bottine », le filleul des légions. Les soldats s'exclament : on leur arrache leur mascotte ! Ladite mascotte sanglote elle aussi, tend ses petits bras nus de suppliant, mains ouvertes, vers ses milliers de parrains et vers son père insensible. Est-il possible que ce joli gamin, on l'envoie, lui aussi, sans protection chez l'ennemi d'hier, des Barbares tout juste ralliés qui vont l'assassiner ? Des *vétérans* se jettent devant Agrippina pour l'empêcher de franchir la porte du camp : « Reste ! » Ils ont pitié, ils ont honte...

Alors, quand a disparu au coin de la route la triste procession de ces femmes expulsées par surprise et des enfants qui se retournent encore pour appeler leurs pères, Germanicus parle aux soldats qui l'entourent : « Ai-je le choix ? Que n'avez-vous osé ces derniers jours ? Quel nom donnerai-je aujourd'hui à votre rassemblement ? Vous appellerai-je "soldats", alors que par deux fois, en armes, vous m'avez assiégé, moi, le fils de votre *Imperator* ? Vous appellerai-je "citoyens", alors que vous avez méprisé l'autorité du Sénat et violé le caractère sacré d'une ambassade ? Vous appellerai-je "braves", alors que vous massacrez vos centurions et expulsez vos tribuns ? Pourtant, il y a des silencieux dans vos rangs, dont je vois maintenant les visages de près, et leurs yeux s'emplissent de larmes. S'ils ne demandent qu'à rentrer dans l'obéissance, je leur dis : Éloignez-vous de la source du mal ! Séparez-vous des factieux qui vous ont trompés et vous serez pardonnés...

— Oui, crie la foule, punis les coupables, général ! Et ramène-nous nos femmes, par pitié, et notre P'tite Bottine ! Ne les livre pas à des sauvages !

— C'est à vous, légionnaires, qu'il appartient de punir les coupables, car c'est vous qui les connaissez, c'est vous qui les jugerez... Quant à votre filleul Caligula, il reviendra ici, je vous le promets. Mais il ne reprendra pas son service avant que notre cantonnement ne soit rentré dans un ordre parfait. »

« L'attendrissement » réussit au-delà de toute espérance : les plus émus, contents de se dédouaner, s'organisent aussitôt en tribunal populaire. L'un des tribuns grimpe sur un tertre, chaque accusé lui est présenté, et si le cri général le déclare coupable, le tribun le pousse en bas et les « jurés » le massacrent eux-mêmes...

Voilà donc deux des légions du Rhin inférieur reprises en main en jouant sur des émotions positives : l'empathie, la camaraderie, la tendresse, même... Sans perdre de temps, Germanicus passe à la deuxième partie de son plan : l'émotion négative – la peur. Les deux autres légions, la Rapax et les Alouettes, ont fini par prendre leurs quartiers d'hiver une centaine de kilomètres plus loin, au nord de Cologne. Ce sont elles qui ont commencé la sédition et commis les crimes les plus affreux : inutile d'espérer les avoir au sentiment, il faut les effrayer. Germanicus se met en marche et écrit à son légat qu'il arrive avec une forte troupe. Si, d'ici là, les deux légions rebelles n'ont pas exécuté leurs brebis galeuses, il procédera à un massacre sans distinction de personnes.

Le légat rassemble en catimini ce qu'il reste de plus sain dans son camp : les porte-enseignes et les porte-aigles. Chacun d'eux pressentira quelques soldats sûrs ; ils fixent une heure de

la nuit pour agir ensemble : au signal convenu, ils entreront sous les tentes et tueront indistinctement tous ceux qui ne sont pas dans le secret.

Bientôt réveillés par le tumulte et les cris, deux groupes s'affrontent dans l'obscurité, deux groupes qui appartiennent à la même légion, au même cantonnement. Les « bons », qui ont pour eux l'avantage de la surprise, prennent le dessus et rallient les hésitants. Les officiers laissent ces fidèles serviteurs se déchaîner. Il y a du sang partout : dans la nuit épaisse, on assassine à tort et à travers. C'est le Hasard qui mène la danse : pénétrant dans le camp trois heures plus tard, Germanicus arrête ce carnage aveugle. Sous ses ordres, on monte des bûchers, on brûle les cadavres, on rassemble les armes des morts, on démonte des tentes, on balaye. Gueule de bois, nausées... Rien de tel, maintenant, qu'une balade au grand air pour remettre les estomacs d'aplomb.

Une foule est un enfant : Germanicus passe à la troisième partie de son plan pour bambins turbulents – distraire. Afin qu'ils expient leur accès de folie et se purgent de la violence qui les habite encore, il faut proposer aux rebelles d'hier un objectif nouveau, qui les impressionnera : la Germanie en hiver ! Une première ! Car il est déjà tard dans la saison et les pluies tombent dru. Mais le général lance un pont et fait passer de l'autre côté du fleuve la moitié des effectifs des quatre légions repenties, avec vingt-six cohortes auxiliaires et huit *ailes* de cavalerie.

Tandis qu'il les mène à marche forcée dans la sombre forêt d'Essen, des éclaireurs lui rapportent que les Germains, plongés dans l'insouciance depuis la révolte des légions, s'apprêtent à fêter leurs dieux la nuit suivante par de grands

banquets ; ils seront ivres, comme d'habitude... Germanicus sent ses hommes avides d'en découdre, assoiffés du sang ennemi pour chasser le goût du sang fraternel follement répandu. À leurs vieilles colères et leurs rages rentrées, il va fournir une diversion de première qualité – ces chers petits vont pouvoir ratisser la forêt et dévaster tous les villages qu'ils y trouveront : ceux des Marses, qui sont pourtant bien calmes ces temps-ci... Allons-y, qu'ils se gorgent de sang, les bons enfants, qu'ils se gobergent ! Et sans se presser, puisque la plupart de leurs victimes seront endormies... Mais ce qu'ignorent ces gamins sans cervelle, c'est que leur général ne les laisse s'amuser ainsi avec les Marses que pour appâter les Bructères, les terribles Bructères qui ont trempé cinq ans plus tôt dans le massacre des légions de Varus. Ces Barbares redoutables vont accourir pour venger les Marses. Or ce sont justement les Bructères que Germanicus veut attirer, ces invincibles qu'il veut vaincre. Seul le sang des plus farouches Germains pourra laver ses légions de l'opprobre dont elles viennent de se couvrir dans leurs camps du Rhin.

Sur le chemin du retour, à la grande surprise des légionnaires, le chef donne donc l'ordre de marcher en formation de combat. Au moment où, dans une vallée, la colonne s'étire sous la pluie, les Bructères leur tombent dessus, comme il l'avait prévu. Alors, aux hommes de la Rapax près desquels il chevauchait, il crie : « C'est le moment de vous mettre à l'ouvrage, soldats ! Changez votre faute en gloire ! Pour Rome et pour Tibère César, en avant ! »

Soulagées de leur péché, enflammées d'une ardeur nouvelle, les légions régénérées foncent vers l'ennemi d'un seul élan.

Germanicus n'a que trente ans, mais c'est un père. Un vrai père, qui sait tout déjà des menus plaisirs enfantins.

MAGASIN DE SOUVENIRS

Catalogue, vente archéologie romaine, hôtel Drouot :

...102. Manche de poignard en forme d'aigle. Bronze. Patine uniforme. Art romain 1^{er} siècle av. J.-C. ou 1^{er} siècle ap. J.-C.

L. 8, l. 3, P. 1,5

1500 / 2000

...125. Couteau de défense à lame de fer et manche de bronze avec une garde en bronze. Manche percé au sommet et muni d'une chaînette qui enserme un anneau de suspension destiné à être accroché à la ceinture. Manche à belle patine verte, lame complète bien qu'un peu coudée.

Fer et bronze. Très bon état.

Époque romaine, 1^{er}-II^e siècle.

L. 18 cm (avec la chaînette), l. 2,8 cm

1500/1600

AU MARCHÉ d'Antium, on vend des esclaves germains et des oies gauloises. Il y a des cages à poulets et des cages à enfants. Séléné va parfois sur ce marché pour le plaisir de déambuler librement dans les allées. Peu de marchands ici connaissent la reine de Maurétanie. D'ailleurs, elle se coiffe d'une perruque blonde, comme Julie le lui avait autrefois conseillé.

Julie... Séléné vient d'apprendre que la fille d'Auguste est morte à Reggio – morte de faim, dit-on. Avant de rendre son dernier soupir, elle n'était déjà plus qu'un squelette. Sans doute Tibère, qui l'avait privée de toutes ressources, l'avait-il aussi séparée de Scribonia, sa mère, qui disposait encore, quant à elle, d'une fortune suffisante pour fournir du pain à sa fille. Mais il est probable que Julie a choisi de se laisser mourir. Voilà ce dont se persuade Séléné, qui hésite toujours à regarder en face les défauts de Tibère et à admettre la force de la rancune chez ce César « aux mâchoires lentes ». Peut-être, en effet, la fille d'Auguste a-t-elle refusé de s'alimenter : pour qui, pour quoi, aurait-elle conservé sa vie, maintenant que Postumus est mort et que Julilla, sa fille chérie, dépérit sur une île de la mer Tyrrhénienne ? « Saturne », le terrible Saturne dont Iullus Antoine parlait dans le poème lu à la fête de *Liber Pater*, Saturne a dévoré sa descendance sans en rien laisser qu'Agrippina – laquelle se tient à l'écart du peu de famille qui lui reste et ne vit que pour Germanicus, son époux, et les nombreux rejetons qu'elle élève loin du Palatin.

En détournant les yeux, Séléné passe devant les cages à enfants, elle ne veut plus acheter de bébés pour les « sauver », elle n'en est déjà que trop encombrée, et aujourd'hui elle a hâte de rentrer chez elle : en Égypte. Car elle a baptisé sa *villa* d'Antium « Alexandria », et tout doit y rappeler le lieu

magique de son enfance, ce lieu dont, en vérité, elle se souvient peu...

Protégée, à chaque étage, par une longue colonnade, sa maison est ouverte sur la mer, « parce que la mer est la même partout, a-t-elle tranché, à Antium comme à Alexandrie ». Toutes les fenêtres, donc, donnent sur les flots, et aucune à l'arrière, sur les douces collines italiennes. Tout au plus quelques portes ouvrent-elles sur des cours intérieures où, par la grâce de la peinture, les murs des péristyles conduisent vers la campagne égyptienne : dans la maison de Séléné, le Nil coule au pied de portiques imaginaires, des fausses portes s'ouvrent sur des roselières, et des flamants roses abritent leurs amours sous de fausses pergolas. Toute une architecture d'illusions déploie ses terrasses et ses palmeraies sur des murs aveugles... À Antium, le bonheur de Séléné est en trompe-l'œil, comme ces paysages nilotiques : toujours, elle rêve de retrouver une clarté disparue, d'habiter un temps qui n'est plus.

Le bonheur de Tibère est d'une autre espèce, sa *villa maritime* aussi. Lui ne rêve que d'ombre et de solitude, il voudrait vivre en ermite, loin de Rome et de cette mère à laquelle il doit sa place et qui le lui rappelle constamment.

Il y a déjà quatorze ans qu'il a trouvé l'endroit idéal : Spelunca, « la Caverne ». C'est le nom de deux grottes profondes creusées dans la falaise et défendues par un marécage qui s'étend jusqu'à la mer. Tibère a tout acheté, la lagune et les grottes. Au fil des années, il y a fait aménager un palais discret, lové dans les rochers, au milieu de bassins immenses, ronds ou carrés, conquis sur l'ancien marais.

Cette *villa* « flottante » comporte deux étonnantes salles à manger d'été. À l'une, installée au milieu d'une large piscine, on n'accède qu'en barque, en traversant un premier bassin où les invités choisissent, vivants, les poissons qu'ils mangeront cuits sur la braise. Le deuxième bassin protège l'accès aux grottes et au second *triclinium*, dont l'entrée est précédée d'une passerelle et d'un portique à huit colonnes. Ces cavernes, Tibère les a ornées de groupes statuariers aussi admirables qu'effrayants : *Ulysse crevant l'œil du Cyclope endormi* ou *Laocoon et ses fils étouffés par les serpents du dieu des mers*. On ne dîne là qu'à la lueur des braseros et des torches qui projettent sur les parois des ombres fantasmagoriques...

Tant qu'il avait servi Auguste, Tibère avait rarement profité de ce refuge, mais maintenant, chaque fois qu'il peut fuir le Palatin, il s'enferme dans ce rêve flottant où il s'imagine en frère du roi des Océans plutôt qu'en Prince des Romains.

C'est là, à Spelunca, qu'il a donné à Séléne le rendez-vous qu'elle a sollicité avant de regagner Césarée.

Que me veut-elle ? se demande Tibère, soucieux. Il a déjà reçu son mari, le Numide (qui, par parenthèse, parle un grec excellent), et, s'il l'a reçu parmi les premiers, c'était déjà à cause de Séléne. Car contre Juba lui-même il garde une dent, une petite dent, mais enfin... Il y a quinze ans, le Berbère a soigneusement évité de rendre visite au banni de l'île de Rhodes lorsqu'il est allé, sur l'ordre d'Auguste, rejoindre en Orient le jeune Caius César. Il est vrai que, depuis son port de Césarée, le roi de Maurétanie avait intérêt à choisir la route la plus rapide. Pour s'arrêter à Rhodes, il aurait dû se dérouter, et un détour pareil ne serait pas passé inaperçu. Mettons... Pour

le surplus, leur conversation de chef d'État à chef d'État a laissé au César le souvenir d'un roi déférent, raisonnable et, ce qui ne gâte rien, extrêmement cultivé.

Tout le contraire de cet abruti d'Arkhélaos, qui régnait inutilement sur la Cappadoce depuis cinquante-trois ans – à croire que sottise et couardise l'avaient protégé de la mort comme de la disgrâce ! Jamais en huit ans, cet imbécile n'avait trouvé le moyen d'aller présenter ses hommages à Tibère quand celui-ci était exilé – alors même que son palais royal sur la côte de Cilicie n'était qu'à une journée de voile de l'île de Rhodes ! Arkhélaos apprendrait à ses dépens que Tibère n'oubliait jamais rien... Prenant prétexte de quelques troubles survenus aux confins de l'Asie Mineure, le nouveau Prince avait fait arrêter le monarque pour trahison et l'avait déféré au Sénat – lequel ne l'a finalement condamné qu'à une peine de prison. Il est vrai qu'à l'âge du roi c'était du pareil au même : le vieillard est mort en quelques semaines dans son cachot. Tibère a aussitôt décrété l'annexion de la Cappadoce et de la Cilicie. Il n'empêche qu'il n'a guère apprécié le laxisme de la Curie dans cette affaire. Il y a même vu un désaveu de son autorité : n'avait-il pas demandé qu'on exécutât ce lâche sur-le-champ ? Encore une humiliation qu'il devra venger ! Un jour, les sénateurs trop indulgents connaîtront ses crocs...

De tout cela, bien entendu, il ne dira rien à Séléne. C'est une vieille amie, et même, parfois, elle l'attendrit, mais elle a la tête trop politique pour qu'il puisse lui ouvrir le fond de son cœur. *N'oublie pas de te méfier*, le plus pertinent des dictons grecs... Pourtant, quand il l'aperçoit de dos, toute petite, toute menue, toute confiante, qui l'attend au bord du grand vivier alors qu'il pourrait avancer derrière elle sans bruit et, d'une seule poussée, la projeter au milieu des pieuvres et des murènes, il se sent soudain si fort et il la voit si fragile qu'il en

est ému : il la serre dans ses bras – en gardant ses distances, bien sûr. Un peu comme il donnerait l’accolade à un homme. Certes, Séléné n’est pas un homme... Mais elle n’est plus vraiment une femme, ce qui le rassure : elle doit approcher de la cinquantaine, et sa mise est des plus modestes – une simple tunique blanche, une *palla* mordorée, deux petites perles aux oreilles et un collier à un seul rang. Pas de pourpre, pas d’or, pas de diadème ni de coiffure extravagante... Rien d’une Cléopâtre, tout d’une *matrone* à l’ancienne, l’une de ces héroïnes viriles dont il admire les vertus. « Je te garde à dîner, dit-il.

— Mais tu n’y songes pas, *Domine*, je ne suis pas habillée pour un banquet ! » et, de la main, elle balaye, navrée, sa discrète tenue de voyageuse.

« N’aie pas peur, nous serons seuls. Je comptais sur mon ami Nerva, le meilleur juriste du Sénat, mais il n’est pas encore arrivé. Quant à mon cher Thrasylle, l’astrologue que tu connais, il a tellement bu hier soir avec moi qu’il voit des étoiles en plein jour ! Donc, banquet à deux lits ! Tu peux rester vêtue comme tu l’es... Et ne m’appelle pas *Domine*, je t’en prie, je ne suis le maître que des esclaves. Ne me traite pas non plus d’*Imperator*, tu n’es pas un soldat. Pour toi, je suis et reste “Tibère”, tout simplement. Ah, je te préviens, tu mangeras les restes du sanglier d’hier. Il est aussi bon le lendemain que la veille, n’est-ce pas ? Ici, on ne jette rien. Et pas davantage dans ma maison du Palatin : le divin Auguste m’a laissé des caisses vides, plus un *aureus* dans les coffres du temple de Saturne ! Après le désastre de Varus, les guerres nous ont coûté fort cher. Sans parler des funérailles des uns et des autres, des gratifications qui s’ensuivent et de la rallonge de solde que Germanicus a généreusement accordée à deux légions révoltées – de fait, à nos vingt-six légions puisqu’il

nous faut bien les traiter toutes sur le même pied ! En Pannonie, mon fils Castor avait conclu à moindres frais... Ce n'est pas demain, en tout cas, que je pourrai offrir aux Romains des jeux du Cirque ! Ce qui permettra aux citoyens pauvres de faire des économies sur les paris... »

Séléné n'aime pas qu'il lui parle aussi librement, elle craint le retour de bâton : il se fâche dès qu'il se voit compris. Pour changer de conversation, elle se hâte d'aborder l'objet de sa visite : « Je suis venue te demander des conseils pour marier mon fils Ptolémée.

— Ton fils ? Mais quel âge a-t-il donc ?

— Vingt ans.

— Vingt ans ? Pourtant je me souviens, comme si c'était hier, du temps où tu voyageais avec ta fille dans l'espérance d'engendrer un garçon, tu courais d'un sanctuaire à l'autre à travers la mer... Alors, dis-moi, quel est le dieu qui t'a exaucée, finalement ? »

Peut-être le dernier dieu qu'elle a prié, Pân ? Le Pân du Jourdain dont les eaux douces caressent si voluptueusement les femmes... Mais, en vérité, elle ne croit pas plus à l'efficacité des eaux du Jourdain qu'à la puissance de la Diane d'Éphèse, seule Isis peut l'avoir aidée.

Impossible, cependant, de prononcer ce nom devant Tibère, il vient d'interdire deux cultes en Italie, celui des isiaques et celui des Juifs. On a chassé les prêtres d'Isis, détruit leurs temples et brûlé tous les instruments de leur culte : il paraît que les serviteurs de cette déesse étrangère abusaient de la naïveté des Romaines. En se déguisant en Anubis ou en Horus-Faucon, ils obtenaient d'elles des faveurs qu'Isis leur défendait d'accorder à leurs maris. « Foutez-moi ces bouffons dehors et mettez le feu à leur garde-robe ! » Quant aux Juifs, si

dans leur pays Tibère s'attache à faire respecter leurs coutumes par ses légionnaires, s'il leur a même laissé pour rois des fils d'Hérode, il ne supporte plus les désordres de leurs coreligionnaires immigrés : des coquins qui s'escroquent entre eux, portent partout la zizanie, s'affrontent au sein des synagogues, et des ingrats qui, bien que le dieu Auguste les ait dispensés d'impôts et d'obligations militaires, refusent insolemment de brûler le moindre grain d'encens devant sa statue ! Il a donc fait ramasser dans le Trastevere quatre mille jeunes Juifs et les a expédiés en Sardaigne pour lutter contre les brigands, on ne les reverra pas de sitôt ! Les astrologues, eux aussi, ont débarrassé le plancher. À la différence des Juifs et des Égyptiens, ils ne sont pas les adeptes de convictions fausses ; Tibère les tient, au contraire, pour d'authentiques savants. S'il les chasse, ce n'est pas qu'il doute de leurs prédictions, c'est qu'il les croit vraies : des hommes capables de prévoir l'avenir menacent le pouvoir, sauf s'ils ne conseillent que le Prince. Seuls, donc, Thrasyllé et son fils ont été autorisés à rester dans la cité, à condition de ne plus sortir du palais et de suivre Tibère César dans tous ses déplacements.

Ne sachant que répondre à un homme qui a, sur le Destin et les dieux, des idées si arrêtées, Séléne reste évasive quant aux origines divines de son bonheur maternel. Tout au plus avance-t-elle, avec prudence, qu'une reine de Maurétanie ne saurait rendre grâce de sa bonne fortune qu'aux dieux maures, divinités puissantes qu'adorent ses sujets.

Pendant que des esclaves préparent le dîner dans la plus profonde des deux grottes et que Séléne accompagne Tibère jusqu'à la plage en empruntant les digues étroites des viviers, elle fait l'éloge de son fils Ptolémée que le roi Juba prépare à lui succéder. Reste maintenant à trouver, pour ce garçon de

valeur, une femme capable de l'assister dans le gouvernement d'un si grand royaume. Évidemment, aucun mariage ne se fera sans l'accord du Prince des Romains, Séléné y insiste. Surtout s'il s'agit d'épouser la fille d'un patricien. « Un patricien ? Quelle idée ! » Tibère en riait, s'il savait encore rire. « Ton Ptolémée est certes un fils de roi et, ce qui est bien mieux, un citoyen romain, fils de citoyen romain... Mais enfin, toi Séléné, ta famille est égyptienne, “pérégrine”, comme disent nos Latins, “métèque”, diraient les Athéniens... Aucune grande famille romaine ne pourrait accepter une telle mésalliance. Cherche plutôt du côté des rois étrangers.

— Ils sont de moins en moins nombreux... »

Après avoir détrôné Arkhélaos de Cappadoce, Tibère a dû aussi annexer la Commagène, dont le souverain est mort sans héritier mâle : « Il te reste la dynastie des princes d'Émèse, reprend-il. Sans compter les Hérodes, qui sont une flopée ! Tu trouveras bien là-dedans une princesse à ton goût... Évite, en tout cas, d'aller en chercher une chez les Parthes, nous jugerions le procédé inamical. »

Séléné – qui avait vaguement rêvé d'un mariage de son fils avec la fille de Julilla, une orpheline de dix-sept ans – est plus déçue qu'elle n'ose se l'avouer. Le petit-fils de Cléopâtre est-il donc si peu de chose qu'il ne puisse prétendre à la main d'une Romaine dont le père a été exécuté, la mère et la grand-mère emprisonnées, et la fortune largement confisquée ? Elle dissimule son humiliation en plaisantant sur les princesses hérodiennes, qui aiment mieux prier leur Dieu à Baïes qu'à Jérusalem et changent de mari encore plus souvent que de coiffure. Cette fois, Tibère consent à sourire.

ILS ONT banqueté dans l'une des grottes alors que le soleil n'était pas encore couché, mais, dans la salle, on ne distinguait plus la table qu'à la lueur des torches accrochées aux parois rocheuses. Dans cette lumière sombre, les statues en marbre prenaient la patine du bronze. La proue soulevée d'un énorme bateau sculpté, dont la poupe s'enfonçait dans l'ombre comme aspirée vers le fond par une pieuvre géante (il s'agissait du *Navire d'Ulysse aux prises avec le monstre Scylla*), cette proue en déséquilibre dominait la table et les lits et semblait sur le point de retomber en écrasant les dîneurs. Toutes les scènes de l'*Odyssée* que Tibère avait choisies pour ornements étaient terrifiantes et – Séléne en fut frappée – aucune femme n'en était le sujet. Ici, pas la moindre Nausicaa. Pas non plus de Circé enchanteresse ou de Calypso amoureuse. Pas de Pénélope fidèle, assise à sa tapisserie. Ni douceur ni séduction. « Tu n'as pas peur au moins ? » demanda soudain Tibère, tandis qu'un jeune et gracieux échanson tendait à Séléne une coupe de vin de Chio, dans laquelle il avait versé de l'eau de mer et du jus de pissenlit car son maître n'aimait plus que le vin amer. La danse des flammes qui brûlaient en haut des torches animait désagréablement les statues du décor : Séléne croyait voir les fils de Laocoon se débattre contre les reptiles de Poséidon et le bateau d'Ulysse se dresser dans la nuit pour la broyer. Cependant, elle sourit au Prince. « Je n'ai pas peur, dit-elle, puisque tu es là. »

Elle savait que cette réponse le désappointerait, car il avait sûrement espéré l'effrayer, mais en même temps, en lui prouvant la constance de son amitié, cette confiance renouvelée le rassurerait. On ne devient pas l'homme du ressentiment sans avoir été d'abord l'homme du sentiment. En feignant de le croire inchangé, de retrouver dans ce Prince

tout-puissant l'enfant mal-aimé qu'elle avait plaint, elle le flattait : il n'était pas, lui assurait-elle, le tyran que quelques-uns commençaient à dénoncer...

Dans les premières années de son règne, pourtant, Tibère était apparu comme un chef d'État modéré, bien décidé à éviter certains des excès qui avaient marqué les dernières années d'Auguste. Il avait refusé tous les hommages cultuels qu'on lui offrait, il s'opposait à ce qu'on lui dédiât des temples comme à un dieu. « Oui, sénateurs, je suis mortel, rappelait-il, les devoirs que je remplis relèvent des hommes. La postérité me rendra un hommage suffisant si elle pense que j'ai été ferme dans les périls et sans crainte de la vindicte populaire quand il s'agissait de l'intérêt public. Tels seront mes temples, placés dans vos cœurs, telles aussi, mes plus belles statues. »

Beau programme, qu'il parut tenir en se refusant à invoquer à tout bout de champ la terrible loi de lèse-majesté qu'Auguste avait remise en vigueur. Sur ce fondement, les dénonciations continuaient à se multiplier : on vint même lui dire qu'un *chevalier* avait payé l'accès aux latrines publiques en tendant au préposé une monnaie à l'effigie du défunt, et qu'un autre avait osé changer de caleçon devant une statue du dieu Auguste – lèse-majesté ! Aux délateurs bien intentionnés, Tibère fit répondre que les injures faites aux dieux ne regardent que les dieux. Ne sont-ils pas assez puissants pour punir eux-mêmes ceux qui les insultent ? « Laissons les dieux venger les dieux, et occupons-nous des hommes... »

Hélas, lui n'était pas un dieu, et il en viendrait peu à peu à faire, pour sa propre protection, un large usage de cette mauvaise loi – une loi dont l'application systématique allait éclaircir peu à peu les rangs du Sénat et enrichir ces délateurs

qui, en tout temps, pullulent comme des mouches sur une bête blessée... Car à Rome, pas de procureur, pas d'enquête. Toute accusation, toute plainte formulée par un particulier se traduisait par une mise en cause et un procès sans même que fût intervenue, entre les deux, la moindre instruction. Le citoyen qui en accusait un autre allait directement devant le tribunal avec ses témoins et plaidait ; l'accusé produisait ses propres témoins et ses avocats ; le juge tranchait. Les sénateurs, eux, bénéficiaient d'un régime particulier : ils n'étaient jugés que par leurs pairs – une Cour de justice de la République, en somme...

Dans tous les cas, le résultat, obtenu à la seule force de la parole, tenait davantage du politique que du juridique, et l'issue de ces procédures criminelles était plus souvent la mort ou la prison que l'acquittement. Non moins intéressant que le sort de l'accusé était celui de l'accusateur, dont le gain éventuel pouvait se révéler considérable : si la peine de mort était prononcée, il entrait en possession du quart de la fortune du condamné – ce qui poussait certains amateurs à persévérer dans l'exercice de la délation jusqu'à devenir professionnels.

À l'époque où il reçut Séléne à Spelunca, Tibère restait encore bien loin d'abuser du pouvoir extravagant que lui conféraient les lois. Au contraire, il modérait la frénésie législative du Sénat. Il avait même refusé d'adopter de nouveaux textes pour censurer le luxe des particuliers, puisque aucune des lois somptuaires précédentes n'avait réussi à limiter l'usage des vaisselles d'argent et les importations de soie. Sur ces péchés véniels des millionnaires, il fermait les yeux.

Bien que peu populaire, il était alors le type du « bon prince », qui n'augmentait ni les impôts des citoyens ni le tribut des *provinces*. Il avait même dû freiner son neveu et

« fils » Germanicus dans ses conquêtes. Après avoir vengé les légions de Varus et reçu l'honneur du Triomphe, Germanicus était retourné au nord de la Frise par la mer, pour remonter ensuite la Weser. Il espérait découvrir des terres inconnues et y retrouver Arminius le rebelle, toujours en fuite. Mais une violente tempête avait englouti la plupart de ses navires et des milliers de soldats. Tibère, qui ne se souciait guère de rattraper le fugitif vaincu, lui avait aussitôt enjoint de ne pas s'avancer davantage et de se retirer immédiatement derrière le Rhin.

Dans les beaux quartiers de Rome, les mauvaises langues (dont la propre femme de Germanicus, l'impérial Agrippina) prétendaient que ce chef d'État vieillissant voulait empêcher le jeune homme de conquérir de nouveaux lauriers. En vérité, comme Juba l'avait expliqué à Séléne, le Prince cherchait surtout à économiser la vie, coûteuse, de ses hommes et à ne plus augmenter le lourd tribut versé par les *provinces* de l'Empire : « Pas de conquêtes sans armées, pas d'armées sans soldes, pas de soldes sans impôts, et pas d'impôts sans conquêtes. Un cercle vicieux ! Le nouveau César a décidé de briser le cercle. »

Plus d'extensions territoriales, donc. Tibère se voulait en tout l'homme du statu quo, au point même, comme il l'avait autrefois annoncé à Séléne dans son exil rhodien, de laisser longtemps en place les mêmes *magistrats*. « Il est incapable de choisir entre les candidats, gémissaient certains sénateurs frustrés dans leurs espérances. Encore une preuve de son indécision malade ! » En l'occurrence, cet immobilisme ne tenait qu'au désir de ne pas multiplier les cas de corruption dont la valse des proconsuls donnait l'occasion : c'était, là encore, la marque d'un bon gouvernement.

Cependant, la reine de Maurétanie revint de Spelunca très inquiète. D'abord, il était clair que son ami Tibère n'approuvait pas l'idée de marier Ptolémée. Il feignait d'adopter cette attitude par sympathie pour le jeune homme : « Le mariage fait le malheur des trois quarts des hommes, crois-en mon expérience... Laisse ton fils profiter de sa liberté. Il a vingt ans ? Je ne me suis moi-même marié pour la première fois qu'à vingt-six. Eh bien, accordons-lui encore six ou sept ans de tranquillité ! »

Or ce n'était pas tant l'âge de Ptolémée qui souciait Séléne que celui de son Iobas. Il n'avait pas été un jeune père, et il n'était plus un jeune roi ; elle aurait voulu qu'avant sa mort il pût voir sa descendance suffisamment assurée pour que Rome ne fût pas tentée, au moment de sa disparition, de prétendre que le gouvernement de la Maurétanie n'avait été confié qu'à un homme à raison de ses mérites, et non à une lignée.

Quand, lors de la « déposition » du roi de Cappadoce, elle avait fait part de cette crainte à son mari, il avait ri : « La situation de la Maurétanie n'a rien à voir avec celle de la Cappadoce, ni même de la Judée, *Carissima*. La Maurétanie n'a jamais été conquise par Rome. C'est pourquoi elle ne lui paye pas tribut. Fils d'un roi légitime et successeur du roi Bocchus qui tenait son pouvoir de ses ancêtres, je ne suis pas une création des Romains. Notre royaume est indépendant. Je me trouve dans une situation assez proche, finalement, de celle du roi de Nabatée : allié du Prince, mais nullement son sujet. Selon la règle monarchique, mon fils, marié ou pas, doit me succéder. Bien entendu, il vaut mieux que Rome n'y soit pas opposée, mais c'est là une donnée politique, pas une condition juridique. Et si Tibère, ou son successeur, s'avisait de ne pas confirmer Ptolémée dans ses droits et d'annexer notre royaume, il devrait d'abord le conquérir – comme Rome a

autrefois conquis sa *province* d'Afrique sur les Carthaginois, puis sur les Numides. Et crois-moi, nous lui donnerions du fil à retordre ! Cesse de t'inquiéter...

— Je crains les Romains, Iobas, jusque dans leur interprétation du droit qu'ils édictent. Je préférerais que Ptolémée ait au plus vite des enfants pour qu'il soit clair que la Maurétanie n'est pas l'apanage d'un homme, mais bien celui d'une famille – une famille qui est celle des Pharaons... »

Séléne avait peur. Elle avait menti à Tibère pour le rassurer lui-même sur son pouvoir de nuisance, mais elle avait peur. Non pas, bien sûr, d'être étranglée par son hôte ! Elle avait compris depuis longtemps que ce misanthrope ne parvenait à surmonter sa timidité qu'en intimidant les autres, mais elle s'en accommodait. Elle savait même en jouer. Pourtant, quelque chose dans la conduite de son ami lui semblait maintenant plus troublant et lui ôtait l'envie de badiner ; son étrange *villa*, surtout, lui avait fait mauvaise impression. En découvrant ces grottes obscures, elle avait failli s'exclamer, dans un enjouement surjoué : « Ah, l'ours a trouvé sa caverne ! » Mais un réflexe de prudence avait arrêté la phrase sur le bout de sa langue. Grand bien lui prit, car dix minutes plus tard Tibère lui disait : « Sais-tu ce qu'a osé me sortir cet âne d'Asinius Gallus (jeu de mots facile en latin : *asinus Asinius*), ce que m'a dit ce butor quand il est venu ici : "Ah, l'ours a enfin trouvé sa caverne..." Quelle insolence ! J'aurais pu le faire arrêter tout de suite pour lèse-majesté ! Mais je préfère attendre un meilleur prétexte. » Il avait dit « prétexte », ne dissimulant même plus le désir de vengeance qui l'animait contre celui qui lui avait autrefois « volé » Vipsania.

La pauvre Vipsania, vieillie par une dizaine de grossesses, était d'ailleurs très malade, mais elle vivait. La reine était convaincue que « l'Ours » n'oserait rien entreprendre contre Gallus aussi longtemps que Vipsania serait de ce monde. Mais Séléne, elle, était passée bien près de la disgrâce, il s'en était fallu d'un mot...

A PEINE la reine fut-elle rentrée, dépitée, dans sa capitale, que l'urgence du mariage de Ptolémée cessa de la tourmenter : une nouvelle guerre venait d'éclater aux confins du royaume, et celle-là, après onze ans de paix, parut d'emblée plus redoutable que toutes les guérillas qui l'avaient précédée. Pour voler au secours du proconsul de l'Afrique romaine attaqué par une large coalition de Gétules et de Musulames, le roi Juba décida de se faire accompagner de son fils : il était temps que le jeune Ptolémée vît la guerre de près, apprît à commander les soldats et se substituât peu à peu à un père de soixante-cinq ans qui, à sa grande honte, semblait maintenant plus tassé sur le dos de son cheval qu'un sac de farine.

Tandis que l'armée royale s'éloignait vers le sud, Séléne reprit naturellement la régence. Pour les tâches administratives, elle avait obtenu d'être assistée du frère de lait de son fils, le bel Aedèmôn, que son statut d'affranchi ne désignait pas a priori pour des fonctions militaires auxquelles on ne l'avait guère préparé. D'ailleurs, il se plaisait dans les bureaux : « Mais ne crois pas, *Regina*, que je ne saurais pas me battre s'il le fallait ! – Je n'en doute pas, mon enfant, mais ton sang m'est précieux, et je ne veux pas qu'il soit versé au profit des Romains... C'est déjà bien assez que ton ami Ptolémée y soit contraint ! »

Bien que vaguement inquiète, Séléne sous-estimait l'ampleur de la rébellion, qui toucha bientôt le sud et l'est du royaume et qui dura sept ans. Si cette révolte s'étendit si vite et si loin, c'est que les rebelles, coalisés, s'étaient dotés cette fois d'un chef unique et d'un état-major.

Ce chef, tel Arminius en Germanie, avait été formé par les Romains eux-mêmes : comme la plupart de ses camarades,

engagés volontaires ou recrutés de force, il avait servi comme officier supplétif dans l'une des unités de la III^e Augusta. Les Numides avaient beau être des cavaliers-nés, tous ne pouvaient être incorporés dans les *ailles* de cavalerie des légions. Versé dans l'infanterie lourde, le Numide Tikfarin (Tacfarinas pour les Romains) y vit l'occasion d'acquérir une science de la bataille rangée et un sens de la hiérarchie militaire qui lui auraient manqué s'il avait été affecté à la cavalerie légère, dont les techniques de combat, proches des méthodes indigènes, lui étaient déjà familières. Pendant cinq ou six ans, il apprit tout sur les machines de guerre, l'« ordre compact », la formation en tortue ou en coin, et l'art de tracer un camp. Après quoi, il déserta. En même temps que lui, son frère abandonna sa centurie.

En moins d'un an, autour d'eux et de la plus belliqueuse des tribus, les Musulames de l'Aurès, ces Numides réussirent à fédérer aussi bien les Gétules de l'Est, qui vivaient entre la Petite Syrte et la Tripolitaine, que les Gétules de l'Ouest, installés au-dessus des lacs salés.

C'est dans le sud-est de l'*Africa romana*, près du port de Leptis Magna, qu'avait en effet éclaté cette révolte dont Tacfarinas prit la tête ; et selon Juba, la rébellion avait commencé par la faute des Romains. Pour faciliter les déplacements de leur III^e Augusta, cantonnée au centre de la *province* en plein pays musulame, les proconsuls avaient tracé une grande route, protégée par de profonds fossés, depuis Gafsa, au sud de l'Aurès, jusqu'au port de Gabès, à la limite de la petite Syrte. Ils cherchaient à faciliter les mouvements de leurs troupes et le commerce de leurs marchands. Mais cette « Route de la mer », au long de laquelle commençaient déjà à s'implanter des relais de poste et de petits fortins protégés par des fossés, traversait d'ouest en est les terrains de parcours des

éleveurs gétules qui avaient l'habitude, à l'été, de faire remonter leurs troupeaux vers le plateau. Convaincus qu'on voulait, par ce tracé, empêcher le passage de leurs chèvres et de leurs chevaux, craignant aussi que des pâturages communs ne fussent bientôt quadrillés à la manière romaine et attribués à des cultivateurs, les nomades s'indignèrent : où leurs tribus mèneraient-elles les bêtes, à l'arrivée des grosses chaleurs ? Chaque été, depuis des temps immémoriaux, ces hautes steppes leur étaient réservées. Rome les spoliait, Rome les assassinait !

N'ayant jamais été « civilisées » par les envahisseurs successifs (tout juste avaient-elles emprunté aux Carthaginois leur puissant Ba'al-Hamon), ces tribus, quand elles se rebellaient, ne respectaient évidemment aucune frontière. Dès qu'ils étaient pourchassés à l'est, les nomades passaient à l'ouest. C'est pourquoi, même s'il n'avait pas été lié aux Romains par un traité d'assistance, Juba aurait été contraint d'entrer en guerre pour ramener le calme dans les villages relevant de son autorité.

Tacfarinas le Numide avait divisé ses troupes en deux armées : la meilleure, exercée à la romaine, il la dirigeait lui-même. L'autre, formée de troupes légères, était placée sous les ordres d'un certain Mazippa, qui agissait à la manière traditionnelle des Barbares : razzias, incendies et massacres. Quand l'occasion se présenta, Tacfarinas, aidé de son frère et de l'aîné de ses fils, ne refusa pas au proconsul Camillus une grande bataille rangée, à la façon des légions : les deux armées s'affrontèrent dans la plaine, selon les règles de l'art. Mais, après quelques heures d'incertitude, Camillus prit l'avantage et écrasa les rebelles... Le Sénat s'empressa de lui décerner les ornements triomphaux.

Cependant, Mazippa avait continué ses pillages et ses assassinats ; et Tacfarinas, à la tête d'une armée bientôt renouvelée grâce au nombre croissant d'auxiliaires déserteurs, osa s'attaquer directement à des cantonnements romains. C'est ainsi qu'il encercla toute une cohorte qui s'apprêtait à regagner l'abri de sa palissade et tua son commandant, que ses propres soldats abandonnèrent dans leur fuite. Le proconsul Camillus, furieux, décima méthodiquement ce qui restait de l'unité vaincue : il sentait s'étioler sur son front les lauriers tout frais de son Triomphe...

Tacfarinas, vainqueur, était conscient cependant que l'embuscade réussissait mieux à ses hommes que le combat frontal. Il revint donc aux méthodes ancestrales. Mais, élargissant le théâtre de la guérilla, pour la première fois il lança son armée vers les régions côtières. Juba parvint à repousser brillamment cet assaut et se hâta de célébrer sa victoire à Césarée en émettant des monnaies sur lesquelles l'éléphant royal écrasait un serpent. Hélas, il ne put s'attarder dans sa capitale : le serpent écrasé relevait déjà la tête...

Sans cesse, d'est en ouest et du sud au nord, la guerre reprenait comme un feu de broussailles mal éteint, et souvent elle repartait du côté où on l'attendait le moins, comme si des braises y avaient été portées par le vent. En vérité, comme Juba l'écrivit à sa reine, l'incendie n'était pas vaincu, il n'était pas même circonscrit... Tibère, à Rome, commença à s'inquiéter. Il donna l'ordre à deux légions de Pannonie de rejoindre l'Afrique : comment trois légions romaines expérimentées et appuyées de toute l'armée maurétanienne ne viendraient-elles pas à bout d'un déserteur et de quelques caravaniers ?

Séléné, seule sur la côte et sans autre protection que sa garde personnelle, continuait à administrer le royaume. Ne pouvant abandonner Césarée et le littoral, trop menacés, elle envoya Aedèmôn à Volubilis avec les pleins pouvoirs. Les Maures de l'Atlas se montrant ordinairement plus calmes que les Musulames et les Gétules, elle ne doutait pas que son protégé saurait s'en faire obéir ; du reste, n'était-il pas l'un des leurs, un Berbère, comme Iobas ? Quant à elle, elle s'efforçait de rassurer la population cosmopolite des cités côtières. Pour cela, rien de tel que des Jeux ! Tous les quinze jours, elle faisait donner des courses de chars dans l'hippodrome et, tous les mois, une « chasse ».

On venait de fort loin assister à ces Jeux royaux : des autres cités côtières, des grosses *villas* de l'arrière-pays et des hameaux plus lointains, perchés dans la montagne. Même les tailleurs de marbre du Chénoua abandonnaient leurs carrières pour venir applaudir les auriges et les *bestiaires* et se donner une chance de gagner à la loterie royale. Car la reine faisait jeter au hasard, dans la foule des spectateurs, de fausses noix qui, en s'ouvrant, libéraient une amande d'un genre particulier – un *ostrakôn*, sur lequel était gravée la promesse d'une récompense. Un bon pour un setier de blé ou une amphore de vin, pour une poupée en terre cuite ou une pièce d'argent, et, parfois, un vrai gros lot : un numéro qui conférerait au gagnant la propriété d'une petite maison ou d'un champ d'oliviers. On se pressait dans l'hippodrome autant pour courtiser la Fortune, cette déesse capricieuse, que pour admirer le spectacle ; car, outre la tombola, on pouvait parier sur les attelages vainqueurs : si l'équipe sur laquelle on avait misé l'emportait, on quittait Césarée plus riche qu'on n'y était venu !

La reine présidait elle-même ces Jeux : son fils lui avait transmis son goût des belles courses, un goût qu'il tenait, lui, de son cousin Cnaeus, le fils de Prima. Au commencement, Séléne s'était méfiée de l'amitié croissante entre ces deux cousins germains, dont l'un, Cnaeus, était sensiblement plus âgé que l'autre et entaché d'une mauvaise réputation. À cause de sa violence et de ses incartades, Auguste puis Tibère l'avaient privé de responsabilités. Il avait alors repris la petite écurie de courses que possédait son père en Campanie et, à la surprise du Palatin, il en avait fait une « marque » connue dans toute l'Italie. Ses attelages réputés remportaient de nombreux prix et, de temps en temps, il cédait l'un de ses meilleurs auriges à l'une des quatre *factions* du Grand Cirque moyennant une somme rondelette. Si Lucius, son père, avait perdu beaucoup d'argent avec ses chevaux, Cnaeus, grâce à ses transferts de champions, en gagnait beaucoup. Séléne avait beau trouver indigne d'un petit-fils d'Octavie et de Marc Antoine ce commerce avec des propriétaires d'écuries guère plus fréquentables que les entraîneurs de gladiateurs, Ptolémée, lui, aimait le cynisme joyeux de son grand cousin. Au point de l'avoir invité deux ou trois fois au palais de Césarée. Cnaeus en avait profité pour se faire accompagner du jeune Gétulicus avec qui Ptolémée, à dix ans, avait passé d'heureux moments lors des fêtes qui avaient suivi la première victoire de Rome et de Juba sur les nomades du désert. Les deux jeunes gens avaient aussitôt renoué une amitié qui avait la pleine approbation de la reine, car Gétulicus était déjà un brillant officier et révélait un esprit politique subtil.

Depuis quelque temps, poussé par son cousin Cnaeus, Ptolémée rêvait d'agrandir l'hippodrome de Césarée, qui faisait piètre figure auprès du Grand Cirque romain... Le jeune

prince aurait voulu prolonger son champ de courses jusqu'au mur d'enceinte et pouvoir offrir à ses sujets trois gradins supplémentaires dans la partie sud. Mais sa mère s'y opposait : le temps n'était plus aux constructions dispendieuses, la guerre épuisait le Trésor royal. Les revenus des ateliers de pourpre et les taxes sur le négoce ne suffisaient plus à couvrir les dépenses ; le roi avait dû se résoudre à imposer de temps en temps les paysans, les artisans ou les pêcheurs.

Évidemment, l'impôt royal restait moins lourd que le tribut exigé par Rome dans les régions conquises, mais, comme tout impôt, cet impôt nouveau avait montré, à peine né, une aptitude naturelle à se développer : de mois en mois il gonflait, prospérait, prenait ses aises... La créature fiscale échappe toujours à son créateur : de provisoire, la taxe devient reconductible, puis, les années passant, définitive ; et affectée dans un premier temps à une bonne cause, elle n'a bientôt plus d'autre fin que sa propre perpétuation. Juba surveillait donc son impôt comme on surveille un monstre : il l'empêchait de grandir et de faire des petits. « Si le poids de la taxe royale vient à se rapprocher de celui du tribut romain, disait-il, mes sujets, eux, se rapprocheront des rebelles ! » Aussi, dans ses lettres à la reine, l'exhortait-il à se défier de son bureau du fisc et des affranchis merveilleusement inventifs qui le géraient. Il la priait de n'entreprendre aucune dépense nouvelle et d'alléger dès que possible « les charges des malheureux qui, faute de pouvoir donner leur sang, donnent leur sueur pour notre pays ».

Séléné ne sut pas, cependant, refuser à son fils la Porte triomphale dont il rêvait pour parachever « son » hippodrome. Une porte formée d'un arc à trois baies qui, une fois achevée, était si profonde que les escaliers menant aux gradins supérieurs prenaient leur départ sous sa voûte. En découvrant

l'ouvrage entre deux campagnes militaires, le jeune prince ne cacha pas son enthousiasme. N'avait-il pas avoué à sa mère quand il avait quinze ans : « Si je n'avais été prince, j'aurais voulu être aurige » ? Séléne avait alors songé, avec un peu d'amertume, qu'Aedemôn, lui, aurait sûrement dit : « Si je n'avais été esclave, j'aurais voulu être prince... »

De nouveau, la guerre parut tourner en faveur de Rome et de Juba : Tacfarinas ne put se maintenir dans les régions maritimes. Alourdi par le butin prodigieux qu'il y trouvait, il avait dû établir des camps permanents et fortifiés. Mais ces camps, les nomades ne savaient ni bien les construire, ni bien les défendre ; ils furent attaqués et pris l'un après l'autre par le proconsul d'Afrique ou par Juba. Vaincus, Gétules et Musulames refluèrent encore une fois dans leurs déserts et leurs montagnes. Ce n'était que pour mieux revenir...

IL Y A CINQ ANS maintenant que dure la « guerre gétulique ». Quand Séléne revoit Iobas, il lui semble chaque fois plus fatigué. S'il avait été un *magistrat* romain engagé dans la *carrière des honneurs*, un Lucius Domitius, un Sallustius Crispus, il aurait pris sa retraite à soixante ans. Mais il n'y a pas de retraite pour les rois, ils servent comme les esclaves : jusqu'à leur dernier souffle...

À chacun des brefs séjours de son mari à Césarée, elle est frappée de le trouver si changé. Elle a d'autant plus de peine à le reconnaître que, lorsqu'il marche à la tête de ses troupes, le souverain se laisse pousser la barbe : à la guerre, aucun homme n'a le temps de se faire épiler... Mais où sont les boucles de cheveux si lourdes et si douces de son jeune mari, ces boucles si serrées qu'elle parvenait à peine à les soulever quand elle y passait les doigts ? Et ses beaux yeux de berger numide étirés vers les tempes ? Cet étranger au poil gris, au front ridé et aux cheveux rares, elle n'a pas envie de l'embrasser, elle se glisse vite dans ses bras pour ne plus le voir, pose sa tête sur son épaule... et là, merveille, elle retrouve soudain l'odeur brune et chaude de sa peau ! Il faut dire qu'au retour de ses campagnes il passe toujours par les thermes du palais avant de se présenter à sa reine, et ce que Séléne respire ainsi avec délice sur son torse, c'est le parfum du baume que son masseur compose pour lui seul : une odeur entêtante de résine, de pomme de pin – l'odeur des bosquets de son enfance à Daphné, les bosquets disparus de Daphné... Des deux bras elle enlace la taille de son roi et, renversant la tête en arrière pour apercevoir son visage penché sur elle, « Tu es mon arbre », dit-elle. Puis, se collant à lui plus étroitement encore, elle pose ses pieds menus sur les larges sandales de son mari : « Je n'ai d'autre racine que toi. »

Mais, tout à coup, cet élan d'amour lui semble ridicule ; elle s'écarte, honteuse. Car ils sont vieux, n'est-ce pas ? Elle vient de faire l'addition : à eux deux, ils ont plus de cent dix ans ! Bon, à la réflexion, c'est un calcul idiot puisqu'ils totalisaient déjà cinquante ans quand ils se sont mariés... Tout de même il lui suffit de voir sa femme de chambre Izelta, ou bien cette pauvre Annia Fabiana, qui fut une *pronuba* si dynamique au temps de leur mariage et semble aujourd'hui plus racornie que la Sibylle de Cumès, oui, il lui suffit de les voir pour comprendre à quel point elle aussi a dû vieillir...

C'est sur le visage des autres qu'elle lit son âge. Car les miroirs de bronze poli dont se servent les grandes dames flattent celles qu'ils reflètent : s'ils peuvent donner une idée assez juste de la forme d'un visage ou de l'allure d'une coiffure, ils ne laissent deviner ni les rides ni les cernes. Contours adoucis, lignes floues, les miroirs sont encore plus menteurs que les *ornatrices* ! Alors, pour savoir, elle regarde ses mains. On n'en voit pas saillir les veines. Pas de taches brunes non plus. Des mains toujours jeunes, trompeuses... Mais les jambes ! Ah, les jambes ! Son épiderme s'est tellement épaissi – ou distendu, elle ne sait pas – que, lorsqu'elle est assise, il lui semble que sa peau forme deux plis à la hauteur des chevilles. Comme les pattes d'un vieil éléphant...

Mais ce soir, Iobas, indifférent à l'état de ses chevilles – « C'est la marque laissée par tes sandales ! » dit-il –, Iobas l'a déjà reprise dans ses bras : « Toujours aussi fantasque, *Basilissa*... » Il la retient contre lui comme une prisonnière : « Te souviens-tu que, lorsque nous étions plus jeunes, je t'appelais parfois “ma petite aube” ou “mon petit épervier” ?

— Oui. D'ailleurs, je me suis toujours demandé où tu allais chercher ces noms-là...

— “Ma petite aube”, car je voyais en toi ce qu’il y avait de clair, et “mon petit épervier”, parce que je voyais aussi ce qu’il y avait de violent... À laquelle ai-je affaire aujourd’hui ?

— Au crépuscule.

— Holà ! N’exagère pas, *Carissima* ! Je peux t’assurer que tu as toujours les mêmes yeux d’or qu’un chat sauvage... et les mêmes griffes ! Quant à moi, si je ne suis plus capable de lancer une charge comme le fait notre Ptolémée, pour la tactique je soutiens la comparaison. »

Un an plus tôt, il a officiellement associé Ptolémée à son trône au cours d’une cérémonie célébrée au palais et, pour en informer son peuple, il a émis de nouvelles monnaies sur lesquelles figurent leurs deux profils : l’un à l’avers, l’autre au revers, avec de chaque côté la mention « *Rex* », *Rex Juba* et *Rex Ptolemaus*.

Souvent, en leur absence, Séléne se rend dans l’atelier de frappe de Césarée pour y regarder la collection de grosses pièces de bronze et de petites pièces d’argent émises par Iobas depuis le début de son règne, il y a quarante-six ans. Elle a beau savoir que ces monnaies ne sont pas des portraits, elle les regarde comme nous feuilletons nos albums photos : pour prendre la mesure du temps écoulé. Elle constate qu’elle a été jeune et, même, gracieuse ; qu’elle s’est un temps coiffée du *noeud romain*, puis qu’elle est revenue aux guiches sur le front, avant de séparer simplement ses cheveux en deux bandeaux lisses réunis dans un chignon bas.

Dès que son fils a grandi, elle a figuré moins souvent sur les monnaies du royaume. Et maintenant que Ptolémée a été officiellement proclamé cosouverain, il n’y a plus aucune raison de la représenter. Iobas continue néanmoins à faire de

discrètes allusions à sa présence en substituant parfois au portrait de son fils des symboles isiaques ou égyptiens : le palmier, le crocodile, l'hippopotame, le sistre ou les cornes de la vache Hathor. Quant au prince héritier, il l'a représenté pour la première fois au revers d'un denier quand l'enfant a eu dix ans, puis, de nouveau, à quinze ans, sur ce denier où, bien qu'encore imberbe, il figurait déjà avec une barbe aussi fournie qu'un marin oublié sur une île déserte ! Ils en avaient beaucoup ri tous les trois, mais il fallait alors montrer aux populations que la relève était assurée, que le jeune prince devenait un homme et serait leur roi.

En contemplant les dernières pièces émises, la reine est encore une fois frappée par le peu de ressemblance physique entre le père et le fils : Ptolémée a les cheveux moins frisés, la barbe plus maigre, les traits plus épais et, sur la dernière monnaie, le nez légèrement retroussé – une maladresse du graveur, car son fils a toujours eu le nez droit... Curieusement, Aedèmôn, qui n'est représenté nulle part, a le nez grec, lui. Les Gétules, elle l'a déjà constaté, sont plus beaux que les Numides, plus fins, plus élancés : les peuples chasseurs poussent plus haut que les gratteurs de terre toujours courbés sur la houe... Voilà pourquoi, sans doute, Aedèmôn l'affranchi a le visage d'un dieu et l'allure d'un roi.

Depuis le début de la guerre gétulique, elle a peu vu son enfant d'adoption, parce que Aedèmôn vit au cœur de la Maurétanie occidentale, d'où il administre, avec une habileté que chacun reconnaît, tout l'ouest du royaume depuis le sud de Tanger jusqu'aux îles Purpuraires. À celui dont elle a fait une sorte de gouverneur, Séléné n'a rendu visite qu'une fois. Car le voyage est long si l'on veut franchir la Moulouya ou les cols pour circuler dans l'intérieur de la région et s'y montrer. Au cours de cette unique visite entre le Rif et l'Atlas, elle a trouvé

les tribus plutôt calmes, les vallées bien cultivées, et, au bord de la mer, les ateliers de pourpre agrandis et les fabriques de *garum* en pleine expansion. À Lixus, on vient même de construire sur le port un entrepôt qui abrite des dizaines de cages en bois de part et d'autre d'une allée centrale ; on y enferme les bêtes exotiques destinées aux amphithéâtres d'Italie : pourquoi laisser l'exclusivité de ce fructueux commerce aux marchands romains de Tanger ?

Évidemment, à cause des odeurs mêlées du *garum* et de l'urine des fauves, Lixus qu'elle a tant aimé, Lixus où elle possédait la plus vaste des *villas maritimes*, n'est plus, ne sera plus jamais, son lieu de villégiature... Elle a préféré s'attarder dans le modeste palais de Volubilis où elle vient de permettre à Aedèmôn et sa famille de s'installer. Avec l'accord de Juba, le jeune affranchi a épousé la fille d'un chef autotole et d'une Baquate, resserrant ainsi les liens d'amitié avec les plus fidèles des peuples de l'Ouest. Sa jeune femme, Héréna Maura, est née libre et, de plus, citoyenne romaine : son grand-père, cousin de l'épouse du roi Bocchus, avait reçu ce « privilège » de César à l'époque où le conquérant mettait cette reine exotique dans son lit... Les enfants d'Aedèmôn, l'ancien esclave, sont donc nés libres et se trouvent, quoique berbères, parfaitement romains – ce qui pourra leur servir. Politiquement, le choix de cette épouse est parfait. Et le couple a déjà deux petits garçons.

Aedèmôn pousse sa protectrice à marier au plus vite son frère de lait. « Nous verrons, dit-elle. Nous verrons quand la guerre sera finie. Tu conviendras qu'organiser une grande fête maintenant serait indécent ! » Et harassant... Mais, si usée qu'elle se sente parfois, elle sait qu'elle n'a pas encore épuisé toutes les émotions de la vie.

MAGASIN DE SOUVENIRS

Catalogue, vente aux enchères publiques, archéologie romaine, hôtel Drouot :

...56. Lot composé de six petits miroirs circulaires, certains avec leur boîtier. Bronze. Quelques déchirures. Art romain.

Diam. de 5,4 à 10,5 cm

1200/1400

...58. Manche de grand miroir de toilette, formé d'une statuette représentant une jeune fille debout, vêtue à la grecque, la main gauche posée sur la hanche, le bras droit en avant ; elle est surmontée d'un croissant gravé de palmettes auquel était fixé le miroir. Bronze. Belle conservation. Époque augustéenne.

H. 25 cm

10 000/15 000

EN VÉRITÉ, la reine répugne à s'avouer qu'elle craint de reposer la question du mariage à Tibère. Il a d'autres soucis. Des problèmes de succession, lui aussi.

Depuis son accession au pouvoir suprême, il comptait sur ses deux fils, l'un biologique, Castor, l'autre adoptif, son neveu Germanicus. Des deux, c'était le beau, le rayonnant Germanicus, fils aîné d'Antonia, qui avait la préférence du peuple. N'était-ce pas lui qui avait retrouvé les ossements des légions massacrées par les Germains, y compris le maigre squelette du très gros Varus ? On le voyait comme le meilleur chef de guerre du moment. La foule adorait aussi sa femme Agrippina, seule survivante des cinq enfants de Julie et du grand Agrippa. Et elle raffolait encore plus, cette foule du Forum et du Cirque, de l'abondante progéniture du jeune couple : cinq de leurs enfants avaient déjà réussi à dépasser l'âge critique. Et ces petits-là descendaient en droite ligne du dieu Auguste, dont ils étaient, par Julie, les arrière-petits-enfants : jamais la succession n'avait paru mieux assurée.

Trop bien, peut-être... Parce qu'il y avait aussi, dans la course, le fils biologique du nouveau César, Castor, de deux ans le cadet de son cousin Germanicus. Contre ce garçon, il n'y avait rien à dire : il était aussi gentil que sa mère Vipsania, timide mais endurant, et travailleur comme son père. Peut-être, comme son père aussi, était-il un peu trop porté sur la boisson. Et violent, dès que l'ivresse lui troublait l'esprit. Mais quoi, Castor était jeune, il aimait la vie, il aimait la fête. À l'inverse de Tibère, ce n'était pas le manque d'assurance qui le poussait vers le bon vin, mais la gourmandise et le goût des joyeuses compagnies. Quand il n'était pas en campagne sur les frontières, Castor banquetait tous les soirs, heureux de montrer sa femme à tout le Palatin. Car il avait épousé la plus belle femme de Rome, veuve, à seize ans, du jeune Caius César :

Livilla, sa cousine autrefois si laide. La gamine n'avait fleuri qu'à l'adolescence, mais d'une manière telle qu'elle éclipsait aujourd'hui le souvenir de la beauté marmoréenne d'Antonia, sa mère. « Ne serait-il pas dommage de cacher au monde une pareille merveille ? écrivait Prima à Séléne. Castor a bien raison de l'exhiber tant que les grossesses ne l'ont pas abîmée. Heureusement pour elle, Livilla n'est pas aussi féconde que la femme de son frère, l'orgueilleuse Agrippina. » Le couple n'avait eu jusqu'à présent qu'une fille, Tertia. Tibère se montrait évidemment très désireux d'avoir des petits-fils, des Claudii comme lui. « Et Livie, donc ! » ajoutait Prima, avant de préciser, au bas de sa lettre, en écriture cryptée : « Si Livilla parvient à engendrer des mâles, la Vieille pourra de nouveau opposer ses petits Claudii aux petits Julii, ce jeu-là ne te rappelle-t-il rien ? »

Séléne savait Castor très attaché à son cousin et beau-frère Germanicus, et incapable de lui nuire, même pour plaire à sa grand-mère. Du reste, les péripéties de la guerre gétulique occupaient alors trop l'esprit de la reine pour qu'elle pût s'intéresser aux supputations de quelques patriciens désœuvrés. Elle trouva Prima mauvaise langue et le lui dit, car, au fond, la situation au Palatin ne différait guère de celle qu'on avait connue sous Auguste : Caius et Lucius César, petits-fils et héritiers directs du Prince, étaient alors honorés partout, tandis que Tibère, le beau-fils devenu gendre, la pièce rapportée issue de la branche rivale, faisait le gros du travail. De même l'Empire honorerait-il bientôt en tous lieux Castor, le « vrai » fils du Prince, pendant que Germanicus, « l'adoptif », abattrait la besogne. Puis un jour peut-être, comme Marcellus, Drusus ou Caius César, l'héritier présumé mourrait et, au décès de Tibère, c'est le suppléant qui prendrait

le pouvoir. À qui Germanicus passerait-il ensuite le flambeau, lorsque à son tour il verrait la mort approcher ? Bien malin qui aurait su le dire... « Et de toute façon, ma chère Prima, nous ne serons plus là pour le voir, ni toi ni moi ! »

Oui, sûrement, Germanicus, le fils de leur sœur Antonia, irait loin. Or il était le cousin germain de Ptolémée. Peut-être, se demanda la reine, conviendrait-il de patienter pour conclure une alliance matrimoniale plus profitable au royaume : son neveu ne serait-il pas un meilleur appui qu'un Tibère revenu de tout ?

RIEN dans les années suivantes ne s'était passé comme Séléne l'avait imaginé. Un jour elle comprendrait à quel point, dans l'ascension de Tibère, elle avait sous-estimé le rôle de Livie. Et elle sous-estimait encore son influence en croyant que Germanicus, un Julio-Claudien (que son mariage avec une fille de Julie avait rendu, aux yeux de Livie, beaucoup plus julien que claudien), pourrait l'emporter sur Castor, un Claudien pur jus. Rome avait beau désormais gouverner le monde, l'État restait dominé par les familles qui s'étaient illustrées du temps où la cité n'était qu'une petite République. Telle était du moins la vision politique de la nouvelle *Augusta* et celle qu'elle entendait imposer à un fils qui lui devait tout.

Depuis qu'Auguste avait établi le principat, il était d'usage d'envoyer en Orient les plus prometteurs des jeunes gens de la famille pour qu'ils y apprissent leur métier. Moins d'ailleurs celui de la guerre – la Germanie et l'Illyrie leur fournissaient un terrain d'exercice suffisant – que l'art de la diplomatie. La diplomatie la plus subtile, la plus perverse, la plus changeante, la plus pointue, la plus humiliante et la plus instructive, c'est au Moyen-Orient qu'on pouvait en découvrir les arcanes. Ah, qui dira l'ardente cordialité des négociations avec les Parthes ? l'imprévu charmant des successions dynastiques en Arménie ? l'aimable souplesse des Judéens ? ou la constance sans faille des Arabes ?... Tibère, dans sa jeunesse, était tout de même parvenu à passer un accord avec les souverains parthes d'alors et à faire libérer les soldats romains prisonniers depuis trente ans, tout en récupérant leurs enseignes – un exploit ! Au même âge, Caius César, lui, s'était brisé sur l'obstacle : il y avait laissé sa réputation, sa santé, et sa vie. Comment Germanicus, le brillant militaire applaudi des foules, allait-il se tirer d'une mission au Levant ? Encouragé par Livie, Tibère décida

qu'après le Triomphe de son neveu sur la Germanie il convenait de l'éloigner en l'envoyant faire ses preuves en Orient.

Le Prince venait d'annexer la Cappadoce et, par un hasard malheureux, au même moment les rois de Commagène et de Cilicie supérieure avaient rendu l'âme l'un et l'autre sans laisser d'enfants. C'était donc toute l'Anatolie qu'il fallait réorganiser. De leur côté, la Syrie et la Judée imploraient une diminution du lourd tribut qui pesait sur elles : la Syrie demandait cette faveur en termes alambiqués, mais flatteurs pour l'occupant ; la Judée, avec des insultes et des pierres, comme d'habitude. Dernier problème à résoudre, Vononès. Ce prince parthe choisi pour devenir bientôt roi d'Arménie se trouvait déjà menacé par les troupes de son frère Artaban, le nouveau maître d'Ecbatane et de Ctésiphon ; il se cherchait donc des alliés du côté des Scythes pour monter sur le trône que les Romains lui avaient d'abord promis, mais ses manœuvres déstabilisaient la région. Il convenait de l'éliminer au plus tôt : *Que meure l'ami pourvu que l'ennemi m'épargne !* Et l'ennemi, comme toujours, c'était la Parthie – la Parthie qui, avec ses redoutables archers montés et ses lourds cataphractaires, avait, soixante ans plus tôt, englouti d'un coup les sept légions romaines qui l'attaquaient, la Parthie qu'il fallait sans cesse persuader de ne pas retraverser l'Euphrate... Un nouveau montage autour de leur protectorat commun d'Arménie supposait donc une rencontre avec le roi Artaban et le renouvellement du traité de paix autrefois signé par le malheureux Caius César.

Pour régler toutes ces affaires, Germanicus s'appêtait donc à passer deux ou trois ans loin de Rome et de ses fils aînés qui restèrent confiés à leur grand-mère Antonia. Et c'est d'un cœur léger qu'il partit vers les pays du Levant, accompagné,

comme à son habitude, de ses plus jeunes enfants et d'Agrippina, que son tempérament de feu, hérité de Julie, lui rendait toujours désirable. À trente-deux ans, il allait découvrir avec elle ces contrées enchanteresses où coulent le miel et la myrrhe, cet Orient magique qui avait fait rêver son grand-père Marc Antoine, rêver jusqu'à en mourir...

Sans vouloir empiler les hypothèses improbables pour en déduire, à la façon des Anciens, que *Si le Cheval de Troie avait fait des petits, nos chevaux ne nous coûteraient guère à nourrir*, on peut penser que si Germanicus avait succédé, comme prévu, à son oncle Tibère, le royaume de Maurétanie aurait connu un sort meilleur...

Germanicus, neveu de Séléne, connaissait la reine depuis qu'il était né, il l'aimait bien et elle lui rendait son affection. Petit-fils d'Octavie et de Marc Antoine, mais aussi petit-neveu d'Auguste et petit-fils de Livie, il apparaissait comme un pur produit de ces mariages intrafamiliaux qu'adorait imposer le premier des Césars. Mais Germanicus, lui, ne présentait aucune des tares que finirait par engendrer cet excès de consanguinité : adoré du peuple, du Sénat et des armées (« C'est facile, tant qu'on ne gouverne pas ! » grommelait Tibère), Germanicus joignait l'intelligence à la beauté et, ce qui est plus rare, le courage à l'intelligence. On ne pouvait lui reprocher que ces quelques défauts dont l'âge, d'ordinaire, vient à bout : un peu d'impétuosité et une certaine naïveté, qui se traduisaient par un excès de confiance en lui et trop d'espérance dans les autres. Signes d'un heureux caractère et d'un cœur généreux...

Au commencement de leur voyage en Orient, Germanicus et Agrippina se comportèrent donc en touristes amoureux,

s'arrêtant ici et là pour visiter leurs amis et les lieux célèbres.

Première halte sur la côte dalmate, chez leur cousin et beau-frère Castor, fils de Tibère, qu'on venait de nommer proconsul d'Illyrie et qui s'efforçait de soulager ses ombrageux administrés de quelques impôts pour éviter de nouvelles révoltes : « Tu sais que rien ne tourmente plus mon père que de voir la paix troublée. »

Le couple fit ensuite étape à Actium, où Germanicus ne put s'empêcher d'imaginer la bataille du point de vue de son grand-père Marc Antoine, plutôt qu'avec le regard vainqueur de son grand-oncle Auguste...

De là, séjour à Athènes : les Athéniens les reçurent avec des honneurs d'autant plus grands que le jeune homme, dans ses discours, faisait l'éloge de leur ancienne démocratie. Fut-ce alors que les oreilles de Tibère tintèrent ? Maintenant qu'il avait dû, bon gré mal gré, endosser le costume de *Princeps*, il n'aimait pas trop entendre louer la République et le vote populaire – surtout quand cet éloge émanait d'un héritier potentiel du principat !

D'Athènes, Germanicus et sa femme embarquèrent pour Lesbos, où, à la grande joie des trois ou quatre bambins qui avaient suivi leurs parents, Agrippina mit au monde un enfant de plus, une petite Julia Livilla, aussitôt surnommée Bella, « la charmante », pour la distinguer des trois autres Julia de la famille. C'est Antonia, l'heureuse grand-mère, qui annonça elle-même la nouvelle à Séléné ; dans sa lettre, elle d'ordinaire si réservée semblait au comble de la joie. De toute façon, songeait avec réalisme la reine de Maurétanie, ma sœur Antonia a placé des œufs dans tous les paniers : si ce n'est pas son fils qui hérite l'Empire, ce sera son gendre Castor, et par la suite, d'un côté comme de l'autre, l'un de ses petits-fils... Tôt

ou tard, Antonia serait « la Grand-Mère de la Patrie », joli parcours pour la fille d'un homme frappé de *damnatio memoriae* !

Séléné osa lui demander quelques conseils pour marier Ptolémée. Depuis son adolescence et son voyage avec Auguste en Orient, Antonia était restée très proche des maisons royales d'Asie Mineure et de Judée. « Il y aurait bien eu la jeune Hérodiade, lui répondit-elle, mais elle vient d'épouser l'un de ses oncles. N'aie pas de regrets : elle aurait exigé que ton Ptolémée fût circoncis ! »

Dans la même lettre, Antonia apprenait à sa sœur que, sitôt remise de ses couches, Agrippina avait voulu voir les ruines de Troie. Sa belle-fille descendant directement d'Auguste, donc des Julii, et les Julii descendant de Vénus par le seul prince troyen rescapé, la visite des ruines de la ville revêtait pour elle le caractère d'une obligation religieuse : « Tu penses bien, écrivait Antonia, qu'Agrippina ne manquerait pour rien au monde de remplir un devoir qui met si bien sa naissance en valeur ! » Prima, plus libre qu'Antonia, avait eu sur la femme de Germanicus des mots encore plus explicites : « Agrippina a le physique de son caractère : haute et élancée comme un cyprès... et à peu près aussi souple ! »

En descendant le long de la côte vers Milet et Éphèse, les jeunes époux furent rejoints par le proconsul d'Asie et par Silanus, le gouverneur de Syrie. Silanus et Germanicus étaient de vieux amis ; ensemble ils mirent au point la marche à suivre dans l'affaire arménienne : il fallait éloigner Vononès, l'ancien prétendant, et le remplacer par Zénon, le fils d'un roi grec du Pont, qui s'était acquis la faveur des Arméniens par son goût de la chasse et sa connaissance de leur langue. Restait toutefois à obtenir l'accord des Parthes et de leur roi Artaban sur le choix de ce nouveau postulant.

Le couple embarqua ensuite pour Rhodes. En y arrivant, ils trouvèrent un envoyé de Tibère qui leur apprit que leur ami Silanus était rappelé à Rome et remplacé par le vieux Cnaeus Pison, dont ils étaient priés d'attendre l'arrivée. Cette soudaine nomination les surprit et les choqua.

Pison était un gros homme qui avait passé l'âge normal de la retraite pour un *magistrat*. Malgré une réputation d'impatience et de dureté, il avait fait une belle carrière : gouverneur de l'Espagne et proconsul de l'*Africa*. Depuis qu'il avait, sous Auguste, partagé le consulat avec Tibère, il était resté assez proche de lui – pour autant qu'on pût être proche de Tibère... En fait, c'était Livie qui, depuis trente ans, poussait sa carrière. Car il avait épousé Plancine, une excellente amie de l'*Augusta*, mieux qu'une amie même : compte tenu de la différence d'âge entre elles deux, Plancine était devenue sa fille d'élection – cette fille qu'elle aurait voulu avoir et dont sa belle-fille Julie avait été l'antithèse.

Née du troisième mariage de Munatius Plancus, archétype du traître courtisan, Plancine chassait de race : dès l'âge de treize ans, elle s'était introduite à la suite de sa mère dans « l'ouvrier » de la bonne société où les *matrones* tissaient – en très grosse laine ! – les tuniques de leurs époux pour rassurer le Prince sur leur moralité. Mariée par l'entremise de Livie au riche Pison resté veuf, elle n'avait mis au monde que deux fils, mais ce n'était pas faute d'avoir, comme Agrippina, suivi son mari en tous lieux : elle ne le lâchait jamais, chevauchant à ses côtés dans les plus épaisses forêts et courant sus à l'ennemi. On racontait même qu'en hiver elle faisait casser la glace pour se plonger dans le Tibre. L'aimable fileuse avait fait place à une femme de tête qui menait son irascible époux par le bout du nez. Devant elle, la « Terreur des légions » capitulait...

Mais tous deux pliaient devant Livie, qui avait fait leur fortune et leur union. Plancine continuait à regarder l'*Augusta* comme une mère ; pour sa bienfaitrice, elle serait descendue aux Enfers.

Voilà le couple qu'attendaient Germanicus et Agrippina. Compte tenu de l'âge et de la réputation de Pison et Plancine, ils se doutaient bien qu'on les leur envoyait comme chaperons, de la même façon qu'Auguste avait imposé à son petit-fils Caius César, lors de son voyage en Orient, le vieux Lollius, supposé plus avisé qu'un jeunot. « Mais Caius n'avait que vingt ans, j'en ai trente-cinq, protesta Germanicus devant ses confidents, et je croyais avoir suffisamment fait mes preuves en Germanie ! Pourquoi m'avoir honoré d'un Triomphe si c'est pour me flanquer aujourd'hui d'un mentor ! Et sa Plancine, "l'œil de Livie" ? Qu'est-elle chargée de surveiller ici : le tissage de mes toges ? ou la vertu d'Agrippina ? Une épouse qui m'a donné neuf enfants en douze ans ! Révoquer mon ami Silanus pour nommer ce Pison, c'est m'insulter ! »

L'insulte parut encore plus sensible aux deux époux lorsqu'ils apprirent ce qu'il s'était passé à Athènes. Tandis qu'ils attendaient à Rhodes l'homme qu'on leur envoyait, celui-ci, passant par Athènes à son tour, y avait prononcé un discours en tous points contraire aux propos de Germanicus. Il avait tancé les Grecs de tous bords, que leur pernicieuse « démocratie » avait transformés, disait-il, en un ramassis de lâches et d'*efféminés*... Et le rustre avait quitté la ville sans même sacrifier au rite de la statue dédiée ! *Le début est la moitié de tout*, disait le proverbe latin. Ce début n'annonçait rien de bon.

Avec leurs enfants respectifs (des fils adultes chez Pison), les deux couples firent voile ensemble vers la Syrie pour gagner Antioche, puis l'Euphrate, où Germanicus devait s'assurer de l'accord du roi des Parthes sur le nom du nouveau monarque qui gouvernerait l'Arménie. Artaban ne mit pas d'autre condition au renouvellement du traité de paix que l'assignation à résidence du premier prétendant, son frère Vononès, aussi loin que possible de la frontière arménienne. Germanicus lui assura que le gêneur serait relégué en Cilicie. L'accord obtenu, Germanicus et Agrippina, toujours flanqués de leurs « gardiens », rendirent visite au roi des Arabes nabatéens.

Arétas, le roi de Nabatée, dont les prédécesseurs s'étaient souvent appuyés sur leurs alliés romains pour modérer les appétits des rois juifs ou les incursions des tribus barbares de la péninsule, reçut le « fils » de Tibère avec son faste accoutumé. À l'issue du banquet, il offrit à Germanicus et Agrippina deux lourdes couronnes en or. Tandis que les époux, embarrassés, se demandaient encore s'ils devaient ou non les poser sur leur tête, Pison s'était lancé dans une violente diatribe. « Pareil cadeau convient peut-être au roi des Parthes, s'écria-t-il devant Arétas, interdit, mais certainement pas au fils d'un Prince qui gouverne une République ! Les couronnes, les sceptres, Rome les méprise comme des hochets dont les peuples glorieux ne sauraient s'amuser ! » Germanicus prit la leçon pour lui. À cette humiliation publique, s'ajoutait la gêne qu'il éprouvait pour son hôte, si durement rabroué.

Ce fut donc avec soulagement qu'en quittant Pétra il se sépara du gouverneur de Syrie : pendant qu'Agrippina et lui descendraient jusqu'à Gaza pour y rencontrer le préfet de Judée, Pison remonterait vers Antioche pour achever d'incorporer la Cilicie dans sa *province* ; dans le même temps,

il devait envoyer deux de ses légions vers l'Arménie pour assurer « l'exfiltration » de Vononès et préparer le couronnement de Zénon.

Libéré de l'insupportable tutelle de son légat, Germanicus se sentit enfin autorisé à vivre son rêve d'Orient : découvrir Alexandrie et l'Égypte...

Ne savait-il pas, pourtant, qu'Auguste avait défendu à tous les sénateurs, à leurs parents et alliés, ainsi qu'à tous les membres de sa propre famille, de mettre le pied en Égypte ? L'Égypte, dont le blé nourrissait Rome, l'Égypte, dont le rôle était stratégique, devait rester la propriété privée du Prince, qui l'administrait seul en s'appuyant sur un préfet de petite naissance, un *chevalier* sans ambition. Cependant, à Gaza, des Grecs égyptiens étaient venus de Péluse dire au neveu de Tibère que leur pays souffrait depuis plusieurs mois d'une terrible famine ; ils le suppliaient de venir le constater par lui-même puisque, apparemment, le préfet d'Égypte cachait la vérité au Prince et ne prenait aucune mesure pour soulager le malheur du peuple. Cet appel à l'aide fournit à Germanicus le prétexte qui lui manquait. Deux jours plus tard, il débarquait à Alexandrie.

Et il vit. Il vit les indigènes de l'arrière-pays mendier leur pain aux portes de la ville et, ayant épuisé leurs dernières forces, rester étendus sur le sol. Il vit les nourrissons téter des mamelles plates et vides, et leurs frères aînés, silencieux, regarder s'éloigner les passants avec des yeux trop grands, des yeux trop noirs qui avaient dévoré la chair de leurs visages et restaient posés là comme des carapaces d'insectes morts... Bouleversé, Germanicus donna l'ordre au préfet d'ouvrir les greniers de l'État à ces affamés. Le peuple acclama le petit-fils

de Marc Antoine. Mais, par un courrier spécial, le préfet d'Alexandrie avertit le Prince qu'une partie des stocks prudemment constitués pour les Romains était en train de disparaître dans l'estomac des Égyptiens. Qu'arriverait-il si, l'an prochain, la récolte restait aussi mauvaise ?

Le fils d'Antonia, célébré dans toute la ville comme un sauveur, accrut encore sa popularité en abandonnant la toge pour une tenue grecque : tunique courte, sandalettes et petit manteau. Le jeune Caligula qu'on avait tant de fois déguisé en soldat pour plaire aux légions fut, cette fois, habillé en Horus-Harpocrate – c'est tout juste si on ne lui rasa pas la moitié de la tête pour parfaire la ressemblance !

Puis, laissant ses enfants et leurs serviteurs sous la garde du préfet, le couple décida de remonter le Nil. Germanicus avait la tête pleine des descriptions qu'il avait lues : cinq siècles de descriptions de l'Égypte, depuis Hérodote jusqu'au malheureux préfet Gallus, condamné par Auguste. Il vit les Pyramides, le sanctuaire du bœuf Apis, les grands temples de Thèbes, admira les colosses de Memnon, les crocodiles, les ibis et les roseaux du Nil. Le fleuve était plus large qu'il ne l'avait imaginé, et le courant, si violent que, faute de vent, ses rameurs devaient redoubler d'efforts. Partout où ils s'arrêtaient, les époux avaient l'impression de mettre leurs pas dans ceux de César et Cléopâtre, c'était grisant... Comme les illustres amants, ils descendirent jusqu'à l'île d'Éléphantine qui, de ce côté-là du monde, bornait l'Empire romain.

Quand, un mois plus tard, ils regagnèrent Alexandrie, le préfet n'avait pas encore reçu la réponse de Tibère à son message d'avertissement. Ils ne trouvèrent que des lettres charmantes de leurs aînés, le jeune Nero et son cadet Drusus, surnommé Celer, « le rapide » parce qu'il était né avant que sa mère eût senti les premières douleurs.

Germanicus, presque aussi proche de sa tante Séléne que l'étaient les trois enfants de Prima, eut l'idée de lui adresser un courrier pour lui décrire en détail les merveilles de son pays natal, ce pays qu'elle ne reverrait jamais. Il fit acheter du papyrus de première qualité, celui qu'on appelait « l'augustus », et, sur ce support luxueux, il dicta ses impressions de voyage qui remplirent bientôt trois gros rouleaux.

EN RECEVANT la longue missive de son neveu, Séléné fut surprise et ravie. Il écrivait bien et savait « donner à voir » au lecteur. Il avait déployé tout son talent pour restituer à Séléné les merveilles de son Alexandrie : la lumière rougeâtre du Phare qui, la nuit, tirait de l'ombre les rochers de la passe et les palais du cap Lokhias, si nombreux que l'enceinte du Quartier-Royal ne parvenait plus à les contenir ; le mausolée d'Alexandre, en forme de tumulus (« le mausolée de mon grand-oncle Auguste n'est qu'une pâle copie de celui du grand conquérant ») ; l'autre mausolée, celui où reposait, à côté de Cléopâtre, le corps de son grand-père Marc Antoine, était, disait-il, plus original, car il avait été construit en dehors de la nécropole royale et comme une pyramide tronquée, une sorte de tour-pylône. À Séléné, il parla aussi de la vigueur de l'air salin dès qu'on approchait des quais du Grand Port. Dans le petit port carré qu'on appelait le *Kybôtos*, « la Boîte », il avait été fasciné par le travail des charpentiers de l'arsenal et charmé du parfum des cèdres fraîchement équarris qui émanait des cales. Il lui peignit aussi le Muséum : ses jardins ombragés et sa bibliothèque, à laquelle Auguste n'avait rien osé dérober. Ces milliers de rouleaux, superposés dans des casiers pleins à ras bord, lui avaient donné l'impression de gâteaux de cire disposés verticalement : chaque livre semblait une alvéole remplie de miel...

Il ne lui cacha pas, cependant, la tristesse qui l'avait saisi à la vue de tous ces piédestaux, tous ces socles dont Rome avait volé les statues. Quant au beau palais de Cléopâtre dans l'île d'Antirrhodos, les soudards en avaient arraché les ornements, avant d'abandonner les murs nus aux embruns : « Des portiques s'y sont effondrés, leurs colonnes gisent à terre... » Il ne lui parlait pas de Canope, ni du canal canopique entouré de vignes, de cabanons et de maisons de plaisir, ce canal dont

elle gardait un souvenir si vif et si honteux qu'il lui cuisait encore... Mais il lui décrivait par le menu des lieux qu'elle n'avait jamais visités, il croyait qu'elle les connaissait : les Pyramides, ou le temple de Dendéra – « Tu serais heureuse de constater que le haut-relief qui y représente ta mère et ton grand frère n'a pas été martelé »...

Lisant le long récit de son neveu, Séléne croyait respirer de nouveau l'odeur des vagues mêlée aux senteurs de la cannelle et de la cardamome, apercevoir les chats roux qui sautaient paresseusement d'une terrasse à l'autre, croiser dans les étroites ruelles marchandes des nains montreurs de singes, entendre le froissement des papyrus le long du canal du Bon Génie et le rire des familles attablées sur les tombes dans l'immense nécropole de la Porte du Soleil. À Alexandrie, cohabitaient dans l'harmonie les vivants et les morts, les hommes et les livres – ces temps-là reviendraient-ils jamais ?

LORS d'une escale à Tyr, encore tout imprégnés des langueurs égyptiennes, Germanicus et Agrippina furent rattrapés par une lettre de Tibère. Le Prince réagissait au rapport qu'il avait reçu du préfet d'Égypte, et réagissait sans mollesse : « Es-tu le seul Romain à ignorer que, depuis cinquante ans, aucun patricien, aucun sénateur, aucun général, n'a eu le droit de fouler le sol égyptien ? Et ce crime, tu l'as commis vêtu en Grec par-dessus le marché ! Explique-moi aussi de quel droit tu t'es permis de donner des ordres, d'ailleurs fort imprudents, à mon préfet : ce fonctionnaire ne relève nullement de l'*imperium* que je t'ai provisoirement accordé. L'Égypte est ma propriété, et son préfet, mon serviteur personnel, l'ignorais-tu ? M'as-tu cru mort ? Es-tu si pressé de prendre ma place ? Ressaisis-toi, *magistrat* imprudent, rejoins le brave Pison, achevez votre mission en bonne intelligence et rentre à Rome. »

Mais dès que Germanicus eut débarqué à Antioche et rejoint à Cyrre le quartier d'hiver des légions, il lui parut clair que sa mission ne s'achèverait pas « en bonne intelligence » avec Pison. Ce dernier n'avait obéi à aucun des ordres qu'il lui avait donnés : il n'avait pas envoyé un seul légionnaire vers l'Arménie, ni déporté Vononès, « le prétendant », dont Plancine, il est vrai, recevait chaque jour de somptueux cadeaux... Pire, depuis des semaines, Pison laissait ses soldats inoccupés vagabonder dans la campagne en s'y livrant à tous leurs caprices. Quant à son épouse, à qui il devait l'essentiel de sa carrière, il se montrait si faible avec elle qu'il lui permettait de prendre part aux parades des cohortes et, c'était un comble, aux revues de l'infanterie. Plancine, grisée, se prenait pour un homme d'État et profitait de cette singulière position pour se répandre en injures contre « Germanicus le petit Grec » (*Germanicus Graeculus*) et « l'odieuse Agrippina ».

Abandonnant les deux femmes à leurs querelles, Germanicus fonça vers l'Arménie, entra dans la capitale, s'empara de Vononès et l'expédia sur la côte. Puis il calma les Scythes, flatta les Arméniens et plaça la couronne sur la tête de Zénon. De retour au nord de la Syrie, au quartier de la X^e légion, il retrouva Pison ; maintenant que l'affaire arménienne était réglée, il lui dit ce qu'il gardait sur le cœur. Pison y répondit par des excuses très insolentes ; dès lors, on ne le vit quasiment plus auprès de celui dont il était encore le subordonné. Après une dernière scène violente à Antioche, où ils étaient revenus, le gouverneur décida même de quitter la Syrie en laissant Germanicus se débrouiller seul avec les quatre légions.

Ce départ n'était ni plus ni moins qu'une désertion, mais Pison, au comble de la fureur, n'en avait cure. D'ailleurs, expliquait-il à Plancine, c'est lui qui, en partant le premier, parlerait le premier au Prince et donnerait sa version des faits. Cependant, les quatre Pisons, parents et fils, s'arrêtèrent dès Séleucie, le port d'Antioche : sur les quais courait le bruit que Germanicus venait de tomber malade.

Au début de leur mission conjointe, Germanicus avait abandonné aux Pisons le palais démodé des rois séleucides au bord de l'Oronte et s'était installé avec sa nichée dans une maison de plaisance du faubourg de Daphné – celle même où avaient autrefois résidé les enfants de Cléopâtre. Il y prenait les eaux chaque matin, des eaux réputées excellentes pour la santé. Mais un soir, pris de nausées, il se plaignit du ventre. Depuis quelques jours déjà, il se sentait mal, et la douleur était soudain devenue si violente qu'elle lui arrachait des gémissements. Agrippina, qui lui tenait tendrement la main, montra à l'une de ses servantes qu'il y avait enfoncé ses

ongles : fallait-il qu'il souffrît pour ne pas se rendre compte qu'il la blessait !

Le lendemain, les plus fameux médecins d'Antioche se succédèrent à son chevet : le malade était jeune et solide, il ne s'agissait que d'un dérèglement passager des humeurs, mais, comme son ventre restait tendu et son pouls, mauvais, ils conclurent qu'un accès de fièvre tierce accompagnait le dévoiement et ordonnèrent de faire boire au « fils » du Prince l'eau de la source d'Apollon (la plus cotée) après l'avoir subtilement rafraîchie à la neige. C'était à de tels détails, le « subtilement », qu'on reconnaissait la grande médecine, celle de l'École de Cos... S'ensuivit un léger mieux. La fièvre tomba, mais la douleur abdominale ne céda pas. « Mettons-le à la diète », conseillèrent en chœur les thérapeutes. Agrippina leur fit remarquer qu'il y était déjà : depuis la veille, son mari n'avait rien pu avaler...

Pison et sa femme, informés de ce léger mieux et de l'optimisme des médecins, envoyèrent leurs licteurs arrêter le sacrifice qu'ils s'apprêtaient à faire célébrer pour demander le rétablissement de Germanicus. Puis, lorsqu'on leur apprit que le malade avait eu une rechute, ils redescendirent au port de Séleucie. Sans embarquer toutefois, au cas où une issue rapide rendrait leur départ inutile : Pison se voyait déjà en chef unique des légions, organisant avec faste, et sans rancune, les obsèques du jeune *Imperator*.

La fièvre du malade redoubla, des spasmes de douleur lui coupaient la respiration. Agrippina fit venir ceux de ses enfants qui savaient marcher, le petit Caligula embrassa la main de son père mais, épuisé, le malade parut à peine s'en rendre compte. Cependant, peu après, dressé sur ses oreillers, il se mit à crier qu'il avait été empoisonné. « C'est Pison, hurlait-il, Pison m'a tué ! » Et il ordonna de renvoyer les

serviteurs que son subordonné dépêchait régulièrement depuis le port pour prendre de ses nouvelles. Puis, tout à coup, après un bref assoupissement, « C'est Plancine, cria-t-il en s'éveillant, les yeux hagards. Plancine m'a jeté un sort, je l'ai vue ! Fouillez ma chambre ! Fouillez la maison ! ».

Il faisait nuit, mais le malade ne voulait pas attendre le matin. Agrippina fit allumer toutes les torchères, et une vingtaine de serviteurs se mirent à tâter les murs, soulever les tapis et les dalles, déplacer les meubles, balayer les sols. On trouva, ici et là, des indices troublants, mais il était impossible, comme le fit remarquer un officier, de savoir de quelle époque ils dataient. À part quelques minces feuilles de plomb – des tablettes de malédiction sur lesquelles on crut deviner le nom de Germanicus –, tout le reste, os de squelette à moitié brûlés, poupée de cire à demi fondue et guenilles tachées de sang noir, pouvait être fort ancien. Qui sait s'il ne s'agissait pas de sorts jetés contre de précédents occupants de la *villa* : Caius César, ou Cléopâtre avant lui, ou même le grand Pompée ?

Cependant, Germanicus, dont les douleurs abdominales semblaient se calmer un peu depuis que les médecins lui mettaient de la glace sur le ventre, ne doutait plus, lui, de la culpabilité de Pison et Plancine. Mais à qui ces deux subalternes avaient-ils obéi ? Il écrivit solennellement à Pison qu'il « renonçait à son amitié », ce qui signifiait qu'il lui ôtait sa protection et que chacun pouvait l'en débarrasser. Il lui ordonnait aussi de quitter la *province* au plus vite. Pison mit à la voile et, sans demander son reste, se dirigea en famille vers l'île de Cos.

Lorsqu'il sut que le navire de Pison avait enfin quitté le port, Germanicus se crut libéré. Libéré du mauvais sort et de la

maladie qui s'en était suivie. Soudain, il respirait mieux. Non, il n'allait pas mourir, il était trop jeune, il avait encore trop à faire ! Il demanda de l'eau miellée et la but avec plaisir. Agrippina et ses femmes prononcèrent autour de la chambre des formules de désenvoûtement et semèrent du sel au pied des murs.

Le malade se sentit renaître à l'espérance. Mais, quelques heures après, il vomit des flots d'écume, auxquels se mêlaient des traces brunes. La fièvre remonta, des taches livides parurent sur son corps. Le médecin syrien qui lui prenait le pouls hocha la tête d'un air pénétré. « Cette fièvre me dévore les entrailles », lui dit Germanicus. Il ne voulait plus dans sa chambre que ses amis les plus proches et sa femme. Il eut encore la force de leur parler : « Si je cédaï au Destin, j'aurais encore le droit de déplorer qu'il m'arrache en pleine jeunesse à ma famille. Mais, abattu par un crime, je vous demande de dire à mon "père" et à mon "frère" quels pièges m'ont entouré et par quelle fin atroce j'ai terminé ma vie. » Il se tut un moment pour laisser passer une douleur fulgurante, puis, après un long soupir, il reprit : « Tous les Romains regretteront qu'un homme qui avait survécu à tant de combats soit tombé victime de la perfidie d'une femme... Germanicus sera pleuré, même par des inconnus. » Il fit une pause, reprit son souffle et, d'une voix soudain redevenue puissante : « Mais vous, mes amis, vous ne me pleurez pas, vous me vengerez ! Montrez au peuple ma femme, petite-fille du dieu Auguste, montrez-lui nos six enfants ! » Enfin, se tournant vers son épouse, à voix basse il la supplia, au nom de leur amour, d'abandonner toute fierté lorsqu'elle serait de retour à Rome et de ne pas irriter, en essayant de rivaliser avec lui, un pouvoir plus fort qu'elle...

Hélas, il la connaissait bien ! À trente ans, Agrippina était telle encore que la narquoise Julilla l'avait peinte vingt ans plus tôt à Séléne : entichée de sa naissance, courageuse jusqu'à l'imprudence, impérieuse à l'excès, elle ne cherchait jamais à dissimuler ses sentiments, quoi qu'il pût lui en coûter... Tout le monde savait que cette Junon adorait son mari, qu'elle admirait sa belle-mère Antonia, mais qu'elle méprisait les Claudii et détestait la vieille Livie. Elle la rendait responsable de tous les malheurs de sa famille : l'arrestation de sa mère Julie, celle de sa sœur Julilla, et la mort de ses trois frères – Caius et Lucius empoisonnés, eux aussi, et Postumus égorgé. D'ailleurs, on pouvait remonter plus loin : comment expliquer la mort subite du jeune Marcellus, le fils d'Octavie dont le Prince avait fait son premier héritier, cette mort si rapide à Baïes, dans la propre *villa maritime* de Livie ? En petit comité, elle n'appelait plus la veuve de son grand-père que « l'Ensorceleuse » ou « la Stryge ».

La mort tragique de Germanicus, survenant après ses violents accrochages avec une protégée de l'*Augusta*, cette Plancine que le mourant dénonçait lui-même, la conforta dans sa conviction. Elle fut même d'abord si révoltée de colère contre la Sorcière qu'elle ne sentit pas toute la douleur de son deuil. Puisqu'on ne pouvait pas rapporter à Rome le corps du défunt, elle fit dresser en hâte un bûcher sur la plus grande place d'Antioche. On y déposa le cadavre nu et il resta exposé là une journée entière : certains prétendirent qu'on voyait sur la poitrine de ce beau corps sans linceul des taches bleuâtres qui prouvaient l'empoisonnement. Un même terme, *veneficium*, désignait alors le recours aux poisons et à la magie noire. Pour tous, à commencer par les médecins d'Antioche, il était clair que le « fils » aîné du Prince venait de succomber à un *veneficium*.

Agrippina refusa toute pompe funèbre, puisqu'elle ne pouvait réunir ici ni leurs familles, ni les *images* de leurs célèbres ancêtres : il n'y eut pas de cortège. Après une brève cérémonie militaire, elle fit brûler le corps. Elle avait hâte de rentrer à Rome avec les cendres de l'être aimé pour y demander justice. D'autant qu'elle apprit avant son départ qu'informé à Cos de la mort de Germanicus, Pison avait remercié les dieux par des sacrifices, et que Plancine, qui portait le deuil de sa sœur depuis des mois, avait quitté ses robes grises pour des habits de fête !

Pison ayant été démis de sa charge par le défunt, l'état-major, que la veuve réunit avant son départ, désigna Sentius Saturninus pour exercer provisoirement les fonctions de gouverneur.

En quittant Antioche, les navires d'Agrippina croisèrent au large de l'île de Cos ceux de Pison : il revenait, bien décidé à reprendre par la force un poste qu'il tenait de Tibère seul. Grâce aux dieux, son coup échoua et il obtint seulement de Saturninus un sauf-conduit pour rentrer à Rome.

Il avait intérêt à préparer sa défense, ses fils le lui disaient. Mais il ne semblait pas les entendre. Il voguait d'île en île, sans hâte, comme un innocent, s'arrêtant ici et là, même en Dalmatie pour y rencontrer Castor. Qui refusa de le recevoir en privé : Agrippina et les cendres de Germanicus étaient passées avant lui...

TIBÈRE savait que les mois à venir allaient être difficiles. Il aurait eu pourtant quelques raisons de se réjouir : à soixante-trois ans, il disposait enfin d'un schéma de succession clair. La mort de Germanicus et la naissance, simultanée, de garçons jumeaux chez Castor avaient dégagé les perspectives. À sa mort, Castor, son « vrai » fils, un fils qu'il aimait bien, lui succéderait, et à la mort de Castor, l'un de ses jumeaux, Tiberius Gemellus ou Drusus Gemellus, deviendrait César à son tour. Rome resterait une République où le Sénat conserverait son rôle de conseil et de juge, mais les Princes s'y succéderaient héréditairement, sans brigue ni assassinats.

Un seul souci troublait la sérénité du Prince : l'émotion du petit peuple de Rome à l'annonce de la maladie, puis de la mort de Germanicus. Et cette émotion était maintenant soigneusement entretenue par la mise en scène qu'Agrippina organisait autour de son deuil.

Dès que la plèbe avait appris la disparition brutale de l'héritier dont elle avait fait son favori – « notre poupon », comme disaient les marchandes de légumes –, elle s'était déchaînée. Se répandant sur le Forum et dans les rues adjacentes, moitié hurlant et moitié pleurant, elle avait brisé au hasard éventaires, portes et volets, pour en faire de grands feux. C'était à qui montrerait le plus d'indignation et d'affliction : des femmes jetaient leurs bijoux dans les flammes, et des pères, alléguant leur désespoir, abandonnaient en plein jour leurs nouveau-nés sur les tas d'ordures, sous les applaudissements de l'assistance. On assurait que les petits rois d'Asie, bouleversés, avaient coupé leur barbe et que le roi des Parthes lui-même avait renoncé ce jour-là à chasser pour se cloîtrer dans ses appartements. Un chagrin universel...

À Brindisi, c'était une foule immense, montée sur les remparts et sur les toits, qui avait accueilli l'urne de Germanicus. C'est alors qu'Agrippina, s'abandonnant à la violence de son caractère plus encore qu'au chagrin de son deuil, décida qu'elle ne regagnerait Rome qu'à pied et en portant elle-même, contre son ventre, les cendres de Germanicus.

Mais elle ne put en supporter le poids plus d'un jour. Des officiers des cohortes prétoriennes envoyés par Tibère prirent sa place. Eux aussi, cependant, durent aller à pied, suivis de la veuve et de ses quatre plus jeunes enfants, les cadets portés sur les épaules d'auxiliaires germains ou dans les bras de leurs nourrices. Agrippina refusa que les petits prissent un *carpentum* : « Je veux que le peuple voie ce qu'*ils* nous ont fait... » Caligula, déjà âgé de sept ans, marchait à côté de sa mère tout enveloppée de voiles noirs. Il lui donnait la main et tremblait. On était en décembre, il faisait froid, et la main glacée du sombre fantôme qui l'accompagnait ne le réchauffait pas. Il avait hâte d'arriver à Rome, persuadé qu'il y retrouverait son père guéri...

Ce cortège qui s'étirait interminablement à travers l'Italie, suscitant dans chaque village des bouffées d'émotion, Tibère et Livie commençaient à le trouver indécent. « Agrippina pourrait tout de même revenir en chariot au lieu de prolonger cette mise en scène sinistre ! » grognait Livie. Antonia, qui avait su jusque-là retenir ses larmes, rappela à sa belle-mère, d'une voix posée, que Tibère avait autrefois honoré son propre frère, Drusus, de la même longue marche funèbre depuis le Rhin jusqu'à Rome. « Oui, mais pas toi ! rétorqua Livie, pincée. Toi, l'épouse de Drusus, tu n'y étais pas !

— Parce que je ne me trouvais pas auprès de mon mari quand il est mort... Je ne lui ai pas tenu la main, je n'ai pas entendu ses derniers mots, pas recueilli son dernier souffle, je n'ai... », et, la voix brisée, Antonia laissa enfin couler ses larmes. Les larmes qu'elle n'avait pas le droit de verser sur son fils Germanicus, que Tibère n'aimait qu'à moitié et dont Livie haïssait la femme, elle fit semblant de les verser sur un mari mort depuis vingt-cinq ans. Pourtant, bien qu'elle fût restée fidèle à cet époux tendre et brave, elle ne gardait de lui qu'un souvenir lointain, peu à peu décoloré par le temps, alors que Germanicus... Germanicus lui semblait encore tellement vivant ! Ce fils aîné était tout pour elle. Du cadet, ce pauvre Claude si disgracié, elle ne pouvait évidemment rien espérer ! Mais Germanicus... Enfant, quand il la sentait triste, il la prenait par le cou en lui disant : « Je suis ton petit mari maintenant, ne pleure pas, je te défendrai contre les méchants ! » Hélas, c'est à son protecteur lui-même que « les méchants » s'étaient attaqués. Savoir que la mort de son enfant n'avait rien de naturel redoublait sa douleur. Drusus, son époux, était mort d'une chute de cheval dans l'exercice de son commandement, c'étaient les risques du métier. Mais Germanicus, lui, avait été assassiné, assassiné par ceux mêmes qui auraient dû le défendre, et cette pensée lui était insupportable : au deuil, s'ajoutaient le soupçon et la haine...

Car la rumeur de l'empoisonnement semblait se confirmer : en Syrie, Saturninus venait de faire arrêter une certaine Martina, connue à Antioche comme une sorcière et une pourvoyeuse de drogues dangereuses. Or cette Martina était depuis quelques mois une intime de Plancine : elle avait ses entrées au vieux palais royal. On l'expédia à Rome pour qu'elle y fût interrogée. Mais Martina, qui savait tant de

choses, ne parvint jamais à destination : elle mourut brusquement, et mystérieusement, en débarquant à Brindisi.

À une journée de marche de Rome, les deux frères de Germanicus, le vrai, Claude, et le faux, Castor, amenèrent les fils aînés du défunt au-devant du cortège. Les deux consuls et plusieurs sénateurs les accompagnaient. Tout au long de la Via Appia, le peuple, vêtu de sombre et de plus en plus nombreux, se lamentait. Dans la foule, certains acclamaient Agrippina en l'appelant « Honneur de la patrie », « Modèle des vertus antiques », et surtout « Vrai sang d'Auguste ». Ce dernier mot rapporté à Tibère le blessa profondément. « L'Illégitime », « le Rattaché », décida qu'il ne se montrerait pas lorsqu'on déposerait l'urne de Germanicus dans le mausolée d'Auguste.

Les cérémonies funèbres furent réduites au minimum – il est vrai que le corps avait été brûlé à Antioche et qu'il avait alors reçu les honneurs militaires. Néanmoins, les rues de la ville étaient bondées et les torches illuminaient le Champ de Mars quand Agrippina et ses enfants accompagnèrent les cendres de Germanicus jusqu'au Mausolée, où il rejoignit son père Drusus mort à vingt-huit ans sur le Rhin. La foule s'étonnait à haute voix que personne n'eût prononcé l'éloge du défunt sur le Forum – le jeune Nero, son fils aîné, n'était-il pas en âge de lire un discours qu'on lui aurait préparé ? Ce qui choquait surtout, c'était l'absence de Livie, de Tibère, et même d'Antonia, la mère du défunt : tous les proches se dérobaient... Les ennemis des Claudii virent dans cette abstention du Prince et de sa mère l'aveu de leur culpabilité, et ils ne doutaient pas que ces deux-là n'eussent contraint la malheureuse Antonia (une authentique parente du dieu Auguste, elle !) à les imiter afin de pouvoir ensuite prétendre que tous trois étaient trop affligés pour apparaître en public...

Directement avertie de la mort de Germanicus par un navire marchand qui faisait régulièrement le trajet entre Antioche et Césarée, Séléne avait eu le temps de rejoindre Rome avant que n'y parvînt le très lent cortège d'Agrippina. Elle se trouvait donc près du Mausolée, au milieu des amis et *clients* des derniers Julii. La mort de Germanicus la touchait personnellement – à cause de la lettre qu'il lui avait envoyée d'Égypte, preuve de l'affection qu'il lui portait, à cause aussi de ses propres réflexions sur l'avenir de Ptolémée, un avenir dont elle avait espéré qu'il passerait par le fils d'Antonia. Elle avait donc bien des raisons de pleurer ce neveu-là... Cependant, elle ne comptait pas s'attarder à Rome car, en l'absence de Iobas et de Ptolémée toujours occupés dans le Sud, Césarée et son arrière-pays restaient confiés à de simples affranchis. Après avoir adressé de longues lettres de consolation à Livie et Antonia, auxquelles elle expliqua ne pas vouloir les déranger dans leur chagrin par une visite importune, elle profita pourtant de la lettre qu'elle envoyait à Tibère pour lui demander audience.

Il la reçut trois jours plus tard. Il vivait encore dans la Maison d'Auguste accolée à la Maison de Livie et travaillait dans le grand bureau qu'avait occupé son beau-père, au deuxième étage du bâtiment. Avec une impatience de jeune homme, il attendait que fût enfin achevé le petit palais qu'il se faisait construire sur la pente orientale du Palatin, la *Tiberiana*, qui serait relié au temple d'Apollon par un long et sombre cryptoportique. Quand Séléne fut conduite auprès de lui, il était dans ce temple, justement, en train d'offrir une libation aux mânes de son « fils » Germanicus. La reine dit d'abord quelques mots pour expliquer l'absence de son mari aux cérémonies. Le Prince s'étonna : « Avec l'aide de nos deux

légions de Pannonie, le proconsul Blaesus avait pourtant écrasé vos rebelles... Comment se fait-il que Juba soit toujours retenu par eux dans vos déserts ?

— Blaesus a tué Mazippa, c'est vrai, mais il n'a pas attrapé Tacfarinas. Il a coupé la queue du serpent, il ne lui a pas écrasé la tête. Tacfarinas a rassemblé de nouvelles troupes et il est reparti à l'assaut des villages numides. La situation serait meilleure, bien sûr, si les légions de Pannonie n'étaient pas reparties aussi vite... Peut-être le Sénat s'est-il trop empressé de décerner le Triomphe à ce Blaesus ?

— Sache que "ce Blaesus", comme tu dis, m'est personnellement dévoué – tout comme ses neveux, les Séjan, dont le plus jeune dirige ma garde prétorienne. Je n'ai qu'à me louer d'eux. N'étant rien par eux-mêmes, leur intérêt est de me rester fidèles. Ici, je n'avance qu'au milieu des complots : étant reine, tu connais ces choses-là aussi bien que moi ! Puissent les dieux prendre en pitié les chefs d'État – avec les bourreaux et les percepteurs d'impôts, ils exercent le métier le plus haï des peuples... Quant à renvoyer une légion en Afrique en sus de ma III^e Augusta, c'est une autre histoire. Il faudra cette fois, *Basilissa*, que ton mari se débrouille avec ce qu'il a : n'est-il pas censé défendre son royaume avec ses propres troupes et, même, voler au secours des nôtres ? À quoi sert la Maurétanie si elle n'est plus capable de protéger notre *Africa* ? » Puis, voulant faire l'aimable après cette rebuffade, il passa à un autre sujet : « À propos du mariage de ton fils... Le roi de Commagène, qui vient de mourir sans descendance, avait une petite-nièce, qu'il élevait : une certaine Sastia qui a du sang grec et égyptien, elle pourrait te convenir.

— Mais il n'y a plus de royaume de Commagène, tu l'as annexé ! Cette jeune fille n'est donc plus princesse.

— Elle est au moins aussi princesse que tu l'étais quand tu as épousé Juba, puisqu'il n'y avait plus d'Égypte ! En revanche, ce n'est pas une jeune fille : elle n'a que cinq ans. Ton Ptolémée en sera quitte pour profiter plus longtemps du célibat, l'heureux homme !

— Et, avec un peu de chance, sa fiancée mourra avant l'échéance ! Mon Ptolémée convolera à l'âge où les autres sont grands-pères... Est-ce là ce que tu souhaites ? »

Outrée, elle s'abandonnait, malgré elle, à la véhémence : Tibère se moquait d'elle, jamais elle n'aurait cru qu'il pût lui être aussi hostile ! Comme elle s'était trompée ! Elle eut soudain envie de pleurer ; sa déception dut se lire sur son visage, car Tibère lui-même se rendit compte qu'il était allé trop loin : sa vieille amie n'avait jamais pu cacher ses sentiments, il craignit de la voir éclater en sanglots, et il avait en horreur les larmes des femmes. « Non, non, reprit-il aussitôt, je ne cherchais pas à te peiner... Je vais réfléchir, *Basilissa*, et tâcher de te trouver une belle-fille mieux assortie. Dès que j'en aurai fini avec ce crétin de Pison et que le peuple aura retrouvé son calme, je ferai établir un recensement complet des filles à marier de tous les royaumes "amis". Tiens, si ce Grec, Zénon, que nous venons de mettre sur le trône d'Arménie, a une fille, je te la promets ! En attendant, reste avec moi ce soir pour dîner, je t'en prie ! Dans ce palais sinistre, je suis obligé de vivre avec trois veuves : ma mère, ta sœur Antonia et, maintenant, ma belle-fille Agrippina. Et aucune n'aime vraiment les deux autres ! Trois veuves dans une même maison, et chacune la belle-mère d'une des autres, tu imagines la situation ? Aide-moi, *Amica*, aide-moi ce soir à traverser le fleuve infernal... »

MAGASIN DE SOUVENIRS

Catalogue, Drouot-Paris, vente archéologie et art précolombien :

...36. Denier de Tibère. Argent. Poids 3,5 g. À l'avvers, tête laurée de l'empereur Tibère. Au revers, sa mère Livie, tournée vers la droite et assise sur un siège décoré, le pied reposant sur un tabouret. Elle tient dans la main gauche une branche d'olivier et un sceptre dans la main droite. Bonne conservation.

300/350

L E PRINCE venait de prendre un édit pour mettre fin au deuil public de l'Empire. Jamais un Romain, disait-il, n'avait été honoré de regrets aussi ardents que son « fils » Germanicus. « Mais il faut maintenant se reprendre. Les princes sont mortels, l'État seul est éternel. »

C'était un beau texte, mais le peuple ne se calma pas. Il ne se calmerait que lorsque toute l'affaire serait éclaircie. Or, tandis que Tibère et les femmes esseulées commençaient à dîner, on vint leur apprendre que Pison et son épouse avaient débarqué et qu'ils étaient en train de regagner leur domicile en fanfare. Six longs mois après la mort suspecte de Germanicus ! Avaient-ils voulu laisser aux esprits échauffés le temps de se calmer ? ou obtenu de leur auguste protectrice des assurances quant à la suite ? Même le Tibre, ils l'avaient descendu avec lenteur, après avoir laissé leur vaisseau à Ancône pour éviter Brindisi qui avait fait si bon accueil aux cendres de Germanicus... Sur les quais du fleuve, de nombreux partisans attendaient leur barque. Accompagnés de ce long cortège de *clients*, ils étaient montés jusqu'à leur maison de l'Aventin, où était préparé un festin.

C'en était trop ! Avant même que la nuit fût tombée, un délateur avait couru porter plainte au Sénat. Tibère allait devoir se joindre aux accusateurs. *Entre l'œuf et la poire*, il dit à Agrippina qu'elle serait contente : la vérité allait sortir du puits...

À la seule évocation d'un jugement qui ne laisserait rien dans l'ombre, Livie avait verdi comme si elle avait croisé le fantôme de Germanicus. D'ailleurs, en entrant dans la salle à manger, Séléne, qui ne l'avait pas vue depuis plusieurs années, ne l'avait pas reconnue. Pour être honnête, la perspective du procès de Pison et Plancine n'était pas la seule raison de sa

transformation : la vraie cause, c'était le grand âge. En vieillissant, le visage change mais, dans l'extrême vieillesse, on change de visage. La vieille Livie n'était pas affreuse, elle était différente. Elle avait eu un visage ovale, presque pointu, maintenant sa figure s'était arrondie, avec de grosses joues. Du coup, son nez, jadis un peu fort, semblait trop discret. Son front, depuis qu'elle avait renoncé à son *nœud romain*, révélait un début de calvitie, et son teint, qu'on trouvait autrefois trop coloré, était devenu aussi pâle que l'ivoire, « blême comme le buis », aurait dit le pauvre Ovide...

Seul son caractère n'avait pas changé, il s'était même accentué. Elle n'usait d'aucun ménagement envers son fils. En privé, elle le tançait : « Qui t'a fait Prince ? » Forte de l'ambiguïté du testament d'Auguste, elle intervenait dans les affaires publiques, favorisant les uns, écartant les autres. Elle se croyait, se disait « corégente ». Le plus souvent Tibère obéissait, tout en faisant savoir au Sénat qu'il ne présentait telle ou telle motion que « pour complaire à l'*Augusta* ». Les sénateurs souriaient. Sachant que la volonté du Prince était, en l'occurrence, tout autre que celle de sa mère, ils osaient parfois refuser ces propositions présentées avec des pincettes...

Ce soir-là, il était clair que le retour en fanfare de Plancine dérangeait l'*Augusta* : comment éviter que sa chère favorite, traduite en justice avec son mari, n'y risquât une condamnation ? Et si les sénateurs commençaient à tirer sur ce fil-là, jusqu'où remonteraient-ils ? Inquiète, elle ne mangeait que du bout des dents. Au contraire d'Agrippina, à qui les dernières nouvelles avaient rendu l'appétit et qui dévorait goulûment les langoustes importées de Libye.

Tibère, lui, se demandait comment faire pour qu'on ne mît pas en cause la responsabilité de sa mère, tant dans le choix de Pison comme gouverneur que dans les « instructions » derrière

lesquelles Plancine chercherait à s'abriter. Or la mise en cause de Livie dans une affaire de poison ne manquerait pas de l'éclabousser lui-même et d'éclabousser, par ricochet, ce pauvre Castor qui n'en pouvait mais. Autour de la table tout le monde se taisait, on aurait *entendu tomber un cil de moustique*.

Le Prince, qui avait besoin de se donner du courage, demanda à l'échanson de lui servir du vin pur. Livie, qui avait souvent reproché à son fils son goût pour les boissons fortes, lui jeta un regard furibond : les trois veuves, dont chacune prétendait au titre de *matrone* exemplaire, ne buvaient ostensiblement que de l'eau. Se souvenant d'un certain dîner où il lui avait sauvé la mise, Tibère se tourna vers Séléne et lui suggéra de goûter à cet excellent falerne : « Puisque toi, tu n'es ni romaine ni veuve, tu accepteras bien un peu d'eau rougie ? Je vais te faire mélanger le vin par moitié. – Si tu veux... Mais sans jus de pissenlit, s'il te plaît ! »

Le falerne les anima tous les deux. Bientôt, ils firent la conversation pour cinq. Ils parlèrent des beautés de l'île de Rhodes, de la blancheur d'Éphèse, puis, craignant que cette évocation de l'Orient ne rappelât des souvenirs douloureux à Agrippina, ils pastichèrent Homère, un jeu auquel Tibère, adolescent, excellait déjà. Bref, ils devisèrent assez gaiement. Le vin avait éclairci les idées de Tibère en même temps que son humeur.

Sous les colonnes dorées de la Curie, le Prince, bien qu'il se sût en butte à la diffamation, demanda d'abord au Sénat de disjoindre le cas de Plancine de celui de Pison. C'était une question de bon sens : dans le crime, si crime il y avait, Plancine pouvait être compromise autant que son époux ; rien,

en revanche, ne permettait de la tenir pour responsable des menées politiques et militaires de Pison en Syrie.

« Notre *Biberius* n'est pas un sot, c'est même un excellent juriste, je le crois capable de tirer des Enfers sa bande au complet », regretta Prima devant sa sœur Sélééné, qu'elle espérait garder à Rome jusqu'à la fin de ce procès qui passionnait les foules.

Pison avait eu le plus grand mal à se trouver un défenseur parmi les sénateurs. Tous se récuserent. Seuls un cousin de Plancine et un vieillard estimé de tous acceptèrent de se dévouer...

L'accusation, représentée par quatre sénateurs, se montra inégalement efficace : très forte sur les outrages répétés envers Germanicus et la tentative d'insurrection contre Saturninus, moins pertinente sur les maléfices et l'empoisonnement. Il faut dire que, pour le crime, les délateurs n'avaient pas travaillé dans la finesse : ils accusaient Pison d'avoir empoisonné de ses propres mains les mets servis à Germanicus lors du dernier banquet d'état-major à Daphné. C'était absurde, et les défenseurs eurent beau jeu de les ridiculiser. « Qu'on torture mes esclaves, qu'on les mette à la question, qu'on leur brise les os ! s'exclama Pison lui-même. Ils ne vous diront jamais rien d'autre : empoisonner Germanicus alors qu'il dînait dans sa propre maison était impossible ! »

Mais, dehors, le peuple s'impatientait, sa conviction était faite depuis longtemps : sur l'ordre de Livie, Pison et Plancine avaient tué Germanicus pour favoriser Tibère et son fils. Peut-être parce qu'ils entendaient hurler la foule autour de la Curie, les sénateurs, juges de l'affaire, commençaient à penser la même chose. Déjà, les manifestants les plus excités s'étaient

emparés de toutes les effigies de Pison qu'ils avaient pu trouver, et ils traînaient sa plus grande statue dans l'escalier des Gémonies, où on laissait d'habitude pourrir les cadavres des condamnés.

Pour récupérer cette statue, Tibère fit intervenir sa garde prétorienne, et, le soir, après les premières plaidoiries, il fit raccompagner Pison chez lui pour empêcher qu'il ne fût lynché par des justiciers de rencontre. Parvenu dans sa *domus*, Pison fit sa toilette, écrivit à Tibère une lettre qu'il confia à un affranchi, puis il ferma la porte de sa chambre et se perça la gorge avec son glaive.

Pour Tibère, le pire était désormais derrière lui : la mort du principal accusé était une bonne nouvelle ! Au point que les ennemis du Prince firent courir le bruit que, Pison étant résolu à produire les instructions qu'« on » lui avait données contre Germanicus, le chef de l'État l'avait fait assassiner... Depuis le début, c'était Tibère, en effet, qu'une fraction du Sénat, animée par les amis d'Agrippina, espérait bien juger !

Dans sa dernière lettre, Pison demandait au Prince de gracier ses fils : « Ne fais pas expier mes fautes à des innocents. Je te le demande au nom de notre amitié et de quarante-cinq années de dévouement respectueux. » Sur Plancine, pas un mot... Or, Pison disparu, ce fut à elle et à ses fils de passer en jugement. Devant le Sénat, Tibère disculpa lui-même les jeunes Pisons : en bons fils, ils n'avaient fait qu'obéir à leur père. Puis il plaida, très brièvement, en faveur de Plancine en précisant qu'il ne le faisait qu'à la prière de Livie. Il invita ensuite les deux fils à prendre la défense de leur mère, mais aucun n'osa s'y risquer... Le Sénat, néanmoins, acquitta Plancine, « en raison, disait le jugement, des

sollicitations pressantes de l'*Augusta* ». Mais, pour rattraper cet aveu de lâcheté, l'assemblée ordonna la confiscation des biens de Pison et, cherchant à féliciter le Prince de la mort de l'accusé – sans même s'aviser que le peuple, privé de l'exécution de Plancine et de la mise en cause de Livie, restait sur sa faim –, des sénateurs courtisans proposèrent d'élever un autel à la Vengeance. Tibère s'y opposa habilement : ce type de consécration, dit-il, était réservé aux victoires sur des ennemis étrangers... Alors Messala Messalinus, le fils de « Pot de chambre », aussi fertile que son père en flagorneries, proposa de voter un sénatus-consulte de remerciements à *Augusta*, Antonia, Agrippina, Castor et Tibère, qui avaient vengé Germanicus. Quelqu'un s'étonna de ne pas voir figurer sur cette liste le nom de Claude, le frère du défunt. « Ah oui, je l'avais oublié », répondit simplement Messalinus ; sur les bancs, les sénateurs pouffèrent : on oubliait toujours le simplet qui se cachait au fond des bibliothèques pour rédiger sa monumentale *Histoire des Étrusques*. Les Étrusques, quelle idée ! Ils ignoraient qu'en catimini « le simplet » était devenu un grand érudit. De sa femme Urgulanilla – petite-fille d'Urgulania, récemment sauvée par Livie d'une saisie pour dettes –, « l'avorton » avait eu un fils, mais l'enfant venait de mourir. Tant mieux ! songeait Tibère, la succession continuait à se simplifier. De toute façon, Claude était une erreur de la Nature et une impasse politique. « Ces espèces-là ne devraient jamais se marier », dit-il sévèrement à sa mère, qui n'avait ourdi ce mariage que pour faire entrer sa chère Urgulania dans la famille.

DE L'AUTRE CÔTÉ de la mer, Juba a réussi à persuader le nouveau proconsul romain de changer de stratégie : Rome devait diviser son armée en trois. Les uns garderaient, à l'est, le port de Leptis Magna et le désert des Garamantes ; d'autres stationneraient à l'opposé, dans les montagnes numides qui entourent la ville de Kirta ; quant au général et à l'élite de ses légionnaires, ils resteraient postés à mi-chemin, entre Gafsa et le camp permanent de la III^e, afin de pouvoir basculer d'un côté ou de l'autre selon les besoins.

Lui-même, Juba, a scindé son armée : sous le commandement de Ptolémée, une partie s'avance vers les steppes et le pays des Gétules ; l'autre campe sous son commandement à une soixantaine de kilomètres de la côte, à la lisière du pays musulame.

Il faut, à tout prix, attraper ce Tacfarinas qui a osé écrire à Tibère pour exiger que celui-ci retranche des possessions romaines une vaste région dont il reconnaît la propriété exclusive aux nomades. À cette condition seule, disait le rebelle, la paix serait rétablie. Tibère en était resté coi : un chef de brigands, qui plus est déserteur de son armée, avait l'aplomb de le mettre en demeure, lui, un César dont l'Empire allait des Colonnes d'Hercule jusqu'à l'Euphrate ! Ce Barbare prétendait traiter d'égal à égal ! « Capturez-moi ce va-nu-pieds et livrez-le-moi sur le Forum, pieds et poings liés ! »

Depuis le temps qu'il mène des guerres dans l'intérieur du pays, Juba sait bien que ces bandes de pillards qui attaquent dans plusieurs lieux à la fois, puis se dérobent avant de reparaître plus loin, on ne peut les vaincre qu'en utilisant la même tactique. L'armée de Tacfarinas, rapide et légère, doit voir se dresser partout des soldats romains ou maurétaniens : devant elle, sur ses flancs et sur ses arrières. « Enfermons-la

dans un périmètre de plus en plus réduit, on y chassera Tacfarinas de grotte en grotte et de gourbi en gourbi avant de l'en extraire, s'il le faut, à la cuillère à escargots ! »

Mais le roi doute de pouvoir assister à cette ultime victoire. Les ornements triomphaux seront cette fois pour Ptolémée. Un fils dont il n'est pas mécontent. Il y a sept ans, au début de la guerre, il ironisait sur la couardise du gamin, sa peur au hululement rauque du buccin, aux cris perçants des femmes à l'arrière ou au chuintement des glaives qu'on sort tous ensemble des fourreaux. Il se moquait en disant : « Ma parole, quand tu étais petit, tu as dû *tomber à califourchon sur un timon* ! », il l'appelait « mon lièvre casqué ». Ce qui mettait le gamin en rage et piquait sa vanité. Maintenant, il en convient, Ptolémée est un aussi bon soldat que lui. Pas meilleur cavalier qu'il le fut, non, mais meilleur escrimeur.

Juba essaie d'imaginer son fils tel qu'il sera dans quelques années, tel qu'il ne le verra pas : un bon administrateur peut-être, s'il sait s'appuyer sur ses meilleurs affranchis. Ptolémée sera sans doute collectionneur aussi, mais il est peu probable qu'il enrichisse la bibliothèque, il n'est même pas un bon helléniste. Cette défaillance linguistique reste pour Juba un sujet d'étonnement : il avait pourtant envoyé son fils passer deux ans à Athènes ! Mais comme le jeune homme continue à s'exprimer avec plus d'aisance en latin qu'en grec, c'est maintenant dans « la langue du Forum » qu'ils échangent entre eux.

Au reste, Juba doit convenir que Ptolémée connaît beaucoup mieux que lui la famille romaine de Séléne. Il s'est lié d'amitié avec certains de ses cousins. Pour le bouillant Cnaeus et le pauvre Claude, il aurait pu mieux choisir ! Juba préfère lui voir conserver des relations suivies avec Gétulicus, le fils de cet ancien proconsul de l'Afrique romaine avec lequel, en 6, il

a lui-même partagé les ornements triomphaux – un garçon remarquable, ce Gétulicus, et que Ptolémée connaît depuis l'enfance. Son fils a eu aussi, autrefois, un petit coup de cœur pour Tertia, la fille de Castor et Livilla, mais Tertia vient d'épouser son cousin Nero, le fils aîné du regretté Germanicus : toujours cette étroite endogamie des descendants du grand César ! C'est une chance qu'un Ptolémée berbère soit trop menu fretin pour intéresser ces requins ! Juba reste persuadé que son fils devrait épouser la fille d'un puissant chef de tribu, un *agellid*. Mais Séléne s'entête à ne vouloir pour belle-fille qu'une princesse grecque ou une patricienne romaine. Elle fera ce qu'il lui plaira, de toute façon lui ne sera plus là pour assister aux noces de son fils...

Il sait qu'il va mourir. Il ne sait pas de quoi, car il n'a mal nulle part – ou, plutôt, il a mal partout, ce qui revient au même. « Passé soixante ans, dit-il, si tu te réveilles un matin en n'éprouvant aucune douleur, c'est que tu es mort ! » Aucune souffrance précise, mais un épuisement général, une lassitude intellectuelle et physique qui l'avertissent que son heure est venue, cette heure où toutes les marches lui sembleront trop hautes, toutes les routes trop pentues, et où il lui paraîtra bien inutile de quitter son lit pour grimper une dernière fois au sommet du mur de scène. Auguste avait raison : la vie est une pièce de théâtre. Ce qui compte n'est pas qu'elle dure longtemps, mais qu'elle soit bien jouée. Celle de Germanicus, bien que courte, fut admirable de bout en bout : ce héros invaincu a réussi une magnifique sortie de scène en mourant assassiné, entouré d'une épouse amoureuse et d'enfants éplorés. Sa sortie à lui sera plus médiocre, il le craint. Il n'aura même pas l'occasion de célébrer la victoire pour laquelle il combat depuis sept ans : on la fêtera sans lui, au nom d'un autre. Bien sûr, il aurait préféré disparaître dans

un dernier combat, périr par le glaive, mais pour marcher sus à l'ennemi il lui faudrait une canne désormais ! Il va mourir en vieillard, bêtement et longuement, étendu sur un lit de bronze et d'or, devant des spectateurs fatigués de son agonie et pressés de le voir expirer.

C'est un grand vieillard, en effet, qui revient de la guerre et que Séléne regarde gravir les marches du palais. Deux de ses soldats doivent le soutenir dans l'escalier, presque le porter. Il est si maigre, semble si friable... Parce qu'elle ne sait pas renoncer à la lutte, la reine, en embrassant son mari, lui dit : « J'ai un nouveau médecin, qui vient d'Alexandrie. Il a été formé au Muséum, tu seras surpris de sa science ! Il va te soigner. Et puis, je te ferai manger – à la guerre, vous ne prenez même pas le temps de vous attabler ! Je vais te faire reprendre du poids, moi, tu verras ! Je te promets qu'avant six semaines tu seras sur pied ! »

AL'HEURE où son père est obligé de s'aliter à Césarée, Ptolémée se trouve éloigné de sa capitale, pris par l'offensive qu'il conduit dans l'Aurès contre les derniers refuges de Tacfarinas.

Juba dicta-t-il alors à ses proches d'ultimes conseils destinés au jeune prince qui allait lui succéder ? S'il jugea nécessaire de le faire, la scène est facile à imaginer : la reine a pris son poinçon et ses tablettes de cire, les scribes mettront ensuite tout au propre sur du papyrus poli et limé. Assise près du lit de Juba, Séléne trouve naturel que son époux veuille transmettre à son fils quelques-unes des leçons qu'il a tirées d'un demi-siècle de gouvernement. D'ailleurs, rédiger son testament n'a jamais fait mourir personne ! Ces conseils que le roi donne à Ptolémée sous la forme la plus brève possible (trop parler le fatigue), elle n'imaginerait pas de les qualifier de « dernières volontés » : Iobas est las et malade, soit, mais elle pense qu'il a encore devant lui de longs mois de vie et même, si les dieux le veulent, une ou deux années...

Il dit : « Que ta popularité ne t'abuse jamais, mon fils. Prends l'applaudissement de la foule pour ce qu'il est : le baiser d'une putain. Tu entres dans une ville sous les acclamations, tu n'en sors qu'à la force de ton bras. » Il dit : « Un roi de Maurétanie est un roi itinérant. Il ne s'en remet pas à ses officiers pour connaître l'état de ses armées, ni à ses bureaux pour apprécier la situation de ses peuples. Vois tout par toi-même et, en voyant, fais-toi voir : rien ne fait mieux engraisser un cheval que de sentir posé sur lui l'œil du maître. » Il dit : « Dans une bataille, un général ne peut se tromper deux fois, à la guerre on paye comptant. En politique, hélas, on vit à crédit... » Il dit : « Ne compte pas sur le hasard, mon fils. Le hasard ne profite qu'aux esprits préparés. » Il dit : « Quant au Prince...

— Ah, je n'écrirai rien sur le Prince ! proteste Séléné. Je ne veux pas qu'un de nos scribes le recopie et l'ébruite ! Ta phrase, ton conseil, je les retiendrai dans ma tête et je les redirai à Ptolémée.

— Eh bien voici : “Quant au Prince, quel qu'il soit, son amitié donne peu de garanties. Cependant, on peut tout par lui, rien sans lui. Sers-le, mais sans illusions, et tiens-toi toujours aussi loin que possible de Rome et de ta famille romaine...” Ah si, j'ai tout de même un Romain à lui recommander sans restriction, reprends ta tablette, *Regina*. Écris : “À Rome, je n'ai qu'un ami sûr : le compagnon de mon enfance, Lucius Calpurnius Frugi. Il fut le très jeune beau-frère du dieu César et il a occupé, depuis, les plus grands emplois civils et militaires sans cesser d'être un sage. Il termine sa carrière comme préfet de Rome, un poste auquel le divin Auguste l'a nommé et où Tibère César l'a maintenu. Il a toute la confiance du Prince, et toute la mienne. Je n'ai jamais eu de meilleur conseiller. Puisse-t-il vivre assez longtemps pour la conservation de ton royaume ! Rencontre-le dans sa *villa* d'Herculanum, plutôt que... plutôt que quoi ? Je ne sais plus, j'ai oublié... »

Épuisé par l'effort qu'il vient de produire, Juba est retombé sur ses oreillers. « Arrêtons-nous, dit Séléné. Nous verrons le reste demain ou après-demain. D'ici là, le médecin t'aura saigné et purgé, tu te sentiras rafraîchi et libéré des méchantes humeurs que secrètent tes organes. »

Les médecins grecs – la fleur de la science médicale d'alors – adhèrent tous à la *théorie des humeurs*, promise à un long avenir. Le praticien qui a succédé à Euphorbe est persuadé que l'état languissant du roi est provoqué par un

excès de bile noire. « Ah c'est vrai, plaisante Juba quand on lui tire du sang sous prétexte d'évacuer cette noirceur funeste, je n'ai jamais eu la peau bien blanche ! Pas aussi blanche que celle d'un Macédonien ou d'un Gaulois ! Voyez-vous, je soupçonne mes ancêtres numides de s'être quelquefois unis à des sauvages mélanogétules... Mais, grâce à vous et à vos saignées, mes bons thérapeutes, je serai bientôt aussi pâle qu'un Germain mort ! »

Quand on le saigne, il refuse la présence de la reine, il trouve dégradants les soins qu'on lui impose. Grâce aux dieux, il a assez de serviteurs pour que Séléne ne le voie que propre, habillé, rasé, parfumé, et bien calé dans son fauteuil, sur des coussins de pourpre ; alors, il accepte que la reine vienne lui donner la becquée. Il n'a plus d'appétit et n'ignore pas que la meilleure façon d'en finir consisterait à ne plus boire ni manger, c'est indolore et rapide. Mais il veut faire un dernier plaisir à sa femme, cette femme qui, malgré ses mèches blanches, reste si semblable à la jeune fille qu'elle fut : incapable de se résigner, toujours prête au combat ! Il se rappelle avec une tendresse amusée leur nuit de noces... Quelle furie c'était ! Mais, une fois domptée, elle avait vite appris ce qu'il souhaitait lui enseigner. Il se souvient avec émotion de leurs séances de massages, de leurs étreintes et de quelques lettres délicieuses, mais si enflammées qu'il avait pris peur ; non sans regrets, il avait dû la ramener dans les bornes de la décence conjugale : une reine n'est pas une courtisane... et d'une fille de Cléopâtre, à l'époque il craignait le pire ! Par bonheur, sa Séléne est restée très ingénue : elle ne connaît aucun des vilains mots dont usent les amants libertins, n'a jamais eu de mauvaises pensées, elle était plutôt douée pour l'amour, mais il l'a laissée l'ignorer... Au fil des ans, ils sont parvenus à un équilibre parfait : elle est la *matrone* idéale,

femme d'un seul homme, une *univira* comme sa sœur Antonia, mais l'*univira* sensuelle d'un mari vivant... C'est pourquoi il accepte de prendre de ses mains quelques cuillerées de sirop, quelques morceaux de fruits. Il aime la voir heureuse. Il l'aime. Tout entière.

Il sent pourtant que sa vie à lui se referme comme un éventail. Pli après pli... Déjà, il ne donne plus d'audiences le matin, la reine s'en charge. Elle reçoit, si nécessaire, les chefs de tribu, les sénateurs de passage, les marchands d'art grec, les envoyés enturbannés d'Aedèmôn et les émissaires casqués de Ptolémée. L'après-midi, entre deux siestes, il signe encore quelques lettres, que Séléné a dictées à leur secrétaire *ab epistulis*.

Pendant qu'il signe, la reine va au temple. Elle ne peut plus, en ce moment, assister au réveil de la déesse, et elle vient rarement à l'office du soir car elle veut rester auprès de son époux jusqu'à ce qu'il trouve le sommeil. Mais elle tâche de voler parfois un court moment dans la journée pour aller prier Isis sur la presque île du Phare.

Aux heures où Séléné s'y rend, le temple est presque toujours vide. D'évidence, la greffe égyptienne n'a pas pris en Maurétanie. Au beau temple doré d'Isis-Séléné, les indigènes de la région préfèrent l'hippodrome et le théâtre, surtout les jours où l'on adapte la scène aux combats de gladiateurs. On ne les voit nombreux au temple égyptien que pour la fête spectaculaire de la Navigation, quand prêtres et fidèles défilent costumés, portant les instruments du culte et la « barque d'Isis » qu'ils vont livrer aux flots.

Même de son fils Ptolémée, la reine reconnaît qu'elle n'a pas su faire un dévot de la Mille-Noms. Ç'aurait été différent

sans doute avec Théa, qui aimait déjà la pénombre de ces cours humides, la mousse des bassins, l'odeur entêtante du *kyphi* et les hymnes psalmodiés par les vieilles recluses en robe blanche. Théa, sa douce Théa, sa petite fille si pure et si jolie, vaincue par Apollon au sein même de la maison paternelle !

Suivie de quelques prêtres obséquieux, Sélééné traverse la seconde cour et, au bas du *podium*, s'incline devant la statue de sa déesse, avant d'oser relever légèrement la tête pour l'admirer. Avec son grand manteau de nuit semé d'étoiles, Isis lui semble, ce soir-là, d'une tristesse ravissante. On dirait que son visage d'or, mouillé par les embruns, pleure de vraies larmes. De nouveau, la reine se prosterne, puis elle ouvre les bras pour prier.

Dans son cœur, elle sait bien qu'elle ne peut pas demander à la Maîtresse des siècles de sauver Iobas : il a soixante et onze ans, et ses jours ont été pleins. Mais elle quémande encore six mois : six mois, n'est-ce pas raisonnable ? Ou trois, seulement trois, le temps que revienne à Césarée leur fils vainqueur... En échange, elle offrira au temple tant de deniers et d'*aurei* que le mannequin de bois qui forme le tronc de la déesse sous ses riches habits pourra être remplacé par un corps en or, assorti au visage et aux mains qu'elle lui a offerts trente ans plus tôt. Cette promesse nouvelle, elle la fait en silence, au creux de son âme ; elle n'en dit rien au chef des prêtres, l'austère successeur de Thykiadès, pour qu'il ne puisse pas lui reprocher de présenter à l'Unique de vaines prières. Trois mois, elle ne lui demande pas davantage, elle accepterait même de traiter à moins. Un mois, tiens. Un mois, à la rigueur. Mais un mois, un mois encore.

Iobas ne peut plus lire lui-même comme il aimait à le faire : dévider les rouleaux lui fatigue les bras, et puis sa vue a baissé. Mais il ne veut pas de lecteur, pas même le chef de ses bibliothécaires ; il exige que ce soit la reine elle-même qui lui lise les vers qu'il aime. Il chasse alors de la chambre tous ses *cubiculaires*, à part un Baquate de la Moulouya qui ne parle ni grec ni latin.

Au fait, qu'est devenu cet Ovide dont la reine chantait imprudemment les élégies galantes ? Tibère l'a-t-il rappelé du sombre exil chez les Thraces auquel l'avait condamné Auguste ? « Non, dit Séléné, il est mort là-bas, dans un petit port de pêche au bord du Danube. Il espérait toujours obtenir son rappel car, selon l'édit du Prince, il n'était condamné qu'à une relégation temporaire. Mais rien n'est venu, même après la mort d'Auguste. Alors, comme ses livres eux-mêmes restaient interdits, il s'est laissé mourir. Voilà comment à Rome, capitale du droit, les condamnations temporaires deviennent définitives...

— Ne fais pas de mauvais esprit, ma petite âme... Lis-moi plutôt le récit de la mort de Pyrame dans les *Métamorphoses*, puisque cet ouvrage-là reste autorisé. »

Un autre soir, elle propose de lui lire quelque chose d'Apollonios de Rhodes, qui a vécu autrefois à la cour des Ptolémées. Elle aime les vers que cet Alexandrin d'adoption a écrits sur la flèche d'Éros qui frappa en même temps Jason et Médée : *Soudain Jason, splendide, apparut à l'attente des yeux de la jeune fille. Le cœur de Médée cessa de battre, ses yeux s'obscurcirent, une rouge chaleur s'étendit sur ses joues... Ils se trouvaient seuls face à face, sans parole, sans voix. Tels de grands sapins tranquilles qui ont pris racine côte à côte dans la montagne, mais qui, sous l'élan brusque de la tempête, s'agitent et murmurent... Médée, enfin, leva les yeux,*

osa le regarder. Mais elle ne savait quelle parole dire pour commencer : elle désirait tout lui dire, tout en même temps ! Ah, elle eût bien arraché de ses entrailles toute son âme pour la lui donner, éperdue de sentir qu'il la désirait...

« Tu lis bien, soupire Juba, trop bien... Ces sentiments-là, les as-tu toi-même éprouvés ? Avant que j'entre dans ta vie... ou, peut-être, depuis ?

— Mais non, voyons ! Que vas-tu t'imaginer ! Je n'ai jamais aimé que toi. Il est vrai que ce n'était pas de cette manière-là. Au début, du moins...

— De cette époque je garde, en effet, quelques souvenirs mordants... Mais finalement, mon petit miel, moi aussi je n'ai aimé que toi. » Il ferme les yeux, repose sa tête sur les oreillers, il a déjà trop parlé. Mais elle, sa « jeune fille aux cheveux blancs », le croit moins usé qu'il n'est. Après tous ces mois passés sans lui, elle aspire à de vraies conversations, des controverses, des confidences : « Tu n'as aimé que moi ? menteur, vieux menteur ! Et tes courtisanes, les Corinthiennes, les Napolitaines ? et nos petites esclaves ? et tes mignons ? et la pauvre Callista ? » Il n'ouvre pas les yeux, se borne à murmurer : « *Dzoé kai psukhé*, ma vie, mon âme, tout cela n'avait pas d'importance. Un homme accablé de travaux ingrats a bien le droit de s'amuser un peu... »

Mais, brusquement piqué d'intérêt, il soulève les paupières et la regarde attentivement : « Étais-tu jalouse ?

— Quelquefois... Agacée, du moins. Je t'ai cru une passion pour la vedette de ton théâtre, Léonteus, quand il était encore jeune. Souviens-toi : avant qu'il ne grossisse comme un porc à l'engrais et que tu te moques de lui dans tes épigrammes, il était beau comme Narcisse ! J'ai craint aussi Ecloga, la gracieuse Ecloga, ta danseuse de *pantomimes*. Tu semblais ne

plus pouvoir te passer d'elle, au point de l'emmenner à Rome avec nous... Un voyage qui ne lui a pas porté bonheur, pauvre petite ! L'air de la Ville est si mauvais en été, avec tous ces miasmes... Elle y est morte des fièvres en huit jours. Je n'en étais pas fâchée...

— Chipie ! J'espère au moins que tu ne l'avais pas empoisonnée ? »

Il lui a saisi la main, dans un geste sincère d'inquiétude. Pour qui la prend-il ? Pour une Plancine ? une Martina ? une Romaine, enfin ? « Je n'empoisonnerai jamais personne, *Basileus*. Si je devais tuer, ce serait de face et au couteau. J'aimerais bien enfoncer un couteau dans le ventre de mon ennemi, viser en dessous du nombril, sentir la lame pénétrer dans sa chair molle, et pousser, pousser de bas en haut pour arracher, arracher le foie avec les intestins et plonger le poignard jusqu'à la garde... »

Un instant interloqué par la précision passionnée de l'aveu, il finit par chuchoter : « Ah, j'y suis ! Ce couteau, c'est le poinçon affûté que tu emportais quand Auguste te faisait appeler... Au fait, de quoi te parlait-il quand tu allais seule chez lui, à douze ans ? » Sa vieille main sèche et chaude, sa main de malade, presse la petite main de Séléne, elle croit qu'il veut savoir, qu'il sait. « Iobas, dit-elle enfin, tu m'as eue vierge... et innocente jusqu'à la sottise, n'est-ce pas ? Il n'y a rien à dire de plus. » Un silence, un long silence, puis : « Mais Tibère ? Parle-moi de Tibère. J'ai compris depuis longtemps que tu as un faible pour lui... Jure-moi qu'il ne s'est rien passé entre vous, qu'il te regarde toujours comme une sœur. »

Séléne a craint de rougir, comme la jeune Médée. Et à son âge ce serait ridicule ! Mais elle ne s'attendait pas à ce que son

Iobas eût remarqué son penchant pour ce César que personne n'aime tant il est peu aimable !

Un César qui, d'ailleurs, ne l'aime pas plus qu'il n'aime les autres, un Prince qui a toujours haï les femmes, sauf une : Vipsania, aujourd'hui disparue. Depuis sa rupture avec Julie, on ne lui a connu aucune liaison... Serait-il devenu abstinent avant même la quarantaine ? Dans sa domesticité, il possède bien quelques *enfants délicieux*, mais c'est pour les offrir à ses convives, lui ne les consomme pas. Alors quoi ? Des prostituées de bas étage ? À moins que la crainte de tout rapport humain ne l'ait amené à penser qu'en amour, comme en toute chose, on n'est jamais si bien servi que par soi-même ? Prima prétend que dans sa chambre, à Spelunca, il collectionne les tableaux érotiques... Mais personne n'a pu vérifier cette rumeur, peu infamante, d'ailleurs.

À Juba, la reine jure que, si elle a eu pitié de Tibère enfant, si elle l'a plaint et si lui-même l'a parfois protégée, elle n'éprouve plus, devant le vieillard misanthrope qu'il est devenu, qu'une infinie tristesse... Sans lâcher la main de Séléne, Juba la serre plus fort : « Quand je ne serai plus là, *Uxor*, ce n'est pas seulement de la tristesse que ton ami d'enfance devra t'inspirer, c'est de la peur. » Puis il se laisse retomber sur ses oreillers, les yeux fermés.

« Tu devrais dormir un peu, lui dit Séléne, mes sottises t'épuisent. Je vais rester là, assise en silence. Près de toi. Je ne te quitterai pas. Dors, *Basileus*, dors. »

JUBA ne prenait plus qu'un peu de vin dans lequel il trempait parfois un biscuit, à la condition que Séléne le lui fît manger. Ses jambes avaient beaucoup enflé, et il refusait maintenant d'être porté jusqu'à son fauteuil d'osier. Il avait interdit aux médecins de poursuivre leurs traitements : « Cessez donc de vouloir m'éclaircir la bile ! À mon âge et dans mon état, rien n'est plus naturel que la bile noire et la mélancolie... »

Cependant, il supportait encore l'intervention de son barbier : il ne voulait pas apparaître négligé devant la reine. Il faisait aussi brûler toutes sortes de parfums dans sa chambre par crainte de sentir mauvais, car il avait quelquefois des « oublis » qui l'humiliaient. Il restait de longues heures les yeux fermés, sans dormir, mais sans bouger. Quelquefois, après sa toilette et le ménage de sa chambre, réveillé par le dérangement qu'on lui avait infligé, il voulait parler avec elle. De l'avenir. Non pas l'avenir de Ptolémée et du royaume, sur lequel il lui avait dicté tout ce qu'il croyait important, mais leur avenir à tous deux : « Tu feras porter mon corps dans le mausolée, auprès de celui du roi Bocchus, mon prédécesseur. Plusieurs sarcophages de pierre sont préparés pour nous dans le Tombeau. Revêts-moi de la *toga picta* triomphale que m'ont accordée les Romains. Place autour de moi des rouleaux de mon *Libyca* et, à mes pieds, le petit buste que j'ai fait faire de mon ancêtre Massinissa. Celui-là aura vécu et régné encore plus longtemps que moi : il n'est mort qu'à quatre-vingt-dix ans ! J'aurais dû écrire quelque chose sur lui, au lieu d'aller faire la guerre aux Gétules. On se disperse, vois-tu, on se disperse, et puis... Enfin, j'ai eu une vie bien remplie, je peux partir sans regrets.

— Pas même celui de me laisser ? »

C'était une coquetterie cruelle. Mais, à certaines heures, la force d'âme de Juba, sa tranquillité, son visage aussi impassible que celui du gladiateur qu'on égorge, agaçaient Séléne. Elle ne parvenait pas, elle, à imaginer sa vie sans lui. Elle aurait aimé qu'il se donnât plus de mal pour manger, s'asseoir, parler. Pour vivre, quoi !, vivre encore un peu, quelques semaines, quelques jours... Les larmes aux yeux, elle dit : « Iobas, mon roi, je ne veux pas, moi, que tu t'en ailles. Tu sais bien que, depuis la mort de Théa, je ne tenais plus à la vie que pour toi, qu'elle ne m'était quelque chose que pour toi... »

Cette fois, le roi quitta son masque d'impassibilité. Mais ce ne fut pas pour laisser couler des pleurs ou permettre à la tendresse de le submerger : un sourire amusé flotta sur ses lèvres desséchées et ses yeux cernés brillèrent de gaieté. « Oh, mon petit miel, dit-il, si rire n'augmentait pas tant mes maux de tête, je m'esclafferais ! Que tu es drôle quand tu feins de ne plus avoir de raisons de vivre ! Tu survivras à ma mort comme tu as survécu à celle de tes parents, de tous tes frères, de ta chère Octavie et de quatre de nos cinq enfants. Tu survivras parce que... parce que tu ne peux pas t'en empêcher... » Il s'arrêta un moment pour reprendre son souffle et, en silence, il lui caressa la main. Il disait : « Pardon, mais je ne parviens pas, *Basilissa*, à imaginer aujourd'hui quelle... quelle épreuve pourrait t'abattre... Ne m'en veux pas, le brin d'herbe qui s'entête à pousser sur un rocher m'attendrit... Reste comme tu es : un assemblage d'atomes si compact que... que lorsqu'ils considèrent ce petit paquet serré, les atomes plus volatils qui composent mon pauvre corps chantent les louanges du Grand Univers... »

Il réclama ensuite une serviette trempée dans de l'eau froide pour s'en entourer la tête : parler longtemps avait réveillé sa

migraine. Il ferma les yeux, sa main était brûlante de fièvre. Ce fut trois ou quatre jours plus tard qu'il tomba en agonie. Avant qu'il perdît conscience, ils n'avaient reparlé qu'une seule fois de ce qui adviendrait « après ». Il ne lui avait pas caché que les atomes qui se disperseraient à sa mort ne se retrouveraient sans doute plus jamais réunis, et il y avait encore moins de chances pour qu'une nouvelle composition, semblable à ce qu'il était, pût retrouver par hasard, au sein de l'immense Univers, le même groupement d'atomes qui avait constitué Séléne : « Je serai peut-être un épi de blé... Tu seras un morceau d'étoile... Tout est bien. »

Séléne avait tenu ses sœurs romaines au courant de l'état du roi. Elle avait aussi envoyé des messagers à Aedémôn et à Ptolémée. Mais, à supposer que l'émissaire parvînt à trouver ce dernier à temps dans le vaste Sud où il combattait, le jeune roi ne pourrait sûrement pas abandonner son armée pour assister aux funérailles de son père. Les choses se présentaient mieux du côté d'Aedémôn : leur « fils » gétule se trouvait à Volubilis et, dès que la reine comprit qu'Isis n'exaucerait pas son vœu, elle lui écrivit de se mettre en route.

Le jeune affranchi débarqua à Césarée à la mi-septembre, dix jours après la mort du roi. Dans le cortège qui, trois jours plus tard, accompagna le corps embaumé depuis le palais jusqu'à la Porte de l'Est, il put figurer à sa place : devant tous les autres affranchis, mais loin derrière les cousins numides venus de l'arrière-pays, les *chevaliers* romains installés à Césarée, les « maires » de Carthagène et de Cadix, les représentants de la colonie de Tanger et l'envoyé personnel du proconsul d'Afrique, encore occupé, avec Ptolémée, à traquer Tacfarinas dans l'Aurès. Bien que modeste au regard des funérailles organisées par les Romains pour les membres de

leur famille princière, le cortège de Juba comportait tout ce qu'il fallait de gardes en grande tenue, de flambeaux, de statues couronnées et de pleureuses à la tête couverte de cendres. Les Africaines pleuraient d'ailleurs beaucoup mieux que les Romaines, leurs lamentations étaient entraînantes et, après quelques minutes, le peuple massé le long des rues sanglotait à grand bruit.

Passé la Porte de l'Est, on mit le corps sur une barque pontée pour rejoindre à quelques dizaines de milles une plage d'où on le remonterait jusqu'au Tombeau des rois maures – en raison du mauvais état des chemins, un voyage maritime s'avérait plus rapide qu'un transport par voie de terre. Seuls Iacintus, le chef de la garde militaire du roi, Izelta et Aedèmôn accompagnèrent Séléné dans le dernier voyage de Juba. La reine ne pleurait pas.

La première pluie d'automne se mit à tomber. Elle tombait, toute fine encore, presque timide, sur le bateau et ses passagers. Après la sécheresse des mois d'été, cette averse était la bienvenue. Séléné se tenait sur le pont, à la proue ; Izelta s'approcha avec une ombrelle pour l'abriter, mais elle l'écarta.

Ce voyage en barque dans la pluie et les embruns la ramenait à Alexandrie quand, au petit matin, vêtue d'une robe plus caparaçonnée de bijoux qu'un costume de sacre, raide comme une figure de proue, elle devait, sur l'ordre de sa mère, passer la mer et monter jusqu'à la chambre de son père pour l'attendrir et le ramener au palais... Elle tremblait de froid sous la pluie, elle grelottait de peur, la peur d'échouer encore, de ne pas savoir lui parler. Elle se sentait si petite, si laide, si impuissante... Jamais, en effet, elle n'avait réussi à arracher Marc Antoine à sa tanière, cette « Timonière » où, dans l'attente de la mort, il s'était barricadé. Et jamais, non plus,

elle ne ferait sortir Iobas du sombre mausolée où il avait choisi de « prendre ses quartiers » pour l'éternité. Les hommes de sa vie, l'un après l'autre, l'abandonnaient... Elle ne devait trouver qu'en elle-même la force de continuer.

SI LES SŒURS de la reine ne s'étaient pas dérangées pour rendre un dernier hommage à un beau-frère qu'elles connaissaient peu, c'est surtout parce qu'en ce mois de septembre de l'an 23 annonces de décès et lettres de condoléances s'étaient croisées sur la mer.

Au moment où, au terme d'une lente maladie, les « atomes » du vieux Juba rejoignaient les espaces infinis, on portait en effet dans le mausolée du Champ de Mars les cendres d'un homme jeune, disparu en pleine santé : Castor, le fils unique de Tibère.

Il avait procuré à son père trois années de tranquillité. Le peuple était plutôt satisfait de leur gouvernement à deux têtes. Les finances étaient bien gérées et, dans les pays vaincus, le tribut n'augmentait plus. Quant aux différends extérieurs, ils étaient réglés par la diplomatie plutôt que par la guerre : un ambassadeur coûte toujours moins cher qu'une armée... Certes, au Sénat, les délateurs avaient poursuivi leur sale travail, dénonçant un sénateur, puis un autre, un gouverneur, puis un autre. L'accusation de lèse-majesté faisait florès, au point qu'à tout hasard on l'ajoutait à des accusations mieux fondées – adultère, concussion, violences ou assassinat. Mais la plèbe restait indifférente à ces passe-temps de l'élite, elle ne reprochait à Tibère que sa radinerie : « trop près de ses sous » selon elle, il ne donnait pas assez de Jeux. Au vrai, le nouveau Prince n'aimait ni les courses de chars ni la gladiature. Quand il se trouvait à Rome, sa fonction l'obligeait à y assister, mais on lisait le dégoût et l'ennui sur son visage – ce qui gâchait le plaisir des autres...

Pendant les trois années écoulées, le peuple s'était réjoui d'apprendre que tout se passait pour le mieux au palais entre le Prince et son fils : Castor avait exercé un deuxième consulat

avec son père et reçu, en 22, la puissance tribunicienne, ce pouvoir suprême qui le rendait inviolable. C'était le désigner clairement comme cosouverain et héritier. Il gouvernait déjà avec tant de mesure que, fuyant les trois veuves, Tibère pouvait se retirer souvent en Campanie, dans sa maison de Spelunca. À son fils, il avait abandonné sa *Tiberiana*, la *domus* qu'il s'était fait bâtir un peu à l'écart de celle de sa mère. Lorsqu'il revenait à Rome pour quelques jours, il aimait à y croiser ses petits-enfants : sa petite-fille Tertia qu'il venait de fiancer à Nero, fils aîné du regretté Germanicus, et les jumeaux, qui commençaient à courir partout.

Évidemment, les rencontres avec Livie lui restaient pénibles : elle voulait encore se mêler de tout, du plus petit au plus grand. Au point que, pendant les premières années du nouveau principat, le nom de l'*Augusta* figurait, au même titre que le sien, sur l'en-tête des lettres officielles. Irrité, Tibère avait fini par le supprimer, ce qu'elle ne lui pardonnait pas. Elle revenait régulièrement à la charge, prétendant qu'Auguste, à la fin de sa vie, avait clairement souhaité la voir partager le pouvoir... Son fils lui répondait qu'à l'âge qu'il avait atteint il n'avait plus besoin de nourrice. Elle répliquait que c'était pourtant à sa « nourrice » qu'il devait sa position.

Elle lui donnait son avis sur les nominations et faisait connaître son point de vue au Sénat par les maris de ses « tisseuses de toges » – une ingérence si insupportable à Tibère qu'il maintint les *magistrats* dans leur charge plus longtemps encore qu'il ne l'avait envisagé : sept ans, huit ans... Quand Livie constata qu'elle perdait toute emprise sur les affectations, elle intervint dans les procès, comme elle l'avait déjà fait pour ses amies Plancine et Urgulania. Après quoi, elle se mit en avant dans les dédicaces publiques : sur le marbre de la statue d'Auguste dressée devant le théâtre de

Marcellus, elle fit graver son nom avant celui du Prince. Tibère n'osa pas le faire marteler... Elle prétendit aussi recevoir les sénateurs, et pas seulement leurs épouses. Tibère l'obligea à annuler l'invitation. Alors, sans désarmer, elle se mit à accorder des entretiens aux représentants des cités, et, lors d'un incendie survenu dans son quartier, elle alla jusqu'à diriger les pompiers ! Quelle fringale d'autorité ! Et comme elle avait bien caché pendant quarante ans cet appétit de pouvoir !

À Rome, même lorsqu'il ne se rendait pas de sa propre initiative dans la maison de sa mère, située derrière l'ancien appartement d'Auguste, Tibère restait rarement plus de deux ou trois jours sans la voir. Elle lui rendait visite, sans même se faire annoncer. Elle était chez lui comme chez elle et terrorisait – toujours avec le plus humble sourire et la politesse la plus exquise – les gardes et les nomenclateurs. Quand ils voyaient s'avancer dans les couloirs la petite silhouette drapée de violet de la grande prêtresse du culte augustal, tous, respectueusement, s'écartaient. Et soudain, elle était là, surgissant devant son fils comme une revenante se dresse devant l'héritier qui lui a marchandé ses offrandes. Il la dévisageait en silence. Il la détestait, il détestait sa bouche pincée que les rides autour de ses lèvres faisaient de plus en plus ressembler à un cul-de-poule, il haïssait son regard rapide, fureteur, qui ne s'arrêtait sur un homme ou un objet que pour en évaluer le prix, il exécrait cette voix mielleuse, endormeuse, qu'elle prenait pour lui présenter ses exigences et qui tournait au glapissement dès qu'il lui opposait un refus. Moitié chatte, moitié renarde, sa mère était une chimère, un assemblage monstrueux... et elle ne mourait pas, cette sorcière ! Elle avait un fils de soixante-cinq ans et elle ne mourait pas !

Seuls le délivraient de cette présence importune les petits séjours que, grâce à Castor, il pouvait faire sur la côte, en compagnie de deux ou trois amis fidèles. Tranquilles aussi, les longues journées de travail passées avec son fils dans la haute tour des *Jardins de Mécène* : la Vieille ne venait jamais les embêter là-haut parce qu'elle ne pouvait plus monter les marches.

Pour Tibère, Castor était le fils rêvé : obéissant, appliqué et toujours de bonne humeur. Jusqu'à l'heure du dîner, où malheureusement il s'enivrait, son garçon lui rappelait en tout sa défunte mère, Vipsania. C'est pourquoi Tibère ne voulait pas se séparer de lui en l'envoyant commander les armées. Du reste, c'est par la négociation qu'ils avaient mis fin, sans gaspiller une seule flèche, à une révolte des Gaulois et une rébellion des Thraces.

Il répétait à son fils : « Promets-moi de renoncer aux conquêtes. Ton cousin Germanicus était un va-t-en-guerre, lui ! Il m'a perdu beaucoup d'hommes dans sa deuxième campagne de Germanie. Par Zeus, qu'avions-nous à faire de ces mers glacées ? L'Empire romain n'est déjà que trop étendu... Quand je ne serai plus là, reste sagement derrière les frontières que la Nature a tracées pour nous, le Rhin, le Danube, l'Euphrate, et si tu y parviens sans avoir à te battre, tu n'auras pas peu fait pour le bonheur des Romains. *Moderatio*, mon fils, *moderatio* ! »

Et cet appel à la sagesse, à la retenue, il le lui renouvelait au moment où Castor le quittait pour aller banqueter : « *Moderatio*, mon fils ! » ; mais, cette fois, il savait qu'il ne serait pas entendu. Et il s'en inquiétait d'autant plus que Castor, ivre, cherchait la bagarre. Du lutteur dont il portait le surnom, il avait la carrure et la frappe. Mieux valait alors ne pas lui manquer de respect. Séjan, le jeune préfet du prétoire,

en avait fait la dure expérience : le fils du Prince l'avait envoyé rouler à dix pas parce que l'autre l'avait bousculé au passage d'une porte. « On saura désormais, avait conclu Castor, lequel de nous deux a la préséance ! »

Mais voilà que, le 14 septembre de l'an 23, le bouillant Castor était mort brusquement, à trente-six ans. On parla d'un excès de sang et surtout d'intempérance, car il avait été pris de malaise au sortir d'un dîner. Malgré les saignées, il était resté plusieurs jours inconscient avant de rendre l'âme. Il laissait deux fils de quatre ans.

Tibère fut ravagé : non seulement il perdait un fils unique avec qui il s'entendait bien, mais il voyait s'éloigner la perspective de la retraite à laquelle il aspirait de tout son être. Quitter la Ville, se retirer dans la solitude, écrire peut-être – ce vœu qu'Auguste, en prenant de l'âge, avait formé autrefois devant ses amis sans y croire lui-même, n'avait, pour Tibère, rien d'un vain mot. Depuis qu'il avait accordé la puissance tribunicienne à Castor, il lui laissait de plus en plus souvent la bride sur le cou et n'avait qu'à se louer des initiatives de son héritier.

Désormais, il n'avait plus d'« associé », et plus de successeur ! Des deux côtés de la famille, les enfants étaient trop jeunes pour exercer le principat : ses petits-fils, les jumeaux de Castor, sortaient à peine de nourrice, et l'un d'eux enchaînait tant de maux d'oreille et de ventre qu'il ne paraissait pas destiné à vivre longtemps. Quant à ses petits-neveux, qu'Agrippina élevait seule depuis « l'empoisonnement » de son mari, les aînés n'avaient même pas encore pris la *toge virile*. Mais il y avait pire : lui qui devait déjà supporter, dans l'enclos du Palatin, trois veuves qui, brus les unes des autres, se crêpaient volontiers le chignon, il allait maintenant devoir en « gérer » une

quatrième – sa belle-fille Livilla, qui n'était pas la meilleure des quatre ! Quatre veuves dans une même famille, presque dans une même maison, quatre harpies autour d'un seul homme : comment ce pauvre mâle ne fût-il pas devenu misogyne ?

Entre la mort de Castor et ses funérailles, Tibère montra assez de fermeté d'âme pour se rendre au Sénat. Il y trouva les consuls en deuil et les sénateurs en larmes, larmes de crocodile chez tous ceux qui restaient encore convaincus de la culpabilité des Claudii dans la mort de Germanicus. Sous le masque du deuil, ils se réjouissaient que, par un juste retour des choses, le pouvoir revînt vers les Julii, puisque seule la famille d'Agrippina pouvait présenter au peuple des garçons quasi pubères...

Tibère, de son côté, prit acte de la situation. Dans le même discours où il reconnaissait qu'« on a peine à supporter la clarté du jour quand on est dans le deuil », il présentait aux sénateurs les jeunes Nero et Drusus Celer en les tenant par la main : « Ces orphelins, je les avais confiés à leur oncle Castor en le priant de les choyer à l'égal de son propre sang et de les former sur son modèle. Maintenant que mon fils m'a été arraché, je tourne vers vous mes prières : ces arrière-petits-fils d'Auguste, recueillez-les, dirigez-les. Et vous, Nero et Drusus, voici ceux qui, désormais, vous tiendront lieu de parents. »

Quelques jours plus tard, il fit prendre la *toge virile* à Nero et demanda aux sénateurs de lui accorder la questure avec cinq ans d'avance... On changeait d'époque, pas de méthode.

MAGASIN DE SOUVENIRS

Catalogue, vente archéologie, Drouot, Paris :

...78. Intaille ovale plate gravée d'un profil du fils unique de Tibère, Drusus II, dit Castor, en jeune Hercule aux cheveux bouclés. Jaspe rouge. Art romain du 1^{er} siècle.

1,2 x 0,6

300/400

ANTONIA avait adressé à Juba et Séléné une lettre très officielle pour leur faire part de la mort subite de son gendre Castor, mais elle n'espérait pas, disait-elle, que les souverains pussent venir aux funérailles car le temps leur manquerait. Sur la mer d'équinoxe, cette lettre avait croisé le billet où Séléné, bouleversée, annonçait à ses sœurs la mort de son roi. Puis ce furent des lettres de sympathie qui traversèrent dans les deux sens la Méditerranée. Au nom de son fils Ptolémée, absent, la reine envoya à Tibère, Livie et Livilla un long éloge de Castor, suivi des consolations inutiles qu'on a coutume de prodiguer dans ces moments-là. Dans sa lettre à Livie, elle fut même assez habile pour lui faire miroiter, « malgré les épreuves », un prompt retour à l'Âge d'or augustéen, et maintenir, dans cette perspective, la balance égale entre les héritiers de Castor et ceux de Germanicus : l'*Augusta* n'était-elle pas leur arrière-grand-mère à tous ? Lesquels allait-elle choisir ?

Deux de ces lettres seulement sortaient vraiment du cœur de Séléné. D'abord, la lettre à Prima, où elle racontait la maladie de Juba et analysait ses propres sentiments sans recourir au code secret qu'elles avaient inventé. Car tout, dans ce malheur, lui semblait avouable, y compris sa propre lâcheté devant Iobas agonisant, Iobas inconscient, Iobas râlant pendant des heures avec, dans la gorge, cet horrible bruit de friture... Elle avait lâché sa main inerte, abandonnant aux servantes et aux médecins ce corps tant aimé. « Je sentais, avouait-elle, que si je restais plus longtemps dans la chambre, j'allais prendre un coussin pour l'étouffer. J'avais envie de le tuer. Le tuer pour arrêter ce gargouillis. Parce que c'était le même bruit qui était sorti de la gorge d'Antyllus, notre frère Antyllus, quand les Romains lui avaient sectionné l'artère du cou devant moi, à Alexandrie. Le même grésillement qui avait submergé son cri

au moment où les soldats d'Octave, l'attrapant par les cheveux pour lui renverser la tête en arrière, avaient enfoncé leur glaive dans sa gorge. Et j'ai désiré que ce rôle cesse. Je voulais l'étouffer sous un oreiller. Je ne pensais plus qu'à l'étouffer... Alors j'ai fui. Par horreur et par amour. »

À Tibère aussi, elle avait écrit avec sincérité, sans lui faire de confidences, mais moins comme une souveraine étrangère que comme une amie. Elle n'avait pas oublié, pourtant, l'ultime mise en garde de Iobas : « Quand je ne serai plus là, ton ami d'enfance ne devra t'inspirer que de la peur... » Néanmoins, aux craintes qu'elle savait devoir éprouver se mêlait encore de la pitié. Pitié pour cet homme qui, dès sa naissance, avait subi tant de tribulations et connu si peu d'affection et qui, aujourd'hui, alors qu'il atteignait le sommet du pouvoir et la fin de sa vie, se voyait brutalement privé de son fils unique... et de son petit-fils aussi, puisque, quelques jours après son père, Germanicus Gemellus avait, à son tour, rendu ses petits atomes au Grand Tout.

« Les coups de la Fortune t'ont souvent renversé, et pourtant tu ne t'es pas rendu, lui écrivait-elle, tu les as affrontés avec toujours plus d'énergie. Ces années de deuil, tu es condamné à les passer dans le labeur, mais, au contraire de moi, dont le fils est encore célibataire, tu es entouré d'une multitude d'enfants qui vont grandir et te soulageront bientôt de tes travaux. Alors, tu pourras te retirer, mener une vie à l'écart et n'avoir pour compagnons de table que ceux que tu auras choisis. Quant à moi, lorsque mon fils aura gagné la guerre et sera marié, j'espère pouvoir m'installer dans ma chère *villa* d'Antium pour m'y adonner au loisir. Peut-être, dans cette douce retraite, recevrai-je un jour un billet par lequel tu m'inviteras, en voisine, à venir philosopher avec toi dans ta "Caverne" ? Nous nous encouragerons mutuellement à trouver la vraie joie et

tâcherons de nous rendre agréable le souvenir de ceux que nous avons perdus, agréable comme le sont certains fruits dont l'âpreté est pleine de douceur... Chacun de nos jours, alors, sera comme une vie entière. »

Curieux : non seulement son langage changeait selon qu'elle s'adressait à Prima ou à Tibère, mais elle avait l'impression de changer d'âme. Celle qu'elle réservait à Tibère était plus noble et mieux dominée – c'était, malgré elle, l'âme des Cours...

TIBÈRE, qui pendant trois ans avait commencé à jouir d'une semi-retraite entre Rome et Spelunca, a dû reprendre le collier. De nouveau, il tire le char de l'État, assiste à toutes les séances d'un Sénat qu'il méprise et retrouve au dîner les quatre veuves de sa maison. Auguste parlait autrefois de sa fille et de ses petits-enfants exilés comme de ses « trois cancers », Tibère pourrait parler de ses quatre ulcères... Mais en parler à qui ? Son fils mort, il n'a plus grand monde avec qui se laisser aller. Non qu'il ait besoin de conseillers, mais il aimerait parfois échanger avec un autre pour essayer ses arguments et affermir ses décisions.

À part Calpurnius Frugi, son préfet de Rome, qui est encore plus vieux que lui et plus occupé à réparer les rues qu'à cajoler le Sénat, il ne voit guère que son préfet du prétoire, le jeune Séjan, sur qui s'appuyer en cas de besoin. Ce garçon issu d'une famille de simples *chevaliers* toscans tous entrés au service de l'État, le Prince prend peu à peu l'habitude de se décharger sur lui des affaires qui l'ennuient. Il ne conserve que les dossiers financiers, les questions diplomatiques et les rares nominations dans les *provinces*. Sur tous ces points, son gouvernement se révèle excellent. En revanche, il cesse de recevoir les solliciteurs de tout poil et les fils des grandes familles, dont la bassesse le dégoûte : « Qu'ils s'adressent à Séjan ! Il m'en rendra compte. »

Plus souvent encore que des quémandeurs, les importuns qu'il renvoie ainsi vers son préfet du prétoire sont des délateurs. On ne compte plus les dénonciateurs « professionnels » depuis qu'après la mort de Germanicus la loi de *lèse-majesté* a été encore élargie par la jurisprudence du Sénat : désormais, toutes les formes de la liberté d'expression sont visées. La critique, la caricature, le bon mot sont devenus

suspects, n'importe quelle conversation peut faire l'objet d'une accusation. Le silence même éveille des soupçons.

De ces « récréations sénatoriales », Tibère abandonne le détail à Séjan ; et, pour prouver sa satisfaction à son préfet du prétoire qui se plaint de devoir sans cesse courir d'un lieu à l'autre, il l'autorise à rassembler dans Rome même, et dans une seule caserne, ses cinq mille prétoriens, cette milice d'élite créée par Auguste. Dans la Ville, il leur permet aussi de porter l'uniforme, mieux adapté que la toge au maniement des armes. Depuis des siècles, pourtant, aucun soldat n'était autorisé à entrer dans Rome, sauf pour accompagner un Triomphateur. L'accord donné par Tibère à Séjan est une erreur, dont l'Empire supportera les conséquences longtemps : quel mouvement populaire audacieux, quel législateur hardi, quel tribunal courageux, quel César même pourrait résister à l'intervention instantanée de cinq mille soldats bien payés, bien armés et soumis à un seul ?

Si Tibère accède ainsi volontiers aux demandes de Séjan, c'est qu'il ne voit en lui qu'un adjoint acceptable, que sa naissance et sa fortune médiocres éloignent de la haute noblesse et écartent du Sénat – un éternel second, dévoué et sans ambitions. Quant aux vieux patriciens oisifs, le nouveau Prince continue à ne pas se soucier de leurs règlements de comptes : aussi longtemps qu'ils vident leurs querelles par le droit, ils ne le font pas par les armes, et un jugement inique sera toujours à ses yeux préférable à une juste bataille. Évitions les guerres civiles ! S'il faut tuer, tuons à l'unité !

Lui qui s'était cru partisan de la République n'est plus, maintenant qu'il voit l'état de l'aristocratie, l'adversaire du principat. Il regrette seulement qu'Auguste ait bâti un régime

en trompe-l'œil : puisque les Romains n'étaient plus assez vertueux pour être républicains et que, d'ailleurs, ce système ne pouvait convenir à un vaste Empire, il eût été préférable d'opter franchement pour la monarchie. C'était déjà l'idée de César et le projet de Marc Antoine. Il n'y aurait eu qu'une seule famille en piste et, dans cette famille, un ordre de succession clair : de mâle aîné en mâle aîné, les oncles assurant la régence si le Prince en titre n'avait pas encore atteint l'âge du consulat. Dans un tel régime, plus besoin de Sénat. Il suffirait de remplacer cette assemblée de bavards et de délateurs par une Cour décorative, d'une noblesse ancienne et prouvée, et par quelques services spécialisés confiés à de brillants affranchis.

« Serait-ce alors si différent de cette monarchie parthe que nous méprisons ? lui demande Calpurnius Frugi, le préfet de Rome, l'un des derniers amis avec qui il s'autorise à parler des affaires de l'État.

— Certainement ! Ce qui nuit à la monarchie parthe, c'est la polygamie de ses souverains : chaque "roi des rois" a quantité de fils, et même de fils aînés ! Si bien qu'à chaque succession, ils s'étripent entre demi-frères jusqu'à ce que l'un d'eux réussisse à exterminer tous les autres. Fâcheuse perte de temps !

— Si l'on appliquait ton système, les cadets, les neveux, les petits-neveux et les fils adoptifs n'auraient plus jamais part au gouvernement.

— En effet.

— Dans une telle hypothèse, tu n'aurais plus actuellement qu'un seul successeur : ton petit-fils Tiberius Gemellus, qui n'a que six ans. Pari risqué... Si après son jumeau ce pauvre enfant venait à disparaître, seul pourrait lui succéder l'aîné des

frères ou des cousins de son père : en l'occurrence, ce pauvre Claude. Et crois-tu vraiment que Claude... ? Allons, mon ami, résigne-toi : il te faut vivre encore longtemps pour le bonheur de Rome ! »

Tibère s'interroge : en quoi supporter, comme il le fait, les humeurs de quatre veuves contribue-t-il au bonheur de Rome ?

De ces quatre-là, Agrippina est assurément la plus odieuse. Bien qu'elle ne soit pas certaine que Tibère ait fait assassiner le mari qu'elle adorait, elle reste convaincue, comme la foule romaine, que Livie et Plancine sont responsables de sa mort. Malheureusement, Plancine est à l'abri et Livie est intouchable. Le suicide de Pison n'ayant pas suffi à apaiser son ressentiment, la veuve de Germanicus s'en prend donc à Tibère, auquel elle ne laisse jamais oublier que, dans ses veines à elle, fille de Julie, coule le sang du dieu Auguste et du divin Jules. Comme ses fils sont encore trop jeunes pour jouer auprès de leurs partisans leur rôle de chefs de clan, c'est elle qui l'assume. À la surprise générale : « Cette femme est un sacré bonhomme ! » disent avec admiration les ménagères romaines.

En ce jour d'août elle ose, par exemple, interrompre un sacrifice que Tibère fait aux mânes d'Auguste dans le temple d'Apollon Palatin. Elle est scandalisée par un procès que Domitius Afer, un délateur bien connu, vient d'intenter devant le Sénat à sa cousine Claudia Pulchra. Pulchra, petite-fille chérie d'Octavie, est la veuve, encore jeune, de cette vieille baderne de Varus dont les erreurs militaires en Germanie ont coûté trois légions à Auguste. Mais elle est surtout la cousine d'Agrippina, avec qui elle partage « l'illustre sang » des Julii. Afer n'a pas hésité, pourtant, à accuser Pulchra

d'« impudicité » et de « débauche ». Bon, Pulchra a un amant, mais elle est veuve ! Alors, pour charger la barque, le délateur vient d'ajouter à cette accusation un peu faible le crime de lèse-majesté : usage de maléfices et de sortilèges contre le Prince ! Si Tibère laisse le Sénat poursuivre cette malheureuse, c'est la condamnation assurée...

Au milieu du temple et sans se soucier le moins du monde des autres officiants, Agrippina se répand en récriminations. « Comment peux-tu, lance-t-elle au Prince abasourdi, prier le dieu Auguste et laisser en même temps persécuter sa postérité ? L'âme divine de mon grand-père n'est pas entrée dans cette statue que tu affectes d'honorer : elle est passée en Pulchra et en moi. C'est en nous que coule son sang céleste, et je suis son image vivante. Pulchra n'est qu'un prétexte : c'est moi qu'Afer veut attaquer, c'est le divin sang des Julii qu'avec ton accord le Sénat cherche à persécuter ! » Et soudain Tibère, qui jusque-là s'est contenu, lui jette à la figure un vers grec : « *Quand cesseras-tu, petite fille, de te prendre pour une victime parce que tu ne règues pas ?* » Et il se rend aussitôt au Sénat, laisse condamner Pulchra et son amant, et félicite même le médiocre Domitius Afer pour ses talents d'orateur...

Il y a quelque temps déjà que Séjan lui rapporte les menées auxquelles se livrent Agrippina et son fils Nero, pour hâter le moment où le jeune homme, dûment guidé par sa mère, pourra prendre l'Empire en main. Mais lui, Tibère, dont l'adage favori est *Souviens-toi de te méfier*, doit-il accorder à ce Séjan une confiance illimitée ? Alors qu'il se sentait prêt, par fatigue, à augmenter encore les pouvoirs de son préfet, il a été stupéfait de recevoir, de la main de ce *magistrat* modèle, une requête inattendue : Séjan, qui vient de divorcer de son épouse Apicata, une femme qui lui avait donné trois enfants, lui

demande la permission d'épouser Livilla, la veuve de son fils Castor...

C'est inouï ! Inouï de prétention ! Tibère sourit. Il sourit des grosses ficelles de son préfet et de sa propre naïveté. Comment a-t-il pu prendre cet arriviste pour un homme loyal, mû par le sens de l'État ? Il n'appelle pas son secrétaire, il prend lui-même son encrier et sa plume de roseau pour répondre à l'étrange proposition de Séjan. Il commence par louer l'attachement de son correspondant, mais souligne aussitôt que, si la plupart des mortels bornent leur réflexion au calcul de leurs intérêts personnels, il n'en va pas de même chez les princes, pour qui tout se règle sur l'intérêt du pays. « Je passe sur le fait qu'un remariage de Livilla exaspérerait la haine d'Agrippina, déchirerait en deux la maison des Césars, et que ce désaccord entre leurs mères mettrait au supplice mes petits-enfants... Mais tu te trompes, Séjan », poursuit-il dans cette lettre remarquable, dont Tacite a pu, un siècle plus tard, prendre copie dans la bibliothèque impériale, « tu te trompes si tu t'imagines que tu resteras au rang où tu es et que Livilla, après avoir été mariée successivement à deux héritiers présomptifs du pouvoir suprême, Caius César d'abord, puis mon propre fils, se résignera à vieillir auprès d'un simple *chevalier* toscan. Bien sûr, toi, tu ne souhaites pas dépasser le rang qui est le tien. Bien sûr... Mais ces grands qui te consultent sur toutes les affaires ne se cachent pas pour dire que tu t'es déjà élevé fort au-dessus de ta condition et qu'aucun des amis d'Auguste n'avait atteint la faveur dont tu jouis. Voilà ce que, par amitié pour toi, je n'ai pas voulu te cacher... Quant aux liens par lesquels je me propose de t'attacher un jour plus étroitement à moi, je m'abstiendrai d'en parler maintenant, mais quand il sera temps, je ne m'en tairai pas. »

Jamais refus ne fut plus ferme. Ni promesse plus évasive...

SÉJAN rentra aussitôt dans le rang. En fait de mariage, on ne célébra que celui de Nero, fils de Germanicus et d'Agrippina, avec sa cousine Julia, fille de Castor et Livilla. On l'avait surnommée « Tertia » pour la distinguer des deux malheureuses Julie qui l'avaient précédée : la fille d'Auguste et sa petite-fille, Julilla, emprisonnée depuis dix-sept ans sur un îlot des Tremiti où elle ne survivait que grâce aux « largesses » de Livie. Oh, des largesses très mesurées : quelques vieilles robes reteintes en gris, un colis de dattes ou de prunes de Damas à l'occasion des Saturnales, et de quoi manger à satiété du pain de son toute l'année...

En racontant les noces des deux cousins germains à Séléne, Prima écrivit, sans se cacher tant la chose semblait de notoriété publique : « On voudrait souhaiter le meilleur aux jeunes époux, mais il faudra que Tertia se montre bien habile car il n'est pas donné aux femmes d'émouvoir ce garçon-là... C'est Agrippina, désireuse de garder pour elle son fils aîné, qui l'a poussé dans cette mauvaise voie. Enfin, pourvu que Nero fasse quelques enfants à Tertia, personne n'ira lui reprocher des erreurs de jeunesse dont le dieu César lui-même s'était rendu coupable ! » Séléne se sentit désolée pour cette Tertia qu'elle connaissait à peine : la jeune femme aurait eu besoin d'un époux solide pour résister à sa mère Livilla, qui avait toujours été une peste, et tenir tête à sa belle-mère Agrippina, dont l'autorité naturelle débordait depuis qu'elle n'en trouvait plus l'emploi.

Au Palatin, de plus en plus irritée, la veuve de Germanicus multipliait les esclandres. À table, elle voulait maintenant que son goûteur restât près d'elle. Sa belle-mère Antonia lui avait fait remarquer avec douceur que, s'il est naturel de se faire accompagner par un goûteur lorsqu'on dîne en ville, il est choquant de recourir à un tel procédé quand on se trouve entre

amis : « A fortiori lorsqu'il s'agit, comme ici, de manger en famille, avec ta mère, ton oncle et la grand-mère de ton défunt mari, auxquels ne se joignent, de temps à autre, que ton fils et ta belle-fille. Qu'as-tu à craindre d'eux ? »

Agrippina répliqua, butée : « Germanicus et Castor ont été empoisonnés.

— Voyons, mon enfant, reprit Antonia, Castor est mort d'un excès de boisson, personne n'a jamais dit qu'on l'avait empoisonné. Quant à mon fils Germanicus, celui qui lui voulait du mal s'est puni de son forfait en se donnant la mort... Qui, d'ailleurs, pourrait vouloir te supprimer ? Que représentes-tu dans l'Empire ? Qu'on veuille s'en prendre à tes fils, auxquels est promis un brillant avenir, je pourrais encore le comprendre... Mais toi, ma fille ?

— Plancine est toujours en vie, et l'*Augusta* la protège !

— Peut-être, mais Plancine ne vient plus au palais. Et quel intérêt cette pauvre vieille à moitié ruinée trouverait-elle à te supprimer ?

— On me tuera pour que je laisse mes enfants sans protection. Mes fils ne sont encore que des gamins, mais ils gênent déjà les plans des hypocrites...

— Oh, Agrippina, je sais que tu n'aimes pas ma fille Livilla, que tu la crains, et, pour te dire les choses franchement, je ne l'aime pas beaucoup non plus... Mais son fils, le petit Gemellus, n'a que huit ans. Il a beau être mon petit-fils, je sais qu'il ne pèse rien dans la succession, du reste il ne vivra sans doute pas, alors que mes autres petits-fils – tes fils – ont déjà, pour deux d'entre eux, pris la *toge virile* et reçu la questure, que ton aîné est marié, et le deuxième, fiancé. Repose-toi un peu, mon enfant. Éloigne-toi de la Ville et de ses ragots, installe-toi pour quelques semaines dans ma maison de Baüles

avec tes filles, prends des bains chauds, fais-toi promener en canot sur le lac Lucrin, mange des huîtres, et chasse les chauves-souris qui tournent dans ta tête : vide ton grenier ! »

Mais, pas plus qu'elle ne pouvait autrefois raisonner Julie, Julilla ou Postumus, la sage Antonia ne put raisonner sa belle-fille : il y avait dans la lignée d'Auguste une forme de folie et d'excès dont seules les filles d'Octavie semblaient préservées. En dépit des objurgations d'Antonia, l'orgueilleuse Agrippina était bien décidée à commettre un éclat de plus. Quand un soir au dîner, un dîner où elle n'avait pas dit un mot et rien mangé, le Prince lui tendit de sa propre main la plus belle pomme du compotier, une pomme bien ronde, bien rouge, une pomme qui n'était ni tavelée ni entamée, une pomme que personne, à part lui, Tibère, n'avait touchée, Agrippina se retourna et passa ostensiblement le fruit à son goûteur. Alors Tibère, en regardant sa mère, soupira : « Ne devrais-je pas me montrer impitoyable envers quelqu'un qui m'accuse aussi clairement d'empoisonnement ? », et, dans sa hâte à quitter la table, il renversa le vin de sa coupe, qui se répandit sur son lit comme une traînée de sang.

Agrippina, elle aussi, quitta la table, et son fils Nero était sur le point de l'imiter quand un regard de son arrière-grand-mère, Livie, suffit à l'arrêter net.

Le lendemain, Agrippina fit savoir qu'elle était malade et ne pourrait participer aux prochaines agapes familiales. Après quelques jours d'absence, pendant lesquels Livie et Antonia firent prendre régulièrement de ses nouvelles, ce fut Tibère lui-même qui se présenta à son appartement. Elle était alitée. Dans l'or et la soie, comme une reine en exil... Le chef de l'État s'assit à son chevet et, timide comme il l'avait toujours été, lui

demanda tout à trac : « Quels médecins vois-tu ? De quoi souffres-tu ? Quand seras-tu sur pied ? » Elle ne répondit pas et se mit à pleurer. Longtemps, elle laissa en silence les larmes couler sur son visage. Enfin, d'une voix faible et entrecoupée, elle dit qu'elle n'en pouvait plus : la vie publique commençait à absorber ses fils, à part le jeune Caligula qui, cependant, passait plus de temps chez sa grand-mère Antonia que chez elle. Quant à sa belle-sœur Livilla, qui lui avait déjà fait subir toutes les avanies possibles, elle utilisait maintenant sa fille Tertia pour pousser Nero à s'éloigner d'elle – Nero, ce fils qu'elle adorait, Nero, dont l'avenir était sa seule consolation, Nero osait maintenant la rabrouer ! Quant à ses filles, elle les voyait peu car elles passaient toutes leurs matinées chez Livie avec de vieilles veuves, sous prétexte de tisser des toges : « J'ai prouvé autrefois que je sais tenir une épée, mais, quant à passer mes journées à tisser en compagnie de ma grand-mère, c'est au-dessus de mes forces... Je suis si seule, Tibère. Je n'en peux plus de solitude, je n'ai pas quarante ans, et parfois il me prend des envies... il me vient des souvenirs... Où les femmes honnêtes pourraient-elles chercher une consolation ailleurs que dans le mariage ? Je suis sûre qu'il y a, à Rome, des gens qui ne dédaigneraient pas de recevoir dans leur maison l'épouse et les enfants de Germanicus... »

Ah, il ne manquait plus que ça ! Un remariage ! Et d'autres naissances, peut-être ? Qui lui avait soufflé cette idée ? se demanda Tibère, anxieux, qui voyait déjà se profiler un nouveau complot derrière cet étrange projet. Se pouvait-il que Séjan... ? Non. Après avoir été écarté de Livilla, il n'aurait tout de même pas eu l'audace de séduire la propre petite-fille d'Auguste ! « As-tu déjà songé à un homme qui te conviendrait ? » demanda-t-il de sa voix la plus douce. Et, plus chattemite encore : « Quelque patricien de haute noblesse

t'aurait-il laissé comprendre que ton sort, ta tristesse l'émouvaient et qu'il serait prêt à, disons... t'aider ? »

Elle tomba dans le panneau : « Il ne m'a pas proposé le mariage, il n'oserait pas. D'ailleurs, il n'est pas tout jeune. Mais je vois bien que je ne lui suis pas indifférente, il a pour moi des attentions auxquelles je ne suis plus habituée...

— Son nom ?

— C'est celui d'une lignée de sénateurs entièrement dévoués à l'État et à ton "père", et nos familles sont alliées : Asinius Gallus... »

Gallus, le fils d'Asinius Pollion ! C'était le bouquet ! Gallus qui autrefois, à la demande d'Auguste, lui avait enlevé son épouse chérie, Vipsania, sa « petite à lui », Gallus qui avait tellement couché avec cette malheureuse que son joli ventre s'était gonflé d'une dizaine d'enfants successifs et qu'elle venait d'en mourir, épuisée ! Ah, Gallus, encore Gallus ! Gallus qui déjà, après la mort d'Auguste, lui avait suggéré de partager ses pouvoirs impériaux avec le Sénat, Gallus qui, en séance, n'hésitait jamais à le contredire sur tel ou tel point de droit, Gallus aussi arrogant que son défunt père et aussi provocant que si l'on n'avait pas changé de régime depuis cinquante ans !

Il y avait pire encore : maintenant que Vipsania n'était plus, le bruit courait que lui, César, était stérile, que le défunt Castor n'était pas son fils, mais le premier des enfants que Gallus avait faits à Vipsania, dont il aurait été l'amant bien avant qu'Auguste n'obligeât la jeune femme à divorcer... C'était sûrement l'un de ces racontars dont raffolait le Sénat, mais ce ragot, qui n'avait commencé à circuler qu'après la mort de Castor, l'avait ébranlé, et même bouleversé. N'ayant pas la preuve que cette calomnie provenait de Gallus lui-même, il

s'était efforcé, dans son for intérieur, de l'en absoudre, mais apprendre maintenant que ce sans-gêne convoitait Agrippina – Agrippina, la mère des héritiers présomptifs de l'Empire ! – réveilla soudain sa colère, sa méfiance et ses doutes.

Tibère est un hypermnésique, il ne peut rien oublier – même les blessures les plus anciennes. Pas une seule des humiliations d'autrefois qui se soit effacée de sa mémoire ! Bien entendu, il n'a rien montré à Agrippina des sentiments que lui inspire son Gallus. Comme Antonia, il s'est contenté de conseiller à la malade un séjour à Baïles ou à Antium. « Quant au remariage, a-t-il dit simplement, je l'ai refusé à ta cousine Livilla, et je tiens beaucoup, dans un esprit de justice, à traiter les veuves de mes deux "fils" de manière identique. »

Les veuves... Ces quatre ulcères lui rongeaient l'âme, qui l'en délivrerait ?

En 24, ayant enfin tué Tacfarinas et son fils, Ptolémée est revenu vainqueur à Césarée. Il a défilé, jeune et beau, revêtu des ornements triomphaux, honneur rare que le Sénat romain lui a décerné. Comme Juba vingt ans plus tôt, il a revêtu la *toga picta*, cette toge pourpre brodée d'étoiles d'or, et brandi le sceptre d'ivoire : à la guerre, le fils n'a pas été inférieur au père. Du reste, dès 19, Juba partageait officiellement le trône avec lui. Une succession tout en douceur...

Le jeune roi a profité de la cérémonie pour persuader son voisin, le nouveau proconsul d'Afrique, de mieux intégrer à la vie de sa *province* la grand-route qui va maintenant du camp de la III^e Augusta jusqu'au port de Gabès. Tout au long de cette voie nouvelle qui coupe le pays en deux, il a suggéré d'installer des tribus musulames venues des plateaux de l'Ouest. Enrichis et sédentarisés, ces nomades constitueraient à l'avenir une première ligne de défense contre les peuples du Sud. « Il s'agit, a dit Ptolémée au proconsul, de stabiliser ta route en y plantant des Musulames, comme nous autres, Maures, stabilisons nos dunes en y plantant des alfas... » Après sept ans de guerre, Ptolémée est devenu un vrai politique.

La destruction systématique des campements à laquelle il s'est livré et la sédentarisation de certaines tribus telle qu'il l'a conseillée vont en effet assurer au royaume de longues années de paix. Son règne commence sous les meilleurs auspices. Pour Séléne, une seule ombre au tableau : le mariage. Le sujet l'obsède d'autant plus qu'Aedémôn, rappelé à Césarée par son frère de lait, peut maintenant exhiber quatre enfants ! Séléne ne voit jamais jouer autour d'elle ces fils d'affranchi sans éprouver douloureusement la fragilité de sa propre lignée.

Non que Ptolémée, lui, se plaigne de la situation : ses hétaires, qu'il importe directement d'Alexandrie emballées dans un nuage de mousseline, sont enchantées d'être honorées par le descendant des Pharaons – où va se nicher la vanité ! Le nouveau roi, lui, met davantage de simplicité dans ces affaires-là : la moindre petite esclave du palais, occupée à laver à quatre pattes le dallage, lui inspire un sentiment brûlant qu'il éteint dans l'urgence. En revanche, à l'inverse de son père et des plus fameux poètes, il reste indifférent à la beauté puérile des *delicati*, même à celle des petits Maures aux yeux d'escarboucles qui font prime, à Rome, sur le marché des échansons. Il laisse la reine acheter elle-même ces enfants aux marchands d'esclaves, et elle les prend toujours trop jeunes et aussi inadaptés au service de la table qu'aux plaisirs des convives. Mais il faut bien qu'elle s'occupe un peu. Heureusement, il lui reste les voyages, sa villa d'Antium, l'Italie..., songe son fils.

« Il y a, dans l'Empire et autour de lui, une poussière de principautés dans lesquelles tu devrais bien finir par trouver une épouse pour ton Ptolémée », dit Calpurnius Frugi.

Toujours préfet de la Ville bien qu'il eût dépassé sa soixante-quinzième année, il recevait d'autant plus volontiers Séléne que la mort de Juba, son ami d'enfance, l'avait sincèrement chagriné. « Sans lui, disait-il, je n'aurais jamais étudié sérieusement ni acquis cette sagesse qu'on me prête aujourd'hui. À Herculanium, j'étais un petit garçon trop gâté et peu enclin à l'effort. L'arrivée dans ma vie de ce jeune otage si curieux de toute chose a tenu du miracle ! Il m'a appris beaucoup d'histoire, je lui ai appris, je crois, un peu de politique. Jusqu'à ce que la mer nous sépare, il a été pour moi

comme un frère... Permets-moi donc de regarder ton Ptolémée comme un neveu, dont je me charge d'arranger le mariage. »

Frugi gouvernait la ville de Rome depuis son lit, car, ayant beaucoup banqueté dans sa jeunesse, il souffrait maintenant de violentes attaques de goutte. Tous les murs de sa chambre étaient couverts de plans cadastraux gravés sur des plaques de marbre : ceux des différents quartiers de Rome, établis du temps d'Agrippa. Ici et là, des corrections y avaient été portées au burin pour suivre le percement de nouvelles rues et la construction des monuments.

« Tu trouves le décor de ma chambre un peu triste ? Que veux-tu, c'est la *cella* d'un épicurien ! Par ton époux dont je partageais les idées, tu sais à quoi t'en tenir, je suppose, sur la morale d'Épicure, si éloignée de ce qu'en croient les non-initiés. Il est vrai qu'à mon âge un véritable épicurien se serait depuis longtemps retiré dans sa *villa* de Campanie pour se préparer à la mort en bonne compagnie. Mais le Prince a besoin de moi, et le jeune Séjan, si énergique qu'il soit, ne peut avoir l'œil à tout... César t'a parlé, me dis-tu, d'une éventuelle princesse d'Arménie ? Ne t'embarrasse pas de ces gens-là, ils changent de dynastie tous les cinq ans, et je doute que leur nouveau roi leur fasse plus d'usage que les précédents ! Je te déconseille aussi, pour l'instant, les princesses de Nabatée : étant polygame, le roi doit bien avoir encore une dizaine de filles à marier ; mais, sans être franchement barbares, ces Arabes ne sont encore qu'à mi-chemin entre l'homme et le chameau... Il y avait, autrefois, des princesses en Cilicie, en Commagène, en Cappadoce ou dans le royaume du Pont, et toutes étaient grecques. Hélas, notre César vient de supprimer ces royaumes en les annexant à nos *provinces*. Du côté de la Gaule et de la Germanie, je n'ai rien de sérieux à te proposer : leurs rois ne sont que des chefs

de tribu, périodiquement élus et aussitôt renversés. En plus, leurs femmes sentent le beurre rance ! Je ne vois pour toi que le royaume d'Osroène... »

Séléné n'avait jamais entendu ce nom-là. Frugi lui fit un petit cours de géographie : « C'est un royaume comparable pour la taille à notre *province* d'Afrique. Il voisine au nord avec l'Arménie, au sud avec les Parthes, à l'ouest avec notre *province* de Syrie et à l'est avec l'Euphrate. Sa capitale s'appelle Édesse. Que te dire de la famille régnante ? Elle gouverne depuis longtemps. Une fois sur deux, les rois s'appellent Abgar et une fois sur deux, Maanou. Le roi actuel, Abgar bar Maanou, est le cinquième du nom, il a épousé une certaine Hélène, une Grecque d'Asie qui serait, dit-on, l'arrière-petite-fille du grand Mithridate. Des deux filles du couple royal, seule Shalmar, qui n'a que douze ou treize ans, est encore libre. Elle serait parfaite pour ton Ptolémée.

— Mais cette Shalmar... cette Shalmar n'est-elle pas trop... barbare ?

— Non, *Regina*. Sa famille est un mélange : il y a chez eux du sang parthe, du sang arabe, du sang thrace, du sang arménien, mais il y a aussi du sang grec – des Grecs de la mer Noire. Shalmar ne parle sans doute que l'araméen, mais, à son âge, elle n'aura aucun mal à apprendre ta langue. Je me suis permis de dire un mot de cette princesse à notre César et il ne voit pas d'inconvénient à son union avec ton fils. Il y a peu de risques que, compte tenu de leurs emplacements respectifs, les royaumes d'Osroène et de Maurétanie s'allient un jour contre la puissance romaine ! »

Décidément, Lucius Calpurnius Pison Frugi était un sage et, comme Iobas le lui avait dit, le meilleur conseiller qu'elle pût trouver chez les Romains. Elle le remercia, lui offrit la plus

belle des pourpres produites en Maurétanie, puis s'empessa de rentrer à Césarée pour faire signer sa demande par Ptolémée.

Au printemps de l'an 26, on vit débarquer sur le port une fillette brune, ni belle ni laide, muette comme une carpe et totalement égarée. Séléne recruta aussitôt, dans la communauté juive de la ville, un rabbin qui servirait d'interprète : à Césarée, seuls les Juifs pratiquaient l'araméen.

SHALMAR abandonna sa petite toque de feutre et ses deux longues tresses pour les six nattes entrelacées de rubans et le voile couleur de flamme des mariées civilisées. Elle quitta sa tunique à longues manches et ses pantalons plissés pour la traditionnelle tunique sans couture qui tombait jusqu'aux petits souliers orange qu'on lui avait enfilés. À la foule de Césarée massée sur le passage du cortège, elle parut plutôt jolie – toutes les mariées sont belles. De son côté, le marié sembla plaire à la fillette : il était jeune et plutôt beau garçon, le soleil formait comme une couronne sur ses cheveux ondulés, il ressemblait au dieu d'Émèse, Élagabal, et à l'Apollon des Grecs. Timidement, elle lui sourit...

Séléné avait tenté de chapitrer son fils avant le mariage. Elle lui avait laissé entendre qu'il ne devrait pas se précipiter sur « la petite » dès qu'on les aurait mis au lit : « Elle n'a pas quatorze ans, elle vivait dans le gynécée du palais, elle ne sait probablement rien des hommes...

— *Meter*, je ne suis plus un enfant ! »

La discussion s'arrêta là : la reine ne pouvait pas raconter à son fils sa propre nuit de noces... Quant à la petite, seule sa nourrice, que Séléné lui avait permis de garder quelque temps, pouvait lui parler dans sa langue et l'informer – le fit-elle ?

Trois jours plus tard, les esclaves de sa chambre rapportèrent à la reine mère qu'en s'éveillant la jeune reine s'était applaudie et qu'elle riait. Séléné en déduisit que Ptolémée avait eu le minimum de patience souhaité et que la fillette était dotée d'un heureux tempérament. Trop heureux, peut-être ? Car, cinq mois après les noces, le médecin avertit Séléné que la nouvelle reine était enceinte – de deux ou trois mois sans doute. C'était un peu tôt, évidemment. Son bassin était encore étroit, et sa croissance, inachevée.

Séléné aurait voulu féliciter sa belle-fille, mais on savait déjà que l'interprète juif et la jeune femme d'Édesse se comprenaient mal : leurs syriaques respectifs ne s'accordaient pas. La fillette, qui ne semblait pas sotte, s'efforça alors d'établir un lexique minimaliste pour communiquer avec son mari et sa belle-mère : quelques noms, quelques adjectifs, quelques verbes. Pour Shalmar, « reine » se disait *malktà* et « roi », *malka*, mais quand elle voulait désigner son époux, elle disait *baxlà*, maître, ou *màrà*, seigneur. Dans ce pays nouveau au climat plus agréable que celui de son pays natal, tout lui paraissait, disait-elle, *sappir*, beau, et *tab*, bon. Parfois, pourtant, elle mimait la tristesse, penchait la tête sur son épaule d'un air dolent et, dans son discours, revenaient alors les mots *imma*, mère, *abba*, père, et *bayta* ou *bet*, maison. Ces mots-là, le rabbin les comprenait. Elle réclamait aussi son dieu, ou ses dieux, *alaha*, qu'elle semblait associer au feu, *nura*, ou à la lumière, *nuhra*.

Au temple d'Isis, elle fut fascinée par le crocodile, mais peu impressionnée par la déesse en or – l'or était commun dans son pays. Le son des sistres l'effraya, elle n'admira pas les bassins d'eau du Nil, et très vite elle réclama *nura* : elle voulait voir le feu sacré. Or il n'y avait pas d'autre feu dans le temple que celui, très modeste, qu'on allumait parfois sur l'autel pour brûler en sacrifice un pigeon étouffé. La petite reine insista, réclama encore *nura* et *alaha*, puis, déçue, revint au crocodile, qu'elle salua avec respect, le buste incliné et les mains jointes à la manière de son pays : elle devait penser qu'il s'agissait du dieu local.

Sa grossesse avançait : assise sagement devant sa belle-mère, elle croisait les mains sur son petit ventre rond, répétait deux ou trois mots pour lui faire plaisir, puis s'endormait.

Séléné aurait dû être enchantée de cette naissance prochaine. En un sens, elle l'était. À Aedèmôn, qui habitait maintenant une grande *domus* dans la capitale pour pouvoir seconder son frère de lait, elle disait en riant : « Tes enfants sont déjà trop grands, dépêche-toi d'en faire d'autres à ton Héréna pour qu'ils puissent jouer avec le fils de Ptolémée ! » Mais elle surprenait parfois le regard inquiet d'Héréna posé sur le ventre de Shalmar, et elle partageait son inquiétude : Shalmar avait l'air d'une fourmi poussant devant elle un œuf plus gros que son corps... Sa meilleure chance aurait été d'accoucher prématurément. Mais serait-ce une chance pour l'enfant ?

Par prudence, Séléné fit venir d'Alexandrie le gynécologue grec le plus réputé. On était à peu près au huitième mois de la grossesse (Shalmar, nubile depuis peu, ne pouvait rien préciser, on devait s'en tenir aux apparences). L'enfant se présentait la tête en bas, ce qui semblait de bon augure. Mais c'était bien le seul élément positif. Car le bassin de la jeune reine était très étroit, et il était peu probable qu'une fois le col entrouvert cet enfant pût descendre.

Le gynécologue, accompagné du meilleur chirurgien-barbier de la ville, expliqua à la reine que si, après une lutte vaillante au forceps, l'enfant ne descendait pas, la seule solution consisterait à attendre la mort de la mère et à pratiquer une « césarienne » pour sortir le bébé – même si l'expérience montrait qu'après tant d'heures passées dans un ventre soumis à de si terribles contractions, ce qu'on tirait du cadavre n'était le plus souvent qu'une petite chose violacée, qui ne vivait plus.

Séléné demanda à Héréna Maura de faire sortir Shalmar du palais où, allongée sur des coussins, elle se gavait toute la journée de dattes fourrées à la pistache ou jouait avec une poupée d'ivoire qu'elle enrubannait de galons dorés. Il fallait, dit la reine mère à Héréna, obliger la jeune reine à courir dans le jardin de Vie, à monter et descendre les escaliers du jardin de Cendres, à sauter par-dessus tous les pots de fleurs en écartant bien les jambes : « Puis, lorsqu'elle se sentira fatiguée, mets-la dans une litière et ordonne aux porteurs d'en secouer les brancards aussi fort qu'ils pourront. Shalmar doit accoucher, n'est-ce pas, et accoucher au plus vite ! » Il y allait de sa vie même, mais comment le lui expliquer ?

Cette petite ne faisait guère d'efforts : une Orientale, une plante de serre ! Curieusement, elle rappelait à la reine mère ses années d'Alexandrie et la petite fiancée mède de son frère Alexandre : Iotapa. Comme Shalmar, Iotapa, à la fois docile et irréductible, s'était montrée incapable d'apprendre le grec. Pourtant, même si elle n'avait eu avec elle que des échanges frustrants, Séléné avait tendrement aimé la fillette, et sans doute finirait-elle par aimer aussi l'énigmatique Shalmar... tout en restant persuadée que, s'il lui était advenu, à elle, d'attendre un bébé trop gros, elle aurait tout tenté pour l'expulser avant l'heure : prendre des bains bouillants, se jeter du haut des marches ou galoper sur un cheval barbe le long de la plaine littorale. La mollesse de la douce Shalmar avait une seule excuse : la future maman n'était qu'une petite fille, et Ptolémée, cet égoïste, aurait dû reprendre ses habitudes chez ses hétaires pendant un an ou deux plutôt que de mettre enceinte une femme-enfant !

Assise sur son fauteuil d'accouchement, Shalmar hurla toute une journée. Il fallut deux sages-femmes et sa nourrice pour la

retenir et lui masser les reins. Quand on en vint au forceps, elle appela sa mère, « *Imma !* », et toute sa famille. Après vingt-quatre heures, elle était tellement épuisée par ses efforts et ses cris que le chirurgien lui permit de s'étendre sur un lit – de toute façon, ce serait plus commode, tout à l'heure, pour lui ouvrir le ventre.

Dans sa langue incompréhensible, elle semblait supplier les médecins d'extraire le bébé, de le tuer – mais qu'ils l'en délivrent, par pitié, qu'ils l'en délivrent ! Au ton, on devinait qu'entre deux implorations elle les injurait, mais, injuriés ou non, ils restaient inactifs. Et les sages-femmes se bornaient à lui éponger le front... À cette surprise indignée finit par succéder l'épuisement : elle pleurait doucement, puis elle n'eut même plus la force de pleurer, et les contractions s'affaiblirent. Elle geignait encore. De temps en temps.

Séléné n'avait pas voulu assister à ce massacre. Elle s'était bornée, dès les premières douleurs, à accrocher sur le vêtement de sa belle-fille des amulettes égyptiennes, Bès, Toueris, et toute leur clique. Ces amulettes protectrices étaient tombées un peu partout autour du fauteuil, puis du lit, à mesure qu'on dévêtait la jeune femme, inconsciente, pour préparer l'ultime intervention. Lorsqu'elle fut nue, elle eut soudain un violent frisson et rouvrit à demi les yeux : elle vivait encore... Le chirurgien vint en avertir Séléné : certes, la jeune reine ne respirait que par intermittence, son pouls était presque imperceptible, mais elle vivait, il fallait donc retarder encore le moment de sortir l'enfant. « Ah non, dit Séléné, c'est pour le coup qu'il sera mort lui aussi ! Opérez maintenant !

— Mais, *Domina*, la jeune reine n'est pas complètement morte. Elle a perdu conscience, mais ses muscles tremblent comme ceux d'un cheval qui a couru trop longtemps...

L'incision la fera souffrir, et c'est l'hémorragie qui l'emportera. L'opérer tout de suite, *Basilissa*, c'est la tuer.

— Et alors ? Si vous ne faites rien, a-t-elle la moindre chance de rester en vie ? Non, n'est-ce pas ? Alors finissons-en : achevez la mère, et, s'il est vivant, apportez-moi l'enfant. »

Une demi-heure plus tard, on lui posa sur les genoux un gros poupon, bien formé, encore couvert du sang de sa mère. On l'avait enveloppé dans un linge sans le laver. Sous le sang dont il restait barbouillé, elle devina la peau déjà bleue du bébé. Il avait fallu le secouer, lui dit-on, et le frapper pour qu'il finît par crier. Mais son cri n'avait pas été bien vigoureux, et la reine vit qu'il éprouvait des difficultés à respirer. Il n'avait même pas ouvert les yeux. Séléne posa un long baiser sur le petit front ensanglanté. C'était un fils, un héritier, et déjà il mourait... Elle entra soudain dans une rage folle. « Mais faites quelque chose, par Zeus ! cria-t-elle à l'équipe d'accoucheurs désolés. Ne restez pas plantés là ! Frictionnez-le ! Avec du gros sel ! Trempez-le dans un bain glacé, soufflez-lui dans la bouche, soufflez-lui dans les narines !

— Je ne suis pas sûr, dit prudemment le gynécologue, que demain, quoi que nous fassions, cet enfant soit encore en vie...

— N'importe, il aura vécu ! Il doit recevoir un nom », et, se tournant vers sa suivante Izelta : « Va dire au roi, qui pleure comme un veau dans sa chambre, qu'il a eu un fils : ce fils s'appelle Ptolémée. On enterrera la reine Shalmar dans le mausolée royal, et faites le cercueil assez grand pour y mettre aussi l'enfant. »

Le petit prince vécut deux jours. « *Domina*, un enfant si jeune ne peut être placé dans le Mausolée, objecta le chef du protocole. Selon l'usage, on doit le coucher dans une amphore coupée en deux, qu'on mettra en terre. Et personne ne portera son deuil.

— Bien, dit Séléne, enterrez l'amphore dans mon jardin de Cendres. »

Elle était plutôt contente de pouvoir garder son petit-fils près d'elle. Contrairement aux prescriptions coutumières, elle fit marquer la place du corps en élevant par-dessus une discrète pyramide de marbre blanc.

Quelques mois plus tard, elle y fit inscrire : « Ptolémée, fils de Ptolémée, roi de Maurétanie, et de la reine Shalmar, princesse d'Osroène, petit-fils du roi Iobas de Maurétanie et de la reine Séléne, arrière-petit-fils de Cléopâtre, reine des rois. »

NE TROUVANT plus, faute de guerres, à employer leur cœur et leur esprit à la chose militaire, ayant aussi perdu, du fait de l'allongement des missions, l'espoir d'être bientôt envoyés comme *magistrats* dans une *province* exotique, voyant enfin les projets politiques confiés à un seul homme – ce Séjan qui n'avait même pas accompli son *cursus honorum* –, les sénateurs romains, désœuvrés, continuaient à se dévorer entre eux. Aux jeunes loups, on n'avait laissé qu'un but, faire fortune, et un seul moyen pour y parvenir, dénoncer. Car obtenir la tête d'un collègue, c'était l'assurance de toucher une bonne partie de ses richesses. Aussi les travées de la Curie et les colonnades du temple d'Apollon bruissaient-elles sans cesse de rumeurs : chaque semaine éclatait un nouveau scandale.

Tibère assistait sans déplaisir à ce suicide des grandes familles : l'autorité des Césars s'en trouverait renforcée. Certes, à ce petit jeu des « affaires », Rome perdait son âme. Mais quelle Rome ? La Ville peut-être, mais pas l'Empire : les nouvelles du Forum n'arrivaient dans les *provinces* et les royaumes alliés que tardivement et très affaiblies ; on en retirait seulement l'idée rassurante que le Prince ne manquait pas d'autorité. Quant à la Ville même, la plèbe n'y semblait guère émue non plus : comme toutes les plèbes, elle détestait « les gens de la haute », et savoir qu'ils se déchiraient entre eux tandis qu'elle restait à l'abri lui procurait une satisfaction bien compréhensible.

Le peuple, en vérité, connaissait à peine le nom de Séjan, qui ne jouait pas encore le premier rôle ; pour l'heure, c'était au Prince seul que les *humiliores* savaient gré de veiller à leur approvisionnement : au pain gratuit des assistés de l'annone, ne venait-il pas d'ajouter l'huile ? Un peu de vin aurait été apprécié aussi, mais il suffisait d'attendre le prochain César et

son joyeux avènement – il saurait bien augmenter le tribut des pays enchaînés pour améliorer l'ordinaire du citoyen fatigué...

À Tibère, la plèbe ne reprochait vraiment que de ne partager aucun de ses centres d'intérêt. On l'aurait voulu friand de Jeux, commanditaire d'une « faction », supporteur acharné d'un champion, et néanmoins – à l'heure des récompenses et des mises à mort – toujours prêt à suivre l'opinion des gradins : la voilà, la vraie République, la démocratie des petits ! Bon, ce manque de goût de Tibère pour le Cirque et l'amphithéâtre, et la raréfaction des loteries qui en résultait, n'était peut-être qu'un péché véniel, mais irritant pour des gens qui, ne travaillant pas et ne votant plus, se demandaient comment occuper leurs trop longues journées...

Cependant, Tibère, bien qu'invisible au Grand Cirque, ne quittait guère Rome. Depuis la mort de Castor, il avait repris l'habitude d'assister aux séances du Sénat puisque, n'étant ni sénateur ni consul, Séjan ne pouvait y siéger. Quand il se sentait trop écœuré par la médiocrité des débats, il allait passer un moment chez son vieil ami Cocceius Nerva ou dans l'antre de Calpurnius Frugi, qu'il venait de confirmer dans ses fonctions. Frugi était épicurien, Nerva stoïcien et Thrasyllle platonicien – leurs discussions philosophiques lui rappelaient le « bon temps » de son exil rhodien...

Quelques mois après la mort de Shalmar et de son enfant, Séléne quitta son « Alexandria » d'Antium, où elle se reposait, pour descendre à Spelunca, où Tibère l'invitait à dîner. Elle ne savait pas si elle oserait lui parler d'un remariage de Ptolémée, et elle se demandait pourquoi le Prince se trouvait à Spelunca à l'heure où, à Rome, on célébrait comme chaque année la divinisation d'Auguste dont Livie était la grande prêtresse.

Tibère avait apparemment décidé de ne fêter le dieu Auguste que dans sa *villa maritime* et, après un sacrifice aux mânes de son beau-père, de donner un banquet tout simple, « dans l'intimité ».

En vérité, depuis le dernier séjour de Séléne à Rome, les rapports entre Livie et son fils s'étaient encore dégradés. L'*Augusta* s'était mis en tête de faire débouter de sa plainte un nouveau créancier de sa chère Urgulania, laquelle semait partout, avec insouciance, des reconnaissances de dettes. Sur les instances de sa mère, Tibère avait, à deux reprises déjà, obligé la justice à passer l'éponge, mais il n'avait pas l'intention de laisser croire à Urgulania que la protection de Livie lui vaudrait une éternelle impunité, l'exemple aurait été détestable. Il avait donc opposé à sa mère un refus poli. Elle, aussitôt, montant sur ses grands chevaux : « Mais qui es-tu donc, Tiberius Claudius, pour oser refuser une faveur à celle qui t'a donné la vie et offert l'Empire ? Sans moi, le dieu Auguste, qui t'avait pris en grippe dès l'enfance, aurait directement passé le pouvoir à son petit-neveu Germanicus, malgré sa jeunesse. Peut-être même aurait-il remis en selle son petit-fils Postumus, cette brute épaisse que mon dévoué Sallustius a éliminée, plutôt que de placer à la tête de son Empire un homme qu'il regardait comme un être incapable dans les affaires civiles ! Tu veux savoir ce qu'il pensait de toi, ce qu'il pensait vraiment, même dans les dernières années, lorsqu'il te donnait du "mon cher Tibère" par-ci et du "mon bien-aimé fils" par-là ? Tiens, lis ! »

Et elle lui avait tendu un petit bouquet de rouleaux sur lesquels il avait reconnu tout de suite l'écriture serrée, compacte, sans marges, de son beau-père, une écriture qui ne laissait personne entrer : pas moyen de se faufiler, Auguste occupait tout l'espace disponible... Il y avait donc là, roulées,

quelques lettres entières, mais aussi beaucoup d'extraits portés sur un même feuillet : ceux-là étaient de la main de Livie qui les avait soigneusement recopiés. Cette aimable attention alla droit au cœur de Tibère : il crut mourir... Mourir de haine. Mais il lut.

Il avait assez d'entraînement pour garder un visage impassible. Sinon, certains des mots employés par son beau-père lui auraient coupé le souffle... Plus tard, beaucoup plus tard, il songerait que les pires critiques émises contre lui par son prédécesseur figuraient dans les « extraits » choisis par Livie : qui sait s'il ne s'agissait pas de jugements de son cru qu'elle faisait passer pour ceux d'Auguste ? Elle en était capable. Elle n'avait jamais aimé son fils aîné, jamais. Si elle avait œuvré dans l'ombre pour qu'il parvînt au pouvoir suprême, c'était seulement dans l'espoir de partager cette puissance : une cosouveraineté en somme – un couple régnant formé de la mère et du fils, comme sur ce camée de sardonix que la ville de Rhodes leur avait offert et où leurs deux profils, parallèles, semblaient décalqués l'un sur l'autre...

Sur le moment, pourtant, il n'envisagea pas l'hypothèse d'une supercherie. Il fut persuadé que tous ces qualificatifs (« irrésolu », « acariâtre », « sournois », « prétentieux ») et toutes ces formules à l'emporte-pièce (« Si ton fils était appelé à de plus hautes fonctions, il ferait de mon Âge d'or un Âge de fer ! ») représentaient bien la pensée d'Auguste, alors même que, poussé par les nécessités militaires, il lui écrivait des douceurs : « Si nous apprenions, mon cher enfant, que tu es malade, ce serait la mort pour ta mère et pour moi ! » ou : « Tu me manques, toi le plus aimable et le plus vaillant des hommes ! »

Ces révélations le laissèrent abasourdi, et plus meurtri encore qu'il ne l'avait été par la mort de son fils Castor. Lui

aussi pratiquait parfois le double langage, quel chef d'État ne s'y trouve contraint ? Mais être mis ainsi devant la vraie pensée d'un « père » qu'il avait servi et respecté, et se voir confronté – par sa mère elle-même ! – au terrible portrait que ce grand homme dressait de lui acheva de détruire ce qu'il lui restait de confiance et d'humanité... Bien sûr, il n'en laissa rien paraître. Il rendit le paquet à sa mère sans avoir tout lu et dit simplement à la vieille femme : « Je ne lèverai pas le petit doigt pour ton amie Urgulania. Elle sera condamnée comme elle l'a mérité. Si tu veux éviter la prison à cette vieille sotte, paye toi-même ses dettes à son créancier. Hâte-toi ! Il ne lui reste que douze heures pour s'acquitter. »

Peu après, il laissa condamner à mort un petit-fils d'Urgulania, une brute qui avait jeté par la fenêtre sa malheureuse épouse en prétendant qu'elle s'était suicidée... Quelle famille que cette lignée à laquelle Livie avait tenu à unir son petit-fils Claude !

Après cette scène, Tibère avait éprouvé le besoin de prendre l'air, de s'éloigner de Rome et des veuves. Il était parti pour Spelunca avec sa petite société habituelle : son astronome Thrasyllé, sa femme et son fils ; un simple *chevalier*, Curtius Atticus, qu'il aimait depuis leurs débuts communs dans l'armée ; le jeune Séjan, indispensable malgré ses ambitions déplacées ; Cotta Messalinus, un fils de Messala « Pot de chambre », dont les bons mots faisaient rire tout le monde ; Valerius Naso, un préteur qui venait prendre des instructions avant son départ pour Chypre ; et le vieux Nerva, *curateur* des aqueducs, juriste éminent, et le seul sénateur, avec Frugi, pour qui le Prince eût de l'affection.

Comme d'habitude, peu de femmes à ces dîners qu'offrait Tibère en privé : outre la reine de Maurétanie, n'étaient conviées que l'épouse de Thrasyllé, sa fille Ennia, la femme d'Atticus et la sœur célibataire de Nerva.

En arrivant, Séléne vit que Tibère avait choisi le *triclinium* de la grotte, mieux abrité que celui du vivier. Un vent violent commençait à souffler sur la mer. Les serviteurs avaient allumé quantité de braseros et, pour mieux protéger les dîneurs des courants d'air, repoussé tables de thuya et lits d'ébène vers le fond de la cavité, derrière la sculpture du *Laocoon*.

La reine était placée comme il convenait à son rang : à droite du lit de milieu. Sur le « lit du bas », non loin d'elle mais lui tournant à moitié le dos, étaient étendus Tibère, puis Séjan et l'épouse d'Atticus. À la gauche de Séléne, le vieux Nerva et sa sœur. Malgré les braseros, tous avaient froid : dehors, la tempête enflait. Dans le rocher qui surplombait leur grotte il devait y avoir des fissures, car Séléne entendait le vent siffler comme dans un tuyau étroit : de la flûte lydienne jouée par un Marsyas ivre... Sur l'ordre du maître d'hôtel, conscient de l'inconfort croissant des invités, les esclaves s'efforçaient d'accélérer le service, mais bientôt la pluie, une pluie d'orage, se mit à tomber et sépara leur grotte des viviers et de l'autre salle à manger. Au-delà du groupe de *Laocoon et ses fils étouffés par les serpents*, on ne distinguait plus rien.

Pourquoi n'a-t-on représenté ici que des scènes terrifiantes ? se demanda encore une fois Séléne. Près d'elle elle voyait *Ménélas soutenant le corps de Patrocle*, le monstre *Scylla s'attaquant au bateau d'Ulysse*, et au fond de la caverne *Le cyclope Polyphème* qui se tordait de douleur sur son rocher après qu'Ulysse eut enfoncé une lance dans son œil unique. Le monstre, bouche ouverte, hurlait. Et ce cri du géant, on commençait maintenant à l'entendre. Sans doute au moyen

d'une machinerie cachée, comme celle qui commandait l'ouverture des portes du temple de Diane à Éphèse. Montant peu à peu en puissance, ce hurlement emplissait la caverne...

Mais non, ce n'était pas le cri du Cyclope. C'était celui du vent, qui ne jouait plus du pipeau maintenant, mais du buccin ! Le son ne venait pas du dehors, il venait du fond même de la grotte : il devait y avoir, dissimulée derrière *Polyphème* et son rocher de marbre, plus qu'une fissure – une crevasse. Séléné voulut en dire un mot au Prince, mais le jeune Séjan, qui avait pris César dans ses filets, ne semblait pas décidé à le lâcher. De toute façon, on ne s'entendait plus ; une brusque rafale souleva la *mappa* de la reine, cette grande serviette de table que, selon l'usage, elle avait étendue sur son lit pour ne pas tacher la couverture de fils d'or. Tibère, s'apercevant enfin qu'elle le fixait avec insistance et souhaitait lui parler, coupa d'un geste le flux de paroles de son préfet. C'est alors qu'avant d'avoir pu prononcer un mot, elle vit, derrière le Prince et son second, se dessiner sur la paroi, depuis la voûte, une lézarde en zigzag qui descendait à la vitesse d'un éclair. Puis elle sentit un grand choc, et ce fut l'obscurité : tous les flambeaux de la salle avaient dû être soufflés en même temps. Après ce grand fracas, le silence. Un silence de mort. Ni lumière, ni cri. Plus rien.

Elle respire encore. Elle a conscience d'être toujours allongée à plat ventre, mais plus sur des coussins : à même la pierre. Elle devine qu'elle a le visage collé au sol, mais elle ne peut pas bouger. Après le bruit d'une extrême violence qui a accompagné l'effondrement de la voûte, elle n'entend plus qu'une pluie discontinue de graviers, une poussière de cailloux qui continue de tomber doucement de ce qui fut le plafond de

la salle à manger. Mais pas la moindre voix humaine, pas un appel. Serait-elle la seule à avoir survécu ?

Elle essaie de se soulever sur les coudes, de relever la tête, mais aussitôt elle touche du front une sorte de plafond en bois : le lit ? Elle doit être tombée sous son lit de table. Elle tente de ramper. Collée au sol par les planches du sommier, elle n'y parvient pas. D'ailleurs, elle craint, en remuant, de provoquer un nouvel éboulement... Avec précaution, elle arrive pourtant à bouger un bras, à l'étendre peu à peu devant elle. Mais un rocher l'empêche de progresser. Du bout des doigts, elle suit l'arête de la pierre, sent que cette bordure s'interrompt brusquement : une anfractuosité ? une ouverture ? peut-être un passage ?

Elle avance la main dans ce creux, mais la retire aussitôt, terrifiée : elle a senti sous ses doigts les pattes recroquevillées d'un gros crabe ou d'une araignée de mer – la bête va-t-elle sortir de son trou et lui dévorer le visage ? Elle prête l'oreille, ne perçoit d'abord que le battement affolé de son cœur, mais quand il s'apaise, elle n'entend pas sur le sol le grattement caractéristique des pinces de crustacé... Une seconde fois elle allonge le bras, ose tâter : ces espèces de crochets qu'elle a heurtés tout à l'heure ne sont pas des pattes, mais des doigts ! Trois doigts humains immobiles, à demi repliés ! De nouveau, la panique la submerge. Pourtant, elle doit retourner encore vers ce rocher, il le faut... Cette fois, sous sa main, elle sent distinctement quatre doigts, des doigts froids et rétractés ; le pouce reste caché, et une lourde pierre empêche Séléne de remonter au-dessus du poignet – de sa main aveugle, elle touche une main morte. La main d'une femme. Car elle a senti sous ses doigts des bagues chargées de pierreries et le fermoir d'un bracelet. Elle se demande si, de l'autre côté du bracelet, la femme est encore en vie : cette main froide n'est-elle qu'une

main coupée ? ou le reste du corps est-il mort aussi, écrasé par le rocher ?

Elle entend maintenant, autour d'elle et au-dessus d'elle, des gémissements, des plaintes. Puis, venant sans doute du dehors, des cris dans toutes les langues : ce sont des esclaves, affolés. Enfin, des ordres lancés plus calmement dans « la langue du Forum » – sans doute des prétoriens, ceux qui forment la garde personnelle du Prince et dont le détachement stationne d'ordinaire de l'autre côté de la *villa*, face à l'entrée. Ils arrivent, ils viennent les sortir de ce piège mortel... Elle entend aussitôt des appels au secours, des pleurs. Mais elle-même ne parvient pas à émettre le moindre son. Au-dessus du lit qui la protège, elle sent tout à coup qu'on bouge, qu'on déplace des pierres... Pourvu que ces sauveteurs trop pressés n'achèvent pas de l'écraser ! Elle crie enfin, elle hurle : « Je suis la reine de Maurétanie ! Coincée sous un lit ! Attention ! »

QUAND on l'eut enfin tirée des ruines de la grotte, Séléne se mit à trembler sans pouvoir s'arrêter. Elle tremblait, et ne saisissait presque rien de ce que lui disaient les sauveteurs qui s'empressaient autour d'elle, ils étaient aux petits soins : pensez, une reine... Drôle de reine, à moitié déshabillée ! Elle apprit que la morte aux belles bagues qui lui avait tenu compagnie sous les lits était la sœur de Nerva. Nerva, lui, était sain et sauf. Au-delà des viviers qu'ils l'avaient aidée à traverser, les prétoriens ramenaient sur la terre ferme de nombreux corps ensanglantés étendus sur des civières improvisées – bouts de clôture, boucliers...

Beaucoup d'esclaves, parmi ces morts et ces blessés : avant l'accident, ils se tenaient debout le long des parois, derrière les invités qu'ils servaient. Elle vit ainsi, étendu au bord d'un vivier, un *enfant délicieux* qui, à en juger par ses petites jambes nues, ne devait pas avoir plus de sept ou huit ans, mais impossible d'en savoir davantage car il avait la tête écrasée... Tibère, lui, était vivant, mais encore enseveli sous les pierres – avec Séjan, qui vivait, lui aussi. Les prétoriens procédaient avec lenteur et méthode pour les dégager : Séjan, leur chef, se trouvait, paraît-il, arc-bouté au-dessus du corps de César. Mais il se plaignait maintenant de crampes dans les bras. Or, s'il fléchissait, il écraserait Tibère et tous deux périraient en même temps sous le poids de la pierraille entassée sur eux.

Malgré la pluie qui tombait toujours, Séléne, bouleversée, ne parvenait pas à s'éloigner des viviers. Elle avait cru d'abord à un tremblement de terre, s'était attendue à découvrir dehors un champ de ruines, mais elle constatait avec stupeur que les bâtiments construits sur la terre ferme n'avaient pas bougé... Seule la grotte s'était effondrée.

Elle avait hâte maintenant de savoir si Tibère était blessé, hâte de le revoir. Lorsqu'il apparut enfin sur la passerelle qui traversait le premier bassin, il s'appuyait sur Séjan ; sa tunique de banquet était blanche de poussière, son front saignait et il traînait la jambe... Dès qu'il fut sur la terre ferme, elle tenta de se frayer un passage à travers les serviteurs qui s'empressaient autour de lui. Enfin, il l'aperçut : « Toi aussi... Que les dieux soient loués ! Approche ! Je veux que tu m'accompagnes, Séléné. Avec Séjan, mon sauveur. Je passe une tunique propre dans mes appartements, et nous irons dans mon laraire rendre grâce à Jupiter...

— Mais tu es blessé !

— Une égratignure. Si je n'étais pas devenu aussi chauve sur le devant du crâne, mes cheveux m'auraient protégé ! Une de mes voisines est morte, je crois. Cotta Messalinus est blessé, il ne nous fera pas rire de sitôt... Crois-tu que cet accident soit le fruit d'un complot dirigé contre l'État ? que des malveillants aient fracturé ces rochers ? Car enfin, la terre n'a pas tremblé !

— Non, César, j'ai vu l'accident arriver. Derrière toi, il y avait une vieille fissure, le vent s'y engouffrait, la pluie s'y infiltrait... La pierre a dû s'effriter au fil des ans sans que personne s'en aperçoive. Brusquement, une partie du rocher a cédé et toute la fissure s'est ouverte d'un coup, je l'ai vu ! Je te le jure par Zeus ! Après, je ne sais plus : le plafond de la grotte, n'étant plus soutenu, s'est probablement effondré, et l'étrave du *Bateau d'Ulysse*, brisée en deux, s'est écroulée sur nous, elle aussi.

— Tu me rassures. Pendant qu'il se tenait au-dessus de moi, portant cette masse de rochers sur son dos comme Atlas lui-

même, Séjan me répétait qu'il soupçonnait une entreprise des amis d'Agrippina... »

Spelunca devenant pour l'heure inhabitable (on y dressait des bûchers pour les cadavres), Tibère décida de chercher refuge un peu plus haut sur la côte, dans le palais impérial d'Antium. Comme Séléne avait maintenant là-bas sa *villa maritime*, il tint à l'y accompagner lui-même, dans sa propre litière couverte. C'était un grand honneur, et qui fut remarqué de tous les survivants, car, pour être survivant, on n'en reste pas moins courtisan...

Séjan, lui, était resté à Spelunca avec une partie de ses prétoriens pour veiller à la crémation des morts et à l'évacuation totale de la caverne. Mais, bien qu'éloigné, il fut très présent dans la conversation : la reine n'avait jamais vu son vieil ami Tibère dans cet état, il était comme un homme amoureux ! Joyeux, malgré le danger qu'ils venaient de courir, étonné, admiratif, presque en extase. « Rends-toi compte, répétait-il, ce garçon a pris conscience du danger avant moi, et, au péril de sa vie, il s'est jeté sur mon corps au moment même où notre lit s'affaissait. Il aurait pu plonger sur sa gauche, que les rochers ont épargnée. Car, tu l'as dit, c'était juste au-dessus de moi que la grotte s'effondrait. Mais pour son Prince, Séjan, que je croyais faussement dévoué, que j'avais même pris un temps pour un coureur de dot, Séjan n'a pas hésité à se précipiter dans cette faille des Enfers... » Plus tard, il dit encore à Séléne : « C'est la première fois, en dehors d'une bataille, qu'un être humain met sa vie en danger pour moi.

— Ta mère, tout de même, à ta naissance...

— Ma mère ? Voilà un exemple mal choisi ! Ma mère, quoi qu'elle prétende, n'a jamais rien fait pour moi, elle n'agit que

pour elle-même, au mieux de ses intérêts... » Il soupira, la reine craignit qu'il ne redevînt lui-même – sombre et anxieux. Mais il reprit : « Je ne veux pas rentrer à Rome maintenant. Nous avons tous besoin de nous remettre de nos émotions... Je vais renvoyer là-bas mon cher Nerva, dès qu'on aura brûlé le corps de sa sœur. Il me représentera auprès du Sénat et Séjan assurera la sécurité de la Ville, je lui fais confiance. J'ai envie d'aller me reposer à Capri... J'ai eu un coup de foudre pour cette île quand j'y ai passé quelques jours avec mon divin "père", peu avant sa mort. Il adorait Capri, tu sais. Mais depuis qu'il avait acheté cette île à la ville de Naples, il n'en avait guère profité : ma mère ne s'y plaisait pas... Connais-tu la petite *villa* qu'il y avait fait construire ? Elle est à mi-hauteur au-dessus du port, orientée au nord pour échapper aux canicules. Elle n'a rien de remarquable, mais j'y séjournerai tant que ma propre *villa* ne sera pas achevée. Car je veux une *villa* plus grande, avec des terrasses sur la mer. Et je la veux au sommet des falaises, là où mon "père" avait fait bâtir une tour de guet qui, la nuit, sert de phare aux navires égarés. Je disposerai alors d'une citadelle imprenable, sur une île imprenable ! »

Séléné comprit que le choc de l'accident l'avait de nouveau précipité dans une phase rhodienne : il rêvait d'une île, il lui fallait une île. Et vite !

LE PRINCE et Séléné passèrent ensemble quelques semaines agréables à Antium – si ce n’est qu’on vit bientôt accourir sur le rivage une multitude de quémandeurs, et même des sénateurs : étendus pêle-mêle sous des tentes improvisées, ils passaient leurs journées à supporter les rebuffades des portiers et des nomenclateurs. Pourvu seulement qu’ils fussent vus de César, ce miraculé ! Ou, mieux encore, qu’ils fussent admis à le toucher... On finit par les chasser. Ils rentrèrent à Rome, désemparés.

Malgré ces désagréments, Tibère restait d’excellente humeur. Tout le rendait heureux : le dévouement de Séjan, dont il parlait maintenant comme de son sauveur et de son « premier ami », et la perspective d’aller vivre un jour à Capri. « Je compte y passer quinze jours par mois... Et puis, il faut bien que je commence à abandonner quelques responsabilités au jeune Nero... si, par extraordinaire, il se montre capable de les assumer ! »

À Antium, chaque soir avec Thrasyllle il observait les étoiles. Séléné, bien qu’elle se fût réinstallée dans sa propre *villa*, était souvent de la partie. « Comment se fait-il, demanda le Prince à son astronome, que tu ne m’aies pas prédit l’effondrement de ma Caverne ?

— J’avais vu dans le ciel que ni toi ni la reine ne péririez dans l’accident.

— Oui, mais si tu nous avais suggéré de dîner ailleurs, tu aurais sauvé de la mort une trentaine de malheureux !

— Je savais qu’il allait pleuvoir : dîner en plein air au milieu de ta *piscine* se révélait impossible. Or je n’ignore pas que, l’été, tu détestes dîner dans la maison...

— Certes, Thrasyllé, certes, mais je ne satisfais pas mes fantaisies au prix de trente vies humaines ! Dont celle de la sœur bien-aimée de mon vieux Nerva...

— S'il faut tout t'avouer, César, je savais que l'un des sénateurs présents allait périr dans l'accident et que ce faux ami méditait de t'assassiner : ce soir-là, il portait un poignard sur lui...

— Ce ne peut pas être Messalinus ! D'ailleurs, il n'est que blessé... Alors qui ? Et pourquoi ? Valerius Naso, le préteur ? Naso ! Mais pourquoi Naso ? Tous des traîtres, alors ? Tous des assassins ? Ah, je ne dois plus laisser personne m'approcher... Personne ! Et qu'on chasse à coups de fouet ces oisifs qui traînent sur la plage ! »

Séléné, qui avait suivi le dialogue, trouvait Thrasyllé aussi habile que malhonnête. Du moins, en accusant les morts, ne ferait-il pas condamner un innocent... « Tu ne recevras plus personne, dis-tu ? Même moi ? » demanda la reine. Depuis qu'elle avait des rides et des cheveux blancs et qu'aucun homme, à son avis, ne pouvait se méprendre sur ses intentions, elle se permettait des coquetteries de jeune beauté. « Je verrai », dit le Prince.

Au cours de l'hiver 26-27, Tibère, de retour à Rome, dut affronter deux autres catastrophes : un incendie sur le mont Célius, dont il dédommagea largement les victimes ; et l'effondrement d'un amphithéâtre en bois, bâti à la va-vite sur la Via Salaria à cinq kilomètres au nord de Rome. Le commanditaire, un laniste qui voulait attirer les habitants de la capitale à son spectacle de gladiateurs et réaliser une fructueuse opération, avait négligé les fondations des gradins et surchargé les étages supérieurs. En outre, pour augmenter

ses profits, il avait laissé entrer plus de spectateurs que ne pouvait en accueillir cette construction provisoire. L'amphithéâtre était bondé quand, dès les premiers trépignements de la foule, la masse de bois se disloqua, une partie s'écroulant à l'intérieur, l'autre à l'extérieur. On estima à cinquante mille le nombre des morts et des estropiés.

Tibère fit aussitôt passer un sénatus-consulte interdisant l'organisation de tels spectacles à des particuliers sans fortune ; on défendit aussi de bâtir des amphithéâtres en bois sur des terrains dont la solidité n'aurait pas été éprouvée. Mais le producteur coupable ne fut qu'exilé, parce que le peuple n'en voulait pas à cet homme qui avait souhaité donner à la foule un divertissement dont elle était privée. Le vrai coupable, murmurait-on dans les quartiers populaires, c'était César lui-même : ne rognait-il pas sans cesse sur les locations de gladiateurs et les factures des écuries de courses ?

Une fois encore, dégoûté de Rome, du Sénat, des quatre veuves et du peuple, Tibère quitta la Ville ; de toute façon, il devait inaugurer deux nouveaux temples en Campanie, l'un à Capoue en l'honneur de Jupiter, l'autre à Nola à la mémoire d'Auguste.

Rentrant par Naples, il décida de se rendre compte par lui-même de l'état d'avancement de cette *villa Jovis* qu'il faisait bâtir au sommet de l'île de Capri, à côté de la tour de guet construite par Auguste. Les travaux avaient progressé plus vite qu'il ne pensait : le vestibule, les bains, la cour en hémicycle et son propre logement étaient terminés ; la grande terrasse panoramique de cent mètres de long qui surplombait la mer avait reçu ses balustrades et son *triclinium*. Ne restait plus qu'à convertir le « phare » d'Auguste en observatoire et à aménager les bureaux de la chancellerie, les cuisines, la grande loggia, et les petits jardins qui longeraient le chemin d'accès.

Soudain, il résolut de rester là. Il ne rentrerait pas tout de suite au Palatin. Il profiterait de sa *villa* pour y jouir du printemps. Il avait envie d'admirer en mars l'arrivée dans la baie des bateaux de blé d'Alexandrie et la liesse populaire qui l'accompagnait. Il ne garda avec lui que Thrasyllé et sa famille, invita Nerva et Curtius Atticus à le rejoindre, convoqua deux ou trois poètes grecs et, une fois de plus, envoya Séjan prendre soin des veuves et de la sécurité publique. Provisoirement, il lui abandonna les pleins pouvoirs...

Tout autour de l'île, on lui construisait onze autres *villas*, dont chacune porterait le nom d'un dieu de l'Olympe : dans certaines, il logerait ses affranchis les plus fidèles ; dans les autres, ses invités. « Quels invités ? s'interrogeait Prima dans une lettre à sa sœur qui avait regagné Césarée. Je parie qu'il n'invitera personne, ce sanglier ! » Le dernier mot en lettres codées, bien sûr...

Ce que nul ne prévoyait, c'est que, pendant les onze années qui lui restaient à vivre, Tibère ne rentrerait plus à Rome – pas même quand sa mère y tomberait malade...

À plusieurs reprises pourtant, il écrivit au Sénat qu'il allait revenir, il ordonna des préparatifs pour son retour, fit célébrer des sacrifices, demanda même des garanties pour sa sécurité. Trois ou quatre fois il quitta l'île, prit la route, parvint jusqu'aux abords de l'Enceinte sacrée, qu'il contemplait tantôt depuis la Via Appia, tantôt depuis la rive droite du Tibre où il s'installait pour quelques heures dans les *Jardins de César* ou dans l'ancien palais de Julie : y cherchait-il le fantôme de sa seconde épouse ? Puis, brusquement, incapable de surmonter plus longtemps ce qui semblait être devenu chez lui plus

qu'une superstition – une phobie –, il rebroussait chemin : trop de morts, peut-être, lui barraient la route...

PENDANT que Tibère, à Capri, s'adonnait aux plaisirs de la lecture et de l'écriture, composant même un poème lyrique en latin, *Plaintes sur la mort de Jules César*, son ami Séjan, qui faisait des allers et retours entre l'île et la capitale, s'occupait de tout et, d'abord, avec la plus grande fermeté, de la famille d'Agrippina et des derniers Julii. Ceux-là, il était bien décidé à les éliminer avant la mort de Tibère. Le balancier reviendrait ensuite naturellement vers les Claudii : le jeune Gemellus, fils de Castor, serait proclamé *Prince de la Jeunesse*, on lui donnerait un tuteur, et ce tuteur, ce serait lui, Séjan, puisque, sitôt le deuil public achevé, il aurait convolé en justes noces avec la mère de l'enfant – cette belle Livilla dont Tibère l'avait jugé indigne d'être l'époux, mais dont il était déjà l'amant... Il suffisait de prendre patience : *le fleuve grossit en avançant*.

Car les Julii lui facilitaient le travail. Agrippina avait déjà réussi, toute seule, à se faire haïr du Prince, il ne restait plus qu'à rendre ses fils suspects. Nero avait vingt-trois ans, Drusus Celer vingt-deux, on est imprudent à cet âge. Séjan mit à leurs trousses des informateurs qui lui rapportaient leurs moindres propos.

Agrippina disposait encore d'un fort parti au Sénat et dans le peuple : le parti de Germanicus, toujours idolâtré malgré sa disparition. On avait reporté sur les fils l'espérance que le père avait suscitée. Quand Nero, Drusus Celer ou le petit Caligula passaient sur le Forum ou se promenaient sous les portiques, la foule les acclamait. Séjan, qui ne pouvait s'attaquer à la foule, s'attaqua aux soutiens déclarés d'Agrippina au Sénat. Grâce à la loi de lèse-majesté et à l'éloignement du Prince, ce fut un jeu d'enfant. L'un après l'autre, les amis d'Agrippina furent poursuivis et condamnés. Les plus anciens des patriciens, qui répugnaient encore à dénoncer chez leurs confrères l'adultère

ou la concussion, s'empressèrent de débusquer le crime de lèse-majesté dans les rangs des partisans du jeune Nero ; au besoin, ils le provoquaient.

Sabinus, un ancien proche de Germanicus, fut ainsi entraîné dans « le crime » par quatre sénateurs qui rêvaient d'être consuls. L'un d'eux, Latiaris, monta le piège : chaque fois qu'il voyait Sabinus, il plaignait Agrippina et critiquait l'orgueil de Séjan ; puis, au fil des semaines, il passa à César lui-même, trop âgé, disait-il, et tenu en lisière par son second. Encouragé dans ses opinions, Sabinus ouvrit son cœur. Alors Latiaris l'invita chez lui : les trois sénateurs associés au complot s'étaient glissés entre le toit et le plafond de la *domus*, l'oreille appliquée aux fentes. Sabinus ayant, comme prévu, fait l'éloge d'Agrippina et blâmé la confiance que le Prince accordait à son préfet du prétoire, les témoins coururent aussitôt rédiger leur lettre de dénonciation et la firent porter à Capri par les propres prétoriens de Séjan, sans même sembler honteux du degré d'infamie où ils étaient tombés... Le 1^{er} janvier, à l'occasion des vœux qu'il adressait par lettre au Sénat, Tibère accusa Sabinus de complot. Arraché aux bancs de la Curie et traîné par les bourreaux jusqu'au bas du Capitole, la corde au cou et les vêtements relevés sur sa tête, Sabinus criait que, même un jour sacré où l'usage voulait qu'on s'abstînt de tout mal, des victimes tombaient en l'honneur de Séjan ! Il hurlait, le malheureux, sans s'apercevoir, la tête couverte, que ses paroles tombaient dans le désert : les rues, les places avaient été vidées par la peur...

Cette condamnation, si rapide et si brutale, frappa d'autant plus les esprits que le chien de Sabinus, qui accompagnait toujours son maître au Sénat et l'attendait devant la porte de la Curie, le suivit dans son dernier parcours, et, quand les

bourreaux jetèrent au Tibre le corps sacrifié, le chien sauta derrière le cadavre...

Séléné, qui, depuis la mort de Shalmar, restait de plus en plus longtemps dans sa *villa maritime* d'Antium, était bien sûr informée de toutes ces horreurs – non plus par des lettres, toujours dangereuses, mais de vive voix par sa sœur Prima et ses nièces Domitia et Lépida.

Lépida, la cadette, avait épousé, quelques années plus tôt, son cousin Valerius Messala, un arrière-petit-fils d'Octavie, et elle avait de lui une fille de trois ou quatre ans, Messaline, rousse comme tous les Domitii et jolie comme un cœur. Messaline faisait la joie et la fierté de sa grand-mère Prima, qui se consolait mal de la disparition récente de son mari. Tout le monde avait aimé et honoré son Domitius, tant comme *consulaire* que comme général ; Tibère, depuis son île, lui avait fait décerner de nombreux honneurs *post mortem*, car lui aussi l'estimait.

Le mariage de Lépida avec un cousin descendant, comme elle, d'Octavie, avait maintenu cette lignée dans le sillage des Julii qu'Agrippina dirigeait toujours d'une main ferme. Mais pour Domitia, sa fille aînée, Lucius Domitius avait préféré la protection de Tibère à celle d'Agrippina : l'ancien aurige n'était pas homme à tout miser sur le même cheval. Après avoir marié sa Domitia à un cousin de Séjan, il envisageait, peu avant sa mort, de lui faire épouser en secondes noces un milliardaire lié à Livie – Sallustius Crispus, le fils du conseiller d'Auguste qui avait ordonné, quatorze ans plus tôt, l'assassinat du malheureux Postumus afin de dégager la voie pour Tibère...

Moyennant cette concession au parti de Livie, la fille de Lucius Domitius et de Prima pourrait s'installer bientôt dans les somptueux *Jardins de Salluste*, voisins de ceux des Domitii où sa mère vivait depuis quarante ans : cette proximité future aidait Prima à supporter la trop grande amitié de son futur gendre pour la Sorcière...

Quant au fils de Prima, Cnaeus « le rouquin », le passionné de courses, les jugements sur lui restaient partagés : une brute pour les uns, un petit malin pour les autres, mais pour tous un grand seigneur, l'un des tout premiers du Sénat par la naissance. Tibère venait de le marier à l'aînée des filles d'Agrippina, qu'on avait surnommée Pulsilla (« Toute-petite ») car elle portait le même nom que sa mère et il avait fallu les distinguer. Aussi ses proches n'appelaient-ils encore la jeune mariée que Pulsilla, ce qui ne manquait pas maintenant de l'agacer. Surtout venant de ses sœurs cadettes, Bella et Drusilla. Pulsilla, en vérité, était d'autant plus irritée par son surnom que, si elle grandissait, elle n'annonçait pas la haute stature de Germanicus, son père, ou du Prince, son grand-oncle. Son frère Caligula se moquait d'elle : « Ça n'embête pas ton fiancé de devoir épouser une naine ? »

« Mais tu vas grandir encore ! » lui disait Prima, sa future belle-mère, pour la rassurer. Il est vrai que la mariée dont on venait de célébrer l'union à Rome, après avoir fêté les fiançailles à Capri en présence du Prince, n'avait que douze ans. En épousant Cnaeus, elle épousait un « oncle à la mode de Bretagne » qui avait déjà quarante-deux ans et quelques cheveux blancs...

Séléné, venue d'Antium pour assister aux noces, fut bouleversée en découvrant cette petite mariée ; elle craignit pour elle le destin tragique de sa belle-fille Shalmar et chapitra sa sœur. « Ne t'inquiète pas, lui répliqua Prima, Pulsilla n'est

même pas pubère, elle ne risque pas de tomber enceinte ! Et puis Cnaeus n'a aucun goût pour les petites filles, il est, pour l'instant, l'amant d'une danseuse célèbre qu'il n'a pas l'intention de lâcher. Il ne se remarie que pour plaire au Prince, qui menace parfois d'appliquer les lois d'Auguste contre les veufs et les célibataires endurcis. C'est aussi à moi que mon fils veut plaire, en faisant des enfants dont le sang sera encore, des deux côtés, celui des Julii... » Au moment du mariage, Livie, quatre-vingt-cinq ans, n'était toujours pas morte. « Je voudrais, conclut Prima, qu'en voyant l'échec d'une politique qu'elle mène depuis soixante ans en faveur de sa lignée la vieille carne en crève ! Malgré elle, les Julii vont reprendre l'avantage ! Si Nero et ses frères venaient à disparaître, un fils né de Cnaeus et Pulsilla pourrait venger les assassinats de Marcellus, Caius César, Lucius Antoine, Postumus et Germanicus ! Ah, je voudrais vivre assez longtemps pour voir ce moment-là !

— Souhait très irréaliste ! dit Séléne en riant. À moins que tu ne sois comme cette vieille femme dont parle toute la Grèce et qui, ayant atteint l'âge de cent ans, a finalement décidé de se donner la mort puisque la mort l'avait oubliée...

— J'ai entendu raconter cette histoire, et je n'y crois pas : personne n'a jamais vécu cent ans, voyons ! Un si grand âge n'est pas permis aux humains, les dieux l'ont réservé aux éléphants et aux tortues ! Contentons-nous d'arriver aussi loin que l'*Augusta*, ce sera déjà très beau... »

À la fin du banquet de noces, au moment où l'on entonnait un chant joyeux, on apprit la mort, sur son îlot des Tremiti, de la malheureuse Julilla, exilée depuis vingt ans pour « raison d'État ». Alors, même les plus éméchés, piquant du nez sur leur vaisselle d'or, se souvinrent qu'il fallait fuir les réunions où des oreilles inconnues peuvent être invitées, éviter les

conversations trop libres avec ses proches et craindre même
les choses muettes – les toits, les portes, les murs...

DEPUIS que Ptolémée et Aedèmôn avaient pris en charge le royaume de Maurétanie, Séléne ne s’y sentait plus indispensable. Ne régenter que le palais après avoir gouverné l’État l’aurait humiliée : elle en avait abandonné la charge à Héréna Maura, l’épouse d’Aedèmôn, qu’elle traitait tantôt comme une intendante, tantôt comme une belle-fille – enfin, presque... Cette « belle-fille » lui avait trouvé dans sa tribu du Rif quelques servantes autotoles dévouées, qui s’efforcèrent de remplacer près d’elle la fidèle Izelta qu’une mauvaise toux avait emportée.

Parmi les servantes qu’elle avait fait venir de sa lointaine tribu, Héréna lui avait choisi une nouvelle suivante, qui l’accompagnerait comme son ombre. C’était une Autotole éduquée qui parlait le latin et savait lire ; elle portait un nom berbère imprononçable, Ecleukhadrapha, et la reine lui avait aussitôt donné un nom égyptien, Syra : « Évidemment, cette Berbère ignore le grec, mais pour ce qu’il me reste à vivre, elle fera l’affaire... »

Séléne continuait à s’intéresser à l’aménagement de sa capitale : le mur d’enceinte de près de vingt-cinq stades qu’avait voulu son Iobas était enfin achevé ; désormais, la ville était magnifiquement défendue contre son arrière-pays. Mais était-ce bien des paysans de l’intérieur que Césarée devait se méfier ? Quant aux nomades, après les guerres gétuliques, on ne les imaginait plus s’aventurant si loin de leurs bases... En revanche, du côté de la mer, la capitale restait ouverte.

Quand, se souvenant des fortifications d’Alexandrie, Séléne s’était étonnée, au début de leur mariage, du parti choisi par son époux, il lui avait répondu qu’en Méditerranée il n’y avait plus de pirates, mais, dans les collines et sur le plateau, on avait toujours à se plaindre des razzias. « Les incursions de

pillards sortis de nulle part qui fondent brusquement sur un village relèvent de la coutume locale, lui avait-il expliqué. Les hommes riches de ce pays et les commerçants étrangers sauront que, grâce à mes remparts, ils peuvent s'installer dans ma capitale en toute sécurité. Et ce que tu vois encore, de taillis ou de rochers, sera un jour entièrement bâti...

— Pourtant, si des ennemis arrivaient par la mer...

— D'où viendraient-ils ? De l'Espagne, où je suis deux fois *duumvir* ? Des Baléares, dont les meilleurs frondeurs sont dans mon armée ? De la Sicile, où il n'y a plus de Carthaginois depuis deux siècles ? De la Grèce, qui m'honore et que j'honore ? De la Judée, qui n'a pas de flotte ? Voyons, *Basilissa*, de qui aurais-je à me défendre de ce côté-là ? »

Elle n'avait pas osé lui répondre « des Romains », il lui aurait reproché de vouloir transposer à l'Afrique l'aventure malheureuse d'Antoine et Cléopâtre. Pourtant, d'où était-il venu, Jules César, lorsqu'il avait envahi la Numidie et vaincu son père le roi Juba I^{er} ? De la mer, n'est-ce pas ? De la mer !

À l'instar de tant d'autres chefs d'État, Iobas n'avait jamais imaginé l'avenir que comme un prolongement du présent : la Maurétanie était l'alliée des Romains et entendait le rester, elle n'avait donc rien à craindre d'eux... Comment faire comprendre, même à un souverain sensé, que le temps est circulaire : il ne file pas comme la flèche, il tourne sur lui-même, comme la roue de la Fortune, et le futur, parfois, retombe bêtement sur un lot du passé... C'est ce que la reine fit remarquer à Aedèmôn un jour où, depuis la terrasse supérieure du palais, il admirait avec elle « le plus grand rempart du monde ». « Dommage, dit-elle en désignant le port en contrebas, dommage que, dans ce beau rempart, il subsiste

un si grand trou... Mais peut-être fallait-il laisser une porte ouverte à la mort ? »

Aedèmôn le Gétule aimait Séléné comme une mère. Il avait aimé Juba comme un roi, admirant son érudition et sa sagesse, mais il n'avait jamais eu avec lui la moindre connivence. Son sentiment dominant en présence du monarque avait toujours été la révérence d'un esclave pour un bon maître. Et, chose curieuse, il avait eu parfois l'impression que la seule présence du roi suffisait à éloigner de lui son frère de lait et sa « mère d'adoption ». Chacun reprenait ses distances, et lui, sa vraie place : dans un coin. Dans la même chambre qu'eux, mais dans un coin. Tandis que les autres parlaient entre eux d'histoire ou de politique, il jouait silencieusement avec la dernière portée de dogues ramenés des Canaries. Ces chiens, plus dangereux que des molosses de Laconie, étaient à la naissance aussi fragiles et attendrissants qu'une portée de souris : tous les dragons commencent comme des nains, tous les tyrans ont été des enfants...

Quand maintenant Aedèmôn se reprochait de n'avoir pas eu pour Juba le même attachement que pour Séléné, il se l'expliquait par l'incompréhension qui subsistait entre les Numides et les Gétules : les Numides, bien que rudes montagnards, n'étaient jamais très éloignés de la mer, ils se montraient curieux de tout et amateurs de changements ; les Gétules, isolés au milieu des steppes et sans autre vaisseau que le dos de leurs chevaux, conservaient un orgueilleux quant-à-soi et fuyaient les étrangers. Mais pourquoi, se demandait Aedèmôn, le roi serait-il resté si profondément numide, et moi, gétule, alors que nous avons été l'un et l'autre arrachés à nos familles avant d'avoir eu conscience d'être nés ? que nous

ignorons nos langues maternelles respectives et n'avons jamais échangé nos idées qu'en grec ?

Aedèmôn avait essayé d'interroger Séléné sur sa vraie mère, mais elle ne savait rien, sinon qu'une femme (mère, grand-mère ou nourrice ?) l'avait caché pour le sauver, et qu'elle, la reine, l'avait tenu dans ses bras alors qu'il n'avait que quelques heures de vie, « Et je ne t'ai pas lâché depuis », ajoutait-elle avec un sourire lumineux. « Tu es amoureux de l'Égyptienne ! lui disait parfois sa femme Héréna.

— On n'est pas amoureux de sa mère, répliquait-il, fâché. La reine est une vieille femme désormais, qui n'a plus en tête que le remariage de Ptolémée... »

Au vrai, Ptolémée ne souffrait guère de son veuvage. Il n'avait jamais mis les pieds dans les sordides lupanars du port ni chez les courtisanes raffinées de la Porte de l'Ouest, mais il faisait affaire avec les petites actrices venues de Rome ou d'Alexandrie pour la saison. Il avait l'embarras du choix car, à l'inverse de Juba, il ne faisait plus jouer de tragédies grecques, dont tous les rôles féminins devaient être tenus par des hommes masqués, mais uniquement des *atellanes* licencieuses et de gracieuses *pantomimes* chantées.

Plus que pour leur talent, les danseuses de ces *pantomimes* étaient choisies pour leur plastique, généreusement exhibée au cours de l'action. Aussi ne manquaient-elles jamais d'adorateurs et de « financiers »... Étant roi, Ptolémée s'était gardé l'exclusivité de l'étoile de la troupe : une petite Cilicienne, Mélissa, qui dansait en solo la douleur d'Ariane abandonnée, le désespoir de Thisbé découvrant Pyrame poignardé, l'amour de Didon pour Énée ou la fureur de Médée. Elle était délicieusement expressive ; plus encore que

par sa silhouette ou le parfait enchaînement de ses sauts, toupies et tourbillons, le roi avait été ébloui par la grâce de ses mouvements de mains et la précision savante de sa gestuelle. Son regard, que toujours placé au premier rang de l'orchestre il distinguait parfaitement, était plus qu'émouvant : elle semblait danser avec les yeux. Bref, il était tombé amoureux... et rien ne lui paraissait moins urgent qu'un mariage.

Mélissa la danseuse lui ayant fait remarquer que les thermes de l'Est, qu'elle fréquentait, manquaient d'eau en été et qu'une cité ne pouvait prétendre au titre de capitale si elle n'avait pas au moins un aqueduc, le jeune roi, qui souhaitait égaler les talents de bâtisseur de son père, avait décidé de capter un oued au sud du plateau pour en amener l'eau à sa ville. La reine avait poussé les hauts cris : avec tous les drainages souterrains qu'elle avait fait réaliser dès sa première « régence », toutes les citernes privées et publiques dont elle avait ordonné la construction et tous les puits qu'on avait creusés dans la colline, Césarée ne manquait pas d'eau ! Que prétendait-il ajouter ? Un aqueduc ? Un aqueduc de vingt mille pas ? C'était la longueur jugée nécessaire pour capter la première rivière alimentée par temps sec : une pure folie ! une dépense aussi considérable qu'inutile ! « Et tout cela parce qu'une danseuse a manqué deux fois d'eau chaude pour se rincer les fesses !

— Cet aqueduc prouvera aux Romains la grandeur de mon royaume, dit Ptolémée. Il est aussi nécessaire à la réputation de notre pays que l'enceinte bâtie par mon père. C'est une affaire de politique plus qu'un problème technique. Voilà pourquoi les femmes n'y entendent rien ! »

Les conseils de la vieillesse éclairent sans chauffer, comme le soleil en hiver... D'ailleurs, quoi que pût en penser Séléné, qui était de la vieille école, Ptolémée voyait juste : posséder un

bel aqueduc était devenu, dans l'Empire, une question de prestige. Ainsi que le souligna le jeune roi, toutes les Césarée du monde avaient maintenant leur aqueduc, « et Césarée-Maritime, la nouvelle ville bâtie par Hérode, en possède même deux ! Petits sans doute, mais deux ! Conviens, Mère, que sans aqueduc, la Maurétanie devient ridicule ! ».

Il fit donc construire, pour Mélissa, un aqueduc de quarante kilomètres qui franchissait cinq ravins successifs. On put agrandir les thermes de l'Est, bâtir d'autres thermes à l'ouest, et construire dans la capitale deux nymphées, ces fausses grottes monumentales d'où jaillissait une source au milieu de colonnes ornées et de statues de nymphes. Grâce à cette surabondance d'eau, les jardins se développèrent partout dans la ville, à l'image du luxuriant jardin de Vie. Depuis le pont des bateaux, Iol-Césarée apparaissait désormais comme une oasis de fraîcheur et de verdure. Plus de pins rabougris, de pistachiers malingres, de buis étiques et d'acacias, mais une profusion de palmiers, de cyprès, de figuiers, et même des peupliers ! Et des fleurs aussi, beaucoup de fleurs – on ne se contentait plus des grappes jaunes des acanthes, on plantait partout des rosiers.

Au bonheur de la vieille reine il ne manquait plus qu'un petit-fils.

SÉLÉNÉ avait atteint cet âge où, dans le regard des autres, les années comptent plus que les titres et les fonctions. Et elles ne s’y ajoutent pas. Il faut au contraire les soustraire au capital d’estime qu’on a accumulé : on voyait maintenant la reine comme une vieille femme, plus que comme une grande souveraine.

Elle-même – quand par hasard à sa toilette elle se surprenait dans son miroir de bronze – restait médusée devant ce visage raviné que l’imprécision du reflet ne suffisait plus à flouter. Alors elle regardait ses mains, dont les doigts s’étaient déformés au point qu’elle avait dû renoncer à porter des bagues. Et que dire de cet abdomen distendu qui retombait en plis sur l’aine ? et de ses fesses tombantes ? Elle se demandait chaque jour comment la petite fille d’autrefois avait pu contenir la vieille femme d’aujourd’hui, comment cette petite fille avait accouché de cette vieille.

Heureusement, il y avait les nuits : la nuit, elle voyageait avec Iobas, elle apprenait à lire à Théa, elle nageait... À l’aube, sitôt réveillée, elle sautait de son lit sans s’attarder, abordant comme d’habitude la journée d’un pied léger. Mais aussitôt la tête lui tournait, elle perdait l’équilibre et devait se rattraper au dossier de son lit avant d’oser faire un pas. Chaque matin, il lui fallait ainsi, d’un coup, rentrer dans sa peau de vieille...

Trouver une reine pour la remplacer devenait urgent, il lui fallait dénicher, quelque part dans le vaste monde, une nouvelle belle-fille acceptable.

Malgré sa crainte de l’importuner, elle finit par retourner consulter à Herculanium le très vieux Calpurnius Frugi.

Lorsqu'ils furent seuls dans le belvédère de sa *villa*, battu par les flots, Frugi en revint à une idée qu'il avait autrefois écartée : une princesse arabe. L'une d'elles, Phasaël, se trouvait en effet disponible – elle venait d'être répudiée par son mari, un roi juif. La remarier au plus vite contribuerait à régler un problème diplomatique délicat entre les Judéens et les Nabatéens. Le roi arabe Arétas avait autrefois rencontré Juba et il tenait en grande estime son *Arabica*, il ne pourrait qu'être flatté de la proposition maurétanienne.

« En somme, dit Séléne, tu veux persuader mon fils de se contenter des restes d'un autre...

— Ce n'est pas “une première main”, en effet. Et ce n'est plus une gamine : elle doit avoir, à peu de chose près, l'âge de ton fils, ou même davantage. Ce qui nous garantit, au moins, que son bassin pourra porter des enfants !

— Et quel roi a eu le bonheur de l'avoir dans sa fleur, avant de la jeter aux orties ?

— Un Hérode, bien sûr, c'est leur genre : le tétrarque qui règne actuellement sur la Galilée et la Pérée. Il se nomme Antipas, c'est un fils d'Hérode le Grand.

— Ah non ! Pas d'Hérodes, je les hais !

— D'abord, tu ne les hais pas tous. Tu étais, m'a-t-on dit, une grande amie d'Alexandre et Aristobule, les premiers fils d'Hérode le Grand, que leur père a assassinés. L'ex-mari de la femme dont nous parlons est l'un des demi-frères de ces malheureux, mais il n'était pas le bénéficiaire de l'assassinat. Et puis, ce n'est pas lui qu'il s'agit d'épouser ! Quant à sa femme, elle n'avait aucunement démerité, son époux semblait content d'elle jusqu'au jour où, dans une réception au Palatin, il a rencontré une nièce mariée à un autre Hérode – entre demi-frères, ils se connaissent peu : songe qu'Hérode le Grand

a eu neuf femmes ! Antipas est tombé follement amoureux de cette belle-sœur inconnue, nommée Hérodiade. Or, si selon la loi romaine épouser sa nièce est un inceste, selon la loi juive le crime, c'est d'épouser sa belle-sœur alors qu'elle n'est pas veuve : *Tu ne dévoileras pas la nudité de la femme de ton frère...* Avec cette Hérodiade qui est à la fois sa nièce et sa belle-sœur, voilà notre Antipas menacé d'inceste tant à Rome qu'à Jérusalem ! Mais il se sent pris d'une telle passion pour cette parente qu'il lui promet le mariage. Tandis qu'ils vont ensemble roucouler à Baïes, l'épouse arabe d'Antipas, Phasaël, qui aimait mieux partir qu'être chassée, feint l'ignorance et, sous prétexte d'une cure thermale, s'éloigne vers la mer Morte... À Machéronte, l'une des citadelles bâties par son mari sur la frontière, elle se laisse glisser une nuit sur l'autre versant de la colline et se retrouve, au petit matin, dans le royaume de son père. Tu imagines la fureur du roi Arétas quand il apprend la conduite de son gendre ! Il gronde, il menace – ce qui n'empêche pas Antipas de répudier officiellement Phasaël et d'épouser son Hérodiade en toute illégalité... Des deux côtés, aujourd'hui, les armées mobilisent. Si la répudiée se remariait tout de suite, et à un roi plus puissant qu'Antipas, nos diplomates pourraient prétendre que l'affront est lavé... Nous détestons voir nos royaumes clients s'écharper, surtout pour des femmes : la guerre de Troie n'a-t-elle pas déjà causé assez de malheurs ? Si tu écoutes mon conseil, ta dynastie ne sera pas perdante : Phasaël a donné deux filles à son Hérode, elle n'est pas stérile. C'est par ailleurs une Arabe intelligente, et légèrement hellénisée. Je ne lui trouve pas un physique irréprochable, elle serait plutôt du genre poulinière, mais, comme on dit, *La beauté ne sale pas la marmite !*

— Dois-je entretenir Tibère de ce projet ?

— Puis-je te parler en toute amitié, *Regina* ? Je te conseille de ne plus aborder ce sujet avec le Prince. J'ignore ce qu'il compte faire de nos royaumes alliés, mais, comme tu sais, il en a déjà annexé quatre. Sous des prétextes variés. Notre César est un pragmatique, et un pragmatique lent. Très lent... S'il vit toutefois assez longtemps, je crois qu'il trouvera le moyen de faire absorber par nos *provinces* tous les petits royaumes qui subsistent aux marges de l'Empire. La Maurétanie est un gros morceau, certes, le plus gros, mais le plus riche aussi. Si ton fils venait à mourir demain sans héritier, Tibère ne serait pas fâché, je pense, de rattacher ton royaume à l'*Africa* et de le faire gouverner par un légat.

— Mais il ne m'a jamais laissé entendre pareille intention ! Et il... il me traite comme une amie...

— Tibère César n'a pas d'ami... C'est triste, très triste pour lui. Mais laisse-moi faire, *Regina*, je vais lui présenter ce mariage avec Phasaël sous l'angle judéo-arabe, tes espérances dynastiques n'apparaîtront pas un seul instant dans le tableau. Ptolémée ne sera pas le but de l'affaire, mais le moyen – le moyen d'éviter un conflit sanglant sur le Jourdain. Je ne vois pas de meilleure manière d'obtenir que le Prince ne laisse pas vieillir ton fils sans descendance, de sorte que le malheureux n'ait plus, un jour, d'autre ressource que de léguer son royaume à notre Empire, comme le fit autrefois votre roi Bocchus. Dis-toi bien que l'indépendance actuelle de ton royaume, le plus libre de tous nos alliés et le seul à ne pas devoir représenter nos Césars sur ses monnaies, cette indépendance tient du miracle. Et je ne sais pas, moi, combien de temps durent les miracles, il faudrait le demander à Thrasyllé... »

LES NOCES de Ptolémée et Phasaël se déroulèrent à Antium, dans la *villa maritime* de Séléne. Tibère avait auparavant reçu les « fiancés » à Capri. Réception qui eut lieu au moment même où, à Rome, on célébrait les funérailles de Livie : elle avait succombé à un refroidissement à l'âge de quatre-vingt-six ans. Ni pendant sa maladie, ni pour son enterrement, son fils ne s'était dérangé. Prétextant que la modestie de sa mère en serait offusquée, il avait même refusé les « honneurs divins » que le Sénat voulait voter à la défunte et il laissa prononcer l'éloge funèbre par le cadet des arrière-petits-fils de l'*Augusta*, qui n'avait pas seize ans.

Le banquet de ce second mariage de Ptolémée fut un peu triste, non à cause de la disparition de la Vieille, mais parce que la famille romaine était encore sous le coup de l'inculpation brutale d'Agrippina et de son fils aîné Nero, âgé seulement de vingt-quatre ans. À peine les cendres de l'*Augusta* déposées dans le Mausolée, ils avaient été arrêtés tous les deux sous le mince prétexte de débauche et d'arrogance. Expédiés d'abord à Herculaneum en « résidence surveillée » et jugés en leur absence, ils avaient été condamnés par le Sénat à être enfermés, l'une, dans l'île de Pandateria où Julie avait été si longtemps détenue, l'autre, Nero, dans l'île de Pontia, une montagne où il était, à tout prendre, mieux logé que sa mère : Pandateria ne faisait que deux milles de long sur un demi de large – pire qu'une île, une cellule... Quant à Drusus Celer, vingt-trois ans, le second fils de Germanicus, déclaré à son tour ennemi public, il avait été enfermé sans procès dans les souterrains du Palatin. Ces souterrains que Séléne avait « visités » contre son gré à l'âge de douze ans et dont elle gardait un souvenir si poisseux... Oui, tout cela gâchait un peu la fête. Le clan des Julii était décapité : des neuf enfants qu'Agrippina avait mis au monde et qui faisaient

la fierté d'Auguste ne restaient en liberté que trois filles et le jeune Caius, toujours surnommé, contre son gré, « Caligula ». Ces quatre-là étaient présents à Antium lors des nouvelles noces de Ptolémée. Car Prima et Antonia, les sœurs de celle qu'on devait désormais appeler la « reine douairière », étaient venues avec leurs enfants et petits-enfants, tous cousins de Ptolémée. Depuis l'arrestation de leur mère et de leurs frères aînés, les quatre derniers rejetons de Germanicus avaient en effet été confiés à leur grand-mère Antonia. Comme autrefois sa mère Octavie, elle les élevait en compagnie de quelques jeunes otages étrangers confiés à sa garde.

Le « clan d'Agrippina » ne voyait qu'une seule raison de se réjouir : à peine Livie disparue, son amie Plancine, l'empoisonneuse supposée de Germanicus, bénéficiaire depuis onze ans de la protection de l'*Augusta* contre la Justice, fut inculpée de sorcellerie et d'assassinat... Ah, certes, ce n'est pas Tibère qui aurait inventé la prescription ! Il savait attendre patiemment que l'heure de la vengeance eût sonné – trente ans, s'il le fallait, comme il le prouva avec l'insolent Gallus, qu'il fit arrêter pour un motif futile sitôt Vipsania disparue. Mais il ne le déféra pas au Sénat. Dans l'attente, dit-il, d'un examen plus complet des charges, il ordonna de l'enfermer seul dans sa chambre, sans serviteur. Chaque soir on lui portait son repas, qui devait être conçu de telle sorte qu'il n'y prît aucun plaisir, sans toutefois mourir de faim. Il suppliait Tibère de l'exécuter. « Ah non, répondait le Prince, je ne suis pas encore assez réconcilié avec toi ! » Le supplice de Gallus dura trois ou quatre ans avant qu'on ne lui permît de mettre fin à ses jours. Jusque-là, on avait soigneusement veillé à ce qu'il n'eût, dans sa chambre fermée, ni corde, ni ceinture, ni poinçon...

Pour l'inculpation de Plancine, le Prince avait attendu non seulement la mort de sa mère, mais l'incarcération d'Agrippina : s'il ne voulait pas affronter l'*Augusta*, protectrice déclarée de la sorcière, il ne souhaitait pas non plus faire plaisir à la veuve de Germanicus, qui n'avait cessé de lui réclamer la mort de Plancine... Dès que le Sénat demanda à Plancine de rendre des comptes sur ce qui s'était passé à Antioche, elle se suicida.

Les hommes et les femmes de l'élite dirigeante se suicidaient beaucoup dans ces années-là. Il est vrai que lorsqu'on n'avait pas un adultère ou un inceste à leur reprocher, on trouvait toujours contre eux un mot malheureux ou un rire déplacé. Et l'accusation valait si souvent condamnation qu'on aimait mieux s'ôter la vie que de réduire sa famille à la misère : en éteignant l'action, un suicide précoce sauvait l'héritage...

Séjan, devenu le « premier ami » depuis l'accident de Spelunca, était le seul qui, circulant sans cesse entre Rome et Capri, pouvait informer le Prince sur ce que pensait le peuple et ce que voulait le Sénat : comme chef de la police, il était censé tout connaître des complots qui se tramaient. Il avait même mis au point, pour accélérer l'exécution des décisions de Tibère, un système de signaux optiques qui, partant de la haute tour de la *villa Jovis*, passait par Sorrente et Misène et faisait gagner près d'une journée sur la poste – poste elle aussi sous son contrôle puisqu'elle était assurée par ses prétoriens : toutes les lettres étaient lues.

En 29, le peuple avait encore tenté quelque résistance, manifestant dans les rues et sur le Forum contre la mise en accusation d'Agrippina et de Nero et jurant qu'on travestissait

la volonté du Prince – d’autant qu’aux accusés n’était reproché aucun crime d’État puisqu’on n’imputait à Nero que son manque de virilité et, à sa mère, son insolence. Mais la foule, qui en appelait à Tibère, avait été réduite au silence par l’intervention de la garde prétorienne et une lettre sévère du Prince que des crieurs publics lurent, sur son ordre, à la plèbe déchaînée.

Désormais, tout le monde avait compris et marchait au pas. De riches sénateurs élevèrent un temple « à l’Amitié », dont l’entrée était ornée de deux statues d’égale hauteur, Tibère et Séjan. Pour le préfet du prétoire, on plaça au théâtre un fauteuil doré à côté de celui du Prince. Le Sénat vota les mêmes vœux pour les deux hommes. Et on fêta officiellement l’anniversaire du préfet, comme on fêtait celui de son maître... Bien que Tibère eût, quelques années plus tôt, fermement refusé à « l’ami » la main de sa belle-fille Livilla, il l’autorisa à se fiancer à sa petite-fille Tertia lorsque, en 31, le mari de la belle, le jeune Nero, mourut sur son île.

Pendant les noces de Ptolémée, Séléne a trouvé un moment pour s’éloigner sur la plage d’Antium avec Prima et ses filles, Domitia et Lépidia qu’elle a vues grandir et qu’elle chérit. « Quel bonheur de respirer un air pur ! s’exclament les nièces de la reine. À Rome, sur le Forum, nous évitons d’aller du côté du Capitole : la vue sur la roche Tarpéienne et l’escalier des Gémonies est à donner la nausée, sur chaque marche il y a un corps ensanglanté. Ces cadavres que les rapaces viennent déchiqueter dégagent d’affreuses odeurs. Tous les abords en sont infectés, car les chiens ramènent des morceaux de chair jusqu’aux boutiques de nouveautés ! Ils en déposent aussi au bas du temple de Castor et Pollux, que Tibère et Livie ont élevé à la mémoire de Drusus... Ah, si Drusus pouvait voir ce

que son frère a fait subir aux siens depuis que sa mort les a laissés sans défense ! S'il savait ce qu'il a infligé à Germanicus et à sa descendance ! Il est beau, l'amour fraternel ! Le vrai frère de Tibère maintenant, c'est Séjan – l'ignoble Séjan, qu'il nomme "mon sauveur" ou "*mon Séjan*". Rends-toi compte : "*mon Séjan*", jusque dans des lettres officielles au Sénat !

— Mais lui, "le sauveur", ce petit *chevalier* sans naissance, que cherche-t-il à obtenir ?

— La fortune pour lui, et le pouvoir pour les Claudii ! Ce serpent élimine les Julii l'un après l'autre, maintenant qu'il les a privés de la seule protection qui leur restait : leur mère, la plus proche descendante d'Auguste. Il paraît que là-bas, dans son île, la malheureuse Agrippina est battue tous les jours par ses gardiens et qu'un coup de ceinturon mal placé lui a arraché un œil... Son fils Nero est mort mystérieusement dans son île, et je parie que Drusus Celer ne fera pas long feu dans les souterrains du Palatin. Il ne restera plus au "sauveur" qu'à s'en prendre au troisième des fils, Caligula, que notre tante Antonia a recueilli avec ses petites sœurs : elle le protège en lui laissant porter la *toge prétexte* des enfants, pas question pour lui de *première barbe* ni de *toge virile* ! Si elle pouvait le faire encore jouer au cerceau avec ses sœurs, elle le ferait !

— Mais, à supposer que Séjan parvienne à supprimer Caligula, il devrait encore éliminer votre frère Cnaeus, objecta Séléne. N'est-il pas, autant que les trois autres, un descendant de Jules César ?

— Sache, ma tante, que, pour Cnaeus également, le monstre a commencé son travail de sape : par ses amis du Sénat, il fait courir le bruit que mon frère couche avec moi ! » Lépida était si indignée qu'elle en perdit sa couronne de fleurs et les

mèches postiches qui soutenaient l'édifice. « Mon frère et moi ! Comme c'est vraisemblable ! Cnaeus a quarante-quatre ans, sa petite femme, quinze, et il préférerait coucher avec moi qui vais célébrer mon quarantième anniversaire ! Moi qui suis deux fois veuve et qui perds mes cheveux... Même les affidés du monstre auront du mal à gober cette histoire.

— Imaginons qu'ils le croient, reprit Séléne, il resterait encore un successeur légitime à éliminer : un gamin de neuf ans, Gemellus, le fils de Castor, le propre petit-fils de Tibère.

— C'est tout simple, *Regina*. En épousant Tertia, la veuve de Nero à laquelle Tibère l'a fiancé, l'intrus devient le beau-frère de Gemellus et le petit-fils par alliance du Prince... À la mort du Vieux, il se fera octroyer par le Sénat la puissance tribunicienne pour dix ans en attendant que Gemellus, qui n'est qu'à l'âge du boulier, ait atteint l'âge de gouverner. Mais cet âge, Gemellus ne l'atteindra jamais : je parie qu'il mourra avant sa vingtième année !

— Mais pourquoi Tibère...

— Ah oui, pourquoi Tibère ? Parce que le Vieux Bouc est amoureux de son préfet, tout simplement ! Séjan est un séducteur, et les mauvaises langues prétendent qu'il est "au poil et à la plume" – il aurait commencé sa carrière comme mignon d'Apicius, le célèbre gourmet l'appelait "mon entremets préféré"... Si, pour cet homme poilu qui n'a plus rien d'un *enfant délicieux*, le Prince éprouve une passion contraire aux bonnes mœurs, je comprends qu'il aille la cacher à Capri ! »

Les quatre femmes dépassent la petite jetée, leurs suivantes sont restées en arrière. Seule Messaline a été autorisée à suivre sa mère, Lépida : à huit ans, la fillette ne peut rien comprendre à la conversation. Elle ramasse des coquillages, qu'elle

s'empresse d'apporter aux quatre dames qui arpentent la plage en causant. « Je veux que ma nourrice m'en fasse un collier », dit-elle à Lépida, et, pour lui donner une idée de l'effet, elle plaque deux coques nacrées sur ses boucles rousses. « Attention, Messaline, le bas de ta tunique traîne dans les vagues !

— C'est parce que je suis une naïade et que les naïades vivent toutes nues, ma tunique me gêne », et la voilà partie à dénouer sa ceinture en riant et à passer, maladroitement, sa robe par-dessus sa tête sans même avoir dégrafé la fibule... En la rhabillant, Lépida se fâche.

Prima, la brave Prima, qui est devenue une petite boule de chair rose, ronde et lisse, plaide l'indulgence. La veuve de Lucius Domitius est maintenant si différente d'allure de sa sœur Antonia, l'austère Antonia qui vieillit en se desséchant, que lorsqu'on les aperçoit côte à côte on croirait voir un couteau posé près d'une cuillère. Prima, la bonne cuillère, plaide pour sa jolie petite-fille Messaline, qui lui rappelle tant sa nièce Claudia Pulchra, ravissante elle aussi. Pauvre Pulchra, morte sur une île, comme tant d'autres !

« Et ta nouvelle belle-fille, *Regina*, quel effet te fait-elle ? demande Domitia.

— Je la découvre en même temps que toi, dit prudemment Séléné, je réserve donc mon jugement. »

PHASAËL, la poulinière dépeinte par Frugi, était fortement charpentée, en effet. Mais c'était surtout son visage qui laissait à désirer : un teint sombre que la céruse ne suffisait pas à éclaircir, une peau ridée par l'excès de soleil, et des cheveux frisés au point qu'on l'aurait prise pour une Nubienne. L'ex-épouse d'Hérode-Antipas était arabe et, dès le premier regard, on l'imaginait sur un dromadaire... Elle avait trente-huit ans et elle les paraissait, mais, avec cela, beaucoup d'allure : le maintien et la morgue d'une grande reine.

Séléné comprit tout de suite que cette belle-fille-là, elle ne la mènerait pas par le bout du nez. Phasaël souriait rarement et, comme la princesse d'Osroène, elle ne s'exprimait bien qu'en araméen, mais elle s'était fait accompagner d'une dame de compagnie galiléenne qui, malgré son affreux accent syrien, parlait parfaitement le grec et traduisait à l'épouse les compliments de sa belle-mère. Des compliments que Phasaël recevait sans surprise, et sans jamais descendre du « chameau » qui la tenait trois pieds au-dessus des autres...

À Césarée, dès qu'elle eut installé la nouvelle épouse de son fils au palais en chargeant la femme d'Aedèmôn de veiller à ce que la reine ne manquât de rien, Séléné, prudente, décida de s'éloigner : elle prit ses quartiers dans la Résidence de la colline, près du jardin de Cendres.

En vieillissant, elle aimait de plus en plus ce pavillon ; elle y trouvait moins de couloirs à parcourir et d'escaliers à monter qu'au palais d'en-bas ; moins de serviteurs aussi, dont le nombre et l'étroite spécialisation lui semblaient toujours une cause d'embarras. À part la grande salle à manger de l'exèdre, les pièces, ici, étaient de dimensions modestes et faciles à chauffer l'hiver avec quelques braseros – détail d'importance,

car, comme toutes les vieilles, elle avait toujours les pieds glacés... Elle appréciait aussi que, l'été, l'odeur des bassins de salaison ne montât pas jusque-là. Elle avait d'ailleurs réussi à convaincre son fils qu'il y avait encore plus urgent à faire qu'un aqueduc : déplacer vers l'est une partie de ces bassins...

Quelque temps après, la reine arabe accompagna Ptolémée dans une visite qu'il fit en Maurétanie occidentale pour la présenter à ses sujets. « N'es-tu pas curieuse de passer les Colonnes d'Hercule ? » lui demanda sa belle-mère avant le départ. « Pas du tout », répliqua la fille d'Arétas...

Pendant qu'ils se trouvaient à Volubilis, Séléne redescendit pour profiter à loisir d'Aedèmôn et de ses enfants, qui étaient six maintenant et tous bien portants. Héréna Maura se plaignit de la reine Phasaël qui la prenait pour une domestique et ne lui laissait pas les coudées franches, alors que cette bédouine n'entendait vraiment rien au fonctionnement d'une grande maison : « Ce n'est pas un campement nomade, ici ! » De ces doléances, la reine mère déduisit que les Berbères et les Arabes n'étaient pas mieux faits pour s'entendre que les Frisons et les Thraces : querelles de sauvages... Heureusement, les différends entre leurs deux femmes n'altéraient pas l'affection qui unissait les frères de lait. Du reste, Ptolémée ne faisait avec Phasaël que ce qu'il devait faire, mais il n'éprouvait pas pour elle le dixième de ce qu'il ressentait toujours pour sa petite Mélissa, la charmante danseuse qu'il s'était bien gardé de chasser.

« Il sera pourtant obligé d'y arriver, dit Aedèmôn à sa “mère d'adoption”. Notre ville est trop petite pour que la reine Phasaël n'ait pas appris l'existence de cette jeune femme, sa suivante galiléenne lui en a sûrement parlé... En tout cas, la reine est jalouse de cette liaison et elle passe ses colères sur ses *ornatrices*, elle leur griffe les mains avec ses épingles à

cheveux. Enfin, quand je dis “jalouse”, tu me comprends, *Basilissa* : elle est jalouse en reine – ce n’est pas une affaire de sentiments, c’est une question de dignité.

— J’en parlerai à mon fils.

— Autre chose, dont elle s’est ouverte auprès de sa dame de compagnie qui m’en a informé : elle voudrait revoir les deux filles qu’elle a données au roi Hérode, ne pourrait-il les lui envoyer ? “Ce ne sont que des filles, dit-elle, elles ne sont pas juives, et de toute façon il est remarié.” Je crois qu’avoir ces adolescentes près d’elle améliorerait son humeur, elle semble y être très attachée...

— Ce qu’elle demande là est plus difficile encore que d’obtenir le renvoi de Mélissa : Phasaël est une épouse répudiée, d’ordinaire le mari garde les enfants... D’ailleurs, amener ses filles ici ne serait pas seulement contraire au droit, ce serait une affaire diplomatique complexe. Il faudrait que Rome veuille bien s’en mêler. Or notre cher Frugi vient de mourir et le Prince refuse de quitter Capri. Je n’ai donc plus d’accès direct aux dirigeants de l’Empire, et je ne vais sûrement pas passer par ce Séjan que tout le monde craint. La liste de ses victimes s’allonge tous les jours... On dit à Rome que cet individu est devenu le César de l’Empire et que mon ami Tibère n’est plus que le gouverneur de Capri ! »

Au moment où Séléne discutait ainsi avec Aedèmôn du danger qu’il y aurait à attirer l’attention de Séjan, elle ignorait que le corps du favori était exposé, sanglant et déchiqueté, sur l’escalier des Gémonies et qu’il y resterait trois jours entiers, offert aux crachats de la populace avant d’être jeté dans le fleuve.

« **L'**ACTION appartient aux plus jeunes, écrivait le sage Euripide, mais les plans des plus vieux sont de loin les meilleurs. » Le piège dans lequel était tombé l'habile et cruel Séjan avait été tendu par deux vieillards. Deux vieux dont l'ambitieux préfet ne se méfiait pas, ou ne se méfiait plus : Antonia et Tibère.

Dans un premier temps, Antonia, toujours prudente et réservée, ne s'était pas émue de l'ascension du jeune arriviste ni des règlements de comptes à l'intérieur du Sénat. Soyons clair : la déportation de sa belle-fille Agrippina, dont elle devait bien convenir qu'elle s'était rendue odieuse à tout le Palatin, ne l'avait pas chagrinée outre mesure ; non plus que l'exil de son petit-fils Nero, que sa mère avait trop gâté et qui, c'était prévisible, avait mal tourné. Par ses préférences affichées pour son aîné, Agrippina avait au surplus aigri le caractère du cadet, Drusus Celer, qui n'avait pas été le dernier à dénoncer les débauches de son frère. Bref, voir Agrippina sur une île, Nero sur une autre, et Celer enfermé dans une chambre du palais (un cachot, non, on exagérait, il n'y avait de cachot au Palatin que pour les esclaves !), rien de tout cela ne l'attristait.

Après l'exil d'Agrippina et la mort de Livie, Antonia, en bonne grand-mère, avait recueilli les plus jeunes enfants de Germanicus : Caligula et ses trois sœurs. Elle n'avait pas été mécontente de marier très tôt l'aînée des filles, Agrippine, que l'on surnommait Pulsilla, et de la marier à l'un de ses neveux suffisamment âgé pour la tenir, car Pulsilla ressemblait à sa mère par plus d'un trait : elle se montrait agressive et méprisante, même si, à l'évidence, elle était la plus intelligente des enfants encore vivants de Germanicus. Dorénavant, grâce aux dieux du mariage, c'est dans la maison de Prima que cette petite exercerait sa malice et sa perversité... Bonne chance !

Il restait à Antonia trois petits-enfants à élever et à marier. Les deux filles, Drusilla et Bella, étaient douces et timides. Du garçon, Caius, que le peuple s'entêtait à surnommer Caligula, elle ne savait que penser : c'était un adolescent craintif et dissimulé, d'un physique ingrat et peu viril, ce qui n'empêchait pas une sexualité précoce. Elle l'avait un jour surpris dans l'appartement des fillettes alors qu'il enseignait à Drusilla, sa petite sœur de douze ans, des jeux aussi impudiques que rigoureusement punis par la loi... Il était grand temps de les éloigner l'un de l'autre, et d'essayer dans le même mouvement de sauver ce garçon négligé par sa mère et méprisé par ses frères, mais qui restait l'unique espoir des Julii pour la succession du Prince. Elle n'aimait pas, pourtant, penser à ces histoires de succession. Elle avait toujours aimé son beau-frère Tibère, prenant dans cette affection fraternelle la suite de son mari disparu ; maintenant qu'il prétendait gouverner le monde depuis Capri (une lubie !), il lui manquait beaucoup. Certes, l'exil d'Agrippina et la mort de Livie avaient assaini l'atmosphère, un temps irrespirable, du Palatin : des quatre veuves (comme Tibère aimait à dire, le cruel !), il ne restait plus qu'elle et sa fille Livilla, veuve de Castor.

Peut-être était-ce encore une de trop ? Car elle n'avait jamais beaucoup aimé sa fille, une méchante. Méchante dans son enfance parce qu'elle était très laide, et, dans sa maturité, parce qu'elle était trop belle. Mère et fille s'efforçaient pourtant de cohabiter en bonne intelligence – « intelligence » était le mot, car elles n'étaient sottes ni l'une ni l'autre, mais « bonne » ? La bonté n'était pas leur fort, Antonia en convenait... Néanmoins, elle se demandait de qui Livilla pouvait tenir cette malveillance toujours en éveil, ce goût de l'intrigue, cette noirceur d'âme : ni d'elle-même, ni de Drusus,

admirable de droiture ; ni, d'ailleurs, de ses grands-parents, Marc Antoine si généreux et Octavie, modèle des vertus... Ah, mais bien sûr, elle tenait ce trait de son autre grand-mère ! Elle était la digne petite-fille de Livie ! Cependant, elle était aussi – ce qui obligeait Antonia à la ménager – la mère du gentil Gemellus, Gemellus qui allait sur ses douze ans et que sa mère abandonnait aux domestiques, car elle avait repris une vie mondaine des plus animées chaque fois que Séjan séjournait à Rome. Dans l'entourage du favori, on célébrait à l'envi sa beauté et on rappelait qu'elle serait bientôt, par sa fille Tertia, la jeune belle-mère de ce grand serviteur de l'État, auquel Tibère venait de faire franchir, d'un coup, tous les grades du *cursus honorum* en faisant de lui son consul associé.

Et soudain, tandis qu'Antonia surveillait distraitement les leçons données à Gemellus et Drusilla, la vérité sur les intentions de Séjan lui apparut en pleine lumière. Cet individu ne cherchait pas à dominer le Sénat, à favoriser les Claudii, à pousser sa famille ni même à s'enrichir, comme elle l'avait cru. Il voulait bien davantage : éliminer tous les Julio-Claudii, tous, et devenir Prince à la place du Prince ! Le prochain « règne » serait celui des Aelii-Séjanii...

Antonia devait tout révéler à Tibère, que son éloignement de Rome et son dégoût du Sénat avaient sûrement empêché de saisir le fond de la manœuvre. Elle voulait aussi que le Prince fît venir auprès de lui à Capri, « en lieu sûr », ses petits-fils Caligula et Gemellus, qui étaient en âge, prétextait-elle, de recevoir une éducation virile qu'elle ne pouvait leur donner. Elle n'ignorait pas que Séjan contrôlait tout le courrier qui partait de Rome pour Capri. Aussi, en octobre 31, choisit-elle le plus fidèle de ses affranchis, un Grec nommé Pallas, pour lui confier la lettre par laquelle elle dénonçait le complot, une lettre à remettre en mains propres.

Tibère avait une confiance totale dans sa belle-sœur depuis qu'elle s'était abstenue de paraître aux funérailles de son propre fils pour lui éviter, à lui, d'avoir à y assister et à subir la colère injustifiée du peuple. Pas un instant il ne douta de la vérité de ce qu'elle lui dévoilait. Il avait été aveugle... Mais comment se débarrasser d'un traître qu'il avait élevé si haut ? Impossible de l'assassiner : pour l'heure, Séjan vivait à Rome, entouré de ses nombreux amis et craint de tous les autres, et, depuis sept ans, il se trouvait à la tête d'une garde prétorienne de cinq mille hommes, entièrement dévouée à sa personne. À tout moment, s'il soupçonnait le soupçon, il pourrait faire marcher cette armée sur Capri...

Le Prince comprit qu'il allait falloir jouer finement, à distance, et en n'utilisant que ce qu'il avait sous la main dans son île. Pas grand-chose : le vieux Nerva, deux ou trois poètes grecs, un *grammairien*, son médecin Khariclès et l'astronome Thrasyllè avec sa femme, son fils et sa petite-fille... Ah, sa petite-fille, justement ! Ennia Thrasylla venait, à seize ans, d'épouser à Capri, dans la *villa Minervae* où vivait sa famille, un officier d'une cinquantaine d'années qui s'était illustré sur quelques champs de bataille et avait récemment commandé les *vigiles* romains. Cet officier, Macron, petit-fils d'un esclave affranchi, était apparu à Tibère comme un homme au raisonnement sain et aux nerfs solides, un homme comme il aimait en avoir à ses côtés du temps où il dirigeait les légions de Pannonie.

Il prit Naevius Macron en tête à tête : « Je te nomme préfet du prétoire, tu rentres à Rome, voici ta lettre de mission...

— Mais Séjan ?

— Voici une autre lettre, plus longue, très longue même, que tu feras lire de ma part au Sénat, je vais t’expliquer... »

Dès le 17 octobre, cinq jours après l’arrivée de la lettre d’Antonia à Capri, Tibère, enfin sorti de sa torpeur, avait monté le piège. Contre le complot, il prépara un coup d’État : pour reprendre son propre pouvoir, il allait devoir se comporter en conspirateur. Ce qui ne lui déplaisait pas. D’un côté, bien sûr, il avait peur (il avait fait préparer des barques pour fuir si l’affaire tournait mal), mais, d’un autre côté, il s’amusait comme un jeune chasseur qui court pour la première fois sur des brisées.

Par un porteur déguisé en marchand, il avait envoyé une lettre à Régulus, l’un des nouveaux consuls de l’année (il se méfiait de l’autre) ; il lui demandait de soutenir Naevius Macron dans tout ce qu’il entreprendrait. Entré de nuit dans Rome, Macron avait de son côté rencontré Laco, le préfet des *vigiles* qui lui avait succédé, pour s’assurer de son appui : militairement, ces pompiers armés de haches ne valaient pas les prétoriens, mais ils constituaient une force d’appoint que le Sénat ne pourrait ignorer...

Monté dès l’aurore au Palatin (le Sénat devait siéger ce jour-là dans le temple d’Apollon, proche de la Maison d’Auguste), Macron croisa Séjan qui n’était pas encore entré. Récemment nommé pontife, il avait consulté les auspices de bonne heure et s’avouait inquiet : des corneilles avaient croassé au-dessus de lui avant de prendre leur envol vers le Capitole, mais elles s’étaient arrêtées au-dessus de la prison Mamertine avant de se poser sur son fronton – mauvais présage... Surtout, il se demandait pourquoi le Prince n’avait pas répondu à son dernier courrier et ne lui envoyait plus d’instructions. Macron

lui montra la lettre scellée qu'il apportait pour la faire lire aux sénateurs par le consul Régulus et il lui glissa à l'oreille qu'il s'agissait de lui octroyer la puissance tribunicienne, cette sacro-sainteté de dix ans qui le protégerait contre tous et ferait de lui l'égal du Prince.

Rassuré, Séjan pénétra gaiement dans l'enceinte et s'assit au milieu de ses amis. Dès qu'il fut hors de vue, Laco et Macron renvoyèrent sa garde prétorienne – Macron montra aux officiers sa lettre de mission – et ils remplacèrent les soldats par une cohorte de *vigiles*. Puis le nouveau préfet du prétoire partit en hâte vers le Viminal pour informer l'ensemble des prétoriens de sa nomination et les consigner dans leur caserne en leur promettant une prime exceptionnelle.

Au Sénat, plusieurs s'avancèrent vers Séjan pour le féliciter, on avait eu vent de sa prochaine promotion : « Jusqu'où ne monteras-tu pas ? » Le consul Régulus commença à lire lentement, très lentement, la longue lettre du Prince. Tibère y traitait de plusieurs sujets mineurs, avec, de loin en loin, une allusion à son favori, qu'il venait de nommer proconsul l'avant-veille. Pontife par-ci, proconsul par-là, l'ascension suivait son train... Certes, dans la lettre, quelques réserves commençaient à poindre, mais si bien enveloppées et formulées dans des termes si lénifiants qu'on n'y prêtait guère attention ; tous attendaient le bouquet final : l'attribution au « Sauveur » de la puissance tribunicienne. Séjan, qui avait toujours été très entouré sur son banc par ses amis et obligés, l'était plus que jamais. En voyant cette foule pressée autour de lui, « Attention, lança un sénateur moqueur aux partisans du nouveau proconsul, vous êtes si nombreux sur ce banc qu'il va s'effondrer ! ».

Régulus, interrompu par les rires, reprit la lecture de la lettre interminable et verbeuse du Prince, et Séjan commença à

s'inquiéter : non seulement il n'entendait pas les mots qu'il espérait, « puissance tribunicienne », mais aucun des thèmes abordés ne semblait devoir amener le sujet. Quelques-uns de ceux qui siégeaient près de lui commencèrent à se lever, perplexes, pour se placer un peu plus loin.

Soudain, par la voix de Régulus, le Prince ordonna sans préambule d'arrêter deux des sénateurs les plus attachés au favori. Les tribuns et les préteurs vinrent aussitôt les encadrer. Puis, avant que Séjan eût pu prendre la défense des accusés, la lettre s'acheva, *ex abrupto*, sur l'ordre de mettre le favori lui-même « en garde » (mais non pas encore de le condamner). « Séjan, viens ici ! » lui ordonna Régulus. Il dut répéter deux fois son ordre car Séjan, étonné de s'entendre ainsi héler sans manières, ne comprenait pas : « Est-ce moi que tu appelles ? » Surpris d'avoir à obéir, lui qui commandait à tous, il se leva enfin et se dirigea vers l'orateur comme un homme ensommeillé qu'on tire d'un rêve. Laco, le préfet des *vigiles*, entra alors dans l'assemblée et se posta à son côté.

Rassurés par cette présence et par ce qu'elle révélait des forces de sécurité mises en place au-dehors – il ne s'agissait plus des prétoriens du favori, mais des *vigiles* de Laco –, ses « amis » se mirent, les premiers, à injurier le colosse tombé de si haut.

Régulus demanda alors : « Faut-il le mettre aux fers ? » Il n'y eut même pas de vote : d'une seule voix, l'assemblée répondit « Oui ». Les *vigiles* enchaînèrent Séjan comme un esclave fugitif, et on le poussa dehors... Accourus de partout tandis que les *vigiles* descendaient le prisonnier vers le Forum et la prison Mamertine, des hommes du peuple, des *matrones* même, informés on ne sait comment, arrachèrent l'écharpe dont Séjan s'était couvert le visage et ils l'escortèrent en lui lançant à la figure les noms de ses victimes. D'autres, dans le

même temps, commençaient à abattre ses statues – auxquelles, la veille, ils offraient des sacrifices comme à un dieu...

Lorsque Séjan eut été jeté au cachot, le Sénat se réunit de nouveau, l'après-midi même, dans le temple de la Concorde qui était plus proche de la prison. Constatant qu'aucun prétorien ne les menaçait et que le peuple se réjouissait de cette « révolution », les sénateurs votèrent l'exécution immédiate du favori déchu.

Étranglé par le bourreau, Séjan fut précipité dans l'escalier des Gémonies où il avait lui-même fait précipiter, au nom du Prince, tant de cadavres. Le sien eut ceci de particulier qu'il resta plusieurs jours exposé et que le peuple s'acharna tellement sur ses restes qu'à la fin il ne resta plus à jeter dans le Tibre que des os presque blancs tant les chiens les avaient rongés et une poignée de cheveux.

RASSURÉ, le Prince exauça l'autre demande d'Antonia : il prit chez lui ses deux petits-fils, l'adoptif et le « biologique », Caligula et Gemellus.

Si tant est qu'après la cruelle désillusion qu'il venait d'éprouver il pût encore avoir des sentiments, il préférerait Gemellus à Caius : le petit était plus beau, plus appliqué, et d'une douceur étonnante. Sans doute ne savait-il pas encore, cet enfant, à quel point il aurait dû craindre son grand-père : malgré ses douze ans, il s'asseyait parfois sur ses genoux et lui passait les bras autour du cou... Le grand Caligula ricanait. Antonia avait prévenu son beau-frère : Caius traversait un âge ingrat. Certains soirs, croyant le Prince endormi, il quittait la *villa Jovis* sur la pointe des pieds, enveloppé dans une grande cape et la chevelure dissimulée sous une perruque de femme : il allait s'encanailler dans le bouge du port. Cet échalas au cou maigre ne lisait rien, ni histoire ni poésie. Il n'aimait pas non plus les jeux de damier, et ne savait pas nager. Il passait ses journées à traîner d'une maison à l'autre, à lutiner paresseusement des servantes et à s'empiffrer de *placenta* au miel. Il ne s'animait vraiment que pour répéter des rôles tragiques en se déguisant avec les oripeaux que les couturières lui abandonnaient et avec des masques qu'il achetait à Naples, car il adorait le théâtre, il connaissait même les figures de danse et les grimaces de toutes les *pantomimes* à la mode. Certains soirs, à la lueur des torches, il offrait une représentation à son cousin et à la jeune épouse de Macron, Ennia, qui avait son âge et ne portait pas aux astres le même intérêt que son grand-père Thrasylle, perché chaque soir avec le Prince dans la tour d'Auguste pour observer le ciel. Au vrai, sans son mari, elle s'ennuyait ferme dans l'île, d'autant qu'elle y vivait depuis que Tibère s'y était installé : bientôt cinq ans !

Sur la suggestion de Naeivius Macron, lui-même inspiré par Ennia, Tibère fit enfin prendre la *toge virile* à son petit-fils adoptif et le nomma questeur, le premier grade de la carrière des honneurs. Il informa le Sénat que Caius pourrait prétendre aux autres grades avec cinq ans d'avance sur les postulants ordinaires – un privilège qu'Auguste avait autrefois accordé tant aux fils de Livie que, plus tard, aux regrettés *Princes de la Jeunesse*. Après quoi, Tibère oublia ce qu'il avait promis et Caligula n'atteignit jamais la préture, qui n'était pourtant que le deuxième grade du parcours.

Séléné ne fut informée du changement de situation à Rome qu'au retour de Ptolémée. Il restait en contact régulier avec son grand cousin Cnaeus Domitius, le fils de Prima, et avec le fils de la malheureuse Julilla, plus proche de lui par l'âge : Marc Émile Lépide, arrière-petit-fils en ligne directe de César Auguste. Un prétendant possible, et même, selon Ptolémée, le meilleur qu'on pût trouver ! Le roi et ses cousins romains communiquaient entre eux en prenant mille précautions : Ptolémée passait par des capitaines de sa marine royale ; Domitius, par les auriges qu'il envoyait aux courses de Césarée ; Lépide, par le fils d'une servante engrossée par son père. Aucun, bien sûr, n'aurait eu l'imprudence d'user de la poste impériale : Séjan mort, Tibère restait en vie...

L'exécution de Séjan rassura Séléné. Elle ne songea pas, à ce moment-là, au second volet de toute libération : l'épuration. Elle écrivit à Tibère sans malice, pour le féliciter d'avoir échappé à un terrible complot et d'en avoir sauvé sa famille. Elle en profita pour lui annoncer que sa nouvelle belle-fille, Phasaël, était rentrée de Volubilis enceinte et que le peuple maure attendait avec impatience la naissance d'un héritier.

Quant à elle, comme elle l'expliqua à Prima sans avoir besoin de recourir au cryptage, elle était très confiante : Phasaël avait déjà accouché à deux reprises avec facilité ; elle était grande et son bassin, large ; et l'enfant se présentait bien. La nouvelle reine avait, du reste, refusé les amulettes dont sa belle-mère voulait la couvrir – elle ne craignait pas les accouchements. De la chambre où trônait déjà « le fauteuil des mères », elle fit ôter la déesse-hippopotame Toueris et l'horrible nain Bès. « Je n'ai pas confiance dans vos dieux d'Égypte », dit-elle.

Elle n'adorait qu'Al'lât, divinité de la guerre, de la fécondité et de la sagesse. Un peu partout, elle avait placé des représentations de cette déesse qui, à la surprise de Séléne, n'avait pas forme humaine : ces « statues » n'étaient que de petites roches non sculptées, que la fille d'Arétas avait apportées dans ses bagages ; parfois deux yeux stylisés étaient figurés à la peinture noire au sommet d'une des faces. En Nabatée, et surtout en Arabie de l'Ouest, expliqua Phasaël à sa belle-mère par l'entremise de sa suivante, il existait de nombreux sanctuaires d'Al'lât où les Nomades se rendaient en pèlerinage. À Macorava, près de la mer Rouge, la déesse avait pris la forme d'une pierre noire, une roche tombée du ciel que les pèlerins adoraient en dansant autour d'elle. Dans certaines régions, on révérait aussi des dieux mâles : le plus important était le dieu-soleil, qu'on appelait Ba'al. Seuls Ba'al et Al'lât, tout-puissants sur la vie des hommes, méritaient d'être honorés. Du reste, si elle accouchait d'un fils, elle souhaitait qu'il fût nommé Wahab'Al'lât, « Don d'Al'lât ».

Séléne lui fit comprendre qu'il n'en était pas question : chez les rois d'Égypte, le fils porte le nom de son père, celui-ci se nommerait Ptolémée II. Son père à elle, le roi de Nabatée, ne s'appelait-il pas Arétas IV ? Quant à Al'lât, personne ici ne

s'opposait à ce qu'on la vénérât au palais puisqu'elle n'était, assurément, que l'une des multiples figures de la Mille-Noms. Mais Phasaël, fâchée qu'on ne lui accordât pas la protection divine dont elle rêvait pour son fils, refusa d'accompagner sa belle-mère au temple d'Isis. Cette sotte aimait mieux adorer ses pierres brutes qu'une merveilleuse statue d'or au visage plein de douceur !

Sagement, Séléné renonça à entrer en guerre avec une belle-fille si résolue. Elle accepta même que le bébé, lorsqu'il serait né, portât une amulette protectrice que Phasaël avait apportée avec elle et qu'elle nommait « la main d'Al'lât » ; elle montra à sa belle-mère ce médaillon d'or : il avait la forme d'une paume ouverte, et au creux de cette paume Séléné reconnut l'œil *oujdat* avec un croissant de lune et une étoile. Encore des allusions claires à Isis l'Unique ! Mais Phasaël ne le savait pas...

Pour éviter toute friction avec une femme qui était à la veille d'accoucher, Séléné remonta au pavillon royal. Elle y reprit ses habitudes avec plaisir. La seule chose qu'elle n'aimait plus dans cette résidence, c'était son jardin de Cendres. Outre que la cendre rendait la promenade difficile dès qu'il avait plu, elle trouvait les deux grottes sinistres en hiver, et leurs statues fantomatiques, tristes à pleurer... Ne devrait-on pas les peindre un peu, finalement ? Seules les épitaphes des stèles la touchaient encore, mais davantage par leurs qualités littéraires que par les êtres qu'elles évoquaient : elle ne se souvenait presque plus des petits qu'elle avait perdus à l'orée de leur vie...

Dans les premiers jours de l'an 33, l'enfant parut. Un accouchement facile, un beau bébé, mais, hélas, une fille...

« Décidément, dit Séléne à Héréna Maura venue la féliciter, cette Nabatéenne ne sait faire que ça : des filles ! Deux pour Hérode Antipas, une pour Ptolémée... Vu son âge, il ne lui reste plus très longtemps pour nous fabriquer un garçon, elle doit s’y remettre au plus vite ! Je vais en souffler deux mots au roi. »

« Encore heureux, dit-elle ensuite à son fils, que cette Arabe n’exige pas que tu appelles ta malheureuse enfant Zayd Al’lât, Taym Al’lât ou Shaml Al’lât, “Paix de la déesse”, “Amour de la déesse”, etc. Vous étiez si sûrs, elle et toi, d’avoir un prince que vous n’avez même pas songé, je parie, au nom que porterait une fille. Moi, j’y ai pensé. Comme pour toi ou ta sœur Théa, nous choisirons son nom dans la famille royale d’Égypte. Elle s’appellera Bérénice. »

MAGASIN DE SOUVENIRS

Objets d'archéologie romaine, vente aux enchères publiques, hôtel Drouot :

... 63. Rare statuette représentant une toute jeune fillette vêtue d'une longue robe, portant les bras en avant et tenant une balle de la main droite. Terre cuite et pigments. Traces de polychromie. Lacune du pouce gauche. Très belle conservation.

Époque romaine, 1^{er} siècle.

H : 19,7 cm

15.000/20.000

LA REINE Phasaël ne montre pas un vif intérêt pour l'enfant qu'elle vient de mettre au monde. Sans doute partage-t-elle la déception du palais... La nourrice lui présente Bérénice une fois par jour, Phasaël s'assure qu'elle est en bonne santé, puis elle retourne dans sa chambre où elle dicte d'interminables lettres à son père pour qu'il obtienne la restitution de ses petites-filles, les filles qu'elle a eues du roi Hérode Antipas : il doit au moins exiger qu'on les amène jusqu'à la Décapole, une région autonome, afin de s'assurer, depuis la rive opposée du Jourdain, qu'elles sont encore en vie. Elle craint qu'Hérodiade, la nouvelle épouse du roi de Galilée, ne les maltraite : n'a-t-elle pas sa propre fille, Salomé, née d'un mariage précédent ? Toutes les attentions du roi juif sont, paraît-il, pour cette piquante adolescente...

C'est donc Séléne qui veille sur la petite Bérénice. Mais descendre tous les jours au palais et en remonter commence à la fatiguer. Si, bercée par le mouvement des porteurs, elle s'endort dans sa litière, elle se réveille à Alexandrie – maintenant, elle met de plus en plus longtemps pour se repérer dans le siècle et rentrer dans son vieux corps. Bientôt, elle se perdra tout à fait... Tout concourt à la faire vieillir désormais, le caractère difficile de Phasaël, le départ d'Aedèmôn et de sa famille qui retournent dans l'autre Maurétanie, et les étranges nouvelles qu'elle et son fils reçoivent de Rome.

Il y a d'abord eu, après l'exécution de Séjan, la mise à mort de ses enfants. Pour l'aîné, la mesure pouvait se défendre : il avait déjà dix-huit ans et il était fiancé à la fille de Cornelius Gétulicus, l'ami d'enfance de Ptolémée ; Gétulicus dirige actuellement les quatre légions de la Germanie supérieure, tandis que son père commande celles de la Germanie

inférieure – bref, toute l’armée du Rhin se trouve aux ordres d’une seule famille à laquelle Séjan, en fiançant son fils, avait cherché à s’allier. C’en était trop pour le Prince... Cependant, en apprenant la mort de ce garçon de dix-huit ans qu’elle n’a jamais vu, Séléne a resongé à l’exécution de Césarion, qui n’avait qu’un an de moins – de quoi de si jeunes gens sont-ils coupables ? Le pouvoir romain ne pourrait-il se borner à les exiler dans un pays lointain, comme il le fait pour les poètes ?

Le surlendemain, il y eut la mise à mort des deux plus jeunes rejetons du « monstre », douze ans et huit ans : la foule qui avait réduit en charpie le corps de Séjan n’était-elle pas encore rassasiée de sang ? Pour divertir les spectateurs, on obligea les enfants à traverser le Forum à pied jusqu’à la prison Mamertine. Le garçon, dont on avait lié les mains, avait compris ce qui l’attendait ; il marchait droit, et en silence. Mais la petite fille ? Elle s’interrogeait, s’affolait : pourquoi tous ces soldats autour d’elle ? et ces gens qui se pressaient dans les rues pour la voir ? Quelle faute avait-elle commise ? Au bourreau qui l’accompagnait, elle dit : « Je ne ferai plus de bêtises, je te le promets ! », puis : « Qu’on me donne le fouet, voilà tout ! » Le bourreau garda le silence. Aelia demanda encore pardon, « pardon ! » jusqu’au moment où on la poussa dans une cellule sombre et où, les mains liées dans le dos, elle perdit l’équilibre. Alors, le bourreau se jeta sur cette enfant de huit ans et la viola avant de lui passer le lacet autour du cou. Car à Rome, Séléne ne s’en souvenait que trop bien, on n’exécute pas les vierges.

Le sang appelle le sang. Apicata, la mère des enfants, dont Séjan était divorcé depuis plusieurs années, n’avait pas supporté l’exécution de ses « petits », ni l’exposition de leurs cadavres aux Gémonies. Chaque nuit, elle revoyait la mise à

mort d'Aelia. Avant de se tuer, elle avait adressé à Tibère un long mémoire. Elle lui apprenait que Séjan était depuis longtemps l'amant de Livilla, sa belle-fille. Son fils Castor n'était pas mort d'un « transport au cerveau » comme on l'avait prétendu : les deux amants s'en étaient débarrassés en l'empoisonnant avec l'aide de son médecin et de son eunuque favori. Aussitôt, Tibère fit torturer les deux suspects, qui avouèrent ; on les étrangla. Quant à Livilla, trop grande dame pour être traînée jusqu'aux Gémonies par un croc de boucher, le Prince avait ordonné de la reconduire chez sa mère ; et il écrivit à Antonia de la traiter « selon les mœurs des Anciens ».

Les « mœurs des Anciens » donnaient au père de famille le droit de juger et d'exécuter ses enfants. En octroyant à une femme ce droit « du père de famille », Tibère prouvait dans quelle estime il tenait sa belle-sœur. Antonia se sentit obligée de mériter cette confiance... La belle Livilla avait pleuré, crié, supplié et protesté de son innocence : « Je ne suis devenue la maîtresse de Séjan qu'après la mort de Castor, et j'ai cessé de l'être dès que Tibère l'a fiancé à ma fille... Apicata vous ment, elle se venge ! Elle se venge de la mort de ses enfants en vous poussant à tuer les vôtres ! Les esclaves, la veuve, ils mentent tous ! Je t'en supplie, Mère, épargne-moi. Envoie-moi dans une île, mais ne me tue pas ! J'ai le visage de mon père, c'est lui qui te supplie par ma voix. Veux-tu donc que, des trois enfants qu'il t'a donnés, il ne te reste que le pauvre Claude, que tu n'aies d'autre compagnie dans ta vieillesse que celle d'un simplet ? Mère, aie pitié ! Pitié de moi et de mon petit Gemellus ! »

Peut-être Livilla disait-elle vrai. Faut que la médecine pût expliquer la plupart des morts subites et des maladies fulgurantes, on abusait de l'accusation d'empoisonnement. D'un autre côté, il est certain que les Anciens disposaient de

bien plus de poisons que nous ne l'imaginons : on n'en était plus depuis longtemps à Socrate et à sa ciguë si lente à administrer ! Sans connaître la strychnine ni le cyanure, mais sans avoir besoin non plus de recourir aux champignons vénéneux dont l'effet, pour être irréversible, exige au moins quarante-huit heures, on utilisait déjà le « fruit noir » de la belladone, le trisulfure d'arsenic, la décoction d'if, le suc d'ellébore délayé dans du lait, et la racine d'aconit importée de la mer Noire dont un seul gramme pouvait tuer un homme. On n'hésitait pas non plus à recourir à la chaux vive (sans diluer !) ou à la poudre de verre finement moulue. À ces poisons, plus ou moins rapides mais efficaces, les préparateurs ajoutaient les *pharmaka* habituels, poudre de crapaud séché, sang d'accouchée, peau de serpent et broyat de sangsues, car le poison n'est rien sans le *venenum* magique.

Empoisonner était donc facile, sans être cependant à la portée de toutes les bourses : il fallait se procurer les produits, savoir les doser, les préparer, et disposer d'un excellent cuisinier capable d'en masquer le goût. En ces temps raffinés, le poison était « un art de la table »... Mais n'importe quelle grande famille romaine avait les moyens d'expédier discrètement un invité *ad patres*, et il serait surprenant qu'aucune n'eût été tentée de le faire. Quand on attribuait à Livie plusieurs empoisonnements destinés à faire avancer son fils dans la ligne de succession, on exagérait – peut-être pas au point, néanmoins, qu'il faille aujourd'hui balayer tous ces soupçons d'un revers de main ? Évidemment, la femme d'Auguste ne pouvait agir sans disposer de quelques auxiliaires dévoués ; mais pourquoi, par exemple, avait-elle poussé autrefois Auguste à exécuter, sans les entendre, tous les domestiques qui avaient accompagné le jeune Caius en Syrie ? Quant à Séjan et Livilla, ils avaient évidemment toutes

facilités pour empoisonner Castor, le mari gênant. Mais que Séjan eût informé l'épouse répudiée du crime qu'il s'apprêtait à commettre avec l'aide de sa maîtresse, la chose semblait peu vraisemblable. Quand elle connut l'accusation portée contre sa nièce, Séléne fut convaincue qu'Apicata fabulait : elle n'accusait Livilla que pour se venger.

Antonia, pourtant, n'avait pas raisonné là-dessus plus sainement que Tibère : supposant, sans examen, Livilla coupable parce qu'elle la croyait capable de tout, elle avait puni sa fille *more majorum*, une exécution capitale qui prit la seule forme permise pour les condamnations familiales – la mort par inanition. Elle la fit enfermer à clé dans sa chambre, dont des esclaves avaient matelassé la porte afin que la maison ne fût pas troublée par les cris de la prisonnière. La chambre était vaste, Antonia avait même songé à y faire déposer quelques livres. Mais pas une goutte d'eau, ni le moindre aliment. « Tu verras, c'est une mort un peu lente, mais très douce », avait-elle dit à sa fille.

Livilla était morte en trois jours. Au bout de quarante-huit heures déjà, elle ne tapait plus contre la porte. Antonia refusa de voir son cadavre déshydraté. Tibère lui ayant interdit le mausolée familial, la fille de Drusus fut brûlée dans les *Jardins de Mécène*, puis ses cendres, inhumées hors la Ville. Au petit Gemellus, resté à Capri auprès de son grand-père Tibère, Antonia écrivit que sa chère maman avait succombé à une suffocation.

C'EST d'une « suffocation » du même genre que Tibère avait fait mourir son petit-fils adoptif, Drusus Celer, enfermé dans le sous-sol du palais depuis trois ans.

On n'avait jamais précisément su de quoi le jeune homme était accusé, et, à l'inverse de son frère Nero, il n'avait pas été jugé par le Sénat, fût-ce *in absentia*. Il avait vingt-trois ans lors de son arrestation par Séjan, et, après trois ans d'enfermement, il succomba à la seule justice du *pater familias*, « selon la coutume des Anciens ».

On disait qu'il avait été dénoncé à Tibère par sa jeune femme, une coûteuse écervelée. Fut-ce par peur ou par intérêt qu'elle accusa son mari ? En tout cas, en cette année 33 qui a vu, en Maurétanie, la naissance de Bérénice, la fin tragique de Drusus Celer après trois ans d'enfermement choque profondément Ptolémée et Séléné, et même Aedèmôn, qui a fini par se croire de la famille : on ne peut tout de même pas accuser Drusus d'avoir été un partisan de Séjan, puisque c'est à Séjan qu'il devait son internement ! Où est la logique là-dedans ?

Mais ce qui les bouleverse tous, ce sont les conditions de l'agonie du jeune homme. On l'a enfermé dans sa cellule, sans pain, mais avec deux ou trois cruches d'eau. Et non seulement sa porte n'étouffait pas ses cris, mais on avait posté dans le couloir, près des centurions qui le gardaient, deux affranchis qui prenaient en note tout ce qu'il disait.

Il a tenté, le malheureux, de prolonger sa pauvre vie le plus qu'il a pu : il a économisé l'eau pour la faire durer, et, quand la faim a commencé à le tenailler, il s'est attaqué à son matelas, de la bale d'avoine enfermée dans une épaisse toile de chanvre. Entre une supplication et une malédiction (notées mot à mot par les affranchis), il déchire la toile avec ses dents, puis

fourre dans sa bouche de grosses poignées de son qui lui piquent le palais. Les scribes de Tibère, de l'autre côté de la porte, notent : « Le condamné mange la bourre de son matelas... » Quand il crie trop fort et que les centurions qui assistent à son agonie derrière la porte sont las de ses plaintes, l'un d'eux pénètre dans sa cellule et le roue de coups.

Toutes ces horreurs ne sont pas le fruit de l'imagination inquiète des souverains de Maurétanie : ils en ont reçu le *verbatim*. Après la mort de Drusus, qui a tout de même résisté dix-neuf jours dans sa geôle, le Prince a voulu que le Sénat sût comment son « petit-fils » osait le traiter, l'ingrat ! En séance il a fait lire in extenso le compte rendu de tous ces jours d'agonie, y compris les insultes que lui lançait le prisonnier : « Enculé ! Enfoiré ! Amateur de fesses poilues ! Suceur de femmes ! Vieux bouc qui lèche le con des chèvres ! »

Cette dernière injure provenait d'un calembour suggéré par le double sens du mot *Caprineus*, « habitant de Capri » et « bouc » – le reste, toujours sexuel, s'ensuivait logiquement... Ce jeu de mots facile qui inspirait une partie des insultes hurlées par le pauvre Drusus Celer était à l'origine de tous les ragots qui circulaient en Italie sur le comportement du Prince dans son île : à entendre les commérages, ce n'étaient plus les délices de Capoue, mais les délires de Capri... Les spectacles de jeunes gens nus enfilés les uns dans les autres pour former une triple chaîne sous ses yeux, les bébés affamés à qui l'on offrait un sexe à téter, les *enfants délicieux* transformés en petits poissons et obligés de donner au Maître, dans sa piscine, des plaisirs sous-marins, toutes ces débauches, si peu dans le goût de l'austère Tibère, se trouvaient citées dans les cris désespérés que lançait Drusus Celer du fond de son tombeau et que l'appariteur de service lisait, impassible, à la tribune du Sénat.

Les sénateurs, obligés d'écouter ce mot à mot, se regardaient, effarés. Au début, ils ne savaient quelle attitude adopter. Par la bouche de l'appariteur, ils entendaient traiter le vieux César de « lubrique » et d'« efféminé » : devaient-ils protester ? faire taire le lecteur ? ou continuer à écouter, impassibles, cet affranchi qui ne faisait qu'obéir au Prince ? Et que voulait leur prouver Tibère en leur infligeant cette lecture ? que Drusus avait souffert un martyre ? que Drusus ne l'aimait pas ? On entendait bien, en effet, que Drusus le haïssait, mais il avait des raisons, tout de même ! Son « bon grand-père » le torturait ! Comment, d'ailleurs, les malédictions de Drusus Celer, postérieures à sa condamnation, auraient-elles pu en constituer le motif ? Le « Vieux Bouc » était-il devenu fou ? C'est ce que se demandent, à leur tour, Séléné et son fils...

Quant à Agrippina, la veuve de Germanicus, dans son île-prison elle n'a rien compris non plus : puisque Séjan était responsable de l'arrestation de sa famille, la chute de celui-ci n'aurait-elle pas dû entraîner sa libération ? Et lorsqu'elle apprend la fin atroce de son fils Drusus, elle qui a déjà perdu Nero, elle se suicide. Mais peut-être l'a-t-on un peu aidée ?

Il est clair, en tout cas, que Naevius Macron a reçu l'ordre de supprimer tout ce que le Sénat compte encore de partisans de son prédécesseur : la chute de Séjan, dont les plus nobles âmes de la classe politique s'étaient d'abord réjouies, n'amène aucun apaisement. Au contraire, c'est la grande lessive ! Et, comme toujours, la racaille suit le mouvement : la même foule qui, si Tibère avait succombé à la vieillesse, crierait « Vive Séjan ! » pourchasse maintenant dans les rues les amis de l'ex-favori et les moleste quand le bourreau les mène à la mort. Or, pour la suivre dans sa vindicte, la machine judiciaire est déjà merveilleusement rodée : le « suspect » peut être dénoncé,

condamné et exécuté dans la même journée. On a rarement fait mieux depuis... Le peuple s'en trouve agréablement diverti : puisque Tibère César est pingre au point de lésiner sur les spectacles de gladiateurs, la populace en tunique brune est ravie de pouvoir applaudir la mise à mort de quelques sénateurs dont on lui permet de déchirer avec rage les trop belles toges blanches et pourpres.

SÉLÉNÉ s'interroge, mais n'ose poser la question à personne : Tibère sait-il vraiment ce que fait à Rome, en son nom, son nouveau favori ? ce favori qu'il a élevé davantage encore que l'ancien ? Car il l'a fait monter de plus bas : Séjan était un *chevalier* toscan sans fortune, Naevius Macron n'est qu'un petit-fils d'esclave...

À la décharge du Prince, disons ce que nous savons aujourd'hui : dans l'année qui suit l'exécution de son « sauveur », il va mal – dépression ? crises d'angoisse ? insomnies ? De plus, il souffre d'une furonculose au visage qui le défigure... Non seulement il ne quitte plus Capri, mais, pendant neuf mois, il ne sort plus de sa *villa Jovis* construite au-dessus de la mer au sommet d'une falaise. Un à-pic vertigineux de trois cents mètres. Dans cette forteresse perchée sur un piton, pas de jardin, pas de plage, pas de piscine, pas de fleurs, pas d'oiseaux. Rien que du moellon, du rocher, et le soleil. La brûlure impitoyable du soleil.

Même les nouveaux amis de Macron sont frappés quand, à une question précise que le Sénat lui a posée à propos d'un de ses plus vieux compagnons, Cotta Messalinus, le Prince répond simplement : « Que vous écrirai-je, sénateurs ? Ou comment vous écrirai-je ? Ou que ne vous écrirai-je pas ? Que les dieux me fassent périr plus cruellement que je ne me sens périr chaque jour, si je le sais ! » Traduction libre : Faites donc ce qui vous amuse, je m'en fiche !

Au moment où tout le monde renie l'amitié de Séjan, Tibère sauve pourtant deux « suspects » qui ont fait preuve d'audace et de fermeté. L'un, Gétulicus, l'ami de Ptolémée, a écrit directement au Maître avant même que le Sénat ne le mette en accusation : sa fille n'était-elle pas fiancée au fils aîné de Séjan ? Sa « défense préalable » a tout le poids des huit

légions de Germanie placées sous son commandement : si on lui cherche noise, Gétulicus dispose du meilleur des arguments...

L'autre « survivant », Terentius, un ami de Domitius et Prima que Séléne a souvent rencontré, a plaidé d'une manière telle que le Sénat, tacitement approuvé par le Prince, a puni ses accusateurs de l'exil. « Ma situation serait meilleure, avait dit calmement l'accusé, si je niais mon crime au lieu de le reconnaître. Mais, oui, je l'avoue : j'ai été l'ami de Séjan, j'avais aspiré à l'être, et j'étais heureux de l'être devenu. Je l'avais vu remplir de nombreuses fonctions civiles et militaires ; ses proches et ses parents recevaient honneurs sur honneurs. Plus on était lié avec Séjan, plus on grandissait dans l'amitié de César. Ce n'était pas Séjan le Toscan que j'honorais, c'était ton petit-gendre, César, et ton associé au consulat. Il ne nous appartient pas de juger qui tu élèves au-dessus des autres et pourquoi. C'est à toi que les dieux ont donné le pouvoir de décider de toutes choses ; à nous, seulement la gloire de t'obéir. Or nul ne peut nier que son autorité, Séjan l'ait reçue de ton amitié. Non, sénateurs, ne pensez pas au dernier jour de Séjan, pensez aux seize années précédentes : nous vénérions jusqu'à ses affranchis et ses *clients* ; être connu de ses fournisseurs, et même de ses portiers, nous paraissait un avantage considérable... Que les complots contre l'État soient punis, c'est justice ! Mais pour ce qui est de l'amitié, César, si nous y avons renoncé en même temps que toi, nous pouvons en être absous. Comme toi. »

La fermeté de ce discours, le fait qu'il ait été applaudi et les accusateurs bannis, prouve qu'il restait encore au Sénat quelques âmes fortes, capables d'apprécier le courage. Mais cette réaction vertueuse fut bientôt suivie d'une reprise violente de l'épuration. À présent, plus personne à Rome ne

sait qui pousse aux dénonciations : le Prince ou le Sénat ? Les ordres viennent-ils de Capri, ou de la seule préfecture du prétoire ? Nul n'est à l'abri du péril : on incrimine même les larmes !

Ces nouvelles, Séléne les obtient par Ptolémée, qui dispose à Rome d'informateurs grassement rémunérés et correspond toujours, dans le plus grand secret, avec son cousin Cnaeus. Prima, quant à elle, ne parle plus de politique dans ses lettres, même par allusions : elle babille – le temps qu'il fait, la mode, les spectacles... Elle apprend à sa sœur que le Prince a décidé de marier ses deux dernières « petites-filles » : Drusilla, qui a quinze ans, et Bella, quatorze. Il leur a choisi des maris d'un rang honorable, mais sans plus, constate Séléne. Des *chevaliers*. Sans doute juge-t-il qu'il n'y a déjà que trop de prétendants à la succession. On célébrera donc modestement ces noces modestes à Baüles, dans l'ancienne maison d'Octavie qu'a héritée Antonia, la maison de l'enfance heureuse des trois sœurs... « On a choisi Baüles pour sa proximité avec Capri, explique Prima. Gemellus et Caligula, le cousin et le frère des mariées, pourront être présents, et on y espère le Prince, qui se déplace encore autour de la baie de Naples. Évidemment, ton fils et son épouse sont conviés avec toi. » L'invitation faite, la lettre de Prima s'égaré de nouveau dans des futilités : les aménagements du théâtre de Pompée, la modernisation des thermes d'Agrippa... Papotage, puis, soudain, une phrase en écriture cryptée. Une phrase courte, mais qui dit tout : « On était mieux quand c'était pire... »

SÉLÉNÉ et sa belle-fille n'iront pas aux noces de Baüles. « Seul Ptolémée y assistera », répond la reine à sa sœur. Phasaël vient d'obtenir de son ancien époux, Hérode Antipas, qu'il envoie leurs deux filles passer quelques jours dans la Décapole pour y rencontrer le roi Arétas, leur grand-père. Il est convenu que la reine Phasaël sera présente, elle aussi, et qu'elle reverra brièvement ses enfants du premier lit. Pour respecter les convenances, la reine mère l'accompagnera : un navire de la flotte royale les conduira jusqu'à Tyr.

Phasaël se serait bien passée de sa vieille belle-mère, mais, une fois en route, elle constate avec surprise que cette Égyptienne est plus solide qu'elle n'en a l'air et qu'elle a le pied marin. « J'ai tellement voyagé, lui dit Séléne, et si souvent par la mer ! Il paraît que la première fois j'avais trois ans, c'était pour aller d'Alexandrie à Antioche avec ma mère Cléopâtre et j'avais été très malade... Depuis, j'ai bien dû parcourir en bateau cent fois cette distance-là sans éprouver le moindre désagrément !

— Mais les naufrages, *Regina*, objecte Phasaël, tu n'as jamais craint les naufrages ?

— Non, puisque Isis me protège. À l'avenir, tu n'auras qu'à faire comme moi : au lieu de t'adresser à ton Al'lât qui ne s'occupe que des voyages à dos de chameau, tu iras prier la Maîtresse des flots, celle qu'invoquent tous les marins du monde et qu'on honore dans chaque port. »

De Tyr, après une navigation que Phasaël trouva mouvementée, et Séléne, reposante, les deux reines s'avancèrent jusqu'à la frontière entre la *province* romaine de Syrie et la tétrarchie d'Hérode Philippe, un demi-frère d'Antipas. Depuis qu'elle avait pris les eaux à Panéas-du-

Jourdain avant la naissance de Ptolémée, Séléne savait le tétrarque juif bien disposé à son égard. Les deux femmes avaient besoin de son autorisation pour traverser son État en évitant la Galilée d'Antipas, l'ex-mari de Phasaël. Séléne était enchantée de retourner aux sources du Jourdain. Philippe avait rebaptisé sa ville d'eaux Césarée, Césarée-de-Philippe, pour la distinguer des multiples Césarée des royaumes « amis », et il l'avait, disait-on, beaucoup embellie, Séléne était curieuse de voir ce qu'il en avait fait.

À la frontière, elles trouvèrent une lettre de Philippe, qui se trouvait alors dans sa capitale, Juliade, ainsi baptisée en l'honneur de Livie devenue Julia. « À mon vif regret, écrivait-il, je me sens trop vieux pour venir vous saluer au passage, comme je le devrais. » Séléne fut frappée : vieux, lui, le plus jeune des fils d'Hérode ? Puis elle songea qu'elle était passée dans cette même ville de Panéas-Césarée il y aurait bientôt six lustres... À l'époque, mère endeuillée, elle se croyait très malheureuse ; aujourd'hui, ce temps-là lui apparaissait comme un temps béni puisqu'elle avait encore Iobas, Théa, et trente-cinq ans... Le monde, déjà, était sanglant et soumis à un tyran, mais Tibère, tout compte fait, ce Tibère qu'elle avait tant défendu et aimé, n'était pas meilleur qu'Auguste, et le monde saignait comme jamais.

À Césarée-de-Philippe, elle aurait voulu que sa belle-fille prît à son tour les eaux, car elle restait persuadée que c'était cette baignade dans les flots du Jourdain, sous l'égide du dieu Pân, qui lui avait permis d'engendrer Ptolémée. Mais Phasaël refusa d'entrer avec les autres pèlerins dans la grande piscine de la grotte : elle demanderait plutôt à son père de sacrifier pour elle à l'Al'lât de Pétra qui, si elle n'était peut-être pas une spécialiste du transport maritime, était très compétente en

matière de fécondité. Décidément, pensa Séléné avec agacement, ces Arabes sont plus têtus que des Germains ! D'un autre côté, expliquer à sa pudique belle-fille les gestes religieux qu'il convenait de pratiquer sur soi une fois entrée dans l'eau lui semblait un peu délicat...

Puisque Phasaël ne faisait rien pour lui plaire, Séléné décida qu'elle-même limiterait ses efforts. Elles se sépareraient dès la sortie de la ville : Phasaël pour poursuivre sa route, avec le gros de leur escorte, jusqu'à la Décapole où aurait lieu le rendez-vous avec ses filles, Séléné pour revoir la « mer de Galilée ». Elles se retrouveraient d'ici quatre ou cinq semaines chez le préfet romain de Judée, à Césarée-Maritime. De Pella dans la Décapole, Phasaël pouvait en effet passer par la Samarie et gagner la côte sans jamais pénétrer sur les terres du mari qui l'avait répudiée.

Avec un petit détachement, indispensable pour éviter les attaques de brigands ou de patriotes zélés, Séléné descendit la vallée du Jourdain et, évitant les embarras d'une visite à Philippe, s'embarqua directement sur le lac. Ce plan d'eau si vaste qu'on n'en voyait pas les rives, les gens du pays ne l'appelaient plus « mer de Génésareth », mais « lac de Tibériade » – du nom de la capitale que le roi-tétrarque Hérode Antipas venait de créer sur sa berge occidentale. « Tibériade », encore une courtoisie ! Décidément, c'était, entre les fils d'Hérode, à qui serait le plus soumis au César de Rome, le plus flatteur, le plus obséquieux ! Qu'en pensait leur peuple, qu'on disait ombrageux et uniquement dévoué à son dieu ?

Vue du lac, Tibériade, la ville neuve, était éclatante de blancheur. Séléné fit rapprocher des remparts la grande barque qu'elle avait louée près de Capharnaüm avant de passer la

frontière entre la tétrarchie de Philippe et la Galilée. Les murailles, assez basses du côté du lac, laissaient admirer les riches toitures « à la grecque » et les hautes terrasses des *villas* et des palais. Il y avait un petit port au pied des murs, du linge séchait sur des perches, des filets étaient étendus sur les galets à quelques pas d'une galère royale, toute dorée. Mais Séléne ne voulait pour rien au monde débarquer dans la capitale de l'ex-époux de Phasaël. Elle éprouvait toujours le même dégoût pour les Hérodes : tous des usurpateurs ! Elle ordonna d'accoster à Magdala, face à un pauvre village de « saleurs » dont elle se souvenait. Pendant que le guide et l'un des hommes de sa petite escorte négociaient la location d'une carriole pour elle, elle resta prudemment à l'écart. Pour tous ces gens, elle n'était que la veuve âgée d'un tribun romain, qui, après un pèlerinage aux sources du Jourdain, rentrait chez elle à Césarée-Maritime, une ville peu juive, pour ce qu'elle en savait. Du reste, dans cette Galilée du Nord, beaucoup d'habitants parlaient le grec couramment ; pour un peu, elle se serait sentie plus proche d'eux que de ses sujets maurétaniens...

Tandis que leur petit groupe avançait vers la ville moitié grecque de Sepphoris, Séléne se souvint qu'à l'époque lointaine où elle était venue ici avec Théa et Aedèmôn, elle s'était perdue dans la campagne. Voulant éviter Sepphoris où Antipas était alors établi avec sa cour, elle s'était égarée au pied d'une montagne, dans une vallée torride où le roi juif laissait les Romains crucifier ses sujets. Et c'est en cherchant à fuir cette vallée des tortures et en montant toujours plus haut qu'elle avait rencontré la jeune mère et son enfant. À la voyageuse assoiffée la paysanne avait offert des figues, sa seule richesse, et de l'eau, beaucoup d'eau – la vie, dans un

pays si aride ! Cette pauvre femme l'avait sauvée... Dans la lumière de cet été-là, un enfant courait dans le pré, et il lui avait semblé plus blanc que ses agneaux. Où était-il aujourd'hui, ce petit berger lumineux ? La reine eut une envie irrésistible de retourner là-bas, mais il ne lui fallut qu'un instant pour comprendre que ce désir ne pouvait être exaucé : cet enfant galiléen, elle ne le reverrait jamais puisque c'était désormais un homme fait... Quel âge avait-il ? Il était plus vieux qu'Aedémôn et que Ptolémée – donc trente-sept ou trente-huit ans... Était-il devenu charpentier, comme son père ? Il devait avoir déjà cinq ou six enfants, les Juifs en faisaient beaucoup, et ils les gardaient tous, voilà pourquoi ils restaient pauvres... Et la jeune mère d'autrefois, qu'était-elle devenue ? Une vieille femme, grand-mère sans doute. Comme elle...

Avant de quitter la Galilée, la reine décida de se donner quand même une chance de revoir la chaumière et la colline dont la lumière lui avait paru si douce. Elle se rappelait qu'on devait s'écarter de la route principale et couper à travers les champs, il fallait se perdre pour se retrouver... Mais le plus simple était de demander aux habitants où se situait la plateforme des suppliciés, il n'y en avait sûrement pas des dizaines autour de Sepphoris !

« Oh que si, *Domina*, leur dit la première Galiléenne qu'ils croisèrent après avoir quitté la grand-route. Des gibets et des terrasses pour les crucifiés, ce n'est pas ce qui manque ! Les Romains en avaient construit partout quand le pays s'est révolté contre le tribut de César. À l'époque, dès que le gouverneur de Syrie avait voulu faire le recensement, nos gars ont pris les armes ! Le Quirinius nous a envoyé la troupe. Il y aurait eu dix mille morts, à ce qu'il paraît. Leurs légions crucifiaient les prisonniers. Il leur en a fallu, du bois ! Ça se

passait du temps de l'autre César, l'Auguste comme ils l'appelaient. Aujourd'hui, le pays est plus calme. Les terrasses construites pendant la révolte ont été abandonnées. Pourtant, même moi qui étais bien jeune dans ce temps-là, je me rappelle trois ou quatre endroits comme celui que vous cherchez. »

D'un renseignement à un autre, et après quelques errances, le petit groupe parvint dans un lieu qui parut familier à Séléne. Comme l'avait dit la première femme interrogée, le sang ne coulait plus dans cette vallée, mais on voyait encore distinctement les traces de la terrasse abandonnée. En commençant à escalader la colline d'en face, Séléne crut pourtant s'être trompée car elle ne voyait plus la ferme. De toute façon, la pente était raide, on ne pouvait monter qu'à pied, et elle était trop vieille pour le faire. Elle envoya deux de ses gardes en éclaireurs. Quand ils redescendirent, ils dirent qu'il y avait sûrement eu une maison là-haut, mais il n'en restait que des ruines. « Le bâtiment a brûlé. À l'intérieur, c'est plein de ronces. Dans le verger, que des arbres morts, et dans le pré, que des chardons. Et pas une crotte de mouton ! » La mère et l'enfant s'étaient probablement réfugiés à Sepphoris, à l'époque de cette révolte dont Séléne n'avait jamais entendu parler. Elle espérait qu'ils avaient pu y retrouver le père, et que le petit était devenu un bon charpentier, l'un de ces ouvriers dont on dit « il a des mains en or »... À moins qu'avec ces mains-là, et ce regard intense qui l'avait frappée, il ne fût devenu guérisseur ; beaucoup de ces médecins des pauvres circulaient alors sur les routes de Palestine, avec leur châle à franges sur la tête, leurs *tephilims* autour du bras, et leur grand bâton.

À CÉSARÉE-MARITIME, capitale administrative de la Judée-Samarie, Séléne séjourna, comme prévu, chez le préfet romain. C'était un *chevalier*, un ancien officier qui occupait le poste depuis sept ou huit ans. Il était admirablement logé, dans l'ancien palais d'Hérode ouvert sur la mer. Pourtant, ce Ponce Pilate aurait bien voulu être muté : le pays était difficile à administrer, disait-il, « ils se battent sans cesse entre eux et ne s'entendent que pour taper sur les Syriens et les Romains... ».

Elle attendait Phasaël, et Phasaël n'arrivait pas. Grâce à l'aimable préfet (qui n'en revenait pas que cette vieille dame fût la fille de l'éternellement jeune Cléopâtre !), la reine mère avait pu écrire deux fois à sa bru. Mais toujours aucune nouvelle. Plus d'un mois maintenant qu'elle attendait ! Sa belle-fille exagérait ! Heureusement, la ville était moderne et bien aérée, le port, très actif, et il y avait une bonne troupe au théâtre. Dans les royaumes alliés, toutes les troupes étaient excellentes depuis que Tibère avait chassé de Rome les mimes et les acteurs comiques : il était las, paraît-il, des rixes sanglantes que provoquaient dans les rues les admirateurs de ces bouffons...

Séléne s'apprêtait à envoyer une troisième lettre, plutôt sèche, à sa belle-fille, quand elle reçut enfin une missive de Phasaël : à Pella, la femme de Ptolémée avait enlevé ses aînées au nez et à la barbe d'Hérode Antipas ! Toutes trois étaient maintenant réfugiées chez Arétas, à Pétra. Il allait sûrement y avoir une guerre entre les deux rois, car Hérode ne laisserait pas passer l'offense ! De plus, le vieux tétrarque Philippe, déjà malade, venait de mourir ; or, selon Phasaël, les Juifs et les Arabes avaient les mêmes droits sur ses terres. Toutes les raisons étaient donc réunies pour que les hostilités reprissent... Phasaël en profitait pour conclure qu'évidemment elle ne pourrait pas rentrer tout de suite en Maurétanie : elle allait,

écrivait-elle, devoir rester auprès de son père et de ses « grandes filles » jusqu'à la fin des combats.

« La guerre ? Oui, sûrement, dit Ponce Pilate. Moins d'ailleurs à cause de cet enlèvement qu'en raison de la disparition du tétrarque Philippe, qui n'avait pas d'héritier.

— Et Rome ne s'en mêlera pas ?

— Si, peut-être, à la fin... En arbitre. Quand ils en seront épuisés, à signer la paix. Nous ne pouvons pas laisser la route de Damas tomber aux mains de n'importe qui... D'ici là, que le meilleur gagne !

— Et quel est “le meilleur” selon toi ?

— L'Arabe. Son armée est d'une qualité supérieure à celle d'Hérode. Hérode compte sûrement sur les troupes de son défunt frère, mais les soldats de Philippe viennent du Golân et de la Batanée, ils sont plus proches des Nabatéens et ils le trahiront... En tout cas, si ta belle-fille attend la fin du conflit pour rentrer en Maurétanie, tu ne la reverras pas de sitôt ! »

Séléné avait compris. Sur-le-champ, elle écrivit à son fils. Elle repartit quinze jours plus tard sur la trirème qu'il lui envoya.

Après avoir en vain sommé lui-même sa femme de rentrer, Ptolémée, exaspéré, la répudia. Il était d'autant plus furieux que, dans l'espérance de l'amadouer, il avait fini par renvoyer sa Mélissa, qui avait aussitôt trouvé preneur à Rome. Heureusement, il avait réussi à la remplacer par une esclave, Ourania, arrivée dans la suite de la petite Shalmar et restée, depuis la mort de sa maîtresse, au service de la garde-robe. Ses charmes, pour être plus cachés que ceux de Mélissa, n'étaient

sans doute pas moins grands, car bientôt Ptolémée l'affranchit sous le nom de Julia Ourania, il lui donna plusieurs servantes et un bel appartement au palais.

La petite Bérénice grandissait sans mère, entre le palais d'en-bas et la Résidence de la colline. Comme l'avait prédit Ponce Pilate, son grand-père arabe venait d'écraser l'armée d'Hérode Antipas dans le Golân ; mais Bérénice n'entendit jamais prononcer le nom de ces gens-là. Sa grand-mère Séléne, redevenue « la Reine », l'unique reine de Maurétanie, mena deux ou trois fois sa petite-fille dans les grottes du jardin de Cendres pour l'amuser du jeu des fontaines. Tandis que l'enfant, maintenant bien assurée sur ses jambes, ramassait des coquillages blancs et noirs dans les parterres et les alignait avec l'aide de sa nourrice arabe, Séléne lui parlait. Avec des mots que la petite ne comprenait pas, elle lui parlait de sa lignée, la seule qui comptait : celle des Pharaons...

MAGASIN DE SOUVENIRS

Catalogue, vente objets d'archéologie antique, hôtel Drouot :

...126. Poupée formée d'une petite statuette de terre cuite à bras et jambes moulés à part et articulés, grâce à un fil qui relie les épaules et un autre qui traverse les hanches. Elle est vêtue d'une tunique courte et présente une coiffure ceinte d'un bandeau doré.

Terre cuite et pigments. Restes de polychromie et de dorure. Belle conservation.

Époque romaine. 1^{er}-II^e siècle.

H : 15,5 cm

2000/2500

...127. Poupée d'ébène, articulée aux épaules, aux coudes, aux hanches et aux genoux. Elle est nue, le nombril est marqué en creux, un modelé accentué suggère la poitrine. Coiffure stylisée avec raie médiane, bandeaux bouclés latéraux et deux mèches retombant sur le cou. Excellent état de conservation.

Époque romaine. 1^{er} siècle ap. J.-C.

H : 17,6 cm

3000/3500

SÉLÉNÉ ne vit jamais la *villa Jovis* et Capri. Seule de toute la famille, Antonia gardait un contact avec Tibère, son beau-frère. Même à l'intérieur de l'île, le vieil homme triste circulait peu. Les quelques amis qui l'avaient accompagné dans sa retraite étaient malades ou morts. L'un de ses derniers chagrins avait été la disparition de Nerva, son jurisconsulte. Ils s'étaient affrontés bêtement sur une affaire de crédit et de taux d'intérêt...

Nerva comprenait mieux que Tibère la chose financière (le Prince ne possédait, à titre personnel, que peu d'argent), et il avait tenté de le dissuader d'exiger le retour à une vieille loi de Jules César qui, avec les meilleures intentions du monde, entraînerait la paupérisation des plus pauvres. Il s'était évertué à lui expliquer le fonctionnement de l'économie, mais Tibère, têtu, n'avait rien voulu entendre : la finance doit marcher droit ! C'était la première fois que, sur une question technique, le Prince ne suivait pas le conseil, généralement éclairé, de son vieux conseiller. Ils eurent des mots. Des mots qui dépassaient leur pensée. Alors, bien qu'il l'eût finalement emporté, Nerva décida que l'heure des adieux avait sonné. Il avait fait son temps. Dans la *villa d'Apollon*, à Capri, il cessa de s'alimenter. Le Prince, affolé, eut beau s'installer à son chevet et tenter de le nourrir lui-même, rien ne put fléchir l'ancien consul. Il se laissa mourir.

À Capri, le Prince était plus seul que jamais. Même dans sa propre *villa*, il se montrait rarement car sa maladie de peau l'obligeait à garder des emplâtres sur le visage. Il haïssait l'image qu'il aurait offerte à des visiteurs : le crâne chauve, la figure couverte d'emplâtres, la dentition ébréchée, le dos voûté... Une dernière fois, pourtant, il tenta d'aller jusqu'à

Rome, mais il s'arrêta à cinq milles de la Ville : sa couleuvre favorite avait été dévorée par des fourmis, il y vit un mauvais présage et rebroussa chemin.

Parfois, il allait encore jusqu'à Tusculum chez Antonia, sa dernière amie, d'où il pouvait communiquer avec le Sénat dans la journée même. D'autres fois, il séjournait dans l'ancienne *villa* de Lucullus, à Misène. À l'occasion, il donnait le change sur son âge en lançant un javelot avec vigueur dans une enceinte militaire, à Naples ou à Pouzzoles. Mais il voyait bien que ses derniers compagnons d'exil se tournaient déjà vers Caligula. Même Thrasyllus... Avec la complicité de Macron, son astrologue avait mis sa petite-fille Ennia dans le lit de Caius : « Ah, lui fit remarquer Tibère, désenchanté, tu te détournes du Couchant pour regarder le Levant... »

Il n'aimait guère Caligula, auquel il n'avait jamais laissé exercer la moindre fonction politique ou militaire. Il l'avait pourtant marié quelques années plus tôt à une fille de bonne famille, mais la jeune héritière était morte dès ses premières couches. De toute façon, Caligula ne la rendait pas heureuse.

Plus le temps passait, plus des deux garçons qu'il avait vus grandir, le Prince préférait son petit-fils, Gemellus – mais Gemellus était le plus jeune des deux, et, surtout, depuis la lettre de dénonciation d'Apicata, l'ex-épouse de Séjan, Tibère avait des doutes sur la filiation de l'adolescent : plutôt que le fils de Castor, ne serait-il pas un fils adultérin de Livilla et Séjan ? Il ne pouvait se défendre d'observer l'adolescent, de l'espionner presque, lorsque à Capri ils se trouvaient dans la même pièce. Il arrivait, alors, qu'il s'aperçût que Caligula aussi observait son cousin. Par en dessous. Comme tout ce qu'il faisait... Quel être sournois ! Pour lui montrer qu'il n'était pas dupe, un jour qu'il avait croisé son regard posé

comme une mouche sale sur la chair rose de « l'enfant », Tibère lui dit : « Tu le tueras, Caius, mais un autre te tuera... »

Évidemment, il aurait pu éliminer tout de suite ce Caius si fuyant et ne garder pour successeur que Gemellus, adultérin ou pas, mais, en agissant de la sorte, il aurait mécontenté ses derniers proches – Macron, Thrasyllé, dont la petite-fille couchait avec Caius, et peut-être même Antonia... Tout dépendrait, finalement, du moment où il mourrait : dans son testament, il avait choisi de laisser ouvertes les deux possibilités en instituant Gemellus et Caligula cohéritiers. Au plus fort la paille ! S'il vivait encore quatre ou cinq ans, le « petit » serait peut-être en âge de tenir tête à son grand cousin... Quel malheur que le dieu Auguste n'eût pas établi un ordre clair de succession ! Certains jours, il enviait Priam qui, ayant vu périr tous les siens, était mort avec son royaume.

Il ne trouvait plus de satisfactions que dans la prospérité de l'Empire : il avait accumulé plus de deux milliards et demi de sesterces dans les caisses de l'État, et la *Pax romana* avait été maintenue partout sans jamais tirer l'épée. Quant à la disparition accélérée de l'aristocratie, il s'en consolait...

Maintenant qu'il n'écrivait plus de vers et avait renvoyé ses chers poètes grecs à Rhodes ou à Alexandrie, son seul centre d'intérêt était le ciel, les astres et les mystères de l'Univers. En 36, il avait appris, avec un peu d'inquiétude, la réapparition de l'oiseau-phénix en Égypte. Cet oiseau solaire merveilleux, qui naissait de ses propres cendres, ne revenait que tous les cinq cents ans pour marquer la fin d'un cycle. Mais quel cycle ? Le vieux Thrasyllé, qui aurait pu l'éclairer était mort, sans même avoir le temps de rédiger son testament : le « voyant » n'avait rien vu venir...

La même année – ou était-ce l'année d'après ? –, survint un évènement plus étrange encore et qui troubla Tibère davantage. Voici l'affaire telle que la rapporta Épithurses, un *grammairien* de Nicée. Il rentrait en Italie en passant par la Grèce, et avait pris au Pirée un navire égyptien chargé de marchandises et de passagers. Le navire suivait les côtes du Péloponnèse, avant de remonter le long de l'île de Corfou et de l'Épire pour obliquer vers Brindisi – c'était la route habituelle. Juste avant Corfou, le navire longea la petite île déserte de Paxos, couverte de forêts. Il faisait nuit, mais chaud. Les passagers, sur le pont, ne dormaient pas, ils jouaient aux *latrunculi* ou lançaient les dés. Soudain, une grande voix caverneuse couvrit leurs conversations : « Thamous, es-tu là ? » Personne ne répondit et tous se demandèrent qui, de l'île, pouvait appeler avec une telle puissance vocale. Une seconde fois, la voix appela. Toujours aucune réponse des passagers, qui se regardaient avec stupeur : d'où tombait cette voix nocturne ? et qui était ce Thamous ? Troisième appel, sépulcral. Cette fois, quelqu'un répondit : le pilote égyptien qui, à la poupe, maniait la grande rame du gouvernail s'appelait Thamous, ce que les voyageurs ignoraient. « Je suis là », dit le matelot, tremblant. Alors, la voix : « Quand tu passeras devant Pélodes, dis-leur que le Grand Pân est mort. »

Après un moment de stupeur, les conversations à bord reprirent bon train. Le pilote craignait autant d'obéir que de désobéir, il y allait du sort du navire. Dans l'épaisseur de la nuit, on longeait maintenant les côtes de Corfou. Avant d'arriver à l'étroit passage qui sépare cette grande île des rivages de l'Épire, Thamous décida, en accord avec les passagers, que, si la mer était agitée, si le vent soufflait, il ne dirait rien en passant à hauteur de Pélodes. Mais si, par hasard, le vent tombait, il communiquerait aux flots et aux astres le

message dont on l'avait chargé. Au moment où le navire s'engageait dans le détroit, le vent cessa comme par miracle et la mer entra dans un calme plat... Alors, bon gré mal gré, Thamous tourné vers Pélodes répéta, en hurlant, ce que lui avait dit l'Être invisible. Aussitôt, le silence fut rompu par des milliers de voix qui descendaient du ciel ou montaient des abîmes, on entendit des sanglots, des protestations. Comme l'expression soudaine d'un chagrin universel qui aurait affligé les deux rives à la fois, c'était un tumulte de pleurs, un vacarme de plaintes ; puis tout s'unit dans un long lamento... Dès que le navire eut doublé Pélodes, le vent recommença à souffler et les vagues secouèrent le bateau. Plus un cri.

Épithurses et quelques autres contèrent l'aventure à Rome. Tibère, qui séjournait alors à Tusculum chez sa belle-sœur Antonia, voulut les entendre. Après leur récit, il resta d'autant plus troublé que, s'il connaissait le dieu Pân comme tout le monde, il ne voyait pas du tout qui était « le Grand Pân », *Pân o Mégas*. Superstitieux, comme tous les Romains, Tibère respectait les signes et croyait aux prodiges. Il convoqua des philosophes grecs, mais aussi quelques vieux haruspices étrusques et le flamine de Jupiter. Il fit même consulter – discrètement, car il les avait chassés de sa capitale – des mages chaldéens. Personne ne sut lui dire de quel dieu il s'agissait : sans doute était-ce la Nature tout entière qui pleurait cette disparition, mais quelles seraient les conséquences de ce deuil universel, nul n'en avait la moindre idée. Quelques-uns ayant avancé l'idée que cette lamentation aurait à voir avec la mort d'Osiris et la navigation de son épouse partie à la recherche de son corps, le Prince écrivit à Séléné. Ayant chassé les prêtres isiaques de la vieille Rome, il craignait d'avoir l'air de se déjuger en donnant aux serviteurs de ce culte douteux une importance égale à celle des ministres des religions italiques.

Mais il redoutait encore plus qu'on fît le rapprochement entre le dieu Pân, un chèvre-pied, et ce Capricorne mi-chèvre mi-poisson qu'Auguste avait fait graver sur ses monnaies. Le Père de la Patrie, bien qu'il fût né sous le signe de la Balance, avait fini par faire de cet animal fabuleux le symbole du principat et désormais, pour tous les illettrés, cette bête cornue signifiait « Empire romain ». Mais supposons que cet étrange Capricorne qui tenait le globe terrestre entre ses pieds fourchus ait, en vérité, représenté le Grand Pân ? Alors, en annonçant sa mort, la voix mystérieuse ne prédisait rien de moins que la destruction de l'Empire...

Les prêtres isiaques de Césarée écartèrent avec force l'idée que les déplorations de Pélodes pussent évoquer la mort d'Osiris : Osiris n'était-il pas ressuscité ? La reine se tourna alors vers les desservants des temples de Ba'al-Saturne, si nombreux en Maurétanie. Mais, consultés à Césarée et Volubilis, ces prêtres lui assurèrent que leur dieu était bien vivant ; de toute façon, il n'avait rien de commun avec Pân, à part les cornes de bouquetin.

Enchantée de trouver une occasion de renouer le dialogue avec Tibère, Séléne lui transmit ces réponses et fit elle-même quelques suggestions. Le vacarme nocturne entendu en Grèce lui rappelait ce qu'elle et tant d'autres Alexandrins avaient entendu dans la nuit qui avait précédé la chute d'Alexandrie et la mort de ses parents : Dionysos et sa suite avaient bruyamment abandonné la ville. On les avait entendus suivre la grande avenue de Canope et sortir par la porte du Soleil ; leurs chants, leurs rires et leurs flûtes s'étaient lentement éloignés vers l'orient, sans pourtant qu'on les vît passer dans les rues vides : invisibles et inconstants, ces esprits de la Joie

abandonnaient Antoine, qu'ils avaient si longtemps soutenu, et se résignaient à la victoire d'Apollon sur l'Égypte.

La reine garda pour elle la suite logique de sa comparaison : le Capricorne, chéri d'Auguste, était-il à son tour en train d'abandonner l'Empire romain ? Reconnaisait-il enfin la supériorité de la Mille-Noms ? Le cœur de Séléne tressaillit d'espérance... Elle restait, depuis toujours, écartelée entre son affection pour ses sœurs romaines, qui l'avait engagée de plus en plus profondément dans les affaires dynastiques de l'Empire, et son désir ardent de voir Rome vaincue et ses chefs réduits en esclavage par les peuples qu'ils opprimaient. Maintenant que Juba n'était plus là pour la rappeler à la raison, elle s'abandonnait à des rêves insensés : avoir un petit-fils, l'élever en Grec et en Berbère avec l'espoir qu'il reprendrait bientôt cette *Africa* numide que les Romains avaient conquise sur Carthage. Un jour, un jour qu'elle ne verrait pas mais qu'elle imaginait avec bonheur, la lignée des rois égyptiens et maurétaniens, sa lignée, progresserait vers l'orient et régnerait de nouveau sur la Tripolitaine, la Cyrénaïque et Alexandrie. D'ailleurs, n'était-elle pas elle-même, depuis l'âge de six ans, la reine légitime de la Cyrénaïque ? Dans un siècle, on ne parlerait plus de « l'Empire romain », mais de « l'Empire d'Afrique »...

Sans doute les sanglots des mers grecques n'annonçaient-ils, finalement, que la mort du Prince. Au printemps 37, Tibère mourut d'une pneumonie à Misène, dans l'ancienne *villa* de Lucullus. Il mourut sans avoir tranché entre ses héritiers.

Comme on pouvait s'y attendre, Caligula, le plus âgé des deux, prit la main. Il avait l'appui de Macron, devenu préfet du prétoire, et de la plèbe romaine, toujours si attachée à l'image

de son père, le brillant Germanicus. La mort du vieux César qu'aucun citoyen romain n'avait plus vu depuis des années, ce Vieux Bouc qui méprisait son peuple, emplit les rues de Rome d'une liesse presque indécente. On criait « *Tiberius ad Tiberim !* », « Tibère au Tibre ! ». On acclamait le nouveau Prince, un jeune homme de vingt-cinq ans dont la haute taille et l'aisance impressionnaient favorablement. Sur le passage du cortège funèbre qui remontait lentement vers Rome, la foule en délire l'appelait « mon petit », « mon poupon », « mon astre », « mon bébé »... Dès son arrivée à Rome, le Sénat, manœuvré par Naevius Macron, cassa la clause du testament de Tibère qui faisait du jeune Gemellus son cohéritier. Mais Caligula, feignant la générosité, adopta son cousin germain. Pour l'heure, lui aussi s'abandonnait à la joie d'une liberté retrouvée et à la réhabilitation de sa famille exterminée.

Séléné et son fils Ptolémée trouvèrent fort louable que, sitôt les funérailles de Tibère dignement célébrées, le nouveau César fût allé chercher les corps des siens dans les îles où les malheureux avaient trouvé la mort. Leurs cendres, solennellement rapportées par bateau sur le Tibre, furent déposées dans le Mausolée. Puis, pour prouver encore son amour pour sa famille, Caligula donna le titre d'*Augusta* à sa grand-mère Antonia, il émit des monnaies à son effigie et introduisit, dans le serment de fidélité que lui prêtèrent les *magistrats*, les noms de ses trois sœurs : Pulsilla, qui, depuis la disparition de sa mère, avait pu reprendre son vrai prénom d'Agrippine, Drusilla et Julia Livilla, dite Bella.

La reine n'avait pu se rendre à Rome pour les obsèques de Tibère ; elle était maintenant trop fatiguée pour faire des allers-retours entre Césarée et Ostie. Même à l'intérieur de sa Maurétanie, les voyages n'étaient plus de son âge... Mais Ptolémée avait eu le temps, lui. Car, si Tibère était mort le

16 mars, ses funérailles n'avaient été célébrées que le 3 avril et, heureusement, la mer était « ouverte ». Le jeune roi de Maurétanie fendit les flots pour féliciter son cousin. Caligula était en effet le petit-neveu de sa mère, même si la reine ne l'avait croisé qu'une fois, à Antium, à l'occasion du mariage de la jeune Agrippine, sa sœur.

Ainsi la dynastie maurétanienne se rapprochait-elle peu à peu des Julio-Claudiens. Et Ptolémée, dont la culture était plus romaine que berbère ou égyptienne, n'en était pas fâché.

Il regretta seulement de ne pouvoir s'attarder en Italie où, depuis la mort de Tibère, les fêtes succédaient aux fêtes. Outre les festivités saisonnières habituelles en l'honneur de Cybèle, Cérès, Flore et Mars, on commémorait beaucoup : cinquantenaire de la dédicace de tel ou tel temple, célébration des victoires des Césars précédents, anniversaire des morts et des naissances des uns ou des autres. Vingt jours de fêtes chômés, rien qu'en avril ! Et le nouveau Prince gâtait son public : des courses de chars dans le Grand Cirque – jusqu'à vingt-quatre par jour – et de splendides *venationes*, ces pseudo-chasses où des animaux exotiques s'opposaient entre eux ou affrontaient des *bestiaires*. Caligula fit combattre quatre cents ours en deux mois, et presque autant de lions ! Dans tout l'Empire, pour la prospérité de Rome, on immola aux dieux cent soixante mille victimes... Partout, dans les grandes villes, on sentait l'odeur du sang, mais du sang festif.

En arrivant au pouvoir, le jeune Prince avait trouvé la « cagnotte » de Tibère, et il se montrait aussi prodigue que son grand-oncle avait été économe : en don de joyeux avènement, n'avait-il pas fait distribuer cent cinquante deniers d'argent à chaque citoyen de la capitale ? Du jamais-vu !... Si Ptolémée

n'avait pas été tenu de rentrer rapidement à Césarée, il aurait eu plaisir à rester plus longtemps auprès de sa tante Prima pour profiter de toutes ces réjouissances. Il regrettait d'autant plus de s'éloigner que la santé d'Antonia donnait soudain des inquiétudes – comme si elle n'avait tenu aussi longtemps que pour voir ses petits-enfants sauvés. Maintenant elle lâchait prise... « Pas du tout, lui expliqua son cousin Cnaeus Domitius. Caligula et notre tante Antonia se sont durement affrontés à propos de Gemellus, elle craint pour le petit. Elle les aimait tous les deux, tu sais, elle les a protégés tous les deux. Mais Caligula la déçoit déjà. »

Antonia mourut le 1^{er} mai. Prima accompagna ses cendres dans le Mausolée, mais, une fois de plus, Séléne était absente. Ce qui ne l'empêchait pas, dans son palais de Césarée, de se sentir attristée. Elle versa même des larmes sur sa cadette, cette « petite sœur » qu'elle estimait. Elle se rappelait les extravagances d'Antonia enfant, à l'époque où celle-ci accrochait des boucles d'oreilles aux ouïes des murènes de Baüles – tout le monde la grondait, on la trouvait folle, mais déjà elle cherchait à caresser les monstres sans s'en faire dévorer, elle apprenait à désarmer l'hostilité, à endormir la violence et enjôler les dragons. Assurément, la science acquise auprès des murènes lui avait été utile par la suite – avec Auguste, avec Livie, avec Tibère surtout, et peut-être aurait-elle su aussi « gérer » Caligula, ce petit-fils qu'elle avait sauvé de la mort six ans plus tôt en l'envoyant à Capri. Si tant est que ce garçon, dont la famille avait été détruite et la jeunesse réduite à une longue suite d'angoisses, ce garçon lunatique et secret, ne fût pas aujourd'hui plus assoiffé de sang qu'une murène de Baüles...

EMMENÉE par le nouveau Prince, la fête ne s'interrompait jamais. « Dans les cités, écrit un contemporain, on ne voyait plus qu'autels, gens vêtus de blanc, couronnes de fleurs, concours de musique, courses de chevaux, banquets et fêtes nocturnes avec hautbois et cithares : des réjouissances de jour et de nuit se succédèrent pendant sept mois sans interruption. »

Caligula, malgré son jeune âge, accepta le titre de Père de la Patrie, que Tibère avait refusé. Il fit terminer le temple de son arrière-grand-père, le divin Auguste, dont Tibère avait négligé l'achèvement. Il émit de nouvelles monnaies qui portaient l'image de ses trois sœurs bien-aimées. Il supprima l'impôt sur les ventes, qu'avait établi son grand-oncle. C'était la joie : Io, Io, voici Saturne et l'Âge d'or retrouvés !

« Pour l'heure, mon cousin ne se marie pas, constata Ptolémée en dînant avec sa mère dans la Résidence de la colline.

— Il est comme toi, il préfère les amours ancillaires et les danseuses grecques. Prima le dit très attaché à une certaine Pyrallis... Il faudra bien, pourtant, qu'il ait un héritier ! Toi aussi, Ptolémée. Profite de ce que vous vous entendez bien, ton cousin et toi, pour obtenir de lui une patricienne. Ou une princesse. »

Ptolémée pouvait croire, en effet, qu'il s'entendait bien avec son jeune cousin. Quoiqu'il ne l'eût rencontré qu'une fois ou deux, Caius se sentait assez proche de lui pour l'associer à certaines de ses plaisanteries – et la famille commençait à comprendre à quel point ce « gamin » privé de jeunesse était taquin !

Un jour, en effet, Ptolémée vit arriver à sa Cour un *chevalier* romain porteur d'un message de son cousin : « C'est urgent et important », dit-il ; on l'introduisit aussitôt. En ouvrant les tablettes d'ivoire scellées, le roi de Maurétanie n'y lut que ces quelques mots : « Ne fais ni bien ni mal à l'homme que je t'adresse et renvoie-le-moi sur-le-champ. » Ptolémée prit l'air grave, assura que l'affaire était de la plus haute importance et chargea le *chevalier* d'une réponse, aussitôt rédigée sur les mêmes tablettes et cachetée : « J'ai exécuté tes ordres, César, ton *chevalier* semblait ravi de son importance... » L'explication vint plus tard : ce courtisan était un bavard dont le tapage gênait Caligula au théâtre quand il écoutait Apelles, son acteur tragique favori, ou qu'il admirait la danse de Mnester, un beau garçon dont tous les hommes de Rome étaient épris. En expédiant ce fâcheux en Afrique, le nouveau Prince gagnait trois semaines de répit...

Séléné trouva la plaisanterie curieuse (un César avait d'autres moyens d'obtenir le silence !), mais elle fut satisfaite de la complicité qui semblait s'établir entre son fils et le petit-fils d'Antonia.

Pourtant, dès la fin de la première année du nouveau règne, cette illusion de bonheur parut menacée : Caligula tomba gravement malade, cette maladie dura plus d'un mois et les médecins, fait rare, reconnurent leur impuissance. La fièvre ne lâchait plus le jeune homme tombé dans l'inconscience. Tout l'Empire était en prières.

Bien sûr, malgré le coma du Prince, Rome et ses *provinces* restaient gouvernées : le vieux Macron assurait la suppléance. Mais si Caligula mourait, qui demain, chez les Julio-Claudiens, pourrait prétendre à lui succéder ? Six mois après

son arrivée à Rome, il avait fait exécuter son cousin Gemellus qu'il venait d'adopter. Qui d'autre restait-il ? Son oncle Claude, brave homme, mais si limité qu'à près de cinquante ans on ne lui avait encore jamais confié de charge publique ? Son beau-frère Cnaeus Domitius, le fils de Prima, qui avait épousé la jeune Agrippine – un homme intelligent, mais cynique et violent ? Marc Émile Lépide, le deuxième mari de Drusilla, sa sœur préférée, lui-même arrière-petit-fils d'Auguste par Julie et Julilla ? Seul ce Lépide, en fin de compte, descendait d'Auguste en ligne directe. Et dire que c'était justement ce même Auguste qui l'avait rendu doublement orphelin dès l'âge de huit ans ! Le premier et le deuxième César avaient eu beau tailler dans leur famille à coups de serpe, ils avaient négligé quelques rejets... Ce ne serait qu'après avoir éliminé ces repousses désordonnées qu'on pourrait un jour envisager de confier l'Empire à un parent plus éloigné, par exemple au cousin de Claude, de Caligula et de Cnaeus : Ptolémée de Maurétanie, qui, à dire vrai, ne se rattachait à la famille impériale que par le sang des Antonii...

La reine, bien qu'elle eût parfois rêvé d'un rapprochement de son fils avec cette lignée d'assassins, n'abandonnait pas non plus l'espoir de voir s'effondrer l'Empire – elle n'était pas à une contradiction près... Elle fut donc un peu déçue, heureuse mais déçue, quand elle apprit que son petit-neveu Caligula se remettait.

Aussitôt, actions de grâce à Rome et dans toutes les villes du « monde connu ». Une occasion pour Caligula de montrer qu'il ne plaisantait pas avec les promesses faites aux dieux : des courtisans romains qui avaient publiquement offert leur vie en échange de la sienne furent priés de s'exécuter. Ou, plus exactement, on *les* exécuta. Couverts de bandelettes comme

des veaux de sacrifice, ils furent précipités du haut de la roche Tarpéienne. La foule admira la piété du jeune Prince.

Pendant que Ptolémée, emmenant avec lui son Ourania, rejoignait Aedèmôn pour quelques semaines en Maurétanie occidentale afin de s'y montrer à ses sujets maures et mélanogétules, la vieille reine redescendit au palais royal pour assurer la régence. Elle y retrouva sa petite-fille Bérénice, de nouveau délaissée : l'enfant, âgée de quatre ans, parlait encore très mal. Une bouillie de phrases où, à l'arabe de sa nourrice, se mêlaient quelques mots de grec ou de latin.

Comme, depuis la victoire de Ptolémée sur Tacfarinas, le pays restait en paix, et que l'administration était parfaitement assurée par de nombreux affranchis, dont ceux qui avaient été légués par Antonia à sa demi-sœur, Séléné décida de s'occuper davantage de Bérénice. Peut-être cette petite régnerait-elle un jour ? Pendant sa maladie, Caligula, conscient qu'il n'avait pas encore de successeur idéal, n'avait-il pas légué sa fortune et son Empire à sa sœur Drusilla ? À une femme, oui ! Les vieux Romains en avaient été choqués, et ils attribuèrent le geste du nouveau Prince à son égyptomanie : le destin de son arrière-grand-père Marc Antoine le fascinait, paraît-il. Aussi imaginait-il fort bien l'Empire confié à une nouvelle Cléopâtre...

Caligula se passionnait également pour les dieux du Nil, et d'abord pour Isis : rompant avec les préventions de ses prédécesseurs, il venait d'entreprendre la construction d'un grand temple isiaque au cœur de Rome. Quelquefois, il écrivait à son cousin maurétanien pour lui demander des précisions sur tel ou tel rite. Il lui envoya même ses architectes. Il le croyait initié. Il demandait lui-même à l'être.

Un Prince romain initié aux mystères d'Isis ! Les cendres d'Auguste durent s'agiter dans leur urne...

Ptolémée n'avait jamais été isiaque et, en dehors des deux ou trois grandes fêtes annuelles, il ne fréquentait pas le temple du port. Il n'émettait même plus de monnaies « au sistre » ou « à la vache Hathor ». C'était donc sous la dictée de sa mère qu'il donnait à son cousin les précisions théologiques que celui-ci réclamait. Du coup, Séléné commença à emmener Bérénice chez les prêtres – elle lui apprenait à oindre de parfums la statue d'Anubis, à confectionner des colliers de fleurs, et si elle ne pouvait plus, hélas, lui montrer le crocodile de l'Atlas, elle lui laissait caresser sa momie...

Le goût du nouveau César pour l'Égypte allait jusqu'à lui faire adopter certains soirs des vêtements orientaux, robe de soie à manches longues, large pectoral de pharaon, cothurnes grecs, bracelets d'or et perruque, au grand scandale des sénateurs présents. Il désirait même aller plus loin : les souverains d'Égypte n'étaient-ils pas adorés comme des dieux ? Lui, comme ses prédécesseurs, n'était adoré qu'en Orient : là-bas il avait ses statues, ses temples et ses prêtres. Mais il regrettait que les Césars ne fussent à Rome que des mortels – jusqu'au moment où un prodige, survenant lors de leurs funérailles, révélait leur divinité. Tel un enfant capricieux trop longtemps privé de jouets, après sa guérison miraculeuse Caius décida qu'il était *déjà* devenu dieu : de la statue de Jupiter Olympien, il ôta la tête pour y substituer la sienne ; et il recevait les sénateurs, tantôt habillé en Hermès avec chlamyde et caducée, tantôt costumé en Dionysos avec couronne de lierre et tunique en peau de faon.

Ce qu'il aurait voulu surtout, Séléné l'avait deviné, c'était épouser sa sœur – cette Drusilla qu'il aimait tendrement. La reine se souvenait de ce que Prima lui avait dit des ébats

incestueux surpris autrefois par Antonia, à l'époque où elle les avait recueillis tous les deux dans sa maison. Prima se montrait aussi choquée qu'Antonia. Mais Séléné, princesse égyptienne, ne l'était pas : quel plus grand bonheur pouvait-on espérer que d'épouser son frère, comme Isis avait épousé Osiris ? Évidemment, les Romains, qui n'avaient pas de rois et ne connaissaient pas les vrais dieux, ne comprenaient rien à des sentiments aussi élevés et si doux ! Ne pouvant « officialiser » leur liaison, bien que Drusilla fût divorcée et lui veuf, Caligula s'était résigné à remarier sa sœur à un autre. Mais il avait choisi un cousin complaisant : Marc Émile Lépide, le fils de Julilla, dont Ptolémée, qui le connaissait bien, assurait qu'il préférerait les petits garçons...

Dans le même temps le jeune César, qui avait rompu avec Ennia, l'épouse de Macron, était pressé par le Sénat de convoler lui aussi. Cette fois, se cherchant encore un modèle, ce ne furent pas les Pharaons qu'il imita, mais son arrière-grand-père Auguste dans la scène, devenue célèbre, de l'enlèvement de Livie à son mari : invité au dîner de noces d'un jeune noble, le Prince trouva fort à son goût Orestina, la mariée ; il la fit répudier sur-le-champ et l'emmena pour l'épouser, en soulignant qu'il ne faisait que suivre un exemple illustre... Mais Orestina n'était qu'une gamine sans expérience amoureuse, et Caligula, qui avait déjà tout essayé et tout connu, la renvoya à son mari au bout de trois semaines. Le mari la reprit gentiment dans son lit et, sur les conseils du Prince lui-même, le jeune couple alla se faire oublier en Gaule... La liaison avec Drusilla se poursuivit donc, et le cousin Lépide continua à s'effacer avec tact.

S'agissait-il simplement, comme le croyait Séléné, de l'adoption par le Prince des mœurs égyptiennes à un moment où il était décidé à faire évoluer le régime vers la monarchie ?

Ou bien, comme le pensent aujourd'hui les psychologues, du manque de repères de deux enfants traumatisés par l'assassinat de leurs proches, deux orphelins qu'on changeait sans cesse de gardiens et qui avaient cherché à se rassurer ensemble dans un rapport sexuel devenu, chez Caligula, quasi compulsif ?

Peu importe, nous n'étendrons pas les morts sur le divan. Caligula était-il vraiment fou, d'ailleurs ? Il était bizarre depuis le début, c'est vrai. Fragile et déséquilibré, sûrement. Mais supportable jusqu'à la mort de Drusilla.

Dans un premier temps, ses propos les plus dérangeants ne relevaient pas d'un esprit dérangé, mais de l'humour noir, une forme d'esprit mal comprise du Sénat. Lui méprisait ces hypocrites de la Curie qui, par appât du gain, avaient dénoncé, les uns après les autres, les membres de sa famille et causé leur mort. D'ailleurs, qu'a-t-on à faire d'un Sénat dans une monarchie ? Les Pharaons avaient-ils un Sénat ? Les sénateurs le pressaient de choisir ceux d'entre eux qu'il souhaitait voir nommés consuls – une fonction qu'Auguste avait réduite à six mois, et divisée en quatre par l'adjonction de suppléants : un titre devenu purement honorifique. Le Sénat insistait, néanmoins, pour que le jeune César l'attribuât au plus vite. Alors il répondit, pince-sans-rire : « Un nouveau consul ? Pourquoi pas mon cheval ? » Pourquoi pas son cheval, en effet, qui avait au moins le mérite de gagner quelques courses de l'hippodrome et auquel, reconnaissant, il venait de faire bâtir une écurie en marbre, dotée d'une auge d'ivoire ?

Humour noir encore, quand il faisait savoir que le jour anniversaire de la bataille d'Actium, dûment célébré par le peuple romain, il punirait ceux qui manifesteraient leur joie (puisque lui, le Prince, descendait d'Antoine, le vaincu), mais qu'il punirait aussi ceux qui montreraient leur affliction (puisque'il descendait également d'Auguste, le vainqueur) : à

moins d'avoir deux visages comme Janus, mieux vaudrait rester chez soi ce jour-là... Humour noir toujours, quand il faisait réveiller trois sénateurs consulaires à deux heures du matin, juste pour montrer à ces vieux patriciens terrifiés un pas de danse qu'il venait d'inventer pour le fameux Mnester... Humour noir enfin, quand, caressant le cou d'une de ses maîtresses, il susurrail avec tendresse : « Et dire qu'il me suffirait d'un mot pour faire trancher ce joli cou ! » Un humour juvénile et de mauvais goût, certes, mais quand l'écho de ces gamineries parvenait aux oreilles de Séléné, elle en riait – comme, pensait-elle, son petit-neveu aurait aimé que tout le monde le fît...

Aussi fut-elle sincèrement inquiète quand elle apprit par Prima, en juin 38, la mort subite de Drusilla, la sœur trop aimée. De quoi était morte cette petite, à vingt-deux ans ? D'une grossesse ? Lépide ayant été choisi comme époux à condition de ne pas approcher de trop près l'élue du Prince, fallait-il supposer qu'elle portait l'enfant de l'inceste ?

Caligula n'eut pas la force d'assister aux funérailles splendides qu'il avait ordonnées pour sa sœur. Ce fut Marc Émile Lépide, le mari, qui prononça l'éloge funèbre sur le Forum. Le Prince, lui, s'était retiré dans une maison qu'il avait à Albe et, s'étant laissé pousser la barbe selon la coutume du deuil, il passait ses journées à jouer aux dés, seul et le regard fixe. Pendant les quinze jours du deuil officiel, il avait défendu aux Romains de fréquenter les thermes et de donner à dîner, fût-ce à des parents. Un cabaretier qui, le jour des funérailles, avait vendu de l'eau chaude pour couper du vin fut mis à mort pour impiété. Puis, au bout de quinze jours, alors que tous s'attendaient à le voir revenir au palais, Caligula s'enfuit. En pleine nuit. Vers le sud. À Antium, sa ville natale ? À Capri, la forteresse de Tibère ? Non, en Sicile. Et pourquoi la Sicile ?

Parce qu'elle était loin ? Parce que, imprégnée d'hellénisme, elle pouvait sembler exotique ? Parce que Drusilla s'y était plu ? On se perdait en conjectures...

En Sicile, il erra de-ci de-là. Fit deux fois l'ascension de l'Etna, en touriste. Inspecta les installations portuaires, en chef d'État. Assista aux Jeux de Syracuse, en commanditaire. Avançant tantôt vers la côte nord, tantôt sur la côte sud, il voyagea pendant deux mois. Puis brusquement il se rasa la barbe et, après avoir contemplé depuis le détroit de Messine la ville où sa grand-mère Julie était morte de privations, il revint à Rome.

Il y décréta aussitôt que, désormais, Drusilla était une déesse – était-ce sa façon de se consoler ? Sur-le-champ, il organisa son culte, décida de lui faire construire un temple, nomma des prêtres et des prêtresses, et ordonna de ne sacrifier à la nouvelle divinité que des oiseaux rares et coûteux : flamants roses, paons, coqs de bruyère et poules de Numidie... On avait déjà vu des Césars divinisés après leur mort, quoique plus modestement, mais une femme ! Une femme d'à peine vingt-deux ans, et qui n'était rien dans l'État, qui n'avait rien accompli ! C'était, au minimum, une extravagance.

Comme Macron tentait de le lui faire remarquer, il le nomma préfet d'Égypte pour lui faire quitter la puissante préfecture du prétoire, puis, dès que le « premier conseiller » eut lâché la proie pour l'ombre, il lui interdit de se rendre en Égypte. À défaut de pouvoir quitter Rome, Macron pouvait quitter la vie et il le comprit. Il se suicida. Avec sa femme Ennia. Caligula n'avait même pas eu, envers elle, « la reconnaissance du ventre »...

De toute façon, dès avant la mort de Drusilla, il était fatigué des remontrances de son conseiller sur sa mauvaise tenue, ses

folies et ses dépenses : n'avait-il pas, en deux ans, vidé les caisses du Trésor impérial ? Au témoignage d'un ambassadeur, sitôt qu'apparaissait son préfet du prétoire, on l'entendait maintenant maugréer : « Et revoilà l'enquiqueur ! Le rabat-joie qui prétend maintenir en tutelle un empereur adulte ! » Il est vrai que Macron avait eu le tort, à ses yeux, de critiquer non seulement ses dépenses, mais son comportement au théâtre, où il récitait le texte à voix haute en même temps que les acteurs, interrompait les danses par ses applaudissements, riait aux tirades dramatiques, montait sur scène, chantait, bref, perturbait de mille façons la représentation, alors qu'un Prince ne devait se faire remarquer que par sa *gravitas*...

Si la divinisation de Drusilla, qu'aucun prodige répertorié n'avait annoncée, semblait à Séléne un peu exagérée, la reine fut satisfaite de voir que le nouveau Prince était favorable à l'existence des royaumes alliés : il venait de rendre son autonomie à la Commagène et d'y nommer le petit-fils du dernier roi, déposé par Tibère ; même chose pour la Thrace, où il envoya trois jeunes princes indigènes élevés à Rome, ainsi que pour une partie de la Palestine, où l'ancienne tétrarchie de Philippe et la Galilée-Pétrée d'Antipas formèrent un nouveau royaume qu'il confia à Hérode Agrippa, un prince juif protégé par sa grand-mère défunte, Antonia. Séléne jugea tout cela fort bien pensé et du meilleur augure pour la Maurétanie, quelles que fussent les réserves, informulées mais perceptibles, de Prima sur son neveu – elle avait osé, dans sa dernière lettre, un mot codé très explicite : « Il me fait honte... »

À elles deux, en cinquante ans de correspondance, elles avaient épuisé tout le corpus connu des pièces d'Euripide. Le Grec avait écrit quatre-vingt-douze tragédies, la bibliothèque d'Alexandrie en conservait encore soixante-dix, mais les deux sœurs n'avaient pas autant de richesses à leur disposition. En

outre, certains de leurs manuscrits présentaient des variantes. Elles s'étaient donc arrêtées à une trentaine d'œuvres. Comme les mots servant de clé à leur code devaient comporter au moins six lettres, elles ne disposaient plus à présent que d'un nombre de phrases insuffisant pour continuer à chiffrer. Sélény vit le signe qu'elles s'étaient tout dit : elles étaient si vieilles désormais, et la marche du monde dépendait si peu d'elles, qu'elles n'avaient plus besoin d'Euripide...

MAGASIN DE SOUVENIRS

*Dispersion de la collection de M. et Mme L. Art antique.
Drouot, Paris :*

*...36. Statuette représentant un acteur de tragédie vêtu
d'une courte tunique, le visage couvert d'un masque à porte-
voix et tenant dans la main droite un bâton.*

Terre cuite, cassures, recharge de la polychromie.

Ép. romaine 1^{er} siècle.

H : 17,8 cm

3800/4000

A LA FIN de l'été 38, depuis la Sicile où il voyageait alors, Caligula avait invité son cousin Ptolémée à venir célébrer avec lui l'apothéose de Drusilla et, dans la foulée, son troisième mariage. Il épousait Lolliia Paulina, la femme d'un proconsul qu'il avait rappelé à Rome pour voir de plus près son épouse : méritait-elle la célébrité que lui valait sa beauté ? Elle la méritait en effet ; il avait aussitôt décidé de l'épouser.

Séléné fut contente pour son fils de cette invitation officielle à une cérémonie importante. Ptolémée quitta Césarée, emmenant avec lui sa concubine Ourania, cette impudente affranchie qui se laissait appeler « reine Ourania » par sa domesticité. *Regina Ourania*, une esclave ! Pire, même : une esclave osroène qui introduisait à la Cour les tares de l'Orient le plus barbare ! « Si tu veux que ton cousin te trouve une troisième épouse dans les royaumes qu'il a rétablis, garde-toi d'exhiber cette catin présomptueuse... »

Comme, après les réjouissances matrimoniales auxquelles il avait participé, Ptolémée parlait de quitter Rome pour rentrer à Césarée, le Prince lui demanda d'attendre : sa sœur Agrippine, l'ex-Pulsilla mariée à leur cousin Cnaeus, allait accoucher. Elle avait dix-neuf ans, le futur père, cinquante-cinq, et pour lui il était grand temps d'engendrer ! Si c'était un garçon, on fêterait l'évènement.

Ce fut un garçon. Et pas besoin, avant la *lustration*, de lui chercher un prénom : chez les Domitii Ahenobarbi, les « Barbes d'airain », tous les Cnaeus engendraient des Lucius, et tous les Lucius, des Cnaeus. C'était ainsi depuis des siècles... L'enfant, roux comme tous ceux de sa famille, fut donc prénommé Lucius. Lucius Domitius Ahenobarbus : un

nom que, quinze ans plus tard, après un remariage de sa mère, il changerait pour celui, bientôt plus célèbre, de « Néron »...

Sa grand-mère, Prima, était d'autant plus joyeuse de voir un héritier prolonger enfin la lignée des Domitii que, dans le même temps, elle mariait sa petite-fille Messaline à l'oncle du Prince, le vieux Claude. Évidemment, c'était donner du miel attique à un cochon ! La rousse Messaline, arrière-petite-fille d'Octavie, était la plus jolie enfant de la famille et elle n'avait que douze ans et demi ; Claude, ce Vulcain estropié, ce benêt bègue et baveux, en avait près de cinquante... Mais, à Rome, ce sacrifice des plus belles génisses sur l'autel des vieux patriciens ne choquait personne. D'ailleurs, Claude, grand trousseur de chemises, avait la réputation d'aimer les filles impubères. Il apprendrait à sa femme-enfant tout ce qu'une *matrone* de la bonne société devait savoir désormais : *L'Art d'aimer* du pauvre Ovide n'était-il pas de nouveau présenté chez tous les libraires ? Oui, Prima était satisfaite – elle le fit savoir à sa sœur Séléne et insista pour que Ptolémée restât encore quelque temps à Rome.

Aurait-il dû se méfier davantage ? Quelque chose, chez le Prince, semblait s'être subtilement détraqué depuis la mort de Drusilla. Il répudia la belle Lollia Paulina après l'avoir à peine goûtée ; il ne dormait plus que deux ou trois heures par nuit, errant, comme un fantôme, sous les colonnades dépeuplées et dans les corridors aveugles du Palatin. « Ne vois-tu pas que je suis l'amant de la Lune ? » demanda-t-il un jour à l'un de ses familiers ; et l'autre, prenant le mot au pied de la lettre, s'excusa, terrorisé, de n'être qu'un mortel : seuls les dieux pouvaient voir ce que faisaient les autres dieux... Avant l'aube, Caligula finissait par réveiller Hélicon, son petit esclave égyptien, pour jouer à la balle avec lui. De plus en plus souvent aussi, il se déguisait en femme et se faisait appeler

« Drusilla », « Diane », ou « Vénus ». Chaque jour, il paraissait au Sénat dans un accoutrement différent : en Apollon avec son arc et sa couronne radiée, en Hermès avec des ailes aux pieds, en Arès avec l'épée au poing et un bouclier. Et, chaque fois, des chœurs professionnels l'accompagnaient, chantant ses louanges et celles du dieu représenté. Au grand scandale des sénateurs (mais un scandale muet !), il avait transformé la Curie romaine en scène de théâtre...

Après l'accouchement d'Agrippine et le mariage de Messaline, Ptolémée tenta encore une fois de s'échapper pour retourner dans son royaume. « Reste avec nous, insista le Prince, je prépare une fête superbe à Baïes pour l'arrivée de l'été, tu ne dois pas la manquer. »

Comme son grand-oncle Tibère, le jeune César semblait passer plus de temps à réparer le passé qu'à préparer l'avenir : il voulait maintenant répliquer à toutes les critiques qu'il avait subies lorsque, adolescent, il vivait à Rome ou à Capri. « Sais-tu, avait-il demandé un jour à son cousin Ptolémée, ce que Thrasyllé, cet imbécile, disait à Tibère César ? “Caligula n'a pas plus de chances de devenir empereur que de traverser à cheval la baie de Baïes !” Eh bien, depuis les Enfers où il traîne son ombre, il va voir, l'astrologue ! Il va voir ! »

Des réjouissances qu'il continuait d'offrir à son peuple en don de joyeux avènement, le « pont de Baïes » fut le clou : depuis la digue de Pouzzoles jusqu'au petit port de la station balnéaire, le Prince fit établir un double pont de cargos qu'il avait réquisitionnés sur toute la côte. On les mit à l'ancre, on démontra leurs mâts, on couvrit de terre leur plancher, et le pont achevé mesura trois mille six cents pas romains, soit plus

de cinq kilomètres... Ce pont de bateaux était le plus long jamais construit, et le plus inutile – tout cela pour gagner un pari contre un mort...

Sur ce pont d'or, il ne chevaucha que deux jours, allant et venant, chantant et caracolant. Le premier jour, seul sur son cheval, il parut vêtu d'une chlamyde dorée, couronné de chêne, et armé d'une épée qu'il avait fait voler en Égypte, dans le mausolée d'Alexandre. Le second jour, habillé en aurige comme au Grand Cirque, il conduisit un char attelé de deux chevaux de course célèbres qui provenaient de l'écurie des Verts, son équipe favorite. Il était, ce jour-là, précédé d'un jeune otage parthe et suivi d'une dizaine de chariots où avaient pris place sa famille, ses amis et les rois « alliés », parmi lesquels le nouveau roi de Commagène et Hérode Agrippa de Judée. Comme Ptolémée l'écrivit à sa mère, lui se trouvait dans le chariot de la jeune Bella, sa jolie cousine ; mais il ne dit pas à quel point cette fête l'avait effrayé, et par plus d'un côté.

D'abord, la dépense était énorme – alors que, selon les renseignements que Ptolémée tenait de son cousin Cnaeus, Macron avait raison : le pécule laissé par Tibère avait fondu. Qui paierait ? Les *provinces* colonisées ? Pareil gaspillage était d'autant moins opportun que Caligula parlait d'envahir la Bretagne ou la Germanie, et de reprendre les conquêtes là où, sur l'ordre de Tibère, son père Germanicus les avait laissées. Mais avec quel argent ? Savait-il, ce garçon sans expérience, ce que coûtait une guerre ?, s'étonnait Ptolémée dans ses lettres à sa mère. Les Campaniens réunis sur le rivage pour admirer le pont ne purent même pas profiter de l'ouvrage : il fallut le démolir au plus vite, car sa construction gênait depuis des semaines l'entrée des navires d'Alexandrie dans le port de Pouzzoles et l'approvisionnement en blé de la capitale, la

plèbe de Rome commençait à manquer de pain et à manifester dans les rues... Une folie, décidément ! Enfin, « folie », c'était difficile à dire : le pouvoir absolu rend si relatifs les signes de dérangement mental que Ptolémée n'était pas sûr du mot.

APRÈS l'affaire du pont de Baïes, le roi de Maurétanie avait de nouveau laissé entendre à Caius César qu'il ne pouvait pas laisser plus longtemps sa vieille mère gouverner seule son royaume. « Mais Ourania, ta chère affranchie, est enceinte, lui objecta Caligula. Laisse-la au moins accoucher ! Es-tu si pressé de me quitter ? » La « reine Ourania » accoucha à Rome, chez Prima, d'une fille, à laquelle Ptolémée, pour plaire au Maître, donna aussitôt le nom de la nouvelle déesse : Drusilla.

Après cette halte dans la capitale, Caius, qui ne tenait plus en place, emmena sa cour, ses hôtes étrangers et sa famille en Ombrie, suivi d'une foule d'acteurs et de gladiateurs. Il voulait faire admirer une cascade qui avait, lui assurait-on, des propriétés miraculeuses. Mais à peine arrivé, il donna l'ordre de repartir. Toujours vers le nord. Sa nouvelle maîtresse, Caesonia, une patricienne déjà mère de trois enfants conçus avec un autre, était enfin enceinte de ses œuvres et il était comblé : bientôt un héritier ! Mais pour épouser – en quatrièmes noces, déjà ! – cette Caesonia, il voulait attendre que sa grossesse eût dépassé le huitième mois et que l'enfant fût viable. « Allons, mes amis, vous ne me laisseriez quand même pas célébrer mon nouveau mariage tout seul ? Passons les Alpes ensemble ! »

Le roi de Maurétanie utilisait quelques hommes de sa garde personnelle comme courriers, des courriers qui, par prudence, partaient chaque fois d'un port différent. Il pouvait dès lors écrire à sa mère presque tout ce qu'il savait ou pensait – sauf, bien sûr, ce qui risquait de plonger la pauvre femme dans des inquiétudes dangereuses à son âge. Il osa pourtant lui confier que l'état mental de son jeune cousin commençait à l'alarmer

presque autant que celui des finances romaines... Après avoir traversé les Alpes, Caligula semblait maintenant se diriger vers Lyon, la capitale de la Gaule.

La nouvelle rassura Séléne : il n'était pas mauvais, au fond, que le nouveau Prince voulût découvrir son Empire, au moins dans ses régions les moins éloignées – la Sicile d'abord, puis les Alpes, la Narbonnaise, Lyon enfin, et bientôt, qui sait ?, le Rhin... Elle trouvait là une certaine logique. Et elle était contente à l'idée qu'en Germanie son fils pût retrouver son vieil ami Gétulicus, dont la carrière militaire et la puissance politique l'impressionnaient : n'avait-il pas résisté à Tibère lui-même lors de l'épuration des séjanistes ? Avec Gétulicus à ses côtés, rien de mauvais ne pourrait arriver à Ptolémée. C'est ce qu'elle écrivit à Aedémôn, qui continuait à administrer la Maurétanie occidentale en « vice-roi » éclairé.

Quant à elle, comme elle le leur disait à tous deux, elle se portait bien et faisait de son mieux. Elle s'efforçait de continuer à enrichir la belle bibliothèque de son Iobas et d'éduquer la petite Bérénice, qui avait passé l'âge du boulier et apprenait à lire le grec. Son obéissance parfaite était une satisfaction pour sa grand-mère. « Elle est très affectueuse avec moi, confiait la reine à Ptolémée, je lui ai permis de ne plus m'appeler *Basilissa*, elle m'appelle *Mamé* ou *Mammula*, comme n'importe quel enfant. Elle use de cette permission d'une façon charmante, mais elle n'en abuse pas : sitôt qu'apparaît un étranger au cercle de nos intimes, elle me donne du *Regina*, du *Alassa* et du *Basilissa* long comme le bras. Elle a tout compris ! Du reste, elle a beaucoup grandi ces derniers mois et je suis sûre qu'à ton retour tu la trouveras changée – peut-être la Maurétanie sera-t-elle prête un jour à accepter une femme pour monarque ? Après tout, Drusilla a bien été divinisée, et il y eut autrefois, m'a-t-on dit, quelques

femmes chefs de tribu chez les Garamantes... » Toujours, Séléne reprenait espoir et, malgré elle, se jetait de toute son âme dans l'avenir.

Mais son corps, maintenant, avait peine à suivre. D'après son médecin, elle n'était pas malade. « Tu devrais pourtant savoir, lui répliquait-elle amère, que la vieillesse est une maladie mortelle ! » Elle traînait dans ses vieux os une fatigue pesante qui, curieusement, s'allégeait lorsque le jour finissait et que tout semblait accompli. Alors, se mettant au lit, elle commençait à s'animer, à bavarder avec Syra, à convoquer ses musiciens égyptiens ou sa lectrice grecque : bref, elle ne s'éveillait qu'à l'heure du sommeil... Peut-être était-ce du même trouble que souffrait Caligula, de l'autre côté de la mer ? Derrière les voyages, les plaisanteries, les beuveries, la même angoisse diffuse, obsédante : tout au long du jour, l'obligation d'agir et de « paraître », la peur de manquer de temps, et ce sentiment constant d'être poursuivi qu'accentuait le goutte-à-goutte des horloges hydrauliques...

De Lyon, Ptolémée avait encore échoué à s'évader. Le Prince le voulait à ses côtés « pour une opération difficile », prétendait-il. En réquisitionnant des voitures de louage et les chevaux des meuniers, il avait fait venir de Rome des gladiateurs réformés que personne ne voulait plus acheter, ainsi que le vieux mobilier du palais d'Auguste et de la maison de Livie, y compris les ustensiles de cuisine hors d'usage et les anciens décors de spectacles. Et il organisait maintenant une série de ventes aux enchères « pour se débarrasser du passé », disait-il. En vérité, c'était pour renflouer les caisses de l'État. Car il jouait lui-même les crieurs et obligeait les sénateurs et les riches *chevaliers* qui suivaient sa caravane à pousser les enchères : « Qui veut de ces deux magnifiques lardoires qui

ont appartenu au cuisinier de mon aïeul, le dieu Auguste ? Toi, Granius, je suis sûr que tu as besoin de lardoires pour piquer tes viandes. Les lardoires d'un dieu ! Je ne les lâcherai pas à moins de deux cent mille. Qu'en dis-tu, Porcius ? Et toi, Régulus ? N'aspirez-tu pas, ancien consul, à être divinement lardé ? Si, n'est-ce pas ? Et je sais que tu as largement de quoi satisfaire tes envies... Eh bien, pour deux cent mille, mes lardoires sont à toi, fils de la Chance ! Maintenant, je mets aux enchères une grosse éponge, qui a déjà servi, mais servi à essuyer le derrière d'un dieu ! Une éponge qui équipait les latrines personnelles de César Auguste ! Combien, pour cette éponge historique qui a encore son manche d'origine ? »

À sa mère, Ptolémée ne racontait pas ces soirées insensées. D'ailleurs, était-ce vraiment de la démence ? Caligula avait besoin d'argent pour ses éventuelles conquêtes, et le prendre dans la bourse de quelques concussionnaires n'avait rien d'un scandale. Des conquêtes, donc. Mais de quelles conquêtes s'agissait-il ? Tantôt il parlait de passer le Rhin pour attaquer la Germanie, tantôt c'était l'Océan qu'il envisageait de traverser pour attaquer la Bretagne... Rien, dans son esprit, ne semblait arrêté. Ses idées ne se fixaient jamais longtemps sur le même objet, comme ses pas qui, chaque nuit, erraient sans but à travers la grande *domus* qu'il occupait avec Caesonia. Au matin, son humeur se révélait imprévisible et bigarrée...

Pour raccourcir ses nuits, il prolongeait maintenant ses banquets jusqu'à l'aube, buvant beaucoup, poussant à boire, et toujours du vin pur, avant d'infliger à ses convives quelques représentations saugrenues où il tenait le premier rôle et qu'il fallait applaudir d'autant plus fort qu'il prévenait : « Je peux tout, et sur tous », et c'était vrai... Pour rester à table plus longtemps, il se faisait vomir et incitait ses invités à l'imiter ; à minuit, on recommençait à dîner : foies gras d'oies nourries

aux figues, esturgeons venus du Pô dans des cuves doublées de plomb, vulves de truies gauloises, hures de sangliers arvernes...

À Lyon, Caligula s'attardait maintenant plus que de raison. Au lieu d'aller inspecter ses huit légions du Rhin comme il l'avait annoncé, il venait de convoquer leur chef, Gétulicus, sur les bords du Rhône. Pour quoi faire ?

« Heureusement, concluait le roi de Maurétanie dans sa lettre, mes cousines Agrippine et Bella, que Prima et toi jugeriez un peu débauchées, ont beaucoup d'esprit. Presque autant que Marc Émile Lépide, le veuf de Drusilla, dont on prétend qu'il est l'amant du Prince. À tort, d'ailleurs, car Caius n'honore de ses faveurs que deux fameux danseurs qu'il a amenés de Rome, Mnester et Apelles. Quant à Lépide, en l'absence de notre cousin Cnaeus, qui, le pauvre, commence à se faire vieux, il est devenu l'amant d'Agrippine... Ce garçon qu'on croit léger a sur le gouvernement de l'Empire des vues d'une grande lucidité. Il raisonne sainement et, par sa mère, il est, non moins que Caligula, l'arrière-petit-fils du dieu Auguste... »

QUAND elle recevait ces lettres que Ptolémée voulait plus divertissantes qu'alarmantes, Séléne se disait que Caligula, s'il avait à ce point besoin d'argent, risquait de se tourner un jour vers la Maurétanie, le plus vaste et le plus riche des royaumes alliés. Tout le monde parlait maintenant des immenses ressources de ce pays-là : l'huile d'olive, la pourpre, le vin, les salaisons, l'*euphorbe*, les fauves et le *garum* d'anchois. Sans oublier, bien sûr, le blé des plaines, les moutons de l'Atlas et les solides chevaux barbes que les nomades élevaient sur le plateau.

Iobas avait trop bien travaillé. Leur royaume faisait envie, les Romains s'imaginaient que les cochons s'y promenaient tout rôtis... Mais, à l'inverse de Tibère, le nouveau Prince ne semblait pas vouloir annexer les États alliés qui formaient un glacis autour de l'Empire ; s'il avait rendu la Commagène au petit-fils d'Arkhélaos et une partie de la Palestine à son ami Hérode Agrippa, ce n'était sûrement pas pour supprimer la Maurétanie ! D'autant que Ptolémée avait autrefois reçu de Rome les ornements triomphaux pour le secours apporté sans faiblir à la III^e légion dans sa guerre contre les Gétules : aucun autre roi « ami » n'avait été ainsi publiquement honoré.

La vieille reine s'efforçait donc de lutter contre les craintes vagues, mais récurrentes, qui commençaient à la troubler depuis presque deux ans qu'elle exerçait la régence. Pourquoi Ptolémée ne rentrait-il pas ? On ne retient pas contre son gré un roi en exercice ! Comme un prisonnier ? Ce n'était pas normal, Caligula abusait ! Et si elle mourait brusquement, qu'advierait-il du royaume ? Ces craintes, qu'elle attribuait au pessimisme inhérent à la vieillesse, elle avait longtemps tenté de les surmonter par la raison. Mais, depuis quelques mois, si elle avait écouté son pressentiment, elle aurait écrit à son fils : « Rentre, rentre sous n'importe quel prétexte. Ou

sans prétexte du tout ! Cesse de te vouloir “bien élevé”. La situation devient aberrante. Tu ne connais pas ces gens-là, fuis-les, reviens ! Vite ! »

Mais elle se contrôlait. Au point qu'elle ne s'aperçut pas qu'aucun messenger n'était arrivé depuis deux ou trois semaines. Ou plutôt, quand il lui sembla qu'elle n'avait plus eu de nouvelles depuis quelque temps, elle supposa que Caligula et les « importants » de sa Cour étaient remontés jusqu'aux cantonnements militaires du Rhin et s'enfonçaient dans les forêts de Germanie... Pourtant, c'étaient d'autres rumeurs qui, déjà, parcouraient le grand corps de l'Empire comme des frissons. Des frissons venus de Gaule et qui, de Rome, gagnaient l'Afrique et l'Orient. Sentit-elle ce tressaillement ? Peut-être ; mais une reine ne frissonne jamais.

Le malheur arriva du côté où elle ne l'attendait pas : par un cargo venu d'Ostie. Si, d'un palais à l'autre, les lettres, confiées à des coursiers, empruntaient des circuits militaires, le courrier des marchands voyageait au milieu des amphores ; cette fois, curieusement, le paquet adressé de Rome à un riche commerçant du port de Césarée contenait une lettre pour la reine – une lettre dictée par la concubine de son fils, Ourania, qui était restée dans les *Jardins des Domitii* avec son bébé. La lettre, prise à Rome en écriture latine par une esclave berbère sous la dictée d'une affranchie osroénienne, dut être lue plusieurs fois par un secrétaire grec chevronné, et lue lentement, avant de devenir intelligible aux auditeurs de Césarée. Mais l'essentiel y était : il y avait eu un « complot ». Ou plutôt, pensa la reine, un coup de filet.

Arguant d'une conjuration qui aurait visé à le remplacer, Caligula avait, dès l'arrivée de Gétulicus à Lyon, fait arrêter ce

général trop influent, en même temps qu'il mettait aux fers ses sœurs Agrippine et Bella, son ex-beau-frère Marc Émile Lépide et – pour faire bonne mesure ? ou parce que son amitié avec Gétulicus et Lépide l'avait rendu imprudent ? – son cousin Ptolémée. Une fournée d'officiers et de sénateurs soupçonnés de cacher des poignards sous leur toge compléta l'effectif des « suspects ». Tous avaient été jugés le jour même, les hommes, décapités à la hache, et les deux femmes, expédiées dans les minuscules îles Pontines où, du temps de Tibère, leur mère et leur frère aîné avaient été détenus, puis assassinés. Par un raffinement de cruauté dont Caligula était coutumier, Agrippine, avant d'être transférée dans son île-prison, devrait regagner Rome à pied en portant l'urne qui contenait les cendres de son cousin et amant, Marc Émile Lépide.

Mais peut-être s'agissait-il moins de cruauté que de réminiscence ? À jamais prisonnier du passé, Caligula faisait rejouer à sa sœur l'éprouvante remontée des cendres de leur père, Germanicus, portées à travers l'Italie par sa veuve. Cette interminable marche funèbre qu'il avait dû suivre, lui, le « grand fils » de sept ans, en trottinant tristement auprès de sa mère voilée de noir, suivre jusqu'à l'épuisement, jusqu'au vertige...

Avant de comprendre qu'elle n'avait plus d'enfant, Séléne prit conscience qu'il n'y avait plus de Maurétanie : le souverain étant mort sans héritier, le royaume allait être annexé, il serait *province* romaine désormais et César y exigerait le tribut... Peut-être même était-ce la seule cause de l'exécution sauvage de son fils : l'argent. L'insatiable soif d'argent des Romains...

La lettre d'Ourania ayant été déchiffrée à voix haute, et à plusieurs reprises, dans la chambre de la reine, toutes les oreilles tendues derrière les portes du palais en connaissaient maintenant la teneur. En quelques minutes, la terrible nouvelle avait pénétré jusqu'au fond des greniers et des arrière-cuisines. De là, elle revint en écho dans la chambre royale : d'abord un murmure, comme le chuchotement lointain et doux des vagues ; puis le mugissement indistinct des plaintes et des lamentations, percé parfois de sanglots déchirants ; le tumulte, enfin, des courses dans les couloirs, des portes claquées, des appels pressés, des cris, et le hurlement rauque des molosses des Canaries qui tiraient sur leur chaîne à l'entrée du palais, affolés par cet affolement.

Seul l'appartement de la reine gardait l'apparence du calme. D'une voix ferme, elle donnait ses ordres sans paraître troublée ni par l'agitation de la maison, ni par l'urgence de la situation. La vieillesse a l'avantage d'amortir les chocs : on ne sent plus aussi vivement, on est moins surpris. Les émotions, empruntant des nerfs usés à force d'avoir servi, mettent plus de temps pour parvenir jusqu'à l'esprit et redescendre au cœur...

Séléné, encore maîtresse d'elle-même, avait fait appeler l'un des officiers de sa garde espagnole : c'était le fils d'un *vétéran* qui avait fini ses jours en Maurétanie. Ce jeune officier, mi-berbère mi-romain, n'avait rien d'hispanique, mais Séléné, le jugeant aussi courageux que son père, l'avait poussé dans sa carrière. Il serait son dernier messenger : « Je vais te confier une lettre pour Aedèmôn, l'administrateur royal. Tu la porteras au palais de Volubilis. Abandonne ton uniforme, embarque sur un bateau de pêche, fais-toi déposer sur la côte avant les Colonnes d'Hercule, et poursuis à cheval. Ne passe surtout pas par Tanger ! Évite la grand-route et gagne Volubilis par des

chemins de bergers. » Puis elle dicta. En peu de mots, elle informait son « fils » gétule de la situation : faute que le roi assassiné eût un héritier, les Romains allaient, quasi légalement, annexer la Maurétanie. Vu son sexe et son âge, elle ne pouvait ni prendre le commandement de l'armée royale, ni appeler à résister – au nom de qui l'aurait-elle fait ? « Toi, Berbère, tu peux t'appuyer sur les tribus, à commencer par celle de ta femme. Quitte immédiatement Volubilis, il y a trop de citoyens romains dans nos cités, trop de marchands étrangers... Brûle les villes, toutes, même Lixus, et soulève les campagnes. Rassemble des troupes dans la montagne, réclamez la liberté ! Ne t'inquiète pas pour moi, fils, je sais comment fuir. Ils ne me prendront pas. Bérénice non plus. »

Ayant fait partir aussitôt le messager, elle demanda à sa suivante de lui apporter son coffret à bijoux. Elle distribua les plus petits aux servantes de sa chambre et demanda à son *ornatrice* d'attacher sur elle les plus beaux. Il y avait longtemps qu'elle ne les portait plus, la plupart lui avaient été offerts par Iobas. En les revoyant, elle les trouva superbes et prit le temps d'en admirer les pierres. Sa petite-fille Bérénice était arrivée dans la chambre, amenée en hâte par sa nourrice ; Séléne voulut que l'enfant fût elle aussi parée des trésors de la Couronne. « Enfile-lui ce bracelet. Ah, il est trop grand, elle va le perdre en route. Ajoute-lui ce collier. Les boucles d'oreilles, maintenant... N'oublie pas le diadème ! Attaché, un diadème est toujours à la bonne longueur... »

Tandis qu'on chargeait la fillette de perles, qu'on la cuirassait d'or, Séléne réfléchissait : pour s'emparer de Césarée, « ils » n'enverraient pas les troupes de la III^e Augusta. Car « ils » ne viendraient pas par la terre, « ils » savaient que, de ce côté-là, la ville était défendue par une formidable muraille, la plus longue enceinte du monde romain.

Du reste, « ils » ne pouvaient guère, dans leur *Africa* toujours indocile, se priver de plusieurs cohortes... Non, « ils » arriveraient par la mer, comme elle l'avait toujours dit à Juba, qui en riait. Mais d'où avaient-« ils » choisi d'embarquer ? D'Ostie ? Il n'y a pas d'armée à Ostie, et la plupart des prétoriens de Rome avaient suivi Caligula à Lyon. Les assaillants viendraient d'Espagne. De Carthagène sans doute, Carthagène, dont son mari et son fils avaient été les *duumvirs*, Carthagène, chérie de Iobas et depuis longtemps « jumelée » à Césarée... En barque de Lyon et Marseille puis, en trirème de Marseille à Carthagène, et de Carthagène à Césarée, il fallait seulement quelques jours de plus qu'en passant, comme la lettre d'Ourania, par Rome et Ostie. Séléné s'attendait donc à voir bientôt apparaître sur l'horizon, à l'ouest du temple d'Isis et du phare, les voiles de la VI^e Victrix ou de la Macedonica.

« Pourquoi ne pas mettre ta garde personnelle en défense ? lui demanda Syra. Ils sont fidèles à ta dynastie.

— Je ne veux pas les faire tuer pour rien. »

Elle donna ordre au commandant de sa garde de libérer tous ses hommes, à l'exception de deux officiers, qu'elle posta, l'un sur la terrasse du palais, l'autre au sommet du phare, pour être prévenue de l'arrivée des navires de Caligula.

Dès le deuxième jour, tous les serviteurs du palais s'enfuyaient ; seuls les plus téméraires prenaient le temps de faire leurs paquets, et quelques-uns, d'y ajouter des « petits souvenirs » : statuettes, guéridons, morceaux d'ivoire ou de bois doré... On entendait des bruits métalliques dans les couloirs, des coups de marteau dans les salons : ils dépouillaient le palais avant que la soldatesque romaine vînt s'en charger.

Séléné restait assise au milieu de sa chambre, brusquement épuisée. Près d'elle, Bérénice, debout, écrasée sous le poids des parures... La reine avait renvoyé la nourrice de l'enfant, et l'appartement était vide désormais. « Tu dois partir, *Regina*, insista sa suivante berbère. Si tu veux fuir, c'est maintenant qu'il faut partir.

— Je me demande, dit la reine, songeuse, ce que les Romains ont fait de la tête de mon fils... Ils aiment bien mettre en valeur la tête de ceux qu'ils tuent. Comme les chasseurs avec les bois des cerfs abattus... Te souviens-tu, Syra, des beaux cheveux qu'avait mon Ptolémée ? Épais, soyeux, mais pas aussi bouclés que ceux de son père, souples seulement. Quand il était petit, je tournais ses mèches brunes autour de mon doigt et elles gardaient le pli...

— Pars, *Regina*, je t'en prie. Je vais te chercher une litière et des porteurs... Je garde la petite avec moi, je sais chez qui l'emmener pour la sauver.

— Non, Syra. La petite-fille de Cléopâtre n'a pas à se cacher, elle n'est pas une esclave fugitive, elle porte le diadème des rois. »

De la terrasse, l'officier posté cria qu'à l'ouest il apercevait une voile. Séléné se leva avec peine de son fauteuil. « Allons-y », dit-elle à Bérénice ; et à Syra : « Va chercher ma litière, vite ! » Aurait-elle pu laisser Bérénice derrière elle, compter, pour cette enfant de six ans, sur la pitié de l'ennemi ? Non. Au mieux, la petite aurait été prisonnière, puis esclave. Au pire, on l'aurait supprimée sur-le-champ, sans délicatesse excessive. Par exemple, en la prenant par les pieds pour lui fracasser la tête contre un mur...

Les Romains ignorent la compassion. Pour ce sentiment-là, il faudra attendre le christianisme, mais si, en 39 de notre ère,

« le Grand Pân » est déjà mort, les premiers chrétiens n'ont pas encore quitté la Palestine. À l'opposé de ce que nous sommes aujourd'hui, les hommes d'alors sont courageux, mais incapables d'empathie : un peuple de héros, peu porté à sacrifier les victimes... Il se peut, d'ailleurs, que cette incapacité à prendre en compte la douleur des autres ne soit pas propre à la société romaine, mais commune à tous les grands empires : l'Égypte des Pharaons, la Chine des despotes n'abusaient pas non plus de l'apitoiement. À la décharge de ces peuples guerriers et cruels, il faut dire que le colossal s'accommode mal de la miséricorde et la conquête, de l'abnégation. Ce n'est pas avec de la pitié qu'on bâtit la Grande Muraille ou les Pyramides...

A TRAVERS le jardin de Cendres, la vieille reine tire par la main sa petite-fille embarrassée par sa carapace de bijoux et empêtrée dans une robe trop longue, trempée par la pluie : « Allez, avance, Bérénice ! Avance ! »

A-t-elle compris, Sélééné, que toute sa vie a été inutile, qu'il ne reste rien de ce qu'elle a construit et espéré ? Que la voilà ramenée à ce jour de deuil où, dans Alexandrie vaincue, les légions avaient envahi le Quartier-Royal tandis qu'elle s'efforçait en vain de sauver ses frères ? Tout en traînant derrière elle l'enfant qui trébuche, elle grommelle entre ses dents : « Cette fichue hanche ! Comment monter sur la margelle ? Pourquoi l'ont-ils faite si haute ? Avance, Bérénice !... À Alexandrie, les citernes... au ras du sol... pourtant nous avons manqué de temps... Plus vite, Bérénice ! » Elle sait qu'en bas, au port, les Romains ont débarqué, qu'ils ont envahi le palais déserté. Sans doute ont-ils déjà lancé une escouade à sa poursuite : s'il pleuvait moins fort, elle entendrait sûrement le trot des chevaux sur la route de la colline, derrière elle.

Après la grotte de Niobé, la grand-mère et sa petite-fille traversent un champ de stèles en marbre blanc – Théa, Hiempsal, Elissa... La grande citerne à la margelle de basalte se trouve juste derrière. « Où est *Abba* ? » demande l'enfant. Voilà qu'elle se remet à parler arabe, maintenant ! « Où est *Abba*, je veux voir *Abba* ! » En vérité, elle ne se souvient sûrement pas de son père, elle ne l'a plus vu depuis deux ans, elle cherche seulement à embêter sa grand-mère...

La margelle, elles y sont enfin ! Mais le couvercle d'albâtre posé sur le puits est parfaitement ajusté : aucun jour entre les deux ; pas de prise, donc, pour les mains de la vieille reine. Elle maudit ses jardiniers trop prudents, et regarde autour

d'elle. Pas le moindre bout de ferraille, ni le plus petit bâton pour faire levier. Rien d'autre que le sceptre d'ivoire, si fragile, qu'elle a glissé dans sa ceinture. Mais elle y arrivera quand même, elle y arrivera.

« J'ai froid, *Mamé*, je veux rentrer à la maison...

— Nous y allons. Dans ma maison des bords du Nil. Nous avons rendez-vous là-bas avec mon frère Kaïsariôn, le Pharaon... »

En s'appuyant sur la margelle, elle est parvenue à s'agenouiller face à la citerne, un service que ses genoux usés ont bien failli lui refuser. Le couvercle est assez épais pour qu'elle tente de le pousser avec la paume de ses mains – ça y est, il a bougé ! « Tu as sali toute ta robe, *Mamé*, elle est pleine de boue. La mienne aussi. Et puis mon diadème a glissé. Tu peux me le remettre, *Mammula*, s'il te plaît ?... On ne va pas descendre dans le noir, dis ? »

Sur la route de la colline, sous la pluie, courent la loyale Syra et Julia Bodina, une affranchie de la pseudo-reine Ourania. Elles ne veulent pas laisser la reine régente affronter seule les légionnaires romains. Des brutes : pour entrer, ils ont brisé les portes du palais, qui n'étaient même pas verrouillées, et ils ont égorgé les chiens... Syra et Bodina sont assez jeunes pour courir et assez vieilles pour mourir : il ne sera pas dit qu'au moment ultime elles ont abandonné leur maîtresse. Et la petite ? Il faut au moins sauver la petite... Elles courent, mais commencent à entendre au loin, sur la route, le trot pressé des cavaliers.

Séléné a maintenant une prise assez bonne sur le couvercle de la citerne pour dégager de plusieurs pouces l'accès au puits.

Mais elle n'aura pas la force, elle le sait, de le repousser suffisamment pour qu'il bascule de l'autre côté et découvre l'ouverture entière. De toute façon, il lui faut juste de quoi passer un corps – le sien, puisqu'elle serrera contre elle la maigre enfant diadémée –, et ce corps, son vieux corps, n'a plus de formes, il passera...

Monter sur la margelle s'avère finalement plus difficile que de faire glisser le couvercle. Elle n'a plus l'âge de ces acrobaties ! Elle relève sa robe et en passe le volant dans sa ceinture pour libérer ses mouvements. « Oh, *Mamé*, je vois tes jambes, tu es toute nue ! » Elle doit s'y reprendre à trois fois, et même, se mettre un moment à quatre pattes sur le rebord de pierre avant de pouvoir se redresser. Heureusement, l'assise de la citerne est large... Mais elle n'a pas pu se hisser là-dessus en tenant Bérénice dans ses bras : la fillette est restée les pieds collés dans la cendre, à regarder sa grand-mère s'agiter. Plus intriguée qu'inquiète. « Maintenant, il faut monter, toi aussi, lui dit Séléne.

— Non, *Mamé*. J'ai peur de tomber dans le trou.

— Je te prendrai dans mes bras, mon moineau, et je te tiendrai fort contre moi, fort à t'étouffer ! Tu n'auras pas peur du tout car, dans ta main droite, je vais mettre mon beau sceptre d'ivoire, regarde, et sur la tête tu portes le diadème brodé. C'est en reines magnifiques que nous arriverons sur le Nil... Sais-tu que c'est ton grand-père Iobas qui a découvert que le Nil d'Égypte prend sa source ici ? Nous n'avons plus qu'à descendre et à nous laisser porter jusqu'à Alexandrie... »

Bérénice est une enfant obéissante. Sa grand-mère lui tend la main pour l'aider, Bérénice a confiance.

Les deux servantes sont arrivées trop tard : elles l'ont compris en voyant la citerne entrouverte. Elles se sont penchées avec crainte sur la margelle, mais le puits était si profond qu'on n'apercevait même pas l'eau. Pas non plus le moindre voile flottant, le plus petit morceau d'étoffe arraché au passage... Rien. Tout était sombre. Et calme.

C'est alors qu'elles ont entendu la cavalcade : les soldats les avaient rejointes, ils envahissaient le jardin en poussant des cris sauvages comme s'ils s'apprêtaient à affronter tout un détachement ennemi. Le centurion avait déjà tiré son glaive, Syra se jeta devant son cheval : « Pitié, Seigneur ! Aie pitié de nous ! »

Elle connaissait mal « la langue du Forum », mais assez pour implorer ces soudards. Au bout du jardin de Cendres, près du puits sans fond, elle criait au soldat : « Maître, pitié ! », des mots qui, en latin, se disaient *Miserere Domine*.

Note de l'auteur

En écrivant la vie de Séléne, fille de Cléopâtre et reine de Maurétanie, j'avais pour ambition de montrer – à travers un personnage secondaire au destin exceptionnel – la croissance irrésistible de l'Empire romain, son multiculturalisme et les effets de cette première mondialisation. Car, si notre époque s'enchant de l'actuelle « globalisation » où elle voit un phénomène nouveau et irrésistible, c'est oublier qu'il y eut dans le passé d'autres mondialisations (réduites, bien sûr, au monde connu) et que ces phases d'expansion d'une culture et d'un système politique furent toujours suivies d'une dislocation et d'un retour au chaos.

Pendant trois ou quatre siècles, l'immense Empire gréco-romain avait permis autour de la Méditerranée, et un peu au-delà, le progrès technique et économique des régions soumises et une certaine unification de la pensée et des modes de vie. Mais, ébranlé par une lente désagrégation interne (la fameuse « Antiquité tardive », qui, quelles qu'en aient été les causes, fut bel et bien un épuisement) et soumis périodiquement à des forces centrifuges, cet Empire-monde fut soudain balayé avec tant de violence que le morcellement qui en résulta fit reculer l'Europe de six ou sept siècles. On peut même parler d'un millénaire lorsqu'il s'agit des villes et de l'urbanisme. Comme dans l'empire maya ou l'empire khmer, les grandes villes, fragiles car artificielles, furent les premières à succomber et les dernières à se relever – quand elles se relevèrent ! Progrès et recul, croissance et rétraction, telle semble être la loi des empires : tant qu'il y aura des hommes, il n'y aura pas de « fin de l'Histoire ».

À l'époque de Séléne, l'Empire de Rome était en plein développement et loin encore d'avoir atteint ses limites. Aussi eût-il été vain d'espérer ralentir le mouvement, même si j'en ai prêté le désir à mon héroïne qui, elle, ne pouvait prévoir l'avenir. « Arrêter le monde pour descendre » est d'ailleurs une tentation commune aux vaincus et aux vieillards. Or vaincue, Séléne l'était depuis l'âge de dix ans et, dans ce quatrième volume, elle vieillit...

*

Comme je l'ai déjà dit dans les « Notes de l'auteur » des précédents volumes, j'exerce pleinement ma liberté de romancière dans la RECONSTITUTION DES SENTIMENTS ET DES PENSÉES des personnages, car c'est là que l'historien, lui, est obligé de déclarer forfait. Mais si, dans cette limite, j'ai inventé, par exemple, toutes les correspondances échangées par ou avec Séléne (nous ne possédons pas une seule ligne d'elle), la plupart des autres lettres – d'Auguste à Tibère, de Tibère à Séjan, ou de Pison à Tibère –, ainsi que les discours prononcés par Auguste, Tibère ou Germanicus¹, je les ai reproduits dans les termes mêmes que Tacite et Suétone avaient recopiés dans les archives publiques romaines, tout juste ai-je parfois raccourci ces textes quand ils me paraissaient un peu longs pour un roman.

Quant aux FAITS CONCERNANT LA FAMILLE IMPÉRIALE ROMAINE (et, plus particulièrement dans cette famille, les demi-sœurs, demi-frère, nièces ou

petits-neveux de Sélééné), ils sont conformes à ce que nous ont rapporté les historiens antiques et à ce que nous connaissons par la statuaire, les monnaies et les découvertes archéologiques. J'ai eu à les raconter, à les expliquer, pas à les inventer. Les déportations et les assassinats des uns et des autres, la révolte des légions, la mort de Germanicus, le procès de Pison, l'effondrement de la grotte de Spelunca², l'arrestation de Séjan, l'exécution de Livilla « à l'étouffée », ou le « pont d'or » de Caligula à Baïes, tout cela est vrai. L'histoire romaine est une mine pour un conteur : les grandes scènes y succèdent aux grandes scènes, et toutes sont « hollywoodiennes » – beaucoup de couleurs, de figurants, et beaucoup de violence...

SÉLÉNÉ, même si elle se trouve le plus souvent de l'autre côté de la Méditerranée, ne peut rester indifférente à ces événements : il y a, à Rome, des gens avec lesquels elle a été élevée, et sa famille paternelle romaine est la seule famille qui lui reste. Or, par cette famille et au fil des unions consanguines, tout ce qui compte dans la descendance d'Auguste ou de Livie a fini par lui être apparenté. Elle n'est donc pas seulement la fille d'une Égyptienne et la reine de la lointaine Maurétanie, elle est devenue, *volens nolens*, un membre de la famille impériale elle-même. Son fils Ptolémée n'aurait pas connu le destin tragique qui fut le sien s'il n'avait été le cousin de l'empereur Caligula : après son cousin Claude, jugé débile, son cousin Cnaeus Domitius, déjà très malade, et Marc Émile Lépide, le petit-fils sans descendance de Julie, Ptolémée pouvait apparaître comme l'un des rares candidats possibles au pouvoir impérial.

D'où, si l'on veut recréer la vie de Sélééné, la nécessité de suivre en même temps l'évolution de la politique successorale romaine et les intrigues du Palatin : tout ce qui touche ses amis d'enfance (Tibère ou Julie), ses frères et sœurs (Iullus, Antonia et Prima), ou ses neveux et nièces (Germanicus, Claude, Livilla et les autres) la touche aussi et concerne, par conséquent, son royaume. Faute, cependant, que les historiens antiques nous aient conté les péripéties de la vie de Sélééné, c'est au romancier d'inventer sa correspondance privée, ses préférences et ses répugnances, ou de la montrer assistant aux cérémonies familiales...

À Sélééné (qui avait été en partie élevée avec Tibère, et dont la sœur Antonia fut la seule amie à qui l'empereur eût jusqu'au bout gardé sa confiance), j'ai prêté ma propre sympathie pour les épreuves que le deuxième César dut traverser pendant cinquante ans. Il me semble, d'ailleurs, qu'abstraction faite des « purges » successives effectuées à la fin du règne (qui ne touchèrent ni le peuple ni les *provinces*³, mais uniquement les privilégiés des beaux quartiers), TIBÈRE, cet empereur pessimiste, fut plutôt un bon empereur : il sut économiser les deniers de l'État et le sang de ses soldats, et sa politique étrangère fut celle d'un fin diplomate. Ses fautes vinrent de son grand âge (il était déjà trop vieux lorsqu'il arriva au pouvoir et il vécut ensuite trop longtemps) et de son isolement misanthropique à Capri, après la mort de son fils et l'accident de Spelunca. Mais souvenons-nous que

les dernières années d'Auguste, diminué et très dépendant de Livie, ne furent pas non plus glorieuses... Tous deux, à la fin de leur vie, se sont lourdement trompés sur le choix des hommes : la vieillesse est un naufrage, d'autres l'ont dit avant moi !

Évidemment, je n'ai pas retenu les ragots de Suétone sur les « débauches de Capri ». Que les sénateurs, qui souffraient mille morts, et la plèbe, qui n'était jamais à court de bons mots, aient brodé sur le thème du « Vieux Bouc », rien de plus naturel ! Mais que Tibère, cet intellectuel solitaire qui jamais ne fut porté sur le sexe, puisse être présenté en vieillard vicieux organisant dans son île des spectacles grossièrement lubriques me paraît en total décalage avec ce que nous savons de son caractère. Du reste, on ne trouve aucune allusion à de telles débauches dans Dion Cassius, Pline l'Ancien ou Sénèque (qui, pour les deux derniers, étaient moins éloignés de l'époque de Tibère que Suétone et Tacite – donc, en principe, mieux informés). La plupart des historiens d'aujourd'hui pensent que cette réputation de vieux satyre a été faite au Prince solitaire par les *Mémoires d'Agrippine*, un texte vengeur aujourd'hui disparu, mais répandu à l'époque flavienne.

Tibère, qui avait été un garçon rancunier, puis un homme du ressentiment, semble être devenu dépressif avec l'âge et la surcharge de travail, avant de sombrer peu à peu dans une semi-paranoïa. Pour autant, ce n'est pas, même alors, un Staline ou un Mao – seulement un autocrate triste et sans affect. Quant aux complots et tentatives d'assassinat que, comme la plupart des dirigeants romains, il semble redouter, n'y voyons pas le signe d'un délire : après César (lui-même assassiné en plein Sénat), plus de la moitié des empereurs romains tombèrent sous les coups de leurs gardes du corps, de leurs amis ou de leur entourage familial. On ne peut donc pas prétendre que tous « se faisaient des idées ». La société romaine était, en fait, une société d'une rare violence, et à tous les niveaux...

*

Pour ce qui est du ROYAUME DE MAURÉTANIE, les éléments historiques dont nous disposons sur cette période (de 5 av. J.-C. à 39 de notre ère) sont évidemment moins nombreux que pour Rome.

C'est L'HISTOIRE DE JUBA que nous connaissons le mieux. J'ai déjà mentionné pour l'essentiel (cf. « Note de l'auteur » dans *L'Homme de Césarée*) ses réalisations architecturales, les livres qu'il a écrits (et dont la liste, établie à partir de citations d'autres auteurs, n'est sans doute pas exhaustive) et les explorations qu'il a engagées.

Dans la période correspondant à ce dernier volume, ce sont surtout ses guerres et son rôle de chef militaire qui se trouvent au premier plan : après avoir vécu en paix pendant vingt ans, exception faite des razzias et brigandages récurrents, le royaume entre dans une série de troubles violents, généralement provoqués par la politique de Rome et de ses proconsuls dans l'*Africa* voisine. Des vingt dernières années de sa vie, Juba consacre la moitié à la guerre – contre les nomades du Sud (les guerres

gétuliques de Tacfarinas durent sept ans et mobilisent jusqu'à trois légions romaines), mais parfois aussi, dès l'an 5, contre des tribus sédentarisées entrées en rébellion dans l'est de son propre royaume. Seule la Maurétanie occidentale (l'actuel Maroc) reste en paix pendant tout son règne, comme pendant celui de Ptolémée. Juba semble avoir dirigé son armée avec compétence puisque, en l'an 6, les Romains lui décernent les ornements triomphaux, distinction militaire rare qui avait remplacé le Triomphe, désormais réservé aux seuls « héritiers » de la famille impériale. Sur le déroulement de ces longues guerres et guérillas, nous disposons des récits extrêmement détaillés de Tacite, si détaillés même que j'ai dû les abrégéer pour ne pas lasser le lecteur.

Nous savons aussi de source sûre que Juba écrivit son *Arabica* pour Caius César, à la demande expresse d'Auguste. Ce qui n'implique pas qu'il ait, par la suite, accompagné le jeune homme en Syrie, en Arabie et en Arménie. C'est pourquoi, dans le roman, je ne l'ai maintenu que peu de temps auprès de l'héritier présomptif : guide utile auprès des Nabatéens, Juba n'aurait servi à rien dans des pays comme l'Arménie, qu'il ne connaissait pas et sur lesquels c'était un autre érudit, Isidore de Khalcis⁴, qu'on avait chargé d'informer Caius. Si, vers la dernière année avant notre ère, il se peut que Juba ait rejoint le *Prince de la Jeunesse* pendant quelques mois, il ne resta certainement pas éloigné longtemps de son royaume et quitta les troupes romaines avant l'expédition de Caius en Cappadoce et en Arménie.

Juba vit sans doute l'achèvement de la « grande muraille » de Césarée, et sans doute aussi continua-t-il à enrichir en œuvres d'art son palais et sa résidence de la colline, sur lesquels, faute de témoignages écrits et de traces archéologiques suffisantes, j'ai dû laisser courir mon imagination. Imaginaires sont aussi les jardins de Cendres et jardin de Vie ; mais il y avait certainement des jardins dans la pente autour du petit pavillon royal dont les archéologues ont retrouvé la trace. C'est d'autant plus probable que le palais principal était privé de vastes dégagements si, du moins, comme le pensent les historiens, la construction palatiale occupait bien l'emplacement du lieu-dit l'Esplanade : elle était prise, alors, entre la rue principale et le port, situé tout de suite en contrebas.

En 23 de notre ère (grâce aux monnaies, la date précise est connue), à soixante-dix ans passés donc, Juba mourut de vieillesse ou d'une maladie développée dans la vieillesse. Il avait déjà organisé sa succession : dès 19, il avait associé son fils au trône, suivant en cela un usage des rois-pharaons d'Alexandrie ; et ce fils prit très naturellement sa suite à la tête de l'armée royale pour terminer la « guerre de Tacfarinas ».

L'HISTOIRE DE PTOLÉMÉE nous est moins bien connue que celle de Juba, peut-être parce que son règne fut trois fois plus court. Roi de plein exercice en 24, quel âge avait-il alors ? Difficile à dire. Lorsqu'en 5 il apparaît pour la première fois sur une monnaie de son père, il semble avoir une dizaine d'années : Juba, qui

n'est déjà plus tout jeune, paraît pressé de faire savoir à ses sujets qu'il a un héritier et que ce « dauphin », maintenant sorti de la période dangereuse de la petite enfance, a de bonnes chances de lui succéder. En 11, Juba le fait représenter barbu : s'agit-il d'une allusion à la déposition de la « première barbe », un rite de passage purement romain qui se déroulait entre la quinzième et la dix-huitième année ? Il faudrait alors supposer que Ptolémée était né vers 4 ou 5 avant notre ère, hypothèse que j'ai retenue, comme beaucoup d'historiens. Selon toute probabilité, Séléne, mariée à vingt ans, avait eu d'autres enfants avant la naissance de « l'héritier », puisque celui-ci ne vit le jour qu'aux alentours de la trente-sixième année de sa mère. On sait, en tout cas, que Juba et Séléne eurent une fille qui atteignit, ou dépassa, l'adolescence, car elle visita Athènes et reçut la récompense habituelle d'une statue, dont il ne reste aujourd'hui qu'un piédestal brisé sur lequel ne figurent plus ni son nom ni son âge. Comment s'appelait-elle ? Que devint-elle ? Mystère. Elle m'a inspiré le personnage de la jeune Théa, prénom que j'ai choisi dans la courte liste des prénoms traditionnellement attribués aux princesses lagides : Cléopâtre (sept fois), Bérénice (quatre), Arsinoé (quatre), Séléne et Théa (deux). Pour la vraisemblance, j'ai imaginé plusieurs enfants, filles et garçons, nés avant Ptolémée mais tous morts en bas âge, comme c'était souvent le cas.

Grâce à ses monnaies et à ses bustes, l'apparence de Ptolémée adulte nous est connue : sans être laid, il est moins beau que son père ; ses traits, moins typiquement berbères, sont plus quelconques et plus mous ; et, à la différence de Juba, on le représente presque toujours avec une barbe ou un collier – pilosité assez peu romaine... Il nous est plus difficile de connaître son caractère que son physique. Il ne semble pas avoir été un érudit, comme Juba, ni un explorateur. En revanche, sur le plan militaire comme sur les plans culturel et urbanistique, il a fidèlement poursuivi l'œuvre paternelle. Il reçut d'ailleurs, lui aussi, du Sénat romain les ornements triomphaux dès 24, ce qui révèle l'estime dans laquelle le tenait Tibère ; et il parvint à maintenir la paix pendant vingt ans, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il régna, ce qui prouve une réelle habileté politique. En ce qui concerne l'urbanisme, domaine dans lequel il fut très actif, on ne sait pourtant si c'est à lui ou, plus tard, à l'empereur Claude, qu'on doit l'extraordinaire aqueduc dont il ne reste aujourd'hui, comme du grand rempart, que quelques pierres.

Pour ce qui est de la politique générale et de l'administration, Ptolémée reste marqué, aux yeux de nos contemporains, par une ligne et demie des *Annales* de Tacite, qui l'accuse de s'en être remis paresseusement aux affranchis de ses bureaux. Mais il s'agit là d'une accusation récurrente portée par les monarques flaviens (dont Tacite et Suétone sont les serviteurs zélés) contre leurs prédécesseurs julio-claudiens. Ptolémée, en s'appuyant sur des affranchis de qualité, gouvernait comme le faisaient au même moment les empereurs romains : il dotait le royaume d'un corps de « grands commis » indépendants et efficaces – à Rome, ces anciens esclaves, souvent remarquables, gravissaient en deux ou trois générations tous les échelons qui menaient au Sénat.

Malgré un « séjour d'études » en Grèce qu'atteste la base d'une statue athénienne, Ptolémée paraît moins hellénisé que ses parents : c'est en latin qu'il vit et qu'il frappe ses monnaies. Il semble aussi se désintéresser de l'Égypte et du culte isiaque, que son monnayage évoque rarement. Il est au contraire très bien intégré à la famille impériale romaine (l'anecdote du *chevalier* que lui adresse Caligula pour plaisanter est authentique), et si son cousin l'assassine à Lyon en 39 ou 40, c'est précisément, comme je l'ai dit plus haut, parce que les Julio-Claudiens pouvaient le considérer comme l'un des leurs.

Les autres raisons de son exécution, raisons sur lesquelles tant d'historiens se sont penchés, sont, évidemment, sa richesse⁵ – à un moment où Caligula a besoin d'argent – et la proximité de sa famille avec Gétulicus, fils d'un compagnon d'armes de Juba. Inutile de suivre Suétone⁶ dans ses hypothèses fantaisistes : luxe insupportable d'un trop beau manteau de pourpre (tous les rois « amis » savaient depuis cinquante ans qu'ils ne devaient paraître qu'en toge devant le Prince, et Ptolémée, élevé dans le sérail, ne l'ignorait sûrement pas) ou obscure rivalité à l'intérieur de la hiérarchie isiaque (Caligula était certes intéressé par ce culte auquel il dédia un grand temple au cœur de Rome, mais Ptolémée, lui, ne manifestait pas la moindre attirance pour la religion de sa mère, dont il serait absurde d'imaginer qu'il ait pu être le grand prêtre).

Les exécutions de Lyon ne visaient sans doute qu'à prévenir (ou punir ?) une tentative de coup d'État, qui aurait, dans un premier temps, permis à deux amants, Marc Émile Lépidus et Agrippine, l'un veuf, l'autre sur le point de l'être, de prendre le pouvoir ensemble en s'appuyant sur les légions de Gétulicus et la fortune de Ptolémée. Caligula était fou, mais il n'était pas idiot...

Les causes de la mort de Ptolémée me paraissent, tout compte fait, moins mystérieuses que l'absence d'héritier. Dès l'annonce de l'exécution du roi, le royaume semble s'effondrer : il n'y a manifestement personne pour lui succéder. La résistance viendra de la Maurétanie occidentale (Maroc), et elle sera menée par un jeune affranchi royal, Aedémôn, qui se mettra à la tête des tribus.

La question se pose donc de savoir si Ptolémée était marié et s'il eut des enfants. Certes, les empereurs romains ne laissaient pas leurs alliés épouser n'importe qui mais à ma connaissance ils ne se sont jamais opposés aux mariages des princes judéens ou arabes. Lorsqu'ils caressaient l'envie d'annexer à terme tel ou tel royaume, ils préféraient sans doute qu'il n'y eût pas d'héritier et, même, que le royaume leur fût légué (ce qui advint avec le roi Bocchus de Maurétanie), mais on ne connaît pas de cas où ils aient imposé le célibat à un « roi ami ». Or, on ne trouve aucune mention d'un mariage de Ptolémée ou de l'existence d'une autre reine que Séléné, à part une certaine *Regina Urania*, dont le nom a été relevé à Cherchell (autrefois Césarée) sur l'épithaphe d'une servante, Julia Bodina. Urania, nom tiré de la mythologie, est typiquement un nom d'esclave ; inconnu dans les familles royales d'alors, ce nom n'apparaîtra, timidement, que dans la famille des dynastes du royaume d'Émèse deux siècles plus tard et sous une forme

exclusivement masculine. Urania est donc, selon toute apparence, une esclave affranchie devenue l'une des concubines de Ptolémée, peut-être sa favorite, et, en l'absence de reine officielle, une servante lui a donné du *Regina* pour la flatter. Il faut par conséquent imaginer que, lors de son assassinat, Ptolémée était veuf ou divorcé et qu'il n'avait pas eu de fils – ou que ce fils était mort en bas âge.

C'est le parti que j'ai pris en lui faisant épouser successivement deux femmes dont l'existence est attestée en ce temps-là : la fille cadette du roi d'Osroène, laquelle devait avoir alors treize ou quatorze ans, puis Phasaël, fille du roi d'Arabie nabatéenne, dont la répudiation par Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, pour les beaux yeux d'Hérodiade fut l'une des causes de la guerre qui opposa bientôt les Arabes aux Juifs. Mais Phasaël, pour ce que nous en savons, ne se remaria pas ; quant à la fille cadette du roi d'Osroène, l'Histoire ne nous dit pas ce qu'elle devint. Ces deux princesses issues de monarchies *amies et alliées du peuple romain*, c'est en romancière que je les ai « attribuées » à Ptolémée. De toute façon, la mortalité des femmes en couches et celle des jeunes enfants étaient alors si grandes qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'un roi de quarante ans n'eût pas encore d'héritier mâle (tel avait été le cas de Juba lui-même).

Pourtant, j'ai prêté ensuite à Ptolémée une fille naturelle, DRUSILLA. Il faut, en effet, tenter d'expliquer une affirmation énigmatique de Tacite⁷ et de Suétone⁸ : à les lire, on peut penser que le célèbre procurateur de Judée, Félix, ancien esclave d'Antonia, frère de Pallas et affranchi comme lui, aurait épousé successivement deux Drusilla (« trois reines », écrit même Suétone), dont, selon Tacite, une fille de Juba. Félix a bien épousé une princesse juive, Drusilla, sœur plutôt dévergondée de la fameuse Bérénice, mais il n'a pas pu épouser une Drusilla qui aurait été la fille légitime de Juba et Séléne : d'abord parce que Séléne, qui avait appelé son fils Ptolémée, n'aurait probablement pas donné un nom aussi romain à sa fille, mais surtout parce qu'une princesse maurétanienne, fille de Juba et de Séléne, aurait eu plus de cinquante ans lors de ce prétendu mariage !

Pourrait-il s'agir, en revanche, d'une petite-fille de Séléne – une fille de Ptolémée, donc ? Mais pourquoi, dans ce cas, ce nom de Drusilla (qui est le premier nom de Livie) ? Et pourquoi un mariage ultérieur avec un esclave affranchi, union qui paraît bien dégradante pour une arrière-petite-fille de Cléopâtre ? Je propose une réponse, en lien avec l'énigmatique *reine Urania*. À supposer qu'il ne s'agisse pas, chez nos historiens latins, d'une simple confusion avec la Drusilla juive, cette Drusilla maurétanienne serait une fille naturelle de Ptolémée, née d'une esclave ou d'une affranchie pendant le séjour de son père à Rome. Après les assassinats de Lyon, elle serait restée dans la *familia* d'Antonia ou de ses héritiers. Ptolémée lui aurait donné ce nom latin à la naissance, moins par référence à Livie que pour faire sa cour à Caligula, qui venait de perdre sa sœur et maîtresse adorée, Drusilla. Une Drusilla, fille naturelle de Ptolémée, née à Rome en 39 ou 40 d'une concubine (peut-être Urania ?), aurait été d'un âge et d'une condition sociale assortis à ceux d'un Félix, élevé lui aussi dans la « maison » d'Antonia, dont il servit plus tard, en tant que procurateur de Judée, le fils Claude devenu empereur.

*

Pour l'historien le problème le plus difficile est de parvenir à des certitudes, ou à des probabilités, en ce qui concerne L'HISTOIRE DE SÉLÉNÉ elle-même, et, plus précisément, la date de sa mort.

C'est en romancière que j'ai décidé de ne la faire disparaître qu'après son fils. Je souhaitais que mon héroïne pût constater l'échec d'une vie consacrée à l'impossible restauration du passé : la lignée de Cléopâtre, que Séléné avait tant cherché à prolonger, était définitivement éteinte. Aucune des actions qu'elle avait accomplies en plus de soixante-dix années n'avait atteint le but qu'elle s'était donné, c'est du moins ce qu'aurait pu constater avec désespoir la malheureuse reine telle que je l'imaginai – *omnia vanitas...*

Mais si j'ai pu m'octroyer une telle liberté, c'est que tout le monde ignore à quel moment a disparu Séléné. Sachant que ses deux sœurs ont vécu jusqu'à un âge avancé², pourquoi, en vertu des lois de la génétique, ne pas lui accorder la même longévité ?

Certes, en se fondant sur le texte d'une jolie épigramme « funéraire » que l'*Anthologie palatine*¹⁰ attribue à Crinagoras de Mitylène, poète grec de la Cour romaine, des chercheurs ont pensé que la reine de Maurétanie était morte avant Crinagoras lui-même, décédé à Lesbos en 18 ou 19 de notre ère. Allant plus loin, et puisque le poème mettait en parallèle une éclipse de lune et la mort d'une mystérieuse Séléné, un historien américain¹¹ a même cherché la date des éclipses survenues entre 1 et 18. En s'appuyant sur *Le Canon des éclipses*, un ouvrage paru en 1886, il a proposé, pour la mort de la reine, les dates de 3, 5, 7, 10, 11 et 14 ap. J.-C., avant de s'arrêter à l'an 5.

Il me semble que c'est faire trop bon marché de la licence poétique ; il suffirait que la lune fût voilée par un nuage pour qu'un poète chevronné en tirât la métaphore qui s'imposait... Si l'on veut prendre le poète au pied de la lettre, il faut se reporter au site officiel de la NASA et savoir qu'il y a presque chaque année une éclipse totale de lune, visible de partout. Et ce, sans compter les multiples éclipses partielles... En ne retenant que six dates sur dix-huit années, l'ingénieux historien risque fort de s'être fourvoyé. D'ailleurs, le poème en cause est-il bien de Crinagoras ? Les attributions de l'*Anthologie palatine* sont sujettes à caution. Autrefois déjà, on avait cru voir, dans l'une des épigrammes publiées par les érudits byzantins sous le nom de Crinagoras, une allusion au mariage de Juba et Séléné. Depuis lors, on a découvert que cette épigramme « nuptiale » était antérieure de deux cent cinquante ans à leur union... Une même erreur d'attribution peut avoir été commise pour notre épigramme « lunaire », surtout si l'on songe qu'il y eut, chez les Ptolémées, une autre princesse Séléné, fille du roi Ptolémée VIII, née un siècle auparavant. Il faut aussi savoir que le nom de Séléné, comme beaucoup de noms tirés de la mythologie grecque, était donné à des esclaves et que les poètes grecs ont fréquemment déploré en vers la mort de leurs jolies servantes – d'autant qu'ici le poète ne nous parle que d'une femme « charmante » (*khariessa*) et

n'indique nullement qu'il s'agit d'une reine. Ajoutons que le nom officiel de la reine de Maurétanie, celui qui figure sur toutes les monnaies sauf une, restait Kléopatra.

Pour prouver la mort précoce de Séléne, quelques-uns se sont attachés aussi à une phrase de l'historien juif Flavius Josèphe, qui écrivit en 94 les *Antiquités judaïques*. Josèphe y indique, incidemment, que la princesse Glapyra de Cappadoce, veuve depuis douze ans du prince Alexandre de Judée (tué par son propre père, Hérode), épousa successivement, en 5 après J.-C., d'abord le roi Juba, qui mourut la même année, puis, encore en 5, son ex-beau-frère Arkhélaos, roi de Judée, avant de mourir elle-même, toujours en 5 : c'est beaucoup pour une seule femme et une seule année ! Évidemment, d'un mariage de Juba en 5, les mêmes ont déduit que, le roi n'étant pas polygame, Séléne était morte avant cette date... Mais si le mariage de Glapyra avec le roi Arkhélaos de Judée en 5 est bien établi, la princesse grecque ne peut avoir été la même année l'épouse, puis la veuve de Juba, pour la bonne raison que Juba n'est mort que vingt ans plus tard ! Donc Glapyra, décédée en 5 (fait avéré), n'ayant jamais été la veuve de Juba, plus besoin de le supposer lui-même veuf à cette date. En 5, d'ailleurs, loin de convoler en Cappadoce, Juba était fort occupé dans le sud de la Maurétanie à réprimer la révolte des Nasamons aux côtés de Cornelius Lentulus Getulicus, action qui lui valut en 6 les ornements triomphaux¹².

Aussi, dans son remarquable ouvrage *Le Royaume de Maurétanie sous Juba II et Ptolémée*, Michèle Coltelloni-Tranoy n'a-t-elle fait figurer la date de 5 dans sa chronologie qu'avec un point d'interrogation. Il est clair qu'on n'a en vérité aucune idée de la date du décès de Séléne et que les rares hypothèses formulées reposent sur des bases trop fragiles pour résister à un examen sérieux. De tout cela, il résulte qu'un biographe peut profiter d'une assez grande liberté pour définir le *dies ad quem* de la vie de Séléne. A fortiori un romancier... Et je ne m'en suis pas privée !

*

Que se passa-t-il dans l'Histoire immédiatement APRÈS LA FIN DU ROMAN ?

Du côté romain, Caligula remonta vers le Rhin, comme il en avait manifesté l'intention. Mais il n'attaqua pas les Germains (il en aurait été bien incapable !), il se borna à décapiter sa propre armée : il changea tous les légats, révoqua à peu près tous les centurions. Après cette reprise en main (?), il lança ses troupes vers la mer – « l'Océan », écrivent les historiens romains ; il prétendait conquérir la Bretagne (l'Angleterre), ce que Jules César n'avait pu faire. Arrivé sur le rivage, il mit ses balistes et machines de guerre en position et fit construire de nombreux vaisseaux. La chose accomplie, il resta sur la plage et déclara que la campagne était terminée : il avait vaincu l'Océan ! Pour son futur Triomphe, il ordonna à ses soldats d'en rapporter les « dépouilles » : des coquillages et des galets, qu'ils durent ramasser dans leurs casques au son de la trompette et du *cornu*. Après quoi, il leur fit faire

demi-tour. Quelques mois plus tard, il fut assassiné dans son propre palais par deux officiers de sa garde ; sa femme (la quatrième !) et son bébé furent tués avec lui. On plaça sur le trône, quasi par hasard, son oncle Claude, lequel, bien que handicapé, n'était pas aussi niais qu'il s'efforçait de le paraître – il faisait l'imbécile pour sauver sa vie, expliquera-t-il plus tard... Il avait beaucoup lu, beaucoup écrit, et, quoiqu'il n'eût jamais auparavant exercé d'importantes fonctions civiles ou militaires, il allait se révéler un assez bon empereur.

En Maurétanie, la partie orientale, proche de l'*Africa* romaine, fut annexée sans difficulté. Il n'est même pas certain que les Romains aient dû pénétrer dans Césarée par la mer, comme j'ai choisi de le montrer dans mon roman. Certes, du côté des terres, la ville était imprenable, mais il est probable qu'elle ne ferma pas ses portes : elle n'avait plus de souverain, et c'était déjà une ville très cosmopolite, résidence de nombreux affranchis grecs, de marchands juifs et de grands propriétaires espagnols et romains. On peut penser qu'un simple détachement de la III^e Augusta a suffi, dans cette partie du royaume, pour assurer le changement de pouvoir.

En Maurétanie occidentale, les choses furent plus difficiles pour les agresseurs. Aedémôn rallia des tribus, prit la tête de la révolte puis, pendant neuf mois (40-41), assiégea et incendia les villes où résidaient d'importantes communautés romaines, en particulier Volubilis, Lixus et Tamuda. Il défendait à la fois son roi et l'autonomie de l'« Afrique » face aux empiétements romains, mais il ne parvint sans doute pas à fédérer toutes les ethnies. Les combats durèrent assez longtemps pour que Rome dût faire appel à des soldats de sa III^e légion basée en *Africa* et à quelques détachements venus de la Bétique (aujourd'hui, l'Andalousie). On crut ensuite à une accalmie. Aedémôn avait-il trouvé la mort dans cette première phase de la rébellion ? En tout cas, la guerre reprit dès 41 sous la direction d'un autre Berbère, Salabos ; elle dura encore deux ans, et il fallut deux généraux successifs pour en venir à bout. L'empereur Claude réorganisa ensuite le royaume en deux *provinces*, dites « impériales », la Maurétanie tingitane, à l'ouest, et la Maurétanie césarienne, à l'est, qui furent confiées à de simples procureurs.

À partir de ce jour, les Berbères maurétaniens, qui avaient pour la plupart échappé à la domination des Carthaginois, passèrent de colonisation en colonisation : les Romains, les Vandales, les Arabes (contre lesquels les Kabyles se révoltèrent sous la conduite d'une femme, la Kahina), puis les Turcs dans la partie orientale, enfin, pour la période la plus récente et la plus brève, les Français. Malgré ces invasions successives, les *Imazighen* (« hommes libres ») ont réussi, tant au Maroc qu'en Algérie, à sauvegarder l'amazigh, leur langue (qui n'a rien à voir avec l'arabe des colonisateurs), et leur écriture, le tifinagh.

*

Avant de quitter Séléne qui m'a si longtemps accompagnée, et que j'ai eu plaisir à faire découvrir, je dois confesser un dernier péché d'imagination : nous ne savons

rien des voyages de Séléné (si ce n'est, apparemment, qu'elle et Juba séjournèrent fréquemment à Rome¹³, et elle sans doute plus que son mari). J'ai donc, entre autres, inventé son voyage à travers la Galilée au retour de Césarée-de-Philippe. Je tenais à ce que, égarée en chemin, elle rencontrât une jeune mère et son enfant, lesquels, pour un lecteur contemporain, évoqueraient aussitôt Jésus et Marie. Ce que, d'ailleurs, ils ne sont peut-être pas... Mais j'étais frappée que Séléné, fille de Cléopâtre, eût vécu au même moment que Jésus et, peut-être, de ses premiers disciples.

Je voulais montrer qu'habitants la Terre en même temps nous ne vivons pas tous dans le même siècle. La « globalisation » récente des marchés et l'importance des mouvements migratoires n'y changent pas grand-chose. Si, depuis que « le monde connu » correspond au monde réel, nous sommes tous embarqués sur un seul et même bateau, ce bateau reste divisé en compartiments étanches : un Indien d'Amazonie, un ayatollah de Qom, un hacker californien et une vieille femme du Sahel n'habitent pas la même époque que moi. Nous pouvons nous croiser, certes, mais je doute que nous puissions nous rencontrer...

La fille de Cléopâtre, si elle pouvait « croiser » Jésus, ne l'a pas « rencontré ». Il n'en reste pas moins qu'au moment même où l'Empire romain, dont elle espérait le déclin, était en pleine croissance, un idéal différent commençait à germer en son sein : un dieu « international », un dieu très exclusif¹⁴, un dieu qui répondrait au besoin d'amour et de compassion des hommes et à leur désir de vie éternelle, montait déjà à l'orient de l'Empire...

À la fin de ce périple dans l'univers mental des Anciens, comment pourrais-je, en revenant au port, ne pas me demander quel « dieu » nous rendra à notre tour illégitimes à défendre notre « monde moderne » et impuissants à conjurer les risques de fractures mortelles que toute mondialisation porte en elle ? Quel « dieu », et à quel prix ?

Notes

¹. Germanicus est un surnom puisque son vrai nom était Drusus, comme son père, mais c'est un surnom authentique. Même authenticité pour Gétulicus, Castor, Caligula, Julilla ou Livilla. Compte tenu du faible nombre de prénoms masculins romains (dix-huit en tout, dont plusieurs n'étaient jamais donnés), et de l'absence totale de prénoms féminins – toutes les femmes d'une même famille portaient le même nom –, il m'a fallu, pour faciliter la lecture, donner des surnoms à certains (cf. « Note de l'auteur » dans *Les Enfants d'Alexandrie* et *Les Dames de Rome*). De même que j'avais inventé dans les volumes précédents le surnom de Prima, j'ai dû, dans ce quatrième volume, inventer les surnoms de Pulsilla pour la seconde Agrippine, Tertia pour la troisième Julie, Bella pour la quatrième Julie, ou Drusus Celer pour le quatrième Drusus... Pour Auguste et Tibère, afin de ne pas créer de confusion avec Jules César dans l'esprit du lecteur, j'ai maintenu occasionnellement

le titre de Prince, même lorsqu'on les appelait déjà des *Césars* (surnom qui avait été intégré à leur patronyme depuis l'adoption d'Octave Auguste par son grand-oncle).

2. Aujourd'hui, il reste à Spelunca (devenue Sperlonga) des ruines intéressantes. La « Caverne » était effectivement décorée des remarquables groupes statuaire que j'ai mentionnés – dont le célèbre *Laocoon et ses fils* ou *Ulysse et le Cyclope* dont nous possédons encore les originaux romains.

3. Dans le roman, j'ai écrit en italique les mots d'origine latine qui sont passés en français en changeant de sens. Ainsi, une *province* n'est pas une province, mais une région étrangère conquise sur l'ennemi, administrée par un gouverneur, et, souvent encore, occupée militairement. Une *colonie* n'est pas une colonie, mais un très petit territoire détaché d'une *province* ou d'un royaume allié pour être donné à des *vétérans* qui l'administrent comme une cité romaine (ainsi de Tanger, en Maurétanie). Un système plus proche de ce que nous appellerons par la suite des « comptoirs » que des colonies telles que nous les avons connues dans l'histoire des deux derniers siècles.

4. Comme dans les volumes précédents, j'ai représenté le *khi* grec par les lettres « k » et « h » afin d'éviter le son « ch » propre à notre langue.

5. C'est l'explication, sommaire, que donne l'historien antique Dion Cassius : « Caius fit venir Ptolémée, fils de Juba, apprit qu'il était riche et le fit mourir, ainsi que d'autres avec lui. »

6. *Vies des douze Césars*, Caligula, 35.

7. Tacite, dans *Histoires*, V, 9, parle d'une Drusilla, « petite-fille » d'Antoine, épousée par Félix.

8. Suétone, *Vies des douze Césars*, Claude, 28, 1.

9. Il ressort d'un écrit de Sénèque le Rhéteur (*Controverse*, 9,4/18), cité par Ronald Syme, que Prima (Antonia Major) vivait toujours après 33, et l'on sait qu'Antonia (Antonia Minor) ne mourut qu'en mai 37, après l'arrivée au pouvoir de son petit-fils Caligula, lequel lui accorda dès son avènement le titre d'*Augusta* et la fit représenter sur ses monnaies.

10. Il s'agit d'une compilation byzantine du *x^e* siècle, redécouverte dans le Palatinat au *xvii^e* siècle.

11. Duane W. Roller, *The World of Juba II and Kléopatra Séléne*, Routledge Classical Monographs, New York, 2003.

12. Pour en terminer avec l'hypothèse d'une mort précoce de Séléne, ajoutons qu'on a parfois évoqué la base d'une statue trouvée à Athènes qui célébrerait Glaphyra en tant qu'épouse de Juba. En réalité, ce texte gravé est en très mauvais état : on y voit l'hommage à une reine (nom illisible), fille d'un roi (nom illisible), mais commençant par un A et comprenant un *khi* et un *lambda*) et femme de (nom illisible). À supposer que cette reine illisible soit une Glaphyra – rien de moins sûr ! –, elle pourrait être la femme de n'importe quel roi et, compte tenu des seules

lettres déchiffrables, la fille de n'importe quel Arkhélaos, car – comme les Glaphyra – les Arkhélaos sont nombreux, tant en Cappadoce qu'en Judée, sans parler des Arkhélaos de Commagène ou de Macédoine ! Déjà Marc Antoine, père de Séléne, avait été l'amant d'une Glaphyra, épouse d'un Arkhélaos...

13. On a retrouvé les épitaphes de plusieurs de leurs esclaves qui y avaient été enterrés.

14. Les dieux gréco-romains, bien que nationaux et civiques, ne sont pas exclusifs, ils acceptent d'être prêtés à d'autres peuples et d'accueillir chez eux les dieux des autres. Enfin, ces dieux ne donnent aucun enseignement moral : pour les Anciens, c'était là le rôle de la philosophie, non de la religion.

Liste des principaux personnages du quatrième volume¹

(Complément de la liste figurant dans *L'Homme de Césarée*)

AEDÈMÔN

Esclave maure affranchi par Juba, Séléne ou Ptolémée. Après l'assassinat du roi, il prend la tête de la révolte contre les Romains en Maurétanie occidentale. Brûle Volubilis.

AEMILIA LÉPIDA

Première arrière-petite-fille d'Auguste. Fille de *Julilla* et de Lucius Paul Émile Lévide.

Née en 3 ou 4 av. J.-C. à Rome. Épouse, en 13 de notre ère, Appius Junius Silanus, après avoir été fiancée à Claude.

AGRIPPINA (Agrippine l'Ancienne)

Nièce par alliance de Séléne.

Seconde fille de Julie et de Marcus Agrippa, le « premier lieutenant » d'Auguste. Petite-fille préférée du Prince. Sœur de *Julilla*, de Caius César, de Lucius César et de Postumus.

Née à Athènes en 14 av. J.-C. Mariée vers 3 avec son cousin issu de germain, Germanicus, fils d'Antonia et de Drusus (le frère de Tibère). D'où six enfants parvenus à l'âge adulte : Nero, Drusus *Celer*, Caius (dit *Caligula*), Agrippine, Drusilla, Julia Livilla (dite *Bella*) – qui sont aussi des petits-enfants de Livie.

AGRIPPINE LA JEUNE (dite *Pulsilla* dans le roman)

Petite-nièce de Séléne.

Fille d'Agrippina et de *Germanicus*. À la fois petite-fille de Livie et, par Julie, arrière-petite-fille d'Auguste. Sœur de *Caligula*.

Née en 15 ou 16 en Germanie. Mariée trois fois : dès l'âge de douze ans avec Cnaeus Domitius Ahenobarbus, cousin issu de germain de sa mère (son oncle « à la mode de Bretagne »), âgé d'environ quarante-quatre ans ; et, en troisièmes noces, avec son oncle véritable, l'empereur Claude.

Un fils unique, Lucius, né en 39 de Cnaeus Domitius. Adopté plus tard par son beau-père Claude, il prendra le nom de Néron sous lequel nous le connaissons.

ANTONIA

Demi-sœur de Sélééné.

Fille d'Octavie et Marc Antoine. Sœur de *Prima*. Mariée à Drusus. Belle-sœur de Tibère. Cousine germaine de Julie (voir Liste de *L'Homme de Césarée*).

BELLA (Julie IV, dite)

Petite-nièce de Sélééné.

Dernier enfant de *Germanicus* et Agrippina. Arrière-petite-fille de Livie. Sœur cadette de *Caligula* et Agrippine.

Née en 18 à Lesbos, en Grèce. Épouse en 33 Marcus Vicinius, deux fois consul, puis proconsul d'Asie. D'abord déportée dans une île par son frère, puis libérée par son oncle Claude, elle meurt dans les années 40, de nouveau emprisonnée dans une île.

CAIUS CÉSAR, Prince de la Jeunesse

Neveu par alliance de Sélééné.

Fils aîné de Julie et de Marcus Agrippa. Petit-fils d'Auguste. Né en 20 av. J.-C. Adopté pour fils par Auguste en 17 av. J.-C. Marié à sa cousine Livilla, fille de Drusus et Antonia, et nièce de Sélééné. Mort en Syrie en 2 de notre ère. Sans postérité.

CALIGULA (Caius, dit)

Petit-neveu de Sélééné.

Troisième fils de *Germanicus* et d'Agrippina. Frère cadet de Nero et Drusus *Celer*, et frère aîné d'Agrippine, Drusilla et *Bella* (Julia Livilla). Enfant, dans les camps militaires où il accompagne ses parents, il gagne le surnom de *Caligula*, « P'tite Bottine ».

Marié quatre fois. Un seul enfant, une fille née en 39, tuée en 40.

CALPURNIUS PISON FRUGI (Lucius)

Beau-frère de Jules César alors qu'il n'avait que trois ans, il est le fils du riche consul Calpurnius qui possédait la Villa des Papyrus à Herculaneum, où se réunissait un cercle d'épicuriens proches du philosophe Philodème de Gadara.

Lucius Frugi (supposé dans le roman avoir grandi avec Juba après l'assassinat de César) fit une grande carrière de serviteur de l'État, respecté tant d'Auguste que de Tibère. Consul, proconsul, puis préfet de Rome, il resta en poste jusqu'à sa mort.

CASTOR (Drusus III, dit)

Neveu par alliance de Sélééné.

Fils unique de Tibère et de sa première femme, Vipsania. Petit-fils de Livie et petit-fils de Marcus Agrippa. Il a réellement porté le surnom de *Castor*, par allusion

à un lutteur célèbre.

Né en 13 ou 14 av. J.-C. à Rome. Marié à sa cousine germaine Livilla, fille d'Antonia et nièce de Séléne. D'où trois enfants : *Tertia* (Julie III) née en 5, et les jumeaux, Germanicus Gemellus et Tiberius Gemellus, nés en 19.

CLAUDE

Neveu de Séléne.

Cousin germain de Ptolémée. Troisième enfant d'Antonia, fille d'Octavie, et de Drusus, fils de Livie. Frère cadet de *Germanicus* et Livilla.

Né en 10 av. J.-C. à Lyon. Marié quatre fois, dont, en troisièmes noces, avec Messaline, sa cousine issue de germain (de ce mariage naîtra Britannicus), et, en quatrièmes noces, avec Agrippine, sa nièce, qui le poussera à adopter son propre fils, Lucius, lequel prendra alors le nom de Néron.

CNAEUS DOMITIUS AHENOBARBUS

Neveu de Séléne.

Fils de *Prima* et du proconsul Lucius Domitius Ahenobarbus. Frère de Domitia et Lépida. Cousin germain de Ptolémée, Claude et *Germanicus*.

Né à Rome vers 13 ou 14 av. J.-C. Épouse en 28 Agrippine, la fille, encore très jeune, de son cousin *Germanicus*. D'où, en 39, un fils, Lucius, qui, adopté par l'empereur Claude, prendra le nom de Néron.

DOMITIA

Nièce de Séléne.

Fille de *Prima* et du proconsul Lucius Domitius Ahenobarbus. Petite-fille d'Octavie et de Marc Antoine. Sœur aînée de Cnaeus Domitius et de Lépida. Tante de Messaline et de Néron.

Née à Rome vers 16 av. J.-C. Se marie trois fois, la dernière avec le très riche Sallustius Crispus Passienus, petit-fils adoptif de l'historien Salluste, qu'Agrippine séduira et fera divorcer. Vit dans les *Jardins de Domitia*, sur la rive droite du Tibre. Meurt en 59.

DRUSILLA

Petite-nièce de Séléne.

Fille de *Germanicus* et Agrippina. Cousine de Ptolémée. Née en 17 ou 18 ap. J.-C. Maîtresse de son propre frère, *Caligula*. Mariée deux fois. Meurt en 38 ap. J.-C. à l'âge de vingt et un ans.

DRUSUS I

Beau-frère de Séléne.

Mari d'Antonia, fils de Livie (voir Liste de *L'Homme de Césarée*).

DRUSUS CELER (Drusus IV, dit)

Petit-neveu de Sélééné.

Fils de *Germanicus* et d'Agrippina. Arrière-petit-fils d'Auguste.

Mort de faim dans les souterrains du Palatin.

GALLUS (Asinius)

Fils d'Asinius Pollion, sénateur, historien et proche compagnon de Marc Antoine, puis d'Auguste. Né en 40 av. J.-C. Brillant orateur comme son père. Sénateur, consul en 8 av. J.-C. et proconsul d'Asie en 6 av. J.-C.

Épouse, en 11 av. J.-C., Vipsania, après le divorce imposé par Auguste à Tibère. D'où six fils vivants et une fille. Contraint de se suicider.

GERMANICUS (Drusus II, dit)

Neveu de Sélééné.

Cousin germain de Ptolémée. Petit-neveu d'Auguste par Antonia, sa mère, et petit-fils de Livie par Drusus, son père.

Né en 15 av. J.-C. Épouse Agrippina, sa cousine issue de germain, fille de Julie et petite-fille d'Auguste. D'où six enfants vivants, dont trois garçons ; tous petits-neveux de Sélééné, ainsi qu'arrière-arrière-petits-enfants d'Auguste (par Julie) et arrière-petits-enfants de Livie (par Drusus). Auguste et Livie, faute d'enfants communs, n'ont réussi à mêler leurs sangs qu'à la quatrième génération – pour que, enfin, viennent au monde *Caligula*, Agrippine et Néron...

GETULICUS (Cneus Cornelius Lentulus, dit)

Né en 8 av. J.-C. Appartient à la vieille et riche famille des Cornélii. Surnommé *Getulicus* après la victoire de son père et de Juba sur les Gétules en 6. Historien, consul et gouverneur de la Germanie supérieure pendant dix ans. Trois fils et une fille, fiancée au fils de Séjan. Assassiné par *Caligula*.

HIEMPSAL, ALEXANDRE, ELISSA

Enfants de Sélééné et de Juba.

Supposés morts en bas âge. L'existence, avant Ptolémée, d'enfants prématurément disparus est probable, compte tenu de l'âge relativement élevé de Sélééné à la naissance de Ptolémée.

IULLUS ANTOINE

Demi-frère de Sélééné.

Fils de Marc Antoine et de sa première femme, Fulvia (voir Liste de *L'Homme de Césarée*). Frère cadet d'Antyllus, assassiné à Alexandrie en – 30 sur l'ordre d'Octave (voir *Les Enfants d'Alexandrie*). Iullus, recueilli et élevé par Octavie (voir *Les Dames de Rome*), avait été marié par elle à Marcella, l'une des filles nées de son premier mariage.

JULILLA (Julie II, dite)

Fille aînée de Julie et de Marcus Agrippa. Petite-fille d'Auguste. Sœur d'Agrippina, Caius César, Lucius César et Postumus.

Née en 19 av. J.-C. Mariée à Lucius Paul Émile Lépide. D'où au moins trois enfants : Aemilia Lépida, née en 3 av. J.-C., Marc Émile Lépide né vers 6, et un enfant de sexe inconnu qu'Auguste l'obligea à abandonner.

LÉPIDA

Nièce de Séléne.

Fille de *Prima* et de Lucius Domitius Ahenobarbus. Petite-fille de Marc Antoine et petite-nièce d'Auguste.

Née vers 10 av. J.-C. Se marie trois fois. De son premier mariage avec Marcus Valerius Messala Barbatus, un fils et une fille, Messaline (qui épousera l'empereur Claude). Vit sur la Colline des Jardins, peut-être dans les *Jardins des Domitii* où avait vécu sa mère et où sera exécutée sa fille Messaline en fuite. Poursuivie ensuite par la vindicte d'Agrippine, alors qu'elle avait recueilli et élevé son neveu Lucius (Néron) pendant la déportation de sa mère, elle est accusée de magie par son ex-belle-sœur devenue impératrice, et exécutée.

LIVILLA

Nièce de Séléne.

Fille de Drusus et Antonia. Petite-fille de Livie du côté paternel, et de Marc Antoine du côté maternel. Sœur de *Germanicus* et du futur empereur Claude.

Née vers 13-14 av. J.-C. Épouse *Castor*, fils de Tibère. D'où trois enfants, dont Tiberius Gemellus, assassiné par *Caligula* à l'âge de dix-sept ans. En 31, condamnée à mourir de faim et de soif chez sa mère, sur ordre de Tibère.

LUCIUS ANTOINE

Neveu de Séléne.

Fils de Marcella et de Iullus Antoine. Petit-fils d'Octavie, d'une part, de Marc Antoine et Fulvia, d'autre part. Demi-frère de Marcellina, fille de Marcella et Agrippa, morte en couches.

Né vers 18 ou 20 av. J.-C. Déporté à Marseille vers l'âge de seize ans, à la suite de la condamnation à mort de son père. Mort à Marseille sans postérité (la date de sa mort pourrait être, selon Tacite, plus tardive que celle que j'ai choisie).

LUCIUS CÉSAR, *Prince de la Jeunesse*

Second fils de Julie et Marcus Agrippa. Petit-fils d'Auguste, adopté par lui dès sa naissance. Frère de Caius César, *Julilla*, Agrippina et Postumus.

Né en 17. Mort à Marseille à l'âge de dix-neuf ans. Sans postérité.

LUCIUS DOMITIUS AHENOBARBUS

Beau-frère de Séléne.

Mari de *Prima* et neveu par alliance d'Auguste. Père de Domitia, Cnaeus et Lépida.

Né en 49 av. J.-C. Consul, proconsul et général (voir Liste de *L'Homme de Césarée*, à la rubrique *Prima*).

MACRON (Naevius)

Né en 21 av. J.-C. à Alba Fucens, en Belgique. D'origine modeste : probablement le fils d'un esclave affranchi. Officier. Préfet des *vigiles* (pompiers) à Rome. Épouse Ennia Thrasylla, née en 15, petite-fille de l'astronome de Tibère, Thrasyllus. Obligé de se suicider en 39.

MARC ÉMILE LÉPIDE

Fils de *Julilla* (déportée par son arrière-grand-père Auguste en 8) et de Lucius Paul Émile Lépide (exécuté par le même Auguste en 14). Petit-fils de Julie (déportée par Auguste en 2 av. J.-C.) et d'Agrippa. Frère d'Aemilia Lépida.

Né à Rome vers 2 ap. J.-C. Épouse sa cousine Drusilla, fille de *Germanicus* et Agrippina, et devient ainsi le beau-frère de son cousin germain *Caligula*. Veuf et devenu l'amant de sa cousine Agrippine, il est exécuté à Lyon par *Caligula* vers l'âge de quarante ans.

MARCELLA

Fille d'un premier mariage d'Octavie (voir Liste de *L'Homme de Césarée*).

MESSALINE

Petite-nièce de Séléne.

Fille de Lépida et de Marcus Valerius Messala Barbatulus. Petite-fille de *Prima*. Arrière-petite-fille de Marc Antoine et Octavie. Arrière-petite-nièce d'Auguste.

Née vers 25. Épouse en 38, à l'âge de treize ans, son oncle « à la mode de Bretagne », Claude, qui a trente-cinq ans de plus qu'elle.

NERO

Petit-neveu de Séléne.

Fils de *Germanicus*. Condamné par Tibère à être déporté en même temps que sa mère. Meurt à l'âge de vingt-trois ans.

PHASAËL (ou Phasaëlis)

Quatrième enfant du roi arabe de Nabatée, Arétas IV. Mariée à Hérode Antipas, tétrarque de Pétrée et de Galilée, elle est répudiée par lui entre 31 et 35 à cause d'Hérodiade, répudiation qui est l'une des causes de la guerre entre le roi arabe et le tétrarque juif. On ne connaît pas d'autre union à Phasaël (j'ai imaginé son remariage avec Ptolémée).

POSTUMUS (Agrippa)

Troisième fils, et dernier enfant, de Julie, la fille d'Auguste, et de Marcus Agrippa (voir Liste de *L'Homme de Césarée*).

Né en 12 av. J.-C. après la mort de son père, d'où son nom. Frère cadet de Caius et Lucius César, les *Princes de la Jeunesse*, et cousin de *Germanicus*. Élevé par Livie après la déportation de sa mère, il est adopté par son grand-père Auguste en 2 ap. J.-C., avant d'être assigné à résidence en Campanie, puis emprisonné dans une île où il est assassiné en 14, à l'âge de vingt-six ans.

PRIMA (Antonia l'aînée, dite)

Demi-sœur de Séléne.

Sœur d'Antonia. Demi-sœur de Claudia et Marcella. Cousine germaine de Julie (voir Liste de *L'Homme de Césarée*).

PTOLÉMÉE

Fils de Séléne et Juba.

Neveu de Iullus, Prima et Antonia. Cousin germain de *Germanicus*, Livilla, Domitia, Lépida, Lucius Antoine et du futur empereur Claude. Cousin issu de germain de l'empereur *Caligula* et d'Agrippine. Né en 4 ou 5 av. J.-C. Associé par son père au trône en 19. Roi de Maurétanie en 23-24. Assassiné à Lyon (ou selon d'autres, à Rome) en 39-40. Sans postérité.

PULSILLA (voir Agrippine la Jeune)

SÉJAN

Né en 20 av. J.-C. à Volsinies (Étrurie). Simple *chevalier*. D'abord coprétet du prétoire avec son père, puis seul aux commandes après la nomination de son père en Égypte. Favori de Tibère. Consul en 31.

Marié à Apicata, qu'il répudie. Amant probable de Livilla. Fiancé à *Tertia*, fille de *Castor* et Livilla. D'Apicata, trois enfants : deux garçons et une fille, Aelia Seiana, qui fut, au temps de la faveur de son père, fiancée à un fils de Claude, avant d'être exécutée, comme ses frères, à l'âge de huit ans.

TERTIA (Julie III, dite)

Petite-nièce de Séléne.

Née en 5 de *Castor* et Livilla. Arrière-petite-fille de Livie et arrière-petite-fille d'Auguste. Mariée à seize ans avec son cousin Nero, fils de *Germanicus*. Veuve et fiancée à Séjan. Remariée en 33 à un simple *chevalier*. Exécutée ultérieurement sur l'ordre de son cousin Claude.

THÉA

Fille de Séléne et de Juba.

Son existence n'est attestée que par une « dédicace » encore visible sur le socle d'une statue athénienne. On ignore son véritable nom, la date de sa naissance et celle de sa mort.

TIBÈRE

Fils de Livie et de son premier mari, Tiberius Claudius Nero. Frère de Drusus et beau-frère d'Antonia (voir Liste de *L'Homme de Césarée*).

VIPSANIA

Ex-femme de Tibère, remariée à Asinius Gallus (voir Liste de *L'Homme de Césarée*).

Note

1. Les surnoms des personnages réels (et les noms des personnages imaginaires) sont indiqués en italique ; leur degré de parenté avec Séléne figure en gras. Ainsi, *Syra*, *Izelta*, *Herena Maura*, etc., sont des noms berbères ou égyptiens appliqués à des personnages secondaires dont la fonction est attestée sans que nous connaissions leurs noms – à l'inverse de Julia Bodina, de la pseudo-reine Urania, de l'acteur Léontéus d'Argos, du cuisinier Nigeros, du commandant de la garde Iacintus, de la danseuse Ecloga, etc., dont nous savons les noms et qui jouèrent tous un petit rôle à la cour de Juba ou de Ptolémée.

Bibliographie générale

AUTEURS ANCIENS

- Alciphron, *Lettres de parasites et d'hétaïres*, Les Belles Lettres.
- Anthologie d'épithaphes latines, *Tombeaux romains*, Le Promeneur, 1998.
- Anthologie de la poésie grecque antique, Les Belles Lettres.
- Anthologie grecque, *La Couronne de Philippe*, La Différence, 2003.
- Callimaque, in *La Poésie hellénistique*, Paléo, 2008.
- Catulle, *Œuvres*, trad. Maurice Rat, Paris, 1931 et *Le Livre de Catulle de Vérone*, trad. Danièle Robert, Actes Sud, 2004.
- Cicéron, *Correspondance et Philippiques*, Les Belles Lettres.
- Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, La Pochothèque, LGF, 1999.
- Dion Cassius, *Histoire romaine*, livres 36 à 60, Loeb Classical Library, et livres 57 à 59, « La roue à livres », 1995, et 56 à 58, Paleo, 2011.
- Euripide, in *Les Tragiques grecs*, La Pochothèque, LGF, 1999.
- Flavius Josèphe, *Les Antiquités juives*, Auzou, 1990, et Loeb Classical Library.
- Horace, *Satires*, Les Belles Lettres.
- Martial, *Épigrammes*, trad. D. Noguès, Arléa, 2001
- Nicolas de Damas, *Vie d'Auguste et Autobiographie*, Les Belles Lettres.
- Ovide, *L'Art d'aimer*, Folio Gallimard, 1974.
- Lettres d'amour*, Folio Gallimard, 1999.
- Les Amours*, Les Belles Lettres.
- Les Tristes*, Les Belles Lettres.
- Tristes Pontiques*, adaptation et trad. M. Darrieussecq, POL, 2008.
- Philon d'Alexandrie, *L'Ambassade à Caligula, Legatio ad Gaium*, Loeb Classical Library.
- Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, Les Belles Lettres.
- Plutarque, *Vies parallèles* (Antoine, César), Laffont, 2001, et *Isis et Osiris*, in *Œuvres morales*, Les Belles Lettres, et Trédaniel Éditeur, 2001.
- Properce, *Cynthia*, Imprimerie nationale, 2003.
- Salluste, *La Guerre de Jugurtha*, Les Belles Lettres.
- Strabon, *Géographie*, Les Belles Lettres.
- Suétone, *Vies des douze Césars*, Folio Gallimard, 1975.

Tacite, *Annales* (trad. Pierre Grimal), Folio Gallimard, 1990, et *La Germanie*, in *Œuvres complètes*, Laffont, 2014.
Tibulle, *Élégies*, Les Belles Lettres.
Velleius Paterculus, *Histoire romaine*, Les Belles Lettres.
Virgile, *Les Géorgiques*, Les Belles Lettres, et *L'Énéide*, trad. Paul Veyne, Albin Michel, 2012.
Vitruve, *Les Dix Livres d'architecture*, Errance, 2005.

Il faut mentionner, pour sa qualité et son agrément, la collection « Signets » aux Belles Lettres qui, à partir d'un choix de textes anciens, couvre tous les aspects de la vie dans le monde gréco-romain.

AUTEURS MODERNES

Sur Antoine et Cléopâtre

J. Benoist-Méchin, *Cléopâtre*, « Tempus », Perrin, 2010.
L. Canfora, *César*, Flammarion, 2009.
J. Carcopino, *Passion et politique chez les Césars*, Hachette, 1958.
F. Chamoux, *La Civilisation hellénistique*, Arthaud, 1981.
M.-C. Ferries, *Les Partisans d'Antoine*, Ausonius, 2007.
E. Flamarion, *Cléopâtre*, « Découvertes », Gallimard, 1993.
P. Grimal, *Cicéron*, Fayard, 1986.
E. Ludwig, *Cléopâtre*, Plon, 1948.
Paul M. Martin, *Antoine et Cléopâtre*, Complexe, 1990.
Antoine et Cléopâtre, la fin d'un rêve, Albin Michel, 1991.
C. Meier, *César*, Le Seuil, 1989.
C. Nicolet, *Rome et le Bassin méditerranéen*, PUF, 1978.
A. Powell, *Sextus Pompée*, The Classical Press of Wales, 2002.
M. Restellini, *Cléopâtre*, Pinacothèque de Paris, 2014.
J. Schmidt, *Cléopâtre*, Folio Gallimard, 2008.
C.G. Schwentel, *Cléopâtre*, PUF, 1999.
A. Weigall, *Cléopâtre*, Payot, 1931.

Sur Auguste et Livie

A. Barret, *Livia*, Yale University Press, 2002.
P. Cosme, *Actium, Auguste Maître du Monde*, Tallandier, 2014.
P. Cosme, *Auguste*, « Tempus », Perrin, 2005.
Virgile, Arthaud, 1986.
M. Hadas-Lebel, *Hérode*, Fayard, 2017.
F. Hurllet et B. Mimo, *Le Principat d'Auguste*, Presses universitaires de Rennes, 2009.
J.-P. Néraudeau, *Auguste*, Les Belles Lettres, 1996.

P. Renucci, *Auguste le révolutionnaire*, La Boutique de l'Histoire, 2003.

Sur la religion isiaque, les cultes égyptiens, la magie

L. Bricaut, *Les Cultes isiaques*, Les Belles Lettres, 2013.

W. Buckert, *Les Cultes à mystères dans l'Antiquité*, Les Belles Lettres, 1992.

P. Chauvet et A. M. Ozanam, *Manuel de magie égyptienne* (textes traduits), Les Belles Lettres, 2007.

G. Freyburger et M. Freyburger-Galland, *Sectes religieuses à Rome*, Les Belles Lettres, 2006

F. Graf, *La Magie dans l'antiquité gréco-romaine*, Les Belles Lettres, 2004.

M. Martin, *Sois maudit*, Errance, 2010.

J. Scheid, *Quand faire c'est croire*, Aubier, 2005.

R. Turcan, *Les Cultes orientaux dans le monde romain*, Les Belles Lettres, 1989.

Sur Tibère et Caligula

E. Kornemann, *Tibère*, Payot, 1962.

E. Lyasse, *Tibère*, Tallandier, 2011.

G. Marañón, *Tibère*, Gallimard, 1941.

F. Martin Régis, *Les Douze Césars*, Les Belles Lettres, 1991.

D. Nony, *Caligula*, Fayard, 1986.

P. Renucci, *Tibère, l'Empereur malgré lui*, Mare et Martin, 2005.

R. Turcan, *Tibère*, Les Belles Lettres, 2017.

Vivre à la cour des Césars, Les Belles Lettres, 2009.

Sur le royaume de Maurétanie

M. Benabou, *La Résistance africaine à la romanisation*, Maspero, 1976.

C. Briand-Ponsard (sous la direction de), *Identités et cultures dans l'Afrique antique*, Universités de Rouen et du Havre, 2005.

J. Carcopino, *Le Maroc antique*, Gallimard, 1943.

Colloque « L'Afrique romaine », Presses universitaires du Mirail, 2005.

M. Coltelloni-Trannoy, *Le Royaume de Maurétanie sous Juba II et Ptolémée*, CNRS Éditions, 1997 et 2002.

P. Cordier et M. Griesheimer, *L'Afrique romaine*, Ellipses, 2005.

F. Decret et M. Fantar, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Payot, 1982.

C. Hugonet, *Rome en Afrique*, Flammarion, 2000.

Y. Le Bohec, *Histoire de l'Afrique romaine*, Picard, 2005.

P. Leveau, *Caesarea de Maurétanie*, École française de Rome, 1984.

R. Mac Mullen, *La Romanisation à l'époque romaine*, Les Belles Lettres, 2003.

Duane W. Roller, *The World of Juba II and Kleopatra Séléne*, Routledge Classical Monographs, 2003.

Sur la société gréco-romaine

J. Andreau, *Esclave en Grèce et à Rome*, Hachette, 2006.

- P. Arnaud, *Les Routes de la navigation antique*, Errance, 2005.
- M.-F. Baslez et J.-M. André, *Voyager dans l'Antiquité*, Fayard, 1993.
- J. Bayet, *La Religion romaine*, Payot, 1999.
- I. Baldassare, *La Peinture romaine*, Actes Sud, 2003.
- M. Beard, *The Roman Triumph*, Harvard University Press, 2005.
- A. Bernet, *Les Gladiateurs*, Perrin, 2002.
- L. Bodiou, D. Frère, *Parfums et odeurs dans l'Antiquité*, Presses universitaires de Rennes, 2004.
- E. Cantarella, *Les Peines de mort en Grèce et à Rome*, Albin Michel, 2000.
- J. Carcopino, *La Vie quotidienne à Rome, à l'apogée de l'Empire*, Hachette, 1939.
- J. Champeaux, *La Religion romaine*, LGF, 1008.
- Colloque, *La Mort et l'Au-delà dans le monde romain*, Université de Caen, 1987.
- J. de Croisille, *La Peinture romaine*, Picard, 2005.
- F. Dupont et T. Éloi, *L'Érotisme masculin dans la Rome antique*, Belin, 2001.
- G. Fau, *L'Émancipation féminine dans la Rome antique*, Les Belles Lettres, 2009.
- P. Faure, N. Tran et C. Virlovet, *Rome, cité universelle, de César à Caracalla*, Belin, 2018.
- P. Garnsey, *Conceptions de l'esclavage*, Les Belles Lettres, 2004.
- F. Gilbert, *Le Soldat romain*, Errance, 2004.
- D. Gourevitch, *La Femme dans la Rome antique*, LGF, 2001.
- Le Mal d'être femme*, Les Belles Lettres, 1984.
- A. Grandazzi, *Urbs*, Perrin, 2017.
- P. Grimal, *L'Amour à Rome*, Hachette, 1963.
- Les Jardins romains*, Fayard, 1984.
- Voyage à Rome*, « Bouquins », Laffont, 2004.
- Rome et l'amour*, « Bouquins », Laffont, 2007.
- N. Guillerat, J. Scheid, *Infographie de la Rome antique*, Passés composés, 2020.
- J.-M. Kowalski, *Navigation et géographie dans l'Antiquité*, Picard, 2012.
- Y. Le Bohec, *Histoire des guerres romaines*, Tallandier, 2017.
- A. Malissard, *Les Romains et la Mer*, Les Belles Lettres, 2012.
- H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Le Seuil, 1948.
- S. Mattesini, *Les Légions romaines*, Gremese, 2006.
- R. Nadeau, *Les Manières de table dans le monde gréco-romain*, Presses universitaires de Rennes, 2013.
- J.-P. Néraudeau, *Être enfant à Rome*, Les Belles Lettres, 1984.
- C. Nicolet, *L'Inventaire du monde*, Fayard, 1988.
- G. Puccini-Delbey, *La Vie sexuelle à Rome*, Tallandier, 2007.
- J.-N. Robert, *Éros romain*, Les Belles Lettres, 1997.
- La Vie à la campagne*, Les Belles Lettres, 1987.
- Les Plaisirs à Rome*, Les Belles Lettres, 1986.
- C. Salles, *Lire à Rome*, Les Belles Lettres, 1992.
- J. Schmidt, *Vie et mort des esclaves dans la Rome antique*, Albin Michel, 2003.
- R. Tosi, *Dictionnaire des sentences latines et grecques*, « Bouquins », Laffont, 2010.

- E. Valette-Cagnac, *Façons de parler grec à Rome*, Belin, 2005.
- La Lecture à Rome*, Belin, 1997.
- C. Vatin, *Ariane et Dionysos, le mythe conjugal*, Éditions Rue d'Ulm, 2004.
- V. Vanoyeke, *La Prostitution en Grèce et à Rome*, Les Belles Lettres, 1990.
- P. Veyne, *Le Pain et le Cirque*, Le Seuil, 1976.
- Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Le Seuil, 1983.
- La Société romaine*, Le Seuil, 1991.
- Sexe et pouvoir à Rome*, Tallandier, 2005.
- L'Empire gréco-romain*, Le Seuil, 2005.
- M. Yourcenar, *La Couronne et la Lyre*, trad. du grec, Gallimard, 1979.

DU MÊME AUTEUR

L'ALLÉE DU ROI, *roman*, 1981.

LEÇONS DE TÉNÈBRES, *roman* :

LA SANS PAREILLE, 1988.

L'ARCHANGE DE VIENNE, 1989.

L'ENFANT AUX LOUPS, 1990.

L'ALLÉE DU ROI, *monologue pour le théâtre* (en collaboration avec Jean-Claude Idée), 1994.

L'ENFANT DES LUMIÈRES, *roman*, 1995.

LA PREMIÈRE ÉPOUSE, *roman*, 1998.

MAINTENON, *essai* (en collaboration avec Georges Poisson), 2001.

LA CHAMBRE, *roman*, 2002.

COULEUR DU TEMPS, *roman*, 2004.

LA VOYAGEUSE DE NUIT, *roman*, 2007.

LIBERTÉ POUR L'HISTOIRE, *essai* (en collaboration avec Pierre Nora), 2008.

VIE DE JUDE, FRÈRE DE JÉSUS, *roman*, 2015.

QUAND LES FEMMES PARLENT D'AMOUR, *une anthologie de la poésie féminine*, 2016.

LA REINE OUBLIÉE, *roman* :

LES ENFANTS D'ALEXANDRIE, 2011.

LES DAMES DE ROME, 2012.

L'HOMME DE CÉSARÉE, 2020.